L'ARMÉE CANADIENNE

dans la

GRANDE GUERRE 1914-1919

NOTA

Le ministère de la Défense nationale a donné à l'auteur libre accès aux documents officiels, mais il lui laisse l'entière responsabilité de l'interprétation et de la présentation des faits.

HISTOIRE OFFICIELLE
DE
L'ARMÉE CANADIENNE
DANS LA
GRANDE GUERRE 1914-1919

HISTOIRE GÉNÉRALE, VOL. I
DEPUIS LE DÉBUT DES HOSTILITÉS JUSQU'À LA FORMATION
DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE CANADIEN

août 1914 à septembre 1915

PAR

le colonel A. FORTESCUE DUGUID
D.S.O., B.Sc., R.C.A.
DIRECTEUR DE LA SECTION HISTORIQUE, ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

CARTES ET CROQUIS RECUEILLIS ET DESSINÉS PAR LE
CAPITAINE J. I. P. NEAL
R.C.E.

Traduit de l'anglais par
le colonel J. H. CHABALLE, M.C., V.D.

PUBLIÉ D'ORDRE DU MINISTÈRE DE LA DÉFENSE NATIONALE

OTTAWA
EDMOND CLOUTIER, C.M.G., B.A., L.Ph.,
IMPRIMEUR DU ROI ET CONTRÔLEUR DE LA PAPETERIE
1947

PRÉFACE

Les volumes généraux de l'*Histoire officielle de l'Armée canadienne, Grande Guerre de 1914-1919,* formant une série chronologique, constitueront un souvenir pour les participants, une source pour les historiens, un manuel pour le militaire et un guide pour l'avenir. Le présent volume est le premier de la série.

Même si cette guerre avait mis fin à toutes les guerres, les hommes ne s'intéresseraient pas moins aux grandes aventures de la race. Il y a d'autres aspects également. Si l'exposé de la vérité nue dans une histoire de guerre impartiale tend à engendrer une saine gratitude pour les bienfaits de la paix et à atténuer les enthousiastes légendes d'hommes risquant leur vie pour leurs convictions, de femmes ne craignant pas de perdre ce qu'elles ont de plus cher et de souffrir l'agonie, il laisse intactes les traditions de service dévoué. Il s'est trouvé des peuples qui, à l'instar des Zidoniens, des Incas et même des Athéniens, se sont civilisés au point de ne pouvoir ou de ne vouloir se défendre eux-mêmes et dont la protection par autrui ne valait pas la peine. Sur la terre, du moins, de tels types sont voués à la destruction. Dans -des conditions artificielles, les instables et les inaptes prospèrent, mais en fin de compte, la nature reprenant ses droits, des espèces plus robustes ou plus adaptables les réduisent et les supplantent.

Mais ces considérations n'ont pas leur place dans le présent ouvrage. Sans introduction portant sur l'évolution antérieure des forces canadiennes (on a jugé qu'elle serait trop volumineuse), ni sur les motifs et actes qui ont conduit à la guerre (on les a estimés trop controversables), le présent volume commence par le récit des événements qui se sont déroulés au Canada durant la semaine critique qui a précédé la

déclaration de guerre, le 4 août 1914, et va jusqu'au 13 septembre 1915, date de la constitution du corps canadien. Cette période a vu la levée du premier contingent et son départ pour outre-mer, les combats livrés par la 1re division canadienne à Ypres, Festubert et Givenchy et l'arrivée de la 2e division canadienne en France.

Au cours de la guerre le Canada s'est constitué un fonds de connaissances et d'expérience qui, judicieusement examinées et appliquées, lui serviront de guide tant dans l'élaboration que dans l'application de sa politique. Il les doit surtout à ce tiers de la population masculine adulte qui a servi dans les forces armées et dont les exploits et impressions individuels entreront dans la tradition familiale, mais dont le récit de l'effort d'ensemble doit être tiré de documents contemporains, éclairé par l'expérience personnelle et présenté comme un tout, pour que l'inestimable héritage si durement gagné puisse se conserver sous une forme compréhensible.

Les volumes suivants de la série sont donc établis et répartis de façon à correspondre au courant principal des opérations militaires canadiennes et à embrasser des périodes bien déterminées: l'hiver 1915-1916, y compris la formation de la 3e division canadienne, et le printemps et l'été 1916, avec les combats des cratères de Saint-Éloi et ceux du mont Sorrel; l'arrivée en France de la 4e division canadienne et les opérations de la Somme en 1916; l'hiver 1916-1917, la prise de la crête de Vimy et de Fresnoy, d'Avion et de la cote 70; les opérations qui ont conduit à la prise de la crête de Passchendaele et l'hiver 1917-1918; le printemps et l'été 1918 et les combats sur le front d'Amiens en mars et en août; les batailles d'Arras-Cambrai, avec la rupture de la ligne Drocourt-Quéant, le franchissement du canal du Nord et la prise du bois de Bourlon, la prise de Valenciennes, l'avance sur Mons et la prise de cette ville, le 11 novembre 1918, puis la marche vers le Rhin et le retour au pays en 1919. Pour illustrer les opérations d'Amiens à Mons, on a établi spécialement plus

de cent cartes; les cartes relatives à Saint-Éloi et au mont Sorrel sont en voie de préparation. On trouvera dans les volumes appropriés le récit des événements contemporains en Grande-Bretagne, en mer, au Canada et dans les autres théâtres où les Canadiens sont intervenus.

À celui qui étudie l'humanité, comme à celui qui étudie l'histoire militaire, l'examen de l'effort accompli par le Canada dans la guerre de 1914-1919 offre un vaste et intéressant domaine. Il y voit comment un pays jeune, encore imparfaitement uni par une communauté de danger, d'intérêt ou d'origine, s'est conduit sous l'action d'une impulsion extérieure. Il peut y suivre, chacun dans ses phases diverses, la constitution, les campagnes et le licenciement d'une armée levée et envoyée outre-mer à titre d'expression extérieure d'une réaction profonde: la genèse, l'action et la dissolution d'un corps hautement organisé en vue de faire face à des conditions exceptionnelles et compliquées, offrant de maintes façons un parallèle à l'histoire d'autres entités vivantes exceptionnelles et spécialisées.

L'impulsion a été soudaine, car la déclaration de guerre a pris à l'improviste la grande masse du public. La réponse a été immédiate chez ceux qui étaient sensibles à l'appel du sang ou qui se rendaient compte de la gravité de la crise: d'aucuns héritaient des instincts d'ancêtres combattants; d'autres, des dispositions de patriotes loyalistes de générations passées, tandis que chez quelques-uns l'imagination suppléait à la tradition. Mais, aux fins de la présente histoire, il importe peu qu'elle soit attribuable à l'exubérance de la jeunesse, à un loyalisme altruiste né de traditions séculaires ou à un discernement perspicace d'une subjugation menacée.

Comme en toute crise, il y eut d'abord l'incertitude naturelle dans une collectivité qui, n'étant pas organisée pour faire face à une telle éventualité, ni constituée de manière à admettre le gouvernement direct et personnel d'un seul homme, doit remplacer par des mesures improvisées l'action ordonnée et arrêtée d'avance. De cette incertitude, toutefois,

il est sorti un corps de 31,000 hommes, le premier contingent, dont les exploits ont fait vibrer la nation et ont inspiré les contingents suivants. En tout, 628,462 ont servi et 60,661 ne sont pas revenus.

Jusqu'ici les historiens ont généralement souffert du manque de renseignements authentiques. Quelques-uns ont été entraînés par les préventions et les passions de l'époque, tandis que d'autres, tentés par des sources douteuses et partiales, se sont livrés à des spéculations prolongées et vaines. Mais, en traitant de la Grande Guerre, on dispose d'une telle abondance de documents originaux et complémentaires que le travail devient un procédé d'affinage: il s'agit de trier et d'éprouver une grande masse de matériaux. C'est un procédé laborieux et compliqué, mais qui produit un résidu simple. De nouveaux documents surgiront peut-être par la suite, alors qu'on reviendra sur le sujet, utilisant des méthodes de sélection résultant de nouveaux apports de connaissances, mais cette possibilité ne diminue en rien l'acquis actuel.

Vient ensuite la seconde tâche, l'opération compliquée consistant à ajuster chaque fait dans le tableau d'ensemble, de façon à assurer une présentation rationnelle. Le tableau reste forcément incomplet, certaines lumières étant trop accusées, certaines ombres trop profondes et le détail étant insuffisant à certains endroits. Mais les années suivantes combleront peut-être certaines des lacunes et le passage du temps adoucira et corrigera la perspective, sans toutefois modifier les grandes lignes de la composition ni le groupement des figures principales.

Le triple objet de l'auteur qui, depuis mai 1921, a dirigé le travail de rassemblement, de triage, d'extraction, de compilation et d'établissement d'index[1] et qui, en mai 1932, était nommé historien et chargé de la responsabilité du présent ouvrage,[2] a donc consisté à assembler, sous une forme facile à

[1] Décret du Conseil C.P. 1652 du 27. v. 1921.
[2] Débats de la Chambre des communes du 16 mai 1932, vol. VIII, p. 2982.

saisir, des faits et chiffres établis, à reproduire textuellement des documents typiques et importants et à disposer dans une relation pertinente une série de tableaux significatifs, de façon qu'à la lumière de preuves ordonnées le lecteur, libéré de la corvée spéculative que constitue le tâtonnement dans l'obscurité à la recherche de faits insaisissables, soit libre de suivre l'action de près, de tirer ses propres conclusions et de former ses propres opinions.

Les journaux de guerre tenus par les unités et formations militaires en campagne, leurs ordres, instructions, cartes, messages de campagne, relevés et rapports, les documents d'État, dossiers officiels, publications gouvernementales, les documents et informations obtenus de participants, constituent la matière fondamentale du présent récit. L'activité de la section historique de l'état-major général est traitée annuellement dans le rapport du ministère de la Défense nationale. La préface du volume officiel *The Medical Services,* écrit par sir Andrew Macphail,[3] fait une mention spéciale des histoires des régiments canadiens, officielles mais rédigées et publiées privément. Jusqu'à ce jour on en a publie vingt, dont dix-neuf se rapportent à des unités mentionnées dans le présent volume,[4] et trois autres ont été rédigées et attendent d'être publiées. À trente historiens d'autres unités, on a envoyé des

[3] Official History of the Canadian Forces in the Great War. The Medical Services. (Ottawa: The King's Printer.) 1925.

[4] R.C.D. (Toronto: Southam Press.) 1932. R.C.R. (Montreal: Gazette Printing Co.) 1936. P.P.C.L.I. (London and Toronto: Hodder & Stoughton.) 1923. 13th Bn. (Toronto: Warwick & Rutter) 1925. 14th Bn. (Montreal: Gazette Printing Co.) 1927. 15th Bn. (Toronto: Southam Press.) 1932. 16th Bn. (Toronto: Macmillan Co.) 1932. 20th Bn. (Toronto: Stone & Cox.) 1935. 24th Bn. (Montreal: Gazette Printing Co.) 1930. 42nd Bn. (Montreal: Gazette Printing Co.) 1931. 2nd C.M.R. Bn. (Vernon, B.C.: Vernon News and Publication Co.) 1932. 4th C.M.R. Bn. (Toronto: Murray Printing Co.) 1936. 44th Bu. (Winnipeg: De Montfort Press.) 1932. 72nd Bn. (Vancouver: Cowan & Brookhouse.) 1920. 77th Bu. (Ottawa: War Publications Ltd.). 85th Bn. Halifax, N.S.: Royal Print & Litho.) 1919. 4th Bde., C.F.A. (Toronto: The G:reenway Press.) 1929. 6th Bn. C.E. (Toronto: Hunter-Rose) 1928. No. 3 Cdn. Gen. Hospital (Montreal: Gazette Printing Co.) 1928.

matériaux ou fourni d'autre aide et encouragement.[5] Parmi les autres historiens accrédités, un a écrit sur le service de Santé de l'armée canadienne, un autre sur les aviateurs canadiens, un troisième sur les chevaux, chiens et mascottes canadiens; le premier a été publié par les soins du ministère, les deux autres privément.[6]

En 1916, 1917 et 1918, d'autorisation du premier ministre, l'officier directeur des archives de guerre canadiennes a fait publier plusieurs ouvrages, notamment trois volumes d'histoire contemporaine[7] embrassant les batailles d'Ypres en 1915, de Festubert, de Givenchy, de Saint-Éloi, du mont Sorrel et de la Somme en 1916. Dans une préface il a fait ressortir l'inévitable manque de matériaux pour un tel travail, mais durant les années de guerre il s'est employé à combler cette lacune en faisant valoir auprès des unités en campagne l'importance historique de rendre leurs journaux de guerre complets et en colligeant et conservant "d'abondants matériaux en vue d'un ouvrage sérieux et suffisant, à l'intention du futur historien officiel du Canada, quel qu'il fût". Ces matériaux comprenaient en outre une vaste collection de peintures, photographies et films cinématographiques des forces canadiennes outre-mer. Après la guerre, certaines des fonctions du Bureau des archives de guerre canadiennes, alors licencié, sont dévolues à la section historique de l'état-major général.

Voici quelques-unes des nombreuses fonctions courantes de la section historique : composition d'inscriptions pour les

---

[5] Ordre de la milice n° 145, du 3 mai 1935.

[6] The C.A.M.C. with the Canadian Corps during the Last 100 Days of the Great War. (Ottawa: The King's Printer) 1925. Canada's Fighting Airmen. (Toronto: Maclean Publishing Co.) 1930. The Horse in War. (Kingston: The Jackson Press) 1932.

[7] Lord Beaverbrook, officier directeur des archives de guerre canadiennes, a écrit les deux premiers volumes de *Canada in Flanders* (Londres: Hodder & Stoughton), qu'il a qualifiés de travail fait à la hâte par un amateur dans hart de décrire, bien qu'un des volumes ait connu treize éditions. Le major Charles G. D. (maintenant, sir Charles) Roberts en a rédigé le troisième.

monuments de guerre; recherches relatives aux demandes de pension; composition de titres de peintures, photographies et films cinématographiques; rédaction d'articles, notamment l'histoire de la première attaque aux gaz pour l'*Encyclopedia Britannica*[8] et celle de la crête de Vimy en vue du pèlerinage de 1936,[9] ainsi que de récits de batailles sur le front occidental pour les monuments commémoratifs des champs de bataille canadiens;[10] recherches concernant les perpétuations, alliances et fusions d'unités militaires et en vue du Livre du souvenir. Deux autres travaux ont droit à une mention plus longue, car ils ont conduit à d'importantes et essentielles publications historiques: les noms de victoires décernés à des unités canadiennes et la sculpture historique dans la Chambre du souvenir située dans la tour de l'édifice du parlement à Ottawa, qui ensemble ont occupé la section pendant près de quatre ans.

Pour ce qui est de l'attribution de noms de victoires aux unités, le directeur a élaboré un plan, auquel on a donné suite, fondé sur le nombre d'individus dans chaque zone de combat spécifiée (intégration d'effort personnel, territorialement, par les bataillons d'enrôlement primitif).[11] Ce plan a résolu le problème qui avait résulté de l'envoi de renforts outre-mer en bataillons complets qu'on a rompus en Angleterre pour en distribuer le personnel parmi les cinquante bataillons qui combattaient au front. Il a fallu établir les titres justificatifs de plus de 300 unités relativement à 51 engagements. Les travaux de recherche en ce domaine se sont étendus à la campagne du Nord-Ouest canadien en 1885 et à la guerre sud-africaine, embrassant en outre toute la durée de la Grande Guerre. Les noms de batailles mérités furent décernés par Sa Majesté le Roi entre 1929 et 1933.[12]

---

[8] Enc. Brit. Thirteenth Edition. 1926.
[9] Annuaire du Canada, 1937 (Ottawa: l'Imprimeur du Roi).
[10] Canadian Battlefield Memorials (Ottawa: The King's Printer.) 1929.
[11] Ordres généraux n°s 6 et 7, 1er février 1928.
[12] Appendice aux Ordres généraux: 110/1929; 123/1929; 71/1930; 5/1931;

En 1926, le directeur a rédigé un récit bref mais complet de la participation canadienne à la Grande Guerre, qu'on a inscrit sur des panneaux en marbre encastrés dans les murs de la Chambre du souvenir; il a aussi soumis un plan, afin d'illustrer le récit sur les panneaux au moyen d'images en bas-relief, pour lesquels il a fourni des croquis, et de ménager un arrière-plan harmonieux en tressant une signification ordonnée dans la décoration murale: "incorporant les emblèmes de tous les régiments qui ont participé à des guerres depuis les premiers jours du Canada jusqu'à et y compris la Grande Guerre de 1914." Ce plan, accepté par le Conseil privé sur la proposition de l'architecte en chef qui déclara : "l'idée me semble très bonne", a remplacé le dessin primitif qui avait prévu seulement du style gothique.[13] Une explication de la signification historique et une clef des devises, au nombre de plus de 800, et sculptées dans la pierre par M. Ira Lake, furent fournies par ordre à une entreprise privée en vue d'une brochure illustrée publiée en 1932.[14]

L'esprit et la matière des inscriptions dans la Chambre du souvenir ont présidé à la disposition des présents volumes et de leurs chapitres qui, pour la plupart, suivent l'ordre chronologique. Bien que les forces combattantes en constituent la matière de fond et la ligne de feu, la scène principale, ils touchent à des sujets accessoires dans la mesure nécessaire en vue de renseigner le lecteur sur les événements simultanés et d'aider les futurs historiens qui voudraient se spécialiser dans les aspects commerciaux, industriels, financiers, économiques, sociaux, personnels, constitutionnels et politiques des années de guerre. Le premier chapitre traite des mesures prises au Canada lors de la déclaration de guerre, le deuxième, du rassemblement du premier contingent à Valcartier et le troisième, de la traversée en Angleterre en octobre 1914. Le

88/1931; 69/1932; 60/1933.

[13] Décret du Conseil C.P. 333, du 11. iii. 1926.

[14] The Memorial Chamber. (Ottawa: Photogelatine Engraving Co.) 1932.

séjour dans la plaine de Salisbury pendant les trois mois suivants occupe un chapitre, l'entrée de la 1re division canadienne dans la ligne de bataille britannique en mars, un autre, puis vient un groupe de dix chapitres couvrant les batailles d'Ypres en avril et mai 1915, où les combats furent rudes et les pertes considérables. Là s'interpose un chapitre sur la levée d'autres troupes au Canada et leur envoi outremer pour servir de renforts ou pour constituer de nouvelles formations de campagne, dont la première fut la 2e division canadienne. Suivent ensuite trois chapitres sur la participation de la 1re division canadienne aux désolantes opérations de Festubert en mai 1915 et de Givenchy en juin. Le dernier chapitre, ainsi qu'on l'a déjà indiqué, amène le récit jusqu'à la constitution du corps canadien, qui eut lieu lorsque la 2e division canadienne rejoignit la 1re en France au milieu de septembre.

À l'appui du texte, on a incorporé un choix de documents hautement diversifiés permettant au lecteur de se renseigner lui-même au fur et à mesure que l'action se poursuit. On a placé des cartes-croquis à la fin des chapitres auxquels ils se rapportent et, avant l'index, un tableau-calendrier de l'emploi des divisions.

Les appendices, composés de reproductions de documents originaux, de notes et tableaux en amplification du texte et de renvois aux sources, sont reliés séparément. Les chiffres interlignés dans le texte renvoient aux appendices. Afin de faciliter le rattachement des opérations canadiennes aux événements dans le monde entier, on a placé, au commencement du volume des appendices, la chronologie des événements de la période couverte par le texte et, à la fin, pour la commodité des recherches, une liste d'abréviations.

En amplification des cartes-croquis reliées avec le texte, à l'intention du lecteur ordinaire, on a placé dans une poche, avec les appendices, des cartes plus détaillées sur grande échelle, toutes spécialement compilées et tracées en vue de la présente histoire. Pour Ypres 1915, la corrélation et l'interdépendance des unités étaient si compliquées que, afin

de constater exactement ce qui s'est passé, on a mis en tableaux la situation de plus de 80 bataillons britanniques et canadiens, à des intervalles de trois heures, durant quatorze jours de combat, ce qui permet de voir plus clairement les moments critiques de la bataille et de tracer les dispositions avec exactitude sur les cartes illustrant celle-ci. Pour Festubert et Givenchy, les cartes alors en usage étaient tellement déformées qu'on a tracé une nouvelle base résultant d'arpentages plus récents et l'on a vérifié les tranchées par comparaison avec des photographies aériennes prises à l'époque et obtenues du Musée impérial de guerre à Londres.

En même temps qu'on établissait cette série de volumes et que paraissaient les histoires des régiments canadiens, se poursuivait la rédaction de l'*Histoire officielle des opérations militaires britanniques.* L'historien, le brigadier-général sir James E. Edmonds, traite de toutes les armées britanniques sur le front occidental, y compris les forces canadiennes, et adresse au directeur, pour qu'il les critique et les fasse circuler parmi les participants canadiens, les brouillons des chapitres portant sur leur intervention. De même, outre des échanges réciproques de documents et de renseignements, il a bien voulu lire et commenter les brouillons du présent ouvrage. Je lui en exprime maintenant ma profonde reconnaissance. Deux de ses volumes, *France and Belgium, 1915*,[15] embrassant Neuve Chapelle, Ypres 1915, Festubert et Givenchy, ont été, avec sa permission, souvent mentionnés et parfois cités dans les appendices.[16]

Afin de faire ressortir les relations avec nos alliés fran-

---

[15] Official History of the War. Military Operations, Vol. III. France and Belgium 1915 (London: Macmillan & Co.) 1927.

Official History of the War. Military Operations, Vol. IV. France and Belgium 1915 (London: Macmillan & Co.) 1928.

[16] Les brouillons des chapitres de *France and Belgium 1918,* publié en 1937, ont été lus au Canada. Outre les matériaux de 1915, les chapitres sur les cratères de Saint-Éloi, le mont Sorrel, les batailles de la somme, 1916, et la prise de la crête de Vimy, pas encore publiés, ont aussi été Jus, ont circulé et ont été retournés avec des commentaires.

çais, surtout dans l'engagement d'ensemble à Ypres, nous nous sommes servis librement du compte rendu français officiel[17] et des documents originaux qui y paraissent.

Pour le côté allemand, l'histoire officielle publiée par la *Reichsarchiv*[18] est la source principale. Nous avons aussi lu les histoires des régiments allemands. Les renseignements fournis par la *Reichsarchiv* au général Edmonds, et que celui-ci m'a transmis, se sont révélés très utiles.

Afin de placer la participation canadienne dans la perspective voulue, nous avons indiqué le dispositif des forces britanniques et françaises et parfois retracé le sort de certaines unités britanniques. Pour la même raison, nous avons mentionné des unités allemandes, dont on peut suivre les actes dans leurs propres récits.

Afin de réaliser la concision nécessaire à la clarté, nous nous sommes abstenus d'enregistrer tous les déplacements de toutes les unités canadiennes et nous n'avons décrit qu'un petit nombre des actions d'éclat de soldats isolés. Durant la guerre, plus de 2,600 unités ont fait partie du corps expéditionnaire canadien et 424,589 officiers et hommes ont servi outre-mer. Le lecteur constatera donc que, si ce récit présente l'essentiel des entreprises décrites, plusieurs aspects de moindre importance ont été omis et les explications sont typiques plutôt que complètes. Faute d'espace, il a fallu renvoyer à des volumes subséquents le traitement plus étendu de plusieurs sujets qui, s'ils ont eu leur début dans le présent volume, ont acquis une importance plus considérable par la suite.

Les lecteurs en état de proposer des corrections ou additions susceptibles de rendre cette histoire plus exacte et complète, ou ayant en leur possession des documents contemporains de quelque sorte que ce soit, rendraient service à

---

[17] Les Armées françaises dans la Grande Guerre. (Paris: Imprimerie nationale.)

[18] Der Weltkrieg, 1914 bis 1918. Bearbeitet im Reichsarchiv. (Berlin: L. S. Mittler & Sohn.) 1932.

l'auteur et aux historiens futurs en les adressant au directeur de la Section historique de l'état-major général, ministère de la Défense nationale, à Ottawa. Les demandes à cet effet ont rencontré une réponse généreuse depuis plusieurs années: un grand nombre de messages de campagne, d'ordres, de journaux de guerre et de cartes, antérieurement en la possession de participants, ont été remis à la section. Il y a moins de neuf mois un dossier précieux, égaré depuis 22 ans, a été recouvré grâce aux bons offices d'un historien et biographe de régiment.

Dans l'établissement de l'aspect général de la présente série, j'ai bénéficié des avis de sir Robert Borden et sir George Perley, pour le Canada, et de lord Warrington et sir Robert Rait, pour la Grande-Bretagne. Dans la présentation de l'aspect militaire, j'ai été aidé par le général sir Arthur Currie et le lieutenant-général sir Richard Turner, V.C., représentant les forces canadiennes, et par le maréchal lord Milne, représentant l'armée britannique. En ce qui concerne l'aspect littéraire, j'ai reçu l'aide de sir Andrew Macphail et de M. J. A. Stevenson. Les remerciements sincères de l'auteur et de tous les lecteurs sont justement acquis au grand nombre d'officiers et hommes de troupe du corps expéditionnaire canadien, y compris des officiers détachés de l'armée britannique, qui ont généreusement consacré beaucoup de temps et de réflexion à la tâche ardue de lire les brouillons et qui ont fourni des précisions sur des questions dont ils possédaient des connaissances spéciales. Il conviendrait peut-être de reconnaître ici une dette personnelle envers mes propres amis et ma famille, particulièrement envers mon frère le capitaine Peter Duguid, anciennement des Gordon Highlanders.

Pour son inlassable concours dans les travaux de recherche, d'agencement et de production, je remercie mon compétent adjoint, le major J. F. Cummins, C.M.S.C., dont la grande expérience militaire au Canada, en Angleterre, en France, aux Indes et en Afrique du Sud m'a été fort précieuse. À la confection des tableaux, croquis et cartes, le ca-

pitaine J. I. P. Neal, R.C.E., a apporté son habileté et ses connaissances techniques renforcées par quatre années de service sur le front occidental, la plupart du temps dans la section cartographique du corps canadien. Les cartes ont été reproduites par la Section géographique du quartier général de la Défense nationale et plusieurs des données statistiques et des détails biographiques d'individus ont été fournis par le Bureau des archives du Q.G.D.N. Enfin, je dois des remerciements aux autres membres du personnel de la Section historique de l'état-major général: MM. W. Douglas, W. Davidson, E. Pye, W. Boss, G. Bowen et R. S. Meade, tous anciens combattants du corps expéditionnaire canadien; leur concours soutenu a rendu possible la parution du présent ouvrage.

Le colonel, directeur de la Section historique
de l'état-major général

A. FORTESCUE DUGUID

OTTAWA,
Janvier 1938.

Le contrat pour la traduction de ce volume avait été accordé en juin 1938 au major Olivar Asselin, journaliste et soldat bien connu, mais il mourut avant d'avoir pu se mettre à la tâche. En mai 1939, le ministère passa un nouveau contrat avec le colonel J. H. Chaballe, M.C., V.D., également journaliste. Celui-ci avait traduit quinze des vingt chapitres lorsque la guerre éclata. Il interrompit son travail pour reprendre du service. Mais étant chef du Bureau des traductions techniques de l'Armée (Army Language Bureau) au quartier général de la Défense nationale, il put terminer le travail encours, sans autres frais pour l'État, avec l'assistance du personnel dudit bureau. À cette fin, il convient de mentionner, tout particulièrement, le capitaine C. E. Lamb dont le concours fut des plus précieux.

Le bureau entreprit aussi et mena à bien la traduction de l'index et sa transposition dans l'ordre alphabétique français, tâche ardue et minutieuse, s'il en fut.

TABLE DES MATIÈRES

CHAP. PAGE

I. LA DÉCLARATION DE GUERRE: 28 JUIN–22 AOÛT 1914.

Mesures de précaution au Canada 1
L'attitude de la population canadienne 6
Le Canada en guerre avec l'Allemagne 9
Décrets d'urgence 10
Mesures défensives d'ordre naval 12
Mesures défensives d'ordre militaire 15
Réglementation de la navigation aérienne 19
L'espionnage allemand 19
Le premier contingent 21
Le premier appel 23
Statut du corps expéditionnaire 25
Préparation et modifications 26
Mobilisation partielle 27
Le camp de Valcartier 35
La session spéciale 40
Premier emploi des forces de l'Empire 45
L'unanimité de l'Empire 46

II. LE PREMIER CONTINGENT À VALCARTIER.

Concentration et composition 49
Premières arrivées 51
Origine et expérience 52
Offres de légions étrangères 57
Assermentation 57
Grades 59
Solde et allocations 60
Pensions 61
Privilèges spéciaux 62
Réservistes britanniques et alliés 65
Organisation et commandements: infanterie 67
Artillerie 69
Génie et transmissions 71
Autres armes et services 71
Unités de la zone des étapes 73
La milice permanente 74
Décision d'envoyer tous les volontaires outre-mer 75
Le *Princess Patricia's Canadian Light Infantry* 76
Unités spéciales 76
Corps de musique 78

CHAP. PAGE
Alimentation, soin et santé des troupes 79
Discipline 81
Mobilisation à Valcartier 82
Armement 85
Véhicules 86
Chevaux 89
Instruction, rassemblements et revues 92
Le commandement du contingent 97

III. AU DELÀ DE L'ATLANTIQUE
Nolisement de transports 99
Embarquement 102
Protection 106
La traversée 110
Changement de destination 113
Nouvelles offres 114
Gardes territoriales 116
Autre assistance 117
Le comité des obus 119
La finance de guerre 121

IV. SUR LA PLAINE DE SALISBURY. OCTOBRE 1914 À FÉVRIER 1915.
Le débarquement 123
Campements 127
Vivres et cantines 130
Statut et administration 131
Instruction 135
Inspections et revues 139
Intempéries 141
Baraquements 142
Congés 144
Discipline 144
Bienfaisance 145
Réductions d'effectif 146
Santé 147
Cantonnements 148
Chevaux 148
Armes et armements 149
Complétement de l'équipement 151
Constitution de la première division canadienne 153
Embarquement pour la France 156
Autres unités 159
L'hiver au Canada 165

CHAP. PAGE
Le corps expéditionnaire au Canada....166
Canadiens dans d'autres armées de l'Empire....169
La session du printemps de 1915....171
Le matériel de guerre....173
Le Credo canadien....175

V. LA 1re DIVISION CANADIENNE ENTRE EN LIGNE
FLEURBAIX (jusqu'au 7 avril)
Le débarquement à Saint-Nazaire....178
En réserve de la IIe armée au N.-E. de Hazebrouck....180
Affectation aux 4e et 6e divisions aux fins d'instruction....181
Routine des tranchées....182
Échange d'officiers d'état-major de 1re classe....185
Relève de la 7e division anglaise....185
Le secteur de Fleurbaix....186
Dispositifs de tranchées....190
Théâtres et plans....192
Le front britannique....194
Plans concernant Neuve Chapelle....195
La bataille....198
Reprise de la guerre de tranchées....200
Relève par la 8e division anglaise....201
Arrivée de la 118e brigade (obusiers) R.F.A....203
Transfert à la IIe armée....204

VI. LE SAILLANT D'YPRES
Topographie....207
Relève des Français....209
La division canadienne entre en scène....210
Le nouveau secteur....213
Plan de défense....214
Les tranchées....216
Conditions et dispositions....218
Les opérations de la cote 60 (Hill 60)....219
Avertissements de l'attaque aux gaz....220
Contre-instructions....224
Munitions et relèves de l'artillerie....228
Dispositions et plans des Allemands....230

VII. LA PREMIÈRE ATTAQUE AUX GAZ, 22 AVRIL 1915.
Ordre et contre-ordre pour le lâcher des gaz....234
Les conditions le 22, avant l'attaque....234
Le nuage de gaz....236
Action immédiate dans le secteur canadien....238

CHAP. PAGE

Soutiens et réserves gagnent leurs postes de combat.....239
Préparatifs pour faire sauter les ponts du canal 241
L'artillerie canadienne de campagne en action 243
Le flanc canadien à découvert 245
Le saillant en danger.....246
Ordres de conserver la position 248
Messages et rapports confus.....249
L'importance de "Locality C" 251
Retrait des batteries de campagne 251

VIII. LA CONTRE-ATTAQUE DE MINUIT. JEUDI LE 22–VENDREDI LE 23 AVRIL.

Réserves rendues disponibles.....255
Bataillons de la 1re B.I.C. envoyés en avant 256
La 3e B.I.C. reçoit l'ordre de lancer une contre-attaque.....257
Étendue de la pénétration allemande 259
Attaque de la nouvelle pointe du saillant canadien.....260
La contre-attaque sur "Kitchener's Wood" 263
Ligne établie au sud de ce point et vers Saint-Julien.....266
La pointe du saillant tient bon 269
Position et mouvements de la 2e B.I.C.....270

IX. PROTECTION DU FLANC. VENDREDI, 23 AVRIL

La situation générale et le plan français 274
La brèche sur la droite française partiellement fermée par le détachement Geddes.....275
Contre-attaque par la 1re B.I.C. en direction de Pilckem, conjointement avec les Français.....278
La ligne à Saint-Julien et au nord-est de ce village 283
Proposition pour améliorer la pointe 285
La ligne jusqu'au canal.....286
Attaque britannique: 13e brigade et détachement Geddes, en coopération avec les Français 288

X. LA BATAILLE DE SAINT-JULIEN COMMENCE. SAMEDI, LE 24 AVRIL.

Les Allemands projettent une autre attaque à l'aide des gaz 297
Une nuit de travail sur le front canadien.....299
L'aurore d'une journée mémorable et terrible.....305
Les réserves locales avancent pour réparer la brèche.....308
La pointe débordée, la crête résiste 310
Le brouillard de guerre 313
Réserves britanniques et renforts.....315

CHAP. PAGE
Le brouillard s'épaissit 317
La lutte pour Saint-Julien et "Locality C" 320
La 3e B.I.C. retraite sur la ligne G.Q.G. 324
Intervention fortuite mais opportune de bataillons anglais 327
La 2e B.I.C. espérant de l'aide, tient bon 330
Une attaque allemande repoussée 337
L'attaque britannique différée pour reprendre S.-Julien 341
Sur le front français 343
Dispositions prises pour combler la brèche à Saint-Julien 344

XI. L'ATTAQUE PAR LES FORCES DU GÉNÉRAL HULL ET LA PERTE DE LA CRÊTE DE GRAVENSTAFEL. DIMANCHE, LE 25 AVRIL
Projet d'une ligne avancée 354
Les territoriaux relèvent deux compagnies à l'extrême droite des Canadiens 356
Hull attaque Saint-Julien et "Kitchener's Wood" 358
L'attaque allemande lancée contre la crête de Gravenstafel 367
Échec du plan allemand 368
Le combat à la pointe et sur la crête de Gravenstafel 372
On décide de retirer la 2e B.I.C. au crépuscule 376
La pointe, isolée, est débordée 378
La 2e B.I.C. rappelée définitivement 380
Rajustement du front 380

XII. UNE RIPOSTE INTERALLIÉE. LUNDI, LE 26 AVRIL
Le plan des Alliés 385
Attaque de la division Lahore 387
L'attaque de la 149e brigade (Northumberland) 391
Participation de l'infanterie canadienne 393
La situation dans la soirée 394

XIII. ATTAQUES, NÉGOCIATIONS ET RETRAITE. DU 27 AVRIL AU 4 MAI
Le plan d'attaque des Alliés pour le 27 avril 396
Appréciation de la situation par le général commandant la IIe armée 397
Une autre attaque par la division Lahore 398
Les ordres de sir John French; leurs résultats 399
Mercredi, le 28 avril: journée de discussion 401
Consolidement du front Lahore par la 1re B.I.C. 403
Les ordres du 29 avril préparatoires pour le recul britannique 406
Une journée de temporisation 406
Le 30 avril: journée de désappointement 408

CHAP. PAGE
Le 1er mai: journée de désillusion....410
Changement de tactique des Alliés: les Britanniques reçoivent l'ordre de battre en retraite....411
Une attaque de gaz allemande qui rate: le 2 mai....411
Les Anglais battent en retraite dans la nuit du 3 au 4 mai....413
Relève de la 1re division canadienne: le 4 mai....413

XIV. LA CRÊTE DE FREZENBERG. 8 MAI
Le bataillon de la Princesse Patricia (P.P.C.L.I.) dans le Saillant....416
Les projets des Allemands....419
Début de la bataille, le 8 mai....420
La crête de Bellewaarde résiste....423
Relève du P.P.C.L.I....424
Au front nord....424

XV. YPRES 1915–CARACTÉRISTIQUES ET RÉSULTATS
Caractère de la bataille....426
Le plan allemand....427
Les gaz asphyxiants....427
Ypres, son importance....429
Le premier coup porté....430
La première phase....430
Les possibilités....432
Direction de la bataille....432
Considérations d'ordre tactique....434
Informations et communications....434
Les états-majors....437
L'artillerie....438
L'infanterie et ses armes....439
Les autres armes et les services auxiliaires....440
Les dernières phases....442
Les pertes....442
Moral....443

XVI. LA 2e DIVISION CANADIENNE
Offres et acceptations....445
Recrutement et mobilisation....447
Conditions de service....452
La 2e D.A.C....453
Équipement et véhicules....455
Casernement et subsistance....457
Transport en Angleterre....458
Commandements et états-majors....462

CHAP. PAGE
La division canadienne d'instruction....465
Concentration en Angleterre....467
Instruction de la 2e division canadienne....468
Finances....470
Expansion du C.E.C. 472

XVII. FESTUBERT. DU 4 AU 22 MAI 1915
En réserve d'armée....476
Le détachement Seely....478
Plan et progrès de la bataille....478
Le terrain 483
Progrès, le 16 mai....485
Recul allemand....486
La carte....486
La 3e B.I.C. prend part à l'attaque du 18 mai....487
La 1re division canadienne entre en ligne 491
Dispositions des Allemands 493
Le groupe Alderson....494
Plans et préparatifs 495
Capture de 1'"Orchard"....497
La première attaque sur K.5 498
Renouvellement de l'attaque sur K.5 500
Changement de tactique et de commandements....503

XVIII. FESTUBERT. DU 22 MAI À 13 HEURES AU 31 MAI
Nouveaux plans et dispositions 504
Relève des brigades d'infanterie....506
Le 23 mai, l'artillerie canadienne entre en action....507
Plan d'attaque par la 47e division et la 1re division canadienne contre Chapelle Saint-Roch et rue d'Ouvert 508
Le 24, à 2 h. 30, une autre attaque contre K.5 510
Le 24, à 23 h. 30, attaque sur la tranchée M.10-N.14....513
Décision d'abandonner l'offensive générale 515
La cavalerie canadienne, démontée, relève la 2e B.I.C. 515
Une attaque locale de nuit sur L.8, le 25 mai à 21 heures 516
Relève, reconnaissance et consolidation....518
Suspension des opérations....520
Rajustement des commandements....520
Revue rétrospective et relève....521

XIX. GIVENCHY. DU 1er AU 24 JUIN 1915
Le secteur 524
Dispositions et conditions....525

CHAP. PAGE
Plans d'attaque 526
Préliminaires 528
Remises 530
Cisaillement des barbelés 531
Canons de campagne en soutien direct 533
Le rassemblement 534
Les mines 535
L'assaut 535
Progrès de la bataille 536
Tactique ennemie 538
Retraite 539
Reprise de l'attaque 540
Nouveaux retards 542
Considérations 543
Démonstrations 544
Le fusil Ross 545
Nouvelle répartition des divisions 547

XX. PLOEGSTEERT ET LA CÔTE 63 (HILL 63). DU 26 JUIN AU 30 SEPTEMBRE 1915
Déplacement vers le nord 548
La nouvelle zone 550
Dispositions et conditions 551
Construction des défenses 552
Attitude de l'ennemi 554
Mines 555
Nouveaux moyens et nouvelles méthodes 556
Unités spécialisées 557
Visiteurs de marque 559
Relèves de brigades 560
Changements dans le personnel 561
Nominations nouvelles à la 2e division canadienne 564
La 2e division canadienne termine son instruction 566
La traversée de la Manche 568
Renforts 569
Dépenses de guerre et emprunts 571
La censure et la presse 572
Une année de guerre 573

CROQUIS ET CARTES

(Premier volume)

Carte du théâtre occidental ..... Garde
Carte du camp de Valcartier 1914 .....En regard de la p.ZZZ
Carte de la plaine de Salisbury 1914-1915 .....“ ZZZ
Croquis n° 1. Ypres 1915. La ligne à minuit
22/23 avril .....“ ZZZ
Croquis n° 2. Ypres 1915. La ligne à minuit
23/24 avril .....“ ZZZ
Croquis n° 3. Ypres 1915. La ligne à minuit
24/25 avril .....“ ZZZ
Croquis n° 4. Ypres 1915. La ligne à minuit
25/26 avril .....“ ZZZ
Croquis n° 5. Ypres 1915. La ligne à minuit
26/27 avril .....“ ZZZ
Croquis n° 6. Festubert 1915. 18 mai au 1er juin.....“ ZZZ
Carte. Emploi des formations canadiennes 1914-1915 .....“ ZZZ

(Volume des appendices)

Carte n° 1. Ypres 1915. Dispositions et mouvements, 17 h. à 19 h. le 22 avril
Carte n° 2. Ypres 1915. Contre-attaques à 23 h. 50 le 22 et 5 h. 25 le 23 avril
Carte n° 3. Ypres 1915. Contre-attaques, après-midi du 23 avril
Carte n° 4. Ypres 1915. Attaques allemandes, matinée du 24 avril
Carte n° 5. Ypres 1915. Attaques allemandes, après-midi du 24 avril
Carte n° 6. Ypres 1915. Opérations du 25 avril
Carte n° 7. Ypres 1915. Attaques des Alliés, le 26 avril
Carte n° 8. Ypres 1915. Retrait des Britanniques, nuit du 3 au 4 mai
Carte n° 9. Ypres 1915. Crêtes et quadrillage
Carte n° 10. Festubert 1915. Attaque des Britanniques à 16 h. 30 le 18 mai
Carte n° 11. Festubert 1915. Attaque des Canadiens à 19 h. 45 le 20 mai
Carte n° 12. Festubert 1915. Dispositions le 31 mai
Carte n° 13. Givenchy 1915. Attaques des Britanniques à 18 h. le 15 juin
Carte n° 14. Fronts de bandière. 1re division canadienne, mars-septembre 1915

CHAPITRE I

LA DÉCLARATION DE GUERRE
28 JUIN–22 AOÛT 1914

MESURES DE PRÉCAUTION AU CANADA–L'ATTITUDE DE LA POPULATION CANADIENNE–LE CANADA EN GUERRE AVEC L'ALLEMAGNE–DÉCRETS D'URGENCE –MESURES DÉFENSIVES D'ORDRE NAVAL–MESURES DÉFENSIVES D'ORDRE MILITAIRE–RÉGLEMENTATION DE LA NAVIGATION AÉRIENNE–L'ESPIONNAGE ALLEMAND–LE PREMIER CONTINGENT–LE PREMIER APPEL–STATUT DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE–PRÉPARATION ET MODIFICATIONS–MOBILISATION PARTIELLE–LE CAMP DE VALCARTIER–LA SESSION SPÉCIALE–PREMIER EMPLOI DES FORCES DE L'EMPIRE–L'UNANIMITÉ DE L'EMPIRE.

MESURES DE PRÉCAUTION AU CANADA

Les faits et motifs à l'origine de la Grande Guerre de 1914-1919 présentent des ramifications étendues que l'on peut retracer pas à pas dans les documents publiés par les nations en cause.[1] À l'été de 1914, comme aux autres occasions où la paix de l'Europe était menacée, la population canadienne puisait ses renseignements et formait ses opinions d'après les comptes rendus des journaux. Le gouvernement anglais communiquait officiellement avec le gouvernement canadien au moyen de messages et de dépêches adressés par le secrétaire d'État pour les colonies au gouverneur général, Son Altesse Royale le feld-maréchal duc de Connaught.

Les précautions extraordinaires que le gouvernement canadien aurait à prendre au cas d'une tension des relations avec une puissance étrangère et à l'ouverture d'hostilités avaient fait l'objet d'une étude sérieuse au début de l'année. Au cours de sa visite en Angleterre en 1912, le premier mi-

nistre d'alors, le très honorable Robert Laird Borden, avait noué des relations étroites avec le secrétaire du Comité de défense impériale qui, à sa demande, fournit, en février 1913, des renseignements complets sur le programme de défense récemment établi par ce comité. Après un certain retard, un plan coordonné d'action officielle avait été rédigé par un comité interministériel et approuvé, sous forme de "livre de guerre", par le premier ministre, devenu sir Robert Borden; on en avait rédigé les détails en conformité des stipulations du Comité de défense d'outre-mer (sous-comité du Comité de défense impériale) et précisé le mode d'exécution. Le plan général de défense du pays était réparti en plans régionaux qui indiquaient par stades les mesures locales à prendre en conformité du programme général.[2] Le 29 juillet, on mettait en vigueur le stade des précautions, mais sans nommer les belligérants éventuels.[3]

Les Chambres ne siégeaient pas. Le gouverneur général se trouvait à Banff, en Alberta. Une session chargée, qui avait duré cinq mois, s'était terminée le 12 juin et plusieurs des ministres s'étaient éloignés de la capitale. Le premier ministre, occupé par des questions administratives et retenu à Ottawa pendant deux ou trois semaines en raison des incidents relatifs à l'arrivée du *Komagata Maru*,[4] partit le 24 juillet pour une villégiature à Muskoka. Mais le 31 juillet la gravité de la situation le força à revenir dans la capitale, où il arriva le lendemain. Sauf deux exceptions, les autres ministres absents d'Ottawa rentrèrent aussi vite que possible: M. (plus tard, sir George) Perley, ministre sans portefeuille, alors en Europe, reçut l'ordre de demeurer à Londres pour y remplir les fonctions de haut commissaire; le ministre de l'Agriculture (M. Martin Burrell) resta sur la côte du Pacifique afin de représenter le Gouvernement dans cette région qui paraissait menacée. Le 1er août au matin, le gouverneur général quittait Banff pour rentrer à Ottawa.

Le ministre de la Milice et de la Défense, en même temps président du Conseil de la milice, était le colonel

l'honorable Sam. Hughes, devenu par la suite le lieutenant-général honoraire l'honorable sir Sam Hughes, K.C.B. Il était né en 1852. D'abord instituteur, puis rédacteur d'un journal, il était entré au Parlement en 1892 et y avait été député de Victoria-Nord ou Victoria et Haliburton, jusqu'en 1921. Entré au 45e régiment à l'âge de 16 ans, il y devint officier en 1873, puis capitaine en 1878, major en 1888, lieutenant-colonel en 1897, colonel en 1902, major-général le 15 mai 1912 (nomination inscrite à la Gazette officielle le 22 octobre 1914, mais antidatée); lieutenant-général honoraire (armée anglaise) le 18 octobre 1916. Ses états de service comprenaient l'incursion des Fénians en 1870 et la guerre sud-africaine en 1899 et 1900, où il servit à l'état-major, en dehors du Contingent canadien, et fut cité à l'ordre du jour.

À l'arrivée du parti conservateur au pouvoir, en octobre 1911, il devint ministre de la Milice et de la Défense. Tant dans la Chambre qu'en dehors, il ne cessa de rappeler la nécessité de se préparer pour la guerre et d'avertir le pays du grave danger d'un conflit avec l'Allemagne. Les dépenses de la milice passèrent de sept millions et demi de dollars en 1911-1912 à 11 millions en 1913-1914, mais non sans opposition de la part de ceux qui ne voyaient aucun danger.[5] Apôtre infatigable du principe que les colonies devaient aider la mère patrie en temps de guerre, il avait soutenu cette thèse lors de son voyage en Nouvelle-Zélande et en Australie en 1897 et 1898 et avait offert de lever un contingent quand la guerre sud-africaine était imminente à l'été de 1899. En 1911, il assista à la Conférence impériale de Londres comme conseiller de son prédécesseur, sir Frederick Borden.

En août 1912, dans une réunion publique, il exprima son avis quant à la probabilité d'une guerre avec l'Allemagne et à la ligne de conduite qui s'imposerait au Canada en l'occurrence.[6] À l'automne de 1912 et de nouveau en 1913, il conduisit en Europe un groupe d'officiers supérieurs de la milice canadienne, assista à des manoeuvres en Angleterre, en France, en Allemagne et en Suisse et parcourut le nord-

ouest de la France. En 1913, à la tête d'un groupe d'officiers, il visita les champs de bataille de la guerre civile américaine.

À l'été de 1914, il ordonna une concentration de troupes au camp de Petawawa. Une force mixte de 10,339 soldats de toutes armes, et 4,553 chevaux, exécutèrent des manoeuvres d'ensemble dans des conditions se rapprochant de celles de guerre et sur une échelle jamais encore tentée au Canada.

À cette époque, comme pendant toute la durée de la guerre, le sous-ministre de la Milice et de la Défense et vice-président du Conseil de la milice était le colonel Eugène Fiset. Décoré du Distinguished Service Order pendant qu'il était médecin du 2e bataillon du Royal Canadian Regiment en Afrique du Sud, il avait été directeur général du service de Santé à Ottawa pendant plus de trois ans, puis sous-ministre depuis 1906. Le chef d'état-major et premier membre militaire du Conseil de la milice était le colonel Willoughby G. Gwatkin, savant officier de l'Armée régulière anglaise, âgé de 55 ans, qui avait servi dans l'état-major canadien pendant sept ans et avait établi un plan de mobilisation générale de la milice canadienne, cadrant avec le système admis de défense de l'Empire, de même qu'un autre plan comportant la mobilisation d'une division d'infanterie, plus une brigade montée, destinée à servir en Europe, se fondant sur l'hypothèse alors en cours dans les milieux militaires que l'Allemagne se proposait d'attaquer la France, probablement par la voie de la Belgique.[7] Les trois autres membres militaires du Conseil étaient tous des officiers, canadiens de naissance, de la milice permanente du Canada: l'adjudant général (le colonel V. A. S. Williams, âgé de 48 ans et comptant 31 ans de service); le quartier-maître général (le major-général D. A. Macdonald, C.M.G., I.S.O., 69 ans et comptant 51 ans de service) et le directeur canadien du matériel (le colonel T. Benson, âgé de 54 ans et comptant 31 ans de service).

Le 30 juillet, le colonel Hughes présida une réunion extraordinaire du Conseil de la milice convoqué pour délibérer de plans préparatoires. On prévint le pays par la voie des

journaux qu'on se préparait à appeler et équiper un premier contingent de 20,000 ou 25,000 hommes à adjoindre aux forces impériales le plus tôt possible.[8] Le plan de mobilisation pour outre-mer, préparé avec soin, publié en 1911-1912, puis modifié de façon à répondre aux propositions des chefs de services et des commandants de districts,[9] comportait également la levée de 25,000 hommes répartis par provinces d'une façon générale et proportionnellement à la population. Mais le ministre de la Milice, attachant du poids au facteur psychologique et escomptant les résultats de l'enthousiasme grandissant des masses, ordonna l'envoi d'une lettre[10] aux commandants de districts, les chargeant de réfléchir à la meilleure méthode de lever un contingent, mais de ne tenir aucun compte des quotes-parts et de la répartition prévus par le plan de 1911.[11] Comme il le déclara lui-même, le recrutement. du premier contingent différait de tout ce qui s'était jamais vu.[12]

Toute mobilisation exige un plan. Or, la lettre du 31 juillet qui annulait le plan de mobilisation de 1911 n'en formulait pas d'autre pour le remplacer. Les commandants de districts, auxquels on avait enjoint de ne pas discuter la question ni d'en faire l'objet de communications avec le Q.G. de la milice, se trouvaient donc sommairement exclus de toute participation active. De même, les états-majors des districts militaires, chargés d'intervenir en toute circonstance exceptionnelle d'ordre militaire, n'eurent aucun rôle à remplir durant les dix jours critiques qui suivirent. Pendant ce temps, le Q.G. de la milice, d'ordre du ministre, communiquait directement avec les chefs de corps, élaborait un nouveau plan et prenait d'autres mesures conformes aux idées du ministre.

Les mesures de précaution envisagées par le plan de défense et mises en vigueur le 29 juillet comportaient la mobilisation de la milice pour protéger les postes de sans-fil et les points d'attache des câbles sous-marins, l'installation d'une garnison aux forteresses d'Halifax, de Québec et d'Esquimalt et l'établissement d'un service d'arraisonnement à ces trois ports. Dès que l'exécution en fut ordonnée, on appela des dé-

tachements d'un régiment d'artillerie de place et de deux régiments d'infanterie dans chacun des deux districts militaires côtiers. Outre ces troupes de la milice active non permanente, on appela en activité de service toute l'artillerie de place du Canada et le Royal Canadian Regiment, de la milice permanente.

En plus des mesures d'ordre strictement militaire, le ministre de la Milice prenait à sa charge, le 2 août, la surveillance des câbles, celle de la télégraphie sans fil passant au ministre du Service naval. Dès le 6, on appliquait une censure sévère à ces moyens de communication.[13] On n'avait pas imposé de restrictions aux postes, à la télégraphie terrestre ni au téléphone.[14] Les fuites de renseignements par la voie des journaux n'avaient d'autre contrôle que le degré d'empressement témoigné par les rédacteurs à se conformer aux instances pressantes du ministre de la Milice, exprimées dans sa lettre du 5 août aux journaux du Canada,[15] et à un subséquent appel à la prudence lancé privément, le 12 août, par le sous-censeur en chef, le lieutenant-colonel C. F. Hamilton, suivi d'un document officiel: *Mémorandum sur les obligations de la presse en temps de guerre*, adressé confidentiellement, le 17 août, à tous les rédacteurs de journaux quotidiens et hebdomadaires du Canada. Afin d'assurer la rapidité et le secret dans la transmission de messages officiels outremer, on relia Ottawa au câble de l'Atlantique par une ligne spéciale et directe, désignée ligne du gouverneur général, qui commençait à fonctionner le 6 août 1914. Le gouvernement britannique s'entendit avec des entreprises privées en vue d'une ligne libre à travers le Canada, se reliant au câble du Pacifique et à l'Australie; ce circuit fonctionnait dès le 8 août 1914.

L'ATTITUDE DE LA POPULATION CANADIENNE

L'opinion générale dans le pays, tel que le gouvernement l'interprétait avant la crise, voulait que le Canada prêtât assistance au cas où l'Empire serait entraîné dans une guerre. Les

projets d'accroissement de la marine canadienne ou de contribution à la marine britannique n'avaient pas abouti, et le besoin était maintenant trop immédiat pour qu'une aide navale tant soit peu importante pût être envisagée. Il y avait possibilité, toutefois, de constituer, à même la milice canadienne, une armée de terre assez considérable.

Le Cabinet tint des séances les 30 et 31 juillet et les 1er, 2, 3 et 4 août. Les plus importants résultats de ses délibérations tourmentées furent une proclamation (C.P. 2048 du 4. viii. 1914) convoquant les Chambres en session extraordinaire le 18 août et un câblogramme adressé le 1er août au secrétaire d'État aux colonies (le très honorable L. Harcourt):

"Urgent. Mon gouvernement me prie de vous faire tenir le message suivant: Mes conseillers, tout en exprimant leur profond espoir que les difficultés internationales du moment se régleront dans la paix et leur ardent désir de collaborer de leur mieux à cette fin, me demandent de transmettre au gouvernement de Sa Majesté la ferme assurance que si, par malheur, la guerre doit s'ensuivre, le peuple canadien se trouvera uni dans une commune résolution de faire tous les efforts et consentir tous les sacrifices nécessaires pour assurer l'intégrité et maintenir l'honneur de notre empire."[16]

Le lendemain, partait le second câblogramme suivant:

"Vu le danger imminent que l'Empire soit entraîné dans une guerre, mes conseillers recherchent avec ardeur les moyens les plus efficaces de fournir toute l'aide possible et accueilleront avec reconnaissance les propositions et avis que les autorités navales et militaires jugeront à propos d'offrir. Ils ont confiance de pouvoir envoyer une troupe considérable outre-mer. Un point se présente concernant le statut de toute troupe canadienne servant outre-mer, étant donné que, d'après l'article soixante-neuf de la loi canadienne sur la milice, celle-ci ne peut être mise en activité de service hors du Canada que pour la défense du Canada. On a proposé que les régiments s'enrôlent à titre de troupes impériales, pour une période déterminée, le gouvernement canadien prenant toutes les dispositions d'ordre financier nécessaires à leur équipement, leur solde et leur entretien. Cette proposition n'a pas

encore été mûrie. Mes conseillers seraient heureux d'avoir l'avis du gouvernement impérial."[17]

M. Harcourt répondit comme suit:

"Me référant à votre télégramme du 1er août. Le gouvernement de Sa Majesté accueille avec gratitude l'assurance de votre gouvernement qu'il peut, dans la présente crise, compter sur la collaboration entière du peuple canadien. Publiez cette réponse, ainsi que votre télégramme. Je les publie ici dans les journaux de demain matin."[18]

Et le 3 août:

"Me référant à votre télégramme chiffré du 2 août, veuillez informer vos ministres que le gouvernement de Sa Majesté attache beaucoup de prix à leur empressement patriotique à fournir toute l'aide possible, mais préférerait attendre d'autres événements avant de se prononcer sur la proposition que vous m'avez communiquée. Dès que la situation paraîtra exiger de nouvelles mesures, je vous télégraphierai de nouveau."[19]

La mesure dans laquelle ces messages du gouvernement canadien reflétaient les sentiments de la population se manifeste par le fait qu'avant l'ouverture des hostilités 48 unités de toutes armes de la milice avaient offert leurs services. Même avant le 1er août, une brigade d'artillerie de campagne, la 6e (Montréal), et un régiment d'infanterie, le 72e (Vancouver), s'étaient déjà offerts pour servir outre-mer. D'autres unités, également prêtes à partir, croyaient qu'étant enrôlées dans les troupes de Sa Majesté pour servir au besoin "hors du Canada, pour la défense du Canada", elles n'avaient pas à s'offrir de nouveau, mais devaient attendre des ordres. Outre ces corps organisés, des anciens soldats, des miliciens et des civils, tant aux États-Unis qu'au Canada, ont personnellement écrit ou télégraphié au ministre de la Milice pour lui offrir leurs services si la guerre éclatait. Ces offres spontanées étaient dictées le plus souvent par le sentiment du devoir, mais parfois aussi par le goût de l'aventure. Le ministre, dans son enthousiasme pour le Canada, les cita en exemple,

en exagéra le nombre et communiqua aux journaux une liste de volontaires. Peu de ceux qui se présentèrent alors avaient besoin d'encouragement ou d'exemple, bien que la grande majorité des hommes valides ne parussent pas encore comprendre que le service militaire en temps de guerre était une obligation nettement établie par la législation canadienne qui, depuis dix générations, assujettit au service militaire tous les hommes âgés de 18 à 60 ans.

Le ministre de la Milice donna cours à ses sentiments personnels lorsque, lisant dans le journal du matin, le 3 août, que le cabinet britannique n'était arrivé à aucune décision concernant la participation, il ordonna, en signe de protestation immédiate, de descendre l'Union Jack de l'immeuble du quartier général de la milice. Quelques minutes après, persuadé par le quartier-maître général que la décision du gouvernement britannique n'avait pas encore été annoncée, il donna l'ordre de rehisser le drapeau.

LE CANADA EN GUERRE AVEC L'ALLEMAGNE

Vers 19 heures (heure de Berlin), le 4 août, le gouvernement anglais lançait un ultimatum exigeant le retrait des troupes allemandes déjà entrées en Belgique au mépris du traité de 1839.[20] Comme il n'y eut pas de réponse,[21] la Grande-Bretagne se trouvait à partir de l'expiration du délai, c'est-à-dire 23 heures (heure de Londres) le 4 août 1914, en guerre avec l'Allemagne ou, selon l'expression officielle parfois employée, le roi George V était en guerre avec l'empereur d'Allemagne.

Le même jour, à 20 h. 45 (heure d'Ottawa), le gouverneur général recevait le câblogramme suivant:

> "Voir préface du plan de défense. Sommes en guerre avec l'Allemagne."[22]

Le ministre de la Milice, à qui on remit une copie de ce câble alors qu'il achevait de passer en revue les Governor General's Foot Guards, monta sur une chaise et en donna lec-

ture aux officiers réunis. Comme il mettait pied à terre, le commandant lui offrit les services du régiment là où on en aurait besoin.

Bien avant minuit, tous ceux qui étaient à portée du téléphone ou du télégraphe connaissaient la nouvelle, communiquée officiellement au public, le lendemain, dans une édition spéciale de la *Gazette du Canada*:

Le 4 août 1914.

"Ce soir, à 8 h. 45, Son Altesse Royale le gouverneur général a reçu du secrétaire d'État aux colonies un message télégraphique lui annonçant l'existence de l'état de guerre avec l'Allemagne."[23]

Le même jour, le gouverneur général répondait au message:

"Belles démonstrations de sincère patriotisme ici. Cette ardeur diminuera certes quelque peu quand, inévitablement, on se rendra compte qu'il faudra une longue période d'instruction avant que les troupes canadiennes soient prêtes à prendre part à une guerre européenne. Afin de parer à cette éventualité,. je suggérerais que toute proposition de votre part s'accompagne de l'assurance que les troupes canadiennes iront au front aussitôt qu'elles auront atteint un degré suffisant d'instruction."[23a]

DÉCRETS D'URGENCE

Les nouvelles conditions soudainement imposées au Canada par la guerre en Europe rendirent nécessaire l'élaboration de mesures visant à réglementer les finances, le commerce, et à maintenir l'ordre dans le pays. Aussi le gouverneur général en conseil prenait-il, sans attendre la réunion des Chambres, des mesures d'urgence pourvoyant à des avances par l'État aux banques à charte (C.P. 2032 du 3. viii. 14 et C.P. 2243 du 29. viii. 14), à un accroissement de l'émission de billets de l'État et aux paiements en billets de banque plutôt qu'en or (C.P. 2033 du 3. viii. 14 et C.P. 2243 du 29. viii. 14). Après la déclaration de guerre par la Grande-

Bretagne, le gouvernement canadien suspendit l'émission de mandats-poste (C.P. 2076 du 7. viii. 14), – pour la reprendre par la suite avec des restrictions (C.P. 2252 du 29. viii. 14 et C.P. 2315 du 5. ix. 14), – et le paiement en or des billets du Dominion (C.P. 2096 du 10. viii. 14). Le 5 août, il décrétait provisoirement dix jours de grâce pour le départ de navires allemands (C.P. 2055 du 5. viii. 14), qu'il appliqua plus tard (C.P. 2129 du 14. viii. 14) aux navires austro-hongrois. Le lendemain, une proclamation interdisait l'exportation de matériel de guerre. Peu après, de nouvelles proclamations (C.P. 2087 du 7. viii. 14, 2152 du 15. viii. 14 et 2192 du 22. viii. 14) prohibaient celle d'autres denrées, notamment le charbon. Les mesures de police voyaient à la protection de la propriété publique (C.P. 2041 du 5. viii. 14), pour laquelle la somme de $100,000 fut subséquemment mise à la disposition du ministère de la Justice (C.P. 2244 du 29. viii. 14) et à l'accroissement de la Royale gendarmerie à cheval du Nord-Ouest de 763 sous-officiers et gendarmes à 1268 (C.P. 2093 du 8. viii. 14 et 2215 du 27. viii. 14).

La politique relative aux sujets de pays ennemis s'est conformée dans l'ensemble, mais pas entièrement, à celle de la Grande-Bretagne. Toutefois, par suite de retards résultant d'incertitude quant à la procédure, plusieurs ont pu, sans interpellation, passer aux États-Unis. Une proposition visant à charger le ministère de l'Immigration du contrôle des sorties également, qu'il exercerait par l'examen des voyageurs des trains et des bateaux, resta sans suite, parce que l'on considérait le maintien de relations cordiales avec les États-Unis comme plus important que la fuite de réservistes allemands. Le premier acte législatif du gouvernement canadien fut une proclamation du 7 août (C.P. 2086 du 7. viii. 14) assurant la protection de sujets allemands exerçant leurs occupations ordinaires, proclamation étendue aux Austro-Hongrois le 15 (C.P. 2150 du 15. viii. 14.). Cependant, les officiers et réservistes sujets de pays ennemis étaient des combattants. Le 3 août, on avait décidé qu'en cas de déclaration de guerre on ne

détiendrait que les réservistes de la marine. Un modificatif du 7 août chargea les commandants de district d'arrêter, comme prisonnier de guerre, tout réserviste qui tenterait de quitter le Canada. Le 15 août, l'autorisation d'arrêter fut étendue aux agents de la police fédérale et de la Royale gendarmerie à cheval du Nord-Ouest et rendue applicable à tous les étrangers ennemis soupçonnés d'espionnage ou d'intention d'aider l'ennemi, sous réserve de leur remise en liberté provisoire moyennant souscription par eux d'un engagement de s'abstenir de tout acte hostile et de se présenter à la police à certaines époques déterminées.[235] Les chefs de ces deux corps de police fédérale étaient, respectivement, le lieut.-colonel A. P. Sherwood, C.M.G., M.V.O., A.D.C., relevant du ministre de la Justice, et le commissaire A. B. Perry, C.M.G., relevant directement du premier ministre.

MESURES DÉFENSIVES D'ORDRE NAVAL

Le ministre du Service naval, en même temps titulaire du portefeuille de la Marine et des Pêcheries, était jusqu'en 1917 l'honorable J. D. Hazen, K.C., LL.D., qui, après vingt ans de service parlementaire presque ininterrompu, en dernier lieu comme premier ministre du Nouveau-Brunswick, devenait membre du cabinet fédéral en 1911. Le sous-ministre et administrateur du service naval était M. G. J. Desbarats, B. Sc. ap. La direction administrative de la marine canadienne fut durant toute la guerre exercée par le vice-amiral C. E. Kingsmill, directeur du service naval, natif de l'Ontario, qui comptait quarante années de service dans la Marine royale.[23b]

En juillet 1914, le navire *Rainbow,* croiseur de deuxième classe vieux de 23 ans, s'apprêtait à Esquimalt pour la patrouille de la chasse des phoques dans la mer de Behring; mais, vu l'aspect menaçant que présentait la situation internationale dans la dernière semaine du mois, il reçut l'ordre de rester dans le port, mais de se tenir toujours prêt à prendre la mer.

L'Amirauté britannique tenait le ministère au courant de

l'évolution des événements et, le 2 août, les réserves de la Marine royale étaient appelées en activité de service d'ordre de Sa Majesté le Roi. Le même jour une proclamation conforme était publiée au Canada et, deux jours plus tard, la marine régulière du Canada et les volontaires de la marine étaient placés en activité de service.[24] Le 4 août, les deux navires de guerre canadiens: le *Niobe,* croiseur de première classe construit en 1897, sur le point d'être réarmé à Halifax, et le *Rainbow,* avec leurs équipages, étaient "placés à la disposition de Sa Majesté pour service général dans la Marine royale" conformément à la loi du service naval du Canada.[25] À partir de cette date, l'effectif naval passa aux ordres de l'Amirauté, bien que le Canada en supportât tous les frais. Le même jour, les navires du gouvernement canadien *Canada* (411 tonnes) et *Margaret* (756 tonnes) passaient des ministères de la Marine et des Pêcheries et des Douanes respectivement à celui du Service naval (C.P. 2047 du 4. viii. 14).

Aux premiers jours d'août on négocia l'achat de deux sous-marins récemment achevés à Seattle pour le compte du gouvernement chilien. Comme il n'existait aucun budget fédéral à laquelle cette dépense put être imputée et que la transaction devait être strictement comptant, le gouvernement de la Colombie-Britannique, à l'instance de son premier ministre, sir Richard MacBride, effectua l'achat, le Dominion remboursant la province trois jours plus tard.[26, 27] Après avoir échappé aux navires de guerre des États-Unis envoyés les intercepter en prévision de la proclamation de neutralité,[28] les deux sous-marins, qu'on inspecta et paya en pleine mer, arrivèrent inopinément le 5 août à Esquimalt, où le navire examinateur, non armé, les ayant pris dans le brouillard du matin pour des vaisseaux allemands, se réfugia dans le port. Mais, heureusement, la batterie d'inspection n'avait pas encore, lorsque leur identité fut découverte, reçu l'ordre d'ouvrir le feu. Ils furent placés sous les ordres de l'Amirauté deux jours plus tard (C.P. 2072) et désignés *C.C. 1* et *C.C. 2.* Commandés par le lieutenant-commander A. St. V. Keyes (officier en

retraite de la Marine royale) et montés par quelques autres experts et un certain nombre de matelots et gradés, mais en majeure partie par des volontaires, ils avaient leur port d'attache à Esquimalt et exécutèrent leurs exercices et leurs patrouilles sur la côte du Pacifique jusqu'à ce qu'on les envoyât à Halifax en octobre 1917. Une commission royale chargée d'enquêter sur les circonstances de leur achat concluait ainsi en 1917:

"Tous les Canadiens ont lieu de se réjouir que cette entreprise tant discutée et critiquée s'est révélée d'un bout à l'autre dénuée de tout blâme. L'acquisition des sous-marins en cause a probablement, de l'avis de beaucoup de gens, y compris des dirigeants de la marine, préservé d'attaque et du paiement d'un tribut énorme les villes de Victoria et de Vancouver, ou l'une ou l'autre des deux.

L'initiative déployée par sir Richard MacBride, à ce moment de grave inquiétude, mérite les éloges de ses concitoyens. Ses motifs étaient ceux du patriotisme et sa conduite, celle d'un homme d'honneur."[258]

Le *Rainbow,* à la demande de l'Amirauté, prit la mer le 3 "pour garder les routes commerciales au nord de l'Équateur" et, le 5, reçut la mission particulière de repérer et protéger deux sloops britanniques, le *Shearwater* et l'*Algerine,* tous deux dépourvus de sans-fil et se dirigeant vers le nord à destination de San-Diego (Californie). Il n'avait pu se procurer qu'un peu plus de la moitié de son effectif régulier (121 au lieu de 229) et 44 étaient des volontaires nouvellement enrôlés et entièrement dépourvus d'entraînement. Il ne possédait pas d'obus explosifs. Le commandant, le commander Walter Hose, avait reçu d'Ottawa l'avertissement suivant: "Souvenez-vous de Nelson et de la Marine anglaise. Tout le Canada a les yeux sur vous."[29] Deux croiseurs allemands, signalait-on, se dirigeaient vers San-Francisco. En vérité il y en avait un, le *Leipzig,* navire moderne pouvant faire six noeuds de plus que le *Rainbow* et pourvu d'un équipage pleinement entraîné. Il était en outre supérieur au *Rainbow* par la portée de

ses pièces, mais non par leur poids. Le commander Hose se dirigea vers le sud; après avoir attendu les Allemands pendant trois jours, il dut, le 10 août, se rendre à Esquimalt pour se réapprovisionner en charbon. Le *Leipzig,* qui le poursuivait, arriva au large de San-Francisco trois heures après le départ du *Rainbow.* Le refus des autorités américaines de lui fournir tout le charbon dont il avait besoin contraignit le croiseur allemand, qui avait suivi le *Rainbow* jusqu'au cap Flattery le 13, de renoncer au plan d'opérer le long des routes commerciales de la côte occidentale de l'Amérique du Nord, avec les paquebots "Empress" de la compagnie du Pacifique-Canadien comme ses victimes particulières.[30] Les deux sloops atteignirent Esquimalt en sûreté.

Les équipages du *Shearwater* et de l'*Algerine* furent envoyés par chemin de fer à Halifax et placés sur le *Niobe,* qui compléta son effectif en prenant à S.-Jean (Terre-Neuve) des réservistes de la Marine royale natifs de l'île, et en engageant des volontaires et d'anciens matelots de toutes les parties du Canada. En septembre, il prit sa place dans la patrouille de l'Atlantique avec d'autres croiseurs de la Marine royale.

MESURES DÉFENSIVES D'ORDRE MILITAIRE

L'ouverture des hostilités, le 4 août, déclencha automatiquement une nouvelle phase du plan de défense, indépendamment des deux plans de mobilisation, et exigea la mise au point de nouvelles mesures de défense territoriale. À cette fin, des détachements de certaines unités de cavalerie, d'artillerie, de génie et d'infanterie furent appelés, dès le 6 août, dans tous les districts. On avait, en 1913, enjoint aux commandants de district de supposer, dans l'établissement de leur plan de défense locale, que le Canada n'avait pas à craindre une invasion organisée de grande envergure; cependant, ne pouvant exclure la possibilité d'incursions et d'actes d'hostilité collective, on prit des précautions spéciales contre la malveillance individuelle.

Le 5 août, fut autorisé l'appel, à la discrétion du ministre,

d'unités de la milice active non permanente pour compléter les trente jours d'instruction permis par la loi.[31] Le même jour, l'effectif du Royal Canadian Regiment, déjà rendu aux postes de guerre, fut porté de 596 à 922 simples soldats. Le lendemain, un ordre général, donnant suite à un autre décret facultatif,[717a] plaçait en activité de service le conseil de la milice, l'état-major de la milice permanente et tous les corps de l'armée régulière et énumérait 62 unités (dans les districts militaires n°s 1, 2, 3, 4, 5, 6, 10 et 13) qui, en tout ou en partie, se trouvaient ainsi placées en activité de service.[32] Certains commandants de la milice, sommés d'être prêts à se mettre en marche à un moment d'avis, s'en trouvèrent fort embarrassés: l'exécution d'un pareil ordre était impossible à moins que les unités fussent mobilisées, car les hommes qui composaient celles-ci continuaient jusqu'à leur mise en activité de service à exercer leurs occupations civiles. Il faudrait au moins six heures pour les réunir armés et en uniforme sur la place d'armes locale et, pour plusieurs régiments ruraux, vingt-quatre heures ou davantage. Leur service, suivant les modalités du plan de défense de chaque district, comprenait l'entretien de gardes, patrouilles ou piquets aux points vulnérables: armureries, magasins militaires, camps de prisonniers de guerre, havres, cales sèches, ponts, élévateurs à grain, canaux et écluses, usines d'énergie, aqueducs, postes de sans-fil et gares de chemin de fer. Dès le 7 août tous étaient à leur poste. La police fédérale, on l'a vu, avait déjà assuré une mesure de protection à quelques-uns des points les plus critiques.

Le plus important service public à protéger était la partie du réseau de canaux relevant du gouvernement fédéral qui reliait les Grands Lacs à la mer: le groupe du fleuve Saint-Laurent, comprenant les canaux de Lachine, de Soulanges, de Cornwall, de Williamsburg, de Welland et de Sault-Ste-Marie, totalisant 74 milles et comptant 49 écluses. À la garde de ces voies d'eau on affecta des détachements considérables, dont le plus nombreux était celui qu'on avait organisé pour la

protection du canal de Welland, long de 27 milles et comportant 26 écluses. L'effectif de ce corps pendant la saison de navigation s'élevait à environ un millier, mais, comme dans le cas des autres voies d'eau, on le réduisit pendant les mois d'hiver quand la navigation était fermée.

Dans le district militaire n° 11, comme ailleurs, on appliqua les dispositions du plan de défense, mais la présence de deux croiseurs légers allemands, signalés au large de la côte du Pacifique, suscita parmi la population des craintes d'une attaque contre Vancouver, Victoria ou Prince-Rupert. Durant les trois semaines suivantes l'alarme battait son plein. Les banques expédièrent leurs réserves d'or à Seattle et à Winnipeg et prirent des dispositions pour brûler leur monnaie de papier en cas d'un débarquement allemand. Des gens s'enfuirent vers l'extérieur. Le 8 août, le commandant de district reçut l'ordre de "se tenir prêt à mobiliser, à un moment d'avis, tous les soldats de la côte en vue de protéger tous les quais à charbon". Deux jours plus tard, le *Leipzig* fut définitivement repéré à San-Francisco et on apprit que le *Nürnberg* était parti de Honolulu le 27 juillet pour une destination inconnue. Le ministre de la Milice fit appeler à l'activité la totalité de la milice active de la Colombie-Britannique et la fit concentrer à Victoria, Vancouver, New-Westminster, Nanaïmo et Prince-Rupert.[33] Il chargea le major Lipsett, officier d'état-major pour l'Ouest du Canada, de consulter les commandants régionaux et de présenter un rapport. Celui-ci conclut qu'en raison des obstacles que présentaient les chenaux, la présence des deux sous-marins (qui reçurent leurs torpilles par chemin de fer de Halifax le 15 août) et les forces terrestres déjà postées, une attaque à un point quelconque autre que Prince-Rupert, qui n'était pas défendu, était improbable. En conséquence de cette appréciation, des détachements totalisant 350 officiers, gradés et hommes de troupe de deux régiments d'infanterie de Vancouver furent envoyés le 15 et le 22 août à Prince-Rupert, ce qui contraria grandement les citoyens, l'unité de milice locale n'existant que sur le papier.

Pour la défense maritime, le *Rainbow,* arrivé le 21 août, patrouilla l'entrée Dixon et les eaux avoisinantes. Dans l'intervalle, on mobilisa les unités de milice de la province d'après leur effectif de temps de paix. Pour renforcer l'artillerie, la batterie lourde de Cobourg, envoyée à Québec le 5, arriva à Vancouver le 14 et y resta jusqu'au 10 septembre. Bien que le croiseur léger anglais *Newcastle,* plus puissant que le *Leipzig,* fût arrivé à Esquimalt le 22 août et que le croiseur blindé japonais *Idzumo* se trouvât aussi dans le voisinage, les unités locales furent tenues sous les armes jusqu'au 12 septembre, alors que toutes, sauf le 30e de cavalerie de la Colombie-Britannique, – qui refusa soit de s'offrir à servir à pied, soit de se disperser, – furent démobilisées. Des détachements chargés de fournir des gardes et des piquets restèrent en service comme dans les autres districts.

Le 4 août, un câblogramme du ministère des Colonies signala un projet d'attaque, par des navires autrichiens, de l'importante station de sans-fil à Glace-Bay, sur l'Atlantique. En conséquence, on dépêcha sur les lieux l'équipe d'entretien du *Niobe:* "un charpentier, un sous-officier, un matelot et un canonnier", suivie, à 3 heures du matin le 5, par un train spécial portant un détachement de volontaires de la marine au nombre de 43, avec deux canons de campagne et deux mitrailleuses Maxim, venant d'Halifax. Comme il se trouvait déjà sur les lieux un détachement militaire de 30 hommes, assuré par le plan de défense locale, on retira le détachement naval deux jours plus tard.

Les ordres applicables aux 9,000 miliciens en service de garde[34] étaient les mêmes d'un océan à l'autre:

"Les miliciens affectés à la protection des ouvrages publics, immeubles, etc., ne doivent pas hésiter à prendre des mesures effectives pour empêcher tout dommage malicieux. Les sentinelles, piquets ou patrouilles contraints de faire feu devront tirer sur les coupables et non pas (de crainte d'atteindre des citoyens paisibles) par-dessus leurs têtes."

RÉGLEMENTATION DE LA NAVIGATION AÉRIENNE

Des bruits et rumeurs, d'avions survolant le voisinage de terrains soumis à la garde militaire, conduisirent à l'étude immédiate d'une arme nouvelle et, par la suite, à l'établissement des premières ordonnances portant réglementation de la navigation aérienne au-dessus du Canada. Dans l'intervalle, en l'absence d'ordres restrictifs et afin d'éviter des complications internationales avec les États-Unis, où habitaient les propriétaires de la plupart des appareils, on ordonna aux gardes de ne pas tirer dessus. Un décret en conseil du 17 septembre (C.P. 2389) interdit de survoler, dans un rayon de dix milles, 29 stations de sans-fil et 19 autres endroits au Canada, y compris la plupart des villes. Ce décret interdisait également aux avions d'entrer au Canada sauf par le sud. Les terrains d'atterrissage destinés aux avions venant d'en dehors du Canada furent restreints à onze, distribués sur toute l'étendue du pays. Il leur fallait avant de reprendre leur voyage, se procurer des permis de sortie de la part des commandants de districts militaires, et il leur était interdit de transporter des explosifs, armes à feu, appareils photographiques, pigeons voyageurs et matières postales. La contravention de ces dispositions fut déclarée punissable d'une amende ne dépassant pas $5,000 et un maximum de cinq ans de prison. Cependant, le ministre de la Milice et de la Défense était autorisé à accorder des exemptions lorsqu'il le jugeait à propos.[35]

L'ESPIONNAGE ALLEMAND

Le continent nord-américain présentait un terrain particulièrement propice aux opérations du service d'espionnage allemand. Le passage de la frontière entre le Canada et les États-Unis était à peu près libre pour les natifs des deux pays. Aux États-Unis, environ un huitième de la population était d'origine allemande; 2,501,181 étaient nés en Allemagne même. Au Canada, la situation était à peu près la même: on y comptait 393,320 habitants d'origine allemande, bien que

39,577 seulement fussent nés en Allemagne. La plupart étaient des employés de compagnies de chemin de fer ou de navigation ou d'entreprises de construction ou de commerce. D'autres opéraient pour leur propre compte. D'autres encore étaient établis sur des terres et un certain nombre étaient à l'emploi du gouvernement fédéral, de provinces ou de municipalités. Par conséquent, il n'y avait pas un seul coin du pays où un agent allemand ne pouvait s'installer sans exciter le moindre soupçon.

Le Canada comptait également 190,000 habitants de naissance austro-hongroise, dont 60,000 naturalisés. Ce nombre cependant, comprenait plusieurs milliers de Galiciens, de Tchèques, de Serbes, de Croates, de Slovènes, de Slaves, d'Ukrainiens et de Ruthènes, dont il n'y avait rien à craindre, car ils étaient hostiles à l'élément allemand-magyar qui dominait alors l'empire polyglotte austro-hongrois. Du reste, le pays n'a éprouvé que peu d'ennuis de la part des Allemands-Magyars authentiques.

Le réseau allemand en Amérique du Nord, aux ramifications étendues, était dirigé de New-York. Les communications avec les agents régionaux se faisaient par l'intermédiaire soit du service consulaire soit de maisons d'affaires soit directement. Comme en Europe, on faisait en sorte que les agents restent inconnus les uns des autres. Le fonctionnement du système variait au Canada et en Europe à cause de la supposition que le Canada ne participerait pas à une guerre britannique et que le Dominion pourrait devenir colonie allemande. Ses opérations étaient dirigées vers la réalisation de cette fin.[36]

À l'ouverture des hostilités, le réseau nord-américain était administré par le capitaine Karl Boy-Ed, attaché naval, et le capitaine Franz von Papen, attaché militaire, qui avaient leurs bureaux à New-York. Ils disposaient d'un budget considérable. De New-York, ils transmettaient en Allemagne, le plus souvent par sans-fil, les renseignements qu'ils recueillaient au Canada. Les mêmes bureaux diffusaient de la pro-

pagande, y compris de la copie à l'intention des journaux allemands du Canada. À New-York également, se trouvait le centre de l'organisation chargée de provoquer des troubles, notamment dans les usines; on y établissait des plans en vue de la destruction de matériel et de bâtiments et de l'interruption de communications, ainsi que d'incursions armées en territoire canadien. Grâce surtout à la vigilance des autorités américaines, aucune des incursions projetées n'eut lieu. Connaissant la difficulté de réunir suffisamment de preuves pour mettre en jugement les agents qui, par prudence, évitaient de violer ouvertement les lois relatives à la neutralité, la police secrète des États-Unis procéda à l'examen de chaque indice.

Les Allemands avaient une raison politique aussi bien que militaire d'entreprendre des opérations actives contre le Canada. Le 5 août, le chef d'état-major allemand écrivait au ministère des Affaires étrangères:

"L'opinion américaine est sympathique envers l'Allemagne. Elle est indignée du honteux traitement dont nous avons été l'objet. Il faut tout faire pour tirer profit de ce sentiment. Il y aurait lieu d'engager des personnages importants de la colonie allemande à influencer la presse encore davantage en notre faveur. Peut-être pourrait-on pousser les États-Unis à entreprendre contre l'Angleterre une guerre navale dont le Canada serait le prix de la victoire."[37]

LE PREMIER CONTINGENT

Du palais de Buckingham, la veille de la déclaration de guerre, arrivait au Canada un message du Roi:

"Je tiens à exprimer à mes sujets des dominions d'outre-mer la satisfaction et la fierté que m'ont causées les messages que j'ai reçus de leurs gouvernements respectifs ces jours derniers. Ces assurances spontanées de leur complet appui m'ont rappelé l'aide généreuse qu'ils ont par le passé, aux prix de grands sacrifices, rendue à la mère patrie. Dans l'exercice des lourdes fonctions qui me sont imposées, je serai fortifié par la conviction que, dans ce moment

d'épreuves, mon empire restera uni, calme, résolu, confiant en Dieu. GEORGE R.I."[38]

Ce message fut reçu par le gouverneur général qui y répondit au nom du Dominion du Canada, remerciant Sa Majesté pour son gracieux témoignage d'approbation et lui assurant que le Canada était uni, du Pacifique à l'Atlantique, dans sa détermination de maintenir l'honneur et les traditions de notre empire.[39]

Le jour fatidique du 4 août 1914, quand Londres avait perdu tout espoir d'éviter la guerre, le secrétaire d'État câblait que, s'il n'y avait aucune nécessité immédiate d'un corps expéditionnaire canadien, il estimait utile de prendre des mesures en vue de pouvoir en fournir un plus tard s'il y avait lieu.[40] L'acceptation formelle de l'offre d'un corps de troupe canadien, fait le 2 août,[17] ne tarda pas à venir. Le 6 août, la dépêche suivante arrivait à Ottawa:

"Le gouvernement de Sa Majesté accepte avec gratitude votre offre de fournir un corps expéditionnaire et serait bien aise que vous l'envoyiez aussitôt que possible."[42]

Le Gouvernement se mit à l'oeuvre immédiatement et rendit l'ordonnance que voici:

"Vu l'état de guerre qui existe actuellement entre le Royaume-Uni et les dominions, colonies et dépendances de l'Empire britannique, d'une part, et l'Allemagne de l'autre, lequel constitue une menace pour le salut et l'intégrité de l'Empire, et étant donné l'obligation qui incombe au Canada, un de ces Dominions, de pourvoir à sa propre défense et d'aider à maintenir l'intégrité et l'honneur de l'empire, il y a lieu de mobiliser les unités de la milice des diverses armes suivant les effectifs que Votre Altesse Royale en conseil fixera à l'occasion, ces unités devant être composées d'officiers, de gradés et d'hommes de troupe disposés à s'offrir pour le service outre-mer sous l'égide de la Couronne britannique; de les organiser et de les équiper pour la guerre et de prendre et compléter toutes les dispositions nécessaires pour qu'ils puissent s'engager et être enrôlés pour servir sous les ordres du gouvernement de Sa Majesté, si ce gouvernement le désire."

En même temps le gouverneur général autorisait la levée d'unités et leur concentration à un endroit que fixera le ministre de la Milice.[43]

LE PREMIER APPEL

Le ministre de la Milice s'empressa de donner suite à cette ordonnance. Contrairement à la procédure militaire établie, mais suivant la méthode qu'il avait adoptée,[12] il ordonna à l'adjudant général d'adresser un télégramme de nuit directement aux commandants d'unités de la milice canadienne, au nombre de 226, embrassant toutes les armes sauf la cavalerie, et répéta le message aux quartiers généraux des neuf divisions et districts ainsi qu'il suit:

"Pour votre gouverne, la dépêche suivante a été adressée à tous les commandants d'unités de la milice active non permanente, sauf la cavalerie. Les prescriptions relatives à la levée d'un contingent destiné à servir outre-mer sont les suivantes: Les troupes seront impériales et auront le statut de troupes britanniques régulières. L'enrôlement sera volontaire pour tous. Les aptitudes physiques minima seront les suivantes: Artillerie – taille: servants, 5 pieds 7 pouces; conducteurs, 5 pieds 3 pouces; tour de poitrine, 34½. Génie – taille: sapeurs, 5 pieds 4 pouces; pionniers, 5 pieds 7 pouces; conducteurs, 5 pieds 4 pouces; poitrine, 34½. Infanterie – taille: 5 pieds 3 pouces; poitrine, 33½. Intendance – conducteurs de chevaux et personnel du ravitaillement et du transport automobile – taille: 5 pieds 3 pouces; poitrine, 33½. Service de Santé – taille: 5 pieds 3 pouces; poitrine, 33½. Âge, 18 à 45 ans. Pour le tir et les aptitudes générales, un haut degré d'excellence est requis. La durée du service correspondra à la durée de la guerre. Toutes choses égales d'ailleurs, on acceptera les candidats dans l'ordre suivant: célibataires, mariés sans enfants, mariés avec enfants. Les officiers de la réserve et autres ayant de l'expérience militaire qui, sans faire partie de la milice active, justifient des exigences précitées sont admissibles. Les officiers supérieurs d'unités recueilleront, par l'intermédiaire des commandants de compagnies, etc., les noms des officiers, gradés et hommes de troupe qui offrent leurs services, lesquels devront passer la visite médi-

cale d'un officier du service de Santé lorsque c'est possible. Dès que tous les noms auront été recueillis, les chefs de corps adresseront directement au quartier général de la Milice des listes descriptives de ceux qui auront passé l'examen médical prescrit. Au reçu des listes, on fixera le contingent que chaque unité doit obtenir et l'on avisera les chefs de corps des nombres exigés de leurs unités respectives. Autant que possible on conservera l'individualité de chaque unité. Les listes doivent être établies sans retard, de façon à parvenir au quartier général de la Milice pas plus tard que mercredi le 12 courant. On entend mobiliser un contingent à Valcartier (Québec) où, afin d'assurer le choix des plus aptes, on réunira un plus grand nombre d'hommes que ne comportera le premier envoi outre-mer. Accusez réception par télégramme."[44]

Avant l'arrivée de ce message, le matin du 7 août, les chefs de corps, dans l'impossibilité de se renseigner auprès des Q.G. de district, devaient se contenter des renseignements qu'ils pouvaient recueillir dans les journaux. Quelques-uns, ayant déjà par anticipation commencé à porter leurs unités à l'effectif de guerre, purent, lorsque le message arriva, se mettre en route tout de suite. Les commandants de brigade d'artillerie et d'infanterie ne furent informés que le 8, alors qu'il leur parvint un message les autorisant, eux et leurs états-majors, à offrir leurs services. Le même jour, les commandants de régiments d'infanterie furent notifiés que pas plus de 125 hommes, officiers compris, ne seraient acceptés, soit de régiments ruraux soit de régiments urbains de petites villes.[45] Ce message souleva de l'indignation dans nombre d'unités; on ne donnait aucune définition nette de l'expression "petites villes" et en certains endroits on avait enrôlé plus de 125 hommes. À cause de la déclaration que le choix définitif se ferait à Valcartier, il y avait chez nombre de recrues éventuelles hésitation à abandonner des emplois avantageux qui ne seraient pas tenus ouverts en attendant de savoir si l'intéressé serait accepté pour le contingent.

Sauf l'escadron de cavalerie divisionnaire, comprenant 196 officiers et soldats, que, le 6 août, le 19th Alberta Dra-

goons avait été chargé de fournir, aucune unité de cavalerie n'avait été envisagée, car on n'avait "pas besoin" de cavalerie. En réponse aux instances qui lui furent adressées, Ottawa envoya à 163 commandants de régiments d'escadrons de cavalerie, le 10, un message semblable à celui qu'il avait adressé aux unités d'infanterie le 6. Ce message comportait l'enrôlement de cavalerie à titre d'infanterie et dans les mêmes conditions. Quelques unités de cavalerie, ayant prévu cela, avaient dans l'intervalle commencé à recruter pour le compte des autres armes et services. Un message adressé aux districts le lendemain autorisait les officiers à recruter, dans les régions où il n'existait aucune unité de milice, des hommes choisis pour servir dans le premier contingent "ou dans un deuxième contingent à constituer au besoin".[47]

STATUT DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE

Comme l'indiquait déjà le message du 2 août[17], le statut des volontaires et du corps expéditionnaire, pris dans l'ensemble, attira bientôt l'attention des autorités d'Ottawa, car il était important que tous fussent légalement justiciables des tribunaux militaires. Il n'y avait pas de doute que les corps de troupe de la milice active placés en activité de service au Canada pouvaient être assujettis aux tribunaux militaires par décret du conseil, ainsi que le prévoyait la loi de la milice, mais il n'était pas certain que le corps expéditionnaire envisagé répondait aux dispositions de ladite loi en ce qui concerne la défense du Canada:

"Le gouverneur en conseil peut mettre la milice, ou toute partie de la milice, en service actif partout dans le Canada et en dehors du Canada, pour la défense de ce dernier, en quelque moment que ce soit et où il paraît à propos de le faire en raison de circonstances critiques." (Loi de la milice, art. 69, 4. E. VII, c. 23, s. 70.)

Par conséquent, le 5 août, on pria le roi de rendre les volontaires justiciables des articles 175 et 176 de l'*Army Act*[41] et, le 9 août, Sa Majesté ordonnait au gouverneur général de

lever les troupes en question à titre de corps expéditionnaire.[46] En conséquence, lors de l'assermentation, on avertit chaque recrue du corps expéditionnaire qu'elle serait justiciable de l'*Army Act.*[88]

Dans le premier appel de volontaires, lancé le 6 août,[44] on avait déclaré que "le corps serait impérial et aurait le statut de troupes régulières britanniques", déclaration que l'on répéta dans l'ordonnance de milice n° 372 du 17 août[60]. Ce n'est qu'en septembre 1916 qu'on se rendit compte que le corps expéditionnaire canadien n'était pas réellement "impérial", c'est-à-dire levé par Sa Majesté au delà des limites du Royaume-Uni et de l'Inde, destiné à faire partie, pour le moment, des forces régulières et payé et entretenu au moyen d'un crédit voté annuellement par le Parlement du Royaume-Uni. C'était, au contraire, un corps levé d'ordre du roi dans un de ses dominions d'outre-mer, destiné à faire partie, pour le moment, des armées de l'Empire britannique et payé et entretenu au moyen d'un crédit voté par le Parlement du Canada.

PRÉPARATION ET MODIFICATIONS

Le premier appel fut bientôt suivi de modifications, effectuées à Ottawa, dans la forme et l'effectif du contingent. Le 7 août, le Conseil de l'armée avait conclu qu'"une division constituerait un corps expéditionnaire convenable" [42] Par conséquent, le ministre de la Milice envisagea de concentrer à Valcartier une force maximum d'une division d'infanterie correspondant à l'effectif de guerre britannique, moins une brigade d'obusiers, mais plus un détachement de 10 p. 100 à laisser à la base d'outremer, plus un autre 10 p. 100 "devant servir de marge de sélection et constituer un noyau de renforts". Le total des officiers, gradés et hommes de troupe, y compris certaines unités de la zone des étapes, s'élèverait à environ 25,000. Un décret du conseil autorisa cet effectif.[48] Ce chiffre, toutefois, devait être fortement accru par la suite. En effet, le 7 août, le gouvernement de Sa Majesté recevait

quatre offres d'unités de 1,000 hommes chacune: un bataillon d'infanterie composé d'anciens soldats levés et équipés par le capitaine A. Hamilton Gault, une unité levée et équipée par la province du Nouveau-Brunswick, une par la province du Manitoba et une par la ville de Calgary. Il reçut une autre offre d'un régiment de cavalerie régulier et de deux batteries d'artillerie régulières, pouvant être expédiées à un bref délai. Par la suite, d'autres unités de la zone des étapes vinrent s'ajouter aux 25,000. Dans une réponse d'ensemble, "le gouvernement de Sa Majesté accepta avec reconnaissance toutes les unités additionnelles offertes" (le total des troupes dépassait maintenant 30,000) et, l'ayant fait, disposa que, afin d'accélérer la marche de la correspondance, tous les détails d'ordre militaire relatifs au contingent feraient l'objet de communications directes entre le Conseil de l'armée et le ministre de la Milice.[49]

MOBILISATION PARTIELLE

Les chefs de corps n'avaient pas à fournir avant le 12 août les listes des recrues qui avaient passé la visite médicale requise. Cependant, dès le 10, le ministre de la Milice, constatant que la sélection de plus de 25,000 individus par l'examen d'états signalétiques à Ottawa, comme il avait été prévu au début, serait un procédé lent sinon impossible, fit intervenir les districts au moyen d'instructions qui, énonçant les formations et unités divisionnaires que chacun devait fournir, établissaient le nombre et la catégorie d'officiers et de soldats requis de chacun. C'était là la première apparition d'un nouveau plan[50] qui, bien que modifié et développé, se révélait en fin de compte peu différent de celui de 1911, sauf que, à cause du grand nombre d'immigrants britanniques récemment arrivés, surtout dans les provinces de l'Ouest, et leur empressement à offrir leurs services, la distribution des unités se trouvait changée. Les Q.G. de district se mirent donc à attribuer des contingents aux commandants d'unités de la milice, chacun de ceux-ci faisant son propre choix de

volontaires et établissant son rôle nominatif en quatre exemplaires, dont un pour Ottawa, un pour le Q.G. de district, un pour le commandant de Valcartier, et le quatrième pour ses propres dossiers. Trois jours après que les instructions relatives à la distribution eurent été lancées, on les modifia dans les termes suivants: "La distribution exacte dépendant nécessairement du nombre des volontaires, les instructions ne doivent servir que d'indication générale."[51] Mais les districts et les unités, dans l'impossibilité d'apprécier l'étendue probable de la modification, ne pouvaient que s'en tenir aux chiffres primitifs. Dans plus d'une ville les contingents furent distribués inégalement, certains régiments ayant été autorisés à fournir deux fois plus de recrues que d'autres, ce qui provoqua des accusations de distinction injuste et augura que certains régiments se rendraient outre-mer comme unités.

De nouvelles instructions, par téléphone, télégraphe ou lettre, étaient expédiées d'Ottawa, parfois directement aux unités, parfois aux commandants de district, parfois encore à leurs chefs de services, les destinataires y donnant suite. Les chefs de corps, accoutumés à recevoir leurs instructions par les voies hiérarchiques, constatèrent à maintes reprises durant les trois dernières semaines d'août qu'il se prenait dans leurs commandements, à leur insu, des mesures d'ordre militaire ordonnées directement par le Q.G. Voici une protestation formulée par un commandant de division à cette époque:

"Nous recevons depuis quelque temps, mes chefs de services et moi-même, par télégramme, parfois par téléphone, des ordres émanant de chefs de services du Q.G. Dois-je donner suite aux ordres ainsi reçus de chefs de services du Q.G., autres que le directeur de l'artillerie, au sujet desquels des instructions précises ont été reçues et notées?"

Le ministre de la Milice indiqua à la Chambre des communes, le 29 janvier 1916, les raisons pour lesquelles il s'était, à cette occasion, départi de la méthode habituelle:

"Pour le premier contingent, nos plans de recrutement différaient, à mon sens, de tout ce qui s'était vu précédem-

ment. Il s'agissait en réalité d'un appel aux armes, telle la croix de feu qu'on promenait dans les montagnes de l'Écosse et de l'Irlande autrefois. Au lieu de s'adresser aux commandants de district, on adressait un télégramme à tous les chefs de corps dans toutes les parties du Canada, leur demandant de revêtir leur armure et de se mettre à l'oeuvre. Il en est résulté qu'en peu de temps nos jeunes gens se dirigeaient vers le lieu de rassemblement du premier contingent, tandis qu'il aurait fallu plusieurs semaines pour les avertir par les voies ordinaires. Grâce à cette méthode, le contingent se trouva pratiquement en route pour l'Europe avant qu'on eût pu même le mobiliser par les moyens ordinaires."[12]

L'explication du ministre manquait d'exactitude. La plupart des volontaires s'étaient engagés par l'intermédiaire d'unités militaires existantes, selon la méthode suivie dans les autres pays et jusqu'alors au Canada. Le délai nécessaire pour avertir les miliciens par les voies militaires usuelles était une affaire d'heures plutôt que de "plusieurs semaines". Même en 1866, alors qu'il y avait peu de lignes télégraphiques et que le téléphone n'existait pas encore, on a pu en deux occasions mettre sous les armes 14,000 soldats de la milice canadienne en moins de 24 heures; on aurait pu en armer 30,000 en 48 heures, et tous avaient reçu leurs ordres par les voies régulières.[52]

À partir du 11 août, les engagements de volontaires ne furent pas restreints aux membres de la milice active et de l'armée régulière; mais tous les volontaires qui ne faisaient pas partie de ces organismes devaient être enrôlés dans la milice canadienne immédiatement. Les engagements dans le corps expéditionnaire devaient se faire à Valcartier.[53] Le lendemain, la visite médicale des recrues n'ayant pas encore été terminée, on autorisa la continuation des engagements de volontaires jusqu'à la publication des ordres de mobilisation à Valcartier. Les chefs de corps devaient réunir tous les volontaires du corps expéditionnaire d'outre-mer qui justifiaient des aptitudes physiques voulues aux Q.G. des unités pour fins d'instruction à partir du 12 août. La solde, l'allocation de campagne et

l'allocation de subsistance devaient correspondre à celles de la milice mise en activité de service, soit pour les simples soldats, $1, 10c. et 75c. par jour respectivement. Les fonctionnaires de l'État appelés à servir dans leurs unités de milice ou autorisés à s'engager dans le corps expéditionnaire devaient, outre leur rémunération militaire, continuer de toucher le traitement de leur emploi civil, mais ils étaient sujets à rappel.[54] Certaines entreprises privées firent de semblables concessions généreuses à leurs employés; d'autres leur garantirent la réintégration dans leur emploi.

Le 14 août, l'adjudant général adressait le télégramme suivant aux commandants de district qui le communiquèrent à tous les intéressés:

> "Le directeur général du service de Santé tient à ce que les volontaires soient inoculés contre la typhoïde. N'employez que le vaccin fourni par le conseil d'hygiène de l'Ontario. Télégraphiez vos réquisitions au directeur de l'hygiène à Toronto. Faites l'inscription sur la fiche de chaque soldat et adressez au Q.G. de la milice la liste quotidienne des inoculés."

Un ordre publié le 14 août, mais rescindé un an plus tard, interdisait aux hommes mariés de s'engager sans le consentement de leur épouse.[55] Ce fut là une source abondante d'ennuis de famille, car des centaines d'hommes mariés s'étaient déjà engagés et quelques-uns durent se faire passer pour célibataires, tandis qu'un certain nombre d'épouses refusèrent leur consentement.

Les contingents attribués par l'intermédiaire des commandants de district ne comprenaient pas d'artillerie. Les unités de la milice chargées de fournir des contingents pour cette arme furent choisies par le directeur de l'artillerie, le lieutenant-colonel E. W. B. Morrison, D.S.O., qui, secondé par le capitaine C. F. Constantine, instructeur à l'École royale d'artillerie de Kingston, communiqua directement avec les commandants de batterie, informant les commandants de district des mesures prises. L'artillerie de campagne devait être

tirée de treize batteries de campagne de la milice, chacune devant fournir une ou deux sections, et l'artillerie lourde, des unités des régiments de Montréal, Saint-Jean (N.-B.), Charlottetown et Québec. Les Q.G. de brigade, de batterie et de la colonne des munitions furent spécifiquement désignés. Le 14 août, on ordonna aux contingents d'artillerie de se mobiliser en conformité de l'effectif de guerre au Q.G. local,[56] utilisant l'équipement de la milice: canons, véhicules et harnais et réquisitionnant par l'intermédiaire des districts tout ce dont ils avaient besoin en outre. Les batteries devaient se procurer, par achat dans la région, les chevaux qu'il leur fallait pour compléter leurs effectifs. Chaque unité devait adresser tous les soirs un télégramme de 50 mots indiquant les progrès accomplis "vers la réalisation de l'effectif de guerre".

Le ministre de la Milice insista à maintes reprises sur le caractère entièrement volontaire du service. Dans plusieurs déclarations publiques, il exposa ses conceptions de l'ampleur de la lutte qui s'annonçait. Sa prévision de vingt nouveaux contingents, tout absurde qu'elle paraissait alors, fut presque réalisée par la suite. Le 12 août, adressant la parole, à Montréal, à 5,000 soldats composant la garnison et les volontaires du corps expéditionnaire, il parla des conditions du service et des contingents futurs.[57] Deux jours plus tard, à la Chambre des communes, répondant à un député qui demandait si la milice dans l'ensemble allait être requise de se rendre outre-mer, il déclara: "Je ne sache pas que la loi m'autorise à demander au Parlement de permettre à des troupes autres que des volontaires de sortir du pays."[58]

On ouvrit des bureaux de recrutement pour toutes les armes et tous les services aux Q.G. des unités, généralement dans la salle des exercices de la localité. La visite médicale se faisait sur les lieux, d'après la réglementation établie pour la milice et la plupart du temps par le médecin de l'unité. Nombre de volontaires furent avisés qu'une légère opération les rendrait aptes au service. Plusieurs, profitant du traitement gratuit offert par les dentistes à cette occasion, se firent extraire

les dents afin de se conformer aux exigences. Parfois on se procurait des bureaux dans des locaux plus commodes, d'où des détachements de recrutement faisaient la sollicitation non seulement dans leur propre zone régimentaire, mais aussi, avec ou sans autorisation, dans le territoire d'unités qui n'étaient pas appelées à fournir un contingent. On logeait les volontaires dans la localité, soit chez eux, soit dans des salles d'exercices, parfois dans des locaux loués, parfois dans des camps tentés.[58a] Selon que paraissait l'exiger leur expérience ou inexpérience militaire, on faisait faire aux recrues des exercices d'escouade, de tir ou d'école de la pièce par section dirigés par des officiers ou des sous-officiers. Les recrues se réunissaient à la salle des exercices de la localité, sur le champ de courses, le terrain de l'exposition ou le parc public, lorsque l'autorité civile consentait à l'affectation de ces lieux à des fins militaires.

Le télégramme suivant, adressé par l'adjudant général aux commandants de district le 15 août, expose la situation qui existait alors:

"Télégraphiez immédiatement l'état de préparation des volontaires valides de chaque unité de votre district ou division, indiquant quand ils seront prêts à partir pour le camp de Valcartier. Les corps ruraux partiront les premiers. À quelle gare ceux-ci prendront-ils le train? Les instructions relatives au déplacement des corps urbains et de l'artillerie vous parviendront plus tard. Le quartier-maître général vous donnera des instructions quant au transport, mais tous doivent être prêts à partir le plus tôt possible. Aucun retard n'est permis. Les chemins de fer accepteront vos demandes télégraphiques de transport lorsqu'il y aura lieu. Les recrues n'apporteront pas de fusils. Ceux qui n'ont pas d'uniforme partiront en tenue civile. Les unités d'artillerie se mobiliseront au Q.G. local. Celles des autres armes recevront des articles d'habillement et d'équipement au camp de Valcartier."[59]

Les unités de la milice avaient, autant que possible, fourni aux volontaires des uniformes pris dans leurs magasins régimentaires. Deux régiments écossais de la milice, le 5e et le 48e, complétèrent eux-mêmes l'habillement et

l'équipement de leurs contingents, le ministère de la Milice leur remboursant par la suite la dépense encourue, soit $51,361.78. Un autre régiment, le 2e, qui sollicita l'autorisation de s'équiper localement aux mêmes conditions, reçut la réponse: "Votre unité se procurera ses articles d'habillement à Valcartier." Le 17 août, les districts furent informés par télégramme que:

"Les miliciens n'apporteront des magasins régimentaires que les vêtements suivants: tunique de serge, pantalon ou culotte de serge, guêtrons et casquette. Ceux qui possèdent des capotes beige les apporteront. Quant à l'équipement, ils prendront dans les magasins régimentaires, lorsque ce sera possible, l'équipement Oliver, une gourde et une bandoulière. Ils n'apporteront ni fusils ni armes blanches."

Le même jour, une ordonnance de la milice[60] réunissait sous dix-sept chefs les instructions provisoires d'ordre général relatives à la mobilisation. La plupart de ces instructions avaient déjà été publiées et ont déjà été expliquées; les autres, qui étaient de la nature de prévisions, seront exposées par la suite.

Chaque jour on adressait à Ottawa un état du recrutement.[61] Le 18 août, les volontaires du corps expéditionnaire se chiffraient par 26,250, répartis ainsi qu'il suit:

	Officiers	Autres
1re zone divisionnaire, comprenant l'ouest de l'Ontario, Q.G. à London	78	1,696
2e zone divisionnaire, le centre de l'Ontario, Q.G. à Toronto	281	5,618
3e zone divisionnaire, l'est de l'Ontario Q.G. à Kingston	120	1,850
4e zone divisionnaire, l'ouest de Québec, Q.G. à Montréal	153	3,290
5e zone divisionnaire, l'est de Québec, Q.G. à Québec	31	537
6e zone divisionnaire, Provinces maritimes, Q.G. à Halifax	107	1,448
Dist. mil. n° 10, Manitoba et Saskatchewan, Q.G. à Winnipeg	254	5,322
Dist. mil. n° 11, Colombie-Britannique et Yukon, Q.G. à Victoria	284	3,033
Dist. mil. n° 13, Alberta, Q.G. à Calgary	127	1,966
Autres détachements		55
Total	1,435	24,815

Le même jour, l'adjudant général avertissait les commandants des districts de l'Est, soit les zones divisionnaires 1 à 6, que l'envoi des troupes rurales, sauf l'artillerie, commencerait le matin du 20.[62] Deux jours après, il enjoignait aux commandants des districts de l'Ouest, n°s 10, 11 et 13, de commencer à envoyer toutes leurs troupes le plus tôt possible.[62a] Le 21 août, il adressait aux districts de l'Est les instructions suivantes relatives au déplacement des unités urbaines:

"Préparez-vous à envoyer à Valcartier le plus tôt possible toutes les troupes des unités urbaines, sauf l'artillerie. Fixez tous les départs de façon à faire arriver les troupes à Valcartier de jour. Télégraphiez-moi, ainsi qu'au commandant du camp de Valcartier, les désignations des régiments, leurs effectifs et l'heure probable de leur arrivée. Les instructions concernant l'artillerie vous parviendront en temps utile."[63]

Le retard d'une semaine à acheminer les unités d'artillerie provenait de la nécessité d'aménager de nouveaux baraquements à Valcartier, le nombre des volontaires d'infanterie ayant dépassé les prévisions.

Les autorités britanniques étaient naturellement soucieuses de savoir quand le contingent canadien serait prêt à s'embarquer. On retarda d'une semaine, jusqu'à ce que la situation se fût précisée, la réponse à leur première demande de renseignements, datée du 13 août,[64] puis on leur adressa le message suivant: "Le corps expéditionnaire compte pouvoir s'embarquer dès la mi-septembre."[65] Ainsi qu'on le verra par la suite, cette prévision était trop optimiste: il y eut 10 jours de retard.

Le nombre des engagements s'élevait maintenant à 27,842, mais, afin que le contingent pût bénéficier de l'enthousiasme qui régnait dans l'Est, le ministère de la Milice adressa aux commandants des districts militaires n°s 10, 11 et 13, à 8 h. 55 le 21, la dépêche suivante en clair :

"CONFIDENTIEL. La première division d'outre-mer est

au complet, mais on demande maintenant des corps supplémentaires. Veuillez envoyer avec le présent contingent, ou immédiatement après, tous les sujets particulièrement aptes de votre district jusqu'à concurrence de cinq cents pour l'infanterie."

SAM HUGHES[66]

Par un télégramme chiffré, le soir même, l'adjudant général confirmait cette dépêche aux districts intéressés. En même temps, il autorisait le recrutement d'un officier et cinquante gradés et hommes de troupe de la batterie de campagne de Winnipeg et d'un officier et vingt-cinq gradés et hommes de troupe de la batterie de campagne de Lethbridge.

LE CAMP DE VALCARTIER

L'utilité d'acquérir un emplacement destiné à servir de centre d'entraînement pour la milice de la province de Québec avait réclamé l'attention du ministre de la Milice dès le mois de juin 1912. Un comité ministériel procéda à l'étude de cinq emplacements, après quoi, en novembre de la même année, le ministre chargea un agent foncier, M. William McBain, courtier en immeubles né à Québec, où son arrière-grand-père avait combattu sous Wolfe, et qui avait acheté des terres dans l'Ouest pour le compte de sociétés foncières et de compagnies de chemin de fer, de se procurer des options sur une étendue de 4,391 acres le long du chemin de fer Nord-Canadien, à environ 16 milles au nord-ouest de la ville de Québec. Par suite de l'acquisition antérieure, par des spéculateurs, d'une partie de l'étendue en question, ces instructions restèrent inexécutées jusqu'en juin 1913, alors que l'agent, d'ordre du ministre, procéda à l'achat de terrains dans la zone désignée en son propre nom et les détint en fiducie pour le compte du ministère de la Milice et de la Défense, touchant une commission de 5 p. 100 sur le prix d'achat ($82,775). Un décret du conseil (C.P. 1620 du 20. vi. 1914) autorisa donc l'acquisition des terrains par le ministre pour le compte de l'État, par expropriation au besoin, et la rémunération de

l'agent. L'établissement du camp devait coûter de $10,000 à $15,000, estimait-on.

L'utilisation du camp pour la concentration, l'organisation et l'instruction du corps expéditionnaire canadien de 25,000 hommes, plutôt que pour l'entraînement annuel de quelque 5,000 miliciens, rendit nécessaire l'acquisition immédiate de terrains adjacents. Un nouveau décret du conseil (C.P. 2214 du 27. viii. 1914) autorisa donc l'acquisition, par voie d'expropriation ou de marché de gré à gré, de 10,116 arpents, en majeure partie à l'ouest de la rivière, moyennant un prix maximum de $140,000. Les 125 propriétaires devaient être dédommagés de l'abandon immédiat de leurs terres et des dégâts à leurs récoltes d'après une évaluation équitable n'excédant pas 15 p. 100 du prix d'achat.

L'agent fut nommé lieutenant-colonel honoraire le 10 août 1914. Au 31 mars 1915, il avait touché $17,763.95 en commissions, ainsi que $13,617.25 de dépenses, outre la solde de son grade. En 1918, le camp avait une étendue de 12,428 acres et le prix d'achat s'élevait à $428,131.[67]

Le 4 août 1914, le gouvernement ayant déjà décidé de former un corps expéditionnaire pour outre-mer et le ministre de la Milice ayant choisi Valcartier comme lieu de rassemblement, le terrain fut inspecté par le directeur adjoint des travaux et des constructions, le major A. P. Deroche, du Génie canadien, qui prépara un rapport concernant la disposition du camp, l'établissement d'un champ de tir de 400 yards comprenant 1,500 cibles de troisième classe, de 4 pieds, et un service d'approvisionnement d'eau. Il déclara que le seul moyen de terminer le champ de tir à temps consistait à utiliser l'outillage et la main-d'oeuvre de l'entreprise de construction qui procédait alors à l'établissement du nouveau champ de tir de Connaught, dix milles à l'ouest d'Ottawa, et il conseilla au ministère d'accepter l'offre des entrepreneurs, MM. Bate & McMahon, de se charger de la tâche moyennant le prix coûtant majoré de 14 p. 100. Il en estimait le coût à

$20 la cible. L'eau requise, évaluée à 500,000 gallons par jour, pouvait s'obtenir en la pompant de la rivière Jacques-Cartier dans deux canalisations: une de 6 pouces et l'autre de 4 pouces, posées dans des tranchées labourées et munies de trente bouches d'eau distantes l'une de l'autre de 500 pieds, et à partir desquelles la distribution se ferait au moyen de boyaux. Le ministre approuva son rapport le lendemain.

L'emplacement était un plateau sablonneux disposé en terrasse, à une trentaine de pieds au-dessus du niveau de la rivière qui le bordait à l'ouest. Des collines rocheuses et boisées s'élevaient à mille pieds au-dessus de la plaine aux extrémités nord et est. Le long de la rivière s'étendait une ceinture de bois. Le reste de l'emplacement, parsemé de broussaille, de marais et de bois sur pied, se composait de fermes concédées à des soldats britanniques après la prise de Québec. Après que le ministre eut inspecté l'emplacement, on décida de réserver au champ de tir et au terrain de manoeuvres les étendues défrichées à l'est et au sud, et de défricher et niveler les étendues contiguës à la rivière pour en faire un terrain de campement.

Les adjudicataires de l'entreprise principale, MM. Bate & McMahon, se mirent à l'oeuvre le 8 août. Le ministre, qui avait insisté pour que le camp fût prêt dès le 20 août, engagea les préparatifs avec la plus grande vigueur. Le directeur général des services du Génie, le lieutenant-colonel G. S. Maunsell, chargé de l'adjudication des entreprises, fit surveiller les travaux par son personnel. Cependant, l'installation des canalisations d'eau et de l'électricité fut confiée à M. William Price, citoyen marquant, ancien député fédéral de Québec et président de la Commission du port, que le ministre fit nommer lieutenant-colonel dans la milice canadienne (27. viii. 14). Pour ses services il ne reçut aucune rémunération, mais il fut nommé chevalier lors des décorations et promotions du jour de l'an suivant. Il confia la surveillance des travaux de construction à son associé, M. James M. McCarthy, B. Sc. (lieutenant-colonel honoraire 10. viii. 14), ingénieur civil de

grande expérience.

On installa sur la berge de la rivière deux pompes électriques, l'une centrifuge et l'autre à piston, d'une capacité de 500,000 et d'un million de gallons par jour. Il fallut changer l'endroit d'adduction avant d'amener l'eau, car le premier endroit choisi se trouvait à proximité du débouché d'un égout privé. On transforma de 2,500 à 550 volts l'énergie tirée de la canalisation qui traversait le terrain à partir de l'usine génératrice de la Quebec Light and Power Company, près de S.-Gabriel. Pendant l'installation des pompes on employa, pour assurer la pression voulue, une machine à incendie, empruntée du corps des pompiers de la ville de Québec et qu'on garda pour parer aux éventualités. Avant de la faire passer dans les tuyaux de fer qui traversaient le camp, on traitait l'eau par l'injection d'un mélange chloriné provenant de deux citernes d'emmagasinage en fer pouvant contenir 500 gallons chacune. Cette méthode simple, économique et satisfaisante fut surveillée par le lieut.-colonel G. G. Nasmith, Ph.D., chimiste expert, directeur des laboratoires municipaux de Toronto, pour qui le ministre avait obtenu un brevet d'officier, afin qu'il pût "prendre la direction entière de l'assainissement de l'eau du camp de Valcartier".

Au réseau principal d'adduction d'eau étaient reliés en outre deux réservoirs de 50,000 gallons construits de planches de pin de 3 pouces sur tours d'acier de 50 pieds. On ajouta des soupapes d'altitude automatiques afin de fermer les réservoirs au moment où l'on pourrait avoir besoin d'une pression très forte pour pomper directement en cas d'incendie. À l'extrémité distributrice, alimentée par des ramifications permanentes provenant des conduits principaux, on construisit environ 200 tables d'ablution de 12 pieds de long et 80 douches blindées sur bases de béton. Pour le drainage de l'emplacement du camp, ainsi que d'un petit lac et d'une étendue de terrain marécageux à l'extrémité nord, on posa 28,000 pieds de tuyaux variant de 4 à 15 pouces, à la profondeur nécessaire pour éviter le gel et comportant des

trous d'hommes à charpente de cèdre disposés à environ tous les 300 pieds.

La canalisation électrique mentionnée ci-dessus assurait l'éclairage de l'avenue principale, des chemins latéraux et du terrain de campement. On installa un réseau téléphonique pour relier chaque unité avec le Q.G. du camp, et celui-ci avec Québec. Deux compagnies de télégraphe installèrent des fils spéciaux conduisant du Q.G. du camp à Québec.

La nouvelle installation ferroviaire du camp comprenait la pose de 20,000 pieds de voie, y compris une voie de garage pour ambulance et trois pour voitures particulières, et l'établissement de deux rampes terminus et trois quais de chargement longs de 244, 320 et 380 pieds. Ces travaux, ainsi que la construction d'un hangar à marchandises de 100 pieds sur 30, furent exécutés par le chemin de fer Nord-Canadien aux frais de l'État.

On construisit les immeubles semi-permanents suivants: un corps de bâtiment, 800 pieds sur 48 pieds, le long de la voie ferrée, destiné aux Magasins militaires; deux bâtiments de l'Intendance, 200 pieds sur 36 pieds et 250 pieds sur 48 pieds, pour l'entreposage des stocks d'aliments. On érigea une maison permanente pour servir de résidence au ministre. Le bâtiment des pompes et le bâtiment de chloruration étaient permanents. Les immeubles non permanents comprenaient un bureau de la trésorerie, un bureau du transport et des bâtiments pour la fumigation des articles d'habillement. Les bâtiments de ferme qui s'y prêtaient furent transformés en bureaux; les autres furent démolis.

En conformité du projet d'utiliser, pour l'établissement du champ de tir, le personnel et l'outillage du champ de tir de Connaught, un train spécial arriva le 7 août, portant des machines, des outils et 125 ouvriers sous la direction du surveillant des travaux, M. R. S. Low, associé de la compagnie, qui fut nommé lieutenant-colonel honoraire le 11 août 1914. Le premier coup de bêche fut donné le lendemain. La colline Hart, s'élevant abruptement à mille pieds au-dessus de la

plaine, servit très avantageusement d'arrière-garde et de butte. Mille cibles étaient prêtes le 13 août. Dès le 22 août s'étendait à travers la plaine une rangée de 1,500 cibles de fibre, longue de plus de deux milles et demi et dotée d'accessoires de cibles, de bâtiments et de poteaux indicateurs de danger.

L'avenue principale coupait le milieu du camp, en ligne droite, sur une distance d'environ un mille; de chaque côté s'alignait un fossé de six pieds traversé par des ponts à des intervalles commodes. On a employé douze wagons de pierre concassée et un rouleau à vapeur, apporté de Petawawa, pour améliorer les parties molles et revêtir les routes latérales et les chemins avoisinant la gare où la circulation était considérable.

Le total des frais de construction mécanique au camp de Valcartier s'élevèrent à $185,436.50, y compris la somme de $3,824.19 représentant les frais d'entretien jusqu'à la clôture du camp pour l'hiver, le 9 octobre 1914.[68]

LA SESSION SPÉCIALE

Ainsi que l'indiquait le discours du trône prononcé à l'ouverture de la session spéciale, le 18 août, de graves événements, d'un intérêt vital pour tous les dominions de Sa Majesté, s'étaient produits depuis la prorogation. On a déjà signalé les mesures extraordinaires prises pour la défense du Canada et pour le maintien de l'honneur et de l'intégrité de l'Empire. Certaines de ces mesures requéraient la sanction législative et d'autres allaient faire l'objet de nouveaux projets de loi. La Chambre allait être saisie de propositions de crédits de guerre. Le gouverneur général termina son discours par les paroles suivantes:

"Les circonstances critiques dans lesquelles nous venons d'entrer ont soulevé au plus haut degré le patriotisme et la loyauté qui ont toujours animé le peuple canadien. De chaque province, et en réalité de tous les points du pays, la réponse à l'appel du devoir a réalisé tout ce qu'on pouvait dési-

rer. Le même sentiment qui anime le Canada se manifeste aussi dans toutes les possessions de Sa Majesté par tout l'univers, et nous pouvons être assurés que cette unanimité à repousser le danger commun ne manquera pas de resserrer encore davantage les liens qui unissent ces vastes dominions dans la possession et la jouissance des bienfaits de la liberté britannique.

À titre de représentant de Sa Majesté le Roi, je désire vous exprimer ma reconnaissance et mon admiration pour le magnifique esprit de patriotisme et pour la générosité qui se manifestent par toute l'étendue du Canada."[69]

En proposant l'adoption par le Sénat de l'adresse en réponse au discours du trône, l'hon. J. Bolduc rappela les événements qui avaient conduit à la guerre, souligna l'unité des peuples britanniques et l'heureuse situation du Canada comme partie de l'Empire, puis parla de l'attitude des citoyens canadiens-français.[70] Ensuite, le chef de l'opposition à la Chambre Haute, l'hon. H. Bostock, dit quelques mots sur la situation canadienne;[71] le leader ministériel, l'hon. J. A. Lougheed, parla plus longuement.[72]

Au cours du débat à la Chambre des communes sur la motion tendant à l'adoption de l'adresse en réponse au discours du trône, les chefs des deux partis politiques exprimèrent les sentiments non seulement du Parlement, mais du pays. Le premier ministre, sir Robert Borden, commença par rappeler les circonstances qui avaient conduit à la guerre, puis exposa les mesures extraordinaires que le Gouvernement s'était vu obligé de prendre.[73] Il termina par les paroles suivantes:

"À l'aube terrible de la plus grande guerre que le monde ait jamais vue, à l'heure où l'Empire est menacé par des dangers auxquels il n'a pas eu à faire face depuis cent ans, toute parole inutile et vaine semble être une discordance. Nous sommes tous d'accord sur notre devoir; dans cette lutte, nos coeurs battent à l'unisson avec ceux de l'Angleterre et des autres colonies anglaises. Nous ne saurions manquer à notre devoir: l'honneur du Canada l'exige, non pour l'amour des combats, non pour le désir des conquêtes, non pour l'avidité

de posséder, mais pour défendre la cause de l'honneur, pour maintenir des engagements solennels, pour soutenir les principes de liberté, pour s'opposer aux forces qui voudraient convertir le monde en un camp retranché. Oui, c'est au nom même de la paix, que nous voulons maintenir à tout prix, sauf par le déshonneur, que nous sommes entrés en guerre et si nous sommes sérieusement conscients des résultats terribles qu'elle peut entraîner et de tous les sacrifices qu'elle peut imposer, nous ne reculons pas devant eux, mais nous attendons d'un coeur ferme le dénouement."[74]

La bonne volonté et l'unanimité qui ont marqué cette courte session se sont manifestées dans le discours du chef de l'opposition, sir Wilfrid Laurier, où celui-ci donna l'assurance que toute critique empreinte d'esprit de parti serait suspendue "tant qu'il y aurait du danger au front", et continua comme suit:

"Il est de notre devoir, devoir plus impérieux que tous les autres, de faire savoir immédiatement, dès le premier jour de cette session spéciale des Chambres canadiennes, à la Grande-Bretagne, à ses alliés comme à ses ennemis, que le Canada n'a qu'une pensée et un désir et que tous les Canadiens se groupent autour de la mère patrie, fiers de savoir qu'elle ne prend pas part à cette guerre pour un motif égoïste, ni dans un but de conquête, mais pour préserver son honneur intact, pour remplir ses engagements et pour défendre la civilisation contre le désir effréné des conquêtes et de la domination.

Nous sommes sujets britanniques, et nous sommes aujourd'hui en face des conséquences qui découlent de cette fière situation. Pendant longtemps nous avons joui des avantages que confère le titre de sujet britannique, il est maintenant de notre devoir d'accepter les obligations et les sacrifices qu'il impose. Pendant longtemps nous avons dit que, lorsque la Grande-Bretagne est en guerre nous sommes en guerre, et nous comprenons aujourd'hui qu'elle est en guerre et que nous le sommes aussi."[75]

Avant l'appel de l'ordre du jour à la troisième séance, le premier ministre adressa à l'Orateur, représentant la Chambre, la déclaration suivante:

"Vu la situation extraordinaire faite au Canada et au reste de l'Empire par la guerre actuelle, le Gouvernement considère qu'il est de grande importance que Son Altesse royale le feld-maréchal duc de Connaught continue à faire profiter le Canada de ses services comme gouverneur général. Sa connaissance des conditions du Canada et sa grande expérience des affaires publiques et militaires rendent ses services d'une valeur toute spéciale dans les circonstances. Il a été en conséquence décidé, à la demande du gouvernement canadien, avec la pleine approbation de Sa Majesté le Roi et du gouvernement impérial, que la commission de Son Altesse royale sera indéfiniment prolongée pendant la durée de la guerre. Son Altesse royale avait fait tous les préparatifs nécessaires pour quitter le Canada à l'expiration de son mandat le 22 octobre, mais, avec le sentiment élevé du devoir qui l'a toujours animée, elle s'est mise à la disposition de Sa Majesté."[76]

Des huit projets de loi adoptés, quatre représentaient des mesures exceptionnelles nécessitées par la guerre. La plus remarquable était la loi des mesures de guerre, qui, à certains égards, correspondait à la loi britannique contemporaine pour la défense du royaume. Elle ratifiait toutes les mesures prises par décret du conseil à partir du 1er août 1914. Elle autorisait le gouverneur en conseil à établir des ordonnances et des règlements pour la "sécurité, la défense, la paix, l'ordre et le bien-être du Canada". Cet article qui comprenait la censure, les arrestations et expulsions, le contrôle des ports, des eaux territoriales, des mouvements des navires, des transports par terre, par mer et par air, s'étendait aussi au commerce et à la fabrication, et conférait au Gouvernement plein pouvoir sur la propriété privée. D'autres articles avaient trait aux sujets de pays ennemis, à la Royale gendarmerie à cheval du Nord-Ouest et à l'immigration. Cette loi déclarait que la proclamation constituait la preuve de l'existence ou de la non-existence de l'état de guerre et affirmait que l'état de guerre existait depuis le 4 août 1914. La loi des crédits de guerre autorisait l'affectation de 50 millions de dollars à la défense et la sécurité, aux opérations navales et militaires, à

l'encouragement du commerce et de l'industrie au moyen d'assurances contre les risques de guerre et autres risques, ainsi qu'à toutes mesures jugées nécessaires par le gouverneur en conseil, qui fut autorisé à se procurer les fonds par voie d'emprunt ou autrement. La loi de finance, destinée à étayer les entreprises commerciales et financières, autorisait des avances aux banques à charte, les paiements par les banques en billets au lieu d'or et l'émission d'excédents de circulation; en outre, cette loi suspendait le remboursement en or des billets du Dominion. Enfin, elle autorisait la proclamation d'un moratorium, droit qui ne fut exercé par la suite qu'à un degré très restreint. La quatrième mesure d'exception constituait la "Caisse patriotique canadienne" chargée de recueillir, d'administrer et de distribuer un fonds destiné à assister les veuves, enfants et autres personnes à la charge d'officiers et de soldats domiciliés au Canada qui servaient dans les armées britanniques et alliées.

Les questions posées au cours de la session dévoilèrent une grande variété de renseignements: on avait pris des mesures pour secourir les Canadiens restés à l'étranger sans ressources;[77] on n'avait encore arrêté aucun plan de recrutement pour le service outre-mer, au delà du premier contingent, les mesures futures devant dépendre de circonstances encore imprévisibles; on ne savait pas encore qui serait chargé du commandement,[78] et le ministre de la Milice déclara: "Nous n'avons rien à dire en ce qui concerne la destination des troupes une fois qu'elles ont traversé l'océan";[79] le Dominion avait fait à la métropole un don d'un million de sacs de farine. Le premier ministre déclara avoir appris que l'Alberta entendait faire un don de 500,000 boisseaux d'avoine, la Nouvelle-Écosse de 100,000 tonnes de charbon, et Québec de 4 millions de livres de fromage. Il ne connaissait pas encore à ce moment la nature de l'aide promise par les autres provinces, laquelle se révéla, dans la quinzaine suivante, ainsi qu'il suit:

Île du Prince-Édouard	100,000 boisseaux d'avoine
Nouveau-Brunswick	100,000 boisseaux de pommes de terre
Ontario	$500,000 en argent et 250,000 sacs de farine
Manitoba	50,000 sacs de farine
Saskatchewan	1,500 chevaux
Colombie-Britannique	25,000 caisses de saumon en conserve.

Le gouvernement anglais, en acceptant avec gratitude ces dons opportuns, déclara que les chevaux lui seraient très utiles pour les régiments de cavalerie et de gardes montés, et que les produits alimentaires serviraient à secourir les nécessiteux.

Les projets de loi ayant reçu la sanction royale au Sénat dans l'après-midi du 22 août, les Chambres se prorogèrent après une session mémorable. Les Communes avaient accompli leurs travaux en sept séances totalisant moins de seize heures.

PREMIER EMPLOI DES FORCES DE L'EMPIRE

Les flottes britanniques reçurent l'ordre, le 28 juillet, de gagner leurs bases de guerre. Dès le 4 août, elles étaient à leurs postes. Le lendemain, les Allemands commençaient à poser des mines en pleine mer et le poseur de mines *Königin Luise* coulait dans la mer du Nord au large de Yarmouth. Durant quatre ans et trois mois de guerre, la Marine royale, maintenant son guet jour et nuit, a assuré la sécurité des mers.

Les premières unités du corps expéditionnaire britannique, suivant un plan établi d'avance, arrivèrent en France le 7 août. Dans les dix jours suivants, une division de cavalerie et quatre divisions d'infanterie de l'armée régulière avaient débarqué. Le 23 août elles combattaient à Mons.

Les premières troupes d'un dominion à se rendre outremer étaient un corps expéditionnaire de 1,383 hommes qui, parti de Wellington (Nouvelle-Zélande) le 15 août 1914 sous l'escorte de trois navires de guerre anglais, un français et deux australiens, hissa le drapeau britannique à Samoa le 21 août. Un corps similaire de 1,500 hommes désigné corps ex-

péditionnaire naval et militaire australien, commença à recevoir des recrues le 11 août et s'embarqua une semaine plus tard. Bien qu'il fût retardé d'une semaine en attendant son escorte, ce corps de troupe, aidé de trois croiseurs, deux contre-torpilleurs et deux sous-marins, tous de la Marine royale australienne, força la capitulation de la Nouvelle-Guinée allemande le 19 septembre.

Les autres parties de l'Empire firent preuve d'une égale promptitude et compétence. L'Union sud-africaine entreprit de remplacer la garnison britannique et se prépara à envoyer un corps expéditionnaire contre le Sud-Ouest Africain allemand. Le premier détachement occupa Lüderitzbucht le 19 septembre, mais une révolte qui éclata dans l'Union retarda de quatre mois toute autre opération. Terre-Neuve non seulement porta sa contribution navale à 1,000 réservistes de la Marine royale, mais procéda à l'enrôlement d'un régiment de 500 hommes pour servir outre-mer. Les premières troupes hindoues à partir pour un théâtre de guerre s'embarquèrent le 19 août à destination de l'Afrique-Orientale. Cinq jours plus tard, la division de Lahore s'embarquait pour la France et, un mois après, arrivait à Marseille.[80]

L'UNANIMITÉ DE L'EMPIRE

L'unanimité de l'Empire britannique, qui a étonné le monde, fut proclamée par Sa Majesté le Roi dans le message suivant:

"Aux gouvernements et peuples de mes dominions autonomes.

Durant les quelques dernières semaines les peuples de tout mon empire, tant de la métropole que d'outre-mer, ont agi d'un commun accord pour affronter et repousser un assaut sans précédent contre la continuité de la civilisation et la paix de l'humanité. Ce n'est pas moi qui ai recherché ce conflit calamiteux. Ma voix s'est toujours élevée en faveur de la paix. Mes ministres se sont évertués à atténuer les causes de conflit et à apaiser des différends qui n'intéressaient pas mon empire. Si, au mépris d'engagements que mon royaume

avait souscrits, je m'étais tenu à l'écart quand le sol de la Belgique était violé, ses villes ravagées, et la vie même de la nation française menacée d'extinction, j'aurais sacrifié mon honneur et livré à la destruction la liberté de mon empire et du genre humain. Je me réjouis que toutes les parties de l'Empire sont d'accord avec moi dans la décision que j'ai prise.

Le suprême souci de l'observance des traités et de la parole jurée des souverains et des peuples est l'héritage commun de la Grande-Bretagne et de l'Empire.

Mes peuples des dominions autonomes ont montré au delà de tout doute qu'ils appuient de tout coeur la grave décision qu'il a fallu prendre.

Ma connaissance personnelle de la fidélité et du dévouement de mes dominions d'outre-mer m'ont permis d'espérer qu'ils consentiraient volontiers les grands efforts et les grands sacrifices que le présent conflit entraîne. La pleine mesure dans laquelle ils ont placé leurs services et leurs ressources à ma disposition me remplit de gratitude. Je suis fier de pouvoir montrer au monde que mes peuples d'outre-mer sont aussi résolus que la population du Royaume-Uni à mener une cause juste à une conclusion heureuse.

Le Dominion du Canada, le Commonwealth d'Australie et le Dominion de la Nouvelle-Zélande ont placé à ma disposition leurs forces navales qui ont déjà beaucoup fait pour l'Empire. D'importants corps expéditionnaires sont en voie de constitution au Canada, en Australie et dans la Nouvelle-Zélande en vue du service au front. L'Union sud-africaine a libéré toutes les troupes britanniques en garnison chez elle, pour se charger elle-même de tâches militaires ayant une importance capitale pour l'Empire. Terre-Neuve a doublé l'effectif de sa section de la Réserve navale royale et se propose d'envoyer un corps de troupes au front. Déjà s'acheminent vers le Royaume-Uni, à titre de cadeaux fort opportuns de la part du gouvernement du Canada et des gouvernements de ses provinces, de vastes quantités d'approvisionnements destinés au ravitaillement de mes forces navales et militaires, ainsi qu'à l'atténuation de la misère que la guerre apportera fatalement à la population civile. Toutes les parties de mes dominions d'outre-mer ont ainsi montré de la façon la plus évidente l'unanimité fondamentale

de l'Empire malgré sa diversité de situations et de circonstances." [81]

CHAPITRE II

LE PREMIER CONTINGENT À VALCARTIER

Carte: Le camp de Valcartier en 1914 (face à la page 102)

CONCENTRATION ET COMPOSITION–PREMIÈRES ARRIVÉES–ORIGINE ET EXPÉRIENCE–OFFRES DE LÉGIONS ÉTRANGÈRES–ASSERMENTATION–GRADES–SOLDE ET ALLOCATIONS–PENSIONS–PRIVILÈGES SPÉCIAUX–RÉSERVISTES BRITANNIQUES ET ALLIÉS–ORGANISATION ET COMMANDEMENTS: INFANTERIE–ARTILLERIE–GÉNIE ET TRANSMISSIONS–AUTRES ARMES ET SERVICES–UNITÉS DE LA ZONE DES ÉTAPES–LA MILICE PERMANENTE–DÉCISION D'ENVOYER TOUS LES VOLONTAIRES OUTRE-MER –LE PRINCESS PATRICIA'S CANADIAN LIGHT INFANTRY– UNITÉS SPÉCIALES–CORPS DE MUSIQUE–ALIMENTATION, SOIN ET SANTÉ DES TROUPES–DISCIPLINE–MOBILISATION À VALCARTIER–ARMEMENT–VÉHICULES–CHEVAUX–INSTRUCTION, RASSEMBLEMENTS ET REVUES–LE COMMANDEMENT DU CONTINGENT.

CONCENTRATION ET COMPOSITION

Pendant qu'on procédait à l'établissement du camp de Valcartier, on prenait des dispositions pour se procurer le matériel de campement et accueillir les volontaires du contingent d'outre-mer. Les vastes quantités de matériel de campement requises diminuèrent considérablement les stocks de tous les magasins militaires de Winnipeg à l'Atlantique. Il fallait, entre autres articles, trois couvertures par homme, des bâches de campement, des marmites et 7,000 tentes et accessoires de piquetage pour 25,000 hommes et 5,000 chevaux, nombre qui devait bientôt augmenter de 50 p. 100.

Le 12 août, l'adjudant général chargea le lieutenant-colonel H. E. Burstall, A.D.C., R.C.A., commandant de l'École royale d'artillerie de Québec, d'assigner des zones du camp aux unités de la "division du corps expéditionnaire" et l'informa que la brigade de l'Artillerie à cheval royale cana-

dienne (R.C.H.A.), le Royal Canadian Dragoons et le Lord Strathcona's Horse se rendraient à Valcartier les premiers pour y remplir des rôles d'instructeurs et accomplir des tâches utilitaires, notamment établir des lignes de campement pour les unités du corps expéditionnaire et pour le personnel du camp. Pour ce dernier, on dressa un effectif comprenant 19 officiers et 94 gradés et soldats. Dans les rangs de la milice permanente, on puisa un cadre d'instructeurs, réparti par armes et services, comprenant 17 officiers et 63 gradés et soldats. Antérieurement au 20 août, le lieutenant-colonel Burstall dirigea l'érection de tentes et, d'après une répartition établie par divisions et districts, assigna provisoirement les détachements aux unités du corps expéditionnaire.

Le personnel du camp fut effectivement constitué le 20 août. Le colonel V. A. S. Williams, A.D.C., nommé commandant du camp, se trouvait à quitter son poste d'adjudant général à un moment fort critique. Entré à la Gendarmerie à cheval du Nord-Ouest, à titre d'inspecteur, en 1886, il passa à l'École d'infanterie à cheval trois ans après, au grade de lieutenant, et servit dans le 1st Canadian Rifles en Afrique du Sud. Par la suite, il devint commandant des Royal Canadian Dragoons et, pendant cinq ans, fut en même temps inspecteur de la cavalerie. Il était adjudant général depuis décembre 1912.

Les 25 autres officiers et les sous-officiers et soldats constituant le personnel du camp venaient de la milice active, tant permanente que non permanente. Dans les corps de cadets d'Ottawa et de Toronto, on prit quarante cadets, chacun apportant sa propre bicyclette, pour agir comme estafettes. Quelques-uns des officiers, appelés à des commandements et des postes d'état-major de grandes unités du corps expéditionnaire, partirent dans quelques jours et furent remplacés par d'autres, dont plusieurs reçurent des emplois correspondants dans la division lors de sa constitution. Les choix improvisés de commandants et d'états-majors, faits par le ministre longtemps après l'arrivée des troupes au camp, ren-

dit impossible la continuité qui eût résulté si les nominations aux commandements et états-majors de la division et des brigades avaient été faites d'avance et les titulaires laissés dans leurs emplois.

PREMIÈRES ARRIVÉES

Le premier détachement de la milice permanente, comprenant deux officiers et cinq soldats des Magasins militaires, arriva le 10 août; dans les dix jours suivants arrivèrent 54 autres membres du personnel du même service et les unités de la cavalerie et de l'artillerie. On affecta aussi au camp de Valcartier des unités de la milice non permanente: une compagnie du Génie, quatre compagnies de l'Intendance, dont deux possédaient 50 véhicules chacune, trois ambulances de campagne du service de Santé, une section du Service vétérinaire et un détachement du Service postal. Ces unités désignées "utilitaires", furent appelées en activité en vue d'accomplir des tâches administratives au camp et non pas pour faire partie du corps expéditionnaire. Quelques-unes apportèrent des véhicules et louèrent des chevaux, comme elles en avaient reçu l'ordre. La première arriva le 13 août.[82]

Le premier détachement de volontaires de la milice active non permanente destiné à servir outre-mer arriva au camp en chemin de fer le 18; d'autres débarquèrent le 20, de sorte que, le lendemain, 4,200 hommes se trouvaient sur les lieux. Par entente entre le directeur du ravitaillement et du transport et les compagnies de chemin de fer, plus de cent trains spéciaux avaient été mis à la disposition de l'armée[59] et les troupes s'embarquèrent aux gares et voies d'évitement locales comme si elles se rendaient à leur camp d'instruction annuelle. Il n'y eut qu'un seul accident en route. Au débarquement, le commandant de chaque détachement présenta un état nominatif à l'adjudant général adjoint chargé de l'administration au Q.G. du camp, et on conduisit les troupes aux lignes, où elles érigèrent leurs tentes. L'officier supérieur de chaque zone de bataillon prit le commandement des trou-

pes de sa zone et les organisa en compagnies de trois officiers et de cent seize sous-officiers et soldats. Le 22 août, on publia dans les Ordres du camp[83] la composition des bataillons provisoires, au nombre de douze. Par la suite, le nombre des troupes augmenta rapidement, les états de situation du camp en indiquant 20,089 le 27 août. Le 8 septembre le maximum de 32,665 était atteint.[84]

Les contributions des unités varièrent pour plusieurs raisons. Règle générale, les unités d'infanterie avaient reçu de leurs districts l'ordre de fournir un contingent, mais quelques-unes avaient déjà recruté au delà de leur effectif et, dans plusieurs cas, une demande adressée directement au ministre produisit des exceptions. Ainsi, à Montréal, Toronto, Winnipeg, Calgary, Edmonton et Vancouver, huit régiments recrutèrent plus de 500 hommes chacun.[85] Sauf le 19th Alberta Dragoons, appelé à fournir l'escadron de cavalerie divisionnaire, il n'y eut pas de contingent assigné aux régiments de cavalerie, lesquels envoyèrent tous ceux qui s'étaient offerts comme soldats d'infanterie, fournissant aussi des recrues à l'Artillerie et à l'Intendance. Parmi les arrivées on comptait en outre cinq corps indépendants de volontaires: le détachement de Humboldt, 21; le détachement de Kootenay-Est, 156; le détachement de Kootenay-Ouest, 151; le détachement de Grand-Forks, 15; le détachement d'Ottawa, 77.

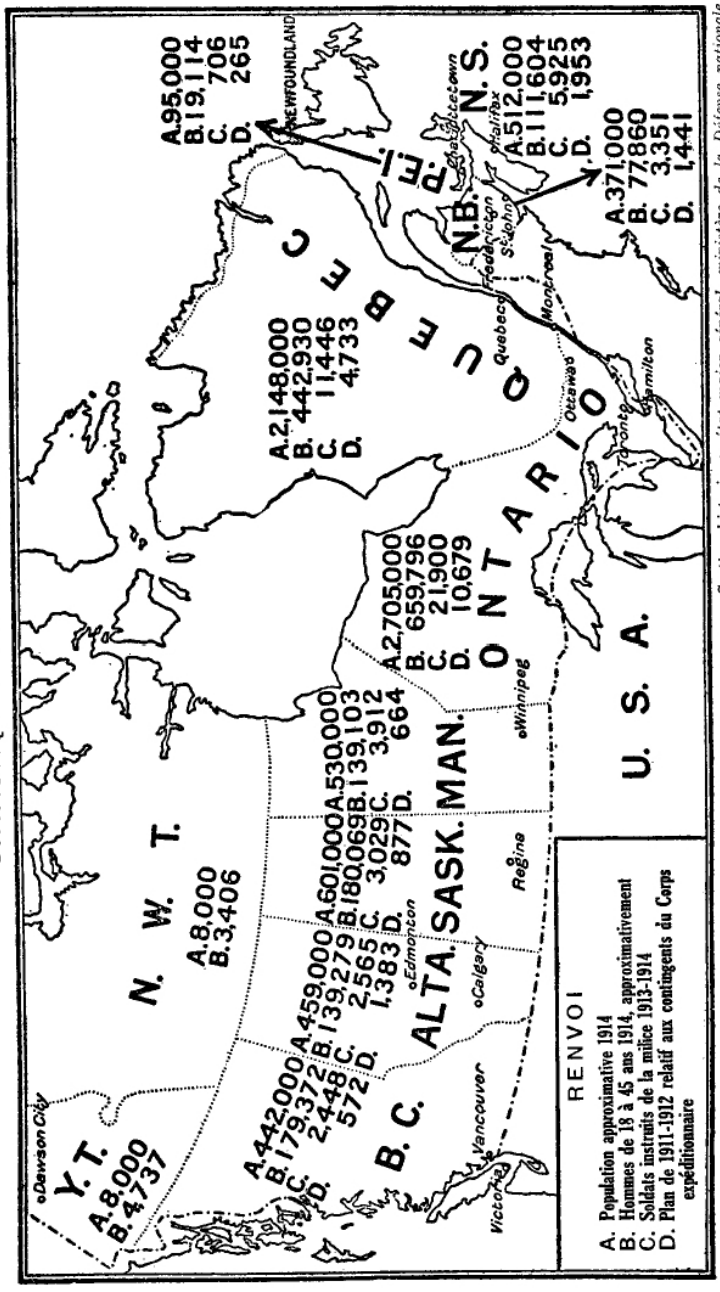
ORIGINE ET EXPÉRIENCE

Sur environ deux millions d'hommes d'âge militaire au Canada, environ 50,000, en moyenne, avaient accompli leur entraînement dans la milice canadienne au cours des cinq années précédentes. Il n'existe aucun registre du nombre total des volontaires pour outre-mer; les bureaux de recrutement en refusèrent un nombre inconnu pour cause d'inaptitude physique; on en refusa d'autres à Valcartier; le nombre total enrôlé pour le premier contingent s'éleva à environ 36,000. La contribution des provinces varia grandement: trois d'entre elles restèrent au-dessous de la quote-part qui leur avait été

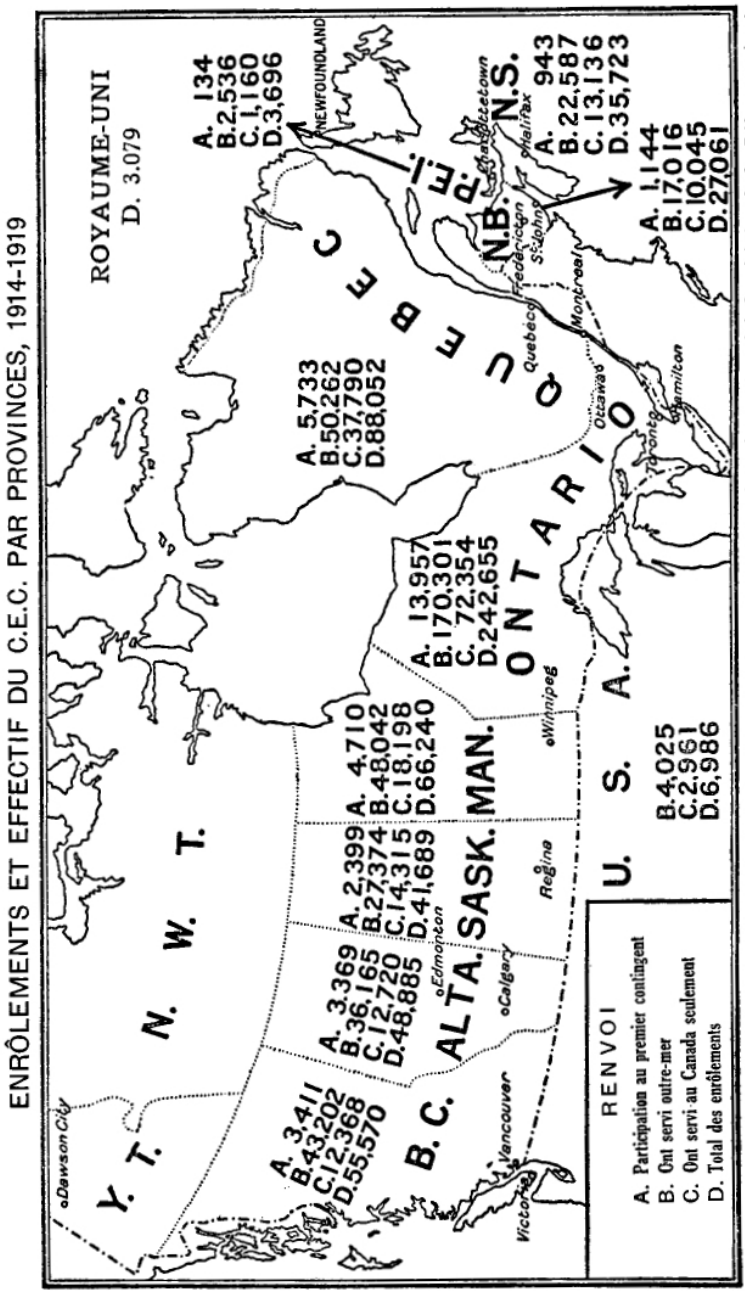
attribuée dans le projet de corps expéditionnaire d'outre-mer établi en 1911-1912, tandis qu'une fournit sept fois ce nombre. Une province fournit plus d'un tiers du corps expéditionnaire, tandis que six y envoyaient moins que le nombre de leurs ressortissants qui avaient accompli leur entraînement dans la milice en 1913-1914. La proportion des recrues fournies par rapport à la population masculine d'âge militaire variait d'un sur trente à un sur cent quarante-deux et ne présentait aucun rapport fixe à la population ou au nombre de soldats fournis au cours de la guerre. Les chiffres indiqués dans les cartes ci-contre permettent d'établir d'autres comparaisons.

Le total des effectifs indique la mesure dans laquelle la milice canadienne est capable de lever une armée de volontaires au début d'une guerre. Représentant presque toutes les unités existantes de la milice, l'armée d'alors embrassait les races, confessions religieuses et classes sociales les plus variées d'un océan à l'autre. La question de savoir s'il convenait d'accepter les volontaires indiens souleva des doutes, à cause de la possibilité que les Allemands n'observent pas les usages de la guerre à leur égard. Quoiqu'on décidât de ne pas les accepter, on en enrôla quelques-uns, dont trois descendants de Joseph Brant. Cette décision fut revisée en décembre 1915. On refusa les volontaires de couleur.

STATISTIQUE PAR PROVINCES



Section historique, état-major général, ministère de la Défense nationale



REMARQUE: Chiffres recueillis à l'endroit de l'engagement *Section historique, état-major général, ministère de la Défense nationale*

Presque tous les 1,500 officiers, dont plus des deux tiers étaient nés au Canada et 29 p. 100 dans d'autres pays britanniques, avaient accompli leur entraînement dans la milice canadienne et s'étaient qualifiés pour leur grade à des écoles d'instruction militaire. Cent d'entre eux détenaient des brevets dans la milice permanente et six de ceux-ci étaient diplômés de l'École supérieure de guerre de Camberley. Quarante-deux étaient brevetés de l'École de la milice, sept étaient titulaires de certificats du cours complet et 121 étaient des diplômés ou d'anciens cadets du Collège militaire royal de Kingston. Parmi les officiers de la milice qui offrirent leurs services, un certain nombre ne s'étaient pas qualifiés pour leur grade. Quelques-uns ne faisaient pas partie de la milice. On constitua au camp de Valcartier deux commissions d'officiers, l'une chargée d'examiner les états de services des officiers qui s'étaient présentés, l'autre pour examiner les officiers provisoires candidats au grade de lieutenant, dont vingt-huit obtinrent leur brevet le 22 septembre. On décerna sans examen un certain nombre de brevets d'officier dans des unités du corps expéditionnaire, à des sous-officiers choisis, de la milice permanente, qui justifiaient d'aptitudes spéciales.

En août 1914, vingt-neuf officiers de l'armée régulière britannique détenaient des brevets temporaires dans la milice canadienne. Dix d'entre eux faisaient partie du cadre des instructeurs du Collège militaire royal de Kingston et les autres avaient été prêtés par le War Office ou avaient permuté avec des officiers canadiens et servi aux Q.G. de la milice ou de district, ou encore étaient détachés à des unités de la milice permanente du Canada. Un certain nombre rentrèrent en Angleterre après la déclaration de guerre. Quatre (le major L. J. Lipsett, le major G. C. W. Gordon-Hall, le major R. J. F. Hayter et le capitaine A. P. Birchall) s'engagèrent dans le premier contingent et furent les premiers d'un groupe d'officiers distingués à recevoir des commandements ou des emplois dans le corps expéditionnaire canadien, où leurs connaissances et leur expérience, généreusement appliquées,

furent en grande mesure la cause de la perfection technique de son organisation, de son administration et de son instruction, ainsi que de la compétence de ses états-majors en campagne.

Des 34,500 hommes de troupe, moins de 30 p. 100 étaient Canadiens de naissance; plus de 65 p. 100 étaient natifs des Îles britanniques et d'autres possessions anglaises, tandis que du reste, environ la moitié, soit 2.6 p. 100, étaient nés dans les États-Unis d'Amérique.[86] On ne peut rien affirmer de précis concernant la compétence militaire des hommes de troupe; un certain nombre avaient servi dans l'armée régulière britannique, quelques-uns dans la territoriale et un bon nombre dans la milice canadienne, mais la plupart étaient dépourvus de toute instruction et expérience militaires.

OFFRES DE LÉGIONS ÉTRANGÈRES

Peu après l'ouverture des hostilités, on proposa la formation de légions russes, serbes et américaines. À la fin d'août, le ministre de la Milice adressa à lord Kitchener un câblogramme personnel l'informant qu'il avait reçu l'offre de 60,000 "bons combattants de la république voisine, soucieux de combattre pour la Grande-Bretagne et la liberté", et une autre proposition de constituer au Canada trois corps de Russes, de Serbes et de volontaires venant des États-Unis.[87] Le gouvernement britannique, a qui cette correspondance fut transmise, déclara que, étant donné les termes du *United States Foreign Enlistment Act* de 1818 et la politique traditionnelle du gouvernement des États-Unis, confirmée par une proclamation du 5 août 1914,[28] il ne convenait pas d'encourager des offres d'engagement de la part d'Américains domiciliés aux États-Unis. Des Russes et des Serbes s'engagèrent individuellement dans le corps expéditionnaire canadien, mais on ne prit aucune mesure pour les constituer en "légions" ou unités distinctes.

ASSERMENTATION

En conformité de la stipulation faite au début par les autorités britanniques que "les volontaires devaient être assermentés par un magistrat",[46] on nomma quarante-six officiers de bataillons ou d'unités similaires juges de paix temporaires pour la province de Québec. Comme ce nombre ne suffisait pas à la tâche et que l'*Army Act* prévoyait la nomination par le gouverneur général de juges de paix *ad hoc* pour faire prêter serment lors de l'engagement, on autorisa tous les officiers de la milice canadienne de grade égal ou supérieur à capitaine à présider aux assermentations (C.P. 2425 du 22. ix. 1914). Les Ordres de la milice désignèrent donc 411 officiers du contingent, répartis dans toutes les armes et tous les services, pour remplir cette fonction.

Les points les plus importants de l'assermentation étaient le serment d'allégeance et la déclaration que le volontaire était prêt à servir. Bien que l'assermentation de tous, officiers comme hommes de troupe, fût prescrite, les officiers avaient déjà prêté le serment d'allégeance en recevant leur brevet dans la milice; les hommes de troupe avaient aussi, lors de leur engagement dans la milice canadienne, prêté le serment prescrit par la loi de la milice:

"Je . . . . promets sincèrement et jure (ou déclare solennellement) que je serai fidèle à Sa Majesté et lui porterai sincère allégeance."

Indépendamment de cela, tous les hommes de troupe enrôlés dans le corps expéditionnaire canadien furent appelés à souscrire, à Valcartier, le serment suivant par devant les juges de paix sus-indiqués:

"Je.... jure que je serai fidèle et loyal à Sa Majesté le Roi Georges V, ses héritiers et successeurs, et, comme il est de mon devoir, que je défendrai fidèlement Sa Majesté, ses héritiers, ses successeurs, dans leur personne, leur couronne et leur dignité contre tous leurs ennemis et observerai tous les ordres de Sa Majesté, ses héritiers et successeurs, ainsi que tous les ordres des généraux et officiers placés au-dessus de moi. Que Dieu me soit en aide."

Le serment précité et les termes de l'assermentation, y compris ceux qui paraissent dans les Ordres de la milice du 17 août,[60] ainsi que douze questions pertinentes, furent énoncés dans une formule,[88] qui, signée, constituait un engagement par écrit envers le Roi, obligeant le souscripteur à servir comme soldat dans n'importe quelle arme jusqu'à six mois après la conclusion de la guerre ou jusqu'à ce qu'il ait été légalement libéré.

Par son engagement dans la milice canadienne, l'individu devenait justiciable de la loi de la milice et, que son unité ait été placée en activité de service ou non, devenait justiciable des tribunaux militaires pendant qu'il servait au Canada ou hors du Canada pour la défense de celui-ci. Mais le corps expéditionnaire canadien, bien que composé de membres de la milice canadienne, ne fit partie de celle-ci qu'à partir de mars 1915, alors qu'était conféré aux unités postérieures de ce Corps le statut légal d'unités de la milice active. D'autres considérations donnèrent lieu à de longs arguments juridiques: le corps expéditionnaire avait été désigné comme "impérial" ayant le statut de troupes régulières britanniques, et ceux qui s'y engageaient avaient été "enrôlés pour servir sous les ordres du gouvernement de Sa Majesté", par opposition au gouvernement du Canada qui en acquittait les frais. On établit donc des règlements, redondants et apparemment contradictoires, en vue de surmonter tous les doutes sur la question de savoir si les miliciens, en activité de service hors du Canada dans la Grande Guerre, étaient occupés à "la défense de celui-ci", tel que le prévoyait la loi, et de s'assurer que chaque individu dans le corps expéditionnaire canadien était légalement justiciable des tribunaux militaires.[8]

GRADES

Les nominations ou avancements dans le corps expéditionnaire canadien ne valaient que pour celui-ci et n'attribuaient aucun droit à un grade futur dans la milice active du Canada. Parmi les officiers supérieurs, un certain

nombre acceptèrent des emplois comportant des grades inférieurs à ceux qu'ils détenaient dans la milice. Par la suite, on fit dater du 28 septembre l'ancienneté dans le corps expéditionnaire, mais aucune liste d'officiers et de leur affectation ne fut publiée, la première liste de ce genre paraissant dans les Ordres de la milice du 14 octobre. L'intention en ce qui concerne la publication des nominations, à laquelle on a donné suite pour les contingents postérieurs, était, afin de conférer aux officiers du corps expéditionnaire canadien un statut égal à celui des officiers de l'armée régulière britannique, de faire paraître leur nomination dans la *London Gazette* "de la même manière que les officiers de l'Armée". Le statut des officiers de tous les contingents d'outre-mer fut établi en 1915 par les Ordres de l'armée britannique: ils auraient égalité de rang avec les officiers de l'armée régulière à compter de la date de leur nomination.[89] Les grades des officiers seraient donc ceux auxquels ils avaient été nommés par publication dans la *London Gazette* et ceux des gradés, tel qu'il ressortait des Ordres, partie II, de leurs unités du corps expéditionnaire. Les officiers qualifiés de la milice active non permanente qui s'engagèrent dans le corps expéditionnaire comme hommes de troupe ou acceptèrent un grade d'officier inférieur reçurent l'assurance qu'ils continueraient de faire partie de leurs unités dans la milice, et, à leur retour au Canada, y seraient réintégrés au grade qu'ils auraient détenu si leur service n'avait pas été interrompu par leur passage au corps expéditionnaire.[90]

SOLDE ET ALLOCATIONS

Les officiers et les infirmières du corps expéditionnaire canadien reçurent, lors de leur nomination, une indemnité de première mise de $150.[60] Constatant en janvier 1915 que ce montant était inférieur à l'indemnité de vêtement de £50 versée par le gouvernement britannique aux officiers des armées nouvelles, on l'augmenta de $100.

Jusqu'au 22 septembre, date fixée pour la constitution du

corps expéditionnaire, tous les soldats étaient inscrits aux états de solde de la milice et payés aux tarifs des miliciens mobilisés. La solde quotidienne fixée pour le corps expéditionnaire canadien le 17 août correspondait à celle de la milice canadienne en activité de service. Légèrement modifiée, elle fut confirmée par un décret du conseil (C.P. 2264 du 3. ix. 1914),[91] les tarifs variant de $20 par jour pour un major-général et $5 pour un lieutenant-colonel à $1 pour les canonniers, sapeurs, conducteurs et simples soldats, et l'allocation de campagne variant de $4 à 10c. par jour. Le même décret autorisait une solde de commandement d'un dollar par jour pour les officiers commandant des corps de troupe de 500 ou davantage, et une solde de spécialité pour les gradés et hommes de troupe engagés et employés comme forgerons, maréchaux ferrants, selliers, ajusteurs, charrons, conducteurs d'automobile, cuisiniers, boulangers et bouchers, à des taux, selon leur classement, de 50c., 75c. et $1 par jour.

Officiers et soldats furent autorisés à déléguer jusqu'à concurrence des quatre cinquièmes de leur solde mensuelle, au profit de leurs familles. Afin de pourvoir davantage à l'entretien des épouses et enfants de soldats absents en service, un décret du conseil accorda une allocation familiale, semblable à celle qui existait dans la milice permanente, allant de $20 par mois pour les simples soldats jusqu'à $60 pour les colonels, mais non applicable aux bénéficiaires dont les épouses, pères ou fils continuaient de toucher les salaires de leur emploi civil, prescription qui bientôt fut restreinte aux fonctionnaires des gouvernements du Dominion et des provinces (C.P. 2553 du 10. x. 1914).[92] À partir du 1er avril 1915, on exigea que tous les militaires objets d'allocations familiales délèguent la moitié de leur solde à leurs familles.

PENSIONS

Lors du départ des volontaires pour Valcartier, les pensions pour invalidité totale résultant du service variaient de $150 pour les simples soldats à $1,200 pour les lieutenants-

colonels, avec réduction proportionnée pour les invalidités partielles. Une veuve touchait trois dixièmes de la solde de son époux et un dixième pour chaque enfant. Un décret du conseil (C.P. 887 du 29. iv. 15), à effet rétroactif, accorda $264 aux simples soldats pour invalidité complète et des montants proportionnés aux grades intermédiaires jusqu'à celui de lieutenant-colonel, qui restait à $1,200. Les épouses de simples soldats touchaient $22 par mois et $5 par mois pour chaque enfant. Le tarif augmentait par grades jusqu'à celui de lieutenant-colonel, où il se fixait à $75 par mois pour la veuve et $10 pour chaque enfant. En outre, la veuve, mère d'un soldat célibataire totalement invalide qui était son unique soutien, recevait la moitié de l'allocation applicable à une veuve sans enfant et, après le décès du soldat, l'allocation entière.

De nombreux décrets modifiant les tarifs de pension, toujours de façon ascendante, sont intervenus au cours de la guerre. À partir de 1919, les tarifs de pensions étaient autorisés par le Parlement et non pas par décret du conseil. Dès 1930, tous les militaires totalement invalides, jusqu'au grade de lieutenant compris, touchaient $900 et les lieutenants-colonels, $1,500, plus $300 pour tous les militaires mariés, ainsi que $180 pour le premier enfant, $144 pour le deuxième et $120 pour chaque enfant suivant. Les veuves touchaient 80 p. 100 des pensions indiquées ci-dessus et la totalité des allocations précitées pour ses enfants.

PRIVILÈGES SPÉCIAUX

Certaines catégories de personnes: membres de la milice permanente, pensionnés de l'État, fonctionnaires, concessionnaires de homesteads, titulaires de droits miniers, bénéficièrent de privilèges spéciaux en s'engageant dans le corps expéditionnaire. On accorda une amnistie conditionnelle aux déserteurs.

Au début, les officiers et les hommes de troupe de la milice permanente, enrôlés dans le corps expéditionnaire, de-

vaient être en congé pour la durée de leur service dans celui-ci et toucher la solde y afférente outre celle de la milice permanente (C.P. 2164 du 17. viii. 14); un nouveau décret (C.P. 2264 du 3. ix. 14) disposa que la solde des membres de la milice permanente ne devait pas être inférieure à celle qu'ils touchaient précédemment. Plus tard, un décret du conseil (C.P. 149 du 30. i. 15) autorisait, au bénéfice du personnel de la milice permanente au Canada ne servant pas dans le corps expéditionnaire, certaines augmentations destinées à faire correspondre la solde des hommes de troupe au tarif du corps expéditionnaire. Un décret du conseil (C.P. 278 du 9. ii. 15), avec rétroactivité au 18 août 1914, annula les prescriptions précédentes et accorda au personnel de la milice permanente servant dans le corps expéditionnaire la faculté de toucher, soit la solde de celui-ci soit la solde et les indemnités de la milice permanente, selon que l'une ou l'autre était la plus avantageuse et, en outre, de recevoir l'indemnité de campagne du corps expéditionnaire.

En conformité de la méthode britannique, d'après laquelle les pensionnés de l'armée anglaise enrôlés dans le corps expéditionnaire ne perdaient pas leur pension, un décret du conseil (C.P. 2661 du 22. x. 14) autorisa les engagés du corps expéditionnaire à continuer de toucher leurs pensions ou allocations de retraite.

Les fonctionnaires enrôlés dans le corps expéditionnaire continuèrent de toucher le traitement de leur emploi civil outre leur solde militaire (C.P. 2102 du 11. viii. 14). Ce privilège, étendu aux fonctionnaires d'origine française, belge et russe, ainsi qu'aux réservistes britanniques appelés sous les armes par leurs pays respectifs (C.P. 2182 du 21. viii. 14 et 2405 du 19. ix. 14), fut modifié par la suite, pour être enfin discontinué à compter du 1er juillet 1918, mais on donna aux intéressés l'assurance de réintégration dans leur emploi civil après la libération, s'ils étaient en état de le remplir.

La loi de 1908 relative aux terres fédérales autorisa ceux qui s'étaient inscrits pour des homesteads sur des terres fédé-

rales de l'Ouest canadien de compter comme résidence sur leur homestead la durée, majorée de trois mois, de leur service dans une force militaire "combattant pour la défense de l'Empire britannique contre une puissance étrangère" ou dans un "contingent de volontaires canadiens enrôlés... en vue de service actif". Ces dispositions à allure prophétique furent étendues (C.P. 2597 du 17. x. 14) aux terres fédérales situées à l'intérieur de la ceinture ferroviaire de la province de Colombie-Britannique et de nouveau, en janvier 1916, aux soldats inscrits après leur engagement (C.P. 3093 du 6. i. 16). À un soldat empêché par blessures ou maladie de remplir les conditions prescrites, on pouvait délivrer les lettres patentes du homestead ou, en cas de mort, à ses ayants droit (C.P. 1043 du 8. v. 15). Ce privilège s'étendait également aux soldats qui avaient fait leur inscription après leur engagement dans l'armée (C.P. 2888 du 9. xii. 15). En mars 1917, on accorda aux soldats démobilisés une priorité d'un jour dans l'exercice du droit d'inscription pour des terres de l'État (C.P. 561 du 5. iii. 17).

Bénéficiaient également de concessions spéciales durant leur service dans les armées britanniques ou alliées les titulaires de droits miniers de la part de l'État canadien, lesquels, en vertu du décret C.P. 2713 du 28. x. 14, pouvaient détenir ces droits sans risque d'annulation pour inobservance des conditions de mise en valeur "jusqu'à six mois après la cessation de l'état de guerre et la signature du traité de paix en ce qui concerne l'Empire britannique". Plus tard (C.P. 2258 du 25. ix. 15), cette disposition devenait applicable à ceux qui n'avaient pas averti le ministre de l'Intérieur de leur engagement dans l'armée.

Le War Office avait, le 7 août, proclamé que les déserteurs des armées régulières britanniques qui s'engageraient entre le 5 août et le 4 octobre 1914 seraient graciés. Un décret du conseil (C.P. 2303 du 5. ix. 14) accorda une amnistie semblable aux déserteurs de la milice permanente du Canada qui se livreraient ou contracteraient un nouvel engagement

dès le 31 octobre 1914. Cette mesure n'était pas applicable aux condamnés pour infractions d'ordre non militaire.

La facilité avec laquelle s'obtenaient les libérations soulignait à un degré remarquable le caractère volontaire du corps expéditionnaire. Jusqu'au mois de mars 1915, on pouvait se faire libérer pour à peu près n'importe quel motif. Par la suite (C.P. 452 du 3. iii. 15),[93] tout soldat du corps expéditionnaire au Canada ou de la milice canadienne en activité de service pouvait, sur sa propre demande ou celle de ses parents ou de son épouse, pour des motifs jugés suffisants, acheter sa libération dans la première année de son service moyennant $18 ou moins; après août 1915, on substitua un prix uniforme de $50. Les dossiers des militaires renferment une grande variété de motifs de libération à Valcartier: médicaux, conjugaux, militaires, politiques et personnels. Avant le départ du premier contingent, 5,081 officiers et hommes de troupe avaient été libérés pour les raisons suivantes: 2,164, "inaptitude physique"; 379, "protestations de la part de l'épouse ou des parents"; 369, "indésirable" et "incompétent"; 28, "pas sujet britannique"; 282, "propre demande" et 51, "trop jeunes"; 4, "trop âgés" et 1,530, "raison non indiquée".[94]

RÉSERVISTES BRITANNIQUES ET ALLIÉS

La déclaration de guerre exigea la rentrée dans leur pays de tous les réservistes britanniques et alliés qui se trouvaient au Canada. Un certain nombre, des États-Unis, s'embarquèrent à des ports canadiens et d'autres du Canada, à des ports américains.

Les réservistes de l'armée britannique étaient au nombre de 3,232, dont 153, servant dans la milice permanente canadienne sous réserve de rappel, reçurent l'autorisation de rester. Avant la fin d'août, 2,006 avaient, sous la direction de l'officier chargé de payer les pensions britanniques à Ottawa, passé par un camp de concentration spécial à Lévis et s'étaient embarqués sur des paquebots à destination de l'Angleterre; 36 s'étaient engagés dans le corps expédition-

naire canadien et un groupe de 106 partirent dans un transport du premier contingent.

La plupart des réservistes français et serbes rentrèrent dans leur pays par l'intermédiaire d'agences consulaires indépendamment du gouvernement canadien; on en ignore le total, mais environ 29 réservistes français s'engagèrent dans le corps expéditionnaire canadien. À la suite d'une correspondance échangée entre les gouvernements intéressés, les autorités militaires françaises n'insistèrent pas sur leur rappel.

Le gouvernement russe ne s'étant pas au début opposé à l'engagement de réservistes dans l'armée canadienne, il en partit 36 pour outre-mer dans le premier contingent. Mais, à la suite d'objections, en novembre 1914, on libéra ceux qui s'étaient engagés dans le deuxième contingent. Le 18 août 1915, un décret spécial du Tzar annulait l'interdiction.

En ce qui concerne les petites nations: Belgique et Monténégro, les autorités militaires canadiennes entreprirent de réunir et de transporter leurs réservistes. Parmi les Belges, 59 s'engagèrent dans le premier contingent et on en avait envoyé 408 autres en groupes dès la fin de 1914; les 203 qui restaient partirent l'année suivante. La plupart des réservistes monténégrins venaient des États-Unis. Le gouvernement britannique en ayant accepté la responsabilité financière, on établit un camp de concentration à Trois-Rivières. Des groupes peu nombreux partirent du Canada entre mars et juin 1915; en août, 2,000 s'embarquèrent dans deux transports à destination de la Méditerranée; les quelque 500 qui restaient s'embarquèrent le 9 décembre 1915 pour Naples.

Toutes les nations belligérantes, sauf la Grande-Bretagne, s'étaient, dès le 9 août 1914, engagées à ce que leurs ressortissants d'âge militaire passant par les États-Unis, en route vers un port d'embarquement, ne tombassent pas à la charge publique. Le 24 octobre, bien que la plupart des réservistes fussent partis, on conclut une entente par laquelle tout réserviste britannique en provenance du Canada qui tomberait à la charge publique en passant par les États-Unis serait ré-

admis au Canada sans difficulté.

ORGANISATION ET COMMANDEMENTS: INFANTERIE

La composition de douze bataillons d'infanterie provisoires, en fonction de régiments de la milice active non permanente, parut dans les ordres du camp de Valcartier du 22 août;[83] leur organisation était en grande partie à base territoriale, mais différait considérablement de celle du 10 août.[50] Dans les mêmes ordres paraissait la première nomination d'officier supérieur, celle du colonel R. E. W. Turner, V.C., D.S.O., A.D.C., de la réserve des officiers, au commandement de la 1re brigade (provisoire) d'infanterie, qui comprenait, bien que ce ne fût pas annoncé alors, les 1er, 2e, 3e et 4e bataillons provisoires. Les unités étaient pourvues d'officiers payeurs, de médecins et d'instructeurs mais, comme on n'en avait pas désigné les commandants et les états-majors, l'officier combattant, le plus élevé en grade dans chaque bataillon provisoire, en assuma temporairement le commandement, aidé du personnel disponible. Le 29 août les officiers suivants étaient nommés commandants de brigade d'infanterie provisoire: le colonel R. E. W. Turner, V.C., 1re brigade; le lieutenant-colonel M. S. Mercer, 2e brigade; le lieutenant-colonel H. M. Ruttan, 3e brigade.

Il était déjà évident que, même la part faite des unités de l'arrière, le nombre des volontaires disponibles pour l'infanterie dépassait de beaucoup l'effectif de guerre de douze bataillons plus 10 p. 100 de premiers renforts. Or, dès le 1er septembre, on avait dressé pour l'infanterie une organisation entièrement nouvelle fondée sur les effectifs réalisés. Les ordres de camp de cette date donnent la composition de seize bataillons provisoires, comprenant quatre brigades, et désignent treize chefs de bataillon (provisoire), comme suit:

Le lieutenant-colonel A. W. Currie, 1re brigade (provisoire);

le lieutenant-colonel M. S. Mercer, 3e brigade (provisoire);

le colonel R. E. W. Turner, V.C., D.S.O., A.D.C., 4e brigade (provisoire).

Chacun de ces trois officiers justifiait de longs et éminents états de service dans la milice. Le lieutenant-colonel A. W. Currie, entré au 5e régiment (Colombie-Britannique) de l'artillerie de garnison canadienne en 1895, en était de venu le commandant en 1909. Passé à l'infanterie en 1913, il commandait, à Victoria (Colombie-Britannique), le 50e régiment récemment constitué. Breveté d'état-major, il était depuis sept ans président de la British Columbia Rifle Association. Âgé de 38 ans, il était, dans le civil, courtier en immeubles et en assurances. Pour des motifs d'ordre financier il ne s'était pas offert pour le contingent d'outre mer à l'ouverture des hostilités mais, pressé par le ministre de la Milice, il accepta la proposition de commander une brigade.

Le lieutenant-colonel Mercer était avocat. Nommé officier dans le 2e régiment des Queen's Own Rifles of Canada à Toronto en 1895, il en était devenu le commandant après 26 années de service. Breveté d'état-major, il avait été adjudant de l'équipe canadienne de Bisley en 1909. Lorsque la guerre éclata il avait 55 ans et était commandant de son régiment.

Le colonel Turner, âgé de 43 ans, était marchand en gros à Québec. Nommé sous-lieutenant dans le 10th Queen's Own Canadian Hussars en 1892. il avait commandé ce régiment de 1903 à 1905 et, par la suite, la 3e brigade de cavalerie durant cinq ans. Pendant son service en Afrique du Sud dans le Royal Canadian Dragoons, il gagna la Victoria Cross pour avoir, dans l'action d'arrière-garde à Lilliefontein, bien que blessé à deux reprises, sauvé deux canons de la batterie "D" de l'Artillerie de campagne royale canadienne, et le Distinguished Service Order pour avoir traversé à la nage la rivière Vet à un moment critique en face de l'ennemi. Ancien président de la Canadian Cavalry Association, il était, lors de la déclaration de la guerre, colonel à la réserve des officiers.

L'ordre du 1er septembre fut remplacé le lendemain par un nouvel ordre modifiant le numérotage et l'ancienneté des

brigades et bataillons sans rien changer au groupement des unités de la milice affectées aux bataillons provisoires. Par conséquent, la 1re brigade était de composition ontarienne et commandée par le lieutenant-colonel Mercer; la 2e, commandée par le lieutenant-colonel A. W. Currie, se composait d'éléments de l'Ouest; la 4e, comprenant trois bataillons écossais, était commandée par le colonel R. E. W. Turner, V.C.[85] Ce n'est que le 25 septembre que le commandement de la 3e brigade, comprenant trois bataillons des Prairies, et un composé d'éléments de Québec et des Provinces maritimes, fut attribué au lieutenant-colonel J. E. Cohoe qui remplissait ce rôle depuis trois semaines déjà. Entré dans la milice en 1888, le lieutenant-colonel Cohoe était breveté d'état-major et commandait depuis 15 mois la 5e brigade d'infanterie dans la région de Niagara. Le 25 intervenait une nouvelle modification importante par laquelle les 3e et 4e brigades changeaient de places et de numéros, car il avait été convenu que les 1re, 2e et 3e brigades devaient former l'infanterie de la division quand celle-ci serait constituée. On ne modifia la composition et le numérotage des brigades et des bataillons qu'une fois de plus, à l'occasion du choix des unités pour la 1re division canadienne à Salisbury Plain en janvier 1915.

ARTILLERIE

L'artillerie, on l'a vu, avait été mobilisée séparément sous les ordres du directeur de l'artillerie qui, selon l'intention du ministre, devait la conduire outre-mer; mais, lorsque le lieutenant-colonel Morrison et d'autres officiers présentèrent des objections et firent valoir les droits d'un officier plus expérimenté, le lieutenant-colonel Burstall, on publia la nomination de celui-ci dans les ordres du camp du 1er septembre; il avait passé 25 ans dans la milice permanente, y compris son service en Afrique du Sud, était ancien cadet du Collège militaire royal de Kingston et diplômé de l'École de guerre de Camberley.

Les unités composant l'artillerie, ayant eu l'avantage de séjourner une semaine de plus aux Q.G. de leurs districts, durant laquelle elles s'étaient, grâce à des dispositions spéciales, munies de tuniques, pantalons, bandes molletières, brodequins, képis, chez les fabricants à Montréal, Toronto et Hamilton et s'étant procuré leur équipement aux Magasins militaires, arrivèrent au camp le 29 et le 30 août plus complètement équipées que les autres. Elles avaient suivi l'ordre de répartition applicable aux brigades et batteries d'artillerie de campagne et aux colonnes de munitions établi par l'adjudant général le 10 août[50] et ultérieurement précisé par le directeur de l'artillerie;[95] elles avaient acheté leurs chevaux sur place et, comme leurs sections avaient été tirées des batteries qui avaient accompli leur entraînement annuel quelques semaines plus tôt, l'organisation de ces éléments se trouvait bien avancée, quoique les unités d'outre-mer ne fussent complétées qu'à leur arrivée à Valcartier. Le corps expéditionnaire ne comprenait que trois brigades d'artillerie de campagne, chacune composée de trois batteries de six pièces, toutes de 18. La décision de ne pas fournir la quatrième, brigade d'obusiers de 4·5 pouces, pour compléter l'effectif divisionnaire avait été nécessitée par le manque d'obusiers. Des 27 obusiers de 4·5 commandés en Angleterre en 1911, 20 n'avaient pas été livrés à cause de la priorité accordée aux commandes du War Office, et les vieux obusiers de 5 pouces que possédaient deux des batteries de la milice étaient impropres au service. La batterie lourde et la colonne de munitions qu'on s'était proposé au début de prendre à Montréal, à Cobourg et à Québec, vinrent en fin de compte de Montréal, S.-Jean (N.-B.) et Québec, car les batteries lourdes à Cobourg, on l'a déjà vu, avaient été appelées sous les armes et envoyées à Vancouver. Les commandants des trois brigades d'artillerie de campagne, nommés provisoirement le 24 août, avaient eu ce genre d'expérience dans la milice et chacun d'eux conduisit sa brigade en France.

GÉNIE ET TRANSMISSIONS

Chacune des onze unités du génie de la milice qui avaient été organisées envoya à Valcartier un détachement de volontaires pour constituer les deux compagnies de campagne de l'effectif divisionnaire. Comme ces volontaires étaient au nombre de 990, il n'y eut aucune difficulté, lorsque le ministre sanctionna le 25 septembre l'addition d'une troisième compagnie du génie pour correspondre au nouvel effectif anglais de trois compagnies, à se procurer l'effectif complet. L'officier nommé le 8 septembre au "commandement du génie divisionnaire provisoire", le lieutenant-colonel C. J. Armstrong, ingénieur civil et diplômé du Collège militaire royal de Kingston, avait fait partie du personnel des chemins de fer en Afrique du Sud et, depuis 9 ans, était capitaine d'infanterie dans la réserve du 5e régiment (R.H.C.).

La compagnie des transmissions divisionnaires, dont le noyau était constitué par des éléments de la milice permanente, fut complétée par l'engagement de volontaires de quatre compagnies de milice et d'employés de compagnies de télégraphe et de téléphone.

AUTRES ARMES ET SERVICES

Le corps des guides, qui existait dans la milice canadienne depuis 1903 et comptait un détachement dans chaque district militaire, envoya 235 hommes à Valcartier. L'effectif de la division d'infanterie britannique ne comportant pas de guides, on distribua ce personnel parmi les diverses unités.

D'autre part, il n'y avait pas d'unité de cyclistes dans la milice canadienne, ni dans la division, d'après l'effectif de guerre établi en 1914. Par conséquent, lorsqu'on autorisa, le 14 septembre, l'organisation d'une compagnie de cyclistes pour faire partie des troupes divisionnaires montées, on demanda aux chefs de corps de toutes les armes et de tous les services dans le camp de soumettre les noms de volontaires en vue de la constitution de l'unité.

Ainsi qu'il avait été prévu au début, Ottawa, Toronto,

Montréal et Winnipeg fournirent les quatre compagnies du train divisionnaire. L'accroissement ultérieur du nombre des unités de l'Intendance donna lieu à des modifications par lesquelles les volontaires, qui représentaient la plupart des dix-neuf compagnies de la milice active non permanente, furent affectés aux diverses unités du corps expéditionnaire, suivant les besoins.

Le directeur général du service de Santé, le colonel G. Carlton Jones, était chargé de la direction entière de l'hygiène du camp de Valcartier et de l'organisation des unités médicales qui devaient accompagner le contingent. Entré dans la milice canadienne à l'âge de 32 ans, il en avait alors 50, il avait servi dans une ambulance de campagne en Afrique du Sud et il détenait son présent emploi depuis huit ans. Étendant les régions d'où devaient venir les trois ambulances de campagne,[50] on fit concentrer les volontaires des 21 ambulances divisionnaires de la milice comme suit: à Valcartier, les 3e, 4e et 5e zones divisionnaires, à Long-Branch, Toronto, les 1re et 2e zones divisionnaires et à Winnipeg, les districts militaires n°s 10, 11 et 13, pour former respectivement les ambulances de campagne n°s 1, 2 et 3 du corps expéditionnaire canadien. Équipés partiellement, les volontaires concentrés à Toronto et à Winnipeg se rendirent à Valcartier où, à cause d'un accroissement du nombre des unités médicales constituées en vue d'accompagner le contingent, tous les volontaires venant d'unités médicales de la milice (et il ne manquait pas d'officiers et d'hommes de troupe compétents) furent inscrits à une liste générale et affectés aux diverses unités du corps expéditionnaire suivant les besoins.

Le 11 septembre, le détachement n° 4 du Corps postal canadien recevait l'ordre de se rendre à Montréal pour assurer le service des postes au camp. Le personnel destiné au détachement du corps expéditionnaire, soit un officier et 16 hommes de troupe, fut choisi parmi les volontaires des huit détachements de la milice active non permanente.

UNITÉS DE LA ZONE DES ÉTAPES

En conformité d'une demande du Conseil de l'armée exprimée dans un câblogramme du 21 août, on autorisa, le 3 septembre, l'organisation des neuf unités de l'arrière: quatre de l'Intendance et cinq du service de Santé, destinées au corps expéditionnaire (C.P. 2267).[96]

Parc de munitions divisionnaire.
Colonne de ravitaillement divisionnaire.
Parc de réserve.
Détachement -de ravitaillement des chemins de fer.
Hôpital d'évacuation (200 lits)
Deux hôpitaux stationnaires (400 lits chacun).
Deux hôpitaux généraux (1,040 lits chacun).

Cela entraîna un accroissement d'effectif de 1,678 officiers et hommes de troupe, – qu'on a tirés, comme il a été précédemment indiqué, du personnel de l'Intendance et du service de Santé déjà sur les lieux, – et, en outre, de deux infirmières-chefs et 84 infirmières pour les deux hôpitaux généraux.

La milice permanente comptait alors une infirmière-chef et quatre infirmières, et la milice active non permanente, 80 infirmières. Le 17 août, le directeur général du service de Santé convoqua à Ottawa l'infirmière M. C. Macdonald et la chargea de dépouiller les nombreuses offres de services de la part d'infirmières diplômées et autres. En attendant les ordres de procéder à la mobilisation, on prit des mesures en vue de les équiper et lorsque, le 16 septembre, parut l'ordre de mobiliser des infirmières, toutes celles qui avaient été choisies, y compris deux du service de Santé de la milice permanente, reçurent l'ordre de se présenter à Québec le 23 septembre. Logées à l'hôpital du service de l'immigration, elles reçurent durant les semaines suivantes, – elles étaient au nombre de 98, à l'exclusion de deux qui ne justifiaient pas des qualités professionnelles requises mais avaient été incluses d'ordre du ministre, – la visite médicale, l'assermentation, la vaccination, l'inoculation et leur équipement. Contrairement à la méthode de l'armée anglaise on conféra aux infirmières le grade

de lieutenant dans le corps expéditionnaire canadien et aux infirmières-chefs celui de capitaine.

En réponse à un message tardif du War Office en date du 20 septembre[97] demandant de nouvelles unités de la zone des étapes, deux sections vétérinaires et deux sections vétérinaires mobiles, d'un effectif de 258 (officiers et hommes de troupe), on constitua les deux derniers éléments du Service vétérinaire qui accompagnaient le premier contingent et le dépôt de remonte, unité improvisée qui s'embarqua séparément *(Ausonia* 21 octobre et *Iona* 2 novembre 1914). Les deux premières unités (quatre officiers et 22 hommes de troupe) furent organisées au Canada et s'embarquèrent plus tard *(Mégantic* 7 novembre 1914).

LA MILICE PERMANENTE

L'intention primitive en ce qui concerne la milice permanente canadienne se manifeste dans l'offre déjà mentionnée d'un régiment régulier de cavalerie et de deux batteries régulières d'artillerie à cheval. Grâce à l'intervention personnelle du gouverneur général, les deux unités de cavalerie purent se rendre outre-mer et non pas seulement les deux batteries d'artillerie à cheval, mais la brigade entière du R.C.H.A. Ces unités, qui avaient fourni de leur personnel instruit au cadre des instructeurs du camp de Valcartier, furent portées à l'effectif de guerre au moyen de recrutement parmi les volontaires déjà sur les lieux.

Le Royal Canadian Regiment n'était pas compris dans l'offre originale; sa destination fut décidée par le câblogramme suivant du 19 août:

> "Le Conseil de l'armée désire retirer des Bermudes un bataillon britannique. Votre ministre consentirait-il à le remplacer par un bataillon de la milice canadienne?"

Lorsqu'on demanda au commandant du R.C.R., seule infanterie de la milice permanente, si son régiment s'offrirait pour ce service, il répondit affirmativement, mais exprima l'espoir qu'on le mettrait en face de l'ennemi dès que les circonstan-

ces le permettraient. On rappela donc à Halifax les détachements affectés à la défense territoriale et, le 6 août, on envoya de Québec sur le navire *Canada* 400 volontaires du camp de Valcartier les rejoindre. À midi, le 11 septembre, le *Canada* escorté par le *Niobe,* de la marine canadienne, se mettait en route et trois jours plus tard le régiment, composé des premières troupes canadiennes à servir outre-mer dans la Grande Guerre, relevait le 2e bataillon des Lincolns à Hamilton (Bermudes). Ce n'est qu'en août 1915 que le Royal Canadian Regiment fut relevé afin de se rendre en Angleterre, via Halifax, pour combattre en Europe.

On avait besoin de la batterie lourde et de quatre compagnies de défense côtière de l'Artillerie de garnison royale canadienne pour la défense territoriale. Cependant, le personnel de la batterie lourde accomplissait des travaux d'instruction et d'administration au camp de Valcartier et un certain nombre servaient dans la batterie lourde d'outre-mer.

Les services du Génie, de l'Intendance, de la Santé, des Magasins militaires, de la Trésorerie, des Commis militaires et le Service vétérinaire reçurent l'autorisation de choisir dans leurs cadres restreints un certain nombre d'officiers et d'hommes de troupe pour faire partie du contingent, quoiqu'on en eût bien besoin au Canada, où leurs fonctions devaient bientôt prendre une ampleur extraordinaire.

DÉCISION D'ENVOYER TOUS LES VOLONTAIRES OUTRE-MER

L'intention du ministre de la Milice de faire le choix définitif de volontaires à Valcartier s'était révélée praticable seulement. au sein d'unités. D'ailleurs, comme le War Office l'avait signalé, il faudrait des renforts. Le premier ministre décida donc, le 15 septembre, d'envoyer en Angleterre toutes les troupes sous les armes à Valcartier, le gouvernement ayant jugé utile de maintenir le corps expéditionnaire continuellement à son effectif complet au moyen de renforts toujours disponibles.[98] Cette décision dissipa les craintes éprouvées par un certain nombre de se voir laissés en arrière et en

outre soulagea l'esprit du ministre, qui redoutait la perspective d'avoir à choisir entre unités. À l'intention des recrues d'infanterie, en sus de l'effectif d'unités existantes du corps expéditionnaire, on autorisa la constitution de deux nouveaux bataillons d'infanterie, désignés 17e et 18e bataillons d'infanterie provisoires. Cependant, après qu'on eut pourvu à un excédent de 20 p. 100 dans les bataillons existants, le restant ne suffit qu'à constituer le 17e bataillon. Les excédents de personnel des autres armes et services accompagnèrent leurs unités; mais, après qu'on eut comblé tous les effectifs avec leurs proportions d'excédents, il resta un gros surplus d'officiers, dont 75 se rendirent outre-mer à titre de "disponibles".

LE PRINCESS PATRICIA'S CANADIAN LIGHT INFANTRY

Des quatre bataillons d'infanterie indépendants offerts le 7 août, un seul était organisé: celui que le capitaine Hamilton Gault avait commandité d'une somme de $100,000. Composée d'anciens soldats recrutés par tout le Canada, cette unité comprenait des représentants de tous les régiments de l'armée britannique, sauf un. Son commandant, le lieutenant-colonel F. D. Farquhar, D.S.O., était un officier de la Garde qui remplissait alors les fonctions de secrétaire militaire du gouverneur général. Le bataillon, désigné Princess Patricia's Canadian Light Infantry en l'honneur de la fille du gouverneur général, fut rapidement mobilisé à Ottawa et s'embarqua pour l'Angleterre le 28 août,[99] mais des ordres de l'Amirauté régissant le convoi des troupes en interdirent le départ.[100] Le bataillon débarqua donc à Lévis où il séjourna dans des tentes, poursuivant son instruction jusqu'à son embarquement définitif avec le premier contingent.[101]

UNITÉS SPÉCIALES

Grâce à la générosité de quinze Canadiens patriotes et à la prédilection que le ministre de la Milice avait longtemps témoignée pour les mitrailleuses, on put constituer une unité

d'automitrailleuses (C.P. 2284 du 2. ix. 14),[102] que le ministre avait offert au War Office le 22 août.[102a] Des souscriptions au montant de $150,000 servirent à acheter aux États-Unis 20 mitrailleuses automatiques Colt, 8 voitures blindées, 8 camions et 4 automobiles. L'effectif de 9 officiers et 114 hommes de troupe était au complet dès le 9 septembre. L'unité se réunit à Ottawa, où elle effectua son entraînement, et s'embarqua à Montréal avec le contingent sous la désignation: Automobile Machine Gun Brigade No. 1 (Brigade n° 1 d'automitrailleuses).

Il y a lieu de mentionner ici deux autres unités spéciales du contingent, non pas en raison de leur effectif, leur personnel total n'ayant jamais dépassé le nombre de 10, mais à cause de l'innovation qu'elles constituaient dans l'armée canadienne. La première, bien qu'elle ne fût pas régulièrement prévue par les ordres, peut être considérée comme l'avant-coureur d'une organisation plus considérable qui survint par la suite. Au mois d'août, le ministre avait offert d'envoyer six aviateurs avec le contingent et lord Kitchener avait agréé son offre. Au début de septembre, le ministre acceptait les services de deux aviateurs natifs de l'Ontario "qui passaient pour compétents et expérimentés" et dont l'un fut nommé "commandant provisoire du corps d'aviation canadien". Mais le nombre resta à deux et le corps lui-même ne fut pas autorisé. Bien qu'ils n'eussent pas été assermentés dans le corps expéditionnaire canadien, les deux aviateurs se rendirent en Angleterre avec le contingent en vue d'entrer dans le Royal Flying Corps. Leur équipement se composait d'un biplan Burgess-Dunne, piloté de l'usine de Marblehead (Mass.) jusqu'à Valcartier, puis expédié en Angleterre dans une caisse dont on ne le retira jamais. Des deux aviateurs, un retourna à la vie civile au Canada en janvier 1915; l'autre, le lieutenant W. F. Sharpe, après avoir exécuté des envolées d'instruction en France (il fut le premier aviateur canadien à survoler ce pays), trouva la mort le 4 février 1915 lors de son premier vol solo en Angleterre pendant qu'il faisait partie du Royal

Flying Corps.

L'autre unité spéciale était le Canadian Army Hydrological Corps and Advisers on Sanitation, nouvelle unité de la milice, autorisée le 21 septembre, dont le siège temporaire était à Valcartier. Son effectif comprenait 17 officiers, dont deux seulement se rendirent en Angleterre comme "techniciens hydrologiques et conseillers en hygiène". Tous deux furent désignés au commandement d'unités nouvellement constituées en janvier 1915. L'organisation n'en fut jamais achevée et seulement cinq autres officiers y furent affectés. À Valcartier, des détachements régimentaires de service d'eau y furent affectés pour instruction, mais rejoignirent leurs unités avant de s'embarquer. Le corps fut officielle ment démobilisé le 3 novembre 1919.

CORPS DE MUSIQUE

Les effectifs de guerre qui servirent à l'organisation du premier contingent canadien ne comprenaient pas de musiques régimentaires. Toutefois, on autorisa l'adjonction de six cornemuseurs, dont un sergent, aux bataillons dont l'effectif de paix permettait d'avoir des cornemuseurs. Cela n'empêcha pas, toutefois, la constitution de corps de musique: trois bataillons écossais (les 13e, 15e et 16e) possédaient des musiques de cornemuses fournies par leurs unités de la milice, et le P.P.C.L.I. s'en procura une à Edmonton composée de civils qui s'offrirent comme ensemble. Quatre musiques régimentaires provenant des unités de la Milice, – deux de cuivres, une de bugles, une de fifres et tambours, – accompagnèrent leurs bataillons, les 6e, 11e, 12e et 14e, avec autorisation; deux autres accompagnèrent les 7e et 9e bataillons sans une autorisation préalable. Le 24 novembre 1914, d'ordre du ministre qui "croyait fermement à l'utilité des musiques" et désirait en voir une dans chaque unité, on accorda à tous les bataillons du corps expéditionnaire la faculté de s'adjoindre un chef de musique et 24 musiciens, autorisation dont profitèrent sept des treize bataillons qui combattirent comme unités

en France, savoir les 7e, 10e, 13e, 14e, 15e, 16e et le P.P.C.L.I. Il y avait aussi à Valcartier les musiques de la R.C.H.A. et de la R.C.G.A. mais toutes deux réintégrèrent leurs postes de paix lorsque le contingent s'embarqua.

ALIMENTATION, SOIN ET SANTÉ DES TROUPES

À l'ouverture des hostilités, le directeur du ravitaillement et du transport à Ottawa, le colonel J. L. Biggar, prit immédiatement des mesures pour le ravitaillement des hommes et des chevaux rassemblés à divers endroits. Dès que fut prise la décision de mobiliser le contingent à Valcartier, on envoya à ce camp deux compagnies non permanentes de l'Intendance, qu'on porta par la suite à quatre, pour s'occuper du ravitaillement et du transport. On passa à d'importants fournisseurs de Québec, Montréal, Toronto et ailleurs de grosses commandes de vivres: pain, viande, légumes ainsi que foin et avoine. La ration quotidienne était abondante et bonne.[103] La cuisine se faisait sur des poêles de camp installés dans les lignes sous des toits de tôle ondulée. L'Intendance à Valcartier fonctionnait sous la direction du lieutenant-colonel George P. Murphy, directeur adjoint du ravitaillement et du transport pour le camp.

La visite médicale des volontaires s'était effectuée aux bureaux de recrutement régionaux d'après les aptitudes physiques fixées pour les armes et services dans le premier télégramme d'appel de volontaires. Pour les contingents ultérieurs, on abaissa les aptitudes requises. Les engagements dans le corps expéditionnaire, toutefois, s'effectuèrent à Valcartier, ce qui entraîna un nouvel examen, plus rigoureux, qui exigea les services de 30 officiers et 100 commis et à la suite duquel 6 p. 100 des candidats furent refusés.

Une des questions posées dans la formule d'engagement était celle-ci: "Consentez-vous à vous faire vacciner ou revacciner?"[88] Vu l'acceptation générale de ce prophylactique contre la variole, il y eut très peu de réponses négatives. On refusa les récalcitrants. L'inoculation contre la typhoïde,

qu'on désignait aussi "vaccination antityphoïde", était encore une nouveauté pour le public; cependant, certains chefs de corps, s'autorisant du télégramme de l'adjudant général en date du 14 août, refusèrent les candidats qui ne voulaient pas s'y soumettre. Le directeur général du service de Santé insista pour que l'inoculation antityphoïde fût obligatoire; mais le ministre s'opposa formellement à l'application de mesures obligatoires au corps expéditionnaire. L'offre du chef de l'hygiène au Conseil de santé de l'Ontario, le docteur W. J. S. McCullough, de fournir le vaccin fut accepté avec reconnaissance; on n'utilisa que ce vaccin, excepté pour quelques-uns des soldats du district militaire n° 10 où l'on utilisa, pour la première application, un vaccin local. À force d'exemple et de persuasion, la grande majorité accepta cette protection, soit à l'endroit d'engagement soit à Valcartier, où la deuxième dose, ou les deux, furent administrées par 10 officiers et 20 hommes de troupes du service de Santé. Cependant, un certain nombre arrivèrent en France sans l'avoir reçue, et ce n'est qu'en mars 1916 que le consentement à l'inoculation devint une condition spécifique de l'engagement. Par la suite, un décret du conseil (C.P. 2830 du 9. x. 1917) exigea que tous les soldats se soumissent à la vaccination et l'inoculation, non seulement contre la variole et la typhoïde, mais aussi contre le choléra, la dysenterie et autres maladies infectieuses, sous peine de poursuites en vertu de l'*Army Act.*

En matière d'hygiène, on a suivi à Valcartier les méthodes employées au camp d'instruction de Petawawa. On se débarrassait des ordures et déchets au moyen de poubelles et d'incinérateurs installés dans le camp. Les latrines, à raison de 7 par 100 hommes, comportaient des seaux en double changés toutes les nuits, à l'entreprise. Ainsi qu'on l'a indiqué plus haut, on javellisait l'eau à la station des pompes.

Pour le traitement des malades et des blessés, on établit dans des tentes deux hôpitaux improvisés, de 100 lits chacun: l'hôpital de camp n° 1, qui reçut les premiers malades le 17

août, se composait d'abord de l'ambulance de campagne n° IX (Milice), appelé en activité de service et amené de Charlottetown (I.-P.-E.) et ensuite de l'hôpital permanent n° 1 (du corps expéditionnaire canadien); l'hôpital de camp n° 2, ouvert le 24 août, fut administré par l'ambulance de campagne n° V (Milice) de Montréal jusqu'au 27 août et ensuite par l'hôpital d'évacuation n° 2 (Milice), devenu plus tard le poste d'évacuation n° 1 du corps expéditionnaire canadien.

La santé générale des troupes à Valcartier était excellente. On dut admettre à l'hôpital 856 malades, dont 132 furent transportés, dans un train-hôpital improvisé à deux voitures, à l'hôpital militaire de Québec, dont le personnel avait été augmenté d'une section de l'ambulance de campagne n° VII (Milice) de Québec. On transporta les cas graves et les malades à opérer de l'hôpital militaire à l'hôpital S.-François.

DISCIPLINE

Conformément aux prescriptions appliquées à la milice canadienne et en vigueur depuis 1893, les boissons alcooliques étaient interdites au camp de Valcartier. Les chefs de corps, cependant, accordaient de temps à autre des permissions de 24 heures avec autorisation de se rendre à Québec. Mais ce privilège fut suspendu temporairement à cause de "l'inconduite déplorable d'un certain nombre de soldats" à ces occasions. Au camp, la fonction la plus importante de la police militaire consistait à y empêcher l'entrée de boissons enivrantes. À d'autres égards, la conduite des soldats était assez bonne dans l'ensemble, sauf le cas où, irrités des prix excessifs exigés par certains vendeurs installés dans le camp, ils en démolirent les kiosques avec la discrimination voulue et, las du manque de variété des programmes d'un exploitant de cinéma, ils mirent le feu à sa marquise. La punition habituelle, consistant en consigne au quartier, suffisait pour les infractions de moindre gravité, mais les violations plus graves de la discipline donnaient lieu à la réforme. D'après les registres du camp, 227 hommes furent renvoyés ou réformés pour

mauvaise conduite.

MOBILISATION À VALCARTIER

Même avant que fût prise la décision d'envoyer un contingent outre-mer, le quartier-maître général fit établir des listes des articles d'équipement et d'habillement qu'exigeait une armée de 30,000 hommes, ainsi que du matériel, des véhicules, des harnais et de la sellerie. Le matériel dont on disposait était totalement insuffisant: on avait augmenté l'effectif du contingent et il fallait en outre pourvoir aux troupes de la défense territoriale. On passa donc les premières commandes de vêtements pour 50,000 hommes, en date du 10 août, la livraison devant être achevée dès le 21 septembre. Des commandes de cette envergure nécessitaient, dans le cas des articles d'habillement, que la laine fût procurée et tissée avant que les articles pussent être confectionnés et qu'il s'écoulât au moins dix jours pour se procurer le cuir avant qu'on pût commencer à fabriquer les chaussures.

Ce fut là la première d'une série de réquisitions que le ministre approuva sans demander l'autorisation du Conseil privé. Il estimait que le peu de délai qu'on pouvait accorder pour les livraisons, lesquelles devaient être achevées avant le départ du contingent, entraînait la nécessité de passer les commandes le plus tôt possible. L'auditeur général protesta contre cette façon de procéder comme étant contraire aux dispositions de la loi des crédits de guerre[104] et aux prescriptions établies le 27 août par un comité interministériel constitué par le ministre sous la présidence du sous-ministre des Finances. Le Cabinet ayant désapprouvé également la chose, le premier ministre[105] constitua, au début d'octobre, un comité du Cabinet chargé de conseiller le ministre de la Milice en matière de commandes. Cependant, étant donné les circonstances exceptionnelles, les achats effectués en août et en septembre sans autorité préalable furent subséquemment sanctionnés (C.P. 2265 du 3. ix. 14; C.P. 2473 du 2. x. 14; C.P. 18 du 6. i. 15).[106] Le ministre de la Milice s'offusqua de cette

atteinte à ce qu'il considérait être ses propres fonctions, objectant que l'intervention du sous-comité du Cabinet entraînait des retards inutiles et une dépense de fonds publics évitable.[721]

Nombre d'autres réquisitions furent dressées aussi vite que le personnel du quartier-maître général pouvait y suffire, comportant des quantités correspondantes de quincaillerie, coutellerie, harnais, sellerie, articles de cuir de toutes sortes, produits pharmaceutiques, objets électriques, articles de toile, de coton et de toile de lin, tricots et couvertures. Un certain nombre de ces articles furent fournis en exécution de commandes existantes de la part de la milice, mais il en fallait davantage, et la totalité devait être livrée dès le 21 septembre. Le 9 septembre, d'ordre du ministre, le directeur des marchés télégraphiait à dix-neuf fabricants d'articles d'habillement:

> "La livraison de tous les articles que le ministère de la Milice vous a commandés doit se faire sans faute dès le 18, même s'il vous faut travailler jour et nuit."

Certains articles, tels que les bâches de camions, ne pouvaient être commandés jusqu'à ce qu'on eût arrêté le plan des véhicules. Nombre d'articles précédemment fournis par le War Office devaient désormais être pris ou improvisés au Canada, mais certains articles techniques ne se prêtaient pas à l'improvisation.

Un article d'équipement hors de l'ordinaire, qui pouvait entrer dans la catégorie de l'armement, était un type spécial de pelle mixte qu'on avait désignée "MacAdam" parce que la secrétaire du ministre l'avait fait breveter et que celui-ci s'en portait garant. Elle était faite d'un métal de $^{3}/_{16}$" censé pouvoir arrêter une balle tirée de 300 verges. La lame, $8^{1}/_{2}$" de large et $9^{3}/_{4}$" de long, comportait une ouverture de $3^{1}/_{4}$" sur 2" dans la partie supérieure. Le manche, faisant corps avec la lame, avait 4" de long. Elle pesait 5 livres et 4 onces. L'infanterie devait s'en servir tantôt comme outil de creusage, tantôt comme bouclier. On en acheta 25,000 à Philadel-

phie moyennant $1.35 chacune (C.P. 2302 du 4. 9. 14).[107] Arrivées en Angleterre, elles se révélèrent inutiles, même après qu'on les eut munies d'un manche pliant. En mai 1917 on les vendit $1,400 à titre de 50 tonnes de déchets métalliques. Un an plus tôt, affirma-t-on, "le gouvernement russe avait offert à l'inventeur 5c. l'unité pour un million de pelles, mais l'offre fut refusée". (Hansard, 2. iii. 1916.)

Afin de gagner du temps, on discontinua temporairement la méthode habituelle de faire livrer tout le matériel au service de l'inspection de la direction des contrats à Ottawa, pour vérification technique, avant de les remettre au corps des Magasins militaires pour distribution. Des inspecteurs, spécialement désignés, effectuèrent leur vérification aux usines, d'où on expédia les articles approuvés directement au camp de Valcartier. À partir du 16 septembre, cependant, les réquisitions des divers articles dont le corps expéditionnaire avait besoin ayant été remplies, on revint à la méthode primitive et l'on s'appliqua à donner suite à la demande suivante du War Office en date du 21 septembre :

"Le Conseil de l'armée désirerait que vous expédiiez la première réserve d'articles d'habillement pour votre corps expéditionnaire, comprenant 100 p. 100 de tuniques, pantalons, brodequins, képis, et 50 p. 100 de capotes pour la totalité du corps, afin de combler les besoins pressants du moment. Après cette première réserve, le War Office en fournira."

Pour assurer la distribution, on augmenta graduellement l'effectif du détachement des Magasins militaires (deux officiers et cinq hommes de troupe) au camp de Valcartier en retirant du personnel des districts dès que ce fut possible. Le 13 septembre le personnel avait atteint son maximum de 71 officiers et hommes de troupe. Il arrivait tous les jours aux voies d'évitement du camp de Valcartier deux ou trois trains de marchandises, que des détachements de corvée déchargeaient dans les hangars du corps des Magasins militaires. Là on procédait au triage, vérifiait les reçus et remplissait, par distribution en gros autant que possible, les réquisitions des quar-

tiers-maîtres régimentaires. Ce travail, effectué jour et nuit sans intermission, était dirigé par le lieutenant-colonel W. Hallick, du corps des Magasins militaires. En fin de compte, on constata l'existence d'une comptabilité complète pour chaque distribution, sauf un petit lot de revolvers égarés, résultat que le commissaire royal chargé d'enquêter en la matière déclara "digne d'éloges".[108]

ARMEMENT

Les détachements de milice fournis par les districts apportèrent au camp l'armement des unités d'artillerie: douze pièces de 13, cinquante-quatre de 18, et quatre de 60, avec leurs effectifs complets de caissons à munitions et de harnais.

En août 1914, la milice canadienne possédait, en fait de mitrailleuses .303, trente-cinq Maxim (surannées), trois Vickers, trois Laird-Mentayne-Dagaille et deux Colt; la Royale gendarmerie à cheval du Nord-Ouest en avait aussi trois autres. Une commande de cinquante Vickers modernes donnée en Angleterre en avril 1910, mais jamais remplie, fut annulée en 1917. On n'envoya à Valcartier que quatre canons, qui furent utilisés aux fins d'instruction, car on avait décidé que le contingent recevrait avant de s'embarquer le nombre de Colt prescrit, deux par bataillon d'infanterie, au lieu de mitrailleuses de modèle britannique. Un agent spécial du Ministre en passa une commande verbale de cinquante à l'usine Colt, de Hartford (Connecticut), le 29 avril, laquelle commande fut sanctionnée par un décret du conseil (C.P. 2912 du 21. xi. 1914).[109] Comme au bout de trois semaines on n'en avait livré que vingt le Gouvernement autorisa, (C.P. 2424 du 22. ix. 1914)[110] afin de combler l'insuffisance, la négociation d'un marché avec Vickers Limited, de Londres, de trente mitrailleuses légères Vickers à livrer au général commandant le corps expéditionnaire canadien à son arrivée en Angleterre. Cette commande ne fut jamais remplie, toute la production de Vickers ayant été réquisitionnée par le War Office, qui offrit de fournir trente mitrailleuses Maxim à la place. En fin de

compte, le contingent apporta outre-mer vingt Colt avec l'unité d'automitrailleuses et quatre Maxim; en novembre et décembre, 51 nouvelles Colt furent expédiées du Canada et distribuées au corps expéditionnaire canadien en Angleterre.

À la fin de juillet, quand la guerre semblait imminente, on se rendit compte de la nécessité d'accroître le stock de fusils. Des 105,665 que l'on avait au Canada, presque tous étaient des fusils Ross de divers modèles, mais 3,863 seulement étaient du modèle III capable d'utiliser les balles modèle VII qui avaient alors cours dans l'armée britannique. On en avait entreposé 8,337 autres à Québec où ils attendaient la vérification finale et la pose des hausses. Ces fusils Mark III avaient représenté les livraisons effectuées sur deux commandes de 10,000 chacune, passées le 3 novembre 1911 et le 9 avril 1913. Une commande de 10,000 passée le 30 mai 1914 était en suspens. Le 30 juillet 1914, le directeur général des Magasins militaires adressait à la Ross Rifle Company le télégramme suivant:

> "Portez immédiatement au maximum la fabrication et la livraison des fusils modèle III et baïonnettes déjà commandés. Remettez immédiatement au service d'inspection tous les fusils modèle III et baïonnettes achevés."

Pour faire face aux besoins accrus, on plaça le 10 août 1914 une nouvelle commande de 30,000 fusils de modèle III et baïonnettes (C.P. 2097). La production prit une telle allure qu'on distribua 22,128 fusils Ross modèle III à Valcartier, ce qui dota au complet toutes les unités d'infanterie, sauf un bataillon (le 15e), qui apporta des fusils Ross du modèle long jusqu'en Angleterre, où il prit possession des modèles III rendus par le P.P.C.L.I. qui s'était réarmé de Lee-Enfield courts.[111]

VÉHICULES

Dans l'achat de véhicules pour le contingent, le ministre de la Milice se départit de nouveau de la méthode habituelle, bien que le directeur des marchés continuât, sous son autorité,

à signer les commandes. L'attitude du ministre en la matière ainsi que celle de son agent spécial s'expriment mieux par leurs propres paroles.

Le 31 mars 1915, le ministre disait au comité des comptes publics:

"Me trouvant en face de la question du transport, je promenai l'oeil sur tout le pays à la recherche d'un homme honnête qui s'y connaissait en camions... Je consultai plusieurs de mes collègues, leur exposant que mon ministère ne disposait de personne qui fût capable de s'occuper de cette affaire et que nous serions exposés à payer des prix exagérés à moins d'y affecter un homme compétent de l'extérieur. Mon intention, leur ai-je dit, était de m'assurer les services de l'homme le plus compétent que je pouvais trouver pour s'occuper de l'affaire et la mener à bonne fin."[112]

Il justifia comme suit son habitude d'employer des agents spéciaux et de leur décerner des brevets d'officier honoraire:

..."S'il leur arrivait de commettre des indélicatesses, ils seraient, étant militaires, justiciables des tribunaux militaires. Je pourrais les traduire en conseil de guerre dans des cas où les subtilités de la procédure civile les mettraient à l'abri de poursuites. J'ai dit franchement à... qu'il ne s'agissait pas tant de lui conférer un grade d'officier que d'avoir barre sur lui en cas de procédés déloyaux de sa part."[113]

Pour l'achat des véhicules à cette époque, l'agent spécial désigné par le ministre était M. T. A. Russell, de la Russell Motor Car Company, nommé major honoraire, qui fit la déclaration suivante à une commission d'enquête extra-parlementaire, en juillet 1915:

"Le ministre, me faisant part de ses ennuis à ce sujet, me demanda de lui procurer des camions en toute hâte. Je me récusai, prétextant mon manque d'expérience en la matière. Il insista, me disant que cela ne prendrait pas beaucoup de temps, que le personnel du ministère était très occupé, que je connaissais les fabricants, bref qu'il tenait à me confier cette mission... Le 18 août, on me chargea d'acheter 428 camions,

dont 170 du type connu au ministère comme très lourd et 258 du type léger."[114]

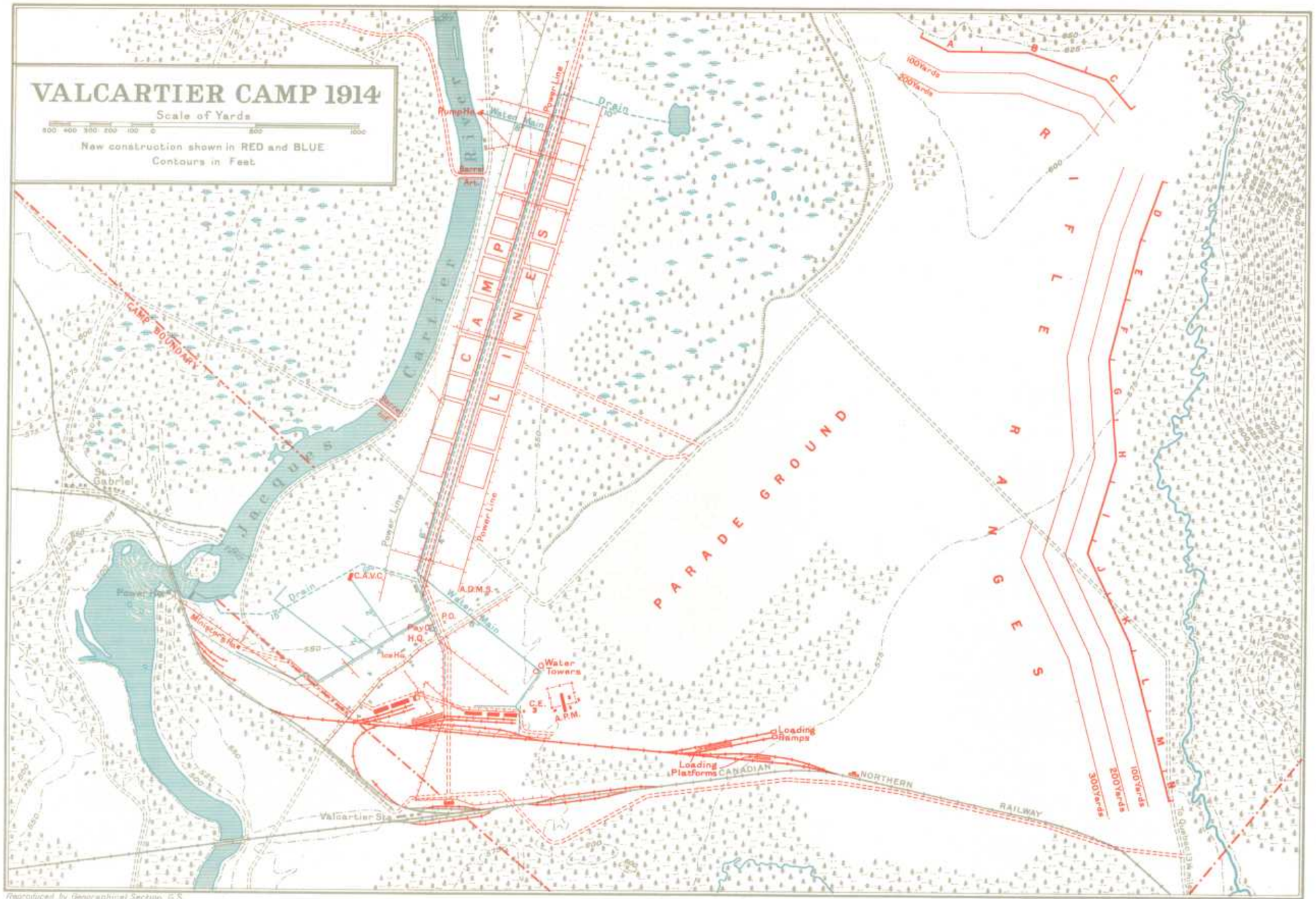
Poursuivant son témoignage devant la commission d'enquête il traita des caractéristiques de voitures automobiles:

"J'attendis jusqu'à ce que je puisse voir le ministre. Il m'informa qu'il avait reçu d'Angleterre des demandes d'expédier le transport automobile au complet pour le contingent qui devait s'embarquer et il me pria de le préparer. . . . Je lui demandai s'il avait arrêté les caractéristiques des voitures: carrosseries, moteurs, etc., et il me répondit qu'il ne l'avait pas fait. Je lui rappelai la nécessité qu'il y avait de dresser les plans de toutes les voitures, ce que je ne croyais pas possible de faire. Il n'en insista pas moins que cela pouvait se faire, que le contingent canadien s'embarquerait au complet s'il devait partir, et qu'il comptait sur moi pour mener la chose à bonne fin. Il me confirma ses désirs par une lettre."[115]

Le major Russell exécuta trois commissions distinctes: la première, dans l'achat de 25 camions automobiles de cinq marques différentes, pour la plupart de deux tonnes, 14 remorques et 11 camions lourds, devant servir à Valcartier; la deuxième, dans l'achat au prix de $100,217.35, de 455 voitures de ferme lourdes et 398 légères, de huit marques différentes, à traction hippomobile, destinées au contingent; la troisième, dans l'achat de 7 automobiles et 133 camions automobiles, la plupart de trois tonnes, destinés à la colonne de ravitaillement et au parc de munitions divisionnaire. Les carrosseries furent fabriquées séparément. Les camions de huit marques différentes avaient coûté en moyenne $3,300, et les automobiles, $2,750.

Un achat spécial comprenant 82 voitures blindées, 12 autres voitures et camions, 18 motocyclettes et 16 bicyclettes, destinés à la brigade d'automitrailleuses, fut effectué pour le compte des donateurs par le major R. Brutinel, nommé au commandement de la brigade.

Le ministère acheta en outre pour le corps expédition-



Reproduced by Geographical Section, G.S.

Compiled and drawn in Historical Section, G.S., Dept. of National Defence

naire 29 automobiles à $647, 32 motocyclettes à $300 et 412 bicyclettes à $62. Il fit dessiner et construire 12 fourgons pour les outils du Génie et trois voitures pour câbles, ainsi que deux types de voitures d'arrosage, en achetant 49 au prix d'ensemble de $21,730.

Pour combler les insuffisances, on utilisa des véhicules déjà en possession des Magasins militaires et des unités. Le commandant des Magasins militaires retira des fourgons et des camions des unités de milice au fur et à mesure des besoins. On disposait de certains véhicules hippomobiles techniques, tels que camions de téléphone, de ponton et de chevalet, ainsi que d'un petit nombre de voitures d'ambulance légères surannées, mais non pas de camions à toutes fins, de fourgons maltais, de cuisines ambulantes, de voitures à munition d'armes portatives, d'ambulances hippomobiles lourdes et de camions à ressorts légers du modèle anglais régulier; on y substitua donc des camions de ferme du modèle canadien, légers ou lourds selon les charges à porter. Afin de mettre l'effectif au complet, on fit venir à Valcartier de tous les districts militaires, sauf du n° 11 (Colombie-Britannique), des voitures d'arrosage du modèle utilisé dans la milice canadienne, composées d'un tonneau monté sur quatre roues, complet avec harnais.

CHEVAUX

En août 1912, on avait constitué un comité de remonte; le personnel, composé d'abord de deux colonels honoraires, auxquels on adjoignit deux autres huit mois plus tard, devait agir à titre consultatif auprès du ministre de la Milice. Le Règlement de mobilisation de 1913 prévoyait l'acquisition de chevaux par les unités et aussi par les districts. En tout cas, la responsabilité de l'inspection, de l'achat, du rassemblement et de la distribution incombait dans chaque district à un comité de trois officiers, un de l'Intendance, un du Service vétérinaire et un troisième désigné par le commandant du district. Par suite de modifications, déjà indiquées, à la façon de pro-

céder, ces comités ne participèrent pas à l'achat de chevaux pour le premier contingent. Les districts cessèrent d'exercer cette fonction le 11 août, quand le nouveau directeur du Service vétérinaire au Q.G. de la milice (le lieutenant-colonel W. J. Neil) fut désigné officier de remonte et chargé par le ministre de l'acquisition de tous les chevaux nécessaires. Entre cette date et le 26 septembre, le Q.G. adressa des instructions relatives au choix et à l'achat des chevaux directement à cinquante officiers de la milice et à cinq civils, les autorisant à établir des chèques à même un crédit institué à cette fin; dans chaque cas un médecin vétérinaire devait se prononcer sur le cheval et contresigner le chèque.

La dotation en chevaux d'une division s'élevait à 5,030, que l'addition d'autres unités porta à 7,264 chevaux de selle, d'artillerie et de trait, "sains et nets". Ils pouvaient être bais, bruns, noirs, alezans, rouans ou aubères, avoir 5 à 8 ans, 15 à 16 mains de taille et peser 1,000 à 1,400 livres selon leur catégorie. Le prix devait s'établir à une moyenne de $175 et on pouvait payer cette somme à tout officier qui désirait apporter son propre cheval, à condition que celui-ci répondît aux prescriptions. Seules les unités d'artillerie qui s'étaient rassemblées à leur Q.G. régional achetaient leurs propres chevaux et les apportaient à Valcartier. Le 29 août il y avait 1,822 chevaux au camp; dès le 3 septembre, par suite de l'arrivée des unités de l'artillerie, il y en avait 3,767. Les chevaux requis pour les autres unités, achetés pour la plupart dans les environs de Halifax, Québec, Sherbrooke, Montréal, Toronto, London et Winnipeg, furent expédiés à Valcartier à partir du 4 septembre et, au cours de la semaine suivante, on porta sur les contrôles d'un dépôt de remonte nouveau, improvisé à la hâte, 3,000 chevaux qui devaient être distribués aux unités à partir du 9 septembre.

Lorsque les achats se faisaient par les unités, on informait les cultivateurs par voie d'annonces qu'on achèterait des chevaux tel jour à tel endroit. Au lieu désigné, l'officier vétérinaire s'assurait de l'état des chevaux et l'officier acheteur,

de leur convenance. Cela fait, on remettait un chèque au vendeur, dont l'endossement constituait un reçu. Un officier de l'unité procédait au marquage des chevaux et à leur inscription dans le registre, après quoi on les conduisait au centre de mobilisation régional. Pour les achats effectués extra-régimentairement, on procédait de la même façon, mais l'agent désigné par le sous-directeur du Service vétérinaire pouvait être un civil, bien que, dans tous les cas, un officier vétérinaire ou un vétérinaire civil rétribué à raison de $10 par jour, fût chargé d'examiner l'animal et de contresigner le chèque.

Les acheteurs se procurèrent rapidement une quantité de chevaux qu'ils commencèrent à expédier dès le 20 août à Valcartier, où aucune unité n'avait encore été chargée de s'en occuper à leur arrivée. À la suite d'investigations effectuées à la demande de la Société protectrice des animaux, on découvrit que deux wagonnées de chevaux avaient été laissées sur la voie d'évitement pendant un certain temps sans recevoir les soins nécessaires. Le 1er septembre, les ordres du camp de Valcartier annonçaient l'établissement d'un dépôt de remonte à l'extrémité nord du camp, le personnel devant en être fourni temporairement par la compagnie n° 5 du corps d'Intendance. Des chevaux arrivaient de toutes les parties du Canada avant cette date et on manquait d'espace et d'accessoires de piquetage. On remédia à la situation en érigeant des corrals en plein air, clôturés au moyen de poteaux abattus dans les bois dont l'emplacement du camp était doté. A deux reprises, la nuit, des chevaux se sont échappés de ces corrals pour courir à la débandade à travers le camp.

À mesure que les chevaux arrivaient au camp, on les examinait en vue de maladies contagieuses et on isolait ceux qui étaient atteints. On inoculait chaque cheval d'un streptocoque prophylactique, recherchant tout particulièrement les cas d'influenza. La section vétérinaire de la milice de Winnipeg arriva le 26 août à Valcartier, au nombre de vingt-six, et érigea immédiatement un hôpital vétérinaire. Le vétérinaire

de chaque unité aménagea des enclos à découvert pour les chevaux malades dont il présentait un état chaque jour au chef du service vétérinaire.

On avait acheté pour le contingent 8,150 chevaux à un prix moyen de $172.45. Dès la mi-septembre il était apparent que tous n'étaient pas aptes au service actif. Une commission d'officiers prononça la réforme de 291 d'entre eux. Ceux-ci et d'autres qui avaient reçu des blessures ou qui étaient en mauvais état, au nombre de 481, furent vendus à l'encan à Québec à un prix moyen de $54.

INSTRUCTION, RASSEMBLEMENTS ET REVUES

L'instruction des recrues à Valcartier se fondait sur le *Mémorandum à l'intention des camps d'instruction,* 1914, publié par le ministère de la Milice et de la Défense au début de cette année-là. C'était la neuvième édition d'une publication annuelle, modifiée et mise à jour. Elle comprenait deux parties: la partie I, "Instructions relatives à l'entraînement des armes et services", et aussi au tir, à la signalisation et aux cours d'instruction. La moitié de ses 73 pages était consacrée au programme d'instruction d'un séjour de huit à seize jours au camp. La partie II, traitant d'administration, donnait en 61 pages des renseignements essentiels en matière de personnel, tenue, équipement, ordres, gardes, eau, ferrage de chevaux et routine journalière.

Ces instructions étaient destinées aux cours d'instruction annuels de la milice, où les unités, déjà organisées, avaient leurs propres officiers, sous-officiers et hommes de troupe, déjà engagés, armés, vêtus, et examinés par le médecin. Les soldats assemblés à Valcartier, au contraire, n'avaient au début aucune organisation comparable. La composition, l'emplacement et le commandement des unités du corps expéditionnaire ne cessaient de changer. Les officiers et sous-officiers, étant temporaires et provisoires, se trouvaient à l'essai. Jusqu'à peu de jours avant son départ, un des bataillons provisoires comptait quatre lieutenants-colonels, tandis

qu'un autre n'en avait aucun, et c'était la même chose dans les grades inférieurs. Les nominations, avancements, remplacements, mutations et le passage à des grades inférieurs se produisaient avec une fréquence déroutante durant cette période de remaniement continuel. Comme on l'a déjà vu, officiers, sous-officiers et soldats devaient, en même temps qu'ils recevaient leur instruction, passer la visite médicale et se faire inoculer et assermenter; il fallait distribuer les articles d'habillement et d'équipement à mesure qu'ils arrivaient, et il y avait insuffisance de fusils.

La première mention de l'instruction parut dans les Ordres du camp du 22 août: "En ce qui concerne l'instruction, on adhérera, dans la mesure où les circonstances le permettront, aux principes exposés dans le *Mémorandum à l'intention des camps d'instruction*, 1914, partie I, Instructions relatives à l'entraînement... On distribuera des exemplaires de ce manuel jusqu'à concurrence du disponible. Temporairement, l'instruction s'effectuera conformément aux dispositions que prendront les commandants des bataillons provisoires." Ceux-ci devaient présenter chaque jour leur programme du lendemain. En conformité du programme général, on consacrait invariablement les premiers jours aux exercices élémentaires, au tir, à l'école de la pièce et à l'équitation. Puis venaient des marches de plus en plus longues, qui, ajoutées aux exercices physiques quotidiens, servaient à endurcir les recrues. Certaines unités ayant l'avantage d'une plus forte proportion de personnel venant de la même unité de la milice firent des progrès rapides et exécutèrent des thèmes d'avant-poste la nuit.

Le personnel instructeur, au nombre de 80, réparti dans tout le corps expéditionnaire, était occupé du matin au soir. Le commandant de l'école de tir (le lieutenant-colonel R. A. Helmer), aidé d'un personnel de huit, fut envoyé au camp où, plus tard, assisté de cinq officiers instructeurs de tir, il assuma la direction du tir à la cible que sept bataillons inaugurèrent le 27 août. Le remaniement des troupes, qui élevait, le 2

septembre, le nombre des bataillons de douze à seize, interrompit le programme de tir, mais, dès le 19 septembre, les seize bataillons avaient accompli de six à onze demi-journées au champ de tir, pratiquant la plupart du temps à 100 et 200 verges, sauf sept bataillons qui tirèrent aussi à 300 verges, et presque tous les fantassins avaient tiré le nombre de coups prescrit, c'est-à-dire 5 coups visés par l'ouverture, 15 coups visés par la hausse de combat, 15 coups rapides par la hausse de combat et 15 coups d'exercices d'attaque. Pour une proportion considérable des recrues qui avaient servi dans les armées britanniques ou dans la milice canadienne ou qui avaient l'habitude de tirer avec leurs propres fusils de chasse, ce cours-là suffit; les autres le répétèrent plusieurs fois. Peu d'unités accomplirent les exercices de campagne ou de tir et mouvement combinés et aucune ne tira à plus de 300 verges. Le ministre se trompait lorsque, dix-huit mois plus tard, parlant de tir à 500 verges, il disait que les tireurs y avaient fait preuve d'une adresse extraordinaire et exprimait l'avis que les soldats avaient appris à manier le fusil d'une façon qui n'avait jamais été égalée.[116]

Peu à peu les exercices dans les zones de brigade s'accomplissaient par des corps de troupe plus nombreux et devenaient de plus en plus techniques. Une de leurs premières applications pratiques fut la construction par le Génie de deux ponts cintrés sur la rivière Jacques-Cartier, l'un pour l'infanterie et l'autre pour l'artillerie, reliant le camp à une étendue de terrain boisé qu'on utilisait pour les manoeuvres. Les manoeuvres de brigade, auxquelles participaient toutes les armes, furent tenues par un temps beau et chaud les 15, 16 et 17 septembre; alors que, sous la surveillance des commandants de brigades d'infanterie et dirigés par un personnel d'officiers instructeurs compétents agissant comme arbitres, s'exécutèrent des thèmes tactiques avec troupes, embrassant des idées générales et spéciales. À deux reprises S.A.R. le feld-maréchal duc de Connaught suivit les manoeuvres avec un intérêt critique.

Le "Mémorandum" ne comprenait aucun programme pour les dimanches, mais les ordres du camp assignèrent deux dimanches à des revues par le gouverneur général. Le 6 septembre, sous le commandement du colonel l'hon. S. Hughes, au lieu du commandant du camp, les troupes, sauf les soldats qui n'avaient pas encore d'uniformes, défilèrent en colonne par quatre sur le vaste plateau herbeux situé au sud des lignes, par une pluie battante qui transformait le camp en une mer de boue. Cette revue se distingua en outre par la variété des uniformes, l'insuffisance de fusils, l'excellence du physique et de la tenue des soldats. La pluie continua toute la journée. Dans les ordres du camp parut le message spécial suivant:

"Son Altesse Royale félicite l'honorable ministre de la Milice et de la Défense du Canada pour la revue bien organisée qui a eu lieu hier. Très contente de la tenue des hommes dans des conditions fort désavantageuses, elle considère que tous, officiers, sous-officiers et soldats, se sont fait honneur.

Son Altesse Royale regrette que, le mauvais temps ayant empêché la tenue des manoeuvres aujourd'hui, elle n'ait pas pu voir les troupes à l'oeuvre. Toutefois, elle désire que tous comprennent la nécessité de consacrer toute leur énergie à l'entraînement durant leur séjour au camp, ainsi que de maintenir un haut degré de discipline.

Son Altesse Royale vous quitte avec l'assurance qu'un magnifique moral anime ces Canadiens patriotes venus de toutes les parties du Dominion prendre part à la défense de l'Empire dans ce moment troublé de son histoire. Elle a pleine confiance que leur exemple sera suivi par tous les Canadiens capables d'aider la mère patrie sur le champ de bataille s'il devient nécessaire de leur adresser un nouvel appel."

Le dimanche 13 septembre eurent lieu cinq offices divins volontaires, où l'assistance fut nombreuse. Le lendemain, une deuxième revue par le gouverneur général fut substituée aux inspections par le ministre; le temps était beau et l'on remarqua une grande amélioration dans tous les domaines. La revue finale eut lieu le 20 septembre: toutes les unités du corps

expéditionnaire y figuraient; conduites comme ci-devant par le ministre de la Milice en uniforme, elles défilèrent devant le gouverneur général accompagné par Son Altesse royale la duchesse de Connaught et par la princesse Patricia. À l'intention des civils, on fit circuler des trains spéciaux correspondant avec les trains de Montréal, d'Ottawa et de Toronto. Le 20 septembre, huit de ces trains transportèrent de Québec au camp 9,800 personnes.

À la revue finale assistaient le premier ministre, qui avait déjà visité le camp, et des membres du gouvernement. Le ministre de la Milice se multipliait. Il fit de fréquentes visites au camp et exerça le contrôle le plus étroit sur les questions d'administration et d'instruction. Dans les nominations d'officiers, il statuait en dernier ressort, bien que, pour les postes subalternes, il se montrait disposé, dans la plupart des cas, à accepter les propositions des commandants d'unité. Aux représentants de la presse il accordait des entrevues tous les soirs et exprimait ses idées avec la plus grande vigueur. Les protestations et les critiques dirigées contre lui à cette époque par un nombre croissant d'adversaires (entrepreneurs déçus, officiers méconnus, civils mal renseignés), loin de modifier sa façon d'agir, servirent plutôt à le porter à des propos encore plus malveillants et à des actes encore plus agressifs. Les officiers de la milice permanente et d'autres, rompus aux méthodes militaires anglaises, réprouvèrent sa conduite comme conduisant à la confusion. Nombre de volontaires de la milice non permanente, impressionnés par son oeuvre, devinrent ses amis et ses admirateurs. Ceux qui ne le connaissaient pas s'émerveillaient de son énergie et de son enthousiasme, mais restaient perplexes devant son langage intempéré, surtout quand, en haranguant les officiers à Valcartier, il tourna en dérision un régiment anglais. Son attitude, tout en suscitant la désapprobation, attira l'attention générale sur les nouvelles conditions nées de l'état de guerre et concentra l'intérêt public sur le corps expéditionnaire canadien.

LE COMMANDEMENT DU CONTINGENT

Plus de six semaines s'étaient écoulées depuis le premier appel de volontaires, mais aucune déclaration officielle n'avait encore été faite quant à la désignation de leur commandant, sauf la réponse du ministre, à la Chambre des communes, le 22 août, à l'accusation qu'il entendait assumer lui-même le commandement du contingent:

"Il ne m'est pas permis d'exprimer mes idées personnelles en la matière, mais je me crois autorisé à dire que celui qui commandera les volontaires aura leur confiance et la mienne."

Trois jours plus tard, un câblogramme reçu du War Office disait:

"Le Conseil de l'armée désire savoir le nom de l'officier désigné pour commander le corps expéditionnaire canadien."[117]

Le même jour le ministre télégraphiait à lord Kitchener:

"Au sujet du commandement du corps expéditionnaire, je désire, avant de soumettre des noms, savoir si le contingent sera maintenu à titre de division ou divisé en brigades."[118]

Le War Office répondit le lendemain que "les Canadiens seront probablement utilisés tel qu'ils ont été organisés et envoyés au front à titre de division".[119] Le ministre proposa à lord Kitchener les noms de trois lieutenants-généraux anglais en retraite qui s'étaient distingués dans la guerre sud-africaine, y compris lord Dundonald. Aucun de ceux-là ne fut nommé, cependant, et au cours des entretiens privés qui durèrent près d'un mois et auxquels prirent part le gouverneur général et le premier ministre, le nom du major-général E. A. H. Alderson, C.B., fut mentionné. Il existe des preuves que le chef de l'état-major du Canada espérait voir le choix tomber sur le général Alderson, qu'un officier supérieur qui avait servi sous ses ordres en Afrique du Sud, recommandait aussi parce que "commandées par lui, nos troupes ne se trouveraient pas exposées à des dangers inutiles". En fin de compte,

le ministre télégraphia à lord Kitchener le 25 septembre: "J'approuve d'avance votre choix." [120] Ce jour-là, le major-général Alderson fut désigné et il eut un entretien avec le haut commissaire canadien intérimaire à Londres. Il devint lieutenant-général à compter du 14 octobre, date de l'arrivée du contingent. Le ministre répondit comme suit: "Merci pour avoir choisi Alderson. Il est l'idéal des soldats canadiens."

Dans l'intervalle et jusqu'après le départ du contingent, sa destination demeura aussi obscure que quand le ministre déclarait à la Chambre des communes le 21 août: "Nous n'avons rien à dire concernant l'affectation des troupes une fois qu'elles ont traversé l'océan et nous n'avons pas été informés de leur destination."[121]

CHAPITRE III

AU DELÀ DE L'ATLANTIQUE

NOLISEMENT DE TRANSPORTS–EMBARQUEMENT–PROTECTION–LA TRAVERSÉE –CHANGEMENT DE DESTINATION–NOUVELLES OFFRES–GARDES TERRITORIALES–AUTRE ASSISTANCE–LE COMITÉ DES OBUS–LA FINANCE DE GUERRE

NOLISEMENT DE TRANSPORTS

Dans les négociations préliminaires visant à la location de navires pour transporter le premier contingent en Europe, le ministre recourut de nouveau aux mesures directes. À la, suite de la demande du War Office déjà mentionnée,[64] il convoqua les représentants des grandes entreprises de navigation à Ottawa le 15 août et leur exposa son besoin de navires pour transporter 25,000 soldats de Québec au delà de l'Atlantique avant la mi-septembre. Les services du quartier-maître général choisirent des vaisseaux appropriés parmi ceux que la compagnie pouvait mettre à leur disposition et, dès le 11 septembre, le sous-ministre de la Milice avait signé des marchés, approuvés par le ministère de la Justice, pour vingt navires, dont neuf étaient destinés entièrement et deux partiellement aux chevaux. L'inclusion de nouvelles unités de la zone des étapes exigeait quatre bateaux de plus et la décision d'envoyer toutes les troupes assemblées à Valcartier en nécessita encore six, dont on se procura les derniers à la dernière minute. Les tarifs, conformes à ceux de l'Amirauté et établis d'après la vitesse, variaient de 14s. 3d. à 18s. 9d. par tonne brute enregistrée, dont dix shillings étaient payés d'avance. La charte-partie comportait la stipulation que toute recette provenant de cargaison privée portée à titre de lest, ce qui était permis, devait être créditée au gouvernement canadien, qui assumait tous les risques de guerre relatifs aux

navires et à leur cargaison. En outre, le gouvernement canadien devait statuer sur toutes réclamations relatives à l'alimentation des troupes et aux recettes provenant du transport de cargaisons, mais les tarifs de nolisement et les réclamations relatives aux primes d'assurance contre les risques de guerre, aux dépenses de nouvel équipement, de refonte de navires, etc., devaient faire l'objet de vérifications par l'Amirauté. Les compagnies de navigation s'engagèrent à fournir les vivres d'après des menus approuvés, moyennant un prix fixe de $1.10 par jour pour les officiers, sous-officiers brevetés et sergents, et 65c. pour les hommes de troupe. Ils s'engagèrent en outre à munir les navires de vivres supplémentaires pour assurer une marge de sécurité de sept jours en sus des quatorze jours prévus pour le voyage.

Afin de donner les instructions nécessaires pour la refonte des navires à Montréal de façon à les rendre propres au transport des troupes, de vérifier leur contenance, de s'assurer que leurs soutes étaient suffisamment garnies et de vérifier la vitesse moyenne en mer, le ministère de la Milice se procura au ministère de la Marine et des Pêcheries les services du capitaine H. St. G. Lindsay qu'il désigna surintendant du transport maritime. Au fur et à mesure de la refonte de chaque vaisseau, on l'envoyait à Québec, où l'embarquement était surveillé par le lieutenant-colonel W. Price, déjà mentionné au sujet de la construction du camp de Valcartier, que le ministre nomma directeur général de l'embarquement, ou chef de l'embarquement.

Un projet de répartition des troupes, dressé par le directeur du ravitaillement et du transport, fut publié le 17 septembre,[122] mais l'accroissement du nombre à envoyer outre-mer et le changement dans la contenance et le nombre des navires, ainsi que les difficultés et retards dans les refontes, bouleversèrent ce projet qui, bien que revisé, fut sommairement rejeté par le ministre. Le colonel Price, qui dirigeait l'embarquement à Québec, se procura comme adjoint un civil, M. A. G. Gorrie. Le ministre ordonna en outre au lieute-

nant-colonel J. G. Langton, l'officier d'Intendance le plus élevé en grade de la milice non permanente, qui avait dirigé le transport ferroviaire au tricentenaire de Québec en 1908, de se mettre à la disposition du colonel Price pour assurer la liaison avec le personnel du camp de Valcartier, où il avait été commissaire de gare.

De nouvelles difficultés surgirent à propos du transport des troupes. On prétendait que, vu les marées et le manque de moyens de chargement, il serait impossible d'embarquer les chevaux à Québec. L'autre solution consistait à envoyer les 7,500 chevaux par chemin de fer à Montréal et les embarquer là. On constata cependant la possibilité d'utiliser le *Leonard,* bac de chemin de fer transcontinental doté d'un pont automatiquement ajustable, qui se trouvait alors à Québec. En fin de compte, on embarqua la plupart des chevaux par la voie directe en tirant profit des trois heures durant lesquelles la marée était propice. Ayant noté des différences dans les états relatifs à l'espace qu'offraient certains navires, le Q.G. de la milice envoya deux officiers d'état-major à Montréal. Ils constatèrent que quelques-uns des quatorze vapeurs nolisés qui y avaient été assemblés étaient chargés jusqu'aux panneaux de marchandises à propriété particulière, ainsi que de 135,275 des sacs de farine donnés en cadeau à la métropole. Afin de ménager de l'espace pour les véhicules et bagages militaires, on déchargea partiellement quelques-uns des vaisseaux, ce qui produisit un nouveau changement dans les chiffres de l'espace disponible. Les camions automobiles du convoi administratif et du parc des munitions divisionnaire étaient trop larges pour les panneaux de tous les navires, sauf un: le *Manhattan*. Quelques-uns des navires manquant de fournitures, le ministère de la Milice et de la Défense dut prêter 2,855 lits, ainsi que de la literie, des articles d'émail, des pliants et même des ceintures de sauvetage.[123] Des discussions s'élevèrent sur le nombre d'officiers par cabine et le nombre de chevaux par palefrenier: les règlements militaires prescrivaient quatre chevaux et les règlements civils, vingt.

En fin de compte, à cause du manque d'espace pour les passagers dans quelques-uns des transports de chevaux, on fixa le maximum à seize.

EMBARQUEMENT

Du fait du ministre, que le formalisme des méthodes militaires impatientait, et à cause des retards résultant de la confusion quant à la contenance des navires, le directeur du ravitaillement et du transport n'eut rien à voir, à partir du 25 septembre, à la répartition ni à l'embarquement. Trois unités seulement s'embarquèrent dans les navires prévus d'après son plan, et cela par le seul effet du hasard. Désormais le directeur du transport naval à Montréal devait télégraphier l'heure du départ, et, parfois, l'espace disponible restant dans chaque navire, au directeur de l'embarquement à Québec qui avisait le commandant du camp de Valcartier de l'espace censé disponible et de l'heure où commencerait le chargement. On avait prévu que les transports de chevaux, dont l'allure était plus lente, seraient chargés d'abord et acheminés d'avance, le 24 septembre, sous l'escorte du navire *Niobe* de la marine canadienne,[124] mais, ayant constaté qu'ils ne seraient pas tous prêts avant le 27 septembre,[125] on décida qu'ils accompagneraient les transports de troupes[126] et que l'embarquement des unités montées et à pied se ferait simultanément. Un autre plan, comportant le dépôt des véhicules et bagages dans le terrain de l'exposition à Québec en attendant leur chargement, fut aussi abandonné, bien qu'on se servît de cet endroit comme camp intermédiaire pour les troupes montées. On synchronisa l'arrivée des troupes à Québec pour correspondre à l'arrivée d'un navire disposant d'à peu près l'espace voulu. La première des unités montées, – elles se rendirent toutes à Québec par route, – commença à s'embarquer le 23. La première des unités à pied, lesquelles accomplirent le trajet par chemin de fer, s'embarqua deux jours plus tard.

À Québec, on chargea aussi des canons, du matériel et

des munitions destinés au D.D.O.S. à Woolwich. Les articles principaux composant cet envoi étaient quarante-deux canons de 18, neuf de 13, six de 60, cinquante-six caissons de munitions et 11,847 obus, contribution au stock commun prise sur les réserves du Canada.[127] Cet envoi était en sus des cinquante-quatre canons de 18, douze de 13 et quatre de 60, avec leur plein de 198 caissons de munitions et 1,500 obus par canon, requis pour la mobilisation des unités d'artillerie du contingent. Au cours des douze mois suivants, le Canada expédia outre-mer 41 canons et obusiers additionnels.[127a]

Dans peu de cas s'en tint-on au sage principe militaire de faire accompagner chaque unité, dans un même navire, de ses chevaux, véhicules et bagages.[128] Le War Office avait dès le début demandé que chaque unité apporte avec elle dans le même navire certains articles d'équipement, – marmites, couvertures (deux par homme), bâches de campement, seaux, accessoires de piquetage, etc., – dont il y avait pénurie dans les Îles britanniques. Aux ordres donnés à cet effet, le chef d'état-major ajouta: "L'inobservance de ces instructions entraînera de sérieux ennuis." Il n'était pas question d'apporter des tentes ou du mobilier de camp, et les articles désignés accompagnaient généralement le contingent mais, comme il avait fallu en convenir à regret, rarement l'unité.[129] L'état de choses qui existait sur les quais de Québec pendant quelque temps était indescriptible; selon le directeur adjoint de l'embarquement, "tout était confusion".[130]

À une occasion il fallut débarquer une unité et la remplacer à cause du manque d'espace. Plusieurs des navires, insuffisamment chargés, durent, avec le concours du service municipal des incendies, prendre une charge d'eau à titre de lest. Après que le dernier transport eut démarré, à 5 heures du matin le jeudi 1er octobre, il restait un petit nombre d'hommes, 863 chevaux, des véhicules, des munitions et une quantité considérable d'équipement, de vivres et de matériel divers, se montant à 4,512 tonnes, qu'on chargea dans un transport supplémentaire, le *Manhattan,* qui, ayant à son bord 45 civils

engagés pour s'occuper des chevaux, partit seul, quatre jours plus tard. Le directeur de l'embarquement estimait que le personnel peu nombreux, inexpérimenté et fréquemment remplacé dont il avait disposé et qui était désavantagé par la négligence de la part de plusieurs unités à observer les instructions, surtout en ce qui concerne la présentation d'état des effectifs et de l'espace requis pour le matériel, avait fait tout son possible.[131, 132, 133, 134, 135]

Le commandement du contingent était exercé par le colonel V. A. S. Williams, le militaire le plus élevé en grade présent. Avec l'état-major du contingent, il s'embarqua sur le *Franconia.*

Après le chargement, les transports mouillèrent dans le fleuve et des ordres cachetés furent remis au capitaine du navire et au commandant des troupes à bord. Le premier de ces ordres, signé par le directeur du transport, enjoignait au capitaine de se diriger vers l'embouchure du fleuve;[136] le deuxième, émanant de la même source et ouvert après le débarquement du pilote à la Pointe-au-Père, prescrivait de continuer le trajet jusqu'au bassin de Gaspé à l'entrée duquel le navire de la marine canadienne *Canada* transmettrait des ordres concernant le mouillage.[137] Le troisième consistait en un message d'adieu lu aux troupes assemblées sur le pont:

"À la veille de votre départ du Canada je tiens à vous féliciter du privilège que vous avez, de concert avec les autres troupes de la Couronne, de combattre pour l'honneur du roi et de l'Empire.

Vous avez noblement répondu à l'appel du devoir et le Canada saura apprécier l'esprit patriotique qui vous anime.

J'ai pleine confiance que vous ferez votre devoir et que le Canada aura toute raison d'être fier de vous.

Vous quittez nos rives avec l'assurance que tous les coeurs canadiens battent à l'unisson des vôtres et que nos prières et nos meilleurs voeux vous accompagnent. Que Dieu vous bénisse et vous ramène victorieux."

Le gouverneur général du Canada,

ARTHUR, F.M.

D'ordre du ministre de la Milice, on avait demandé au ministère de la Marine et des Pêcheries et au ministère du Service naval de s'assurer "que tous les moyens soient pris pour découvrir et empêcher la pose de mines dans le Saint-Laurent ou ailleurs sur la route de l'Angleterre". Ni l'un ni l'autre des ministères ne possédait de dispositifs antimines, mais tous deux firent publier des avis demandant qu'on se tienne à l'affût de mines et de bateaux suspects dans le fleuve. Ils n'acceptèrent aucune responsabilité pour le restant de la route.

Avant de quitter Québec, les capitaines des navires avaient reçu du contre-amiral R. E. Wemyss, C.M.G., M.V.O., l'officier de marine anglais désigné pour commander l'escorte transatlantique, des ordres secrets comportant des prescriptions rigoureuses relativement à la dissimulation des lumières, lesquelles furent observées, et à la fermeture des postes de T.S.F. des navires, lesquelles ne furent pas toujours observées au début. Le Conseil privé avait édicté dix jours plus tôt (C.P. 2358 du 12. ix. 1914) des prescriptions rigoureuses interdisant la divulgation sans autorisation de renseignements d'ordre naval ou militaire, mais elles ne parurent que trois mois plus tard. Comme mesure de précaution immédiate, cependant, on avait enjoint à la presse, avant l'arrivée du premier transport à Québec, de ne pas publier le nombre de navires ni mentionner l'embarquement du contingent. La plupart des journaux canadiens observèrent cette consigne, mais bientôt la nouvelle se répandit dans le monde entier. Le 28 septembre, au beau milieu de l'embarquement, les journaux citaient les paroles suivantes prononcées par le gouverneur général à une réunion publique à Ottawa:

"Récemment, j'ai eu à plusieurs reprises le plaisir de visiter Valcartier et aussi d'être présent à l'embarquement, qui n'est peut-être plus un secret, des troupes canadiennes."

À la même occasion, le premier ministre aurait dit:

"J'ai visité Valcartier à deux reprises. Ceux d'entre vous

qui n'ont pas eu cet avantage peuvent être sûrs que le corps expéditionnaire qui vient de s'embarquer est l'égal de ce qu'il y a de mieux parmi les armées de l'Empire."

Ces déclarations avaient pour but de tromper l'ennemi. Afin de renchérir sur la duperie, l'amiral Wemyss donna à comprendre aux journaux que les transports allaient faire route indépendamment. Le War Office s'attacha à chiffrer tous les câbles et réclama instamment une liste détaillée du personnel, des chevaux et du matériel compris dans chaque transport. La liste était tellement longue que le ministre informa le War Office qu'il allait l'adresser en clair,[128] ce qu'il fit effectivement. Le télégramme d'avertissement ayant attiré des remontrances du War Office[139] on y répondit: "Votre télégramme reçu trop tard"[140] et le même jour: "Peu susceptible de nuire... Les noms des transports et l'effectif du contingent avaient déjà été publiés."[141] De fait, il n'en résulta aucun inconvénient et, bien que des journaux contenant d'amples renseignements soient certainement parvenus en Allemagne avant que le convoi n'arriva à destination, l'Amirauté allemande ne prit aucune mesure effective pour l'intercepter. On sait maintenant que l'amiral von Tirpitz croyait que 20,000 Canadiens étaient rendus au Havre le 8 octobre.[142]

PROTECTION

L'Amirauté avait depuis longtemps pris des mesures minutieuses pour assurer la sécurité du contingent. En réponse à la demande de renseignements datée du 13 août au sujet de la date d'embarquement, le ministre avait déclaré le 19 août:

"Environ 25,000 soldats canadiens seront prêts à traverser l'Atlantique avant la mi-septembre. Il faudra une escorte de croiseurs. Tous traverseront en même temps. Que proposez-vous?"[143]

Ce télégramme fut croisé par un message explicatif du War Office en date du 20 août, répétant la demande du 13:

"Le Conseil de l'armée désire savoir la date où le contingent sera prêt à s'embarquer, car l'Amirauté tient à

prendre d'avance les dispositions nécessaires pour le convoiement des transports?"[144]

Les circonstances déjà indiquées retardèrent la fixation de la date de l'embarquement. L'indication "avant la mi-septembre", se révéla quelque peu optimiste. Le 9 septembre, le ministre câblait au War Office:

"Le Gouvernement désire savoir si l'escorte sera disponible entre le 22 et le 27 courant."[145]

La réponse, en date du 12 septembre, était ainsi conçue:

"L'escorte peut être prête le 24 septembre. Le corps expéditionnaire sera-t-il prêt à s'embarquer à cette date?"[124]

Il était déjà évident que cette nouvelle date serait encore trop hâtive. On avait accordé aux fournisseurs jusqu'au 21 septembre pour achever la livraison des approvisionnements et il faudrait une semaine pour les distribuer.[146] En outre tous les navires nécessaires ne seraient pas disponibles avant le 26. Le premier ministre répondit donc:

"Le corps expéditionnaire canadien sera prêt à s'embarquer le 27 septembre."[125]

De concert avec une escadre française, la 12e escadre de croiseurs, commandée par le contre-amiral R. E. Wemyss, gardait l'entrée occidentale de la Manche. Le 10 septembre, le contre-amiral Wemyss reçut l'ordre de transmettre sa mission à l'amiral Bethell, commandant de la 7e escadre de ligne, et de conduire son escadre à Plymouth pour s'y approvisionner en charbon, puis à Halifax pour escorter le convoi canadien, alors évalué à quatorze transports, qui devaient partir, pensait-on, le 24.

L'interception possible du convoi pouvait venir de navires de guerre allemands stationnés dans leurs propres ports, des quatorze paquebots allemands armés qui se trouvaient dans les ports de New-York et Boston ou du *Karlsruhe,* dans la région de Pernambouc, seul croiseur allemand isolé qu'on savait être à distance d'attaque. On prit des dispositions pour

que la Grande Flotte anglaise pare à la première de ces possibilités: l'amiral Hornby, avec une escadre de croiseurs comprenant le *Niobe,* devait couvrir les ports atlantiques de l'Amérique du Nord et l'escorte, repousser les attaques directes. Quand on apprit que le convoi se composait de 32 transports au lieu de 14, on désigna d'autres puissants navires de guerre pour l'accompagner.[147]

Le ministre, soucieux de la sécurité du convoi, demanda, le 16 septembre, des précisions sur la composition de l'escorte, signalant le danger de capture provenant des vitesses variées des transports. Le renseignement demandé parvint au gouvernement canadien trois jours plus tard:

"L'escorte du contingent canadien comprendra quatre croiseurs, ainsi que le *Niobe,* de la marine canadienne et le *Glory* de la marine anglaise, sous le commandement d'un amiral. Elle sera renforcée en route par un second navire de guerre de la classe *Glory.* L'ensemble de la Grande Flotte protégera l'escorte contre les attaques par des forces ennemies considérables. L'Amirauté est à prendre toutes les mesures voulues relativement à l'escorte. La sécurité du convoi fait l'objet de l'étude la plus minutieuse."[148]

Le 15 septembre, lorsque l'amiral Wemyss se trouva à trois jours de Plymouth, un message chiffré informait le ministre de la Milice que les croiseurs s'assembleraient en temps voulu et que l'amiral se concerterait directement avec lui au sujet du moment et du lieu où son escadre rencontrerait le convoi.[126] Bien qu'un fort vent debout réduisît à dix noeuds la vitesse des navires de guerre vieux de vingt ans, le *Charybdis* (vaisseau amiral), l'*Eclipse* et le *Talbot,* et que le *Diana* retardé à Plymouth par une panne de machine, fût 300 milles en arrière, l'escadre arriva à Halifax le 22 septembre et l'amiral s'entretint avec le ministre à Québec le 24. Apprenant que le convoi comprendrait trente transports, il amplifia ses plans, dressés au cours du voyage, pour convenir au nombre plus considérable de transports. Le lendemain, il informa l'Amirauté qu'il ne pourrait pas quitter le Saint-Laurent avant

le 1er octobre. Conformément à ses instructions, les transports de troupes, à leur arrivée au bassin de Gaspé, mouillèrent dans la position que chacun devait occuper dans le convoi pour se rendre en mer en formation de flotte: trois colonnes de front, quinze câbles les unes des autres et désignées X, Y, Z, chacune ayant un croiseur en tête, et le quatrième en arrière.

Z	**Y**	**X**
H.M.S. ECLIPSE	H.M.S. DIANA	H.M.S. CHARYBDIS
MEGANTIC	CARRIBEAN	SCOTIAN
RUTHENIA	ATHENIA	ARCADIAN
BERMUDIAN	ROYAL EDWARD	ZEELAND
ALAUNIA	FRANCONIA	CORINTHIAN
IVERNIA	CANADA	VIRGINIAN
SCANDINAVIAN	MONMOUTH	ANDANIA
SICILIAN	MANITOU	SAXONIA
MONTEZUMA	TYROLIA	GRAMPIAN
LAPLAND	TUNISIAN	LAKONIA
CASSANDRA	LAURENTIC	MONTREAL
		ROYAL GEORGE

H.M.S. TALBOT

Cependant, d'autres retards s'étant produits, la flottille ne se mit pas en route le 1er ni le 2, date à laquelle le ministre rendit visite au contingent dans le bassin de Gaspé et passa en chaloupe d'un navire à l'autre, distribuant des ballots de son discours d'adieu[149] aux troupes, qui le reçurent avec des sentiments mixtes. Constatant la vétusté des croiseurs qui constituaient l'escorte, il télégraphia à Ottawa un message destiné à l'Amirauté:

"Escorte tout à fait insuffisante. Nécessaire de l'augmenter."

Le gouverneur général, en transmettant le message, demanda si l'Amirauté était parfaitement sûre de la suffisance de l'escorte.[150] La réponse, qui réitéra l'explication précédente du projet de disposition des navires de guerre protecteurs, fut

affirmative.[151] Mais l'amiral Wemyss éprouva les mêmes doutes et, à la conclusion du voyage, informa l'Amirauté que, dans les circonstances, il considérait les risques encourus comme injustifiables.[152]

LA TRAVERSÉE

À 14 h. 30, le samedi 3 octobre, le vaisseau amiral *Charybdis* signala à tous les transports:

"Faites tirer les câbles court. Tous les navires de la colonne Z lèveront l'ancre à 15 h. et s'achemineront en formation de colonne, à neuf noeuds de vitesse, derrière le croiseur de tête, l'*Eclipse.*"

À 15 h. précises, l'*Eclipse* conduisit la colonne de bâbord dans le golfe à travers la sortie étroite du bassin de Gaspé. Comme le dernier navire de la colonne Z passait le croiseur de tête *Diana* de la colonne Y, tous les bateaux de cette colonne levèrent l'ancre et se mirent en route, également à neuf noeuds. De même, comme le dernier transport de la colonne Y passait le croiseur de tête *Charybdis* de la colonne X, cette colonne suivit, avec le *Talbot* comme croiseur de queue. Le convoi formait une longueur d'environ 21½ milles terrestres et les derniers navires passèrent l'entrée à environ 18 h. par un temps parfait: brise légère, coucher de soleil magnifique, lune pleine et claire. Dès que la première colonne fut rendue en mer, on réduisit la vitesse et les deux autres colonnes s'alignèrent en formation de flotte. On signala alors la route, ainsi que la vitesse (10 noeuds), et le convoi s'engagea dans la première étape du trajet de 2,504 milles vers sa destination finale. Le dimanche, dès midi, il était au large du cap Ray. À 6 h. 30 le lendemain, au large de Saint-Pierre-et-Miquelon, le cuirassé *Glory* de l'escadre de l'amiral Hornby, rallia l'escorte et se plaça cinq milles au sud. Au-dessous de l'horizon et gardant le flanc sud de la route était son vaisseau amiral, le *Lancaster,* tandis que le *Suffolk*, le *Niobe* et le croiseur auxiliaire *Caronia* surveillaient la région de New-York.

Au milieu de la matinée, quatre coups de sifflet courts et

rapides venant du *Royal Edward* qui avait soudainement rompu les rangs, son drapeau signalant "Un homme à la mer!" furent notés par le navire suivant, le *Franconia.* En réponse aux coups de sifflet, le *Franconia* renversa la marche des machines à pleine vitesse arrière, tandis que du pont on lança une bouée de sauvetage à quelques yards de l'homme et on fit descendre, en 90 secondes, un bateau de sauvetage, muni de son équipage, qui le repêcha, après quoi les transports reprirent leurs places.

À 11 h. du matin le transport *Florizel,* ayant à son bord le contingent de Terre-Neuve, rallia le convoi et se plaça derrière le dernier transport de la colonne du nord. Dans l'après-midi l'*Eclipse* se lança à la poursuite d'un navire inconnu, mais constata qu'il était inoffensif.

L'emploi du temps à bord des transports était laissé au commandant des troupes, en consultation avec le capitaine du navire. Règle générale, le réveil avait lieu à 5 h. 30 ou 6 h. 30 et le déjeuner, après les exercices physiques, de 7 h. à 8 h. On consacrait la matinée au balayage et au nettoyage, à la montée des gardes et aux rassemblements. Le repas du midi, variant de 11 h. 45 à 1 h., était suivi du rassemblement de l'après-midi. Les rassemblements du matin et de l'après-midi comprenaient les exercices du fusil, l'école de l'escouade et de la pièce, la signalisation, les exercices physiques et les exercices de sauvetage. Sur tous les transports, on effectua des exercices de sauvetage au moins deux fois au cours du voyage et il y eut plusieurs inspections. Le dimanche, il y avait des rassemblements pour le service religieux et le samedi, des sports. Les officiers assistaient à des conférences à 5 h. et 8 h. du soir. Les hommes prenaient le souper à 6 h. et les officiers le dîner à 7 h. Bien que l'extinction des feux sonnât à 9 h. 15, on trouvait dans presque tous les navires assez de loisir pour organiser des concerts et on procédait à la collecte habituelle au bénéfice des oeuvres de secours aux matelots. La course quotidienne (de 200 à 250 milles) et la position du midi suscitaient l'intérêt habituel. L'envoi de

messages par sans-fil était interdit, "sauf extrême nécessité", mais la T.S.F. captait les nouvelles de navires qui passaient ou de la station Marconi à Poldhu. Bien que la plupart des transports fussent amplement approvisionnés, il s'éleva dans quelques-uns des plaintes quant à la quantité et à la qualité; dans l'un d'eux les troupes durent moudre du blé de la cargaison pour leur propre subsistance.

Le 6 et le 7, on aperçut des navires inconnus. Les deux transports rapides, le *Laurentic* et le *Royal George,* agissaient comme éclaireurs sur l'un et l'autre flanc pendant le jour. À midi, le 8, le vaisseau amiral *Lancaster* de l'amiral Hornby fila à travers le convoi de l'est à l'ouest entre les colonnes X et Y signalant "bonne chance", en quittant l'escorte à la longitude 40° ouest, limite orientale de sa station. Le *Monmouth,* même par brise légère et mer maniable, ne put maintenir la vitesse de dix noeuds, ce qui retarda les vaisseaux suivants de la colonne du centre. L'amiral diminua donc la vitesse à 8 noeuds jusqu'à ce que les vaisseaux eussent repris leurs places et ensuite envoya le *Monmouth* en avant comme transport de tête pour régler l'allure: environ neuf noeuds et demi. On ne permit aucune lumière, sauf une lumière de direction à l'huile à l'arrière de chaque vaisseau. En cas de brouillard, chaque navire devait remorquer une bouée de ce nom à une distance de trois câbles.

À l'aube du samedi 10 octobre, à 49° 45' N. et 27° 05'O. on aperçut deux grands navires en avant. C'était le *Princess Royal* et le *Majestic* qui attendaient à ce rendez-vous depuis deux jours. Le premier, un croiseur cuirassé de combat de la Grande Flotte, prit place sur l'aile du nord et à environ six milles; le second, un navire de combat de l'escadre de l'amiral Bethell, se plaça à environ six milles en avant de la colonne du centre. Les deux se tinrent au niveau du convoi. Le lendemain, à titre d'escadre de tête, l'*Alaunia* et le *Montreal* se portèrent en avant, à la suite du *Diana,* remplacé par le *Majestic* à la tête de la colonne Y.

L'événement mémorable du voyage fut la visite, le 12,

du *Princess Royal.* Vers la fin de l'après-midi, comme le soleil baissait, rougeâtre, dans une mer calme, le *Princess Royal* quitta sa place pour se ranger à l'arrière du convoi, puis, au branle-bas de combat et pavoisé comme pour une inspection, passa avec un bruit de tonnerre à une allure de 22 noeuds entre les colonnes Y et Z. En passant les transports, la musique joua "O Canada" et "The Maple Leaf", les officiers debout sur le gaillard d'arrière, l'équipage poussant trois hourras, et les troupes entassées répondant à pleine poitrine.

Le même jour, l'amiral fit savoir que le lendemain (mardi le 13) on organiserait les transports en trois escadres: Blanc (12 noeuds), Bleu (10 noeuds), Rouge (8 noeuds). Mais le lendemain matin le vaisseau amiral signala: "Tous les navires conserveront leur formation actuelle jusqu'à nouvel ordre." Un vent du nord s'étant élevé durant la nuit, la mer était houleuse et, à 8 heures du matin, le vaisseau avait capté des signaux de sans-fil allemands qui même encore restent inexpliqués. Le même jour on signala la présence d'un sous-marin allemand au large de Cherbourg. Un deuxième, près de Culver (île de Wight), faillit être éperonné par le torpilleur anglais *N° 116.*

CHANGEMENT DE DESTINATION

La présence de sous-marins força l'Amirauté à changer la destination du convoi. L'idée primitive était de débarquer le contingent à Liverpool, mais on y renonça à cause de l'encombrement de la Mersey et le War Office prit des dispositions pour transporter les troupes par chemin de fer de Southampton aux camps de la plaine de Salisbury. Vu l'activité allemande dans la Manche, on décida, le 30 septembre, d'effectuer le débarquement à Devonport. Mais, par suite d'objections de la part du War Office, on opta de nouveau pour Southampton le 10 octobre, et on informa l'amiral Wemyss de la nouvelle décision. À 18 h. 30, le 13, la côte n'ayant pas encore été débarrassée des sous-marins, l'amiral reçut l'ordre d'entrer dans le goulet de Plymouth.

Ainsi, à 5 h. 45, le 14, le phare du rocher Bishop (îles de Scilly) étant par le travers, tous les navires, conformément à la dernière décision, filaient dans une mer houleuse et un fort vent du nord en direction de Devonport. Deux heures plus tard, sur un signal du vaisseau amiral, l'escadre Blanc quitta la colonne à tribord pour se ranger à la suite du croiseur *Eclipse* à 15 noeuds. Les premiers transports à arriver, l'*Alaunia* et le *Montreal,* qui s'étaient portés en avant escortés par le *Diana,* entraient dans le goulet de Plymouth à 7 h. L'escadre Blanc, ayant reçu l'ordre de filer à pleine vitesse au phare d'Eddystone, puis à la pointe Penlee, prit des pilotes à bord et s'achemina dans le goulet de Plymouth et ensuite dans le port militaire de Devonport. Les autres navires, maintenant protégés en outre par des croiseurs et des cuirassés et entourés d'une flotte de torpilleurs, arrivaient à la suite, mais durent attendre dans une mer houleuse, au large du brise-lames, leur tour d'entrer au fur et à mesure que les pilotes se trouvaient disponibles. À 16 h., le *Charybdis* arriva à Devonport mais ce ne fut qu'à 19 heures le lendemain soir que l'Amirauté put signaler: "Tous les transports canadiens sont arrivés à Plymouth."[153]

NOUVELLES OFFRES

Le premier contingent était à peine parti qu'on en offrait un deuxième:

6 octobre 1914.

"Le gouvernement canadien offre de fournir et d'entretenir en campagne un deuxième contingent de 20,000 hommes. Si l'offre est acceptée, quelle forme le contingent devrait-il prendre? Ayant cédé toutes nos pièces de 18, nous ne pouvons pas offrir une division complète, mais, à part l'infanterie, nous pourrons fournir des fusiliers montés et des unités, combattantes ou administratives, en vue de besoins spéciaux."[154]

Trois jours plus tard arrivait une acceptation cordiale mais prudente:

"Le gouvernement de Sa Majesté remercie cordialement le gouvernement du Canada de son offre généreuse d'un second contingent. Dès que le premier contingent arrivera et aura été examiné, on étudiera à fond les détails de l'organisation du nouveau contingent et les communiquera à votre gouvernement."[155]

Un nouveau message, proposant une seconde division canadienne et d'autres unités, arriva le 31 octobre.[159]

Mais on n'avait pas attendu les réponses. Le 7 octobre on avait informé les commandants de district de l'intention de mobiliser un deuxième contingent pour outre-mer. De nouvelles discussions au Canada avaient abouti à la levée de douze nouveaux bataillons d'infanterie du corps expéditionnaire et à la décision d'entretenir continûment sous les armes, au Canada, outre les éléments de la milice active appelés sous les drapeaux, au moins 30,000 hommes, parmi lesquels on choisirait les unités pour les contingents futurs, leur place au Canada devant être prise par de nouvelles unités au fur et à mesure de leur embarquement.[157] De cette façon un flot continu de renforts partirait jusqu'à la fin de la guerre ou jusqu'à notification par le War Office qu'il n'était plus besoin de nouvelles troupes.

La première mesure, prise le 7 novembre (C.P. 2831), consista à lever des unités de division et la zone des étapes, au nombre de 15,272 hommes, pour le deuxième contingent destiné outre-mer et, en outre, sept bataillons d'infanterie, quatre régiments de fusiliers montés et 4,826 hommes sans affectation.[160] Le nombre des soldats à l'instruction passa, le 21 novembre, de 30,000 à 50,000.[161]

Lorsque le Conseil de l'armée détermina la mesure de la collaboration canadienne, l'exclusion de cavalerie et de fusiliers montés causa une vive déception, surtout dans l'Ouest. Tant que se continuerait la guerre des tranchées, on n'avait pas besoin de troupes montées sur le front occidental, mais, lorsque la guerre avec la Turquie menaçait, pour en fin de compte éclater, il était évident qu'on en aurait besoin en

Égypte. En même temps, on pensait que la situation tactique en Belgique et en France subirait un changement qui donnerait lieu à l'intervention de troupes montées. Il fut donc décidé, en l'absence du ministre de la Milice alors en Angleterre, de procéder à l'organisation au Canada d'un corps de fusiliers montés.

Presque au moment où l'on offrait le deuxième contingent, on faisait une nouvelle offre le 10 octobre:

"Nous apprenons par les journaux que le Conseil de l'armée demande des ouvriers de chemin de fer. Le Canada est en mesure d'en fournir probablement plus que tout autre pays. Nous avons reçu deux offres de lever des équipes de construction pour travaux pressés de réparation ou construction de chemins de fer. Si l'on en a besoin, faudrait-il les organiser en unités militaires ou en équipes civiles?"[162]

Le Conseil de l'armée ne répondit que le 22 octobre:

"Le Conseil de l'armée apprécie hautement votre offre patriotique d'ouvriers ferroviaires. Il ne l'accepte pas à présent, mais sera peut-être heureux de l'accepter plus tard, auquel cas il conviendrait, par l'intermédiaire des principaux chemins de fer canadiens, d'organiser militairement un corps de troupes ferroviaires."[164]

L'acceptation "avec reconnaissance" de 500 ouvriers ferroviaires arriva le 6 février 1915.[165] Avant la fin des hostilités, leur nombre s'élevait à 22,000.

GARDES TERRITORIALES

Un désir patriotique de faire leur part poussa un grand nombre de citoyens, qui n'étaient pas en mesure de servir outre-mer et qui n'appartenaient pas à la milice, de former des corps indépendants désignés collectivement "gardes territoriales". Généralement réunies sous la bannière d'un cercle, d'une compagnie ou de quelque autre société civile, elles occupaient vis-à-vis du ministère de la Milice la même situation que les sociétés de tir, mais, à moins d'être autorisées par les Ordres généraux de la milice, elles ne relevaient pas de

l'administration militaire. Leurs membres, pour la plupart au-dessus de l'âge militaire, s'exerçaient avec enthousiasme après leur journée de travail, sans but bien précis sauf que, dans les centres situés à proximité de la frontière méridionale, ils prévoyaient une répétition des incursions féniannes. Le ministre de la Milice approuva le mouvement, mais le chef de l'état-major en demanda l'utilité, rappelant que 1914 n'était pas 1866 et, d'ailleurs, qu'il y aurait rarement moins de 40,000 soldats sous les armes.[166] Le ministère ne disposant de fusils que pour un petit nombre de compagnies de la garde, il ne se produisit ni incursions ni troubles intérieurs et l'enthousiasme de la première heure s'apaisa faute de débouché, pour enfin disparaître, en grande partie sinon entièrement, dès 1916.

AUTRE ASSISTANCE

Même avant qu'on eût placé les dernières commandes d'équipement pour le premier contingent, le ministre de la Milice se rendait compte que l'industrie canadienne était capable de produire de vastes quantités de matériel de guerre. En outre, l'idée était répandue qu'une fois les commandes existantes épuisées il en faudrait de nouvelles pour garder les usines en marche. Le 16 septembre, le gouvernement français faisait savoir qu'il aurait besoin pour son armée, immédiatement, de 800,000 couvertures simples et 12,000 jeux complets de sellerie. Le ministère de la Milice et de la Défense, agissant comme agent du gouvernement français, fit placer au Canada, par son directeur des marchés, les commandes de toute la sellerie, ultérieurement augmentées à 20,000 jeux, et de plus de la moitié des couvertures. Il faut ajouter les commandes de couvertures, de selles, traits, etc., au montant de $1,250,000, reçues du gouvernement anglais, et de sellerie, traits et gourdes, au montant de $2,150,000, du gouvernement russe, formant un total de $6,373,855, qui furent aussi placées avant la fin de janvier 1915.[167] Comme ces commandes n'occupaient qu'un petit groupe d'usines, le gouverneur gé-

néral adressa, le 24 septembre 1914, le message suivant au secrétaire d'État pour les colonies:

"Mes conseillers m'informent qu'il est possible de se procurer au Canada, à des prix raisonnables, des quantités de différents articles de bonne qualité nécessaires à la guerre. Vu le chômage qui sévit à un degré sérieux, ils désireraient qu'on s'adressât aux fabricants et producteurs canadiens dans la mesure du possible."[168]

À ce message, on répondit que le haut-commissaire canadien était en communication personnelle avec le War Office et qu'on tiendrait compte des possibilités du Canada comme source de matériel de guerre.[169] Un semblable échange de correspondance eut lieu en décembre et en janvier.[170, 171]

On se méprit au début sur le degré auquel la proclamation de neutralité publiée par le président des États-Unis le 5 août[28] porterait atteinte à l'achat de matériel de guerre en ce pays-là, si bien qu'on apporta des États-Unis par des voies clandestines des canons automobiles et des mitrailleuses destinés au premier contingent. De fait, la proclamation ne visait pas à supprimer le trafic d'armes ou de matériel de guerre (les deux sous-marins entraient dans une catégorie précise et distincte) et on constata bientôt que les achats de la part des nations belligérantes n'étaient soumis à aucune restriction.

En octobre et en novembre, l'ambassadeur d'Angleterre à Washington remarqua une grande confusion dans le placement des commandes de guerre et déclara que la place de New-York était bouleversée par des personnes qui paraissaient se livrer à l'achat de matériel de guerre. Il demanda si sept individus qu'il désigna étaient des agents autorisés.[172] Le gouvernement canadien les désavoua tous,[173] y compris un qui, sur la foi de son interprétation des instructions du ministre de la Milice et de la Défense[174] se servait d'un en-tête libellé "Comité canadien pour l'approvisionnement des armées alliées en armes et munitions".[175, 176]

Une des premières contributions à la cause alliée fut le navire du gouvernement canadien *Earl Grey,* brise-glace mo-

derne de construction spéciale qui avait été acheté en 1909 au prix de $501,266 pour assurer le service postal d'hiver avec l'île du Prince-Édouard. Les pourparlers de vente étaient déjà en marche lorsque le gouvernement britannique insista sur l'importance de tenir ouvertes les communications avec Arkhangel.[177] En conséquence, un décret du conseil (C.P. 2522 du 6. x. 14) en autorisa la vente au gouvernement russe moyennant 100,000 livres sterling. Le vaisseau partit le lendemain pour Arkhangel sous le commandement du Commander Trousdale, de la marine royale, et monté par un équipage de la marine (C.P. 2608 du 17. x. 14).

LE COMITÉ DES OBUS

Parmi les producteurs directement atteints par la déclaration de guerre étaient les fabricants de fer et d'acier. Le premier câblogramme de lord Kitchener au ministre de la Milice, qui conduisit à l'établissement d'une vaste industrie nouvelle au Canada, se lisait ainsi:

24 août 1914.

"Pouvez-vous fournir, ou obtenir de fabricants américains, des obus vides, sans douilles ni fusées, pour canons de 18 à tir rapide? Le cas échéant, à quelle allure les livraisons pourront-elles se faire?"[178]

Quatre jours plus tard le gouvernement anglais demandait des prix pour 100,000 obus shrapnel pour canons de 18 et 100,000 pour canons de 15.

Le ministre de la Milice, mécontent des propositions des fabricants américains qu'il avait consultés, résolut que, s'il y avait possibilité, l'industrie canadienne entreprendrait la production de munitions sur une grande échelle. À cet effet, il convoqua à Ottawa le 2 septembre les représentants d'entreprises canadiennes disposés à essayer la fabrication d'obus. Ceux-ci nommèrent un comité de trois, présidé par le colonel (par la suite major-général sir) Alexander Bertram, officier de la milice depuis 1872, et lui conférèrent pleins pouvoirs d'agir pour leur compte auprès du ministre par

l'intermédiaire du directeur général du service du matériel, le colonel T. Benson, "aux fins d'élaborer et de former un plan d'organisation pour l'exécution de la tâche". Le ministre qui, le 2 courant, avait informé le War Office que 4,000 obus shrapnel pourraient être fournis chaque semaine, les livraisons à commencer sous un mois, rencontra le comité de manufacturiers au camp de Valcartier le 7 septembre et, y adjoignant le directeur général du service du matériel, l'inspecteur en chef des armes et munitions et le directeur de l'arsenal de l'État, seul établissement canadien où se fabriquait alors des obus, il élabora ce qui devint par la suite le "Comité des obus".[179] Le statut de ce comité, dont la seule charte consistait en une note au crayon du ministre de la Milice, ne fut jamais défini. Le ministre était l'agent du gouvernement britannique; le Comité des obus faisait auprès de lui fonction de conseiller et d'agent personnel, tandis que les quatre industriels qui en faisaient partie, agissant comme groupe, signaient avec lui des marchés pour la fabrication et la livraison d'obus, conformément aux devis, et sous-traitaient la fourniture des pièces composantes et leur assemblement. La responsabilité de l'inspection, de l'assurance, de l'expédition et du financement incombait au Comité dans l'ensemble.

Les opérations se poursuivirent de cette façon anormale jusqu'au 29 novembre 1915, alors que le Comité fit place à l'organisation plus considérable de l'Imperial Munitions Board (Canada) qui agit pour le compte du ministre des Munitions de Grande-Bretagne relativement à tout le matériel de guerre acheté au Canada. Les marchés conclus par le Comité des obus se sont chiffrés en 14 mois à $142,435,681.73, représentant une économie de plus de 16 millions de dollars sur la somme de $158,876,766 payée aux autorités britanniques. On avait passé à 329 usines des commandes de 22 millions d'obus, variant des 15 livres aux 9.2 pouces, et dont 3 millions avaient été livrés.

L'énergie et la prévoyance que le Comité des obus a manifestées dès le début ont posé les bases d'un développement

considérable par lequel la production d'acier a passé de 800,000 tonnes en 1914 à 2,500,000 tonnes en 1918. Toutes les aciéries et les fonderies du Canada se mirent en fin de compte à produire de l'acier destiné à la fabrication de munitions. On trouvera ailleurs un compte rendu complet de la façon dont ils ont fourni plus de 66 millions d'obus à l'armée britannique.[180]

LA FINANCE DE GUERRE

La loi autorisante présentée à la session spéciale par l'intermédiaire de la loi des mesures de guerre, devint opérante le 19 septembre 1914 (C.P. 2401), alors que le Conseil privé approuvait et confirmait les négociations conduites par le haut commissaire canadien intérimaire à Londres avec la Banque d'Angleterre, agent du gouvernement britannique. Le gouvernement canadien l'avait spécialement autorisé à conclure des négociations pour un emprunt de 7 millions de livres sterling aux conditions qui lui paraissaient justes. Vu l'accroissement des dépenses de guerre, le gouvernement canadien, incertain du succès d'un emprunt intérieur, sollicita une nouvelle avance de 5 millions de livres, portant le total au 31 mars 1915 à 12 millions de livres (C.P. 2771 du 2. xi. 14). Le montant de l'avance était de 12 millions de livres sterling, mais celui de la dette, – 100 livres par 95 prêtées, – s'élevait à 12,631,578 livres 19s., avec intérêt à 3½ p. 100 sur chaque 95 livres. Ces conditions étaient celles de l'emprunt de guerre général, au moyen duquel le gouvernement anglais s'était procuré des fonds pour la guerre, y compris ses avances au Canada et aux autres dominions.

La dépense totale de la milice au 31 décembre 1914, imputable aux crédits de guerre, s'éleva à $26,221,980,[181] et on prévoyait 18 millions de plus pour la période allant au 31 mars 1915. Le chapitre principal, comprenant soldes, allocations, vivres et fourrage, se chiffrait par $12,386,056; le vêtement avait coûté $3,809,415 et le transport océanique, $3,363,240.42.[182] Ces montants dépassaient les 30 millions

de dollars prévus lorsque la loi des crédits de guerre était en discussion à la session spéciale. Cette prévision comportait 25,000 hommes jusqu'au 31 mars 1915 et $1,450,000 pour "frais de retour au Canada", bien qu'on ne considérât "pas très probable que les troupes rentreraient au Canada avant l'expiration de cette période".[183]

Les conditions nouvelles et la vaste dépense en hommes, en argent et en matériel qu'entraînait une grande guerre se firent sentir peu à peu parmi la population, qui en eut connaissance par l'établissement de règlements restrictifs, par les débats parlementaires, les déclarations officielles publiées dans les journaux et les comptes rendus de presse venant d'outre-mer. L'opinion canadienne renseignée, à la fin de septembre, se manifesta dans les paroles du premier ministre:

"Sans idée d'agression, sans orgueil de notre puissance ou de nos ressources, nous nous sommes engagés dans cette guerre pour accomplir un devoir solennel, sans quoi l'Empire n'aurait pu continuer d'exister, sauf dans le déshonneur. Nous croyons que la voie que le Canada s'est tracée, celle que le devoir et l'honneur imposent, est claire, et nous entendons la suivre."[183a]

CHAPITRE IV

SUR LA PLAINE DE SALISBURY

OCTOBRE 1914 À FÉVRIER 1915

Carte: la plaine de Salisbury 1914-1915 (face à la page 188)
Garde: Le théâtre occidental en 1915

DÉBARQUEMENT–CAMPEMENTS–VIVRES ET CANTINES–STATUT ET ADMINISTRATION–INSTRUCTION–INSPECTIONS ET REVUES–INTEMPÉRIES–BARAQUEMENTS–CONGÉS–DISCIPLINE–BIENFAISANCE–RÉDUCTIONS D'EFFECTIF–SANTÉ–CANTONNEMENTS–CHEVAUX–ARMES ET ARMEMENTS–COMPLÉTEMENT DE L'ÉQUIPEMENT–CONSTITUTION DE LA PREMIÈRE DIVISION CANADIENNE–EMBARQUEMENT POUR LA FRANCE–AUTRES UNITÉS–L'HIVER AU CANADA–LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE AU CANADA–CANADIENS DANS D'AUTRES ARMÉES DE L'EMPIRE–LA SESSION DU PRINTEMPS DE 1915–LE MATÉRIEL DE GUERRE–LE CREDO CANADIEN

LE DÉBARQUEMENT

Comme les nombreux navires du convoi canadien inattendu remontent le détroit l'un après l'autre pour jeter l'ancre dans la Hamoaze, les habitants de Plymouth et de Devonport se rendent compte qu'avec l'arrivée des premières troupes venues d'outre-mer, un nouvel événement historique se produit dans leur port antique. Les cadets de marine pavoisent leurs navires et poussent des cris d'acclamations, les cloches des églises sonnent à toute volée, des foules curieuses s'alignent le long du port et sur les quais, les ouvriers occupés aux constructions navales déposent leurs outils assez longtemps pour écrire à la craie sur les tôles de blindage "Bravo les Canadiens!", femmes et enfants se précipitent à bord des bateaux d'excursion pour faire le tour des transports. Le maire de Plymouth, au nom de la population civile, envoie des salutations cordiales[184] et, parmi d'autres, lord Kitchener souhaite aux troupes la bienvenue sur les rives de la mère patrie.[185]

Le lieutenant-général Alderson était sur le quai prêt à prendre son nouveau commandement. Né en 1859, il reçut son premier brevet d'officier dans le 87e régiment d'infanterie, maintenant 2e bataillon du Queen's Own Royal West Kent Regiment, et, sauf son stage à l'école de guerre et deux ans à titre de sous-adjudant général adjoint, il a été officier de troupe durant toute sa carrière. Il fit sa première campagne en 1881, contre les Boërs; l'année suivante il combattait en Égypte, à Kassassin et à Tel-el-Kebir; en 1884-1885, il faisait partie d'un corps de méharistes (infanterie montée) dans l'expédition du Nil à Abu Klea, El Gubat et Mettemmeh. Dans le Mashonaland, en 1896, les troupes qu'il commandait mirent fin à la révolte en capturant la forteresse du grand chef. Il servit dans toute la guerre sud-africaine de 1899 à 1902, assistant à la délivrance de Kimberley, à la bataille de Paardeberg et à nombre d'autres engagements. Dans cette campagne il vint en contact avec les Canadiens pour la première fois, en 1900, quand les Royal Canadian Dragoons et le 2e bataillon des Mounted Rifles firent partie de sa colonne d'infanterie montée pendant sept mois, ce qui lui valut son présent poste. Son principal commandement de temps de paix fut la 6e division (Poona), de 1908 à 1912, après quoi il prit sa retraite. Mais le 5 août 1914 on l'appela au commandement de la 1re division montée, nouvelle unité de défense territoriale comprenant quatre brigades de yeomanry et concentrée dans les comtés de l'est de l'Angleterre. Ses services de guerre lui avaient valu plusieurs citations à l'ordre du jour et les brevets de lieutenant-colonel et de colonel. Il avait été aide de camp près la reine Victoria et le roi Edouard VII et il portait la médaille de bronze de la Société de sauvetage qu'il avait méritée pour s'être lancé dans le Nil afin de sauver un homme tombé à l'eau. Sportsman ardent et perspicace, yachtman, cavalier, dresseur de chevaux, grand veneur, il jouissait d'une haute réputation comme commandant de troupes irrégulières.[186]

À 10 heures du matin le mercredi 14 octobre, à bord du

Franconia, le colonel Williams passa son commandement au général Alderson. Le lendemain, commençait le débarquement. Le contingent, maintenant destiné à camper dans la plaine de Salisbury, relevait du commandement territorial du Sud (lieutenant-général W. Pitcairn Campbell, C.B.). Le commandement du Sud avait dressé un plan en vue du débarquement à Southampton et du transport par chemin de fer jusqu'à la plaine de Salisbury, le tout devant prendre trois jours, mais il y avait un nota: "Ces dispositions sont sujettes à modification à la discrétion du chef de l'embarquement." Le jugement de cet officier devait être soumis à une rude épreuve: les moyens de débarquement et de transport ferroviaire à Devonport et Plymouth étaient fort inférieurs à ceux qu'offrait Southampton; un navire, le *Royal Edward,* dut se rendre à son port d'attache, Avonmouth, pour décharger; les troupes, les chevaux et les cargaisons militaires à bord de plusieurs des transports ne correspondaient pas aux prévisions. Les unités, n'étant pas au complet dans un même navire, ne correspondaient pas à la contenance des trains réguliers; il fallut toute l'ingéniosité des personnels ferroviaires et militaires pour rassembler le matériel roulant et empêcher la répétition à Devonport de la confusion qui s'était produite à Québec.

Avant le débarquement, le service des magasins des navires remit à chaque soldat, conformément aux stipulations de la charte-partie, des vivres pour une journée et deux rations d'avoine par cheval. Les unités à pied, que la population accueillit avec des applaudissements, des cigarettes, des baisers, des breuvages et des exemplaires gratuits du Nouveau Testament, s'acheminèrent par les rues bondées de monde, des quais jusqu'à la gare de chemin de fer où des trains les attendaient. Les voitures et les chevaux des unités les précédaient parfois, rarement les accompagnaient et quelquefois les suivaient. Les éléments montés passaient généralement une nuit en bivouac au terrain de rassemblement de la marine, afin de faire reposer leurs chevaux de la fatigue consécutive à la sta-

tion debout maintenue pendant trois semaines à bord du navire. Les jours passés dans le port, sans qu'aucune brise n'aérât les espaces entre les ponts, avaient été durs pour les chevaux, dont un plus grand nombre était mort dans le port qu'au cours du trajet. Les pertes de chevaux à bord des navires se montèrent à 86, soit environ 1.12 p. 100.

De Plymouth, les trains transportèrent les troupes à travers le Devon et le Dorset à des gares du Wiltshire adjoignant la plaine de Salisbury: Lavington et Patney au nord, ou Amesbury à l'est. L'étape finale de huit à dix milles, menant au camp se fit sous la conduite d'un agent de la police locale, du facteur ou d'un boy-scout. Les chevaux étant trop faibles pour tirer des charges, on les fit marcher harnachés seulement. Après quatre jours d'exercices légers prescrits dans les ordres du camp, ils étaient en état d'aller chercher les véhicules stationnés sous garde à la tête de ligne.

Deux des unités mécanisées: le convoi de subsistances divisionnaire et la brigade d'automitrailleuses, accomplirent les 150 milles par route, faisant halte à Exeter, Taunton et Heytesbury, et arrivèrent au camp deux jours plus tard. L'Amirauté avait estimé que le débarquement des contingents à Plymouth pourrait se faire en six jours,[187] mais ce n'est que le 23 octobre, après neuf jours dans le port, que les dernières unités débarquèrent. Le *Manhattan,* qui avait accompli le voyage séparément, quatre jours derrière le convoi, était entré à Devonport et déchargeait ses 850 chevaux que l'on confia temporairement aux soins des soldats de la garde territoriale, leurs conducteurs ayant fait la traversée dans d'autres navires. Il se rendit ensuite à Southampton pour décharger sa cargaison hétérogène, qui fut recueillie en partie par des détachements canadiens envoyés de la plaine de Salisbury. Le personnel du parc des munitions divisionnaire assembla à Southampton les 90 véhicules automobiles emballés destinés à cette unité et les conduisit par route à la plaine de Salisbury, où ils arrivèrent le 30 octobre.

Comme on n'avait rarement pu, au cours du débarque-

ment prolongé à Devonport, réunir les unités avec leurs chevaux, harnais, voitures, leur matériel et équipement, on expédia par train des chargements de ces objets, qu'on déchargea en grande partie à Amesbury, où l'on avait établi un vaste parc de véhicules non réclamés. On assigna tous les charrons, ajusteurs et charpentiers disponibles à la tâche de remonter les véhicules qui avaient été démontés pour le voyage, et des attelages de chevaux, prêtés par les unités munies de chevaux et de harnais, tirèrent les véhicules jusqu'au camp. En fin de compte, on débrouilla la masse confuse et on redistribua les objets autant que possible aux unités qui en avaient été déjà les possesseurs à Valcartier.

CAMPEMENTS

Avant le départ du contingent, un personnel d'avant-garde s'était embarqué à New-York (23 ix. 1914) en vue de travaux de liaison en Angleterre; il était dirigé par le colonel John Wallace Carson, homme d'affaires en vue de Montréal, qui à 50 ans, après vingt-trois ans de service comme officier de la milice, commandait alors le premier régiment des Canadian Grenadier Guards.[188] Il était accompagné du lieutenant-colonel F. Strange, officier du corps des Magasins militaires, d'un major et d'un capitaine de l'Intendance et de deux officiers subalternes qui devaient servir d'aide de camp au général Alderson. Il y avait alors dans l'armée britannique deux officiers de la milice permanente du Canada: le lieutenant-colonel P. E. Thacker, du Lord Strathcona's Horse (R.C.) à la section des dominions du War Office, et le capitaine J. H. MacBrien, des Royal Canadian Dragoons, chargé de fonctions spéciales ayant trait à l'embarquement du corps expéditionnaire britannique et, par la suite, nommé à l'état-major de la 1re division canadienne. Les six plus anciens de ces officiers accomplissaient des travaux de liaison auprès du War Office et du commandement territorial du Sud en prévision de l'arrivée du contingent et de son séjour en Angleterre.

La plaine de Salisbury, où le corps expéditionnaire de-

vait passer seize semaines mémorables, est un terrain montueux de 300 milles carrés s'élevant au-dessus des fermes intensivement cultivées du Wiltshire méridional et drainé par l'Avonmouth, la Wiley et les tributaires de celles-ci. Une partie de ce terrain, six milles sur quinze, était la propriété du ministère de la Guerre et servait depuis plusieurs années de polygone d'artillerie de campagne, de champ de tir au fusil et de terrain de manoeuvres militaires. La partie montagneuse à fonds bas et dunes ondulées, s'élevant à plus de 600 pieds, était dénudée, sauf des bosquets dispersés et quelques fermes isolées. De tous côtés se trouvaient d'innombrables ruines préhistoriques: tumili, dolmens, fossés, reliques des anciens Bretons, Romains et Danois. Un gazon clairsemé, tondu par les moutons, poussait sur les quelques pouces de sol maigre qui recouvraient le calcaire imperméable. Dans les vallées étroites et abritées qui s'enfonçaient à 300 pieds dans les sables verts, des villages aux rues irrégulières et aux toits de chaume se groupaient dans les forêts feuillues à côté de cours d'eau limpides.

Pendant que le convoi traversait l'Atlantique l'établissement de camps sur la plaine se poursuivait. Des unités de la Garde territoriale fournirent des corvées pour élever des tentes et des marquises, poser des planchers dans la plupart des tentes, bourrer les paillasses de paille et construire des abris de cuisine. Le 16 octobre, le général Alderson installa son quartier général à "Ye Olde Bustard", auberge isolée au milieu de la plaine à mi-chemin entre Salisbury et Devizes. La 1re brigade d'infanterie, les troupes divisionnaires à cheval et le P.P.C.L.I. s'installèrent dans le camp voisin de Bustard, sous le commandement du lieutenant-colonel M. S. Mercer; les 2e et 3e brigades d'infanterie, à West-Down-South, deux milles au nord-ouest, sous le commandement du colonel R. E. W. Turner, V.C.; toute l'artillerie et le convoi des subsistances divisionnaire, à West-Down-North, trois milles au nord-est, sous le commandement du lieutenant-colonel H. E. Burstall; la 4e brigade d'infanterie, les deux

régiments de cavalerie, le 17e bataillon et le contingent de Terre-Neuve, au camp de Pond Farm, à cinq milles au nord-est, sous le commandement du lieutenant-colonel J. E. Cohoe. Les unités de l'Intendance et du service de Santé s'installèrent à proximité des troupes qu'elles servaient, sauf la plupart des infirmières qui se retirèrent à l'hôpital St-Thomas, à Londres, pour récréation et instruction. On ouvrit des hôpitaux vétérinaires à l'École de cavalerie de Netheravon et à Keeper's Farm, à West-Down-South.

Les camps principaux recevaient leur maigre approvisionnement d'eau dans des réservoirs ouverts, alimentés par des tuyaux reliés à des pompes situées auprès de puits ou de ruisseaux. Règle générale, chaque bataillon n'avait que deux robinets pour toutes fins. Chaque unité disposait pour les bains d'une marquise et de quelques tentes usagées, mais la faible ration de combustible, – deux livres de bois et une livre de charbon par homme jusqu'au 21 novembre, avec une livre de bois de plus par la suite, – et le petit nombre de chaudières n'assuraient que peu d'eau chaude. Pendant les deux premiers mois, chaque bataillon n'avait pour équipement que six cuvettes, un réservoir de 40 gallons et un poêle. Le commandement territorial du Sud aménagea le vieil entrepôt de blé à Salisbury, éloigné de 10 à 15 milles des camps, pour qu'un soldat pût y obtenir un bain chaud pour 4d., s'il pouvait s'y rendre entre 5 heures et 8 heures, deux soirs par semaine ou le dimanche après-midi. Les blanchisseuses des villages firent des affaires d'or, et des entreprises de blanchissage de Salisbury et même de Londres établirent un service d'enlèvement du linge en camion une fois par semaine. Il était rigoureusement interdit de se baigner ou de faire du lavage dans les rivières, les ruisseaux et les étangs, ainsi que d'y abreuver les chevaux. Les réservoirs et les stations de pompage étaient tenus sous garde armée et l'accès en était interdit. On installa des abreuvoirs, reliés au système d'approvisionnement d'eau du camp, destinés à servir un groupe d'unités voisines.

VIVRES ET CANTINES

Les services administratifs du commandement territorial du Sud assurèrent le ravitaillement en vivres et en fourrage, dont la distribution et la livraison s'effectuaient par les soins de l'Intendance du contingent. Les unités faisaient leur propre cuisine. Trente-six sous-officiers suivirent un cours de cuisine de quatorze jours à Aldershot en décembre, après quoi ils conduisirent des cours d'instruction dans leurs propres unités. Mais faire la cuisine pour mille hommes dans la pluie sur des feux découverts (les abris étaient tout à fait insuffisants) dépassait les moyens des cuisiniers de bataillon les plus expérimentés. La maison Harrod's Stores, de Londres, entreprit à forfait la direction des mess d'officiers, logés dans de grandes marquises ou des baraquements en tôle ondulée, moyennant un tarif uniforme de 6s. 6d. par jour, dont un shilling à la charge de l'officier et le reste à celle du gouvernement canadien. Le War Office avait aussi conclu des marchés pour des cantines avec la maison Richard Dickeson & Co., Ltd. et la Mess Co-operative Society, Limited, toutes deux de Londres. Chaque soldat avait la faculté, pour varier l'ordinaire, de faire des achats à ces cantines jusqu'à concurrence de 4d. Au début, la ration quotidienne comprenait une livre de pain, une livre de légumes frais et une livre de viande fraîche ou de bacon par homme. À la suite d'une demande, faite le 13 décembre, d'augmenter d'une demi-livre la ration de viande au bénéfice des soldats en corvées spéciales, une augmentation d'un quart de livre fut autorisée pour tout le contingent. Malgré cela, un Anglais soucieux télégraphia à lord Kitchener: "Le contingent canadien souffre d'inanition progressive..."

Une des premières décisions que le général Alderson fut appelé à prendre avait trait aux débits de boissons alcooliques. Même avant le départ du contingent, on avait envisagé la négociation de marchés avec des fournisseurs particuliers pour l'établissement des cantines qui vendraient de la bière aussi bien que des produits alimentaires dans les camps de la plaine de Salisbury. Mais lord Kitchener, au courant de la

réglementation appliquée aux camps de la milice canadienne, ne voulait pas de cantines-buvettes pour le contingent canadien. Le général Alderson, ayant observé que la conduite désordonnée de certains soldats à Plymouth s'était continuée dans certains villages de la plaine, conclut que la solution résidait dans la vente réglementée: "Il est absolument nécessaire qu'il y ait des débits de bière dans les camps."[189] Le 21 octobre, il fut l'objet d'applaudissements spontanés lorsque, en personne, il informa ses brigades rangées en carrés que le War Office avait autorisé la levée de l'interdiction contre les Canadiens. Quelques jours après, des cantines-buvettes exploitées sous une surveillance militaire, par les deux maisons susmentionnées restaient ouvertes dans tous les camps une heure le midi et trois heures le soir.[190] Les ventes de bière en novembre et décembre dépassèrent $100,000, dont on distribua une ristourne de 7½ p. 100 aux unités dans la proportion de leurs effectifs. On avait déjà interdit l'accès des villages avoisinants, excepté aux soldats titulaires de permissions, consigne qui fut appliquée par la police militaire et par des piquets d'officiers.

STATUT ET ADMINISTRATION

Aux yeux du War Office, le contingent canadien était une division, majorée d'un grand nombre d'unités et de renforts, à l'instruction sur la plaine de Salisbury. Le commandant de la division (lieutenant-général Alderson) relevait directement du commandant de la région militaire du Sud (lieutenant-général Campbell) qui, à son tour, relevait du War Office. Ainsi, au sens strictement militaire, la chaîne de responsabilité était simple et complète. Mais l'arrivée en Angleterre du ministre de la Milice compliqua les choses: il s'était embarqué sur un paquebot rapide à New-York quatre jours après le départ du convoi et était arrivé avant ce dernier. Il fut convoqué au War Office et, comme il portait l'uniforme, on ne savait pas s'il fallait le considérer comme un officier de la milice canadienne ou comme un ministre représentant le

gouvernement du Canada. À titre d'officier, il ne faisait pas partie du corps expéditionnaire; en qualité de ministre, sa mission empiéterait sur celle du haut commissaire intérimaire du Canada à Londres, avec qui le premier ministre et le général Alderson communiquaient tous deux sur les questions intéressant le corps expéditionnaire canadien.

De la rencontre du général Hughes avec le secrétaire d'État à la Guerre, un officier canadien qui était présent donne le compte rendu suivant:

"Sir Sam s'avança vers la table de travail de lord Kitchener. Lorsqu'il y arriva, ce dernier lui dit sur un ton dur: Hughes, vous avez amené des soldats du Canada; bien entendu, ils sont sans instruction et il en serait de même de leurs officiers. J'ai décidé de les répartir parmi les régiments britanniques; ils nous seront très peu utiles dans leur état actuel. Sir Sam répondit: Monsieur, dois-je comprendre que vous vous proposez de démembrer les régiments canadiens venus en Angleterre? Ce serait le coup de mort du recrutement au Canada. Lord Kitchener reprit: Telle est votre consigne; exécutez-la. Sir Sam rétorqua: Jamais de la vie, puis, faisant demi-tour, il se retira."

Il télégraphia immédiatement à sir Robert Borden la nouvelle de ce changement de programme,[119] et alla voir le premier ministre britannique (M. Asquith) et le Chancelier de l'Échiquier (M. Lloyd George). Quelques jours après, l'ordre était rescindé: il fut décidé de ne pas rompre les unités canadiennes, mais de les garder ensemble pour opérer et combattre dans des formations canadiennes.

Le démembrement de la division immédiatement après son arrivée en France et sa distribution par bataillons parmi les formations britanniques étaient envisagés par le général Foch et le général Wilson le 21 janvier 1915,[190a] au lendemain d'un entretien entre le maréchal French et le général Joffre à Chantilly, bien que lord Kitchener eût alors décidé d'utiliser la division canadienne comme formation intégrale.

Lorsque le ministre s'embarqua pour le Canada, le 31 octobre, il laissa en Angleterre, à titre de représentant spécial, le

colonel J. W. Carson. Aucune autorisation officielle n'existait pour un tel poste et le titulaire n'en avait pas été assermenté dans le corps expéditionnaire, mais les ordres de la plaine de Salisbury en date du 7 novembre contenaient l'avis suivant:

> "Le colonel J. W. Carson représente le gouvernement canadien en ce qui concerne certaines questions financières et autres intéressant le contingent canadien. Il a son bureau à l'hôtel White Hart à Salisbury."

Il avait déjà un bureau à l'hôtel Cecil à Londres. Sept semaines plus tard, il était inscrit aux Ordres du Contingent à titre de "représentant financier du gouvernement canadien". En janvier 1915, un décret du conseil (C.P. 107 du 15. i. 1915)[191] définissait ses attributions comme celles de représentant du ministère de la Milice dans le Royaume-Uni, au sujet de l'équipement et du matériel du corps expéditionnaire, là et "au siège de la guerre", et agent du ministre de la Milice à cet égard. Pour lui procurer un "adjoint consultatif", on décerna le grade de lieutenant-colonel dans la milice canadienne, le 15 janvier 1915, au lieutenant-colonel C. Lowther, officier anglais de la yeomanry et député à la Chambre des communes; mais, comme le Conseil de l'armée n'était pas sûr que cette nomination était absolument nécessaire, le titulaire n'en assuma jamais les fonctions. Les fonctions du colonel Carson en matière de ravitaillement se résumaient à bien peu, puisque le War Office s'était chargé d'équiper et de nourrir tous les Canadiens outre-mer, et les principales dispositions d'ordre financier avaient déjà été prises par le représentant accrédité du gouvernement canadien à Londres, l'honorable George H. Perley, membre du gouvernement du Canada et haut commissaire intérimaire. Mais le colonel Carson exprima sa propre conception de ses fonctions dans son en-tête de lettre "État-major général canadien" et "Ministère de la Milice et de la Défense du Canada: Représentant spécial dans les Îles britanniques et au siège de la guerre". Cette définition n'était pas trop étendue pour les fonctions qu'il accomplit durant les vingt mois suivants: comme il le disait au War Of-

fice, "ses attributions englobaient tout". En effet, dans son rôle de "ministre intérimaire", il devint tout-puissant en ce qui concernait le corps expéditionnaire en Angleterre, et, par la suite, exerça une certaine autorité sur les forces canadiennes en France.[188]

Le général Alderson, rompu aux méthodes et coutumes de l'armée régulière, en vint à constater que le commandement d'un contingent canadien différait de celui d'une division métropolitaine. Afin d'accélérer la marche des choses, il télégraphiait fréquemment à Ottawa sur une variété de sujets. Le War Office l'informa en novembre que les communications directes entre le général commandant la 1re division canadienne et les autorités civiles et militaires canadiennes au Canada n'étaient pas permises: pour éviter la confusion, les communications intéressant son commandement devaient être adressées exclusivement au général commandant en chef la région militaire du Sud, et que le War Office devait continuer d'être la seule voie de communication avec les "autorités coloniales". De même, le commandant de la région militaire du Sud le prit à partie pour avoir écrit directement au War Office. Lorsqu'il eut expliqué qu'il répondait à des lettres et câblogrammes reçus directement, on se rendit compte de la nécessité de lui accorder une certaine latitude.[8, 192]

Après avoir désigné le commandant divisionnaire, le War Office, à la demande du gouvernement canadien,[120] nomma aussi les deux principaux officiers d'état-major: au poste de premier officier d'état-major, à partir du 10 octobre, le colonel E. S. Heard qui avait servi dans la guerre sud-africaine, comptait sept années à l'école de guerre et quatre à l'état-major de l'armée de la Nouvelle-Zélande; au poste de sous-adjudant et quartier-maître général, à partir du 21 octobre, le colonel T. Birchall Wood, officier de l'Artillerie royale, comptant trente ans de service y compris la guerre sud-africaine, un séjour à l'école de guerre et dix ans à divers états-majors dont quatre, immédiatement avant la guerre, à l'état-major du Collège militaire royal de Kingston. Deux au-

tres officiers anglais furent cependant nommés en Angleterre à l'état-major divisionnaire; par suite de la mort, survenue le 6 janvier, du lieutenant-colonel F. Strange, qui était le seul officier supérieur du corps canadien des Magasins militaires dans le contingent, le lieutenant-colonel J. A. S. Murray, qui comptait 25 ans de service, dont dix dans l'Army Ordnance Corps, devint directeur adjoint du corps des Magasins militaires; pour collaborer à la préparation et à l'instruction finales de la division avant son départ pour le front, on nomma principal officier d'état-major, le 22 janvier, le brigadier-général R. C. B. Lawrence, C.B. récemment mis à la retraite après 28 ans de service en Angleterre, en Égypte, aux Indes et à Ceylan.

INSTRUCTION

Aux fins de l'instruction, le 22 octobre, on divisa en quatre parties l'étendue de la plaine dont disposait le contingent: le camp de Bustard, au sud-est, pour toutes les troupes; les camps de West-Down-South et West-Down-North, au sud-ouest, pour toutes les troupes sauf les éléments divisionnaires montés et l'artillerie; le camp de Pond Farm, à l'ouest, pour toutes les troupes sauf la cavalerie; et une étendue plus considérable au nord-est pour la cavalerie et l'artillerie. Chacun de ces camps avait un commandant, qui procéda à de nouvelles subdivisions et avait la direction des promenades militaires, de plus en plus longues, à effectuer par toutes les unités trois fois par semaine.

Lorsqu'on eut évalué le degré de préparation des troupes, on rédigea, le 7 novembre, un programme d'instruction pour la semaine suivante, que l'on fit suivre une semaine plus tard par un nouveau programme destiné à occuper treize semaines. Le tout fut exécuté sous la direction du commandement territorial du Sud, qui publia des notes sur l'instruction, où il insistait sur les exercices soulignés dans les commentaires du War Office sur le programme, ainsi que sur les exercices spéciaux mentionnés dans les "Notes du front" rédigées au

G.Q.G. en France. L'instruction se donnait presque entièrement par les officiers du contingent, mais le War Office leur adjoignit, à titre de prêt, deux officiers et cinq sous-officiers instructeurs spécialistes.

Chaque chef de bataillon dressa un programme hebdomadaire pour son bataillon et le soumit à l'approbation de l'autorité supérieure. Ces programmes comportaient très peu de variation: éducation physique, une heure par jour durant la période; instruction de tir, 27 heures pour les trois premières semaines; exercices, 15 heures par semaine; manoeuvres de nuit, avant-postes, promenades militaires et retranchements, de deux à quatre heures par semaine. Règle générale, on assignait cinq semaines à l'école de compagnie, deux à l'école de bataillon et deux à l'école de brigade. Pour l'école spéciale de tir, le capitaine H. R. Sandilands, des Northumberland Fusiliers, fut nommé officier d'état-major chargé de la direction générale des exercices et de l'instruction; il fit aux officiers de compagnie et à des sous-officiers choisis, une série de conférences sur la discipline du feu, la conduite, le contrôle et les commandements. Le seul champ de tir disponible à partir du 28 octobre, – journée froide avec gelée blanche, – était à Shrewton Folly et comportait 64 cibles allant jusqu'à 600 verges, mais même celui-là fit défaut du 14 novembre au 1er décembre parce que des unités britanniques s'en servaient. Les champs de tir de Bulford, comportant 58 cibles, ne devinrent disponibles que le 16 décembre et ceux de Durrington, à 40 cibles, le 18 janvier. Chaque fantassin recevait 155 cartouches. Afin d'acquérir un niveau de perfection correspondant à celui des sept premières divisions régulières du corps expéditionnaire britannique, dont les Allemands avaient pris le tir rapide pour du tir de mitrailleuses, chaque fantassin s'exerça à l'approvisionnement du chargeur et au tir rapide avec des cartouches d'exercice pendant dix minutes ou davantage chaque jour. En décembre et janvier, des détachements comprenant au total 45 officiers supérieurs et 35 sous-officiers se rendirent à l'île de Hayling pour suivre un cours de tir à

l'École du commandement territorial du Sud. Un cours divisionnaire, à l'intention des officiers de mitrailleuses et d'un sous-officier de la section de mitrailleuses de chaque bataillon, eut lieu dans la troisième semaine de décembre et on fit une distribution spéciale de munitions en vue d'exercices subséquents sur les champs de tir. Les cinq sous-officiers instructeurs, arrivés à la fin de décembre, étaient tous des experts au combat à la baïonnette; on se servit de sacs et l'ordre fut donné que "dans les exercices de baïonnette les hommes ne doivent pas être opposés l'un à l'autre avec des fusils, baïonnette au canon ou non". On réserva des étendues spéciales aux exercices de creusement de tranchées, le détachement qui avait creusé ayant l'ordre strict de remplir la tranchée et de replacer le gazon avant de partir. C'est peut-être cela qui a donné naissance à l'"idée enfantine", et le commandant en chef crut devoir la rectifier, que "le creusage de tranchées autour des tentes dans la plaine de Salisbury, était interdit, parce que la chasse en souffrirait"[193]

On exécuta des thèmes et des exercices tactiques, avec ou sans troupes, en novembre, décembre et janvier, mais, de même que les autres points essentiels de l'instruction, ils furent maintes fois interrompus par les intempéries. On dut remettre au 17 novembre un exercice tactique fixé pour le 13. Le 27, le général commandant la région militaire du Sud présida, sous une pluie battante, une revue de la division. Le 4 décembre, on dut remettre un autre thème tactique à cause d'une tempête de vent accompagnée de pluie. Le 11 décembre, la pluie interrompit un rassemblement de la division. Le mercredi 16, le déménagement des troupes, des tentes dans les baraquements, entraîna la remise à plus tard d'un exercice de combat. Dès le mois de janvier l'instruction avait progressé des manoeuvres de bataillon jusqu'à celles de brigade. Le général commandant en chef inspecta les 1re, 3e et 2e brigades d'infanterie aux manoeuvres de campagne les 21, 25 et 26, jours qui par exception méritèrent l'inscription "beau temps". Des exercices divisionnaires projetés pour la pre-

mière semaine de février n'eurent pas lieu.

Le programme d'instruction de l'artillerie, qui relevait du commandant de l'artillerie divisionnaire, comprenait équitation et guide, pontage, tactique de batterie, repérage, distribution et méthodes de tir, retranchement et dissimulation des pièces (qui étaient bariolées), reconnaissance, communications, discipline de la route, ainsi que des conférences sur ces sujets et sur l'organisation, les munitions et les soins à donner aux chevaux. Pour les mois de décembre et de janvier, le War Office prêta les services du lieutenant-colonel G. Gillson, de l'artillerie montée, récemment revenu du front, pour mettre l'instruction au niveau des derniers progrès. La présence d'un si grand nombre de troupes sur la plaine rendit les polygones d'artillerie insuffisants. En effet, les batteries canadiennes durent se servir des mêmes polygones que six divisions britanniques, de sorte qu'elles ne purent, du 21 au 28 janvier, tirer que 50 coups chacune et seulement quatre d'entre elles disposaient d'observation aérienne. Aucune des unités n'eut le temps d'exécuter le programme de tir qui lui avait été assigné le 5 février.

Le programme du génie divisionnaire comportait 36 heures par semaine pendant 13 semaines. Outre la culture physique, il comprenait les manoeuvres, le tir, l'instruction technique: retranchement, pontage, pose de fils, destructions. Mais une partie considérable du personnel se livrait à des travaux pratiques; des spécialistes travaillaient à la construction de baraquements et à l'installation d'aménagements: électricité, routes, canalisations d'eau. Six officiers et douze sous-officiers suivirent des cours de pontage à Brightlingsea et à Pangbourne, et des exercices de tir eurent lieu le 29 et le 30 janvier.

Le maintien des communications entre les unités dispersées sur toute l'étendue de la plaine de Salisbury mit le personnel des transmissions en face de conditions de guerre. Les moyens de communications employés étaient la lampe, le fanion, l'héliographe, le télégraphe, le téléphone et l'estafette,

généralement motocycliste. Dans la téléphonie de campagne (le moyen de communication usuel à l'époque et durant toute la guerre) les brigades d'infanterie et d'artillerie établirent par leurs propres soins des cours d'instruction. Les appareils de téléphone de campagne apportés du Canada s'étant révélés trop fragiles, on les remplaça ultérieurement par des appareils britanniques. À cette époque, le sans-fil et la signalisation visuelle étaient peu employés au front.

INSPECTIONS ET REVUES

Le programme d'instruction esquissé ci-dessous prenait la plus grande partie du temps des troupes. Néanmoins, il y eut plusieurs inspections, revues et rassemblements de circonstance et, à deux occasions, il paraissait possible qu'au moins une partie du contingent serait appelée à faire face à un débarquement hostile en Angleterre. La première inspection se fit par le général commandant la région militaire du Sud, le 21 octobre. Trois jours plus tard le feld-maréchal comte Roberts de Kandahar, Pretoria et Waterford, V.C., à titre de colonel en chef des régiments coloniaux, inspecta les troupes dans leurs quatre camps. Il était accompagné du ministre de la Milice. Son allocution bienveillante et sympathique, adressée à ses "frères d'armes du contingent canadien" fut publiée dans les ordres et lue à toutes les unités assemblées.[194]

Comme toutes les autres troupes sous les armes en Angleterre, le contingent canadien, dans l'ensemble, avait son rôle dans le plan de défense du pays. À partir du 28 octobre, 2,000 hommes de la 3e brigade d'infanterie canadienne se tenaient prêts à se porter à bref avis vers la côte méridionale en cas d'un débarquement allemand. La brigade d'automitrailleuses eut un rôle spécial dans le plan de défense de Londres et, quand Scarborough fut l'objet d'un raid maritime, le 16 décembre, la 3e brigade d'infanterie canadienne resta sous les armes toute la nuit.

La première inspection royale eut lieu le 4 novembre. On avait procédé à une répétition l'avant-veille par une pluie bat-

tante (près de deux pouces d'eau étaient tombés en deux jours) qui ne cessa que peu avant l'arrivée du roi et de sa suite. Avec Leurs Majestés le roi George V et la reine Marie étaient le feld-maréchal comte Roberts, le feld-maréchal comte Kitchener, le haut commissaire intérimaire du Canada et le premier ministre de la Colombie-Britannique. L'inspection eut lieu aux camps de Bustard, de West-Down et de Pond Farm. Le roi descendit de cheval pour commencer la revue du contingent. Lorsqu'il eut passé avec sa suite, les troupes massées le long des routes éclatèrent en applaudissements. Voici l'aimable allocution de bienvenue, d'approbation et de conseil que prononça Sa Majesté:

"C'est un grand plaisir pour moi d'accueillir dans la mère patrie un si beau contingent de soldats du Dominion du Canada.

Leur prompte réponse à l'appel de l'Empire est d'une utilité incalculable, tant dans l'apport combattant qu'elle fournit à mon armée que dans la preuve qu'elle constitue de la solidarité de l'Empire.

Les différentes unités présentent un aspect et un état physique qui leur font honneur.

L'esprit sérieux et consciencieux qui, m'apprend-on, anime officiers et hommes de troupe me réjouit. En effet, la guerre moderne exige chez les officiers l'aptitude à instruire et à diriger et, de la part de tous, une grande valeur guerrière et un esprit de discipline et de collaboration.

Je suivrai avec intérêt le progrès de mes Canadiens."

Le 9 novembre un détachement de 350 hommes, conduit par le colonel V. A. S. Williams, défila dans la procession du Lord-Maire à Londres. Un petit détachement représenta les troupes canadiennes aux funérailles de leur colonel en chef, le feld-maréchal comte Roberts, V.C., à la cathédrale Saint-Paul le 19 novembre. Il était mort à l'âge de 82 ans au cours d'une tournée d'inspection des troupes hindoues en France. Plus de 400 officiers et hommes de troupe assistèrent au service funèbre tenu à la cathédrale de Salisbury, tandis que l'artillerie canadienne montée tirait une salve de dix-neuf

coups.

INTEMPÉRIES

Des 123 jours s'étendant de la mi-octobre 1914 à la mi-février 1915, 89 furent pluvieux dans la plaine de Salisbury. La précipitation moyenne des 32 années précédentes, qui s'établissait, pour cette période, à 11.98 pouces, avait à peu près doublé. Il en résulta de fortes inondations dans les vallées où coulaient les rivières.

À partir du 21 octobre, quand le temps changea et qu'il tomba un quart de pouce de pluie, les conditions dans tous les camps ne firent qu'empirer. Au cours des cinq jours suivants, caractérisés par un temps froid et âpre, avec parfois des gelées la nuit, il tomba un pouce de pluie. On ne disposait d'aucun moyen de faire sécher les vêtements. Le 2 novembre il tomba plus d'un pouce de pluie. Dans les grands vents, les tentes légères assuraient peu de protection et on augmenta de trois à quatre le nombre de couvertures par homme. Le 11, une tempête de vent aplatit la plupart des marquises et toutes les tentes, sauf une, du quartier général de la division. La pluie, la brume, la gelée et la boue sans fin rendaient la vie dure pour les hommes et les chevaux. Le 4 décembre, un grand vent se leva soudainement et renversa de nouveau la plupart des tentes, emportant la correspondance qui se trouvait dans les tentes-bureaux et les billets de banque destinés à une distribution de solde. Le lendemain, il y eut pluie, grêle et gelée.

Le colonel Carson, à titre de représentant du ministre de la Milice avait proposé à lord Kitchener que le contingent poursuive son instruction en Égypte, où les contingents australiens et néo-zélandais en route vers l'Angleterre s'étaient installés dans des tentes près du Caire, afin de se soustraire aux épreuves subies par le contingent canadien. Leur départ pour l'Europe avait été retardé au début par l'absence d'une partie importante des escadres australiennes et néo-zélandaises qui se livraient à des opérations offensives dans

le Pacifique. Les unités du premier contingent, bien que dispersées dans toute l'Australie et n'ayant jamais manoeuvré ensemble, étaient au complet et prêtes à partir dès le 21 septembre et les premières s'embarquèrent le 24. Au nombre de 20,758, ces troupes étaient sous le commandement du major-général sir W. T. Bridges, diplômé du Collège militaire royal de Kingston. Le corps expéditionnaire néo-zélandais, au nombre de 8,499 et commandé par le major-général sir A. J. Godley, s'embarqua à Wellington le 16 octobre, son départ ayant été retardé de 26 jours par crainte de rencontrer des croiseurs allemands. Le convoi d'ensemble, comprenant 38 transports, escorté par un croiseur britannique, deux croiseurs australiens et un croiseur de combat japonais, quitta les eaux australiennes le 1er novembre et arriva à Suez un mois plus tard.

La rumeur d'un départ possible pour l'Égypte parvint aux Canadiens sur la plaine de Salisbury, suscitant chez eux des visions de couvertures sèches et de ciels sans nuage, mais elle n'aboutit à rien. Leur transport vers d'autres régions s'imposait pourtant afin de les soustraire aux ravages de la maladie.[195]

BARAQUEMENTS

La construction de baraquements pour loger les troupes sur la plaine de Salisbury avait commencé au début d'octobre. À son arrivée, le contingent fut appelé à fournir des charpentiers et d'autres ouvriers à l'entrepreneur civil, adjudicataire des travaux. La première équipe de 300 charpentiers, avec sa quote-part d'officiers et de sous-officiers et sous le commandement d'un officier supérieur du Génie, arriva sur les lieux le 1er novembre.

Trois cents charpentiers des Nouvelles Armées, occupés durant tout le mois de novembre à la construction de baraquements à Lark Hill, furent remplacés le 3 décembre par 300 charpentiers canadiens. On leur en adjoignit d'autres et, le 16 décembre, on fit venir 100 briqueteurs. Le corps du Génie

canadien fournit de nouveaux ouvriers de construction spécialisés, si bien que, dès le 2 janvier, 894 soldats canadiens étaient à l'oeuvre. Ils touchaient la solde de spécialité, payée par l'entrepreneur, et un quart de livre de viande de plus par jour. Pour le creusage de fondations, l'établissement de tranchées pour les tuyaux, la construction de routes et de chemins de fer à voie étroite, l'infanterie canadienne fournit 500 hommes de corvée. À partir du 8 janvier 1915, afin de faciliter l'instruction des troupes de la division, on rappela à leurs unités tous les soldats employés aux travaux de construction, sauf ceux de la 4e brigade d'infanterie qui désormais devait fournir des détachements de corvée de 250 hommes par bataillon.

Les baraquements comportaient un étage, avec murs en bois sur piliers de briques et toits en tôle de fer ondulée. Les murs étaient doublés de papier épais et chaque baraquement, d'environ 1,200 pieds de surface, pouvait loger 40 hommes. Il y avait six fenêtres de chaque côté et une porte à chaque extrémité. Les agencements comprenaient des tables et des lits à tréteaux, de longs bancs en bois, des armoires et de la poterie, deux lampes à huile et un poêle du type dit "tortue". Les huttes réservées pour les bains, munies de douches et de baignoires, n'étaient pas encore achevées au milieu de janvier. Un plan de séchage d'uniformes, soumis par une entreprise de blanchissage et bien qu'approuvé, resta sans suite, de sorte que les vêtements mouillés devaient sécher sur les soldats qui les portaient.

Les unités prirent possession des baraquements dès qu'ils furent prêts. Le 9 novembre, la 4e brigade d'infanterie canadienne se transporta, de Pond Farm, à des baraquements construits par les soins du War Office à Sling Plantation, au nord-est de Bulford. Le Génie canadien s'installa dans les baraquements de Lark Hill le 14 novembre, suivi des 3e et 2e brigades qui terminèrent leur aménagement le 18 décembre. Ces nouvelles dispositions donnèrent lieu à une redistribution des camps: la 1re brigade d'infanterie, de Bustard à Tilshead

et au nord de ce lieu; la 2e brigade entre Lark Hill et Netheravon, la 3e brigade entre Bustard et Lark Hill. Le reste de la partie nord était réservé à l'artillerie et à la cavalerie. Dans l'intervalle, la surface de la plaine dans le voisinage des camps et des parcs à chevaux s'était transformée de gazon uni et onduleux en fondrières. Il n'y avait aucun moyen de drainer même les routes, et le recours au labourage n'eut pour résultat que de mettre à nu le calcaire glissant.

CONGÉS

Dès l'arrivée du contingent en Angleterre, on accorda des permissions ne dépassant pas six jours à tous les militaires jusqu'à concurrence de 20 p. 100 des effectifs, avec un billet gratuit valable pour n'importe quelle gare des Îles britanniques. Le 6 novembre, le général commandant en chef se voyait avec regret, obligé de réduire ce pourcentage "à cause des nombreux cas d'ivresse et de conduite désordonnée, dans les lieux de divertissement de Londres et d'autres villes, qui lui avaient été signalés". On leva cette restriction au milieu de décembre et, à l'occasion de Noël, on accorda six jours de congé à la moitié du contingent l'autre moitié bénéficiant du jour de l'An. Le 26 janvier, toutes les permissions furent supprimées et les permissionnaires rappelés.

DISCIPLINE

Les infractions civiles furent peu nombreuses parmi les troupes. Plus de la moitié des infractions militaires consistaient en absences sans permission; l'ivresse se rangeait deuxième; les cas d'insubordination étaient rares. Les absences sans permission étaient généralement constituées par des dépassements de congé, infractions militaires considérées dans les circonstances comme peu importantes, car il fallait de la résolution pour quitter les lumières de Londres ou le confort d'un foyer ami quand l'alternative était une tente dans une région dénudée et balayée par le vent, où l'obscurité durait 14 heures par jour et où tout était humidité, boue et mi-

sère.

BIENFAISANCE

Trois sociétés de bienfaisance contribuèrent à améliorer le sort des soldats sur la plaine de Salisbury. Les officiers de la Y.M.C.A. canadienne qui avaient accompagné le contingent depuis Valcartier constatèrent à leur arrivée que la Y.M.C.A. anglaise avait déjà établi, dans les camps réservés aux Canadiens, quatre centres qui fournissaient de la papeterie, des livres et des revues et vendaient des rafraîchissements et certains menus objets. Les secrétaires canadiens en coordonnèrent les travaux et firent leur possible pour procurer des divertissements le soir; ils s'occupèrent en outre de la distribution de colis contenant surtout des tricots, des friandises et du tabac fournis par la Canadian War Contingent Association. Cette dernière, composée de Canadiens habitant l'Angleterre et de leurs amis et fondée en août 1914 à l'instance du secrétaire d'État aux Colonies, avait pour président le haut commissaire intérimaire. La troisième société était la Canadian Field Comforts Commission, qui avait opéré à Valcartier mais recevait maintenant la sanction officielle par la nomination de ses deux directrices au grade honoraire de lieutenant dans le corps expéditionnaire canadien. Elle collabora également à la distribution de cadeaux envoyés directement ou contribués par la Canadian War Contingent Association.

Chaque camp possédait une bibliothèque installée dans une marquise pourvue de tables et de bancs. Outre 500 livres fournis par le Times Book Club, on y reçut de nombreuses revues.

Tout soldat canadien qui pouvait s'absenter de la morne plaine rencontrait de toute part bienveillance et considération. Les villageois de la région, les habitants de Salisbury et, en vérité, toute la population des Îles britanniques accordèrent la plus chaleureuse hospitalité aux hommes d'outre-mer.

RÉDUCTIONS D'EFFECTIF

En Angleterre le contingent augmenta de deux corps de volontaires canadiens, au nombre de 40 et 84 respectivement, qui avaient traversé l'Atlantique indépendamment, le second aux frais de particuliers.[196] Un second petit renfort de moins de 100 hommes provint de l'engagement en Angleterre de civils canadiens, dont quelques-uns étaient venus à leurs propres frais du Canada, des États-Unis, de l'Afrique du Sud et d'ailleurs pour rejoindre le contingent. Bien que le Conseil de l'armée et le gouvernement canadien eussent décidé que le recrutement ne devait s'effectuer qu'au Canada, ils firent une exception pour une trentaine d'artificiers, de forgerons, de maréchaux ferrants et de selliers recrutés parmi des éléments non canadiens afin de compléter l'effectif.[197]

Durant la même période, l'effectif du contingent diminua de 1,144, dont 131 officiers. Ce dernier chiffre comprenait 35 officiers démissionnaires, 55 surnuméraires renvoyés au Canada, quatre en mission au Canada, cinq décédés, un reconnu physiquement inapte et 31, dont 27 affectés aux Nouvelles Armées, rayés des cadres en passant à l'armée anglaise.[198]

Constatant l'excédent d'officiers dans le contingent et l'insuffisance d'officiers en Angleterre, lord Kitchener, qui considérait la chose comme pressante, proposa au général Alderson, le 5 novembre, de faire passer 300 Canadiens à l'armée anglaise.

Les 1,013 hommes de troupe soustraits de l'effectif peuvent également se classer: renvoyés au Canada; déserteurs; décédés; transférés à l'armée anglaise. Les réformés et renvoyés au Canada comprenaient 287 jugés invalides, 93 impropres à la vie militaire ou à leur emploi, 153 indésirables pour cause d'inconduite. Parmi les 53 réformés parce que "leurs services n'étaient plus nécessaires", 46 étaient des étrangers ennemis éliminés avec l'aide d'officiers de renseignements spéciaux fournis par le War Office. Tous ceux qui étaient ainsi réformés recevaient un complet civil et un billet

de voyage valable jusqu'à l'endroit où ils avaient contracté leur engagement. Parmi les 94 déserteurs, un certain nombre s'étaient sans doute engagés dans des unités anglaises. Les morts étaient au nombre de 63.

Près du quart de la réduction totale de l'effectif du contingent provenait de la libération d'hommes de troupe pour devenir officiers dans les armées anglaises. Le gouvernement canadien se rendit à la demande du gouvernement anglais d'accorder aux candidats, soldats du corps expéditionnaire canadien, des brevets d'officiers dans la Réserve spéciale ou la Territoriale, ou des brevets temporaires dans l'armée régulière, moyennant la recommandation de leur chef de corps. On en nomma ainsi 216 aux Nouvelles Armées, familièrement appelées "l'Armée de Kitchener", qu'on était en train de lever dans les Îles britanniques, et 26 dans les autres forces anglaises, y compris la marine royale et l'armée hindoue.[199] Ainsi, le nombre total de Canadiens, y compris ceux qui étaient déjà officiers, transférés comme officiers aux forces anglaises durant cette période, s'éleva à 273.

SANTÉ

La santé générale des troupes de la plaine de Salisbury, s'est tenue, dans les circonstances, remarquablement bonne. En quatorze semaines 4,000 entrèrent à l'hôpital, dont 1,249 étaient atteints de maladies vénériennes et la plupart des autres, d'infections des voies respiratoires ou du canal intestinal. Le nombre des malades augmenta rapidement après l'installation des 2e, 3e et 4e brigades dans des baraquements. Quelques unités ouvrirent leurs propres hôpitaux d'urgence pour les cas bénins, mais il n'y eut pas d'épidémie. Des cas sporadiques de méningite cérébro-spinale, dont le premier s'était déclaré à Valcartier, augmentèrent le nombre des malades et causèrent de l'alarme. La nécessité d'isoler ceux qui avaient été en contact avec la maladie interrompit la marche de l'instruction. Il s'en est déclaré sur la plaine de Salisbury, d'octobre à février, 39 cas dont 28 ont entraîné la mort.[200]

CANTONNEMENTS

À la Noël, 11,000 soldats canadiens étaient encore logés dans des tentes, y compris toute la cavalerie, l'artillerie et la Ire brigade d'infanterie.[201] L'exposition aux intempéries ayant commencé à produire son effet, on décida de les loger dans la mesure du possible chez les habitants du voisinage de la plaine. On commença par installer le convoi des subsistances à Shrewton, le 16 décembre. La première semaine de la nouvelle année, les Royal Canadian Dragoons s'installèrent dans les villages situés entre Wilton et Tilshead, et le Lord Strathcona Horse entre Upavon et Pewsey. Simultanément, l'artillerie se logea entre Lavington, Devizes et Rushall. À partir de ce moment, hommes et chevaux marquèrent une amélioration sensible et rapide. La 1re brigade d'infanterie continua d'habiter dans des tentes.

CHEVAUX

Les chevaux se rétablirent vite des effets du voyage. Pendant les six premières semaines ils étaient en bon état, comme en témoigna un parcours d'épreuve de 55 milles, effectué les 17 et 18 novembre en 24 heures par un officier subalterne d'artillerie avec un détachement de six hommes, sur des chevaux de selle qui en revinrent tous en bon état. Lorsqu'on demanda des charpentiers pour la construction de baraquements, une unité montée exprima l'avis de tous en proposant qu'on construisît des écuries plutôt, puisque les hommes pouvaient vivre assez confortablement dans des tentes, mais leur demande resta sans suite. Les vents froids, les pluies incessantes et les nuits glaciales de la première partie de décembre affaiblirent rapidement les chevaux, en dépit d'une augmentation de la ration de fourrage.[202] Le 9, on donna l'ordre de ne pas faire travailler les chevaux d'artillerie et de ne pas les faire marcher plus vite qu'au pas. Le 12, on obtint l'autorisation d'attacher les chevaux entre les arbres de certaines plantations, et on établit des claies en guise de brise-vent. Les couvertures des chevaux, trempées par la pluie et

imprégnées de boue, ne valaient pas grand-chose. Il était impossible d'exécuter le pansage nécessaire. Autour des abreuvoirs, la boue montait jusqu'aux jarrets. Presque tous les chevaux avaient des crevasses aux pieds que l'humidité continuelle empêchait de soigner. Après le déménagement, tous les chevaux étaient sous abri et sur des planchers secs. Dans quelques jours on remarqua une amélioration encourageante: chevaux, harnais et sellerie avaient repris leur état primitif et le directeur du Service vétérinaire fut satisfait de l'état de choses révélé par son inspection de la troisième semaine de janvier.

ARMES ET ARMEMENTS

On avait apporté du Canada, en grande quantité, des pièces d'artillerie et des caissons de munitions du type anglais régulier; aucune modification ne fut nécessaire. Les deux types de canons étaient le 18 pour l'artillerie de campagne et le 60 pour la batterie lourde. Il n'y avait pas d'obusiers de 4.5 pouces, la brigade d'infanterie de campagne comprise dans l'effectif de la division anglaise ayant été omise dans la canadienne. À la demande pressante du général Alderson, en novembre, de la recruter au Canada et de l'envoyer outre-mer, le ministère de la Milice dut répondre, le 21 janvier, aucune pièce n'étant encore disponible: "La 1re division canadienne ne comprendra pas la brigade d'obusiers."

Le représentant de la Ross Rifle Company, le colonel honoraire sir Charles Ross, adjoint à l'état-major de la division, procéda à une inspection personnelle des fusils, et on enseigna le fonctionnement du mécanisme aux armuriers de bataillons et de compagnies qui, après avoir justifié de leur compétence en la matière, furent affectés à titre de sergents et caporaux armuriers à raison de neuf par bataillon. Ayant constaté l'utilité d'apporter aux fusils certaines modifications, dont l'agrandissement du trou de la hausse de combat, l'alésage ide la bouche, le biseautage des ressorts de retenue des magasins et le forage des trous dans le fond des maga-

sins, on les fit exécuter, ainsi que les réparations et ajustements nécessaires à tous les fusils, par les armuriers de bataillon.

À cause de sa longueur, le fusil Ross ne convenait pas à la cavalerie ni à l'artillerie. Aussi le général Alderson chercha-t-il à se procurer au Canada un modèle court pouvant utiliser les munitions anglaises régulières, mais, n'ayant pas réussi, il prit des dispositions pour faire réarmer l'escadron de cavalerie divisionnaire avec le modèle anglais du Lee-Enfield court. Pour le reste, le Conseil de l'armée décida que les troupes iraient au combat armées du fusil connu sous le nom de "Ross Rifle, Mark III", qui avait été fourni par le gouvernement canadien, et interdit de l'échanger sans en avoir obtenu l'autorisation du Conseil de l'armée.[111, 203]

L'effectif canadien de mitrailleuses de bataillon fut porté de deux à quatre, mais les Vickers commandées en Angleterre ne purent être livrées, le War Office s'en étant réservé la production totale. Le 15 octobre, celui-ci offrait 30 mitrailleuses Maxim à titre de remplacement temporaire. Comme il était évident qu'il faudrait compter sur les fabricants américains, pendant quelque temps du moins, pour fournir des mitrailleuses aux troupes canadiennes, on leur passa, le 17 octobre, une commande de 250 Colt. On en avait déjà commandé 50 le 29 août, mais les livraisons retardaient. On en distribua 17 aux bataillons d'infanterie de la plaine de Salisbury le 26 novembre, le restant n'étant arrivé que le 31 janvier. Les mitrailleuses Colt présentaient plusieurs difficultés sérieuses : elles ne s'adaptaient pas aux munitions anglaises; toutes les hausses ayant besoin de rajustement, on dut les envoyer à Birmingham; une commission d'officiers, assemblée le 4 décembre, constata que le trépied était défectueux, informe, lourd et d'ajustement impossible à la hauteur voulue. On essaya trois autres installations, dont une, sur roues, fut fabriquée en partie par marché civil à Bristol, et en partie par des ouvriers du contingent. D'autres défauts mécaniques furent signalés, mais on ne put y remédier avant le départ de la divi-

sion pour la France.

Les seules autres armes à feu que possédait le contingent étaient le pistolet automatique .45 Colt et le revolver Webley ou Smith & Wesson du même calibre. Ceux-ci étaient portés par les officiers, les sous-officiers brevetés, certains sous-officiers, les signaleurs et d'autres spécialistes.

COMPLÈTEMENT DE L'ÉQUIPEMENT

Le premier contingent avait été presque complètement équipé à Valcartier, mais nombre des articles de son équipement n'étaient pas du modèle anglais. À la suite d'un examen par des spécialistes du War Office et des officiers désignés de la division, on décida, à la fin de janvier, de réformer certains objets de provenance canadienne comme inutilisables ou impropres à leur destination pour les remplacer par d'autres fournis par le Service du matériel de l'armée anglaise, qui avait déjà fort à faire pour répondre aux exigences des divisions métropolitaines toujours croissantes.

Le changement de l'uniforme canadien à l'uniforme anglais se fit graduellement, au fur et à mesure que les remplacements devenaient nécessaires, mais une distribution de brodequins anglais s'imposa immédiatement, le modèle canadien étant impropre à la marche sur chemins pavés et ne pouvant pas supporter le trempage continuel dans la boue. Le général Alderson, ayant sollicité du Canada par câblogramme l'autorisation d'acheter des chaussures utilisables, apprit que 48,000 paires de couvre-chaussures avaient déjà été expédiées mais, à l'essai, ceux-ci ne "corrigèrent pas la fabrication défectueuse des brodequins".[204] En réponse à sa demande de 40,000 vareuses doublées en fourrure, on lui envoya des chandails lourds, considérés à juste titre comme plus utiles.

Seulement cinq bataillons avaient apporté l'équipement Web du Canada, les autres étant munis du modèle désuet Oliver, comportant des gibernes pour 80 cartouches au lieu de 150, n'ayant pas de sac ou de poche pour recevoir la pelle-bêche et serrant trop sous les bras.[209] Le général Alderson,

après avoir en vain câblé à Ottawa une demande du modèle Web, refusa d'accepter le nouvel équipement Oliver (modèle 1915) et obtint du War Office l'équipement Web pour sept bataillons, ainsi que des pelles-bêches du modèle anglais pour toute la division.

La plupart des véhicules automobiles avaient bien résisté à trois mois de service ininterrompu sur mauvaises routes, mais, comme leurs pièces de rechange ne pouvaient s'obtenir ailleurs qu'en Amérique et qu'il était devenu nécessaire d'en remplacer plusieurs immédiatement, on conseilla de les garder en Angleterre à l'intention du deuxième contingent. Le Service anglais du matériel fournit 51 camions et 9 voitures automobiles pour les remplacer.[210] Les fourgons de transport donnaient lieu à la même objection et présentaient en outre des défectuosités quant à la fermeture et la solidité des côtés. D'ailleurs, ils allaient mal avec la bricole du modèle anglais réglementaire.[213] Les bicyclettes canadiennes n'étaient pas considérées comme suffisamment solides. Les voitures d'arrosage étaient munies de robinets, mais ne comportaient aucun moyen de nettoyage ni aucun filtre. Le contingent ne possédait pas d'ambulances automobiles, de charrettes maltaises ni de cuisines ambulantes. Les nouvelles voitures hippomobiles avaient été expédiées par chemin de fer à Amesbury et à Devizes directement des usines, un envoi arrivant d'Inverness, la peinture encore fraîche. La distribution de celles-ci, ainsi que des bricoles (le tout ayant été fait à partir du 28 janvier sans l'ordre de réquisition réglementaire et sans frais pour le Canada), était à peine achevée lors du départ pour la France.[217]

Ces substitutions, dont il avait été tenu au courant par son représentant spécial,[218] contrarièrent gravement le ministre de la Milice.[219-222] Une commission d'enquête réunie par le ministère de la Milice et de la Défense avait examiné, en décembre, des plaintes formulées au sujet des chaussures et, par la suite, un comité parlementaire constata que, non seulement le produit de certaines manufactures s'était révélé in-

férieur, mais les chaussures en question étaient d'un type impropre au service en campagne.[223] Les achats de camions automobiles, de bicyclettes, de remorques et d'autres voitures avaient, ainsi qu'on l'a déjà indiqué, fait l'objet d'une enquête par une commission royale en 1915 et 1916.[224]

CONSTITUTION DE LA 1RE DIVISION CANADIENNE

La composition de la 1re division canadienne, d'après une entente entre le général Alderson et le War Office, fut à peu près la même qu'à Valcartier sauf le passage du détachement de Kootenay-Ouest, au nombre de 113, du 12e au 7e bataillon. Il s'effectua cependant des modifications pour correspondre aux changements qui ne cessaient de se produire dans les effectifs anglais.[225] Enfin, le 26 janvier, on annonça que la division adopterait l'effectif de la 29e division anglaise et on en élabora les détails qui comportaient plusieurs exceptions au bénéfice des effectifs canadiens.[226] Le nombre des officiers de troupe et des officiers d'état-major fit l'objet de divergences d'opinion. Le général Alderson estimait que, un grand nombre des officiers surnuméraires ayant déjà été affectés, ils ne devaient pas rester oisifs en Angleterre, mais plutôt accompagner la division en France. Soutenant que les officiers en excédent compenseraient le manque d'expérience et d'aguerrissement de la troupe, il déclara: "Mon expérience de la guerre m'assure qu'une pénurie d'officiers ne survient toujours que trop tôt."

Les premières nominations à l'état-major de la division canadienne avant son départ du Canada comportaient les officiers supplémentaires suivants: un officier d'état-major de 2e classe, un officier d'état-major de 3e classe, un sous-adjudant général adjoint, un interprète, un caissier de campagne, un officier du service postal et trois officiers d'ordonnance auprès du commandant. L'affectation de trois officiers d'état-major additionnels, qui permettait un contact plus étroit entre le commandant de la division et ses troupes, était particulièrement avantageuse dans des opérations pro-

longées et, bien qu'elle ne fût jamais adoptée dans l'armée anglaise, continua d'exister dans les formations canadiennes pendant toute la durée de la guerre.

On augmenta aussi d'un capitaine d'état-major et de deux officiers d'ordonnance les états-majors des brigades d'infanterie canadiennes. La proposition de doter chaque bataillon d'un major de plus, ainsi que d'un adjudant adjoint, d'un officier de transport et d'un officier des transmissions, fut cependant repoussée par le War Office, en dépit de l'argument du général Alderson: "Ces effectifs d'officiers ont été fixés par le gouvernement canadien; c'est le Canada qui les solde et qui en fournit les renforts."

Le nombre de compagnies par bataillon fut un autre sujet de dispute et de confusion, faisant l'objet de nombreuses affectations et mutations et créant un mécontente ment général qui dura onze semaines. À Valcartier, le nombre était de huit. Le 1er novembre, les ordres du contingent, en conformité des instructions du War Office, prescrivaient aux bataillons de se réorganiser en quatre compagnies, pour correspondre aux effectifs du corps expéditionnaire. Cinq jours plus tard, le Conseil de l'armée décidait que les contingents d'outre-mer devaient maintenir l'organisation existante, comportant, selon lui, huit compagnies par bataillon. Le général Alderson exposa que ses bataillons étaient déjà organisés en quatre compagnies, mais une instruction du War Office, en comportant huit, fut inscrite dans les ordres du contingent du 17 novembre et mise à exécution. Le 10 décembre, le War Office informait le général Alderson qu'après consultation avec le commandant en chef du corps expéditionnaire britannique, le conseil de l'armée s'était prononcé en faveur de bataillons à quatre compagnies, mais, quatre jours après, renversait cette décision. Le changement définitif eut lieu le 16 janvier, quand le général Alderson déclara que la réorganisation en bataillons de quatre compagnies avait été commencée et que le War Office l'avait approuvée. Mais la tentative d'amener en campagne des officiers de troupe surnuméraires n'aboutit

point. On autorisa six officiers par compagnie, parmi lesquels devaient être pris les officiers de transport et des transmissions.

Dans les douze bataillons désignés à Valcartier pour composer la division, on effectua, le 15 décembre, des modifications qui assuraient les renforts nécessaires aux deux régiments de cavalerie. En effet, le 6e bataillon (Fort Garry Horse) de la 2e brigade devint le dépôt de cavalerie. En même temps, la division fit remplacer le 6e bataillon d'infanterie par le 10e, bien que le commandant de la brigade eût, trop tard toutefois, exprimé sa préférence pour le 11e. Seulement un des commandants d'infanterie fut remplacé, et cela pour cause de maladie.

Dans l'artillerie, l'état-major resta le même qu'à Valcartier. Il correspondait aux effectifs anglais. La brigade d'obusiers ne fut pas constituée. Les trois brigades de pièces de 18 restèrent, mais avec une composition différente. Les trois batteries de six pièces chacune furent, en conformité des ordres du contingent du 17 novembre, réorganisées en quatre batteries de quatre pièces. Heureusement, on disposait de trois chefs compétents pour les nouvelles batteries. L'excédent de personnel des deux pièces supplémentaires par brigade fut constitué en batteries de dépôt de brigade, qui fourniraient les renforts.

Les modifications des effectifs des autres armes et services, comportant toutes des accroissements, se firent à même les excédents de personnel. La 3e compagnie du Génie, partiellement organisée à Valcartier, était maintenant au complet. Un accroissement d'effectifs causé par l'adjonction d'une section sanitaire aux unités du service de Santé de la division, et de 200 hommes à la compagnie de cyclistes, s'effectua immédiatement et sans difficulté par un appel aux volontaires. Une des unités de la zone des étapes, le convoi de subsistances divisionnaire, fut considérablement renforcée tant en personnel qu'en véhicules. Telle qu'elle avait été constituée au Canada, elle comptait un personnel total de 192,

avec 44 véhicules automobiles, chiffres qui, avant son départ pour la France, devinrent 311 et 71 respectivement. Le fait que le contingent était armé du fusil Ross, – arme entièrement différente du Lee-Enfield anglais, – nécessita une organisation canadienne distincte pour les remplacements et les réparations. Aussi aménagea-t-on, comme partie du convoi des subsistances, quatre camions-ateliers, chacun ayant son personnel d'armuriers sous la direction d'un sergent-major et pourvu de tours, d'outils et de pièces de rechange. Une nouvelle unité de l'Intendance divisionnaire, le 1er atelier canadien d'ambulances automobiles, tira tout son personnel, au nombre de 21, de l'armée anglaise. Outre le chef du service de la solde et son personnel au quartier général du contingent, chacune des grandes unités, au nombre de 42, possédait un officier payeur lorsque le contingent quitta le Canada. Au départ pour la France, il y avait 26 officiers payeurs dans les brigades d'artillerie, les bataillons d'infanterie et certaines autres formations. Dans l'armée canadienne, comme dans l'armée anglaise, les aumôniers figuraient à titre de surnuméraires. Trente-trois avaient accompagné le contingent en Angleterre, mais le War Office, estimant que onze suffiraient pour les Canadiens en France, en autorisa l'affectation de huit à la division, les vingt-deux autres devant être considérés comme disponibles pour le contingent suivant. Aucun effectif, anglais ou canadien, ne comportait de représentants de sociétés de bienfaisance. On avait cependant autorisé des représentants de la Y.M.C.A. anglaise de se rendre en France en 1914 à titre de civils accompagnant les armées. Les sept officiers de la Y.M.C.A. adjoints au contingent à la plaine de Salisbury avaient le grade honoraire de capitaine et quatre d'entre eux restèrent détachés à leurs unités divisionnaires.

EMBARQUEMENT POUR LA FRANCE

L'envoi secret en France, le 2 février, de détachements d'avant-garde et de cantonnement fut un signe certain que la période de préparation en Angleterre tirait à sa fin. Le même

jour, les ordres du contingent en diffusaient implicitement la nouvelle:

"REVUE ROYALE. La division s'assemblera en tenue d'exercice, capotes roulées, (sauf en cas de pluie, alors qu'on les revêtira) pour une revue par Sa Majesté le Roi, prenant poste à Knighton Down à 10 h. du matin le 4 courant."

La revue eut lieu, par un fort vent froid et une pluie battante. Par la suite, le roi rédigea un message à lire à toutes les unités après leur embarquement pour la France:

Officiers, sous-officiers et soldats:

Au début de novembre, j'ai eu le plaisir d'accueillir dans la métropole ce magnifique contingent canadien. Aujourd'hui, après qu'il a reçu trois mois d'instruction, je lui souhaite bon voyage à l'occasion de son départ pour prêter son concours à mes armées sur le champ de bataille.

Je sais combien vous avez souffert du mauvais temps et de la pluie anormale; aussi n'ai-je que les plus grands éloges à faire de la patience avec laquelle vous avez tous enduré et surmonté les difficultés.

Tout ce que j'ai appris à votre sujet et tout ce que j'ai pu observer à la revue d'aujourd'hui m'assurent que vous avez mis à profit votre séjour sur la plaine de Salisbury.

Votre empressement et votre promptitude à vous rallier sous notre drapeau commun vous ont déjà valu la gratitude de la mère patrie.

Je suis confiant que, par votre conduite et vos exploits sur le champ de bataille, vous vous montrerez à la hauteur de vos devanciers dans la guerre sud-africaine et qu'ainsi vous aiderez à assurer le triomphe de nos armes.

Je suivrai avec fierté et intérêt tous vos déplacements. Je prie Dieu de vous bénir et de vous protéger.

Les dispositions finales remplirent les quelques jours suivants. Afin de mettre au complet les bataillons, ainsi que les compagnies de base, on y incorpora 1,077 hommes, renfort pris dans les 6e, 9e, 11e, 12e et 17e bataillons. Les tâches de distribution, de rajustement, de marquage et d'inspection des articles d'habillement et d'équipement occupèrent tout le

personnel, – officiers et hommes de troupe, – de la division. Une unité ne reçut son nouvel harnachement que trois heures avant qu'elle dût quitter le camp, par une tempête de pluie, à 1 h. du matin. Des détachements d'arrière-garde, fournis par le dépôt d'instruction pour recueillir et remettre aux magasins administratifs tout l'équipement du camp, durent en outre rassembler le matériel canadien mis au rancart.[227] Le dimanche 7 février, la section sanitaire se mettait en route pour la France, suivie, la semaine suivante, par le restant de la division qui, en conformité du programme de déplacement,[228] prit le train à Amesbury, à Patney, à Bulford et à Lavington à destination d'un port non désigné, qui était Avonmouth, où les unités montèrent en toute hâte, mais sans confusion, dans les transports qui les attendaient et qui descendirent le chenal de Bristol dès que la marée le permit.[855] Les premiers à partir furent chanceux: le *City of Benares,* ayant à son bord l'état-major de la division, effectua la traversée en 36 heures, abordant au quai de Saint-Nazaire à midi le 11; les unités suivantes subirent en route un retard d'un jour ou davantage et les troupes, entassées sous les ponts dans les cales sombres et froides de petits cargos ballottés par la tempête qui, le 12 et le 13, secoua le golfe de Gascogne, souffrirent énormément. Néanmoins, tous éprouvèrent le sentiment de soulagement et de plaisir qui avait marqué leur départ du bassin de Gaspé. Peu de ceux qui servirent sur le front occidental pendant les quatre années suivantes souffrirent plus longuement et inutilement que sur la plaine de Salisbury.

On s'était proposé d'abord de faire traverser la 1re division canadienne de Southampton au Havre, mais, le 4 février, le gouvernement allemand annonça son projet d'établir autour des Îles britanniques, le 18, une zone de guerre où tous les navires ennemis seraient coulés et où les navires neutres navigueraient à leurs propres risques et périls. Cela constituait une dérogation aux règles de la guerre tel qu'on les entendait alors et signifiait que tous les navires marchands de la Grande-Bretagne seraient torpillés à première vue et que

l'ennemi poserait des mines à volonté. L'apparition, à la fin de janvier, de sous-marins au large de la barre de Liverpool ayant indiqué la nécessité de contre-mesures plus rigoureuses, deux divisions de contre-torpilleurs, en voie de transfert de la mer d'Irlande à Harwich, servirent d'escorte aux transports de troupes canadiennes.[228a] Certains des contre-torpilleurs durent rebrousser chemin à cause du mauvais temps qui fut sans doute également la raison de l'absence de sous-marins.

La nouvelle de l'heureuse traversée parvint au gouverneur général le 16 février:

> "Vos ministres seront heureux d'apprendre que le contingent canadien tout entier est au front et se porte bien, ayant effectué sans incident la traversée en France. Libre à eux de divulguer ce renseignement."

HARCOURT

AUTRES UNITÉS

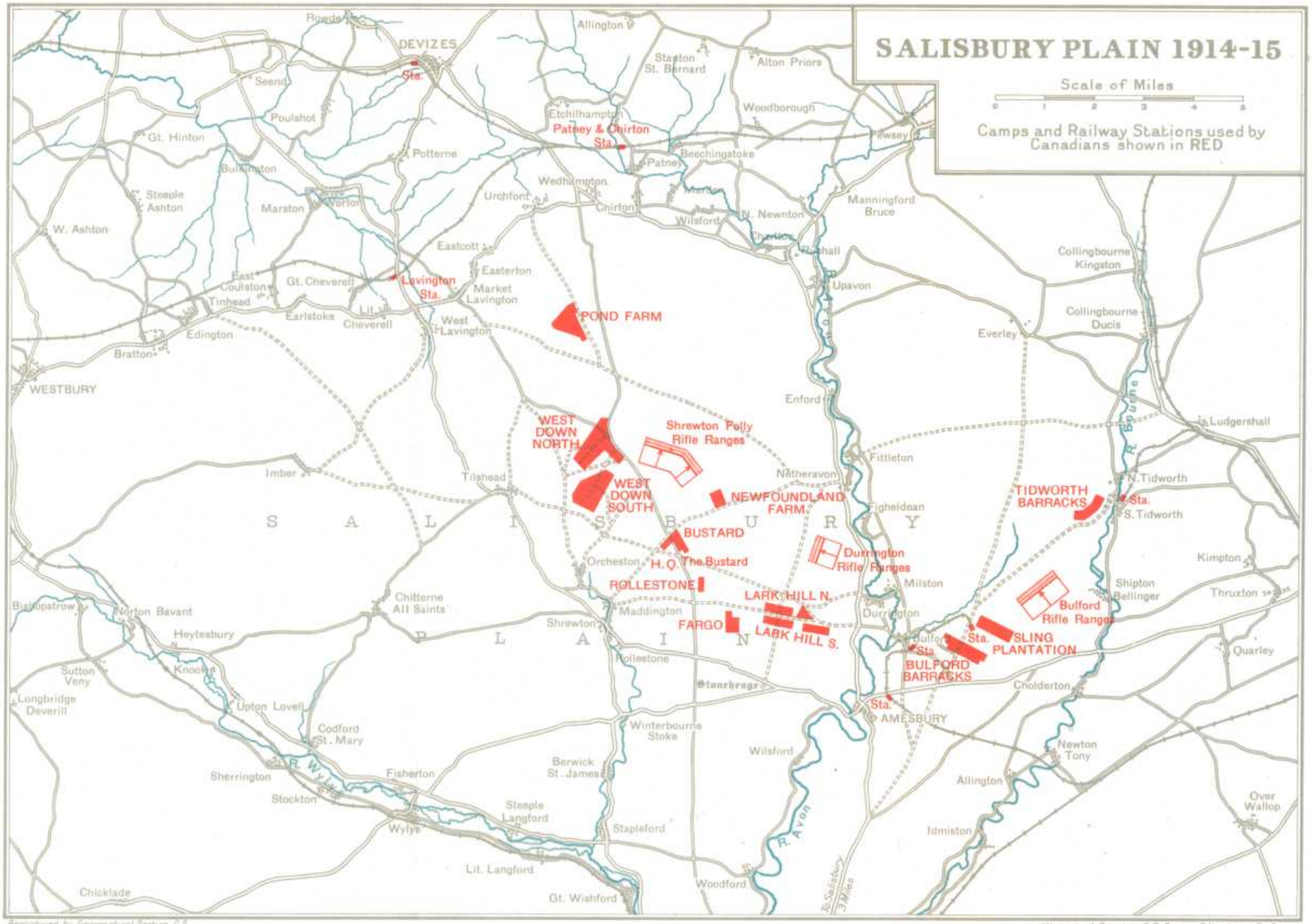
Des unités parties du Canada avec le contingent mais sans faire partie de la division, quelques-unes avaient déjà traversé en France; d'autres s'y rendirent vers la même époque et un certain nombre restèrent en Angleterre pour des durées indéterminées. De l'un et l'autre côté de la Manche, on constitua des unités de ravitaillement et d'autres unités spéciales jugées nécessaires ou demandées par le War Office et l'on prit des dispositions pour maintenir le contact civil, militaire et politique entre le Canada et les troupes d'outre-mer.

La plupart des unités de ravitaillement destinées à la zone des étapes traversèrent en France en février, notamment le convoi divisionnaire des subsistances, le parc de munitions divisionnaire, le détachement de ravitaillement par chemin de fer et quatre unités de dépôts d'approvisionnement, dont une avait été constituée en Angleterre. Le parc de réserve traversa le 26 avril. Une boucherie et une boulangerie de campagne, toutes deux constituées en Angleterre, traversèrent en mai. La

première unité canadienne à servir en France fut l'Hôpital permanent n° 2, partie d'Angleterre le 6 novembre. L'Hôpital permanent n° 1, qui avait fonctionné à Hamstead pendant deux semaines, traversa le 2 février. L'Hôpital d'évacuation n° 1 qui avait servi d'hôpital général à Taplow pendant une semblable période et qui reçut la nouvelle désignation d'Hôpital d'évacuation canadien n° 1, traversa le même jour; l'Hôpital général n° 2, le 13 mars; l'Hôpital général n° 1, le 13 mai. De trois unités nouvellement constituées, le dépôt médical avancé n° 2 traversa le 9 février; le dépôt médical de base et le dépôt médical avancé n° 1 restèrent en Angleterre, une entente ayant été conclue pour la fourniture d'approvisionnements médicaux par des dépôts de base anglais en France. Une autre nouvelle unité médicale fut constituée à Salisbury Plain: le laboratoire mobile canadien n° 5, précédemment désigné Corps hydrologique de l'armée canadienne; elle traversa en France le 21 mars à titre d'unité scientifique pour l'étude et la répression des maladies et fut adjointe à la 2e armée.

La section vétérinaire mobile canadienne n° 1 traversa en France le 8 février et desservit la division canadienne, s'approvisionnant au dépôt de base du Corps vétérinaire de l'armée canadienne. Elle fut suivie, le 3 avril, par l'hôpital vétérinaire canadien n° 1, unité de la zone des étapes comprenant un personnel de 195 et pouvant recevoir 500 chevaux. Établi au Havre, il desservit les forces, tant anglaises que canadiennes, en France.

Un organisme inédit, plutôt civil que militaire, fut établi à cette époque afin de fournir au Canada des nouvelles de ses troupes d'outre-mer. Plusieurs correspondants de journaux avaient séjourné sur la plaine de Salisbury avec le contingent (on en avait renvoyé un pour avoir transmis des nouvelles susceptibles d'être utiles à l'ennemi), mais, pendant les premières années de la guerre, on n'avait permis à aucun correspondant d'accompagner les troupes anglaises en campagne. Afin de répondre à la demande de récits plus intimes et dé-



Reproduced by Geographical Section, G.S.

Historical Section, G.S. Dept. of National Defence

taillés que les communiqués quotidiens, on avait nommé au G.Q.G. britannique en France un officier d'état-major anglais désigné "témoin oculaire". Dans un dessein semblable, – mais revêtu d'une autorité qui empiétait sur les fonctions du service de l'adjudant général, – et afin de recueillir de la matière historique, sir Max Aitken, membre du Parlement anglais, mais né au Canada, fut, sur la proposition du ministre de la Milice, nommé "témoin oculaire canadien" ou officier archiviste, avec le grade honoraire de lieutenant-colonel (C.P. 29 du 6. i. 1915). Son rôle, d'abord celui de correspondant de presse accrédité des deux côtés de la Manche, devint en septembre 1915 celui de "représentant général du Canada au front". Également sur la proposition du ministre, le lieutenant-colonel honoraire J. J. Carricks, membre du Parlement, fut nominé officier des renseignements, ou archiviste officiel, et chargé de fonctions apparemment semblables à celles du témoin oculaire, mais totalement distinctes de celles-ci (C.P. 16 du 7. i. 1915). À partir du 18 janvier 1915, il eut pour adjoint un soldat très expérimenté et capable, le capitaine F. Manley Sims, D.S.O., précédemment du King's Royal Rifle Corps, qui avait été associé avec lui clans les affaires au Canada et qui, de fait, bien que désigné (le différentes façons et graduellement avancé au gracie de brigadier-général, servit d'officier de liaison au G.Q.G. britannique pour le compte du corps expéditionnaire canadien jusqu'en 1918. Le colonel Carricks eut son bureau au G.Q.G., à Saint-Orner, d'avril à août 1915, après quoi un remaniement et une expansion de l'activité en matière de documentation historique et de presse donnèrent lieu à une revision d'effectifs et de fonctions.

La nomination spéciale des susnommés et d'autres officiers par le ministre de la Milice vers cette époque, la plupart d'entre eux ayant des fonctions mal définies et étant responsables envers lui seulement, produisit fréquemment la confusion et les retards qu'il désirait tant éviter. L'état-major du contingent avait du mal à les placer, le War Office ne voyait pas toujours la nécessité de leur emploi et les titulaires eux-

mêmes, généralement peu au courant de l'organisation, de l'administration et des méthodes de l'armée, restaient perplexes en constatant que les règlements avaient déjà prévu l'exécution de la plupart des fonctions qui leur avaient été assignées et qui s'harmonisaient mal avec le mécanisme de guerre anglais, avec l'organisation de la milice canadienne et avec les moyens de communication admis entre les autorités anglaises et canadiennes.[229]

Les plans de mobilisation d'avant-guerre n'ayant pas prévu d'organisation pour la compilation et la garde des dossiers des soldats en activité de service, ce n'est qu'à l'arrivée du contingent à la plaine de Salisbury qu'on établit un bureau des archives à Londres, de concert avec le bureau central de la solde, qui tenait un compte pour chaque individu du corps expéditionnaire canadien.[230] Au début, le personnel des archives comprenait un officier et quatre commis et plantons. Au milieu de décembre, on ouvrit une succursale à Salisbury pour hâter l'achèvement et la correction des documents d'engagement. Cette besogne était à peine finie que la division traversait en France. Le service chargé d'enregistrer et de notifier les pertes, fondé au milieu de décembre, comptait en février un personnel de huit. On établit ensuite un service postal chargé de s'occuper des lettres insuffisamment adressées, ainsi que du courrier des soldats tués, blessés ou disparus. Dès le mois de mai 1915, il existait six bureaux, chacun dirigé par un officier: dossiers des officiers (R.1), dossiers des hommes de troupe (R.2), dossiers médicaux (R.3), états des pertes, demandes de renseignements, service postal.

En août 1915 on divisa, pour fins administratives, le Bureau de la solde et des archives, comprenant un personnel subalterne de 748, dont 339 civils, et précédemment sous la direction unique du colonel W. R. Ward, auparavant chef adjoint du service de la solde au Q.G. de la milice à Ottawa. Dès septembre 1916, le personnel militaire et civil du Service de la solde était au nombre de 1,980 et le directeur des archives avait un personnel mixte de 861.

Pour l'établissement en campagne des Ordres, Partie II, contenant les inscriptions relatives au personnel: états, pertes, nominations, affectations, mutations, avancements, décorations, discipline, applicables à tous les officiers et soldats canadiens en France, et pour la réception des journaux de guerre officiels et des documents historiques des unités, on ouvrit à Rouen, le 28 février 1915, une section canadienne du bureau du sous-adjudant général à la base qu'on désigna "Section canadienne du G.Q.G., 3e échelon". Cette section assurait une liaison essentielle entre les unités en campagne et le Bureau de la solde et des archives à Londres. Son personnel se composait d'un adjudant général adjoint assisté d'officiers subalternes, et d'un commis de salle de rapport de chaque unité. On y recevait les rapports et les états de situation des unités ainsi que les demandes correspondantes de renforts à fournir par les dépôts de base canadiens.

Contrairement à l'usage, on garda en Angleterre le dépôt de base d'infanterie et le dépôt de base général, comprenant les 10 p. 100 de premiers renforts pour toutes les armes et tous les services, puis on organisa l'excédent de personnel du contingent en Angleterre à titre de dépôt d'instruction chargé d'approvisionner les dépôts de base. Avant la fin de novembre, le War Office avait élaboré un projet relatif aux renforts. À la suite d'entretiens avec le général Alderson et des modifications qui en résultèrent, on publia, le 18 janvier, des ordres portant sur l'établissement de dépôts d'instruction en Angleterre. Ces ordres comportaient, en ce qui concerne l'infanterie, la suppression de la 4e brigade à titre de formation, le 9e bataillon devant fournir des renforts à la 1re brigade d'infanterie canadienne, le 11e bataillon à la 2e brigade, le 12e bataillon au 14e bataillon, le 17e bataillon aux 13e, 15e et 16e bataillons. Le 12e bataillon devait aussi fournir des renforts au P.P.C.L.I. mais un détachement spécial de 500 arriva à la fin de janvier[231] pour le renforcer.

Le 6e bataillon, on l'a déjà vu, devint un régiment de cavalerie de réserve. Les batteries de dépôt, ainsi qu'il est indi-

qué ci-dessus, fournissaient les renforts d'artillerie. On constitua en outre un dépôt du service de Santé de l'armée canadienne et, à cause de l'insuffisance de personnel résultant de l'expansion des services, on demanda au Canada, par câblogramme, un dépôt du Génie et un dépôt de l'Intendance, qui furent tous deux expédiés en février. La section vétérinaire n° 4, arrivée du Canada en novembre et désignée section vétérinaire n° 2, continua de soigner les chevaux malades au dépôt d'instruction et fournit en outre des renforts au Service vétérinaire en France.

Le général Alderson, estimant qu'aucun officier canadien disponible n'avait la personnalité ni l'expérience nécessaires pour commander le dépôt d'instruction, demanda au général commandant la région du Sud de désigner un officier de l'armée régulière bien doué du point de vue personnalité et tact. Le 16 janvier, le colonel W. R. W. James, de l'Artillerie royale, était nommé commandant du dépôt d'instruction canadien et comme, le 2 février, on annonça que les premiers renforts resteraient également en Angleterre, il assuma le commandement de tous les renforts canadiens désormais concentrés à Tidworth.[232]

Au nombre des unités qui accompagnèrent le contingent en Angleterre, le P.P.C.L.I. quitta le commandement du général Alderson le 16 novembre pour rejoindre, au camp de Morn Hill à Winchester, la 80e brigade, de la 27e division anglaise,[708] alors en voie d'organisation et devant partir pour la France le 21 décembre. [231] La brigade, commandée par le brigadier-général l'honorable C. G. Fortescue, comprenait cinq bataillons, les quatre premiers, ainsi que les huit autres qui constituaient la division, étant composés de troupes régulières. Le contingent de Terre-Neuve, rayé des cadres le 7 décembre, rallia le commandement écossais à Fort George; ultérieurement porté à l'effectif de bataillon, il débarqua à Gallipoli en septembre 1915 et par la suite servit avec distinction sur le front occidental à titre de bataillon de la 88e brigade, de la 29e division anglaise.[233]

La constitution de la brigade de cavalerie canadienne parut dans les ordres de la plaine de Salisbury du 30 janvier:

"La Royal Canadian Horse Artillery, le Royal Canadian Dragoons et le Lord Strathcona Horse (R.C.) constitueront, avec le 2nd King Edward's Light Horse, la brigade de cavalerie canadienne. Le colonel l'honorable J. E. B. Seely, D.S.O., commandera cette brigade à partir du 1er février 1915."

À cette fin, la brigade de la R.C.H.A. jusque là composée d'un Q.G. et de deux batteries de six pièces, fut réorganisée en batteries de quatre pièces et d'une colonne de munitions. Le 2e King Edward's Horse, qu'on y adjoignit, avait été constitué le 10 août 1914 à titre de deuxième régiment d'une unité montée coloniale faisant partie de la réserve spéciale anglaise.[234] Le nouveau brigadier, le colonel J.E.B. Seely, natif de l'île de Wight, commandant du Hampshire Yeomanry, membre de la Chambre des communes anglaise, ancien secrétaire d'État à la guerre, avait gagné le D.S.O. en Afrique du Sud pendant qu'il servait dans le Yeomanry impérial. Peu après sa nomination, la brigade de cavalerie canadienne se concentra à Maresfield Park, près d'Uckfield, dans le comté de Sussex.

Le 12 février, la brigade d'automitrailleuses alla se loger à Wilton à titre d'unité séparée. Le 17 mars elle déménagea à Ashford (Kent), où elle était détachée à la brigade montée du sud-est, partie de la 2e armée alors chargée de la défense territoriale de cette région de l'Angleterre.

L'HIVER AU CANADA

Au cours de l'hiver, le gouvernement canadien promulgua, sous forme de proclamations et de décrets du conseil, suivant que les circonstances l'exigeaient, des dispositions prises en vertu de la loi des mesures de guerre et ayant trait surtout au commerce avec l'ennemi et à la prohibition de l'exportation de certaines denrées. En vue de l'inscription des étrangers sujets de pays ennemis, il nomma des commissaires relevant du Commissaire de la police fédérale (C.P. 2721 du

28, x. 1914) chargés de décider, après avoir interrogé chaque individu, s'il convenait de le laisser en liberté ou de l'interner comme prisonnier de guerre. Au poste de directeur de l'internement il nomma le major-général sir W. D. Otter, K.C.B., C.V.O. (C.P. 2817 du 6. xi. 1914), qui au début releva du ministre de la Milice et, par la suite, du ministre de la Justice (C.P. 388 du 27. ii. 1915). Sous sa direction, 8,579 étrangers sujets de pays ennemis furent écroués dans 24 camps ou stations, les commandants de district fournissant, lorsqu'il y avait lieu, des miliciens, à raison d'un par cinq prisonniers en moyenne, comme escortes, sentinelles et gardes.[235] Des rumeurs d'incursions en voie de préparation au delà de la frontière américaine[36] donnèrent lieu à des mesures de précaution particulières de la part des commandants de district. Une mobilisation d'essai, effectuée inopinément à Toronto provoqua la désapprobation du ministre et son interdiction de pareils actes susceptibles d'alarmer la population.[236] Dans l'intervalle, malgré le froid et la clôture de la navigation, on ne réduisit pas le nombre des miliciens affectés à la garde territoriale.[34] Un décret du conseil (C.P. 2821 du 6. xi. 1914), publié dans la *Gazette du Canada* du 6 novembre,[237] resserra les restrictions imposées aux publications contenant des renseignements utiles à l'ennemi, autorisa le refus du service postal à ces publications et rendit les contrevenants passibles d'une amende allant jusqu'à $5,000 et de cinq ans de prison. Une peine semblable fut promulguée, par la publication tardive dans la *Gazette du Canada* du 19 décembre 1914, d'un décret du conseil (C.P. 2358) du 12 septembre 1914, à l'égard de ceux qui auraient communiqué des renseignements d'ordre militaire.[238]

LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE AU CANADA

À la fin de l'automne, le recrutement pour les douze bataillons d'infanterie du deuxième contingent, plus trois bataillons de renforts, marquait un progrès satisfaisant. Numérotés de 18 à 32 et répartis d'un océan à l'autre, ils furent recrutés

et mobilisés par les soins des districts militaires et, pour la plupart, passèrent l'hiver logés dans les salles d'exercices et dans les immeubles des expositions. Dès la fin de l'année leur effectif était au complet.[239] Pendant qu'on était à constituer ces bataillons et que le ministre de la Milice était encore absent en Angleterre, on adressa, le 5 novembre, des instructions séparées aux districts militaires n°s 2, 10, 11 et 13 en vue de la mobilisation des 4e, 1er, 2e et 3e régiments de fusiliers montés comprenant chacun un personnel de 544, pour servir outre-mer, mais sans faire partie du deuxième contingent. Le lendemain, un décret du conseil (C.P. 2812) autorisait la dépense de $3,056,811.39 pour l'équipement de 14,000 hommes à pied et 6,000 hommes montés du deuxième contingent.[240]

L'effectif à garder à l'entraînement au Canada ayant été, le 21 novembre, augmenté de 30,000 à 50,000,[161] on informa les districts, le 1er décembre, du projet de constituer neuf nouveaux régiments de fusiliers montés, numérotés de 5 à 13, et dix-neuf nouveaux bataillons d'infanterie numérotés de 33 à 51, et on en adressa les ordres d'exécution au fur et à mesure de la nomination des officiers chargés de lever et de commander ces unités.[241] L'accroissement du nombre des unités de fusiliers montés résulta d'un échange de télégrammes. Le 24 novembre, le ministre de la Milice télégraphiait au War Office:

"Nous mobilisons quatre régiments de fusiliers montés et nous pouvons en mobiliser davantage. En auriez-vous besoin, en tout ou en partie, à brève échéance? Dans le cas de l'affirmative, où?"

Le War Office répondit le 26:

"Nous acceptons volontiers les quatre régiments de fusiliers montés, que nous emploierons en Égypte. Veuillez nous informer combien d'autres régiments vous pourrez mobiliser et dans quel délai."

On prévoyait qu'une brigade de trois régiments de fusi-

liers montés serait prête à s'embarquer dès le 20 janvier et une seconde un mois plus tard. Mais il se produisit des retards causés par la non-livraison d'articles d'équipement.

Les districts furent aussi chargés de recruter et de mobiliser des recrues pour l'artillerie et pour d'autres armes et services; leur instruction se poursuivait en même temps que celle de l'infanterie. L'ensemble de l'instruction militaire était surveillée par deux inspecteurs généraux nommés le 14 décembre: le major-général F. L. Lessard, C.B., pour l'est du Canada,[242] et le major-général S. B. Steele, C.B., M.V.O., pour l'ouest.[243]

La faculté de médecine de l'université McGill offrit, le 19 octobre, le personnel d'un hôpital général destiné à servir avec le deuxième contingent dans la zone des étapes.[244] La composition du contingent n'ayant pas encore été arrêtée, ce n'est que le 28 novembre que l'offre fut transmise au Conseil de l'armée qui, six jours plus tard, l'acceptait avec plaisir. Au cours des quatre années suivantes, de semblables offres furent reçues des cinq autres universités, mais deux seulement, – celles de Queen's et de Toronto, – furent acceptées avant la fin de mars. En fin de compte, huit universités canadiennes étaient représentées en campagne par des hôpitaux généraux ou permanents et une par un hôpital d'évacuation.[245]

Le 13 janvier, le secrétaire d'État aux colonies demandait au gouvernement canadien s'il pourrait fournir des troupes pour armer les canons de Sainte-Lucie (Île du Vent). Recevant, trois jours plus tard, une réponse affirmative, il demanda que le détachement fût porté à neuf officiers et 104 hommes, chargés de monter deux pièces anglaises de 6 pouces fournies par les Bermudes et quatre pièces françaises de 14 centimètres empruntées à la Martinique.[246] Des détachements d'artilleurs de l'armée permanente, formant une nouvelle unité désignée Compagnie n° 6 d'artillerie de garnison s'embarquèrent à Halifax le 26 mars et le 9 avril, pour débarquer au port de Castries les 5 et 20 avril. Le premier détachement tira une salve en l'honneur du gouverneur des Îles

du Vent à son arrivée à Sainte-Lucie, le 10 avril, et tous furent subséquemment employés à armer les batteries et le vapeur *Vigilant,* du service d'inspection, jusqu'au mois de mai 1919. L'effectif moyen, résultant d'accroissements graduels, s'établit à 250 officiers et hommes de troupe, y compris les éléments du Génie, de l'Intendance, du service de Santé et des Magasins militaires. Le total des officiers et hommes de troupe y ayant servi s'éleva à 439. Le détachement fut soldé par le gouvernement canadien, aux tarifs du corps expéditionnaire, tous les autres frais, ceux de transport exceptés, étant à la charge du War Office.

CANADIENS DANS D'AUTRES ARMÉES DE L'EMPIRE

À l'ouverture des hostilités, un certain nombre de Canadiens servaient comme officiers dans la Marine royale et dans les armées anglaise et indienne. La grande majorité des militaires était constituée par 136 diplômés du Collège militaire royal de Kingston. Des réservistes de la marine et de l'armée anglaise, devenus Canadiens par domicile, formaient un autre groupe.

À la veille de la guerre, les autorités anglaises avaient vu dans le Canada un terrain favorable au recrutement d'officiers. Aussi, le 3 août, offraient-elles des brevets dans l'armée anglaise à vingt diplômés du Collège militaire royal ou cadets ayant accompli au moins deux années du cours de trois ans. Dès le 12 août, on avait décerné ces vingt brevets. En octobre, on en accordait vingt autres et, en novembre, six dans l'armée hindoue. Par une entente avec le War Office conclue en mars 1915, les cadets du Collège militaire royal âgés de plus de 18 ans et ayant accompli au moins un an du cours devenaient admissibles. Avant la fin de l'année, 201 brevets avaient été décernés.

Depuis 1909, il se donnait à l'université McGill un cours à l'intention des aspirants à des brevets dans l'armée anglaise et, le 3 août 1915, le War Office offrait cinq brevets. D'autres offres suivirent, jusqu'à ce que, en septembre 1915, des bre-

vets temporaires jusqu'au nombre de 50 par mois étaient mis à la disposition d'élèves qualifiés des corps-écoles des universités canadiennes. Ces unités, au nombre de deux à l'ouverture des hostilités, se montaient à treize en septembre 1915 et l'on en constitua quatre autres avant la fin de cette année-là. De cette source on obtint 457 officiers, dont 423 de l'université de Toronto; la plupart des autres contingents préféraient servir dans l'armée canadienne.

Des six aviateurs acceptés par le War Office en août 1914, deux seulement rallièrent le premier contingent et, bien qu'un d'entre eux fît partie du Royal Flying Corps, ni l'un ni l'autre n'y furent officier. Le 7 février 1915, le War Office demanda de recruter des aviateurs certifiés et de les engager à titre de mécaniciens aviateurs de 1re classe, pour les envoyer en Angleterre où ils deviendraient admissibles à des brevets d'officier dans la réserve spéciale du Royal Flying Corps. En mars, vu le petit nombre de volontaires titulaires du certificat d'aviateur, malgré l'ouverture, au cours du même mois, de l'école Curtiss à Long Branch (Toronto), on cessa d'insister sur cette condition et l'on accepta tous ceux qui voulaient devenir aviateurs. Dès décembre 1915, 68 aviateurs, diplômés et non diplômés, s'étaient embarqués pour outre-mer.

En janvier 1917, le Royal Flying Corps établit au Canada un service chargé de recruter des cadets et des mécaniciens qu'il enrôlait directement dans l'aviation britannique. Pendant toute la durée de la guerre, 8,250 Canadiens y devinrent officiers. Les cadets canadiens étaient au nombre de 4,787 et les aviateurs au nombre de 11,158. Ce total de 24,095 comprenait 3,960 mutations d'autres armes et services du corps expéditionnaire canadien. En novembre 1918, il y en avait plus de 10,000 au Canada.

Le 28 février 1915, le War Office sollicita les services de cent médecins canadiens âgés de moins de 40 ans pour faire partie du Royal Army Medical Corps. Le nombre de ceux qui avaient demandé à servir outre-mer dépassait de beaucoup les effectifs fixés pour le corps expéditionnaire et, dès la fin de

1915, 260 médecins canadiens devenus officiers du Royal Army Medical Corps s'étaient rendus outre-mer pour servir dans l'armée anglaise. À la fin de la guerre, leur nombre avait atteint 416.

Une autre catégorie de spécialistes, – les médecins vétérinaires, – s'étaient aussi présentés en nombre dépassant les besoins du corps expéditionnaire. Le 3 novembre, le War Office en accepta vingt-cinq comme officiers temporaires dans l'Army Veterinary Corps du corps expéditionnaire britannique et vingt-cinq autres en janvier. Au cours des quatre années suivantes, leur nombre atteignit 190.

Vu la grave pénurie de main-d'oeuvre dans les usines de guerre anglaises, le ministère du Commerce anglais demanda au Canada par les voies officielles s'il était en mesure de fournir des ouvriers de métiers techniques sans nuire à sa production de matériel de guerre. Recevant une réponse affirmative fondée sur un décret du conseil (C.P. 454 du 3. iii. 1915), le ministère du Commerce envoya au Canada, en mai, deux fonctionnaires chargés "d'instituer de nouvelles enquêtes et de prendre des dispositions sur place". Les ministères canadiens du Travail et de l'Immigration leur prêtèrent tout le concours possible.

L'embauchage des ouvriers en question comportait des contrats de six mois. Les délégués du ministère du Commerce anglais au Canada prirent toutes les dispositions voulues pour le transport des ouvriers en Angleterre, les frais étant à la charge du gouvernement anglais, sauf le voyage de retour qu'il ne s'engageait à payer que si l'emploi durait jusqu'à la fin de la guerre. Les familles des ouvriers touchaient une allocation de $4.25 par semaine. À la clôture de l'année financière 1915-1916, le nombre d'ouvriers canadiens, mécaniciens pour la plupart, ainsi employés en Angleterre s'établissait à 1,699. Leur nombre définitif se fixa à un peu moins de 2,000.

LA SESSION DU PRINTEMPS DE 1915

Au cours d'une session de dix semaines, du 4 février au 15 avril, la Chambre reçut du ministre de la Milice un exposé des dépenses de guerre estimatives pour l'année financière 1915-1916, englobant soldes, vivres, approvisionnements, matériel, équipement, transports et chevaux, au montant de $95,475,000.[247] Pour la marine, les dépenses étaient évaluées à 3 millions de dollars.[248] En réalité, les dépenses de la milice et du corps expéditionnaire pour 1915-1916 s'élevèrent à $160,433,416.42 et les dépenses navales à $3,274,019.94.[249] Le Parlement vota un crédit de 100 millions de dollars pour la guerre, à lever par le gouverneur général en conseil par voie d'emprunt ou autrement.[250]

Le Comité des comptes publics présenta un rapport sur l'achat de fournitures médicales, de jumelles et de chevaux de la Nouvelle-Écosse pour le corps expéditionnaire canadien.[251]

Dans son discours sur ce rapport, le premier ministre déclara que six semaines d'enquête avaient révélé une perte de moins de $6,000. Avouant que deux membres de son parti, qu'il réprimanda publiquement, avaient commis des irrégularités à propos des achats de 50 millions de dollars de matériel de guerre, il reconnut qu'il était du devoir du Gouvernement de rendre compte de toutes les dépenses de fonds publics et annonça des mesures destinées à empêcher la fraude dans les achats futurs et à assurer que chaque dollar sera dépensé sagement et économiquement.[252]

Un comité d'enquête spécial présenta un rapport sur les chaussures achetées pour le corps expéditionnaire[223] et l'on inséra dans le compte rendu des débats de la Chambre des communes un rapport du Comité des obus.[252a] Les Chambres adoptèrent un projet de loi accordant le droit de vote aux soldats en activité de service.[253] Dans son discours sur la loi de finance, le premier ministre fit à la Chambre un long exposé de l'état de la mobilisation et de l'organisation du corps expéditionnaire canadien. Outremer, – en France, en Angleterre, aux Bermudes et à Sainte-Lucie, – il y avait 36,502 officiers

et hommes de troupe; au Canada le corps expéditionnaire comptait 52,851 officiers et hommes de troupe; la milice en activité de service et l'armée permanente formaient un total de 12,207.[254]

LE MATÉRIEL DE GUERRE

Le départ du premier contingent ayant considérablement diminué le matériel de l'armée canadienne, on décida de le remplacer. Un décret du conseil (C.P. 2626 du 3. xi. 14)[254a] autorisa l'achat de 150 canons de 18, 24 canons de 13 et 12 canons de 60, avec affûts, pièces de rechange et accessoires, ainsi que de 1,000 obus par canon, formant un coût total de 5 millions de dollars. Les commandes du War Office recevant la priorité comme d'habitude, celles du Canada furent retardées ou annulées, de même que les commandes précédentes de 45 obusiers de 4·5 pouces, de 47 canons de 18 et de 50 mitrailleuses, restées inexécutées à l'ouverture des hostilités.[127a]

Après la prorogation de la session parlementaire du printemps, le 15 avril, et en exécution d'une promesse du premier ministre, le Gouvernement nomma une commission des achats de guerre, responsable envers le Conseil privé (C.P. 1033 du 8. v. 1915), chargée de procéder, pour le compte du Gouvernement, à tous les achats d'articles d'habillement et d'équipement, d'armes, de canons, de munitions, de chevaux, de matériel de guerre et d'approvisionnements de toute sorte, ainsi que de négocier tous marchés à cette fin, et tous contrats de transport "payables sur les fonds résultant de la loi des crédits de guerre de 1915". On lui a aussi confié la conduite des achats d'approvisionnement et de matériel de guerre effectués par le gouvernement canadien pour le compte du gouvernement britannique ou de tout autre gouvernement, sauf les achats qui ressortissaient au Comité des obus. Des modifications subséquentes enlevèrent de la liste les chevaux, le blé, l'avoine, la farine et le foin (C.P. 1511 du 30. vi. 1915 et C.P. 160 du 26. i. 1916). Le président de la Commission était l'honorable A. E. Kemp, ministre sans portefeuille.[255]

Les commissaires des achats du gouvernement anglais s'étaient mis à l'oeuvre de bonne heure, tant au Canada qu'aux États-Unis, souvent à l'insu des autorités canadiennes et en concurrence avec les acheteurs canadiens. Des agents de l'Amirauté effectuaient des achats directement aux États-Unis et avaient commandé à la Bethlehem Steel Corporation de New-York 20 vedettes contre-torpilleurs, dont six étaient en train d'être assemblés à Montréal en vertu d'un sous-contrat passé avec la Vickers Canadian Company,[256] le gouvernement des États-Unis, sous prétexte de sa neutralité, ayant refusé de donner suite au contrat primitif.

Pour le compte du War Office, une commission de remonte dirigée par le major-général sir F. W. Benson, K.C.B., et chargée d'acheter des chevaux pour le compte de l'armée anglaise, arriva au Canada au commencement d'août et procéda, avec le concours officiel des autorités canadiennes, à l'achat de chevaux, tant au Canada qu'aux États-Unis.[257] Un commissaire aux achats du War Office était arrivé d'Angleterre le 19 octobre pour acheter du matériel, mais, en mai 1915, la compagnie de chemin de fer du Pacifique-Canadien était nommée commissaire général des achats.

En ce qui concernait le gouvernement canadien, l'établissement de la Commission des achats de guerre concentrait sous une même direction l'achat de matières premières et de produits manufacturés requis par le Canada, la Grande-Bretagne et leurs alliés pour la guerre. L'équipement et l'alimentation des troupes avaient exigé de si fortes quantités de matériel et de vivres que les services dont la chose relevait en temps de paix, – ceux du quartier-maître général et du directeur des marchés, – étaient incapables de prendre assez vite l'expansion nécessitée par la charge soudainement accrue. Au début, le ministre de la Milice avait pris en mains la question des achats de guerre sans en référer au Cabinet. Ses "agents spéciaux" avaient négocié des marchés et en outre des particuliers plaçaient des commandes d'armes, de véhicules et d'équipement pour en faire cadeau à des unités mi-

litaires. La hâte de se procurer de vastes quantités d'articles dans des marchés bouleversés avait donné lieu à confusion, double emploi, malentendu et retard dans le placement, le paiement et la livraison des commandes.

Des accusations d'irrégularités dans les achats de matériel de guerre, formulées pendant la session du printemps, conduisirent non seulement à la constitution de la Commission des achats, mais à la nomination, le 2 juin 1915, de l'honorable sir Charles Davidson comme commissaire royal (C.P. 1287) en vertu de la loi des enquêtes. Ses attributions, déjà vastes, furent plus tard étendues (C.P. 109 du 9. v. 1916) de façon à englober la vente ou la libre disposition de munitions d'armes portatives. Du 18 juin 1915 au 28 juin 1916, la Commission tint 27 séances à de nombreux endroits, notamment à Halifax, Victoria et New-York, et, en 1917 présenta des rapports séparés sur 17 articles, ainsi que trois volumes de témoignages.[258]

Pour rechercher et réprimer les irrégularités dans les achats et les livraisons, le ministre de la Milice désigna en décembre 1915 deux inspecteurs spéciaux relevant directement de lui (C.P. 433 du 29. ii. 1916), indépendamment de l'inspecteur général, du quartier-maître général et du directeur des marchés. En novembre 1916, on établit un régime de surveillance par districts militaires, comportant un inspecteur pour chaque district et deux inspecteurs-chefs, un pour l'est et un pour l'ouest du Canada, relevant du Q.G. de la milice. Sauf durant la première époque, caractérisée par la hâte et l'ignorance, il se commit peu d'irrégularités graves ou préméditées et les révélations de malhonnêteté reçurent la suite voulue. Les deux membres de la Chambre des communes "expulsés du parti" avaient résigné leur mandat à la suite d'accusations formulées à la Chambre.[259]

LE CREDO CANADIEN

Le premier ministre, secondé par les membres de son gouvernement, tint la population au courant, par des messa-

ges et des discours reproduits dans les journaux, de la part que le Canada jouait et allait jouer dans la guerre. En décembre il déclara:[260]

"Autant vaudrait envoyer les premiers venus recueillis dans la rue se mesurer contre une équipe de hockey, de crosse ou de football, que d'envoyer des hommes non entraînés et mal préparés faire face à l'armée la plus aguerrie du monde."

Traitant de matériel de guerre, qui jusque là n'avait été produit qu'en quantité suffisante pour la milice, il déclara:

"Pour équiper le contingent envoyé outre-mer et faire la part des contingents futurs, on a fabriqué 290,000 paires de chaussures, 100,000 képis, 90,000 capotes, 240,000 vareuses et chandails, 235,000 pantalons, 70,000 fusils, 70,000 baïonnettes, 80,000 huiliers, 70,000 gourdes, 95,000 jeux d'équipement, et ainsi de suite en semblable proportion pour 66 articles. Avec le premier corps expéditionnaire nous avons envoyé en Grande-Bretagne 21 canons de 13 à tir rapide, 96 canons de 18 à tir rapide, 10 canons de 60 se chargeant par la culasse, un grand nombre de mitrailleuses, de camions automobiles et de fourgons de transport, ainsi que de vastes quantités de munitions."

En annonçant la politique du gouvernement concernant les troupes et le matériel de guerre:

"Le nombre de soldats à l'instruction a récemment atteint le chiffre de 50,000 et l'on a pris des dispositions en vue de combler par le recrutement les départs pour outremer au fur et à mesure qu'ils ont lieu. Cela se poursuivra régulièrement et sans interruption jusqu'à ce que la paix soit conclue ou que le besoin de nouvelles troupes n'existe plus. Nous aurons bientôt sous les armes au Canada et outre-mer plus de 100,000 hommes. Les journaux ont souvent mentionné ce chiffre, mais, dans cette guerre, que nous livrons contre la plus puissante organisation militaire que le monde ait jamais connue, je préfère ne mentionner aucun chiffre. Si le salut de notre Empire exige deux ou trois fois ce nombre de soldats, nous les demanderons et je suis sûr que le Canada répondra à l'appel. Mais rappelons-nous qu'il est inutile d'envoyer des soldats outre-mer plus rapidement que les autorités anglaises

sont en état de les recevoir et d'entreprendre leur instruction définitive. D'ailleurs, le Canada ne possède pas, comme les pays organisés militairement, de vastes quantités de matériel, d'armes, d'équipement, de munitions mais nous les produisons avec toute la rapidité possible."

Le premier ministre énonça alors le credo canadien:

"Je crois en la justice de notre cause et en l'existence d'une ferme détermination d'en assurer le triomphe. On ne saurait envisager qu'un seul aboutissement. Des revers surviendront sans doute, mais ils ne feront qu'accroître notre courage et affermir notre résolution. Toutes les choses pour lesquelles nos pères ont combattu et qu'ils ont réalisées, tout ce dont nous avons hérité et que nous avons accompli, nos institutions et nos libertés, notre destinée en tant que nation, l'existence de notre Empire, tout cela est en jeu dans la présente lutte, et je suis convaincu que la résolution, la détermination, la confiance en soi et l'esprit de ressource que le Canada a toujours manifestés dans les difficultés et les épreuves du passé ne lui feront pas défaut dans les circonstances actuelles."

CHAPITRE V

LA 1re DIVISION CANADIENNE ENTRE EN LIGNE

FLEURBAIX (JUSQU'AU 7 AVRIL)

Carte n° 14: Front de la 1re division canadienne en 1915

Garde: Théâtre occidental en 1915

LE DÉBARQUEMENT À SAINT-NAZAIRE–EN RÉSERVE DE LA IIe ARMÉE AU N.-E. DE HAZEBROUCK–AFFECTATION AUX 4e ET 6e DIVISIONS AUX FINS D'INSTRUCTION–ROUTINE DES TRANCHÉES–ÉCHANGE D'OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR DE 1re CLASSE–RELÈVE DE LA 7e DIVISION ANGLAISE–LE SECTEUR DE FLEURBAIX–DISPOSITIFS DE TRANCHÉES–THÉÂTRES ET PLANS–LE FRONT BRITANNIQUE–PLANS CONCERNANT NEUVE CHAPELLE–LA BATAILLE–REPRISE DE LA GUERRE DES TRANCHÉES–RELÈVE PAR LA 8e DIVISION ANGLAISE–ARRIVÉE DE LA 118e BRIGADE (OBUSIERS) R.F.A.–TRANSFERT À LA IIe ARMÉE.

LE DÉBARQUEMENT À SAINT-NAZAIRE

Le port de Saint-Nazaire, sur le golfe de Gascogne à l'embouchure de la Loire, avait servi de principale base maritime au corps expéditionnaire britannique à la fin d'août et en septembre 1914 alors que l'avance allemande sur terre menaçait le Havre et Boulogne. Aménagé essentiellement comme base navale française, il était relativement mal pourvu d'installations industrielles: rade ouverte peu profonde et havre intérieur à marée; mais ce choix s'était imposé à cause de l'expansion de la campagne sous-marine allemande.

Les premiers transports portant la 1re division canadienne arrivèrent de bonne heure le 11 février et les autres, à intervalles irréguliers au cours des quatre jours suivants.[855] Le déchargement fut effectué en grande mesure par les troupes elles-mêmes, sans aide, et le débarquement fut, malgré le retard causé par la tempête, achevé dès le 15 février. Aussitôt débarqués, les quartiers-maîtres reçurent l'autorisation de toucher des vêtements chauds au besoin: gilets en peau de

chèvre à manches, mitaines et foulards en laine, que le temps froid et humide rendait absolument nécessaires. Bien que les troupes canadiennes fussent, grâce à la prévenance des femmes du Canada, bien pourvues de tricots, les gilets paraissaient fort utiles aux troupes qui se les procurèrent et, en général, les portèrent pendant plusieurs semaines, après quoi il en disparut un bon nombre. Mouillés, ils devenaient lourds et sentaient mauvais; séchés, ils recélaient la vermine.

Chaque soldat portait, collé dans son livret de solde qu'il avait toujours sur lui, le message suivant de lord Kitchener:

"Vous partez, à titre de soldat du Roi, en vue d'aider nos camarades français à repousser l'attaque d'un ennemi commun. La tâche qui vous attend demandera tout votre courage, toute votre énergie, toute votre patience. Rappelez-vous que l'honneur de l'armée anglaise dépend de votre conduite individuelle. C'est votre devoir non seulement de donner un exemple de discipline et de parfaite fermeté sous le feu, mais aussi d'entretenir les relations les plus amicales avec ceux que vous aidez dans le présent conflit. Les opérations auxquelles vous prendrez part se dérouleront en majeure partie en pays amis et vous ne sauriez rendre à votre pays de plus grand service que de vous conduire, en France et en Belgique, en vrai soldat anglais.

Soyez toujours poli, aimable et prévenant. Ne faites jamais quoi que ce soit de nature à entraîner des destructions ou des dégâts et considérez toujours le pillage comme une action honteuse. Que votre conduite réponde au bon accueil et à la confiance dont vous serez sûrement l'objet. Comme vous ne saurez accomplir votre devoir à moins d'être en bonne santé, gardez-vous de tout excès. Votre vie nouvelle vous exposera aux tentations des boissons alcooliques et des femmes. Résistez-y fermement. Soyez toujours courtois envers les femmes, mais évitez toute intimité avec elles.

Accomplissez votre devoir courageusement. Craignez Dieu.
Honorez le Roi."

KITCHENER,
Feld-maréchal.

EN RÉSERVE DE LA IIe ARMÉE AU N.-E. DE HAZEBROUCK

Des trains ordinaires, chacun composé de voitures du modèle français pouvant recevoir une unité, attendaient, suivant un horaire précis, à la gare distante d'un mille, où ils furent chargés en toute vitesse à raison de huit chevaux ou quarante hommes par voiture. Leur parcours suivait la Loire par Nantes jusqu'à Angers, où ils bifurquaient vers le nord à travers des vignobles dénudés, le long de la vallée de la Sarthe, passé le Mans et Alençon, pour traverser la Seine à Rouen et la Somme à Abbeville. Maintenant rendus dans la zone britannique, ils longeaient la côte, passant par Étaples, Boulogne et Calais où, tournant vers le sud, ils traversaient Saint-Omer pour aboutir à Hazebrouck. Ce trajet sinueux de près de 500 milles prenait environ 43 heures, y compris plusieurs haltes d'une heure et d'autres plus courtes, alors qu'on donnait à manger et à boire aux chevaux et que les hommes se détendaient les muscles, se procuraient de l'eau pour se laver et se régalaient de breuvages chauds servis sur le quai de la gare.

Les cantonnements s'étendaient à l'est de Hazebrouck dans la zone Caestre-Bore-Merris-Meteren. La division, alors en réserve du 3e corps (lieut.-général W. P. Pulteney, C.B., D.S.O.,) de la IIe armée (général sir Horace Smith-Dorrien, G.C.B., G.C.M.G., D.S.O.), avait installé son Q.G. à Pradelles. Dans les villages et fermes de cette prospère et fertile région de la Flandre française, les troupes étaient cantonnées "sans subsistance", c'est-à-dire, suivant la méthode invariable de l'armée britannique en France et en Belgique, qu'elles ne se nourrissaient pas chez l'habitant. Chaque soldat avait sa bâche de campement imperméable et une couverture. La dotation en literie était, sur le papier sinon toujours en réalité, de cinq livres de paille par homme par semaine. Les estaminets étaient autorisés à vendre aux troupes de la bière, des vins légers et du café nature, mais il leur était interdit de servir des boissons alcooliques sous peine de fermeture par les autorités communales.

AFFECTATION AUX 4E ET 6E DIVISIONS
AUX FINS D'INSTRUCTION

Les dispositions prises par le 3e corps en vue de l'instruction, avant que la division n'assumât la responsabilité d'un secteur, exigeaient trois brigades ou groupes embrigadés mixtes, chacun composé d'une brigade d'infanterie de quatre bataillons, d'une brigade d'artillerie de campagne de quatre batteries et d'une section des munitions, d'une compagnie du Génie, d'une section des transmissions et d'une compagnie du train. Dans les déplacements ultérieurs, une ambulance de campagne accompagnait généralement chaque groupe. Dans ces circonstances, l'affectation des unités et du personnel du service de Santé se faisait séparément.

Les officiers d'état-major et de troupe de chaque unité étaient affectés, pour la mise au courant, au service correspondant des 4e et 6e divisions anglaises: le 2e groupe canadien à la 4e division anglaise du 21 au 28 février, et les 1er et 3e groupes canadiens à la 6e division anglaise du 17 au 23 février et du 23 février au 2 mars respectivement.[261] La 4e division anglaise,[708] dont le Q.G. était à Nieppe, tenait une ligne de tranchées et de parapets à partir d'un point au nord-est d'Armentières, traversant la Lys et passant juste à l'est du bois de Ploegsteert. La 6e était en ligne à droite, couvrant la ville d'Armentières du côté est et en contact avec la 7e division anglaise près de Bois-Grenier, à trois milles vers le sud.[262]

Conduits par une avant-garde d'une compagnie, les groupes embrigadés marchaient séparément le jour, leurs sacs étant transportés en camion par une autre route. Le 17, le commandant de l'armée et celui du corps passèrent en revue le premier groupe embrigadé en marche. Trois jours plus tard ils accompagnèrent le commandant en chef du corps expéditionnaire britannique, sir John French, lors de la revue du restant de la division dans des champs près des cantonnements à Pradelles, Strazeele et Caestre. Il n'était pas un étranger : des unités canadiennes avaient servi sous ses ordres en Afrique

du Sud et, en 1910, lors d'une visite qu'il avait été invité à faire au Canada à propos de défense impériale, il avait vu plusieurs régiments à l'exercice ou en manoeuvres et avait rédigé un rapport sur l'ensemble de la milice. Comme alors, les Canadiens furent bien vus tant des inspecteurs que des instructeurs. Le commandant en chef leur dit que si leur valeur guerrière égalait leur apparence, ils donneraient du fil à retordre à l'ennemi. Les rapports des 4e et 6e divisions soulignèrent leur ardeur et leurs aptitudes guerrières. Bref, la division canadienne était déclarée prête à prendre place dans la ligne de bataille britannique.[263]

ROUTINE DES TRANCHÉES

Les opérations en France, comportant la tenue de positions pendant des jours et des mois sans discontinuer, prenaient de plus en plus l'aspect de la guerre de forteresse et, par conséquent, différaient beaucoup de ce qui s'était vu dans les camps d'instruction du Canada et de l'Angleterre. Cependant, officiers et troupes se firent vite à la nouvelle situation et assimilèrent rapidement les renseignements qu'on leur communiquait librement. Ceux qui étaient affectés aux 4e et 6e divisions notaient avec soin les méthodes qui y étaient pratiquées et les transmettaient en détail à ceux qui étaient restés à l'arrière. Voici des notes sur la routine des tranchées, rédigées à l'époque par un officier de compagnie d'un bataillon canadien:

La mise en faction

Des sentinelles de nuit (généralement un soldat sur quatre, mais variant suivant la proximité de l'ennemi) sont postées par un des chefs de section du peloton, qui, après deux heures de service, est relevé par un autre chef de section, et ainsi de suite. La durée de service des sentinelles est de deux heures.

La visite des sentinelles

Par le chef de section, mais aussi par les chefs de pelo-

ton à tour de rôle. Le chef de peloton visite toutes les sentinelles de la compagnie.

L'inspection des fusils

Elle se fait par les chefs de peloton à l'"alerte" du matin et du soir.

Le soir on pose les fusils sur le parapet, dans des sacs à terre ou enveloppés dans ces sacs. La nuit, par temps de gelée, les sentinelles font la ronde et actionnent les culasses.

Les consignés

Leur donner tout le travail possible, par exemple porter les vivres, creuser les feuillées, etc., afin de soulager les autres soldats de la compagnie.

L'hygiène

Les feuillées et les fosses à ordures sont aménagées par les pelotons et l'on en confie le nettoyage aux consignés. (La méthode du seau est la meilleure quand elle est applicable.)

Les vivres

On les rassemble à un endroit commode derrière le front et, sous la surveillance du sergent quartier-maître de compagnie, quatre hommes par peloton les portent aux tranchées, où les caporaux de service du peloton en font la distribution la nuit.

La visite des malades

À la nuit tombante, en tenue de route. Le sergent-major de compagnie inscrit les noms des malades sur la liste et le caporal de service de la compagnie les conduit au poste de secours.

L'alerte

Tous revêtent l'équipement complet à la tombée de la nuit et une demi-heure avant l'aube, puis actionnent les culasses des fusils.

La tenue

Dans les tranchées, les soldats portent toujours une cartouchière (50 cartouches). Lorsqu'ils vont en mission, ils por-

tent leurs cartouchières et leurs fusils, baïonnette au canon après la tombée de la nuit.

Les sentinelles de jour

Le jour, un guetteur par section suffit généralement.

La construction des tranchées

À cause du climat humide, il était absolument nécessaire de revêtir de claies ou de sacs de terre les parois et les traverses, afin d'empêcher les tranchées de s'effondrer et de s'élargir. Les sacs de terre remplis aux trois quarts de briques cassées se sont révélés fort utiles pour les parapets; une boutisse était à l'épreuve des balles.

Le nombre des guetteurs, généralement un par section, variait suivant la nature du terrain et la proximité de l'ennemi.

Les postes de guetteurs de jour comportaient des créneaux en acier. La nuit, on installait deux ou trois postes d'écoute par compagnie juste à l'intérieur du barbelé. On enfonçait dans la terre une cuvette remplie de paille dans laquelle la sentinelle se tenait pour se garder les pieds secs et chauds.

Les barbelés à faible hauteur contenant des quantités considérables de fil délié se sont révélés meilleurs que les barbelés hauts, que nos propres balles ne cessaient de couper.

Les créneaux, sauf pour le tir isolé et le guet, sont interdits et chaque tireur s'installe de manière à pouvoir tirer pardessus le parapet.

Le ravitaillement dans les tranchées

Les sergents quartiers-maîtres n'accompagnent pas leur compagnie dans les tranchées, mais restent au cantonnement ou à quelque autre endroit commode à l'arrière. Leurs fonctions consistent à prendre possession des vivres de la compagnie aux voitures de ravitaillement, les répartir et en surveiller le transport aux tranchées, la nuit, par le détachement des vivres; recevoir chaque matin, du sergent-major, les ordres du bataillon, s'occuper des lettres de la compagnie ainsi que de toute commande de matériel: claies, fil de fer, abris blindés,

etc., reçue des commandants de compagnie et faire transporter ces objets aux tranchées la nuit.

Cette méthode s'est révélée très satisfaisante.

Il s'agit là, bien entendu, des méthodes d'un seul bataillon. Sauf les modifications exigées par des circonstances locales et temporaires, la routine de la guerre des tranchées a peu varié au cours de la guerre. À part les plus grands risques de mort ou de mise hors de combat résultant du perfectionnement des armes et de l'introduction de mesures et d'équipement pour les combattre, l'infanterie britannique a apporté à la guerre des tranchées les méthodes qu'elle avait pratiquées depuis des siècles.

ÉCHANGE D'OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR DE 1RE CLASSE

Le 20 février, le brigadier-général R. C. B. Lawrence quitta la division pour occuper un autre poste d'état-major. Le 23, le 3e corps annonçait que le colonel Cecil F. Romer, officier d'état-major de 1re classe de la 5e division anglaise, et le colonel E. S. Heard allaient permuter le lendemain. Le nouvel officier d'état-major de 1re classe de la 1re division canadienne, âgé de 46 ans, était devenu officier des Royal Dublin Fusiliers en 1890. Dans la guerre sud-africaine, commencée pendant qu'il était à l'École de guerre, il fut cité à l'ordre du jour et obtint le grade de major dans l'armée. Au cours des dix années suivantes, il servit comme adjudant-major de volontaires et officier de renseignements et occupa des postes administratifs et exécutifs aux armées et au ministère de la Guerre. En août 1914, il se rendit en France comme officier d'état-major de 1re classe de la 5e division du corps expéditionnaire britannique. Présent à la retraite de Mons et aux batailles du Catean, de la Marne et de l'Aisne, il fut cité deux fois à l'ordre du jour et fait compagnon de l'ordre du Bain.

RELÈVE DE LA 7E DIVISION ANGLAISE

Le 26 février arrivait l'ordre de se déplacer vers le sud

pour remplacer, dans l'occupation d'un secteur du front, la 7e division anglaise. Le lendemain, des officiers de la 1re brigade d'infanterie canadienne partaient en autobus pour examiner le nouveau secteur. En conformité de l'ordre d'opération n° 1 (publié à 15 h. 15, le 27), la 1re brigade se mit en marche, le 28, vers Sailly-sur-Lys,[264] la 2e brigade, le lendemain, vers Neuf-Berquin,[265] et la 3e, le 2 mars, vers Bac-S.-Maur.[266] Les troupes entrèrent en ligne tout de suite. La 1re brigade d'infanterie occupa la section gauche le 1er mars, installant son Q.G. à Fleurbaix; la 2e, la section du centre, le 2 mars, avec Q.G. dans le même village, et la 3e, la droite, le 3, avec Q.G. dans une ferme à 2,000 yards vers le sud-ouest. Les relèves d'artillerie s'effectuèrent séparément du 1er au 3 mars et, les mêmes jours, le Génie, le service de Santé et l'Intendance changèrent d'endroit.

À 11 h. le 3 mars, le général commandant la 1re division canadienne, qui avait installé son Q.G. à Sailly-sur-Lys, prit à sa charge 6,400 yards de front relevant du 4e corps (lieut.-général sir H. S. Rawlinson, Bart., K.C.B., C.V.O.,) de la Ire armée (général sir Douglas Haig, G.C.B., K.C.I.E., K.C.V.O., A.D.C.). Le général Alderson visita plusieurs des unités avant leur premier départ pour la ligne de feu et les prévint que "perdre sa vie sans nécessité militaire, c'est priver l'État d'un bon soldat". Il les encouragea à se servir de la baïonnette et prédit qu'avant longtemps l'Armée dirait: "Les Canadiens ne reculent jamais."[267]

LE SECTEUR DE FLEURBAIX

Le front canadien s'étendait vers le nord-est à travers les champs trempés qui longeaient la rivière des Layes, cours d'eau à débit lent qui ressemblait à une fosse d'irrigation et coulait parallèlement à la Lys à environ trois milles de celle-ci. Le point de jonction avec la 8e division anglaise à droite se trouvait à 3,000 yards au nord du village d'Aubers et, avec la 6e division anglaise à gauche, à 6,000 yards au sud d'Armentières. Le secteur de la division se répartissait en

trois sections: droite, centre et gauche, chacune subdivisée en deux sous-sections. Chaque section était tenue par une brigade d'infanterie à laquelle était affiliée une brigade d'artillerie de campagne. Deux bataillons de chaque brigade, un par sous-section, tenaient le front, les autres étant en réserve de brigade, de division ou de corps. Chaque section comportait une compagnie du génie et une ambulance de campagne.

Les tranchées, forcément peu profondes, comportaient des évitements ayant pour parapets et parados des revêtements de mottes de gazon, de terre ou de sacs de terre échelonnés de plaques d'acier crénelées. Pour circuler dans les tranchées de communication, il fallait ramper très bas afin d'éviter les balles des canardeurs. Cette ligne, comportant des postes avancés vers les tranchées de l'ennemi et accessible la nuit seulement, était généralement garnie de trois compagnies par bataillon; la moitié de l'autre compagnie occupait des redoutes d'appui, au nombre de seize en tout, à deux ou trois cents yards en arrière, tandis que les deux autres pelotons étaient postés plus loin vers l'arrière, à titre de réserve de bataillon, dans des fermes ou des maisons aménagées pour la défense.

La zone de l'avant, peu accidentée, comportait un dessin rectangulaire de chemins flanqués de fermes sises parmi des groupes d'arbres et entourées de haies. Comme il y avait peu d'endroits suffisamment élevés pour permettre d'observer des étendues tant soit peu considérables, l'identification des points importants était difficile. Dans la section du centre, sur une étendue de 400 yards et près du front, se dressait ce qu'on appelait le mur du Couvent, construction en briques de neuf pieds de haut, constituant autrefois la limite nord du jardin d'un ancien abbaye des Chartreux expulsés. Il ne restait plus qu'un angle fragmentaire du corps de bâtiment principal. De la corniche suspendue, un observateur d'artillerie pouvait, en gravissant une échelle verticale de 30 pieds et regardant par une plaque crénelée souvent atteinte par les balles des

canardeurs allemands, voir loin dans l'arrière-pays allemand et tracer dans l'avant-terrain le dessin confus des ouvrages défensifs installés parmi les haies et fossés et les rangées de saules étêtés. Sept milles à l'est, les cheminées des usines de Lille se dressaient au delà de la crête d'Aubers. À mille yards à droite, la ferme de la Cordonnerie s'étendait, isolée, dans les bas-fonds à peu de distance derrière le front canadien. Un mille à gauche, dans un groupe d'arbres dénudés, gisait un, pâté de bâtisses, Touquet des Maqes Femmes, point fortifié derrière le secteur de gauche.

La routine de la guerre des tranchées, qu'il fallait endurer pendant tant de mois, exigeait divers rapports. Les plus importants étaient les situations-rapports établies matin et soir par toute les unités au combat et réunies au Q.G. de la division dans un message au corps. En outre, chaque compagnie dressait tous les jours une situation administrative devant servir à la distribution de vivres, ainsi qu'un rapport des patrouilles, un rapport des travaux, un état des munitions, une commande de matériel du Génie et un état des pertes.[268] On les envoyait au poste de commandement du bataillon, où l'adjudant les ayant groupés, les transmettait au Q.G. de la brigade, où le major de brigade ou le capitaine d'état-major les adressait au service intéressé.

Trois batteries de campagne de chaque brigade étaient en action à quelque 2,500 yards du front, la quatrième étant en réserve. Les échelons de combat étaient à deux milles en arrière des emplacements de pièces et les échelons de parc des brigades encore trois milles plus loin. Les canons étaient généralement placés juste derrière des haies à proximité des bâtiments de ferme, facilement accessibles par des chemins métalliques drainés par de larges fossés. Depuis la fin de l'automne 1914, la ligne de front n'avait pas changé et la population civile n'avait été évacuée que de la zone située à moins de 2,000 yards en arrière. Les batteries allemandes ne tiraient que quelques coups par jour, visant généralement les tranchées, si bien que les cultivateurs se livraient à leurs la-

bours et leurs ensemencements, même dans la zone évacuée.

Le principe fondamental de la défense britannique consistait à tenir le front et, en cas de pénétration par l'ennemi, à contre-attaquer promptement et résolument en vue de le reprendre. Cependant, par une note du 23 février, le commandant en chef apporta à cette "règle invariable" la réserve qu'il ne serait pas nécessaire de livrer une contre-attaque immédiate ou de contre-attaquer du tout au cas où il serait aussi facile de maintenir la situation tactique en garnissant ou creusant un nouveau retranchement;[269] mais on n'appliqua pas cette modification au secteur de la 1re division canadienne. Toutefois, en cas de conditions atmosphériques anormales ou d'autres circonstances rendant le front intenable, les points défendus à l'arrière devaient être reliés de façon à constituer un nouveau front. Les brigades d'infanterie étaient chargées de voir au maintien de circuits téléphoniques de rechange reliant les compagnies et bataillons contigus, ainsi que de maintenir un contact étroit avec l'artillerie de couverture chargée d'intervenir rapidement par un feu efficace en cas d'attaque par l'ennemi. Les tranchées de première ligne devaient être tenues en bon état et constamment améliorées d'après un plan défini et étroitement surveillé, comportant pour chaque individu une tâche fixe de toutes les nuits. Le Génie était chargé de réparer le fil de fer et d'en épaissir les réseaux à la faveur des nuits obscures. On encourageait les patrouilles audacieuses, le tir isolé persistant et précis et d'autres petits coups de main susceptibles de faire croire à l'ennemi qu'il était assiégé par un adversaire supérieur en nombre.[270]

En arrière des tranchées d'avant et des points d'appui, on avait, d'ordre du G.Q.G., situé et partiellement construit une seconde ligne désignée "Seconde ligne G.Q.G." Approximativement parallèle au front à 2,000 yards, elle se composait de points d'appui et de places ou postes fortifiés, reliés par des tranchées protégées de fil de fer et comportant des emplacements de batteries à l'arrière. Des instructions précises ré-

glaient la conduite à tenir en cas de repli sur cette ligne: la brigade de droite serait responsable de la moitié droite et la brigade gauche, de la moitié gauche, tandis que la brigade du centre serait en réserve divisionnaire. Au commandant du Génie incombait la direction des travaux d'entretien et d'amélioration qui devaient être exécutés par des hommes de corvée fournis par les bataillons de réserve. Les commandants de brigades, de bataillons et de compagnies reçurent l'ordre de se familiariser avec les positions qu'ils devaient occuper et les chemins qui leur étaient assignés.[271]

Ces mesures, purement de précaution, s'ajoutaient aux ordres donnés aux bataillons de réserve en cas d'attaque.[272] Dans les intervalles des opérations, les troupes devaient s'occuper "aux besognes de nettoyage, à se raser, à se faire couper les cheveux, à mettre en ordre leurs articles d'habillement et d'équipement, en somme, à ravigoter l'unité". Chaque soldat devait savoir où se trouvait son poste d'alarme, devait, en dormant, garder ses armes, son équipement et ses brodequins près de sa tête, afin de réduire au minimum le temps requis pour sortir dans l'obscurité, devait être en possession de ses 150 cartouches et de sa ration de réserve, composée de viande de conserve et de biscuits durs,[273] et avoir son paquet de pansement dans le pan de sa capote. Les soldats ne devaient pas quitter la zone de cantonnement sans une permission signée et ils étaient assujettis à des exercices réguliers et à des inspections quotidiennes de fusils, d'équipement et d'habillement, ainsi que des pieds.[274]

DISPOSITIFS DE TRANCHÉES

Pendant les mois d'hiver, quand le sol trempé et les journées courtes faisaient suspendre les opérations (il y avait, en plusieurs secteurs, trêve tacite entre les garnisons de première ligne), les deux côtés avisèrent aux moyens de faire face aux nouvelles conditions de guerre des tranchées et les Allemands gagnaient généralement les devants. Dans l'armée anglaise, on ordonna la constitution de sections de mines dans les bri-

gades d'infanterie.[275] Ces sections furent plus tard remplacées par des compagnies de sapeurs-mineurs, unités du Génie qui agissaient généralement comme troupes d'armée.

La grenade à main avait été abandonnée par l'armée anglaise depuis près d'un siècle, mais son utilité étant évidente on organisa, le 7 mars, dans chaque brigade d'infanterie une compagnie de grenadiers, forte de 120 hommes, choisis parmi les plus puissants lanceurs des bataillons, comme aux temps passés. Un lanceur était considéré comme compétent quand d'une tranchée il pouvait placer 75 p. 100 de ses bombes dans une autre tranchée distante de 30 yards. Au combat, un soldat armé d'une baïonnette le couvrait et un porteur le suivait. On utilisait alors trois types de bombes ou grenades à main : le type dit "de combat", le type "Hales" et le type dit "pot à confitures". Les deux premières, du type bâton et ayant un pied de long, se composaient d'un cylindre métallique attaché à un manche en bois et étaient chargées de matière explosive actionnée par un percuteur et un détonateur. La grenade de combat pesait deux livres, la Hales une livre et toutes deux étaient munies de bandes faisant fonction de queue et susceptibles de s'entortiller autour du poignet du lanceur. Le type "pot à confitures" était fabriqué sur place par des hommes fournis par le Génie divisionnaire. Il consistait au début en une boîte à confitures remplie de ferraille et contenant une demi-livre de coton poudre ou d'ammonal dans lequel était enfoui un détonateur avec mèche de sûreté qui devait brûler pendant cinq secondés. La boîte se fermait d'abord avec un bouchon d'argile et la mèche s'allumait avec une allumette; par la suite, on plaçait l'explosif dans un cylindre intérieur pourvu d'un couvercle métallique portant le détonateur, la mèche et l'allumeur à friction.[276]

D'autres dispositifs furent essayés: mortiers de tranchées et catapultes pour lancer des bombes lourdes; fusées de magnésium tirées avec le pistolet Very pour illuminer le terrain entre les deux tranchées opposées. Les Allemands se servaient aussi de projecteurs. On essaya diverses combinaisons

chimiques destinées à produire de la fumée aux fins de dissimulation. Les observateurs d'infanterie et d'artillerie de campagne réclamaient des périscopes de divers genres qui leur permettaient de voir sans être vus; la division canadienne en possédait 162. On se procura des télescopes à l'usage des tireurs d'élite chargés de faire feu sur les soldats ennemis qui s'exposeraient. On retira les télescopes des signaleurs pour les remettre aux observateurs du front.[277] On fabriqua des boucliers de plaques blindées pour les mitrailleuses. La dotation en pinces coupantes fut portée à 96 par bataillon et l'on y ajouta un modèle canadien à larges mâchoires,[227] qui permettait au soldat de couper sans grand effort les fils de barbelé qui, chaque nuit, devenaient de plus en plus épais et enchevêtrés tout le long de la bande de terre qui séparait les deux fronts opposés.

THÉÂTRES ET PLANS

Le 8 mars, la division devint une unité séparée sous les ordres du général commandant la Ire armée. Dans l'après-midi, le général Alderson réunit ses brigadiers pour les mettre au courant du rôle réservé aux Canadiens dans les opérations qui devaient bientôt commencer.

Vers la fin de 1914, les Alliés apprenant que les Allemands étaient en train de transporter d'importantes forces sur le front oriental, le gouvernement britannique envisageait avec appréhension la possibilité d'une défaite décisive des armées russes mal équipées. Le général Joffre partageait son inquiétude jusqu'à un certain point, car les Allemands seraient alors en mesure de monter une offensive dans les Flandres avec des forces accrues.

Au commencement de la nouvelle année le gouvernement britannique estimait que, les Alliés n'ayant pas réussi à percer les lignes allemandes sur le front occidental, il fallait chercher un nouveau théâtre d'opérations, par exemple, la côte balte ou la Turquie, où la puissance de la flotte anglaise pourrait s'exercer pendant que le front occidental serait

considéré comme une forteresse allemande investie. Le Conseil de l'armée à Londres se mit alors à examiner la question de savoir où et quand employer les nouvelles armées britanniques et conclut qu'une attaque sur l'Autriche lancée du sud à partir de Salonique offrait le plus de chances de succès. Un appel de la Russie, cependant, détermina le choix des Dardanelles comme nouveau théâtre d'opérations: une attaque réussie dans cette région rétablirait les communications par la mer Noire et en outre réduirait Constantinople. Néanmoins, en prévision d'une avance allemande vers le sud en Serbie et afin d'influencer les États balkaniques, on crut utile de créer une diversion à Salonique. En même temps, il fallait protéger l'Égypte et le canal de Suez contre une avance turque à travers la Palestine.

Aussi longtemps, toutefois, qu'on aurait besoin du gros des forces terrestres de la Grande-Bretagne pour appuyer les Français dans les Flandres, là serait le théâtre d'opérations principal de l'armée anglaise, et, de l'avis du général Joffre et de sir John French, tel était le champ d'action immédiat. Tous deux estimaient qu'il serait possible de rompre la ligne allemande, à condition de disposer d'obus ou d'explosifs en quantité suffisante pour se frayer un chemin à travers les défenses de campagne, et qu'il importait de mettre à profit sans tarder tout le poids des forces terrestres anglaises, qui s'accroissaient rapidement, pour atténuer la pression sur la Russie en enfonçant le front occidental où, par suite de l'utilisation de 56 divisions dans l'Est, les Allemands tenaient la ligne défensivement avec 98 divisions. On pourrait envisager de nouveaux théâtres d'opérations une fois rendu au Rhin.

Le secteur du front occidental que le haut commandement français jugeait le plus vulnérable était le saillant entre Reims et Amiens. Une avance réussie en Champagne vers le nord, à partir de Reims, de Verdun ou des deux endroits à la fois, disloquerait les communications ferroviaires allemandes à travers les Ardennes et couperait la voie latérale Thionville

– Longuyon – Mézières – Hirson – Valenciennes, rendant le saillant intenable. Au nord, une avance vers l'est en Artois, à partir d'Arras, atteindrait les centres ferroviaires de Douai, Cambrai, Saint-Quentin, Don et Lille. Par conséquent, le plan des Alliés, qui ne subit aucune modification essentielle au cours de la guerre et qui réussit en fin de compte en 1918, consistait à attaquer les communications de l'ennemi dans ces trois directions principales.

Les opérations combinées, à exécuter en mars 1915, prévoyaient que les Français attaqueraient simultanément en Artois et en Champagne en vue d'avancer à Verdun, de façon à menacer la ligne de retraite des Allemands vers le Rhin. Dans l'intervalle, les Anglais pousseraient en avant sur la gauche et, en s'emparant de la crête d'Aubers, qui s'étend vingt milles vers le nord à partir du voisinage de La Bassée jusqu'à un point immédiatement à l'ouest de Lille, couperaient les communications des armées allemandes dans les Flandres. Un développement de cette offensive libérerait la côte belge.

LE FRONT BRITANNIQUE

Pendant tout l'hiver, le corps expéditionnaire britannique, comptant à la mi-février cinq divisions de cavalerie et douze d'infanterie,[278] avait tenu une ligne de tranchées longue de 31 milles. À droite, le front de la Ire armée britannique (général sir Douglas Haig) dans la vallée de la Lys et à environ quatre milles à l'ouest de la crête d'Aubers, couvrait 13 milles, s'étendant de Cuinchy à travers le canal de La Bassée, et passant par Givenchy et Neuve Chapelle jusqu'à Bois-Grenier, où commençait le front de la IIe armée britannique (général sir Horace Smith-Dorrien), comprenant 18 milles à l'est d'Armentières, passant entre Kemmel et Messines jusqu'à Saint-Éloi, au nord duquel il rejoignait la droite des forces françaises qui tenaient le saillant d'Ypres. En janvier, le général Joffre et sir John French avaient convenu que les troupes britanniques relèveraient le saillant dès l'arrivée en France, vers la mi-février, de deux nouvelles divisions promi-

ses: la 29e division britannique et la 1re division canadienne. Cette redistribution mettrait deux corps à la disposition de la Xe armée française, qui devait attaquer en mars entre Arras et Lens en vue de prendre les hauteurs de Vimy et de dominer toute la région de Douai. En attendant, la Ire armée britannique devait avancer à Neuve Chapelle et prendre possession de l'extrémité sud de la crête d'Aubers. L'offensive combinée devait se continuer dix ou quinze milles plus loin pour couper les communications allemandes au delà de la plaine de Douai.

Mais la 29e division britannique ayant été détournée vers Gallipoli, sir John French se trouva dans l'impossibilité de monter une attaque à Neuve Chapelle et en même temps prendre possession du saillant d'Ypres, qui avait été stipulée comme condition d'une offensive par la Xe armée française. Dans cette impasse, le commandant en chef britannique conclut à la nécessité de livrer l'attaque. Après une période d'incertitude, le général Joffre l'informa, le 7 mars, que l'offensive française avait été remise à plus tard. L'offensive britannique, déclenchée le 10 mars, devint donc une opération entièrement indépendante.[279, 280, 281, 282, 283]

PLANS CONCERNANT NEUVE CHAPELLE

Les Allemands s'étaient assuré la possession de la crête d'Aubers dans leur offensive générale du 20 octobre 1914, lorsque le 2e corps britannique (général Smith-Dorrien) s'était installé sur une ligne allant de Givenchy à Fauquissart. Au cours des semaines suivantes, on les avait arrêtés ailleurs, mais ils réussirent à prendre Neuve Chapelle qu'ils conservèrent. Ce village, au centre du front de la Ire armée britannique, fut choisi comme premier objectif; après sa capture par le Corps hindou et le 4e corps, la trouée de 2,000 verges dans les lignes ennemies serait élargie dans une seconde phase envisageant la prise d'Aubers et l'occupation de la ligne Illies-Herlies. Dans l'intervalle, le 1er corps à droite tenterait une offensive vigoureuse en direction de Violaines. À gauche, la

1re division canadienne entreprendrait semblablement une offensive vigoureuse en direction de Fromelles, couvrant le flanc gauche du 4e corps. Plus au nord, la IIe armée collaborerait au moyen de démonstrations sur la droite de son secteur en préparation d'une attaque sur Lille.[284]

Le rôle de la division canadienne dans la première phase consistait à collaborer au moyen d'une démonstration sur tout son front en vue d'empêcher l'ennemi d'envoyer des renforts du voisinage de Fromelles à Aubers. Elle devait être prête à prendre l'offensive et à avancer en en recevant l'ordre de la Ire ármée.[285] A cette fin, elle installa ses batteries de campagne de réserve et transporta à proximité des canons les échelons de munitions de l'artillerie de campagne. Les formations établirent des centres de rapport avancés qu'elles relièrent par des fils téléphoniques réservés aux messages concernant les opérations. La 3e brigade d'infanterie canadienne reçut des instructions spéciales concernant la reconnaissance de son front et le choix de lieux de rassemblement en vue de l'attaque.[286] L'infanterie de soutien et celle de réserve se rapprochèrent du front, chaque homme portant sur lui 250 cartouches, des vivres pour deux jours et une gourde pleine d'eau. Les unités de première ligne pratiquèrent des brèches dans le parapet et le fil de fer en vue de se ménager la possibilité d'un départ rapide. Des éclaireurs firent des reconnaissances de la zone immédiatement en avant où ils trouvèrent un fossé large de huit pieds et profond de quatre pieds, rempli d'eau et non indiqué sur la carte, qui constituerait un sérieux obstacle à surmonter dans le premier assaut.

Le programme comportant un bombardement soudain et intense de 35 minutes seulement, la prise rapide de Neuve Chapelle par la division Meerut et la 8e division, l'attaque, immédiatement après, par le Corps hindou et le 4e corps, sur tout leur front de cinq milles, et la supériorité numérique de la force assaillante se reflètent dans l'ordre spécial du jour publié par sir Douglas Haig le 9 mars:

"A la Ire armée,

Nous allons attaquer l'ennemi dans des conditions très favorables. Jusqu'ici dans la présente campagne, l'armée britannique a, par sa vaillance et sa détermination, remporté des victoires contre un ennemi très supérieur en hommes et en canons. Grâce aux renforts que nous avons reçus, nous sommes maintenant plus forts que l'ennemi sur notre front. Nos canons sont plus nombreux que les siens et plus gros que tous ceux qu'aucune armée ait jamais employés jusqu'ici. Notre aviation a chassé les Allemands des airs.

Sur le front oriental et au sud de nous, nos alliés ont réalisé d'importants progrès et ont causé d'énormes pertes aux Allemands, qui sont en outre harcelés par des troubles intérieurs et des insuffisances de matériel, de sorte qu'il est peu, probable que d'importants renforts interviennent contre nous ici.

En face de nous il n'y a qu'un seul corps allemand réparti sur un front aussi large que celui de toute notre armée (Ire).

Nous allons maintenant attaquer avec environ 48 bataillons un secteur de ce front tenu par quelque trois bataillons allemands. Il semble probable en outre que, pour la première journée des opérations, les Allemands disposeront au maximum de quatre bataillons comme renforts pour la contre-attaque. La rapidité de mouvement est donc de première importance si nous voulons devancer l'ennemi et remporter des succès sans subir de fortes pertes.

À aucun moment de la présente guerre le sort ne nous a été plus favorable, aussi ai-je confiance de réussir. L'étendue de notre succès dépendra de la rapidité et de la détermination que nous apporterons à notre avance.

Bien que nous fassions la guerre en France, rappelons-nous que nous combattons pour sauver l'Empire britannique et protéger nos foyers contre la sauvagerie organisée de l'armée allemande. Pour assurer le succès, nous devons tous, tant que nous sommes, faire notre part et combattre comme des hommes pour l'honneur de la vieille Angleterre."

Les effectifs proportionnels indiqués pour les forces opposées sur le front d'attaque, que certains disaient "exagérés à dessein afin de donner confiance aux troupes", étaient bien exacts.[287] La 1re division canadienne reçut 500 exemplaires

de l'ordre du jour avec instructions de la part du commandant de l'armée d'en remettre un à chaque officier et d'en communiquer le texte à tous les hommes de troupe. Vu la supériorité de seize contre un, l'attaque ne pouvait guère échouer et l'optimisme était à son comble.

LA BATAILLE

À 7 h. 30 le 10 mars, par une aube grise et froide, la canonnade préparatoire commença. Afin de tromper l'ennemi quant au front d'attaque, l'artillerie canadienne bombarda les positions allemandes en face d'elle. Lorsque le bombardement atteignit le village de Neuve Chapelle, à 8 h. 05, l'infanterie canadienne installée trois milles à gauche ouvrit des rafales de tir rapide qu'elle répéta à des intervalles de quinze minutes la journée durant. À la tombée de la nuit, elle apprit que l'opération avait réussie et que l'attaque reprendrait le lendemain matin:

"Le maréchal commandant en chef me demande de transmettre ses félicitations les plus chaleureuses aux commandants de corps et à tous les officiers de la Ire armée pour le grand succès qu'ils ont remporté aujourd'hui. Voudriez-vous aussi exprimer ma gratitude pour la magnifique détermination avec laquelle vous avez tous exécuté mes ordres relatifs à la bataille d'aujourd'hui. Vous avez pris l'ennemi complètement par surprise et j'espère que les résultats obtenus aujourd'hui assureront des succès encore plus importants demain."

Neuve Chapelle avait en effet été prise dès 10 h. et la première phase avait été presque terminée dès le milieu de l'après-midi, mais il y eut tellement de retard dans l'ouverture de la seconde phase que les Allemands disposèrent de cinq heures de tranquillité pour amener des renforts, établir de nouveaux retranchements et installer leurs mitrailleuses de façon à pouvoir balayer le terrain au nord et à l'est du village. Lorsque les Britanniques reprirent enfin leur marche en avant vers six heures du soir, un feu nourri les arrêta et, dans l'obscurité précoce de cette journée sombre et bru-

meuse, les unités s'embrouillèrent. Il fallut donc abandonner pour la journée la marche en avant et l'ordre fut donné de consolider la ligne atteinte. On avait réalisé une progression maximum de 1,200 yards sur un front de 4,000 yards.

Pendant la nuit, l'infanterie allemande de renfort établit et arma de fil de fer une nouvelle ligne sur toute la largeur de la brèche, si bien que, lorsque l'infanterie anglaise et indienne attaqua, à 7 h. le 11,[288] elle rencontra un feu de fusils et de mitrailleuses venant d'une tranchée non repérée, et essuya un fort bombardement de la part de nouvelles batteries installées dans des emplacements non repérés qu'elles avaient occupés à la faveur des ténèbres. Le temps brumeux avait persisté et les Canadiens avaient continué leurs opérations du 10.[289] Pour le 12, le Corps hindou et le 4e corps ayant reçu l'ordre de continuer l'offensive,[290] le général Alderson ordonna l'exécution de l'ordre d'opérations n° 5 prévu pour le 10.[291]

Après un ajournement de deux heures, dont la notification ne parvint pas à certaines unités, les 7e et 8e divisions livrèrent des attaques à 10 h. 30 et 12 h. 30 le 12. Le Corps hindou attaqua le bois de Biez, du côté ouest, à 13 h. Dès le milieu de l'après-midi, d'enthousiastes messages circulaient concernant des positions prises et des Allemands faits prisonniers: l'attaque britannique "se précipitait".[292] La division canadienne voisine, ayant reçu l'ordre de se préparer à agir offensivement en collaboration, donna à sa 3e brigade d'infanterie[293] des ordres d'attaque préparatoires, le 14e bataillon devant exécuter l'assaut, avec l'appui du feu des 15e et 16e bataillons, tandis que le 13e s'assemblait à la rue du Bois prêt à exploiter le succès. Tous, officiers et soldats, devaient porter des vivres pour une journée, en plus de la ration de réserve. Deux régiments de cavalerie du Corps hindou s'étaient portés en avant pour avancer dès la prise du bois de Biez et harceler l'ennemi pendant sa retraite. À 18 h. 20, le général Haig demanda à sir John French de permettre à la 46e division (North Midland) de relever les 1re et 2e brigades d'infanterie canadiennes, afin de pouvoir masser celles-ci en

arrière de la 3e en vue d'une trouée.[294]

À la tombée de la nuit, cependant, le tragique de la situation véritable se révéla. Une contre-attaque allemande exécutée à l'aube par 20 bataillons avait, quoique repoussée, empêché les Britanniques d'effectuer une progression tant soit peu importante. Sur le front canadien, la situation restait inchangée et rien n'indiquait que l'ennemi allait évacuer ses tranchées. Les troupes des unités assaillantes étant fatiguées, l'ordre fut donné de consolider la ligne atteinte,[295] pendant qu'on élaborait les plans d'une attaque-surprise à livrer par la 1re division canadienne à Fauquissart le 22 mars. Dans l'intervalle, les bataillons canadiens reprenaient leurs dispositions défensives, les postes de commandement et les parcs de voitures des batteries se reportèrent vers l'arrière et on en revint aux conditions "normales" de la guerre des tranchées. Elles n'avaient, de fait, guère été interrompues dans le secteur canadien en ce qui concernait l'ennemi, car les rafales de tir des fusils n'avaient aucun effet sur les tranchées allemandes à l'épreuve des balles, et le bombardement par les 52 canons de l'artillerie divisionnaire n'atteignait pas 25 obus par canon par jour.

REPRISE DE LA GUERRE DE TRANCHÉES

Le 13, les états de munitions d'artillerie de l'armée anglaise révélant un taux de dépense dix-sept fois supérieur au taux de production, sir John French télégraphia à lord Kitchener:

"A cause de la fatigue des troupes et, par-dessus tout, de l'insuffisance de munitions,[296] il a fallu cesser le mouvement en avant aujourd'hui." Deux jours plus tard, le commandant en chef concluait à la nécessité d'abandonner l'offensive.[297] La bataille était donc finie, nonobstant les instructions aux divisions en vue d'opérations défensives.[298] Pour les Canadiens, la bataille n'avait jamais commencé: Neuve Chapelle n'avait été pour eux qu'un utile exercice tactique avec troupes, en préparation d'opérations actives maintenant contre-

mandées.[299]

Au cours des opérations, on a pu se fixer sur la valeur du fusil Ross comme arme de combat. De l'avis général, il était excellent pour le tir en canardeur mais on commençait à se plaindre d'enrayages. On attribuait alors ce défaut aux dimensions des balles,[300] mais il y avait d'autres causes qu'on ne reconnut que par la suite.[111]

Le 14 mars,[301] parut l'ordre de faire relever la division canadienne par la 6e division anglaise dès le 17 mars. Les premiers déplacements commencèrent, y compris la relève, effectuée durant la nuit du 15 au 16, de la 3e brigade d'artillerie de campagne canadienne par les batteries C.G. et K. de la R.H.A. Mais une attaque allemande à Saint-Éloi dans la nuit du 14 au 15 interrompit la relève divisionnaire. On dépêcha la 16e brigade d'infanterie de la 6e division par chemin de fer pour conjurer la menace envisagée. La relève fut d'abord remise à 24 heures, puis contremandée, sur quoi les trois batteries de l'artillerie royale se retirèrent et la 3e brigade d'artillerie de campagne canadienne, dont trois batteries avaient combattu pendant cinq heures près de Laventie, rentrèrent du 4e corps à 4 h. le 17.

Pendant une autre semaine tranquille, la division canadienne continua de tenir le secteur de Fleurbaix jusqu'à ce que la 8e division anglaise l'eût relevée. Après une légère chute de neige le 18 et le 19, il y eut beau temps les quatre jours suivants et pluie le 24 et le 25. La dotation en munitions des pièces de campagne avait été réduite le 17 de quinze à trois obus par jour, mais même cette quantité restreinte était réservée aux tâches essentielles, si bien qu'en six jours les seize canons de la 2e brigade d'artillerie de campagne canadienne ne tirèrent que 22 coups.

RELÈVE PAR LA 8e DIVISION ANGLAISE

À la tombée de la nuit, le 25, les 1re et 2e brigades d'infanterie canadiennes se mirent en route vers de nouveaux cantonnements au nord de la Lys, où la 3e brigade les rejoi-

gnit la nuit suivante. Le général Alderson céda le secteur à 10 h. le 27 et installa son quartier général à Estaires. La majeure partie des 2e et 3e brigades se logèrent dans des maisons de cette ville, laquelle était aussi occupée par des troupes anglaises. La 1re brigade s'installa à Neuf Berquin, village voisin.[302]

L'infanterie de la division avait tenu la ligne pendant 24 jours à raison de trois ou quatre jours de service à la fois, les bataillons passant en moyenne douze jours en première ligne, six en réserve de brigade et six en réserve de division ou de corps.[303] Les trois compagnies du Génie et les trois ambulances de campagne allèrent aussi au repos. L'artillerie divisionnaire continua à combattre sur le même front, mais, maintenant, sous les ordres de la 8e division anglaise.

Au commencement de son tour de service, la division comptait 17,999 officiers et soldats et 5,279 chevaux. Elle avait été maintenue au complet par des renforts, totalisant 18 officiers et 957 soldats, envoyés automatiquement de la base. Pour la période envisagée, les pertes au combat se montaient à 278, réparties ainsi: officiers, un tué, 10 blessés; hommes de troupe, 67 tués, 200 blessés. Comparons ces pertes à celles des quatre divisions de l'armée anglaise qui avaient mené l'attaque à la bataille de Neuve Chapelle: les 7e et 8e et celles de Meerut et de Lahore, soit 544 officiers et 11,108 hommes de troupe. Bien que les chiffres ne fussent pas généralement connus à l'époque, on pouvait les estimer car, avant la fin du mois, les journaux de Londres, qui parvenaient aux troupes tous les jours, avaient publié les noms de 630 officiers tués ou blessés, ce qui fit dire à un Canadien qu'"on n'avait pris que quelques acres de territoire ennemi".

Malgré le mauvais temps et l'état des tranchées, la santé des troupes s'était tenue uniformément bonne. La division comptait en moyenne 35 malades par jour, dont on évacuait environ 10 p. 100. Une des maladies qui exigèrent des précautions spéciales était la gelure des tranchées, causée par l'arrêt de la circulation résultant de l'état d'immobilité par

temps froid et humide et accentuée par le port de chaussures et bandes molletières serrées. L'ordre fut donné de procéder à une inspection quotidienne des pieds dans les tranchées et de voir à ce que chaque homme soit pourvu de chaussettes sèches. On autorisa une distribution de deux onces de graisse d'huile de baleine par homme pour se frictionner.

Comme on ne disposait de bottes de caoutchouc que pour une petite proportion de la garnison des tranchées, le général Alderson demanda au colonel Carson de lui procurer 3,500 paires de bottes cuissardes imperméables. On les acheta, puis on les expédia en France, mais elles se perdirent dans la masse de matériel accumulé à la base où on ne les retrouva qu'après que les inondations du printemps eurent diminuées, laissant des tranchées relativement sèches.

Pendant que la division était en réserve de la IIe armée, on avait mis des bains à la disposition de la plupart des troupes. Le 5 mars, on ouvrit une salle de bain divisionnaire dans une brasserie de Bac-Saint-Maur prise à bail et l'on y établit un horaire d'utilisation par les unités: Le 10, on étendit le service au blanchissage, en vue duquel fut constituée une masse de 3,000 complets de sous-vêtements et l'on installa des blanchisseuses civiles dans un immeuble loué, de façon à pouvoir fournir des sous-vêtements de rechange à chaque soldat après le bain. On suivit cette méthode, de façon générale, pendant toute la guerre, ajoutant à l'installation, en octobre 1915, un désinfecteur pour détruire la vermine dans les vêtements et couvertures. Le rappel des gilets de fourrure, à remettre aux dépôts le 15 mars, marqua la clôture officielle de l'hiver.

ARRIVÉE DE LA 118E BRIGADE (OBUSIERS), R.F.A.

Jusqu'alors, il ne manquait que la brigade d'obusiers de 4·5 pouces pour que l'effectif de la division canadienne fût au complet. Le 13 mars, le lieutenant-colonel H. H. Lake arriva avec son unité, la 118e brigade (obusiers), R.F.A., composée des 458e et 459e batteries. Cette unité, destinée à servir avec

distinction comme partie de l'artillerie de la 1re division canadienne jusqu'à la réorganisation de l'artillerie de campagne canadienne en juillet 1916, avait engagé le combat tout de suite, mais, le 25 mars, elle fut placée momentanément à la disposition de la 7e division anglaise.

Le 28 mars, la 3e brigade d'A.C.C. était remplacée par la 45e brigade R.F.A. et quittait à 19 h. 30, prêtée, elle aussi, à la 7e division anglaise. Le 31, arrivait l'ordre de retirer l'artillerie de la 1re division canadienne, ce qui se fit durant la nuit du 1er au 2 avril, alors que toutes les unités allèrent se cantonner dans des fermes autour de Doulieu, au nord de la Lys, et rejoignirent la division canadienne.

TRANSFERT À LA IIE ARMÉE

Les opérations indépendantes ayant cessé sur les fronts français et anglais, le général Joffre écrivit à sir John French le 24 mars, pour proposer que les Alliés reprennent leurs opérations d'ensemble vers la fin d'avril, alors que, selon lui, ils disposeraient de moyens suffisants à assurer un résultat décisif. Il répéta sa demande de faire relever les 9e et 20e corps français, sur le front d'Ypres par des troupes britanniques dans le plus bref délai possible.[304] Sir John French répondit le 1er avril qu'il espérait collaborer à l'offensive d'ensemble envisagée avec huit divisions de la Ire armée britannique et qu'il avait ordonné d'étendre le front de la IIe armée britannique jusqu'au chemin Ypres-Poelcappelle.[305] Il comptait que la relève des deux corps français serait achevée dès le 20 avril. À cette fin, il avait décidé que la 1re division canadienne repasserait à la IIe armée.

Jusqu'à ce qu'il eût été informé de cette décision, le 1er avril, le général Alderson avait cru que sa division allait participer à une reprise de l'offensive contre la crête d'Aubers. Le 26 mars, il fit envoyer un message mentionnant que "le général commandant en chef désire que chaque brigade attache une attention particulière aux exercices d'attaque en terrain cultivé, d'établissement rapide de retranchements, de

sortie des tranchées et franchissement de parapets, d'attaque de lignes hostiles, de destruction de barbelés, etc."[306] Les troupes pensaient donc qu'on les dressait en vue d'un rôle d'attaque dans la grande offensive projetée par les Alliés. L'évêque de Londres, lors d'une visite aux armées, adressa aux troupes des paroles encourageantes. Vu le grand cas qu'on faisait de la reddition par les Autrichiens de la forteresse de Przemysl en Galicie, on se demandait qui, des Russes ou des Franco-Britanniques, arriverait à Berlin le premier.

Le front du 4e corps était maintenant entièrement tenu par la 8e division, la 7e ayant été retirée aux alentours de Laventie afin de se reconstituer, et l'on dressait des plans comportant le rassemblement de la 3e brigade d'infanterie canadienne au sud de Fauquissart afin de livrer une attaque le long de la route Laventie-Aubers, à travers la 8e division, et appuyée par la 7e. Le brigadier-général Turner, son état-major et ses chefs de bataillon procédèrent à des reconnaissances des abords de Neuve Chapelle et de la région de Fauquissart le 27 et le 28; le lendemain, des conférences eurent lieu aux Q.G. de la division et de l'armée; la nuit, des détachements considérables allèrent creuser les tranchées de rassemblement nécessaires: 200 hommes de la 3e B.I.C., le 29; 800 de la 2e, le 30; 900 de la 1re, le 31 et 900 de la 3e, le 1er avril.

La perspective se trouva soudainement et complètement changée, cependant, par un ordre de la Ire armée en date du 1er avril indiquant que "la division canadienne ferait partie du 5e corps", ce qui voulait dire qu'elle passait à la IIe armée.[306a] Le lendemain, sir Douglas Haig visita les quartiers généraux de la division et des brigades canadiennes. Le 3, les ordres relatifs au mouvement vers le nord arrivèrent de la IIe armée.[307] Le 5, le groupe de la 2e B.I.C. se mettait en marche vers un cantonnement près de Steenvoorde et, le 6, la 1re brigade vers un cantonnement près de Winnezeele. Le 7, la 3e brigade arriva à la zone du cantonnement de Sainte-Marie-Cappel, à l'est de Cassel, et, à 10 h. le lendemain, la 1re division canadienne dont le quartier général était installé à Oxe-

laere, passa sous les ordres du général sir Horace Smith-Dorrien, commandant de la IIe armée, qui la plaça en réserve. Sa mission future ne faisait plus de doute; le Saillant d'Ypres l'appelait.

CHAPITRE VI

LE SAILLANT D'YPRES

Carte n° 9: Ypres en 1915. Crêtes et quadrillage.

Carte n° 1: Ypres en 1915. Dispositions et mouvements de 17 h. à 19 h. le 22 avril.

TOPOGRAPHIE–RELÈVE DES FRANÇAIS–LA DIVISION CANADIENNE ENTRE EN SCÈNE–LE NOUVEAU SECTEUR–PLAN DE DÉFENSE–LES TRANCHÉES–CONDITIONS ET DISPOSITIONS–LES OPÉRATIONS DE LA COTE 60 (HILL 60)–AVERTISSEMENTS DE L'ATTAQUE AUX GAZ–CONTRE-INSTRUCTIONS–MUNITIONS ET RELÈVES DE L'ARTILLERIE–DISPOSITIONS ET PLANS DES ALLEMANDS

TOPOGRAPHIE

La ville d'Ypres, avec ses anciens fossés et ses remparts, s'élève sur le Canal de l'Yser, à l'extrémité sud de la plaine des Flandres; elle est le centre de tout un réseau de routes: routes élevées, pavées au centre et bordées de fossés profonds, la reliant aux villes voisines; routes secondaires s'étendant entre les villages dispersés dans toutes les directions à un mille ou deux de distance; enfin, chemins vicinaux, convenant uniquement aux chevaux flamands à larges sabots eu aux charrettes à trois roues, et conduisant aux hameaux, aux fermes encloses et aux granges dispersées par ci par là dans le paysage de cette région fertile et densément peuplée. Les troupes canadiennes virent la ville pour la première fois en avril 1915, alors que les Halles aux draps et la cathédrale Saint-Martin, admirées depuis cinq siècles comme des chefs-d'oeuvre de beauté, portaient la marque des bombardements allemands de 1914. Dans plusieurs rues, cependant, aucun obus n'était tombé et la plupart des citadins préféraient encore y vivre plutôt que d'abandonner leurs propriétés. De même, dans plusieurs villages, les fermiers occupaient encore, jusqu'à deux milles de la ligne de feu, leurs maisons

restées indemnes. Le bétail roux paissait en paix dans les champs, sans se soucier des canons.

À quatre mille yards au sud-est de la Porte de Lille se trouve la cote 60 (Hill 60), faible excroissance de la carte topographique des Flandres. La crête principale court vers le nord-est sur une distance de quatre milles et demi passé "Sanctuary Wood", traverse le bois du polygone de Zonnebeke jusqu'à Molenaarelsthoek, puis se dirige vers le nord jusqu'à Broodseinde, cinq milles à l'est d'Ypres, et passe par Passchendaele qui lui donne son nom pour diminuer graduellement jusqu'à Westroosebeke. Sur toute sa longueur, la crête de Passchendaele ne s'élève pas à plus de 200 pieds au-dessus du niveau de la mer ni à plus de 150 pieds environ au-dessus du niveau de la ville. Toute une série de collines subsidiaires s'en détachent à angle droit dans le sens nord-ouest et ouest, à la distance d'un mille environ sur une longueur de deux ou trois milles, pour se confondre avec la plaine et former le versant de la limoneuse Steenbeek et de ses paisibles tributaires. Les plus importantes, généralement dénommées d'après les collectivités qui s'égouttent sur leurs versants, sont: la crête de Zillebeke qui aboutit presque à la Porte de Menin, la crête de Bellewaarde qui entoure au nord l'étang de Bellewaarde, les crêtes de Frezenberg et de Zonnebeke qui se dirigent vers Saint-Julien, et les crêtes de Gravenstafel, Stroombeek et Poelcappelle, qui toutes aboutissent à Langemarck.

Un système subsidiaire de crêtes s'étend au nord d'Ypres entre la Steenbeek et le Canal de l'Yser; crêtes jamais plus élevées que 50 pieds au-dessus de la plaine, ce qui cependant donne à l'ensemble une grande importance tactique. À l'extrémité sud se trouve la crête de Saint-Jean, longue de deux milles et demi et s'étendant à l'est de La Brique, un mille au nord d'Ypres, au-dessus de Saint-Jean et de Wieltje; puis vient "Hill Top Ridge" qui se développe sur un mille de long à mille yards au nord et à peu près parallèlement à la crête de Saint-Jean. À quinze cents yards plus au nord se

trouve "Mauser Ridge" qui court de l'est à l'ouest sur une distance d'un mille et demi. Une autre crête s'étend à angle droit pour les relier toutes les trois à leur extrémité est, vers le nord, depuis Wieltje jusqu'à la ferme "Mouse Trap" et "Kitchener's Wood" ou "Bois des cuisiniers.". Enfin, à quinze cents yards au nord de "Mauser Ridge", et s'étendant à peu près parallèlement, se trouve la crête de Pilckem, longue d'un mille, qui constituait le premier des objectifs allemands aux batailles d'Ypres de 1915.

Ces crêtes (ridges), simples rangées de collines, dominent la ville au nord-est, à l'est et au sud-est. Elles offraient une excellente vue sur de vastes étendues de terres cultivées car, en ce mois d'avril, la vue était à peine interceptée par le feuillage des arbres, des bois et des haies d'aubépines. L'ondulation du terrain ne laissait à nos troupes d'autre couverture contre les attaques de l'ennemi que le brouillard ou les ténèbres de la nuit. Dans les larges vallées, les cours d'eau bordés de saules creusaient leur lit entre les rangées d'arbres sans être dérangés par les cratères des obus, reliés seulement qu'ils étaient par un savant arrangement de rigoles, de fossés et d'étangs. À cause de leur profondeur et de la boue de leurs rives, ces cours d'eau n'étaient guéables à l'infanterie en tenue de campagne que dans leur cours supérieur ou sur les fréquents ponceaux de briques et de pierre.

RELÈVE DES FRANÇAIS

Après les engagements de novembre et décembre 1914 autour de Messines et de Wytschaete, et jusqu'au 6 janvier, la ligne de séparation entre les Britanniques et les Français fut la route de Kemmel-Wytschaete; ensuite, elle recula sur la gauche à Saint-Éloi et, le 2 février, jusqu'au delà de la cote 60 (Hill 60). Au printemps, des échanges de vues entre le général Joffre et sir John French décidèrent de relever les troupes françaises, dès que les divisions territoriales britanniques commenceraient à entrer en scène. Depuis l'automne de 1914, des bataillons de territoriaux et d'autres unités avaient

été attachés en France comme surnuméraires aux effectifs réguliers. La première de ces formations, la 46e division (North Midland), qui traversa la Manche le 24 février, une quinzaine après la 1re division canadienne, fut toutefois la première grande unité territoriale à servir dans le corps expéditionnaire britannique. Conformément aux ordres du commandant en chef des troupes britanniques, à l'effet que la ligne jusqu'à la route d'Ypres-Poelcappelle vers le nord fut occupée par le 5e corps, la relève commença le 2 avril par la substitution de la 27e division britannique à la 17e division française, depuis et non compris la cote 60 (Hill 60) jusqu'à Polygon Wood. Une semaine plus tard, la 28e division britannique[708] remplaçait la 39e division française dans le secteur de Zonnebeke, jusqu'à Gravenstafel.

La nouvelle ligne britannique suivait le terrain brisé de la crête des Flandres à travers le champ de bataille densément boisé de la première bataille d'Ypres jusqu'à Broodseinde; entre cette localité et l'intersection avec le chemin de fer Ypres-Roulers, elle faisait une saute vers le nord-ouest en traversant l'extrémité est de la crête de Gravenstafel et la 11e division française la continuait à travers la vallée de la Stroombeek et le nord de Langemarck pour lui faire joindre la ligne belge sur le côté ouest du Canal de l'Yser à Steenstraat. De cette localité à Saint-Éloi, à travers la base du Saillant, la distance mesurée en ligne droite à travers Boesinghe et l'extrémité ouest de la ville d'Ypres, est de huit milles; la profondeur, de six milles.

LA DIVISION CANADIENNE ENTRE EN SCÈNE

La division canadienne,[708] qui depuis une semaine s'était entraînée dans le territoire compris entre Cassel et Poperinghe pour y pratiquer les méthodes d'attaque reconnues,[306] était avertie le 10 avril qu'elle serait incorporée le 12[308] au 5e corps (lieut.-général sir Herbert Plumer). En même temps, elle recevait des ordres[309] de relever la 11e division française (général Ferry), cette opération devant commencer le 14 pour

se terminer le 17 à 10 h. La nouvelle ligne devait être tenue par les 2e et 3e brigades canadiennes d'infanterie et, d'après des ententes spéciales, les commandants, les états-majors et les officiers de compagnie devaient passer 24 heures dans la ligne avant l'arrivée de la relève [310]

La différence entre la manière française et la manière britannique de faire la guerre étonna les Canadiens: organisation, disposition et défense, emploi des armes et des services, économie interne, tout cela semblait être envisagé sous des angles différents. Pendant qu'on semblait négliger les ouvrages de campagne, en revanche on semblait prendre des mesures pour éviter les pertes en ne permettant aucun mouvement durant le jour, en ne tenant en ligne qu'une faible garnison d'infanterie qui devait se retirer en cas d'attaque, laissant aux canons de campagne le soin de protéger l'armée, et même en enclosant les espaces ordinairement exposés au feu: tout cela était une révélation. On disait qu'un des bataillons français occupant les lignes à la pointe du Saillant n'avait perdu qu'une trentaine d'hommes en morts et blessés, depuis Noël. Des pertes aussi légères dans une guerre de positions étaient dues à la quasi-trève observée sur certains secteurs de l'armée française quand il n'y avait pas d'opérations actives. Pour imiter en quelque sorte les méthodes françaises, la division canadienne reçut l'ordre d'adopter une conduite similaire touchant l'aviation ennemie et les mouvements en plein jour.[311, 332] Les Français ne pouvaient se donner trop de mal, prendre trop de peine; les officiers et hommes de troupe, comprenant les difficultés des formations de relève, ne pouvaient donner des indications trop précises, particulièrement l'artillerie de campagne, dont la technique et la connaissance du front ne laissaient rien à désirer.

Le 14 avril à 10 h., afin d'assurer la liaison durant la relève, la 1re division canadienne établit un P.C. avancé au siège du Q.G. de la 11e division (française), Château des Trois Tours, près de Brielen. Le 17 avril à 10 h., temps prescrit, le lieut.-général E. A. H. Alderson, commandant la 1re

division canadienne, y était installé et avait assumé le commandement. Les 2e et 3e brigades d'infanterie canadiennes étaient maintenant en ligne, chacune avec deux bataillons dans les tranchées, un bataillon en soutien de brigade et le quatrième en réserve divisionnaire sur le canal au nord d'Ypres. Cependant, le front de la division était encore protégé par l'artillerie française, qui fut relevée les deux nuits suivantes, section par section, par les batteries des 2e et 3e brigades canadiennes d'artillerie de campagne, alors que les cinq batteries de quatre canons de 75 mm furent remplacées par huit batteries canadiennes de quatre canons de 18 livres, manoeuvre qui entraîna la construction de trois nouvelles positions pour les 5e, 10e et 11e, et les deux batteries de 90 mm par deux batteries d'obusiers de quatre canons de 4·5 pouces de la 118e brigade d'obusiers de l'artillerie royale de campagne (R.F.A.).

Cette relève terminée, le front allié se trouvait tenu par les Français depuis la frontière suisse jusqu'à Cuinchy (en bas du canal de La Bassée), avec la Xe armée française à gauche, sur le secteur Arras-Vimy-Lens. La Ire armée britannique (général Haig) prolongeait le front de 13 milles vers le nord, par Givenchy, Festubert, Neuve Chapelle et Fleurbaix jusqu'à Bois-Grenier; puis la IIe armée britannique (général Smith-Dorrien) continuait à l'est d'Armentières, du bois de Ploegsteert et Kemmel jusqu'à Saint-Éloi, et aux deux tiers du Saillant d'Ypres jusqu'à la route Ypres-Poelcappelle. La ligne britannique mesurait trente milles. De la gauche des Britanniques à la mer, à Nieuport, soit une distance de vingt milles, s'étendait le détachement français d'armée de Belgique (D.A.B.), commandé par le général Putz[313] avec l'armée belge interposée sur un front de quatre milles et demi de Steenstraat vers le nord, entre le groupement d'Elverdinghe et le groupement de Nieuport. Chacun de ces groupements se composait de deux divisions: le premier comportait la 45e division algérienne (général Quiquandon) avec 13 bataillons d'infanterie et 36 canons de campagne, et la 87e division ter-

ritoriale (général Roy) avec 21 bataillons, vingt-quatre canons de 75 mm et quatre canons de 120 mm. Le général Foch commandait les armées françaises du Nord, depuis Belles au Bois (8 milles au sud-ouest d'Arras) jusqu'à la mer; il avait son Q.G. à Cassel et sa mission était de coordonner, au nom du général Joffre, les opérations de ces armées avec celles des Britanniques et des Belges.

LE NOUVEAU SECTEUR

Le secteur de la division canadienne mesurait un peu plus de 4,000 yards en première ligne. Celle-ci suivait presque entièrement la vallée de la Stroombeek, depuis la gauche de la 28e division britannique jusqu'à "Berlin Wood", 800 yards à l'est de Gravenstafel, puis se dirigeait vers le nord-ouest en coupant la rivière qu'elle suivait jusqu'à son tributaire, le Lekkerboterbeek, pour traverser celui-ci à un point de la route Ypres-Poelcappelle, 1,000 yards au sud-ouest de ce village, où elle effectuait sa jonction avec la 45e division algérienne, qui venait elle aussi d'arriver en ligne. Presque parallèle avec la Stroombeek, et de 1,000 à 2,000 yards derrière la ligne de feu, s'étend la crête de Gravenstafel avec les hameaux de Gravenstafel et de Keerselaere, dans les limites de la division canadienne, reliés entre eux par une route qui suit la crête. Parallèle à la route, et 500 yards au sud, court, vers l'ouest, le Haanebeek qui se joint à la rivière du même nom pour se diriger vers le nord et former avec elle la Steenbeek. À la jonction de ces deux cours d'eau, 2,500 yards derrière le centre gauche de la ligne canadienne, se trouve Saint-Julien, village qui, à la déclaration de guerre, comptait quelque 700 âmes. À 1,000 yards environ à l'ouest de Saint-Julien se trouve "Kitchener's Wood", alors plantation de chênes de forme irrégulière, mesurant six acres environ, située à l'intérieur de la limite gauche des troupes canadiennes, selon la carte du général Plumer, mais en dehors de cette limite, et par conséquent française d'après la carte du G.Q.G. britannique et les cartes françaises. Les véhicules avaient accès à la

zone d'avant par deux routes: celle de droite, passant par les faubourgs nord d'Ypres, presque complètement dans la limite sud de la division canadienne, poussait deux milles vers le nord-est, traversait la Bellewaardebeek et, par Saint-Jean, se dirigeait sur Wieltje pour brancher à droite sur Fortuin et Gravenstafel, puis à gauche sur Saint-Julien, Keerselaere et Poelcappelle. De ces localités, Saint-Jean et Wieltje chevauchaient la route presque continuellement pendant plus d'un mille, et Fortuin n'était guère qu'une réunion informe de fermes et de cottages centrés à un demi-mille au sud-est de Saint-Julien. La route principale vers le nord traversait le canal un mille et demi en amont d'Ypres, par un pont situé juste dans les lignes françaises, puis se dirigeait vers l'est, sous le couvert de "Hill Top Ridge" au nord, pour joindre la route de Poelcappelle entre Weiltje et Saint-Julien. Outre ces voies d'accès, un pont flottant pour le transport charretier traversait le canal, 1,000 yards en dedans de la limite gauche, pour projeter vers La Brique et Saint-Jean une route secondaire; le territoire inscrit dans les lignes canadiennes comprenait aussi quatre ponts de piétons.

PLAN DE DÉFENSE

Le jour où l'officier commandant la division canadienne prit la responsabilité du commandement, il publia le plan de défense suivant:

"Le plan de défense de la division dans la ligne actuelle sera celui qui avait été adopté pour la ligne de Sailly, savoir: tenir les tranchées de première ligne à tout prix et, si l'on venait à en perdre une, contre-attaquer immédiatement. La ligne auxiliaire servira de soutien aux tranchées de première ligne et de base aux contre-attaques.

Chaque brigade du front fournira un bataillon à la réserve divisionnaire. Les quartiers régimentaires, dans la réserve divisionnaire, ne devront pas être modifiés sans que ce quartier soit consulté.

La seconde ligne G.Q.G., à l'est de WEILTJE, sera pro-

visoirement répartie comme suit :

Brigade de droite. – Depuis l'intersection de la ligne avec la route, en C 29c, jusqu'à son intersection avec le chemin, en C 23a.

Brigade de gauche. – Depuis le chemin sus-mentionné jusqu'à l'endroit où la ligne traverse le chemin, en C 10c.

Tous les officiers régimentaires devront se familiariser tout de suite avec les détails de cette ligne.

Au cas où la seconde ligne G.Q.G. serait occupée, les brigades se retireraient par les voies suivantes:

Brigade de droite. – Routes et chemins entre la route YPRES-VERLORENHOEK (celle-ci non comprise) et la route WEILTJE-FORTUIN (celle-ci comprise).

Brigade de gauche. – Chemins entre la route WIELTJE-SAINT-JULIEN (celle-ci comprise) et les chemins passant au coin nord du bois, dans le carré C 10b 6.1 ("Kitchener's Wood").[330a]

Certains ponts provisoires ont été jetés sur le Canal YPRES-YSER. Il est possible que l'usage de ces ponts devra être partagé avec les Français et la 28e division, si jamais il faut s'en servir. Le général commandant donne donc instruction aux commandants de brigades, aux officiers d'état-major et aux chefs de bataillons de se familiariser avec les approches de ces ponts.

Conformément aux méthodes françaises de tenir le secteur, on prit des dispositions particulières pour la défense de Saint-Julien, vu que dans ce village se trouvait le pont de la route d'Ypres qui traversait le Haanebeek. Trois compagnies, une de chacun des bataillons de ligne et une du bataillon de soutien de la 3e B.I.C., furent désignées pour servir dans les ouvrages embryonnaires du village en cas d'attaque, sous les ordres du "Commandant", à Saint-Julien. Ce dernier conservait le commandement de son propre bataillon, celui de gauche, auquel deux pelotons de la compagnie de Saint-Julien furent adjoints dans les tranchées de soutien, à 700 yards derrière la ligne, à la route de Poelcappelle, juste dans la limite

du territoire franco-canadien.

LES TRANCHÉES

La première ligne, comme les Français l'avait laissée, se composait de tronçons de tranchée sans traverse, n'ayant généralement que deux pieds de profondeur, abritée d'un parapet de quatre pieds d'épaisseur ne parant pas les balles, coupée de frêles abris et dépourvue de parados. En outre, les ouvrages de défense, en face de la crête de Gravenstafel, comprenaient quatre groupes de tranchées-abris où les pelotons de soutien pouvaient trouver place, de 300 à 700 yards derrière la ligne de feu.

Sur des cartes tactiques remises par les Français, des lignes pointillées indiquaient des ouvrages en voie de construction ou projetés. D'après ces cartes et d'après les instructions du 5e corps relativement aux limites de zones et lignes de défense,[312] il était évident que la ligne auxiliaire était censée suivre la crête de Gravenstafel; mais sur le terrain, il n'y avait pas de "ligne auxiliaire" et, bien qu'il existât des vestiges disjoints des ouvrages pratiqués en 1914, ces vestiges n'étaient reliés par aucune ligne d'ouvrages de soutien.

Sur la crête, et au cinquième central du secteur canadien, était indiqué ce que les Anglais avaient baptisé "Locality C", comprenant le groupe de bâtiments longeant la route à cet endroit et, du côté nord, une tranchée peu profonde protégée par quelques rangs de fil de fer, endroit qui dominait les champs et les fermes de la vallée de la Stroombeek. Sur le versant sud de la crête et aussi dans "Locality C", deux points fortifiés ou plutôt deux tranchées-abris, car ce n'était pas construit pour la défense et elles n'étaient pas occupées par les troupes. À la croisée des chemins entre Fortuin et Gravenstafel, dans le verger de la ferme "Boetleer" et près du moulin à vent au nord-est de Saint, Julien, il y avait deux ébauches de tranchées-abris pour les compagnies de soutien; elles ressemblaient à celles situées près de la route de Poelcappelle, et, comme elles, semblaient avoir été construites

plutôt pour dissimuler les troupes que pour les protéger contre le feu. Dans cette riche alluvion, l'eau se rencontrait rarement à plus de deux pieds, de sorte que pour obtenir plus de profondeur il fallait compter sur un revêtement de terre, de fascines et de sacs de terre.

Dans le plan de défense, la ligne accessoire projetée n'était pas considérée comme le premier retranchement, ou 1re ligne G.Q.G.: le premier retranchement projeté était une position, traversant le secteur canadien et connu comme la 2e ligne G.Q.G.; la 3e ligne G.Q.G. était indiquée sur les cartes comme courant du nord au sud, quatre milles à l'ouest d'Ypres.

La 2e ligne G.Q.G. à ce moment-là commençait à l'étang de Zillebeke et courait vers le nord, à l'est du quartier général divisionnaire de la 27e division britannique au château de Potijze et, suivant la crête à l'est de Wieltje pour embrasser la ferme "Mouse Trap", se dirigeait ensuite vers le nord-ouest jusqu'à la ferme "Welch", située sur la limite des troupes françaises et canadiennes, où elle était censée se joindre à une ligne de défense qui couvrait les ponts du canal de Boesinghe. Sur la plus grande partie, cette ligne était marquée par une ceinture de barbelés, large de six yards et haute de trois pieds, protégeant une série de redoutes de trente yards carrés, espacées de quatre à cinq cents yards. Aux environs de Wieltje et de la ferme "Mouse Trap", il y avait des rudiments de tranchées, restés de 1914, mais on n'avait rien fait pour les réparer ou pour y établir des parapets capables de protéger contre les obus ou les balles. Quelques bâtiments du voisinage, occupés par les Français comme postes de commandement, avaient des caves protégées par des lambourdes en bois et des sacs de terre. Près de certaines maisons s'élevaient des abris semi-cylindriques en tôle ondulée, qu'un coussinet devait protéger contre les éclatements et qui furent plus tard populaires comme abris pour canons de campagne. Dans les jardins du château de Potijze se trouvait la meilleure "cagna" (dugout) du Saillant. Avec ses trois entrées en tôle ondulée,

recouverte de terre extraite d'un étang artificiel, elle pouvait résister aux chocs des petits obus, bien que par la suite un obus de 5·9 pouces fît sauter une des galeries. À ce moment-là, c'était un objet de curiosité et d'envie; on y venait comme dans un lieu de pèlerinage.

CONDITIONS ET DISPOSITIONS

Avant l'entrée en ligne de notre infanterie, la Ire division canadienne avait donné l'ordre de renforcer les parapets des tranchées qu'elle allait occuper.[317] Les officiers du Génie et ceux de l'état-major envoyés en reconnaissance, eurent bientôt constaté que l'étendue des défectuosités des travaux de campagne était beaucoup plus considérable qu'on ne l'eût supposé.[334] Tous les sacs à terre disponibles furent envoyés en avant et le plus d'hommes possible mis à l'oeuvre, d'abord pour construire une première ligne de feu continue, protégée par du fil barbelé et des traverses, avec un parapet à l'épreuve des balles et un parados à l'abri des éclatements, et ensuite pour établir des tranchées de tir à Saint-Julien. Comme dans la guerre de mouvement, les positions des canons de campagne étaient également dépourvues de protection, c.-à-d. la gueule pointant à travers les haies, l'avant-train et le caisson placés de chaque côté pour constituer une couverture au détachement, tandis que des branches les dissimulaient à la vue des avions. Le reste du personnel de la batterie avait son gîte dans une grange ou une maison des environs, dont les fenêtres étaient bouchées de sacs de terre, mais la restriction des mouvements, le jour, y compris l'interdiction du football sur les positions, devait protéger les artilleurs contre les bombardements. Contrairement à la politique anglaise, les attelages, s'il y avait des toits disponibles, étaient gardés près de la position de batterie; les échelons de combat et les colonnes de munitions de brigade occupaient des fermes ou des granges, de un à trois mille yards derrière les canons. La colonne de munitions divisionnaire était sur la route de Poperinghe-Elverdinghe; la gare de ravitaillement en munitions se trou-

vait à Strazeele, quinze milles au sud-ouest d'Ypres. Pour les approvisionnements, la gare était à Vlamertinghe; le point de ravi taillement se trouvait près de Brielen, où le dépôt de munitions fut établi.

Nombre de relèves et de changements secondaires dans les dispositions eurent lieu durant les premiers jours. Le 8e bataillon, qui avait occupé temporairement une partie de la ligne sur le front de la 85e brigade à "Berlin Wood", était relevé le 16 par le 2e bat. du East Kent; le 19, une relève entre bataillons, sur le front de la 2e B.I.C. plaçait le 5e et le 8e en ligne, le 7e en soutien et le 10e en réserve; dans la 3e B.I.C., tard, le soir du 20, le 15e relevait le 16e dans les tranchées et le 13e remplaçait le 14e à minuit, du 21 au 22, à l'extrême gauche de la ligne canadienne.

LES OPÉRATIONS DE LA COTE 60 (HILL 60)

Entre temps, la 1re B.I.C. et la 1re brigade canadienne d'artillerie de campagne s'étaient déplacées de Vlamertinghe et de Proven au voisinage de Poperinghe.[330] La 1re de ces unités avait été assignée à la réserve de la IIe armée au cas où le 2e corps aurait besoin d'elle pour les opérations de la cote 60 (Hill 60).[309] Sur la gauche de la 5e division britannique[708] et près de la ligne de délimitation qui séparait les corps, la cote 60 (Hill 60) avait été primitivement formée de la terre extraite de la coupe du chemin de fer en déblai à travers la section Wytschaete-Passchendaele de la crête. Elle offrait une bonne vue du Saillant et avait été prise par les Allemands en décembre 1914. Depuis qu'il y avait relevé les Français en février 1915, le 2e corps y avait creusé des sapes en vue d'y faire des raids ou même de la reprendre, et la 13e brigade d'infanterie avait été particulièrement entraînée à cette fin. Le soir du 17 avril, on avait fait sauter, de cinq points différents sous la colline, cinq mines chargées chacune d'une tonne d'explosifs, et les troupes d'assaut, soutenues par un violent bombardement d'artillerie, avaient assailli et occupé les cratères. De Gravenstafel, cinq milles plus loin, un observateur

canadien pouvait voir les mines exploser, les obus et les pièces d'artillerie sauter, et notait, non sans appréhension, que tout l'horizon, à l'exception d'un arc de 70 degrés au-dessus d'Ypres, semblait illuminé par les fusées allemandes. Les quatre jours suivants, la cote 60 (Hill 60) fut la scène d'un violent bombardement. De bonne heure le 21 avril, la 1re B.I.C. fut retirée de la réserve et mise à la disposition de la 5e division britannique,[708] dans le 2e corps, avec ordre d'être prête à marcher à une heure d'avis. Les 2e et 4e bataillons canadiens reçurent l'ordre de soutenir la 13e brigade s'ils en étaient requis et, en prévision de ce mouvement, les deux chefs de bataillon et un officier de l'état-major de brigade explorèrent dans l'après-midi les routes de la cote 60 (Hill 60).

AVERTISSEMENTS DE L'ATTAQUE AUX GAZ

Ces mesures détournèrent du front canadien l'attention du haut commandement. Aux officiers régimentaires de la ligne, les instructions données le 13 aux brigades d'infanterie canadiennes, à l'artillerie et au Génie divisionnaires de se préparer à une action offensive,[314] ne semblaient pas compatibles avec l'impression créée par les paroles prononcées par le commandant d'armée (le général sir Horace Smith-Dorrien) lors de l'inspection des troupes avant leur entrée en ligne; il déclara que "le Saillant, étant la partie la plus vulnérable du front britannique, devait être défendu à tout prix".

Il existait, on le sait maintenant, de nombreux signes d'une attaque imminente sur le front nord-est. La nuit, les troupes pouvaient entendre le bruit du tambour et le roulement des voitures derrière les lignes ennemies; les lueurs des pièces semblaient se rapprocher. Le jour, les avions allemands, sans être molestés, si ce n'est par quelque avion britannique de chasse, maintenant que les canons français de la D.C.A. s'étaient retirés, survolaient de très près nos lignes pour jeter des bombes et signaler nos positions à leur artillerie lourde, bien au delà de la portée de l'artillerie britannique.

Sur un de ces avions, abattu derrière les lignes françaises, on trouva une carte indiquant de nouvelles positions de batteries. Des sentinelles du 16e Canadian Scottish remarquèrent qu'on installait des espèces de tuyaux sur le parapet de l'ennemi et un officier, après enquête, en fit rapport.

Une des raisons pour laquelle ces phénomènes ne furent pas mieux interprétés fut que les Canadiens n'étaient pas au courant des conditions existant sur cette partie du front tandis que, du côté allemand, tout était préparé pour une attaque le soir du 15 avril. Ce jour-là, le 5e corps communiquait aux divisions "un rapport touchant les déclarations d'un prisonnier allemand sur un projet d'attaque aux gaz asphyxiants". Ce rapport, reçu par l'entremise de la 28e division britannique durant la nuit du 13 au 14, disait qu'un chauffeur d'auto, August Jaeger, de la *51e division de réserve (XXVIe corps de réserve)*, s'étant constitué prisonnier sur le front de la 11e division française, près de Langemarck, avait révélé qu'une attaque était projetée contre ce secteur; que des formations de mitrailleuses étaient arrivées peu avant au front, à cette fin, de même que trois escadrilles de huit avions chacune, un ballon captif et une batterie de D.C.A. Outre les batteries d'artillerie lourde, chaque compagnie d'infanterie avait été pourvue de quatre batteries spéciales dans les tranchées allemandes de premières lignes. Chacune de ces batteries comportait vingt cylindres de gaz enfouis profondément et garnis de tubes en caoutchouc dirigés vers l'avant. À un signal donné (trois fusées rouges lancées par l'artillerie), le gaz, poussé par un vent favorable, devait s'échapper vers les tranchées françaises, asphyxiant les défenseurs, et permettant aux Allemands d'occuper les tranchées, sans perte. Les troupes d'attaque portaient un paquet d'étoupe qui, trempée dans une certaine solution chimique, devait les protéger en cas de retour des gaz.[320, 329]

Contrairement à l'impression de beaucoup de participants, dont la mémoire est portée à oublier complètement et subitement, le danger ne fut pas célé aux officiers régimentai-

res, car la partie essentielle de la déclaration du prisonnier fut reproduite dans le "Relevé des informations" du 5e corps d'armée, au n° 45 d'une série de documents considérés comme confidentiels, mais non secrets, dont la distribution était faite périodiquement à toutes les formations et unités jusqu'aux bataillons, y compris ces derniers. Le relevé en question est daté du 15 avril 1915 et fut distribué le soir même; ainsi donc, alors que tous les commandants de la division canadienne en reçurent une copie,[322] que leurs adjudants et plusieurs officiers régimentaires en prirent certainement connaissance, aucun n'en saisit les motifs, ou bien, de crainte de semer la panique par une fausse alarme, ils interdirent la circulation de la nouvelle parmi les troupes.

L'ordre d'opérations,[324] émis par le 5e corps à la suite de ces renseignements, manifestait une appréhension naturelle: il ordonnait aux 27e et 28e divisions de se choisir des lieux de rassemblement au cas où la ville d'Ypres serait évacuée.[319] La division canadienne n'avait encore charge d'aucune partie de la ligne, car le 15, la 2e B.I.C. seulement était dans les tranchées et elle était temporairement aux ordres de la 11e division française, qui continuait à se charger de la relève et donnait l'avertissement qu'une attaque aux gaz asphyxiants allait se produire. La relève avait été complétée par les 8e et 10e bataillons en première ligne à minuit 50 le 15. Pendant toute cette journée, les hommes s'appliquèrent à se dérober à la vue de l'ennemi, à ne pas marcher, ni même s'asseoir ou se coucher dans la saleté; il leur fallut aussi s'habituer à la senteur du sol empesté et des cadavres en putréfaction. La nuit, il y avait du travail à faire: en avant, le fil ne valait rien; le peu qu'il y avait était du fil tendu uni, si peu embarrassant qu'un Canadien, qui portait des sacs à terre sur la route de Granvenstafel, passa tout droit et fut interpellé par une sentinelle allemande. Le 5e bataillon resta sous les armes dans ses logements à Fortuin, de 18 h. à minuit, alors que les hommes purent dormir sans enlever brodequins ni molletières, le fusil sous la main. La 3e B.I.C., qui venait d'arriver à Steen-

voorde, reçut aussi l'ordre de se tenir prête à marcher à un moment d'avis le 15, car un membre digne de foi du détachement de l'armée de Belgique rapportait, de son côté, qu'une offensive aux alentours d'Ypres avait été préparée pour la nuit du 15 au 16 avril, et l'officier de liaison britannique auprès des Français avait communiqué cette information à la IIe armée,[321] qui l'avait transmise au G.Q.G. britannique et au 5e corps, lequel l'avait passée à son tour à la division canadienne et en avait fait l'entrée suivante dans le journal de campagne du corps.[323]

"Une dépêche reçue de la IIe armée ordonne que l'on prenne toutes les précautions possibles par suite du rapport d'un membre, confirmé de divers côtés, que l'ennemi prépare une attaque sur le Saillant d'Ypres pour la nuit du 15 au 16 avril. On a préparé des passages à travers les vieilles tranchées pour faciliter l'arrivée de l'artillerie. Les Allemands ont l'intention d'employer des tubes contenant des gaz asphyxiants, placés à raison de 20 tubes par 40 mètres sur le front du *XXIVe corps.* Il faudra un vent favorable. Le commandant du corps a consulté à ce sujet les commandants de divisions. Ordre d'opérations n° 11 du 5e corps, émis en conséquence."[324]

Cet ordre enjoignait aux deux divisions en ligne, à cause de certains renseignements communiqués aux chefs de divisions, de se choisir des lieux de rassemblement au cas où la ville d'Ypres devrait être évacuée: la 27e devait se rassembler sur la route de Menin, la 28e au sud de Potijze.[324] La seule application de cet ordre à la division canadienne était l'instruction donnée à la 3e B.I.C., de Steenvoorde, de se tenir prête à marcher à une demi-heure d'avis, comme nous l'avons déjà mentionné.

Un autre déserteur, qui s'était rendu à la 11e division française le matin du 15, avant que la 3e B.I.C. eût pris possession du secteur de gauche au nord-est de Saint-Julien, déclara qu'il n'y avait pas de cylindres de gaz sur ce front et que si les Alliés se servaient de gaz asphyxiants,[320] la protection devait consister dans du coton imbibé de produits chimi-

ques. Cette information fut aussi communiquée aux intéressés. Cependant, comme elle venait d'un ancien sous-officier, dégradé pour avoir frappé un supérieur, et arrivant lui-même des tranchées, elle caractérisait la version du chauffeur d'auto comme du verbiage et tendait à confirmer l'opinion des Français que le prétendu usage des gaz asphyxiants n'était qu'une blague allemande. Cette conclusion était aussi confirmée par le fait qu'il n'y avait pas eu de suite à une histoire alarmante, venant de prisonniers pris par la Xe armée française en face de la crête de Vimy une quinzaine plus tôt, comme quoi il y avait, tout le long du secteur de Zillebeke, une provision considérable de gaz asphyxiants comprimés dans des cylindres de 1.4 mètre de long, déposés dans les tranchées ou à proximité. Des pionniers, munis d'appareils respiratoires spéciaux, devaient lâcher les gaz par un temps favorable tandis que les troupes d'assaut avaient reçu comme moyen de protection des tampons de tissus pour couvrir les narines. Mais l'opinion contraire était soutenue par une information indépendante, provenant d'une source entièrement différente, également en circulation: une commande urgente de 20 000 respirateurs, placée par les Allemands à Gand, respirateurs faits de gaze et munis d'un tampon humide pour couvrir la bouche. Cette information, rapportée par un agent au G.Q.G. belge, fut insérée dans le bulletin de nouvelles de l'armée belge du 16 avril sous le titre: Usage de gaz asphyxiants.[327] Elle fut également publiée dans le bulletin des renseignements d'une plus haute formation française, le détachement de l'armée de Belgique.

CONTRE-INSTRUCTIONS

Plus tard, alors que les méthodes de guerre allemandes étaient mieux connues, les états-majors français et anglais auraient certainement prêté plus d'attention à ces signes et à ces présages; ils en auraient déduit et prévu la portée probable des attaques projetées; mais à ce moment, la plupart des officiers alliés qui étaient bien au courant, traitaient ces aver-

tissements par l'incrédulité ou le mépris. Les documents contemporains semblent indiquer qu'on ne s'attendait pas que le haut commandement allemand se résolut à jamais à sanctionner une violation aussi flagrante des lois et usages de la guerre civilisée, et même, le faisant, on supposait que la quantité de l'émission de gaz nocifs n'affecterait qu'une faible superficie pendant peu de temps, et les mesures ordinaires de protection contre l'explosion d'une mine devaient suffire; une contre-attaque immédiate, par les réserves locales, tel qu'indiqué, devait refouler l'ennemi des positions dont il aurait pu s'emparer temporairement en première ligne.[325]

Une fausse compréhension des témoignages fit présumer que l'attaque projetée se produirait seulement sur les tranchées françaises, tandis que le premier déserteur avait dit en réalité que les cylindres étaient placés sur le front d'un bataillon à l'est de la route Ypres-Poelcappelle, c'est-à-dire, en face du bataillon canadien de gauche. Les instructions, en vertu desquelles les troupes allemandes agissaient, étaient donc tactiques seulement et conçues pour empêcher la possibilité d'une trouée sur un front étroit. En même temps, elles avaient pour objet d'empêcher la création d'un état d'alarme parmi les troupes, et la diffusion ordinairement rapide d'une information de cette nature fut diminuée par la publication, plus tôt dans la journée du 15, de deux mémoires émis par la IIe armée: le premier "faisant comprendre aux officiers d'état-major et régimentaires, la nécessité de la réticence sur les sujets dont les ordres qui en traitent sont marqués secret", et le second, "interdisant la discussion des questions confidentielles, sauf en présence de ceux qu'il est essentiel de consulter". Les officiers de l'artillerie et du service de Santé canadien,[326] qui savaient que l'on aurait probablement recours aux gaz asphyxiants, en parlèrent très peu et, la division n'étant pas en ligne, ils ne prirent aucune mesure préventive. Quant à la seule formation canadienne qui était en ligne, sa réaction est succinctement indiquée dans ce passage d'une lettre écrite, le 16 à un ami de la base, par un jeune officier

d'état-major de la 2e B.I.C.: "Hier soir, nous nous étions préparés à une attaque allemande. Le Q.G. divisionnaire nous avait prévenus que les Allemands entendaient se porter à l'attaque avec des tubes de gaz asphyxiants, mais il n'en fut rien."

Le soir du 16, la 3e B.I.C. avait fourni la relève sur le front gauche, suivant le plan. Le Q.G. se trouvait dans le Château du Nord, nom subséquemment changé en celui de "Shell Trap Farm", si approprié, qu'un ordre du corps en fit bientôt la ferme "Mouse Trap". La brigade ne reçut aucune instruction spéciale quant aux gaz et, si au Q.G. de la 11e division française on redoutait encore une attaque de ce genre, les officiers d'état-major de la division canadienne en liaison à cet endroit n'en surent rien.

Après la guerre, le général Ferry, qui avait commandé la 11e division française de septembre 1914 à avril 1916, déclara que, jugeant le renseignement de la plus haute importance, il avait interrogé l'interprète qui avait examiné, le 14, August Jaeger, et qu'il avait aussitôt pris des mesures spéciales pour faire face à une émission de gaz. Il avait, en particulier, donné des ordres pour réduire temporairement le nombre des hommes dans les tranchées de première ligne et pour que l'artillerie découvre et détruise les cylindres de gaz. Il avait envoyé un officier d'état-major avertir la 28e division britannique et la 2e B.I.C. de relève, d'exercer la plus grande vigilance et d'improviser des moyens d'empêcher l'inhalation des gaz. Le général Ferry déclara aussi avoir informé le 20e corps français et le G.Q.G. français des mesures de précaution qu'il avait prises, et que le G.Q.G. lui avait répondu que "cette histoire de gaz ne devait pas être prise au sérieux"; qu'en outre, un commandant de division ne devait communiquer avec les troupes alliées que par l'entremise d'un commandant de corps, et que la densité des troupes en première ligne était fixée par le G.Q.G. *ne varietur.* Ces déclarations[318] furent publiées en 1930 et atteignirent l'Allemagne ; une enquête suivit, et le 17 décembre 1932, August Jaeger était

condamné, par la Cour suprême du Reich, à dix ans de travaux forcés et à la perte de ses droits civils pour désertion et trahison.

Un avertissement subséquent d'une offensive allemande probable, donné officiellement aux commandants canadiens le 18, dans un mémoire du 5e corps, ne fait aucune mention directe de l'arme envisagée et tend à indiquer que ceux qui croyaient à son usage estimaient qu'elle serait localisée sur le front français ou sur la cote 60 (Hill 60), ou bien que les avertissements concernant les gaz avaient été perdus de vue.

"Il faut s'attendre, dans les quelques jours qui vont suivre, que les Allemands tentent une offensive quelconque contre une partie de notre ligne, en représailles du succès remporté hier (17 avril) par la 5e division contre leur territoire.

Cette offensive comprendra probablement un violent bombardement d'artillerie et peut-être une explosion de mines, suivie d'une tentative d'assaut contre une ou plusieurs de nos tranchées.

Les généraux commandant les divisions savent à quels points de leur nouveau territoire une telle tentative est probable et ils devraient être prêts à y faire face.

Cela n'affecte pas la politique générale indiquée, qui consisterait à prendre toutes les précautions en vue d'une offensive locale sur notre nouveau front."[331]

Le jour suivant, l'artillerie allemande, qui avait graduellement intensifié son tir, commençait un violent bombardement sur Ypres; d'après l'état-major du 5e corps, cela visait la relève des troupes françaises et le coup de main sur la cote 60 (Hill 60). Pour prévenir des pertes, le Q.G. de la 28e division britannique recula de trois milles, d'Ypres au voisinage de Vlamertinghe, et les huit bataillons britanniques, qui avaient logé dans la ville, furent rapprochés de la ligne.

Le fait qu'on s'attendait à une offensive allemande sur le front sud découle de ce que, le 21 à 5 h. 45, la 1re B.I.C. avait été placée sous les ordres de la 5e division britannique, pour se porter, au besoin, à une heure d'avis, à la cote 60 (Hill 60).

L'état d'esprit du commandement britannique est indiqué en outre par des mémoranda du 5e corps: l'un, émis le 20, rendait les divisions responsables des ponts sur le Canal de l'Yser, non seulement pour leur entretien et leur prompte réparation par les détachements désignés en permanence à cette fin, mais pour leur démolition "au cas improbable où leur destruction deviendrait nécessaire";[333] une autre note portait sur l'action de l'artillerie comme moyen de détourner l'attention de l'ennemi de la cote 60 (Hill 60) et des préparatifs alors effectués par la Ire armée du général Haig pour une attaque sur la crête d'Aubers, qui devait avoir lieu à la fin d'avril ou au commencement de mai, simultanément avec la grande offensive des Français sur le front Arras-Vimy, comme moyen de soulager le front russe en attirant les troupes allemandes engagées de ce côté.

La note sur l'offensive de l'artillerie, communiquée par la division à l'artillerie divisionnaire, se lisait ainsi:

"Conformément aux instructions de la IIe armée, le commandement du corps désire que la 28e div. et la division canadienne choisissent sur leur front le secteur où elles peuvent causer le plus de dégâts à l'ennemi et détourner son attention du sud, et qu'elles y concentrent leur artillerie pour couper le fil de fer, briser les parapets ou faire d'autres dégâts. Mais tous les canons qui peuvent pratiquer quelque tir utile sur les positions de l'ennemi, en face de la ligne de la 5e division ou sur des cibles d'artillerie derrière cette ligne, ne devront pas y manquer. On comprend que la 28e division observe déjà ce mot d'ordre. Les munitions de 4.7, y compris la lyddite, peuvent être employées, à cette fin, dans des limites raisonnables."[335]

MUNITIONS ET RELÈVES DE L'ARTILLERIE

L'allocation quotidienne de munitions, existant à ce moment, de trois obus par canon de 18 livres et de trois obus également par obusier de 4.5 po. par jour, ne permettait qu'une faible action soit sur l'artillerie ou sur les tranchées allemandes; le poids total des projectiles à la disposition de la

division canadienne, ainsi limité à moins d'une demi-tonne par jour, sauf en cas d'extrême besoin, pouvait se tirer entièrement en une minute. Cette restriction était imposée parce que la livraison des munitions britanniques était tombée bien au-dessous des exigences des contrats. En mai 1915, des 481,000 obus à explosifs brisants de 18 livres (H.E.), on n'en avait reçu que 52,000; et en avril, les arrivages quotidiens de shrapnel et d'explosifs brisants réunis n'étaient que de 10.6 obus par canon de 18 livres et de 8.2 obus par obusier de 4.5 po. En janvier 1915, bien que le Canada eût fourni 30,000 obus shrapnel, non chargés, pour canons de 18 livres, la production britannique fut ce mois-là de 93,000 obus complets seulement. Tant que lord Kitchener n'eut pas, en avril 1915, confié au colonel sir Percy Girouard, un Canadien servant dans le corps du Génie royal, la tâche immense de formuler un plan pour augmenter et contrôler la production des usines britanniques de munitions, l'énergie productive des usines resta inférieure aux besoins. M. Lloyd George ratifia le plan et le rendit effectif. Durant les trois mois précédents, 131 différends entre patrons et ouvriers s'étaient produits dans les usines de munitions britanniques et la production avait souffert en conséquence. La bataille de Neuve Chapelle avait épuisé les réserves de tous calibres et il fallait constituer des stocks considérables pour attaquer la crête d'Aubers et les Dardanelles.[336]

Conformément au mémo cité plus haut, les batteries de campagne couvrant le front canadien tirèrent 528 obus sur le fil de fer allemand et sur les tranchées de première et de 2e lignes, au commencement de l'après-midi du 21. Elles avaient reçu instructions de surveiller les explosions qui en résulteraient, mais il ne s'en produisit aucune. Le feu de représailles des Allemands, intense et destructeur, coupa les lignes téléphoniques et mit le feu au chaume de plusieurs fermes, qui flamba très haut dans la brise. La nuit venue, cinq des huit batteries de canons de 18 livres attendaient encore la relève, car, en vue d'entraîner et de faire reposer les déta-

chements tout en conservant une réserve mobile, on avait décidé de retirer la 5e et la 11e batterie et de mettre en action la 2e et la 3e. Une relève directe de la 5e par la 2e fut effectuée par section les nuits du 21 au 22 et du 22 au 23. Pour améliorer la situation, la 8e batterie serait relevée par la 3e et remplacerait la 11e, également par section, les mêmes nuits. Ainsi, le 22, le front canadien était couvert par 32 canons de 18 livres, dont vingt étaient disposés en sections, et par 8 obusiers de 4.5 po. Il n'y avait pas de canons plus lourds, car la première batterie canadienne d'artillerie lourde avait été détachée,[316] pour servir sous les ordres du Corps hindou à La Couture, vingt milles plus loin, et la 2e batterie d'artillerie lourde de Londres, qui l'avait remplacée au 5e corps, bien qu'en service à "Kitchener's Wood", avait été embrigadée avec la batterie d'artillerie lourde du North Midland, aussi en service sur le front canadien, et mise à la disposition de l'artillerie divisionnaire de la 28e division.

DISPOSITIONS ET PLANS DES ALLEMANDS

La ligne allemande, sur le Saillant d'Ypres, était tenue par quatre corps d'armée. Du canal d'Ypres-Comines jusqu'à et y compris Gheluvelt, et en face des 5e et 27e divisions britanniques, se trouvait le *XVe corps,* dont les *30e* et *39e* divisions étaient en ligne. Au nord, en face de Polygon Wood et de Zonnebeke, où la 28e division britannique occupait les 6,000 yards du front est, se trouvait le *XXVIIe corps de réserve* ainsi que les *54e* et *53e divisions de réserve.* En face de Gravenstafel, la *38e brigade de Landwehr* faisait front exactement à l'est de la 2e B.I.C. En face de la 3e B.I.C. et à l'ouest, se trouvait le *XXVIe corps de réserve,* dont la *2e brigade de réserve d'Ersatz* détachée à ce corps et un bataillon de la *51e division de réserve* occupaient le sud-est de la route Saint-Julien-Poelcappelle. À l'ouest de cette route, en face de la 45e division algérienne (général Quiquandon), se trouvait aussi la *51e division de réserve* jusqu'au chemin de fer Ypres-Roulers. À côté, se trouvait la *52e division de réserve,*

en face de la droite de la 87e division territoriale des Français, jusqu'à la Steenbeek. À l'épaule du Saillant, en face de la jonction de la 6e division belge, sur la rive ouest du canal, au-dessus de Steenstraat, avec la 87e division territoriale française à l'est, se trouvait le *XXIIIe corps de réserve,* dont les *46* et *45e divisions de réserve* étaient en ligne. Ces quatre corps, – avec le *XXIIe corps de réserve* (moins la *43e division de réserve),* sur l'Yser, et la *division de fusiliers marins* gardant la côte, – avec la *division de cavalerie de la Garde,* la *43e division de réserve,* la *4e division d'Ersatz* et la *37e brigade de Landwehr* en réserve, composaient la *IVe armée* allemande, commandée par le colonel général duc Albrecht de Württemberg.[706b]

Depuis la fin de la première bataille d'Ypres, en 1914, la *IVe armée* allemande n'avait cessé de s'occuper de la réduction du Saillant. Il était convenu que la *VIe armée* allemande adjacente coopérerait à gauche en s'emparant du mont Kemmel et qu'une attaque sur Calais suivrait, mais au cas où la conduite des opérations se limiterait aux quatre corps de gauche de la *IVe*, la direction des opérations devait servir, d'après le général Falkenhayn, alors responsable de la direction et de la manoeuvre des troupes allemandes, à dissimuler un transfert de troupes vers la Galicie. Toutes les divisions et les brigades choisies se composaient de troupes éprouvées, qui connaissaient parfaitement le terrain; elles avaient participé aux combats de 1914 dans cette région; les compagnies d'infanterie comptaient de 180 à 250 hommes qui depuis quatre mois, bien entraînés, bien logés, bien nourris, se préparaient à la bataille. De plus, à l'insu des Alliés, la préparation matérielle avait été poussée, en vue d'une offensive au printemps. Des baraquements avaient été bâtis pour loger plus de troupes dans la zone avant et l'on avait amélioré les communications par rail et par route.

En outre, également à l'insu des Alliés, les Allemands avaient formé, dès octobre 1914, des plans pour l'usage des gaz asphyxiants, et le secteur du *XVe corps,* entre le canal

Ypres-Comines et la route de Menin avait été choisi comme théâtre des essais. Les cylindres avaient été enfouis et les préparatifs complétés à la mi-février, puis le front avait été prolongé, de sorte que, le 10 mars, tout le secteur du *XVe corps,* long de 6,000 yards, en face de Zillebeke, était prêt pour une attaque aux gaz. Parce que le vent ne soufflait pas de l'est ou du sud-est, le dégagement des gaz dut être ajourné et, le 25 mars, le duc Albrecht donnait des ordres pour que les cylindres fussent installés sur le front du *XXVIe corps de réserve* et de la *46e division de réserve (XXIIIe corps de réserve),* entre Poelcappelle et Steenstraat. L'enfouissement sur ce nouveau front fut complété le 11 avril et, à partir de ce moment, il ne manqua plus qu'un vent favorable du nord ou du nord-est. Il est maintenant surabondamment clair que tous les informateurs dirent la vérité tel qu'ils la connaissaient, bien qu'à l'époque les Alliés refusèrent d'accepter leur témoignage comme authentique.

Le plan général de la *IVe armée* allemande était de se servir des gaz pour briser l'épaule nord-est du Saillant, de se diriger ensuite vers le sud le long de la rive est du Canal de l'Yser et de s'emparer d'Ypres. Simultanément, si l'attaque aux gaz réussissait, le front de l'attaque devait être projeté à l'est et le Saillant d'Ypres réduit. À cette fin, le duc Albrecht demanda une division de plus au général von Falkenhayn qui, après la Marne, avait remplacé von Moltke comme chef de l'état-major général des armées allemandes en campagne. Il ne l'obtint pas, parce que, faute d'un vent favorable, la division pouvait être retenue pendant des semaines et que, de toute façon, le succès de l'attaque aux gaz restait douteux. L'offensive ordonnée le 8 avril avait comme objectif la crête de Pilckem et le terrain adjacent à l'est. Le 14 avril, les objectifs furent de nouveau définis: la *45e division de réserve* devait capturer Steenstraat, la *46e division de réserve* s'emparerait de la ligne du Canal de l'Yser, avec les têtes de pont de Het Sas et de Boesinghe et les deux divisions devaient coopérer à la prise de Lizerne. Le premier objectif du

XXVIe corps de réserve serait la crête marquée par la route de Boesinghe, Pilckem, Langemarck et Poelcappelle, et le front de l'attaque fut divisé entre la *52e division de réserve* qui prendrait Pilckem et la *51e division de réserve* qui devait s'emparer de Langemarck.

Il y avait 180,000 kilos de chlorine dans les cylindres enfouis sur ce front et, à minuit, des ordres furent donnés de lâcher les gaz de bonne heure le lendemain matin, 22 avril. Le lâcher durerait cinq minutes et l'infanterie suivrait derrière le nuage, dix minutes plus tard, baïonnette au canon et fusils non chargés. On espérait que l'effet des gaz serait tel qu'il assurerait la prise des objectifs et l'abandon du Saillant d'Ypres.

CHAPITRE VII

LA PREMIÈRE ATTAQUE AUX GAZ, 22 AVRIL 1915

Carte n° 1. Ypres 1915. Dispositions et mouvements, 17 h. à 19 h., le 22 avril.

Croquis n° 1. Ypres 1915. La ligne à minuit, du 22 au 23 avril (en regard de la page 288).

ORDRE ET CONTRE-ORDRE POUR LE LÂCHER DES GAZ–LES CONDITIONS LE 22, AVANT L'ATTAQUE–LE NUAGE DE GAZ–ACTION IMMÉDIATE DANS LE SECTEUR CANADIEN–SOUTIENS ET RÉSERVES GAGNENT LEURS POSTES DE COMBAT –APPRÊTS POUR FAIRE SAUTER LES PONTS DU CANAL–L'ARTILLERIE CANADIENNE DE CAMPAGNE EN ACTION–LE FLANC CANADIEN À DÉCOUVERT–LE SAILLANT EN DANGER–ORDRES DE CONSERVER LA POSITION–MESSAGES ET RAPPORTS CONFUS –L'IMPORTANCE DE "LOCALITY C"–RETRAIT DES BATTERIES DE CAMPAGNE

ORDRE ET CONTRE-ORDRE POUR LE LÂCHER DES GAZ

Le matin du jeudi 22 avril 1915, le temps était beau et frais dans les Flandres; le soleil, se levant sur les tranchées adverses, dissipa un léger brouillard qui couvrait la vallée du Stroombeek. Les Canadiens après une rude nuit de travail au fil barbelé et aux sacs de terre, avaient été sur le qui-vive depuis 3 h. 30 et s'apprêtaient à prendre un peu de repos. Les Allemands, en rangs serrés et prêts à s'élancer, attendaient l'ordre d'attaquer qui fut donné à 5 h. 20. L'heure de l'assaut était fixée à 5 h. 45; quinze minutes avant le temps, comme il n'y avait pas de vent, l'opération fut retardée.

LES CONDITIONS LE 22, AVANT L'ATTAQUE

L'une et l'autre des brigades canadiennes d'infanterie en ligne firent rapport que la nuit avait été tranquille.[337, 338] Au point du jour, l'artillerie allemande reprit le bombardement préparatoire commencé le 19 et, espérant un vent favorable, continua le tir toute la journée, suivant un programme indiquant que les munitions ne manquaient pas. Les canons des

quatre corps d'armée encerclant le Saillant étaient au nombre de cent quatre-vingt-trois; une seule salve tirée par eux représentait un poids de huit tonnes. Outre un obusier de 42 cm (16·54 pouces) on comptait vingt-quatre obusiers de 8 pouces et quatre-vingt-quatre de 5·9 pouces, dont la plupart tiraient sur les routes et les ponts, sur les bâtiments et sur les emplacements de batteries au nord et à l'est d'Ypres. Il y eut, par intervalle, quelques tirs de concentration sur les villages du secteur canadien. Les pièces légères envoyèrent des salves d'obus à gaz sur les tranchées; les émanations en étaient si fortes que les hommes du 15e bataillon en eurent la gorge et les yeux affectés de façon intolérable; beaucoup d'entre eux devinrent gravement malades. Toute la journée, les avions allemands planèrent sans être molestés, indiquant les cibles et réglant le tir de l'artillerie. De temps à autre, un obus de 42 centimètres, mesurant cinq pieds de long et pesant une tonne, sillonnait le ciel avec un bruit de train-express et allait éclater dans Ypres, lançant dans les airs poutres, tuiles et moellons. Le premier d'entre eux s'écrasa sur la Grand Place, dans l'après-midi du 20; il tua un capitaine et une quarantaine de soldats et civils. Le culot rebondit à plus d'un mille de distance et s'enfouit à huit pieds dans le sol. Un nuage de poussière et de fumée, d'un rouge sombre, s'appesantissait sur la ville.

Pendant ce temps, derrière les lignes canadiennes, ceux qui le pouvaient s'abritaient du mieux possible et la routine se poursuivait ininterrompue. Peu après midi, l'adjudant d'un des bataillons de réserve demanda à la brigade si le commandant pouvait permettre à des officiers d'aller acheter des provisions à Ypres; la réponse, qui ne put être envoyée qu'à 22 h. 10, par suite d'interruptions imprévues, fut: "Oui, mais en très petit nombre." Entre 14 h. et 15 h., le capitaine d'état-major de la 3e B.I.C. s'informait aux magasins militaires de la division: "Pouvez-vous m'envoyer des cartes à jouer et des "musiques à bouche" (harmonicas) pour les hommes dans les tranchées?" Moins d'une heure après la réponse arrivait:

"Nous avons pour vous une centaine de "musiques à bouche"; envoyez-les chercher. Il n'y a pas de cartes pour le moment, mais nous vous en enverrons dès le premier arrivage."[339] La 1re B.I.C. à Vlamertinghe continuait son entraînement. Le Q.G. de la division fut informé que des avions, en reconnaissance à 6 h. du matin, avaient signalé une certaine activité derrière les lignes allemandes.[340] Cette nouvelle, n'ayant rien d'extraordinaire, ne pouvait causer aucune appréhension au Q.G. du corps ou de la division, cependant, elle ne fut pas sans inquiéter le brig.-général Turner. Dans l'après-midi, un officier d'état-major de brigade se rendit au Château des Trois Tours pour s'entendre avec un des aides de camp au sujet de l'organisation d'un combat de coqs, amusement populaire local peu connu des Canadiens.

Comme pendant les deux jours précédents, une foule bigarrée de réfugiés fuyait en désordre sur la route allant d'Ypres à Poperinghe. En groupes épars, ils passaient, les uns revêtus de leurs habits des dimanches, d'autres en haillons; des vieillards, suant et peinant, tiraient des charrettes à bras surchargées d'un pauvre mobilier: leur trésor; de puissants chiens de trait attelés sous le véhicule ahanaient, la langue pendante. Il y avait de vieilles femmes hissées sur des chariots, parmi la literie empilée, ou dans des brouettes poussées à tour de rôle par les membres de la famille; des enfants ahuris et des mères inquiètes, tous se hâtant dans une frayeur indicible pour gagner l'arrière, avant la tempête qui allait se déchaîner. C'est ainsi que se passa cette douce journée de printemps; le soir apporta la nouvelle arme offensive.

LE NUAGE DE GAZ

Peu après 16 h., les Allemands raccourcirent leur tir pour commencer un violent bombardement sur la première ligne française; graduellement, ils virèrent sur les tranchées canadiennes puis allongèrent pour couvrir d'un feu intense les routes, les villages et la ville d'Ypres. À 17 h., on entendit de Langemarck un crépitement de mousqueterie et les 75 ouvri-

rent un feu rapide;[341] la compagnie de gauche de la ligne canadienne passa le mot que les Allemands attaquaient les Français, et le commandant de la compagnie, le major D. R. McCuaig, en allant se rendre compte, remarqua que le soleil avait une apparence verdâtre des plus étranges.[342] C'était là les premiers gaz asphyxiants qui eussent jamais été employés dans une guerre civilisée. Le général Alderson qui à ce moment visitait avec le brig.-général Burstall la 12e batterie d'artillerie canadienne de campagne, derrière la crête de Gravenstafel, à 1,000 yards au nord-est de Saint-Julien, vit deux nuages d'un vert jaunâtre, un de chaque côté de Langemarck, qui s'avançaient lentement vers le sud, très bas, et s'étendirent latéralement pour, finalement, se rejoindre en une longue bande d'un horrible brouillard étouffant, roulant à ras du sol. Trébuchant et haletant dans une agonie de terreur, en panique, des groupes de soldats français des troupes d'Afrique, aux uniformes puants et jaunis, aux visages terreux, retraitaient, chancelants, à travers champs; ils franchissaient haies et fossés, dévalaient le long des chemins. Rien ne comptait plus pour eux, sauf ce démon inconnu qui les prenait à la gorge. Cependant, il en était resté pour combattre, car on entendait, quelque part derrière ce voile de vapeurs impénétrable, des éclatements saccadés de fusillade et de mitrailleuses.

Les valves des cylindres à gaz furent ouvertes à 17 h. pendant cinq minutes et le nuage s'avança, poussé par une brise légère, à une vitesse de cinq à six milles à l'heure, de telle sorte que la zone de concentration fut tout d'abord d'un demi-mille en profondeur. Les gaz restèrent stagnants et formaient poches par endroits, dans les dépressions et en terrain abrité. Dans leur course, ils s'élevèrent un peu et s'étendirent. Pourtant, à trois milles des cylindres, la densité était encore assez forte pour produire des conjonctivites, du coryza et des battements de coeur, pour affecter les yeux, faire couler le nez et déterminer chez les soldats de violents vomissements. L'odeur âcre, caractéristique de la chlorine, si reconnaissable

pour qui l'a une fois sentie, fut reconnue même à Vlamertinghe, à cinq milles derrière la ligne. Les troupes la connaissaient bien, car, par ordre, leur eau potable en était saturée, ce qui gâtait la saveur de leur thé. C'est à Vlamertinghe qu'arrivèrent presque simultanément les gazés de la 87e division territoriale, luttant contre l'étouffement, sanglotant "Pauvre France ! Pauvre Paris!"

ACTION IMMÉDIATE

C'est ainsi que la fusillade, le canon et les gaz mêmes répandirent efficacement l'alarme à travers tout le secteur canadien et chaque chef donna immédiatement les ordres appropriés pour faire face à l'étrange menace venant de gauche. Le commandant de la compagnie de gauche du 13e bataillon conduisit un de ses pelotons, en traversant la route de Poelcapelle, dans la tranchée contiguë du 1er Tirailleurs. Il les trouva défendant une redoute à 100 yards de la route et échangeant une fusillade active avec les Allemands qui occupaient une haie à 150 yards de là. Faute d'abri, il était impossible de prolonger la ligne française plus en arrière, de sorte que la moitié de son peloton s'établit en échelon sur une position le long du fossé de la route de Poelcappelle; il y fut bientôt rejoint par un autre peloton et par une mitrailleuse Colt de leur bataillon. Il y avait maintenant en action, dans la ligne de feu du 13e bataillon, sept mitrailleuses dont une était avec les pelotons de soutien et deux sur chaque front de compagnie, dans des emplacements renforcés de sacs de terre; la paire sur la droite était desservie par une section du 15e bataillon voisin à qui elle appartenait; une autre était avec la garnison de Saint-Julien. À sept cents yards en arrière de la gauche du bataillon se trouvaient les deux pelotons de soutien. Ils occupaient aussi le fossé le long de la route et augmentèrent leur effectif en recueillant des tirailleurs algériens repoussés par les gaz. Sur 2,000 yards à leur gauche, il y avait une trouée et, au milieu de celle-ci, en arrière du hameau de Keerselaere, se trouvait la 10e batterie A.C.C. dans un verger, à

cinq cents yards au delà de Saint-Julien.

Le lieut.-colonel Loomis (du 13e bataillon), commandant à Saint-Julien, fit prendre les armes à la garnison pour gagner leurs postes de combat dans les tranchées en construction au nord du village: la cie B du 14e et la cie B du 15e occupèrent ces défenses à gauche et à droite de la route de Poelcappelle où elles furent renforcées, pendant un temps, par près de 200 tirailleurs algériens. Le reste de la garnison, trois pelotons de la cie C du 13e bataillon, fut tenu en réserve dans le village où deux mitrailleuses Colt du 14e étaient en position dans les ruines.

SOUTIENS ET RÉSERVES GAGNENT LEURS POSTES DE COMBAT

Le 14e bataillon (moins la cie B) était en soutien de la 3e B.I.C. à Saint-Jean. Il avait reçu ordre de rester sur le qui-vive quand le bombardement devint intense. Les compagnies demeurèrent pendant quelque temps au bord de la route, assistant à un spectacle démoralisant: celui des villageois terrifiés, mêlés au flot continu des soldats blessés et gazés des troupes coloniales, fuyant en panique. Cahotant sur la route pavée, la colonne de munitions de la 2e brigade A.C.C. quittait en toute hâte ses cantonnements à “Canadian Farm” pour éviter la pluie d’obus. Un jeune garçon de 16 ans, conducteur de devant de son équipage, mena en sécurité, sur un parcours de quatre milles, à travers la circulation et le vacarme, l’attelage à six chevaux, après que ses camarades du milieu et de derrière eurent été tués ou blessés. À 6 h., la 3e B.I.C. donna l’ordre au 14e bataillon d’avancer sur Saint-Julien. Arrivées à la ligne G.Q.G., les trois compagnies y prirent position, plus haut que la route Wieltje-Saint-Julien et au nord du P.C. de brigade, à la ferme Mouse Trap. Dans ces tranchées arrivèrent également près de 500 zouaves qui se déployèrent sur la gauche, vers “Hampshire Farm”. Au nord de cette ferme, une patrouille de la cie A du 14e, commandée par le sergent-major C.B. Price eut un corps à corps avec une patrouille allemande et les deux subirent des pertes. Ces Alle-

mands, se trouvaient à près de trois milles derrière les lignes françaises et presque exactement à l'ouest du P.C. de la 3e B.I.C. établi à la ferme Mouse Trap. Une section démontée de la 3e cie du Génie canadien, qui avait été cantonnée à "Canadian Farm", s'était retranchée le long d'une haie allant de la ferme "Mouse Trap" vers l'est. À 17 h. 30, après que les gaz, reconnus par les officiers comme étant de la chlorine, eurent atteint la ferme, les troupes françaises passant en arrière furent prises, par erreur, pour un rassemblement des soutiens. Dès 18 h., la fusillade des Allemands, postés au nord-ouest de la crête Mauser devint des plus nourries. Les chevaux furent harnachés et attelés; les hommes, démontés, se rendirent, par ordre de la 3e B.I.C., à la ligne G.Q.G. et les équipages retournèrent à Vlamertinghe en traversant le canal. Le 16e Canadian Scottish, en réserve de division sur le Canal de l'Yser allant d'Ypres vers le nord, occupa la rive occidentale et se retrancha le long de la berge, derrière le talus.

Le bombardement n'était pas confiné au secteur au-dessus duquel les gaz avaient passé, ni à la zone de la 3e B.I.C. attenante à ce secteur. Lorsque les canons allemands changèrent leur tir, du front français à la ligne canadienne, le 8e bataillon perdit quarante hommes en quelques instants. Le 5e bataillon fut plus heureux, parce que les canonniers allemands croyant évidemment que les tranchées de réserve, vacantes de la crête au sud de Gravenstafel, étaient occupées, les arrosèrent davantage. À 17 h. 30, au plus fort du bombardement et pendant que les premiers Algériens en débandade traversaient Wieltje, le capitaine J. W. Warden, qui commandait la compagnie arrière (A) du 7e bataillon, cantonné en réserve de brigade dans ce village, se rendit avec son unité au P.C. du bataillon, à 1,200 yards au sud de Saint-Julien. Là, il reçut l'ordre de son commandant de se porter au secours des Français en retraite. Avançant en ordre déployé vers le nord-ouest, il recueillit une cinquantaine de turcos, et la ligne progressa au nord de la ferme Vanheule jusqu'à environ 100 yards, des deux côtés de la route Wieltje-Saint-Julien. Les

hommes se couchèrent pendant que le commandant de compagnie s'avançait pour reconnaître la situation. Pendant ce temps, le reste du 7e bataillon prenait position: deux compagnies au "Bombarded Cross Roads", entre Fortuin et Gravenstafel, et l'autre à Fortuin même.

N'augurant rien de bon du violent bombardement à sa gauche, le commandant du 10e bataillon, le lieut.-colonel R. L. Boyle, convoqua ses officiers à son P.C., maison près du bassin du Canal, au nord d'Ypres. Deux d'entre eux, qui s'étaient rendus à cheval près de Brielen, avaient vu s'élever au-dessus des tranchées françaises un nuage d'une couleur bizarre (grisâtre, jaunâtre, verdâtre) plus foncée vers le sol. Pendant qu'ils parlaient, les fenêtres de la chambre vibraient sous l'effet de la canonnade et, au même instant, soit 17 h. 45, un planton parut, apportant un message de la 2e B.I.C.: "Le bataillon s'assemblera à 18 h. 50, sera à Wieltje à 19 h. 30 et au "Bombarded Cross Roads" à 20 h., pour travailler aux tranchées." Cet ordre avait été écrit à Fortuin à 17 h. 15, mais il avait été intercepté à Wieltje à cause d'une violente canonnade entendue dans la direction de Langemarck. L'heure avait été avancée de 60 minutes par le capitaine d'état-major, en conformité d'instructions reçues par téléphone du major de brigade. Le bombardement était si intense le long de la grand-route que le rassemblement eut lieu dans un champ plus au nord. De là, ils se dirigèrent, en tenue légère de campagne, vers Wieltje, en passant par Saint-Jean. Dès le début, les gaz firent sentir leurs effets. De plus, la marche fut retardée par la foule des soldats français et des réfugiés se dirigeant vers Ypres. Il était 19 h. 45 lorsque le 10e bataillon fut déployé le long des 400 yards de la ligne G.Q.G. au sud de la route Wieltje-Fortuin, sous les ordres du commandant en second, car le lieut.-colonel s'était rendu au Q.G. de la brigade, à "Pond Farm", Fortuin, pour faire son rapport.

PRÉPARATIFS POUR FAIRE SAUTER LES PONTS DU CANAL

Les 2e et 3e compagnies du Génie divisionnaire étaient à l'est du Canal pour construire une ligne de soutien à travers le secteur canadien. La compagnie B était cantonnée à "Burnt Farm", plus haut que la limite franco-canadienne et près de la route Ypres-Pilckem. Vers 17 h. 30, pendant que la troupe soupait, avant de continuer le travail de nuit aux tranchées de la 2e B.I.C., un grand nombre de soldats français, dont plusieurs blessés, mais tous avec les yeux rouges et chassieux, le nez coulant, arrivèrent, descendant la route en toute hâte et dans le plus grand désordre. Des artilleurs passaient à bride abattue sur des chevaux dételés. Ils crièrent que les Allemands étaient sur leurs talons. Bientôt l'atmosphère fut saturée de "vapeurs sulfureuses" venant du nord et de gaz de chlorine, en même temps que les obus éclataient de toutes parts. À 18 h., les équipages furent renvoyés de l'autre côté du Canal et sur l'ordre du commandant du Génie, le commandant de compagnie donna ses instructions pour préparer la démolition de tous les ponts. Des sapeurs se rendirent au pont à bascule n° 5, dans le secteur français, à 400 yards de la limite interalliée. Ils en brisèrent les approches et attachèrent des câbles en acier, de façon à pouvoir le basculer sur la berge ouest à l'approche de l'ennemi. Un autre détachement établit trois fougasses sur le bord de la route, au pont n° 4, communément appelé Pont de Brielen, qui était à la limite interalliée et renforcé par une barge. La responsabilité des Canadiens ne s'étendait pas, à vrai dire, à ces deux ponts, mais l'officier français qui en avait la charge déclara qu'il ne pouvait s'en occuper. Les ponts pour piétons, n°s 3 et 3A, à un demi-mille plus près d'Ypres, et le pont carrossable n° 2, furent aussi minés et des équipes y furent laissées pour les faire sauter, le cas échéant. Le reste de la compagnie se retrancha au Pont de Brielen, prolongeant ainsi la gauche du 16e bataillon le long du Canal. Les autres ponts pour piétons, connus sous les noms de pont A et pont n° 1, furent préparés pour être démolis par une section de la 1re compagnie du Génie, vers 22 h. 30, sous les ordres du sergent-major régimen-

taire Ridgewell, qui était cantonnée à l'ouest du Canal et avait construit des abris à l'épreuve des éclats d'obus au Château des Trois Tours.[379]

L'ARTILLERIE CANADIENNE DE CAMPAGNE EN ACTION

La nouvelle qu'un "nuage de vapeur verte d'une longueur de plusieurs centaines de yards s'étendait entre les tranchées françaises à notre gauche et celles de l'ennemi", était arrivée au Q.G. de la division canadienne, à ce Château, à 17 h. 30.[342] Le rapport sur la situation, envoyé au 5e corps vingt minutes plus tard,[343] ne faisait pas mention de ce nuage menaçant, mais avant 18 h., les troupes françaises gazées, passant sur le terrain, confirmèrent amplement le désastre survenu sur leur front; à 17 h. 55, le télégramme suivant fut envoyé à la 3e B.I.C.:

"La 45e division française est attaquée en force. Ayez votre bataillon de réserve prêt à marcher. Donnez toute l'aide possible par votre fusillade. Notre artillerie a reçu instructions de couvrir les Français."[344]

La première partie de cet ordre avait été exécutée avant même que le message fût envoyé. Dix minutes plus tard, les officiers d'observation d'artillerie des 5e et 6e batteries furent rappelés de leurs postes d'observation sur la crête de Gravenstafel, avant de changer le tir pour couvrir le flanc gauche de la 3e B.I.C.[345] Ils ne pouvaient pas couvrir les tranchées de cette brigade parce que la trajectoire des canons n'atteignait pas le sommet de la crête de Gravenstafel. Les lignes de tir des 7e et 8e batteries furent retracées à travers tout le front de la 2e B.I.C. Les quatre batteries ouvrirent le feu en réponse à un appel S.O.S. à 18 h., et cessèrent deux heures après, lorsque les rapports annoncèrent que le front était calme. En ce qui concerne la partie des ordres qui s'appliquait aux batteries de la 3e brigade d'artillerie canadienne, les 9e, 10e et 11e maintinrent un feu continu sur les tranchées allemandes dans leur zone du début, de 17 h. à 20 h. Elles ne pouvaient apercevoir aucune cible sur la gauche et ne parvenaient à savoir

rien de définitif quant à la situation de ce côté de la ligne. Elles hésitaient à tirer à l'aveuglette d'après la carte et s'en tinrent à la seule chose qui restait à faire. La 10e batterie après avoir vu retraiter, elle aussi, sur son terrain même, le flot des zouaves et des turcos, et après avoir enduré l'émission des gaz (les cylindres n'étant qu'à un mille et demi de distance), ouvrit le feu à 17 h. 45, sur la première ligne de tranchées ennemies. À 19 h., un sergent français pointa le doigt vers une haie sur le côté ouest de la route et prononça le mot "Allemands". Le major W. B. King put voir, par dessus la haie, les casques d'un fort détachement allemand se dirigeant vers le sud, à 200 ou 300 yards de distance. Il fit faire demi-tour à une section qui ouvrit le feu. Une pluie de feuilles, arrachées aux saules par les balles ennemies, tombèrent parmi les canons. Sur un plateau, à 700 yards plus à l'est, la 12e batterie vit aussi cette cible nouvelle et surprenante, mais elle ne tira pas, parce que la 10e était directement dans sa ligne de tir et qu'elle faisait d'excellente besogne. Les Allemands s'arrêtèrent, se couchèrent, reculèrent un peu et, enfin, creusèrent des abris sur place. Une demande à l'infanterie pour un détachement de protection amena 60 hommes des 14e et 15e bataillons, de la garnison de Saint-Julien, sous les ordres du lieutenant G. W. Stairs, avec une mitrailleuse Colt du 13e bataillon, également de Saint-Julien. Les nouveaux venus se retranchèrent près de la batterie. La Colt fut manoeuvrée avec la plus grande habileté et un courage héroïque par le caporal F. Fisher qui se glissa en avant et installa sa pièce dans un bâtiment isolé, dominant le terrain au nord et à l'ouest où les Allemands se retranchaient. Pour ce beau fait d'armes, on lui décerna la Victoria Cross.[352] Malheureusement, il fut tué le jour suivant. Comme deux des caissons de munitions de la 10e batterie, leurs chevaux tués, étaient tombés dans le fossé à Saint-Julien, le sous-officier chef d'équipage sollicita l'aide de l'infanterie. Deux détachements répondirent à son appel: le capitaine S. D. Gardner et trente hommes du 7e bataillon et le capitaine R. Y. Cory avec vingt-cinq hommes de la cie B

du 15e bataillon. Ils transportèrent les obus, à bras, sur une distance de 600 yards, jusqu'aux canons.

LE FLANC CANADIEN À DÉCOUVERT

Les informations au sujet de la profondeur de la pénétration ennemie prirent du temps à arriver aux Q.G. des brigades et de la division.[349] On interpréta mal un message disant que la gauche du 13e bataillon avait reculé (ce qui aurait signifié que les pelotons, dans les tranchées algériennes, étaient revenus à la route de Poelcappelle). D'autre part, la 3e B.I.C. envoya une série de rapports qui, jusqu'au moment où les fils réparés permirent de communiquer par téléphone, donnèrent une impression tout à fait fausse de la situation sur la gauche des Canadiens.[350]

> 18 h. 25. "La sous-section de notre extrême gauche se retire."[347]
>
> 18 h. 45. "Le fil entre vous et nous est coupé. Notre gauche est refoulée et, apparemment, toute la ligne est obligée de reculer vers Saint-Julien."[351]
>
> 19 h. 10. "Nous sommes refoulés sur la ligne G.Q.G. Attaque venant de l'ouest. N'avons plus de troupes. Besoin pressant de munitions. Ai demandé support de la 2e brigade."[357]

En réalité, la situation, à 19 h. 10, était que la ligne de feu des Canadiens restait intacte, avec deux pelotons déployés dans le fossé de la route de Poelcappelle et soutenant, en échelons, des troupes du 1er Tirailleurs qui continuait à tenir à environ 100 yards de sa première ligne de feu, l'ennemi étant à une distance de 150 yards. Six cents yards plus en arrière et également déployés le long du fossé, se trouvaient les deux pelotons de soutien du 13e et les quelques Algériens qui s'étaient ralliés à eux. Puis il y avait une trouée de 1,700 yards jusqu'au verger où la 10e batterie de campagne était en action, protégée par une partie de la garnison de Saint-Julien qui s'étendait plus loin, passé la route au nord du

village, jusqu'au Haanebeek. Au sudouest de Saint-Julien et au delà de la route de Wieltje, se trouvait la cie A du 7e bataillon, dont la présence à cet endroit était ignorée de la 3e B.I.C. et dont les deux flancs étaient flottants. Puis il y avait une autre brèche de 1,000 yards jusqu'à la ligne G.Q.G., où se trouvait la 3e compagnie du Génie canadien et trois compagnies du 14e bataillon entremêlées de zouaves, et s'étendant au nord-ouest de la ferme Mouse Trap jusqu'à "Hampshire Farm", où elles étaient en contact avec l'ennemi, à 400 yards plus au nord. À trois mille yards à l'ouest du canal, il y avait un espace inoccupé, sauf par un poste de mitrailleuses français qui fut découvert à 21 h. 30. Il tenait le contact à distance avec la ligne de feu allemande sur la crête Mauser.

LE SAILLANT EN DANGER

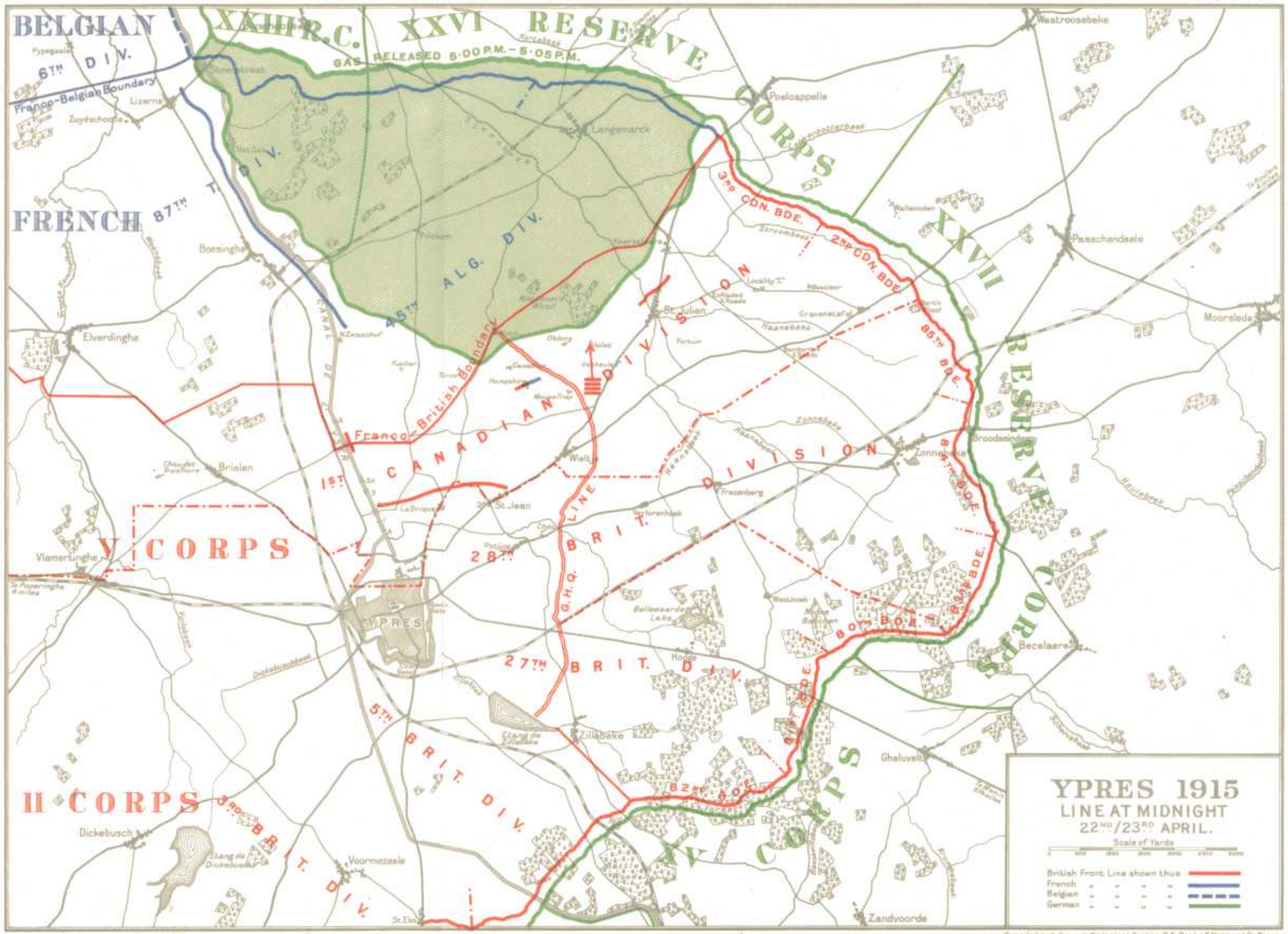
Les Allemands sur la crête Mauser se trouvaient maintenant à un peu moins de quatre milles de la ligne de feu anglaise à la côte 60 (Hill 60), sur le côté opposé du Saillant, et directement en arrière. S'ils avaient suivi leur succès du début, ils auraient très bien pu couper le Saillant tout entier en y capturant les trois divisions qui l'occupaient, avec tous leurs canons. Mais, même si les ennemis avaient décidé de pousser vers le sud, à travers cette brèche, pendant la nuit, ils n'auraient pas trouvé une route ouverte jusqu'à Ypres; le passage du canal, au delà de la ville, leur aurait aussi été chèrement disputé. Avant la bataille, il y avait, cantonnés dans Saint-Jean, trois bataillons de réserve de la 28e division: le 5/King's Own, le 2/E. Kent et le 3/Middlesex. Lorsque le lieut.-colonel E. W. R. Stephenson, du Middlesex, vit le flot des Algériens dévaler vers le sud, il prit le commandement et déploya le 2/E. Kent et son propre bataillon sur un front de 2,000 yards, le long de la crête de S.-Jean, couvrant ainsi ce village et La Brique et s'étendant jusqu'au canal au Pont n° 2, à 1,000 yards au nord d'Ypres.[380] Le 5/King's Own resta en réserve de cette ligne qui se prolongeait à angle droit jus-

qu'au 16e bataillon, retranché sur la berge ouest avec la 2e compagnie du Génie canadien, en position à la limite interalliée au Pont de Brielen. En avant, les canons français s'étaient tus; cinquante-sept d'entre eux avaient été capturés. Le feu de mousqueterie était presque nul au centre où les troupes d'assaut allemandes, éclaircies par l'élargissement du front, s'étaient arrêtées sur la crête Mauser et à "Morteldje Farm". Vers le nord, le long du canal, la situation n'était pas bien claire. On découvrit plus tard que quelques zouaves se maintenaient encore sur la rive droite du canal, plus haut que la crête de Zwaanhof, et que la fusillade entendue plus au nord pendant une autre heure et plus, provenait de la tentative infructueuse faite par les *52e* et *46e divisions de réserve* pour traverser les ponts à Boesinghe et de la saisie, par les *46e* et *45e divisions de réserve,* des écluses et des habitations à Het Sas et à Steenstraat, sur la rive gauche, ces dernières localités étant juste au sud de la limite franco-belge.

Toutes les troupes anglaises dans le Saillant d'Ypres, comprenant plus de 50,000 hommes et 150 canons, couraient le plus grand danger d'être cernées. D'après la carte, il semblait que rien ne pouvait les sauver. À 21 h., le 5e corps reçut un rapport de la 5e division, disant que les Allemands avaient dépassé Saint-Julien et que la ferme Mouse Trap, Q.G. de la 3e B.I.C. était aux mains de l'ennemi. Avant 22 h., une autre rumeur, également digne de foi, mais aussi mal fondée, disait que les Allemands étaient dans Wieltje. Ce n'est qu'après ce dernier rapport que le Q.G. de la division reçut des renseignements précis, à l'effet que la 3e B.I.C. tenait toujours dans ses tranchées du début et ce n'est qu'à midi, le lendemain, que le journal de campagne du 5e corps marque la surprise des chefs: "Il paraît que la division canadienne occupe encore toutes ses tranchées de première ligne."

Bien que, comme nous l'avons vu, les Allemands fussent à quatre et non à trois milles de la côte 60 (Hill 60), ainsi que ces rapports erronés l'indiquaient, la division canadienne état dans la position la plus critique et elle commençait à s'en

Sketch I.


YPRES 1915
LINE AT MIDNIGHT
22ND/23RD APRIL.
Scale of Yards
British Front Line shown thus
French " " " "
Belgian " " " "
German " " " "
BELGIAN
6TH DIV.
Franco-Belgian Boundary
XXIII R.C.
XXVI RESERVE CORPS
GAS RELEASED 5·00 P.M. – 5·05 P.M.
FRENCH 87TH T. DIV.
45TH ALG. DIV.
CANAL DE L'YSER
Franco-British Boundary
1ST CANADIAN DIVISION
3RD CDN. BDE.
2ND CDN. BDE.
1ST CDN. BDE.
XXVII RESERVE CORPS
V CORPS
28TH BRIT. DIV.
27TH BRIT. DIV.
5TH BRIT. DIV.
3RD BRIT. DIV.
II CORPS
G.H.Q. LINE
BRIT. DIVISION
85TH BDE.
84TH BDE.
83RD BDE.
82ND BDE.
80TH BDE.
81ST BDE.
IV CORPS
YPRES
Westroosebeke
Poelcappelle
Langemarck
Passchendaele
Moorslede
Boesinghe
Elverdinghe
St. Julien
Brielen
Zonnebeke
Broodseinde
St. Jean
Frezenberg
Vlamertinghe
Becelaere
Hooge
Zillebeke
Gheluvelt
Dickebusch
Voormezeele
Zandvoorde
Reproduced by Geographical Section, G.S.
Compiled and drawn in Historical Section, G.S., Dept. of National Defence.

rendre compte. Le front de 4,000 yards du début était intact,[373, 376, 378] il était défendu par onze compagnies, avec autant de pelotons en proche soutien et quatre compagnies en réserve, soit en tout, l'équivalent de quatre bataillons et demi, faisant face à deux brigades allemandes. L'ancien flanc gauche, ligne de démarcation franco-anglaise, subitement transformé en une nouvelle ligne de feu de 8,000 yards de longueur, était occupé par deux pelotons au nord de Keerselaere, par trois compagnies et demie à Saint-Julien, par une compagnie près de la ferme Vanheule et par une compagnie canadienne avec quatre compagnies de zouaves à "Hampshire Farm". En soutien de cette ligne, mais disposées à angle droit dans la ligne G.Q.G., il y avait six compagnies. Faisant pression sur ce nouveau front, se trouvaient la *51e division de réserve* et une partie de la *52e.* L'artillerie disponible pour couvrir toute la distance de 12,000 yards, de Gravenstafel au canal, se composait de trente-deux pièces de 18 livres et de huit obusiers de 4·5 pouces, soit 300 yards par canon, et ne connaissait rien des dispositions de l'ennemi. Un des bataillons en réserve de division, le 10e, était dans la ligne G.Q.G.,[367] l'autre, le 16e, était déployé le long du canal, au nord d'Ypres. Il fallait à tout prix que chaque pouce de terrain fut contesté et que la liaison fut établie tout le long de la ligne. On tenait pour acquis que les Français contre-attaqueraient immédiatement pour regagner le terrain perdu,[361] et il était évident qu'une attaque simultanée par les Canadiens aiderait beaucoup à atteindre ce but.[360]

ORDRES DE CONSERVER LA POSITION

Les messages envoyés par la division canadienne avaient en somme pour objet, avant tout, de garder la ligne jusqu'à ce que les réserves pussent être remplacées par des troupes fraîches, libérées du contrôle de l'armée ou du corps.[358] À 18 h. 30, un ordre fut envoyé à la 3e B.I.C. et à l'artillerie divisionnaire:

"Les Français sont attaqués entre Langemarck et Poel-

cappelle. Dirigez votre feu sur les tranchées allemandes faisant face à ce secteur et soyez prêts à contre-attaquer si vous en recevez l'ordre."[349]

Vingt minutes plus tard, autre message à la 3e B.I.C. qui ne le reçut qu'à 20 h.:

"Le bataillon en réserve de division (le 16e) est à votre disposition; il devra être prêt à avancer à un moment d'avis."[353]

En même temps, à 18 h. 55, le 10e bataillon recevait un ordre similaire;[354] cinq minutes plus tard, la 3e B.I.C. était notifiée comme suit:

"Vous devez protéger votre gauche et faire avancer votre bataillon en réserve de brigade, afin d'éviter d'être tourné. Il est important de garder la hauteur près de la ligne auxiliaire."[355]

MESSAGES ET RAPPORTS CONFUS

Comme il a déjà été dit, le bataillon de réserve de la 3e B.I.C. (le 14e moins la cie B) s'était dirigé vers la ferme Mouse Trap, à 18 h.; mais la "hauteur près de la ligne auxiliaire", expression vague signifiant sans nul doute la pointe ouest de la crête de Gravenstafel à Keerselaere, était jusqu'alors tout à fait inoccupée car, à 18 h. 08, lorsque la 3e B.I.C. ordonna au commandant de la place, à Saint-Julien, d'envoyer la compagnie du 14e de sa garnison "vers Keerselaere, en soutien des Français",[346] il avait déjà devancé l'ordre pour autant qu'il le jugeait praticable, en déployant la compagnie à la limite de Saint-Julien, dans les tranchées couvrant ce village, après avoir tenté, sans succès, d'occuper Keerselaere.[363] A 18 h. 30, il notifiait la 3e B.I.C.:

"Il se produit certainement un fort recul sur notre gauche. Au dernier rapport de la ligne de feu, par messager, elle tenait bon. La garnison de Saint-Julien est en ligne. Il faut soutenir la gauche sans délai."[348]

Le message à la division,[357] à 19 h. 10, cité à la page

260, fut motivé par cette déclaration, jointe à la nouvelle que la cie A du 14e était en contact avec l'ennemi à "Hampshire Farm" et que l'infanterie française avait retraité sur cette position; le tout corroboré par les balles frappant les briques de la ferme Mouse Trap, où le capitaine d'état-major rassemblait cuisiniers et ordonnances derrière des fortifications improvisées, contre une ruée de l'ennemi, en pleine obscurité. Il en résulta deux autres messages, l'un de la 3e B.I.C. à la 2e B.I.C., à 19 h. 05:

"Avons retraité sur la ligne G.Q.G. Attaque venant de l'ouest. Soutien urgent nécessaire."[356]

L'autre de la 1re division à la 2e B.I.C. envoyé à 19 h. 25:

"La gauche de la 3e brigade a été refoulée mais la droite résiste. Il vous faut tenir bon et prendre soin de votre propre gauche."[359]

Ces mots donnaient l'impression que la position de la 3e brigade était désespérée;[365] dix minutes après que le premier message fut écrit, le brig.-général Currie ordonna au 10e bataillon de laisser Wieltje et de se déployer le long de la route Wieltje-Saint-Julien, et au commandant de se mettre à la disposition du général commandant la 3e B.I.C. et de lui prêter main forte;[372] en même temps, il donnait ordre à la compagnie de réserve du 5e bataillon, la cie D (major G. S. T. Pragnell), de prendre position en travers de la route Saint-Julien-Fortuin où elle se retrancha à 20 h. 50 sur une pente légère, à 200 yards des dernières maisons de Saint-Julien et maintint des patrouilles à "Locality C" et dans "Kitchener's Wood", envoyant ses rapports directement à la 2e B.I.C. pendant les dix-huit heures suivantes. La 85e brigade, qui tenait le secteur voisin, du sud de "Berlin Wood" à Broodseinde, fut informé à 19 h. 25 de ce qu'était, croyait-on, la situation à ce moment. Cinq minutes plus tard, un officier d'état-major (le capitaine R. P. Clark) au Q.G. arrière de la 2e B.I.C. à Wieltje, rassemblait la réserve de la section des mitrailleuses, tous les

conducteurs des équipages, les cuisiniers et les magasiniers qu'il put trouver, soit une centaine d'hommes en tout, pour occuper une tranchée creusée à la hâte au nord de "Wieltje Farm",[372] et il découvrit la droite du 2/E. Kent sur sa gauche, plus haut que Saint-Jean,[386]

L'IMPORTANCE DE "LOCALITY C"

À 19 h. 55, la 3e B.I.C. envoya un autre appel à la 2e B.I.C. .

"Nous n'avons pas de troupe entre C.22.b. (soit le Q.G. de brigade à la ferme "Mouse Trap") et Saint-Julien. Pouvez-vous occuper cette ligne? Veuillez répondre."[362] Voilà qui était difficile à comprendre; mais le 14e bataillon (moins 2 cies) était retenu dans la ligne G.Q.G.; l'officier commandant la 3e B.I.C. n'avait pas encore de nouvelles du 10e bataillon et il ignorait la présence de la compagnie du 7e bataillon en avant de la ferme "Vanheule". Le brig.-général Currie décida donc que, dans les circonstances et en ce qui le concernait, "Locality C" sur la crête de Gravenstafel était l'endroit tactique à défendre en vue de garder sa propre ligne de feu et pour la sécurité de toute la partie sud du Saillant. En conséquence, à 21 heures, il envoya le 7e bataillon au complet, à "Locality C" où il s'établit dans une position de soutien derrière la crête. La cie A fut attachée au 8e bataillon, dans la tranchée le long de la crête, en échelon face au nord et à 1,300 yards en arrière de la gauche de la 1re ligne de ce bataillon. Les seules autres troupes du brig.-général Currie, à part les deux bataillons dans la ligne, étaient la réserve de la section de mitrailleuses et la compagnie des grenadiers de brigade. Toutes deux étaient à Wieltje et il les envoya se mettre à la disposition du brig.-général Turner.[386]

RETRAIT DES BATTERIES DE CAMPAGNE

À 19 h. 30, avant que la division canadienne n'eût reçu des nouvelles précises des Français quant à la situation et aux dispositions prises sur le front de la 45e division (algérienne),

des officiers d'état-major furent envoyés pour savoir ce qui se passait et pour suivre les développements: le lieut.-colonel H. J. Lamb au P.C. de la 2e B.I.C. à "Pond Farm", Fortuin, le lieut.-colonel A. H. Macdonell, le major J. H. MacBrien et plus tard le lieut.-colonel C.H. Mitchell au P.C. de la 3e B.I.C. à la ferme "Mouse Trap". Le major MacBrien se rendit jusqu'à Saint-Julien et confirma l'ordre apporté de la D.A. par le capitaine H. F. Wright au P.C. de la 3e brigade A.C.C., à l'effet que les quatre batteries de campagne de la 3e brigade A.C.C. devaient se retirer à 21 heures pour aller occuper des positions au nord de Saint-Jean, d'où elles couvriraient "Kitchener's Wood", car, pour le moment, elles étaient toutes à moins de 1,000 yards de l'ennemi, et dans l'impossibilité de couvrir le flanc découvert. Le lieut.-colonel J. H. Mitchell fixa rendez-vous à ses batteries au carrefour près de "Hill Top Farm" et envoya son adjudant au P.C. de la 3e B.I.C. pour obtenir des renseignements et des instructions. Conformément à ces ordres, les 9e et 12e batteries réussirent à retraiter parmi la fusillade et le bombardement et elles se trouvaient à minuit sur leurs nouvelles positions, à 1,000 yards au sud-ouest de la ferme "Mouse Trap". Les équipages pour la section détachée de la 8e batterie qui formait la moitié de la 11e, furent mal informés, si bien que cette section resta en position tout le jour suivant. La 11e, moins une section, traversa Saint-Julien pour gagner son objectif, à 600 yards au sud de "Hampshire Farm", mais la fusillade, les mitrailleuses et le feu de l'artillerie les obligèrent à reculer de 1,300 yards sur une position moins exposée, près du Château de Potijze. La 10e batterie qui, pendant quatre heures, avait maintenu un feu intermittent dans deux directions, se trouvait dans une position des plus dangereuses; les chevaux des deux prolonges de munitions avaient été tués en chemin par la fusillade et le feu des mitrailleuses postées à l'ouest de la route de Saint-Julien. Le major King, ne sachant pas si les avant-trains pourraient passer, utilisa les chevaux de deux fourgons de première ligne et ceux-ci tirèrent deux de ses canons jusqu'au

sud de Saint-Julien. Trois quarts d'heure plus tard, les avant-trains n'étant pas arrivés, les canons furent accrochés à des avant-trains de fourgons et tirés à bras avec des cordes. Mais à 23 heures, les équipages si anxieusement attendus arrivèrent enfin et tous les canons, tous les véhicules, furent retirés de la position.

À 22 heures, comme l'ennemi semblait bien loin en arrière du flanc gauche canadien, le brig.-général Burstall consulta le général Alderson quant au retrait des canons divisionnaires qui restaient. On avait rapporté que la 3e B.I.C. était rendue à la ligne G.Q.G. et l'on supposait que la 2e B.I.C. reculait elle aussi. La 2e brigade d'artillerie canadienne reçut, en conséquence, l'ordre de choisir et d'occuper des positions près de Wieltje et de couvrir la 2e ligne G.Q.G. Le commandant de brigade, le lieut.-colonel J. J. Creelman, dont la batterie la plus proche était encore à 1,500 yards de l'ennemi, se rendit compte que, si la situation était bien comprise, cet ordre serait annulé ou qu'il faudrait alors que l'on encourageât la retraite de l'infanterie. Il envoya donc le major A. G. L. McNaughton pour choisir les positions requises au sud de Wieltje, mais demanda confirmation de l'ordre. À minuit, n'ayant pas reçu de réponse, il fit retraiter ses batteries et traversa à cheval Ypres en flammes pour se rendre à Brielen où il fit rapport personnellement au commandant de l'artillerie. Entre 24 h. 50 et 1 heure, les batteries se mirent en route pour gagner leurs nouvelles positions d'observation en suivant à travers champs, vers le sud-ouest, une piste reconnue au préalable. Une heure plus tard, la dernière batterie, la 7e, toujours en route, fut rencontrée au sud de Wieltje par le lieut.-colonel Creelman qui, ayant dissipé la crainte que la 2e B.I.C. se retirait, rapportait l'ordre auquel il s'attendait, de se conformer à leurs mouvements. Sans arrêter, la batterie tourna à l'est, les autres attelèrent de nouveau et suivirent. À 3 h. 30, toutes les pièces étaient de nouveau en action dans leurs positions premières et couvraient leurs anciennes zones.

Les deux batteries de la 118e brigade R.F.A. (obusiers)

en action à l'est de Fortuin où les cantonnements du P.C. avaient été réduits en cendres la veille par des obus incendiaires, reçurent ordre, à 23 h. 30, de se retirer derrière la 2e ligne G.Q.G. Le mouvement réussit parfaitement, quoique la 459e batterie d'obusiers fût à court de 35 hommes et de 77 chevaux qui avaient été capturés le soir même, lorsque les Allemands envahirent leur parc d'artillerie près d'une ferme au sud-ouest de "Kitchener's Wood". Les deux batteries étaient de nouveau en action, très tôt le matin, l'une à 800 yards à l'ouest de La Brique et l'autre à 500 yards au nord de Brielen.

Toute la nuit, les routes furent sillonnées de véhicules, de batteries en marche, d'estaffettes à bicyclette, de fourgons de colonnes de munitions faisant le plein des dépôts de cartouches, de voitures régimentaires transportant l'eau et le ravitaillement, et d'ambulances évacuant les blessés.

CHAPITRE VIII

LA CONTRE-ATTAQUE DE MINUIT

JEUDI LE 22–VENDREDI LE 23 AVRIL

Carte n° 2: Ypres 1915. Contre-attaques du 22 avril à 23 h. 50 et du 23 avril à 5 h. 25

Croquis n° 1: Ypres 1915. Le front à minuit les 22-23 avril (en regard de la page 288)

RÉSERVES RENDUES DISPONIBLES–BATAILLONS DE LA 1RE B.I.C. ENVOYÉS EN AVANT–LA 3E B.I.C. REÇOIT L'ORDRE DE LANCER UNE CONTRE-ATTAQUE–ÉTENDUE DE LA PÉNÉTRATION ALLEMANDE–ATTAQUE DE LA NOUVELLE POINTE DU SAILLANT CANADIEN–LA CONTRE-ATTAQUE SUR "KITCHENER'S WOOD"–LIGNE ÉTABLIE AU SUD DE CE POINT ET VERS SAINT-JULIEN–LA POINTE DU SAILLANT TIENT BON–POSITION ET MOUVEMENTS DE LA 2E B.I.C.

RÉSERVES RENDUES DISPONIBLES

Le Q.G. de la IIe armée était à Hazebrouck et les rapports sur l'attaque à l'aide de gaz n'y parvinrent pas avant 18 h. 45; mais le général Smith-Dorrien avait vu le nuage lui-même, alors qu'il se dirigeait vers Ypres à pied, après avoir visité la cote 60 (Hill 60). Une heure après le premier message, parvint la nouvelle que les Français battaient en retraite et, simultanément, le rapport erroné que la gauche de la 3e B.I.C. avait dû reculer jusqu'à Wieltje.[358] L'état-major français confirma que la ligne avait subi une attaque corsée de gaz asphyxiants et dit que sa droite, un peu contournée, était à Pilckem.[361] Un coup d'oeil sur la carte montra que cela signifiait une brèche de 4,000 yards en travers de la ligne de démarcation franco-britannique, à deux milles au nord-est d'Ypres, et que l'on pouvait s'attendre à une autre attaque allemande sur ce point pour couper le Saillant. Le général Smith-Dorrien s'empressa de relever la 1re B.I.C. qui était en réserve d'armée et de la placer à la disposition du général Plumer; il fallait aussi trouver d'autres réserves, car une telle menace pouvait se développer d'un moment à l'autre et

conduire rapidement à un désastre.

BATAILLONS DE LA 1RE B.I.C. ENVOYÉS EN AVANT

Le Q.G. du 5e corps était à Poperinghe et un centre de rapports se trouvait au Château "Goldfish", sur la grand-route, à mi-chemin entre Ypres et Vlamertinghe, et à un peu plus d'un mille du Château des Trois Tours. Le général Plumer qui s'était rendu à la 1re B.I.C. à 8 h. 30, le même matin, envoya à 20 h. le message suivant au général Alderson:

"Deux bataillons de votre 1re brigade d'infanterie sont à votre disposition. Les autres constituent une réserve de corps d'armée. Il vous faut assurer la sécurité de votre gauche. Soyez certain, à tout le moins, de votre deuxième ligne de défense."[364]

En même temps, il détacha de la 28e division de réserve et mit à la disposition du général Alderson le 2/E. York, alors dans des baraquements à un mille au nord-ouest d'Ypres: cette unité (le premier des trente-trois bataillons britanniques à être mis à la disposition de la division canadienne durant la bataille), reçut l'ordre de se rapprocher de Brielen,[451] afin de surveiller la situation le long du canal, au cas où l'ennemi percerait les lignes françaises à Het Sas ou Steenstraat, ou, encore, chercherait à traverser le canal plus près d'Ypres, où le 16e bataillon et des détachements des 1re et 2e compagnies du Génie occupaient la berge ouest. Les 2e et 3e bataillons, détachés de leur brigade à Vlamertinghe, reçurent ordre, à 20 h. 30, de se porter immédiatement en avant, d'arrêter la tête de la colonne sur la route Brielen-Ypres et d'y attendre les ordres du brigadier-général Turner, sous le commandement de qui ils se trouvaient maintenant. Ces ordres, reçus en route, donnaient instructions aux deux bataillons de se rendre au P.C. de la 3e B.I.C. En conséquence, ils traversèrent le canal au pont de Brielen;[385] ils se trouvèrent ainsi dans le "No Man's Land"; mais, escortés de patrouilles montées de la cavalerie divisionnaire (19th Alberta Dragoons), en avant et en flanc-garde, ils marchèrent en colonne par quatre vers l'est le

long de la route croisant le front ennemi jusqu'à 1,000 yards de celui-ci, et arrivèrent à destination à 1 h. 15. Chaque bataillon était accompagné d'un officier d'état-major de la division, agissant comme guide.

LA 3E B.I.C. REÇOIT ORDRE DE LANCER UNE CONTRE-ATTAQUE

Le brigadier-général Turner avait été informé par le Q.G. divisionnaire, avant 20 h., que les 10e et 16e bataillons étaient mis à sa disposition. Il avait immédiatement émis des ordres pour qu'une compagnie de ce dernier s'étendit à droite vers Saint-Julien, une autre prolongeant la ligne à l'ouest de "Hampshire Farm", et le reste des deux unités en réserve à la ferme "Mouse Trap".[370] Mais ces ordres furent annulés par d'autres plans, avant d'avoir été exécutés. À 20 h. 52, le général Turner reçut un nouveau message, émis vers 20 h., après que l'officier de liaison français attaché à la division canadienne eut déclaré que la 45e division algérienne allait lancer une, contre-attaque en direction de Pilckem et demandait à être soutenue par les Canadiens;[366] l'ordre se lisait comme suit:

"Aussitôt que vous aurez en main vos deux bataillons, lancez une contre-attaque sur le bois C.10.d. (Kitchener's Wood) et, de là, sur U.27. Les Français contre-attaquent à votre gauche en direction de Pilckem. Un bataillon de la 28e division vous arrive comme support."[375]

À 20 h. 55 un autre message arriva, provenant également de la division canadienne:

"La 2e brigade tient bon dans ses tranchées, mais voudrait savoir où est votre droite. Un bataillon de la 28e division a été envoyé à Wieltje, où il tombera sous votre commandement. Il est important que vous preniez contact avec les Français sur votre gauche et que vous vous mainteniez à tout prix sur la deuxième ligne G.Q.G. Faites rapport sur la situation par le porteur et indiquez si les deux bataillons de réserve de la 2e brigade vous sont arrivés."[376]

La rédaction quelque peu obscure de ces messages, et particulièrement l'omission usuelle de désigner par leurs pro-

pres noms les bataillons détachés, fut le début d'une série de malentendus entre la division canadienne et la 3e B.I.C. Un autre message de la division fut envoyé à 21 h. 50; il se lisait:

"Deux bataillons de la 1re brigade d'infanterie ont reçu ordre de se rendre à son (sic "votre") Q.G., pour se mettre à votre disposition."[382]

Ce message ne fit qu'augmenter la fausse interprétation. On ne voyait pas bien quels étaient les deux bataillons qui devaient être employés dans la contre-attaque: la division avait en vue le 14e et le 16e, mais déjà deux compagnies du premier étaient inextricablement engagées; toutefois, il était encore temps de rappeler les deux compagnies du 16e; aussi l'ordre de prolonger la ligne fut-il annulé. Quant aux deux bataillons de la 2e B.I.C., le 10e, seul, était arrivé; le 7e avait été envoyé à 19 h. 45 à "Locality C" et, en réalité, ne fut placé à la disposition du général Turner que le matin du 24, quoique dès le 23, il occupât déjà une partie de la ligne de la 3e B.I.C. à Keerselaere. Ce ne fut qu'à 23 h. 50 que la tâche assignée aux deux bataillons de la 1re B.I.C. fut clairement définie, dans un message disant qu'"ils devraient servir tout d'abord à prolonger votre gauche et à combler la brèche entre vous et les Français".[394] Finalement, et par suite de développements ultérieurs, ils jouèrent un tout autre rôle.

Le brigadier-général Turner décida que le 10e et le 16e feraient la contre-attaque. À part le 14e bataillon (moins deux compagnies) occupant la ligne G.Q.G., ils formaient les seules troupes sous son commandement qui n'étaient ni déployées, ni en contact avec l'ennemi ni hors d'atteinte. L'identité du bataillon de la 28e division compliqua encore l'imbroglio pour le général Turner: son officier d'état-major, envoyé à sa découverte, trouva le 2/E Kent (dont il sera question plus loin) alors qu'il s'agissait du 1/York and Lancaster, de la 83e brigade. Ce dernier bataillon ne s'était pas encore mis à la disposition du général Turner lorsqu'il reçut, chemin faisant, l'ordre de se rendre ailleurs. Le temps fixé pour

l'attaque prêtait aussi à confusion: fallait-il attendre l'arrivée des deux bataillons de la 1re B.I.C.? En outre, et d'une portée plus considérable encore, la phrase "maintenez-vous à tout prix sur la 2e ligne G.Q.G."[376] était déconcertante, car les 4,000 yards du front original étaient toujours occupés sur toute leur étendue. Un présage d'aussi mauvais augure ne pouvait que détourner l'attention de la nécessité première d'établir des tranchées de communication pour relier la vieille ligne de feu à la nouvelle. Cette nécessité était maintenant démontrée aux commandants en première ligne.

ÉTENDUE DE LA PÉNÉTRATION ALLEMANDE

Les premiers objectifs allemands étaient, pour le *XXIIIe corps de réserve*, Steenstraat, Lizerne, Het Sas et Pilckem (exclusivement); pour le *XXVIe corps de réserve*, la ligne de la crête marquée par la route Boesinghe-Pilckem-Langemarck, et le terrain avoisinant, vers l'est. Sans raison plausible, sur le front de la *45e division de réserve*, en face de Steenstraat, un certain nombre de cylindres de gaz n'avaient pas été déchargés; le combat y fut des plus acharnés et le village capturé tard seulement dans la soirée. La *46e division de réserve* voisine atteignit le canal, le traversa et s'empara de Het Sas. Sa gauche fut arrêtée au moulin à vapeur, à l'est de Boesinghe. Déjà à 17 h. 30, la *52e division de réserve,* attaquant à l'ouest de Langemarck, derrière un épais nuage de gaz, avait atteint Pilckem et, peu après 18 h., recevait l'ordre de ne pas dépasser, pour le moment, le versant sud de la crête de "Pilckem". Toutefois, à ce moment, les troupes menant l'attaque étaient déjà sur la berge est du canal dominant le pont du chemin de fer de Boesinghe et occupaient la crête de "Mauser", les chemins de traverse de Morteldje et de "Kitchener's Wood", ainsi que le pont sur le Steenbeek, à mille yards au sud-ouest de Langemarck. L'infanterie allemande se retrancha sur cette ligne. Le front de la division s'étant éclairci par l'étirage en largeur aussi bien qu'en profondeur, la *37e brigade de Landwehr* fut envoyée de la réserve pour établir

une seconde ligne sur la crête de Pilckem.

La capture de Langemarck fut la première tâche de la *51e division de réserve.* L'assaut fut lancé du nord-est, derrière un nuage de gaz qui n'épargna ni les hommes, ni les oiseaux, ni les lièvres sur tout le terrain du sud-est, mais il n'affecta en rien la garnison du village même. On se battit durement dans les ruines. Néanmoins, vers 18 h., Langemarck fut traversé et la division reçut ordre de s'emparer de la tête de pont sur le Haanebeek, au sud-est de Langemarck et, si possible, de prendre Saint-Julien. "La tête de pont" aurait bien pu signifier le ponceau sur la route, à 2,000 yards au sud-sud-est, car celui de Lekkerboterbeek, à 1,000 yards au sud-est, était déjà capturé. Mais il semble certain qu'il s'agissait plutôt du pont plus important de la route de Poelcappelle, sur le Lekkerboterbeek, à 2,000 yards à l'est-sud-est.

ATTAQUE DE LA NOUVELLE POINTE DU SAILLANT CANADIEN

Une heure après, des troupes fraîches allemandes s'élançaient pour prendre en flanc la 3e B.I.C. Sur leur droite, ne rencontrant que peu ou point de résistance, elles occupèrent et consolidèrent la tranchée au sud de "Kitchener's Wood"; au centre, comme il a été dit déjà, elles tombèrent inopinément sous le feu de la 10e batterie canadienne d'artillerie de campagne et de son support d'infanterie et de mitrailleuses. Plus près de l'ancienne tranchée de première ligne, elles furent arrêtées par les deux pelotons de support du 13e bataillon, dans le fossé de la route de Poelcappelle, renforcés de quelques Algériens ralliés par le major E. C. Norsworthy et le lieutenant Guy Drummond. À huit cents yards plus loin, au nord-est, dans le même fossé, en première ligne canadienne, se trouvaient deux autres pelotons gardant le dernier vestige de la ligne française qui avait tenu bon contre le premier assaut. Un peu avant 21 h., les Allemands attaquèrent en forces et les Algériens furent refoulés de leur bastion isolé. Près de 200 d'entre eux, décidés à lutter jusqu'au bout,

renforcèrent le 13e bataillon le long de la route de Poelcappelle ou aidèrent à construire un parados pour l'ancienne tranchée de première ligne. Deux autres pelotons, détachés des compagnies de droite et du centre du 13e furent déployés vers la gauche le long de la route et deux mitrailleuses françaises, sous les ordres de leur propre officier, prirent position dans la même ligne. La résistance de ces troupes fut telle que les Allemands se crurent en face de nombreux renforts et ils rapportèrent que cela rendait très difficile l'avance sur Saint-Julien. Mais ils persistèrent néanmoins et, avant minuit, lancèrent deux attaques en direction du sud-est, qui leur livrèrent les deux têtes de pont; mais le feu des Canadiens les empêcha d'aller plus loin.[384] Le général von Hugel, du *XXVIe corps de réserve,* donna ordre à la *51e division de réserve* de se maintenir sur les positions conquises et de continuer l'attaque le jour suivant.

Le 13e bataillon n'avait pas de fusées éclairantes et, après le coucher de la lune, à 2 h., il ne pouvait pas bien distinguer ce que faisaient les Allemands, sauf que leurs fusées montaient bien loin en arrière, sur la gauche. Mais un feu décimant de mitrailleuses crachait la mort parmi les Canadiens. Il provenait d'un petit groupe d'habitations à 750 yards au nord-est de Keerselaere et connu sous le nom de Keerselaere Cottages. Ce hameau avait été défendu par les deux pelotons de support du major Norsworthy. Le major McCuaig en conclut que ce détachement, isolé depuis quatre heures par les obus, les balles et le gaz, avait succombé sous le nombre et qu'il y avait maintenant une brèche derrière sa propre compagnie. L'ennemi occupait le ponceau de la route de Poelcappelle, sur le Lekkerboterbeek, ainsi que des bâtiments à deux cents yards de là, à l'est, directement en arrière de son bout de tranchée.[458] Le major McCuaig, après consultation avec les deux autres commandants de compagnies en ligne, les capitaines Jamieson et Clark-Kennedy, résolut de payer d'audace et de se cramponner à sa position si précaire, dans l'espoir que l'arrivée de renforts et la contre-attaque attendue

changeraient la face des choses et rétabliraient le front rompu. Mais, comme il était possible que les renforts ne vinssent pas, la compagnie du centre, sous les ordres du capitaine Jamieson, se mit à creuser une tranchée de support à trois cents yards à l'est de la route, et parallèle au Lekkerboterbeek, pour être occupée par la compagnie McCuaig au cas où elle devrait battre en retraite.

Toutefois, les renforts étaient en route: le colonel A. D. Geddes, du 2/E. Kent (déployé le long de la crête de S.-Jean), répondant à un appel du brigadier-général Turner, envoya, à 21 h. sa compagnie B, au commandant à Saint-Julien.[390] Chemin faisant, le capitaine F. W. Tomlinson, de la cie B, fut avisé par le général Turner, de suggérer au lieutenant-colonel Loomis d'utiliser la compagnie pour protéger la ligne entre Saint-Julien et la ferme "Mouse Trap".[391] Lorsque le capitaine Tomlinson arriva à 22 h. 20 le lieutenant-colonel Loomis, considérant que la brèche nord était la plus dangereuse, eut d'abord l'intention d'établir un retranchement, ou tranchée de support, le long de la route, en avant du village, pour protéger l'arrière de la ligne de feu du 13e bataillon, dépourvue de parados. Comme mesure préliminaire, il envoya les deux pelotons du 13e qui étaient à Saint-Julien pour reconnaître la route et savoir si elle était praticable; mais ceux-ci, accueillis par une violente fusillade et trouvant les Allemands en travers de la route, où les deux premiers pelotons de support avaient été annihilés, revinrent sur leurs pas et firent rapport en conséquence.[387, 397] Le lieutenant-colonel Loomis décida alors de renforcer la compagnie de gauche par la route du nord-est, au delà du moulin à vent et plus bas que le chemin de terre qui coupait la ligne de feu, à gauche du 15e bataillon. À minuit,[396] le major V. C. Buchanan prit la tête d'un détachement composé de deux pelotons de sa compagnie C du 13e, de la compagnie B du 2/E. Kent, et d'un détachement de la 3e compagnie du Génie canadien; il les conduisit dans la direction ci-dessus, à minuit, transportant quelque vingt-cinq boîtes de munitions.

LA CONTRE-ATTAQUE SUR "KITCHENER'S WOOD"

Le brigadier-général Turner émit l'ordre pour la contre-attaque sur "Kitchener's Wood" à 21 h. 40; donc, avant l'arrivée du 16e bataillon et pendant un bon moment, on craignit que le 10e bataillon ne dût marcher seul à l'assaut.[383] Le premier message fut confirmé à 22 h. 47:

"Les 10e et 16e bataillons, dans cet ordre, livreront une contre-attaque à 23 h. 30. Les bataillons prendront leurs positions de départ au point C. 23.a. au nord de la ligne G.Q.G. – Dégager le bois C. 10.d. – Direction N.-O. jusqu'à U. 27. – Attaque sur un front de deux compagnies: les 6 compagnies restantes, en soutien à 30 yards de distance sur le même front. L'artillerie bombardera C. 5.c. (soit 400 yards au nord de "Kitchener's Wood") et le nord-ouest de ce carré."[388]

L'heure zéro fut fixée assez tard pour que rien ne clochât au moment indiqué. Comme le 10e était prêt et au complet, il fut immédiatement guidé par le capitaine d'état-major de la 3e B.I.C. (capitaine H. F. MacDonald) jusqu'à la position de départ, à 500 yards au nord-est de la ferme "Mouse Trap" et là, formé en colonne de demi-bataillon: deux compagnies, les rangs distants de trente yards, les hommes côte à côte, constituaient les deux premières vagues d'assaut. Trente yards en arrière venaient les deux autres compagnies, sur deux rangs, distantes également de 30 yards, et formant les troisième et quatrième vagues. La lune, voilée et basse à l'horizon, éclairait suffisamment pour montrer la masse sombre du bois, dont la silhouette se profilait à un demi-mille au nord, et les toits des fermes plus proches, se découpant dans le ciel. Avant la tombée de la nuit, les Allemands avaient été aperçus, se retranchant à la lisière du bois et il y avait lieu de croire qu'ils pouvaient avoir des mitrailleuses dans les bâtiments de "Oblong Farm", sur la gauche du front; mais le lieutenant-colonel Boyle, du 10e, considéra que ses ordres ne comportaient aucune digression dans cette direction. Le 16e se forma aussi en colonne de demi-bataillon, à 30 yards en arrière et à intervalles de vingt yards. Il y avait donc en tout

huit vagues, sur une profondeur de 180 yards et sur un front de deux compagnies; c'était, en somme, la même formation d'attaque que celle utilisée à Estaires. Trente bombardiers de la 2e B.I.C. et soixante-dix de la troisième marchaient aussi à l'assaut. A 23 h. 45, le 16e fit savoir qu'il était posté; le major de brigade, le lieutenant-colonel G. B. Hughes, qui était à la position de départ, donna comme point de direction l'étoile polaire, et les troupes s'élancèrent en avant.[398] Le silence de la nuit n'était troublé que par le piétinement rythmé de trois mille chaussures et le claquement des fourreaux de baïonnettes contre les cuisses. Les 9e et 12e batteries ouvrirent le feu sur la partie nord du bois et au delà, en même temps que la 149e batterie R.F.A. (146e brigade, 28e D.A.) qui avait été ramenée du ravin de Haanebeek, près de Gravenstafel pour prendre position à cinq cents yards au sud de la ferme "Mouse Trap". À la ferme même, il n'y avait qu'un seul canon de la 75e batterie R.F.A. Il avait été réparé à la forge des magasins militaires à Saint-Jean et, cela terminé, un subalterne audacieux l'avait amené au grand galop avec 60 obus. C'était là les seules pièces d'artillerie couvrant l'attaque, car toutes les autres batteries canadiennes du Saillant étaient en mouvement.[389]

La moitié de la distance avait été parcourue en silence, lorsque la vague de tête se buta à une haie renforcée de fil de fer. Le bruit, en franchissant l'obstacle, fit s'élever une pluie de fusées éclairantes et un feu de mitrailleuses des plus violents. Du coup, il y eut une pause momentanée. Puis, presque aussitôt, les deux bataillons, avec des cris frénétiques, sauvages, se ruèrent à la course. Le parapet, en face d'eux, vomissait la mort. Beaucoup tombèrent, entre autres, le capitaine John Geddes, du 16e, le magnifique athlète qui avait tant de fois conduit à la victoire son club de football. Mortellement blessé, se traînant sur les mains et les genoux, il lança un dernier cri qui domina le tumulte "En avant!" Les vagues d'assaut passèrent pardessus lui; en deux minutes la charge avait traversé les fils barbelés, et les hommes sautaient dans

la tranchée ennemie où, à coups de baïonnette et de crosse de fusil, ils eurent bientôt maîtrisé toute résistance; puis la ruée reprit de plus belle vers le bois.

Là, il faisait plus sombre et l'on ne distinguait rien à plus de quelques pieds. Les Allemands, par groupes, faisaient courageusement face aux baïonnettes canadiennes et bientôt on avait perdu cohésion et direction. Le terrain était tout à fait inconnu. Il n'y avait aucun plan préconçu quant aux objectifs, à la consolidation ni aux dispositions à prendre. Après que les canons de la 2e batterie lourde du London furent inopinément recapturés et que la résistance rencontrée dans le bois fut subjuguée, le 10e bataillon se mit à l'oeuvre pour se retrancher en plein champ, au delà de la lisière nord du bois, très irrégulière. Le 16e bataillon avait appuyé plus à droite, dans les arbres et, sous la direction du capitaine W. Rae, commença également à creuser une tranchée le long de la haie qui courait parallèlement à 100 yards en avant de la lisière nord.[415] Tout à coup une fusillade suspecte éclata, directement en arrière. L'adjudant D. M. Ormond, du 10e, partit en reconnaissance et découvrit que le feu provenait d'une redoute allemande à l'extrémité sud-ouest du bois et à quinze yards de l'extrême gauche de la tranchée capturée. Un groupe de trente-quatre Canadiens se lancèrent à l'assaut du blockhaus mais furent reçus à coups de bombes et par un feu violent de fusils et de mitrailleuses. La moitié des assaillants tombèrent morts ou blessés et les survivants se mirent à l'oeuvre pour creuser une tranchée transversale afin de protéger le flanc.

Les deux tiers des officiers, tous les commandants de compagnies, et la moitié des hommes du 10e bataillon étaient tombés dans la charge. Son commandant, le lieutenant-colonel R. W. Boyle, était mortellement blessé. Les compagnies étaient non seulement entremêlées mais confondues aussi parmi celles du 16e bataillon, qui avait également perdu près de la moitié de ses effectifs, y inclus son adjudant et trois commandants de compagnies. Le manque d'un plan préconçu, la perte de cohésion entre les pelotons et les compa-

gnies, l'obscurité et enfin le mélange des unités, rendaient difficiles la consolidation et le contrôle par les officiers des troupes en première ligne. Les hommes, excités par la fièvre du combat et exaltés par la victoire, ne tenaient guère à rester en place et à creuser des abris dans l'obscurité, quoique sous le feu. Certains d'entre eux, ignorant les cris confus de "le 10e bataillon par ici" ou "le 16e est là-bas", se mirent indépendamment à la recherche de compagnons disparus ou de nouvelles aventures. Trois hommes du 16e partirent tout de go en patrouille vers une ferme, à 200 yards au nord du bois, où ils tombèrent au beau milieu d'une compagnie allemande qui l'occupait. Un membre du trio fut capturé; il tenta plus tard une évasion audacieuse pour échapper aux misères d'un camp de prisonniers allemand. Un autre, battant en retraite sous bois, captura un soldat du *234e R.I.R.* qui se dissimulait dans les broussailles. Le Canadien rencontra par hasard son colonel qui l'envoya au P.C. de la brigade avec son prisonnier. Lorsqu'il en revint, vers 3 heures du matin, il constata que ses camarades transformaient en parados le parapet de la tranchée au sud du bois, et qu'ils érigeaient des traverses contre les feux d'enfilade venant de l'ouest.

ON ÉTABLIT UNE LIGNE DE DÉFENSE

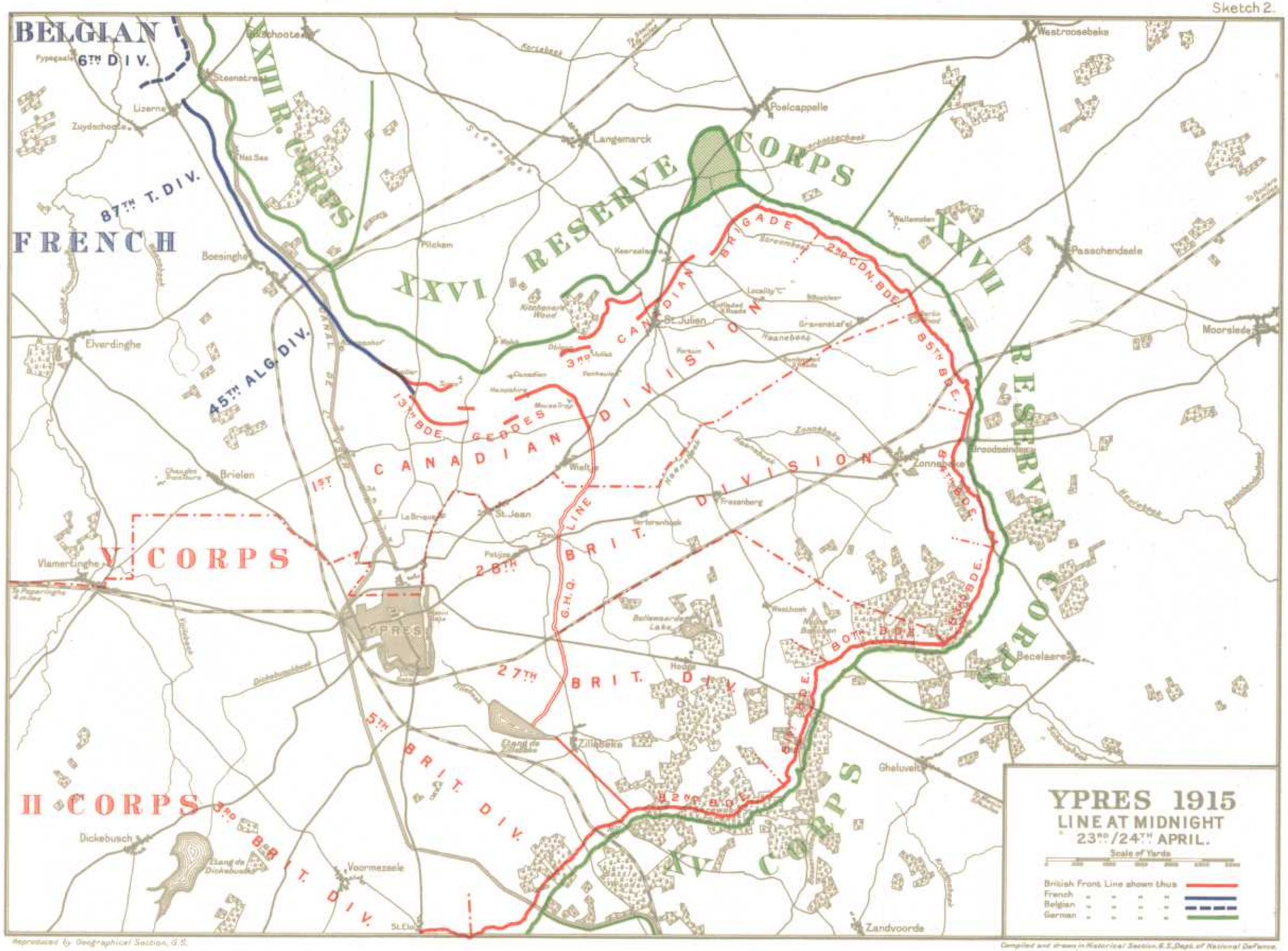
Cependant, on s'était aperçu que le bois n'avait pas été nettoyé dans sa partie nord-ouest et que l'ennemi occupait en force une tranchée s'étendant du coin sud-ouest vers l'ouest. Les Allemands étaient aussi très nombreux en face de la ligne à droite, qui était également ouverte sur 750 yards, en direction de Saint-Julien. Il était impossible d'établir la liaison avec la garnison de cette tranchée. Si bien qu'après consultation entre les officiers présents, l'ordre fut donné de faire retirer tout le monde à travers le bois et de mettre en défense les deux cents yards de tranchée capturés. Ce mouvement fut complété à 4 heures.[430] Le 10e bataillon prit la gauche et le 16e bataillon se déploya au delà de la tranchée, en direction du nord-est. Là, aplati sur le sol, en plein champ, chaque

homme creusa un abri individuel à l'aide de son outil de tranchée. Il y avait maintenant, dans un quart de cercle de 750 yards de long, et à environ 200 yards de la lisière sud du bois, 188 hommes du 10e, 263 hommes du 16e bataillon et 5 officiers de chaque unité. Les deux ailes, s'avançant vers l'ennemi, s'ouvraient sur 750 yards.

Mais, là aussi, les renforts montaient en ligne. Pendant que se déroulait l'attaque dans le bois, le 3e bataillon était venu se mettre à la disposition du brigadier-général Turner à 1 h. 15 et le 2e bataillon, quinze minutes plus tard.[394] Le premier se retrancha face au nord, le long de la route à 300 yards au sud de la ferme "Mouse Trap", et y subit un bombardement intermittent. Un seul obus tua un officier, un sergent, un caporal et deux soldats, blessant, de plus, deux sergents et un caporal. À 2 h. 30 le lieutenant-colonel D. Watson reçut ordre d'avancer son bataillon et d'appuyer la contre-attaque, dont le premier rapport avait été remis au général Turner par le major Godson-Godson, adjudant du 16e bataillon. Celui-ci apporta la note griffonnée au crayon, parce qu'il avait la gorge traversée par une balle. La ligne n'avait pas encore été ramenée au sud du bois et le lieutenant-colonel Watson devait la prolonger vers l'est;[414] il avança donc sur un front de deux compagnies, jusqu'à "Juliet Farm" où il rencontra le lieutenant-colonel R. G. E. Leckie, commandant du 16e. Celui-ci lui demanda d'attaquer la position allemande si menaçante au coin sud-ouest du bois.[423] Après une reconnaissance du terrain, le lieutenant-colonel Watson donna ordre à la compagnie[427] du major G. W. Bennett de charger la redoute ennemie; à une autre de prolonger la droite du 16e, à la troisième de supporter le 10e et de prolonger la ligne à l'ouest. La quatrième compagnie fut envoyée pour occuper une tranchée au nord-est de "Juliet Farm" où le commandant du bataillon établit son Q.G., avec deux mitrailleuses à l'étage supérieur. Dans la grisaille de l'aube naissante, la compagnie A s'avança à l'attaque, coupant en diagonale l'arrière du 10e bataillon. À 200 yards, la brume s'éleva soudain, et ils furent

aperçus par les mitrailleurs allemands qui ouvrirent le feu. À la première décharge, le commandant de compagnie tomba ainsi que bien des hommes, mais les autres continuèrent d'avancer. Finalement, le feu redoublant d'intensité, il ne resta debout qu'une quinzaine d'hommes, la plupart blessés. Ils convergèrent vers la droite pour chercher refuge dans la tranchée avec le 10e bataillon. Cette tentative, coûteuse en elle-même et apparemment inutile, créa néanmoins une diversion suffisante pour permettre à la compagnie C (capitaine G. G. Chrysler) d'occuper "Oblong Farm", de monter une mitrailleuse derrière une haie proche et de creuser une tranchée en échelon en arrière et à gauche du 10e. Pendant ce temps, la compagnie B (capitaine E. G. Culling) avait avancé vers le nord, trouvé la droite du 16e, refoulé à la baïonnette un poste allemand occupant une tranchée, et pris position dans des bâtiments de ferme entourés de haies, à 200 yards plus au nord-est. À l'aube, un peloton commandé par le capitaine W. H. V. Hooper fut envoyé en renfort. Ce dernier organisa une attaque locale et chassa l'ennemi d'un petit groupe d'autres bâtiments de ferme sur la droite. Un autre appui des plus précieux fut fourni par une mitrailleuse que le lieutenant W. J. Doxsee et son peloton parvinrent à installer dans une maison près du bois. De cet emplacement, qui dominait la position ennemie, une volée de balles, tirées inopinément, à courte distance, infligea de lourdes pertes à un détachement allemand qui s'assemblait derrière une haie pour renouveler l'attaque. Les trois compagnies consolidèrent leurs positions; les 10e et 16e bataillons en firent autant et envoyèrent des patrouilles à travers le bois; une, entre autres, pour couvrir un détachement du Génie chargé de détruire les canons de la 2e batterie lourde du London; un agent de liaison, envoyé à 3 h. 10 à la 3e brigade d'artillerie de campagne avec un message[419] demandant des chevaux pour emmener les pièces, n'avait pas, dans l'obscurité, trouvé le nouveau Q.G. de cette unité. (Situé du côté de la route près de "Hill Top Farm", le Q.G. avait été transféré à Saint-Jean.)

Sketch 2.


YPRES 1915
LINE AT MIDNIGHT
23RD/24TH APRIL.
Scale of Yards
British Front Line shown thus
French " " " "
Belgian " " " "
German " " " "
BELGIAN
6TH DIV.
87TH T. DIV.
FRENCH
45TH ALG. DIV.
XXIII R. CORPS
XXVI RESERVE CORPS
XXVII RESERVE CORPS
XV CORPS
V CORPS
II CORPS
CANADIAN DIVISION
GEDDES
13TH BDE.
3RD CAN. BDE.
2ND CDN. BDE.
85TH BDE.
80TH BDE.
1ST BRIT. DIV.
28TH
27TH BRIT. DIV.
5TH BRIT. DIV.
3RD BRIT. DIV.
G.H.Q. LINE
YPRES
Langemarck
Poelcappelle
Westroosebeke
Passchendaele
Moorslede
Becelaere
Zandvoorde
Gheluvelt
Zillebeke
Zonnebeke
St. Julien
Frezenberg
St. Jean
Wieltje
Pilckem
Boesinghe
Elverdinghe
Brielen
Vlamertinghe
Dickebusch
Voormezeele
St. Eloi
Lizerne
Steenstraat
Zuydschoote
Nieuport
Nat. Sea
Pypegaale
Kortebeek
Steenbeek
Yser Canal
Hanebeek
Zonnebeek
Reproduced by Geographical Section, G.S.
Compiled and drawn in Historical Section, G.S., Dept. of National Defence.

Comme la droite du 2e bataillon n'avait pu établir la liaison avec la garnison de Saint-Julien, le brigadier-général Turner téléphona au 3e bataillon, à 4 heures, pour dire d'envoyer deux compagnies occuper la brèche de cinq cents yards entre les défenses de Saint-Julien et les bâtiments de ferme défendus par la compagnie de droite du 2e bataillon.[434] Le major A. J. E. Kirkpatrick partit immédiatement avec la compagnie C (capitaine J. E. L. Streight) et la compagnie D (capitaine C. E. H. Morton). La troupe se déploya, la C à droite, et avança sur deux rangs, jusqu'au nord de la ferme "Vanheule", où il fallut arrêter dans un creux de terrain pour se réorganiser, à cause de pertes très lourdes. Les quatre cents derniers yards furent parcourus par bonds courts, à découvert, et en face d'un violent feu de mitrailleuses; lorsque l'objectif fut atteint, à 5 h. 30, la compagnie de droite avait perdu, à elle seule, deux officiers et cinquante-cinq sous-officiers et soldats. La gauche avait aussi souffert considérablement. Les deux compagnies se mirent à l'oeuvre pour consolider leur position.[452] Le flanc droit était maintenant en échelon sur la gauche du front protégeant Saint-Julien.[449] Le capitaine Streight donna ordre au lieutenant W. D. P. Jarvis de déployer son peloton par petits postes, à travers un grand champ de moutarde et de prendre contact avec le lieutenant-colonel Loomis.[461] Cette ligne de communication fut établie et maintenue par intermittence,[473] pendant les vingt-quatre heures qui suivirent. Par conséquent, l'idée de s'assurer une ligne de défense continue à l'ouest de Saint-Julien fut réalisée en partie; mais aucune compagnie du 2e bataillon n'avait "poussé" jusqu'à Keerselaere, le long de la route de Saint-Julien, comme le lieutenant-colonel Loomis avait été porté à l'espérer,[422] et le contact avec les Français n'était pas établi.[421]

LA POINTE DU SAILLANT TIENT BON

La lune avait disparu avant que le major Buchanan et ses renforts eussent atteint la ligne de feu, à la jonction des 15e et 13e bataillons, et le reste de la marche, le long des tranchées

vers la gauche, fut lent et laborieux. Le major McCuaig, ne sachant pas qu'ils étaient en chemin, avait évacué sa tranchée le long de la route, le plus tard possible avant l'aube et, bien protégé par les mitrailleuses du lieutenant J. G. Ross, établissait sa compagnie dans la parallèle nouvellement creusée, lorsque la compagnie de Tomlinson, du 2/E. Kent arriva. Il était évident que les forces disponibles n'étaient pas suffisantes pour lancer, avec chance de succès, une contre-attaque locale, mais on pouvait essayer de donner le change à l'ennemi et de gagner du temps, si la tranchée abandonnée était réoccupée sans éveiller l'attention des Allemands. Sous la conduite du major McCuaig, des détachements de sa compagnie et du 2/E. Kent se faufilèrent alternativement, sous le couvert du demi-jour. Arrivés à la route, les hommes se remirent à travailler à la redoute en sacs de terre, au point d'intersection. Or, voici que des soldats portant l'uniforme français se montrèrent en arrière des vieilles tranchées des troupes coloniales, criant "nous sommes Français". L'accent et les circonstances firent naître des soupçons; ceux-ci furent partagés par l'officier français qui, avec ses mitrailleuses, était resté en ligne avec les Canadiens. Aussi, les questions restant sans réponse satisfaisante, on ouvrit le feu sur ces pseudo-alliés qui ripostèrent vigoureusement et sans hésitation. Les pertes subies pour défendre cette redoute furent si nombreuses, qu'à 9 heures elle fut définitivement abandonnée. Une demi-heure plus tard, les 6e et 7e batteries canadiennes de campagne tirèrent 60 obus sur des formations ennemies se massant sur la route entre la redoute et Poelcappelle, ce qui fit avorter l'attaque en préparation. La garnison, à l'effectif réduit, mais toujours pleine de détermination,[492] se retira sur la ligne de feu proprement dite, où elle tint encore bon pendant onze heures, entre les parois croulantes, en dépit du bombardement incessant et d'une fusillade meurtrière venant de trois directions.

POSITION ET MOUVEMENTS DE LA 2E B.I.C.

Il était près de minuit lorsque le brigadier-général Currie eut reçu assez de renseignements sur les dispositions prises par la 3e B.I.C. pour décider de la façon dont les trois bataillons qui lui restaient devaient être distribués.[392] Le 5e bataillon (moins la compagnie D) entre Fortuin et Saint-Julien, et le 8e bataillon, pouvaient se charger de la ligne de feu. Mais le lieutenant-colonel Creelman fit remarquer au général que les quatre batteries de la 2e brigade d'artillerie de campagne avaient reçu ordre de se tenir prêtes à partir, ce qui semblait clairement indiquer une intention de repli à cause de la menace planant sur l'arrière de sa gauche. Ni l'un ni l'autre ne savaient alors que chacun s'attendait au recul de la 2e B.I.C. et que c'était pour cette raison que la 2e brigade d'artillerie se préparait à se conformer au mouvement. La clef de la position pour la 2e B.I.C. était à "Locality C" et le 7e bataillon s'y trouvait déjà, avec une compagnie déployée face au nord-est et les trois autres derrière la crête, prêtes à se porter à l'attaque dans n'importe quelle direction. Les bataillons en ligne ne rapportèrent rien d'extraordinaire; ils avaient reçu tout leur ravitaillement et des munitions; il n'y avait donc pour le moment, qu'à attendre les ordres et surveiller les développements.[403] Le général Currie mit le commandant de la 85e brigade d'infanterie à sa droite (brigadier-général A. J. Chapman) au courant de la situation et des dispositions qu'il avait prises. Il en apprit que le crépitement de la fusillade vers 23 heures, à l'est, qui avait alerté le 5e bataillon pendant deux heures et demie, était dû à une attaque allemande entre Broodseinde et le chemin de fer. Cette attaque avait été repoussée, sans assistance, par le 2/E. Surrey. Il y avait aussi eu une démonstration simultanée contre les lignes de la 27e division, près de la cote 60 (Hill 60). Le commandant en second du 7e bataillon, le major V. W. Odlum, poussa une reconnaissance à l'ouest de la crête de Gravenstafel et retourna, en passant par Saint-Julien, au P.C. de la 2e B.I.C. à Fortuin, où il confirma ce que l'on y savait de la situation sur la gauche. À 2 heures un message téléphonique de la 3e B.I.C., fit savoir

que l'ennemi occupait en force Keerselaere et la région au nord de ce village, ajoutant: "Pouvez-vous nous aider dans cette direction ... avons besoin urgent d'un support actif à Saint-Julien ... et à U.30.d."[412] (c'est-à-dire en arrière de la gauche du front tel que d'abord constitué). En réponse à cet appel, le brigadier-général Currie donna immédiatement l'ordre, à 2 h. 08, au 7e bataillon (moins une compagnie) d'aller prendre position en support de la 3e B.I.C. dans le voisinage de Keerselaere.[413] À 3 h. 20, le bataillon était déployé en travers de l'éperon de la crête de Gravenstafel, face au nord-ouest,[432] sur un front de sept cents yards, de chaque côté du carrefour situé à l'est de Keerselaere, la gauche en liaison avec la garnison de Saint-Julien à l'ancien emplacement de la 10e batterie; la droite en contact, mais un peu à l'ouest, avec les pelotons de support du 15e bataillon, faisant face au nord-est.[455] Il y avait, sur la ligne de feu, deux compagnies et demie, deux mitrailleuses au centre de la compagnie de droite, au carrefour, et une autre mitrailleuse avec la compagnie de gauche. Deux pelotons étaient en support à 500 yards en arrière et sur la gauche de la compagnie A qui continuait à occuper la tranchée le long de la crête à "Locality C". On commença sans tarder la construction d'une tranchée sur la nouvelle ligne de feu et le commandant lança un appel d'urgence pour obtenir des hommes du Génie, des sacs à terre, des pieux, du fil barbelé et des outils. Le retour des batteries de campagne de la 2e brigade d'artillerie canadienne à 3 h. 30 fut considéré d'excellent augure; évidemment, le haut commandement n'avait pas l'intention d'abandonner le Saillant sans combattre. Au point du jour, le lieut.-colonel Hart-McHarg, du 7e bataillon, rapporta qu'il pouvait voir distinctement les Allemands creusant fébrilement des tranchées à six cents yards de son poste. Il demandait la permission d'attaquer pourvu qu'il fut supporté. Mais le brigadier-général Currie, qui était presque au bout de ses ressources en hommes,[428] lui donna ordre de se bien retrancher, de trouver l'emplacement exact des bataillons voisins et de se mettre en

rapport avec le commandant de la place de Saint-Julien. À 18 h. 40 d'autres nouvelles rassurantes furent reçues du brigadier-général Turner:

"Je crois maintenant être maître de la situation. Les Buffs ont renforcé notre gauche. Le Middlesex, le York et le Lancaster exécutent une contre-attaque. Désire vous remercier pour votre aide. Sans elle, je me rends compte que notre ligne aurait été sectionnée. Le 10e bat., sous les ordres du colonel Boyle, a mené l'assaut et effectué un travail splendide malgré de très lourdes pertes."

Pendant ce temps, les résultats de l'attaque allemande étaient graduellement portés à la connaissance des commandants du corps et de l'armée. De nouvelles troupes, tant françaises qu'anglaises, se dirigeaient vers le champ de bataille.

CHAPITRE IX

PROTECTION DU FLANC

VENDREDI, 23 AVRIL

Carte n° 2: Ypres 1915. Contre-attaques du 22 avril à 23 h. 50 et du 23 à 5 h. 25

Carte n° 8: Ypres 1915. Contre-attaques de l'après-midi du 23 avril
Croquis n° 2: Ypres 1915. Le front à minuit, 23-24 avril
(en regard de la page 312)

LA SITUATION GÉNÉRALE ET LE PLAN FRANÇAIS–LA BRÈCHE SUR LA DROITE FRANÇAISE PARTIELLEMENT FERMÉE PAR LE DÉTACHEMENT GEDDES–CONTRE-ATTAQUE PAR LA 1RE B.I.C. EN DIRECTION DE PILCKEM, CONJOINTEMENT AVEC LES FRANÇAIS–LA LIGNE À SAINT-JULIEN ET AU NORD-EST DE CE VILLAGE–PROPOSITION POUR AMÉLIORER LA POINTE–LA LIGNE JUSQU'AU CANAL–ATTAQUE BRITANNIQUE: 13E BRIGADE ET DÉTACHEMENT GEDDES, EN COOPÉRATION AVEC LES FRANÇAIS

LA SITUATION GÉNÉRALE ET LE PLAN FRANÇAIS

Une forte attaque de nuit, dirigée directement sur Ypres, à travers la brèche, aurait pu se terminer par un grand désastre. Mais une telle attaque était contraire à la tactique allemande et il n'y avait pas lieu de s'y attendre. Sans aucun doute, l'aurore allait amener une reprise de l'offensive; les contre-mesures adoptées, coûteuses mais efficaces, consistaient en des contre-attaques vigoureuses et opiniâtres avec toutes les forces disponibles.

Durant la nuit, il fut impossible d'obtenir aucune information précise au sujet de la droite française. On savait avant 21 h., le 22, que Pilckem était perdu, que les canons avaient été abandonnés et qu'il n'y avait, à l'est du canal, aucun corps constitué de troupes françaises. A la même heure, le général Smith-Dorrien fit savoir au G.Q.G. que la situation paraissait plutôt grave; une heure après, il suggérait que l'on insiste auprès du général Foch pour l'induire à rétablir la situation dans le secteur français. Jusqu'alors, le général Qui-

quandon (45e division) n'avait pu lancer qu'une contre-attaque, de Boesinghe en direction de Pilckem, avec six compagnies de la réserve. Un régiment d'infanterie et deux batteries de campagne étaient aussi en route pour le rejoindre; de plus, la 186e brigade territoriale, une brigade surnuméraire de la 87e division territoriale, en réserve du détachement, reçut ordre de se tenir prête à être transportée par autobus à Woesten, (1½ mille à l'ouest d'Elverdinghe) pour se mettre, elle aussi, à la disposition du général Quiquandon.

Vers minuit, le général Foch demanda au général Putz (détachement d'armée de Belgique), de s'assurer que la ligne occupée pourrait tenir, afin d'y organiser une base de départ pour une contre-attaque qui regagnerait le terrain perdu, et de lancer cette contre-attaque. Pour ce, il fit envoyer au général Putz la 153e division (20e corps, Xe armée) et il prévint la Xe armée que d'autres troupes pourraient être requises. En atendant, il proposait une autre contre-attaque à 4 h. 30, conjointement avec une avance franco-belge via Steenstraat; les Français marcheraient sur Pilekem et il fut entendu que les troupes canadiennes coopéreraient en partant du flanc anglais exposé,[400] pour attaquer en direction du nord.

Ayant étudié la situation, le général Foch en conclut qu'un rajustement du front canadien était devenu absolument nécessaire et inévitable, que l'attaque initiale se fût ou non étendue jusqu'à ce secteur, car elle l'avait laissé complètement à découvert. Son opinion, confirmée par l'information, incomplète et décevante, reçue de la IIe armée, était qu'un recul s'imposait; il fit savoir au général Joffre que les Canadiens avaient reculé sur Saint-Julien et qu'ils étaient revenus sur l'ancienne ligne dans la vallée du Stroombeck, près de la limite séparant les brigades. Cette méprise de la part du grand état-major français ne fut corrigée que dix-huit ans plus tard, après qu'elle eut été livrée à la publicité par l'"Histoire officielle française de la guerre".

LA BRÈCHE PARTIELLEMENT FERMÉE PAR LE

DÉTACHEMENT GEDDES

Un officier d'état-major canadien, en quête d'information, s'était rendu à motocyclette, avant minuit, sur la route Ypres-Pilckem et y avait trouvé une mitrailleuse française en action près de "Fusilier Farm". Les mitrailleurs lui dirent qu'ils occupaient la ligne de feu et que les Allemands étaient sur la crête, à 600 yards plus loin. De temps à autre, on voyait s'en élever, pour vérification, une fusée éclairante. Il n'y avait pas d'autres troupes entre "Hampshire Farm" et le canal, à la ligne de démarcation interalliée, ce qui représentait une brèche de 3,000 yards. Les 2e et 3e bataillons avaient traversé cette brèche à minuit. Au beau milieu et sous le couvert de "Hill Top Ridge", les 9e et 12e batteries de campagne (artillerie canadienne) et la moitié de la 11e, s'y étaient installées et entraient en action un peu avant minuit, sans se douter qu'il n'y avait personne entre eux et les Allemands retranchés à 1,000 yards plus au nord. Peu après, la 10e batterie, revenant de Saint-Julien, avait tout naturellement pris la route longeant "Hill Top Ridge" et, en tournant au sud, près de "Irish Farm", eut la surprise d'être arrêtée à la ligne de feu britannique, le long de la crête de S.-Jean, partie occupée par le 2/E. Kent et le 3/Middlesex (85e brig., 28e div.). Ces deux bataillons constituaient les seules troupes déployées pour couvrir Ypres. Avec le 5/King's Own Royal Lancaster et le 1/York & Lanc. (tous deux de la 83e brig.), ils étaient en réserve de corps d'armée lorsque la bataille commença, et le général Plumer les plaça à la disposition du général Alderson à 12 h. 30;[401] celui-ci, à son tour, donna ordre au plus ancien des commandants, le colonel A. D. Geddes, du 2/E. Kent, de prendre le commandement du détachement, de relier la 3e B.I.C. avec la droite des Français, et de refouler tout groupe ennemi qui pouvait avoir forcé la ligne.[404] En même temps, les deux compagnies détachées du 3/Middlesex furent envoyées pour garder les ponts flottants du canal et les passerelles du voisinage.[405]

C'est ainsi que fut constitué le détachement Geddes qui,

pendant les six jours suivants, opéra sous les ordres de la division canadienne comme une brigade mixte d'infanterie, portée parfois jusqu'à sept bataillons, et dont l'état-major consistait en un major de brigade, un officier subalterne et un peloton de cyclistes de la 28e division. On ne voit pas bien pourquoi le brigadier-général Mercer ne fut pas placé en charge de tout le secteur entre "Hampshire Farm" et le canal, ce qui paraissait la chose la plus logique. Il n'avait alors sous ses ordres que deux de ses bataillons et un état-major complet; il aurait donc pu facilement manoeuvrer plusieurs bataillons attachés. D'autre part, le colonel Geddes était un officier de carrière de l'armée active, breveté d'état-major, et ayant l'expérience de la campagne de 1914. Il est à remarquer que, durant toute la bataille d'Ypres, aucun bataillon de l'armée active anglaise ne servit dans la ligne sous les ordres d'un brigadier canadien.

Le colonel Geddes décida de fermer la brèche en s'établissant sur les deux extrémités pour, de là, se déployer vers le centre. En conséquence, il donna ordre au 2/E. Kent de partir de Wieltje en direction du nord-ouest, pour établir la liaison avec la gauche de la 3e B.I.C. et de se déployer vers la gauche tandis que le 3/Middlesex, moins deux compagnies, suivait la route La Brique-Pilckem et prenait contact avec la droite des Français qui devait se trouver aux alentours du village de Pilckem. De là, il se déployait vers la droite; le 5/King's Own se retranchait en réserve le long du sommet de "Hill Top Ridge", à l'est et à l'ouest du carrefour près de "View Farm" et le 1/York & Lanc. allait occuper la zone entre Wieltje et la ferme Mouse Trap.[418] Il installa son P.C. à S.-Jean et établit le contact avec les Q.G. de l'arrière de la 2e B.I.C. (Wieltje) dont il utilisa la section de signaleurs pour transmettre et recevoir les messages de la 1re division canadienne.

En vue de former un nouveau corps de réserve, le commandant de la 27e division, préalablement averti par le 5e corps d'armée que ses troupes seraient requises,[402] reçut à 1

h. 20, l'ordre de concentrer trois bataillons et demi aux alentours de Potijze.[406] Ceux-ci étaient le 4/R.B., le 2/D.C.L.I., le 9/R.S. et le 2/K.S.L.I. moins deux compagnies. Le 2/D.C.L.I. et le 9/R.S. reçurent ordre de partir immédiatement des baraquements en H.6, à un mille au N.-O. d'Ypres pour se joindre au restant des troupes se trouvant déjà près de Potijze. À leur arrivée, tous passèrent sous le commandement du lieut.-colonel H. D. Tuson (2/D.C.L.I.).[411] Cette brigade mixte, ainsi formée à la hâte,[420] serait tenue en réserve pour la contre-attaque canadienne projetée contre Pilekem et l'on ne pourrait s'en servir qu'après en avoir référé au 5e corps.[436] La 13e brigade (5e div., 2e corps) au repos après leur combat décimant à la cote 60 (Hill 60), était en réserve d'armée au sud de Vlamertinghe. Pour répondre à un appel d'urgence du général Putz, la 1re division de cavalerie (major-général H. de B. de Lisle) reçut l'ordre à 14 h., du sud de Poperinghe, de se déployer sur une ligne allant de Brielen, en traversant Elverdinghe dans la direction nord-ouest; le reste du corps de cavalerie, comme aussi la 50e division (Northumbrian)[708] arrivée en France entre les 18 et 20 avril et maintenant en réserve du G.Q.G. entre Steenvoorde et Cassel, c'est-à-dire de 15 à 20 milles à l'ouest d'Ypres, furent notifiés de se tenir prêts à marcher.

LA CONTRE-ATTAQUE PAR LA 1RE B.I.C.

La participation canadienne dans la contre-attaque fut discutée peu après minuit, à Vlamertinghe, par les généraux Plumer et Alderson. Ils y décidèrent que la 1re B.I.C. composée alors des 1er et 4e bataillons et ayant déjà reçu l'ordre d'avancer,[399] allait pousser vers le nord pour appuyer les Français qui avaient été priés de faire connaître l'heure et la direction du mouvement qu'ils projetaient.[400] À son retour au Château des Trois Tours, le général Alderson, considérant la position actuelle des Français comme des plus douteuses, envoya, à 1 h. 45, des instructions préliminaires au brig.-général Mercer:

"Traversez avec vos bataillons le pont de bateaux en C.19.c. (pont de Brielen); ils seront placés face au nord, le long de la voie passant par C. 19 et 20 (s'étendant sur 1,500 yards à l'est du pont de Brielen). Tenez la droite à l'ouest du Carrefour en C.20.c."[408]

À 3 h. 15, la tête de la colonne avait atteint le pont de Brielen; un quart d'heure plus tard, sur la route à l'est du pont, le brig.-général Mercer expliqua la situation aux commandants des 1er et 4e bataillons, les lieut.-colonels F. W. Hill et A. P. Birchall: le détachement Geddes avançait pour boucher la brèche entre les 1re et 3e brigades; les 2e et 3e bataillons étaient avec la 3e brigade dont la gauche se trouvait quelque part vers l'est; les Français étaient sur le canal; leurs positions à l'est de ce cours d'eau, pas plus que celles de l'ennemi, n'étaient bien connues; la brigade attaquerait. La liaison fut bientôt établie avec le 3/Middlesex, c'est-à-dire l'extrême gauche du détachement Geddes et, à 4 h. 15, l'ordre pour la contre-attaque fut reçu de la division; il faisait de la route de Pilckem la limite interalliée et se lisait comme suit:

"À 5 h., deux bataillons français livreront une contre-attaque sur Pilckem, leur droite appuyée sur la route Pilckem-Ypres. Vous coopérerez à cette opération en attaquant en même temps, tenant votre gauche sur cette route."[425]

La batterie mixte, composée de sections des 2e et 3e batteries de l'artillerie canadienne de campagne, qui avait pris position sur la berge occidentale du canal, à 500 yards au-dessus du pont de Brielen, sous le commandement du capitaine D. A. White, fut notifiée du plan d'attaque par la 1re B.I.C. Elle fut requise de fournir la protection d'artillerie nécessaire. Mais ces quatre pièces de 18 livres, ainsi que la 10e batterie A.C.C. actuellement en action à 700 yards au nord-ouest de Brielen et ressortissant directement à l'artillerie divisionnaire canadienne, étaient déjà en communication avec les Français et avaient convenu de les soutenir. De sorte que, en fait d'artillerie en liaison avec l'infanterie et disponible pour

soutenir l'attaque conjointe, il n'y avait que ces huit canons de 18 livres et les huit obusiers de 4·5 po. des 458e et 459e batteries d'obusiers de l'artillerie royale de campagne, à 800 yards à l'est de La Brique et à 500 yards au nord de Brielen.[426]

Un message au brig.-général Turner et au colonel Geddes les avertissait de prendre contact, si possible, avec l'attaque des Français et de la 1re B.I.C. et d'y coopérer.[429] À 6 h. 10, un officier d'état-major de la division (lieut.-colonel A. H. Macdonell) apporta un autre message au colonel Geddes:

"Il est de la plus grande importance que l'ennemi ne puisse percer entre la gauche de la 3e B.I.C. et les Français ou le canal. Si vous ne pouvez pas avancer, il faut vous retrancher sur la gauche de la 3e B.I.C."[438]

En arrivant, les 1er et 4e bataillons creusèrent des tranchées-abris le long de la route à l'est du pont de Brielen à 4 h. 30, le 4e bataillon, qui avait été en tête pendant la marche, se déploya en quatre vagues, directement en arrière de "Hill Top Ridge", pour attaquer sur un front de 200 yards, sa gauche suivant la route Pilckem-Ypres. Les compagnies B et D du 1er bataillon, en deux lignes, suivirent le 4e; les deux autres compagnies, tenues en réserve, creusèrent une tranchée le long du chemin de traverse, sur 200 yards de long et faisant face au nord. Au soleil levant, on put distinguer clairement, de l'autre côté de la vallée, l'ennemi travaillant à une ligne de tranchées précédée d'un réseau de fil barbelé; ils étaient le long de "Mauser Ridge",[437] à 1,500 yards de distance, et c'était là, précisément, le premier objectif. Tout était prêt à l'heure prescrite; le brig.-général Mercer était en communication avec les Français au canal; leur droite était supposée être sur la berge est et devant "South Zwaanhof Farm", mais il n'y avait aucun indice d'une attaque française. Toutefois, à 5 h. 25, le lieut.-colonel Birchall, présumant que l'action se déroulait derrière les arbres et les haies des fermes, à un mille sur sa gauche, donna l'ordre d'attaquer, de sorte que la com-

pagnie B se mit en marche à travers champs, ses sections déployées sur dix yards et se dépassant alternativement. Les cinq autres compagnies suivirent. Les vagues, progressant, passèrent par "Foch Farm", où le souper refroidi des fermiers était resté sur la table dans la cuisine, et les vaches attendaient dans la cour le garçon de ferme qui s'était enfui au moment de les traire. Comme ils arrivaient au sommet de la légère montée et qu'ils dépassaient l'abri des haies, près de la ferme, ils se trouvèrent en pleine vue de l'ennemi qui ouvrit immédiatement sur eux un feu rapide de fusils et de mitrailleuses, suivi par les obus qui martelèrent bientôt les lignes de tirailleurs. D'une éminence près de la ligne de réserve, le brigadier pouvait encore suivre "l'avance entière, effectuée dans l'ordre le plus parfait et comme au rassemblement" jusqu'au moment où la dernière compagnie eut disparu dans la poussière et la fumée.

Ils descendirent la pente opposée, les officiers et les hommes tombant à chaque bond sous le feu terrible des Allemands; les équipes de mitrailleuses du bataillon se frayèrent un chemin sur la droite, cherchant quelque abri d'où elles pourraient utiliser efficacement leurs pièces. Lorsque le commandant de la compagnie C du 4e bataillon fut blessé, le lieut.-colonel Birchall se mit lui-même à la tête de la compagnie. La droite, couverte par l'avance également déterminée de deux compagnies du 3/Middlesex traversa la dépression de terrain et grimpa l'autre talus jusqu'au remblai escarpé, à 400 yards de l'objectif, mais la gauche, où il n'y avait encore aucun signe de l'avance française,[440] était clouée au sol le long d'une rangée de saules étêtés qui marquaient le fond de la vallée.[441, 447]

Les deux compagnies de tête du 1er bataillon étaient échelonnées, légèrement en arrière du 4e; la cie A, sur la droite, perdit son commandant, le major D. M. Sutherland, blessé. Sur la gauche, le major A. E. Kimmins, commandant la compagnie B, fit des efforts répétés pour se mettre en communication avec les Français qui avaient été vus en petits

groupes derrière "Lancashire Farm", peu après le début de l'attaque; deux de ses agents de liaison furent tués en cherchant le contact à travers champs et, finalement, le major Kimmins tomba lui aussi. La progression fut arrêtée.

À 7 h. 30, pour pousser l'attaque, le lieut.-colonel Birchall demanda du renfort au lieut.-colonel Hill: la compagnie A du 1er bataillon avança immédiatement, suivie peu après de trois pelotons de la dernière compagnie. Ces troupes gagnèrent un autre 100 yards sur la droite, où le Middlesex parvint à s'emparer de "Turco Farm", ce qui permit à la compagnie B du 1er bataillon de s'étendre sur la gauche, tant et si bien qu'à 8 h. 30, les deux bataillons occupaient une ligne de 600 yards, de "Turco Farm" à la route Ypres-Pilckem, mais ils étaient encore entre 300 et 600 yards de l'objectif: impossible d'aller plus loin. La 2e batterie de campagne pouvait chasser, et le fit à coups de canon, les Allemands de "Turco Farm"; le Middlesex y entra à l'insu des canonniers canadiens et dut aussi se retirer sous ce bombardement qui continuait, mais huit pièces de 18 livres ne peuvent réduire au silence un mille de tranchées pleines de tirailleurs, et la longue suite de mitrailleuses, tirant à travers des crénaux, ne pouvait être détruite à un moment d'avis par huit obusiers de campagne.

Un peu avant, le brig.-général Mercer reçut du colonel Mordacq, en commandement de l'attaque française à l'est du canal, l'assurance optimiste qu'il avait déclenché cette attaque par bataillons successifs pour refouler l'ennemi vers le nord-ouest. Il expliqua: "Jusqu'à nouvel ordre, je tiendrai un bataillon en réserve, lequel marchera échelonné en arrière de la droite de ma ligne, pour garder le contact avec les deux bataillons canadiens. J'ai à ce moment (6 h. 45) trois bataillons et demi de zouaves à l'est du canal et deux bataillons, à l'ouest, sont prêts à traverser. Je voudrais que l'artillerie anglaise puisse se mettre rapidement en batterie; le bombardement allemand diminue."[442] Mais comme, à 8 h. 30, l'attaque en question n'était toujours pas visible, le brig.-général Mer-

cer, après avoir communiqué avec le Q.G. de la division,[448] ordonna aux 1er et 4e bataillons de se retrancher[478] et de se maintenir sur le terrain conquis;[481] en cas d'une avance des Français, les deux bataillons coopéreraient.[454] Cette décision fut influencée par un rapport de l'officier de liaison attaché à la 87e division territoriale française, qui réitéra la déclaration qu'il n'y avait aucune unité constituée à l'est du Canal; il ajoutait que les contre-attaques contre Steenstraat et Het Sas avaient échoué; qu'il n'y avait plus de réserve et que "les troupes, souffrant des effets des gaz asphyxiants, ne peuvent opposer qu'une faible résistance".[444] Pour soutenir la gauche canadienne et rendre la nouvelle ligne tenable, on demanda aux Français de combler le vide entre leur droite et la gauche de la 1re B.I.C.[460] C'est ce que fit le 2e Zouaves à 9 h. 25, au moyen d'une avance locale,[445, 465] mais il était passé midi lorsque la liaison fut établie en première ligne.[481]

Pendant ce temps, la 186e brigade territoriale française, (colonel Marcieu) fut envoyée, en autobus, pour occuper la 3e ligne G.Q.G. sur le front français (Brielen-Pypegaale) et fut gardée là en réserve durant toute la bataille.

LA LIGNE À SAINT-JULIEN ET AU N.-E. DE CE VILLAGE

Pourtant, la ligne n'était pas continue le long des sept mille yards entre l'ancienne gauche des Canadiens et la nouvelle droite française. Pour ajouter encore à l'élément d'incertitude quant aux conditions sur le front français,[450] des informations reçues indiquaient que les Allemands se préparaient à lancer une attaque de "Kitchener's Wood" en direction de Saint-Julien; à 8 h., le 2e bataillon fit rapport que des renforts, soit de 500 à 1,000 hommes, étaient arrivés dans les tranchées en face de sa compagnie de droite;[453] à 9 h. 30, un corps de troupes de 2,500 hommes fut aperçu se massant au nord du bois. Des colonnes de camions-automobiles transportant de l'infanterie se dirigeaient de Langemarck vers le sud-est pour jeter des troupes fraîches dans tous les espaces de mort-terrain. Les Allemands, qui avaient pénétré dans les

maisons de Keerselaere, avaient évidemment été renforcés; on estimait maintenant leur nombre à 200. Sous le feu, les pertes devinrent si lourdes que la compagnie de gauche du 13e, avec la compagnie B du 2/E. Kent finirent par abandonner la redoute sur la route, à 9 h., tel que déjà relaté. Le besoin de renforts se faisait de plus en plus pressant, car les seules réserves sur le front de la 3e B.I.C. consistaient en deux compagnies dans la ligne G.Q.G.; quant à la 2e B.I.C., elle en manquait totalement. C'est pourquoi, à 9 h. 20, le général A'lderson demanda deux bataillons de la réserve du corps d'armée, à Potijze;[463] en dix minutes sa requête fut accordée;[466] le 2/D.C.L.I. et le 9/R.S. (tous deux de la 27e div.) furent désignés; il leur donna ordre de se rendre à la ferme Mouse Trap et de s'y mettre à la disposition du brig.-général Turner.[471] Dans l'attente d'une poussée vers le sud-est, derrière la ligne de feu, la réserve du 15e bataillon fut envoyée pour contenir l'ennemi en arrière du 13e et, à 10 h. 20, le major Marshall réinstalla trois pelotons et une mitrailleuse pour se retrancher face au nord-ouest, près du moulin à vent.[468]

La gauche des pelotons de soutien du 15e bataillon, sur la crête de Gravenstafel, était proche sans toutefois être en liaison avec la droite du 7e bataillon qui, avec les compagnies voisines de la garnison de Saint, Julien, furent soumises toute la journée à un violent bombardement. À 16 h., le lieutenant D. M. Mathieson et un détachement de la 2e compagnie du Génie canadien, relevés au pont du canal par la 1re compagnie du Génie canadien, vinrent se mettre à la disposition du lieut.-colonel Hart McHarg pour aider à la pose du fil barbelé, consolider une ligne et s'assurer un emplacement avantageux pour une tranchée permanente.[502] Le colonel et le lieutenant, accompagnés du commandant en second, le major V.W. Odlum, partirent pour reconnaître le terrain en avant.[469] Ils avancèrent d'environ 300 yards, descendant la pente jusqu'aux Maisons en ruine de Keerselaere, lorsque, tout à coup, ils aperçurent, par les fenêtres donnant à l'ouest, des Allemands dissimulés derrière les haies à moins de 100 yards de

distance. Le groupe, qui avait été observé depuis son départ de la ligne, devait alors faire demi-tour. À peine avait-il quitté l'abri des maisons que l'ennemi ouvrit un feu rapide; le major tomba dans un trou d'obus, le colonel s'écroula sur lui, le ventre percé d'une balle. Le major Odlum, se dégageant, laissa le lieutenant Mathieson en charge du blessé et regrimpa le talus en rampant. Il envoya alors le médecin du bataillon, le capitaine G. H. R. Gibson, accompagné du sergent J. Dryden. Ils firent un pansement sommaire et demeurèrent avec leur patient jusqu'à la nuit, alors que les brancardiers régimentaires vinrent enlever leur colonel qui mourut le lendemain à Poperinghe, comme il s'y attendait. C'était un officier plein de sang-froid, à la fois prudent et courageux. Sa perte fut un rude coup, surtout dans un moment aussi critique.

PROPOSITION POUR AMÉLIORER LA POINTE

Le commandant de Saint-Julien tint la 3e B.I.C. au courant des événements se déroulant dans son secteur.[462] À 10 h. 50, il annonça que les ennemis étaient de plus en plus nombreux et qu'il était "convaincu qu'il fallait agir de toute urgence"; s'il ne devait pas recevoir d'aide, il lui faudrait retirer sa gauche, trop exposée, de la ligne initiale dans les tranchées à Saint-Julien; à moins d'une puissante contre-attaque, pour laquelle il n'avait pas d'effectifs, le recul était inévitable.[472] Il envoya le capitaine Clark-Kennedy,[461] qui était revenu des lignes du 13e, pour expliquer personnellement la position au brig.-général Turner, lequel discuta la situation par téléphone avec le Q.G. de la division. L'improbabilité de voir rétablir dans une période de temps raisonnable l'ancienne ligne française, porta le commandant de la division à suggérer, à 11 h. 03, de retirer le 13e bataillon des vieilles tranchées et d'établir une nouvelle ligne depuis la gauche du 15e jusqu'au 7e bataillon.[474] Étant donné que la ligne proposée serait sur une pente faisant face à l'ennemi et exposée au feu direct de l'artillerie, le lieut.-colonel Loomis aurait préféré employer les deux compagnies du 14e bataillon[517] et deux compagnies

du 9/Royal Scots, qui lui avaient été promises, pour refouler les Allemands à l'ouest de la route Saint-Julien-Poelcappelle, mais le plan ne comportait pas de contre-attaque à ce point;[483] en effet, à peine les deux compagnies du Royal Scots étaient-elles venues se mettre à sa disposition, qu'il recevait ordre de les renvoyer parce qu'elles devaient être utilisées dans une autre attaque conjointe franco-britannique, plus à l'ouest.

Toute la journée, Saint-Julien et les tranchées qui en défendaient les approches furent soumis à un violent bombardement d'artillerie et il semblait évident qu'une attaque était imminente;[498] quatre fois de suite les Allemands tentèrent de quitter leurs tranchées pour se lancer à l'assaut, et chaque fois ils furent repoussés par la fusillade et les mitrailleuses, à la suite de quoi le bombardement reprit de plus belle. Au début de l'après-midi, une soixantaine de soldats ennemis, avec une mitrailleuse, parvinrent à se frayer un chemin jusqu'à un bâtiment en ruine, directement en arrière de la tranchée du 13e, mais le feu d'une mitrailleuse, adroitement placée, les en chassa. Puis on prit des dispositions pour retraiter dès la nuit tombée, comme l'avait suggéré le général Alderson.[482] À 20 h. 10, le lieut.-colonel Loomis soumit un croquis des retranchements proposés qui, en prolongeant la nouvelle tranchée du 7e bataillon,[506] relierait sa garnison de Saint-Julien à la gauche du 15e bataillon, dans l'ancienne ligne.[519]

LA LIGNE JUSQU'AU CANAL

Entre Saint-Julien et "Kitchener's Wood", les deux compagnies détachées du 3e bataillon firent de leur mieux pour renforcer et consolider leur position, tâche difficile et lente sous le harassement de la fusillade et des pièces de campagne et avec des pertes toujours plus grandes. La compagnie B du 2e bataillon se maintint sur une défensive agressive, sans se laisser décourager par les obus, mais arrêtant efficacement l'ennemi par un tir bien ajusté. Les 10e et 16e bataillons protégèrent une corvée de démolition pendant qu'elle détruisait les munitions de la 2e batterie d'artillerie lourde London

abandonnée; ils maintinrent leurs patrouilles dans le bois pour tenir le contact avec l'ennemi. La compagnie C du 2e bataillon se retrancha entre "Juliet Farm" et "Oblong Farm", où elle installa une mitrailleuse du 16e bataillon, pour couvrir l'aile gauche flottante, avec l'ennemi en nombre à une distance de 150 yards.

Après la formation du détachement Geddes, le brig.-général Turner se trouva responsable du flanc jusqu'à "Kitchener's Wood" inclusivement, ce qui, en comptant son ancien front de 2,000 yards, représentait un total de 6,000 yards.[435] À ce moment, l'extrême gauche de la 3e B.I.C. tenait les tranchées derrière la ligne G.Q.G. à plus de mille yards au sud-ouest du bois, à "Hampshire Farm", où la compagnie A du 14e était en contact avec l'ennemi; 500 yards à droite, la ligne G.Q.G. passant par la ferme Mouse Trap fut occupée à 8 h. 30 par le 3e bataillon moins les compagnies C et D,[443] et là où la ligne s'incurvait vers le sud, traversant la route Wieltje-Saint-Julien, se trouvaient en réserve les compagnies C et D du 14e bataillon. À 9 h., ces deux compagnies furent mises à la disposition du commandant du 16e bataillon comme soutien et comme renfort au besoin, pendant la consolidation de la nouvelle ligne en face du bois. Elles avancèrent vers "Juliet Farm", mais la violence du bombardement les obligea à retraiter pour éviter des pertes inutiles. À la nuit tombante, elles furent envoyées à Saint-Julien où elles arrivèrent à 22 h., en charge du commandant en second, le lieut.-colonel W. W. Burland.[517]

La compagnie A du 14e, après avoir passé dix heures dans les tranchées rudimentaires de "Hampshire Farm", encore occupées par un certain nombre de soldats du 7e Zouaves fut ravie de voir des troupes anglaises arriver à la rescousse dans le brouillard du matin. C'était le 2/E. Kent (moins la compagnie de Tomlinson) qui avait reçu instructions, à 4 h., de quitter ses positions, au-dessus de Saint-Jean, pour trouver et prolonger la gauche de la 3e B.I.C.,[433] après avoir perdu plus de quatre-vingts hommes en avançant à dé-

couvert et trouvant qu'il y avait une brèche sur la droite, vers le bois, les trois compagnies furent disposées, par le major R. E. Power, dans la ligne G.Q.G., entre la ferme Mouse Trap et la compagnie A du 14e bataillon,[446] dont la gauche resta exposée pendant douze autres heures des plus précaires. Les détachements de Zouaves et d'Algériens qui étaient restés dans la ligne canadienne durant la nuit, n'ayant plus ni munitions ni rations, furent rappelés ou renvoyés vers midi pour rejoindre leurs unités à l'ouest du canal.[487]

Les autres unités du détachement Geddes progressèrent également, mais ne parvinrent quand même pas à fermer complètement la brèche de 1,000 yards entre "Hampshire Farm" et la 1re B.I.C. à l'attaque[433] Le 5/King's Own avança le long de la route allant de La Brique vers le nord et se retrancha perpendiculairement à ladite route, sur un front de 600 yards, au carrefour, derrière "Hill Top Ridge", en liaison avec le Middlesex sur la gauche, mais sans contact sur la droite. Le 3/Middlesex, moins deux compagnies, participait, comme il a déjà été dit, à l'attaque de la 1re B.I.C., sur la droite. Le 1/York and Lanc. se déploya en plein champ, à 500 yards au nord de Wieltje, vers 5 h., et y demeura en réserve.[446]

ATTAQUE BRITANNIQUE : 13e BRIGADE ET DÉTACHEMENT GEDDES, EN COOPÉRATION AVEC LES FRANÇAIS

On ignorait alors que le duc Albrecht avait donné ordre à ses troupes de s'emparer d'Ypres le 23, mais il devint bientôt de plus en plus évident, par les messages reçus, qu'une contre-attaque quelconque, lancée à la hâte, ne pourrait pas chasser l'ennemi des sept milles carrés qu'il avait pris aux Français. Une reconnaissance aérienne confirma les rapports des troupes de terre, à l'effet que les Allemands consolidaient rapidement leur position. Il y avait déjà une tranchée de 2,500 yards de long, depuis le ponceau sur le Lekkerboterbeek, sur la route Saint-Julien-Poelcappelle, jusqu'à "Kitchener's Wood", et une ligne de feu avec réseau de fil de fer, partant

du bois le long de “Mauser Ridge”, puis suivant le canal, renforcée par les fermes fortifiées le long du parcours. Il y avait aussi une nouvelle tranchée de soutien de 2,000 yards, encerclant Langemarck en arrière et suivant la crête de Pilckem vers l’est. La zone capturée fourmillait d’Allemands creusant avec ardeur; le bombardement, tout le long du front canadien, indiquait que des batteries d’artillerie avaient été avancées durant la nuit et qu’elles ne manquaient ni de canons, ni de munitions. Les ordres émis par le général Foch montraient clairement qu’il était bien décidé à reprendre le terrain perdu et, comme les réserves britanniques dans le Saillant avaient été à peu près toutes utilisées pour établir le nouveau flanc jusqu’au canal, il fallait trouver des troupes fraîches pour coopérer avec l’avance française.[459] Toutefois, le flanc canadien, très long, n’était pas encore établi de façon satisfaisante et les Français, trouvant le support de l’artillerie insuffisant, reçurent ordre d’arrêter et de creuser des tranchées reliées aux tranchées canadiennes; en conséquence, leur attaque fut différée jusqu’à 15 h.[489]

À 8 h. 30, la IIe armée releva de sa réserve d’armée la 13e brigade (brig.-général Wanless-O’Gowan) et l’envoya au général Plumer.[456] Celui-ci, mis au courant de la situation à la jonction des Français et des Canadiens, mit cette brigade à la disposition du général Alderson, en spécifiant qu’il devait “s’efforcer de refouler l’ennemi vers le N.-E., sur le côté est du canal, en coopération avec les Français”.[476] La remise de l’attaque par les Français eut son avantage, la 13e brigade pouvant être en position avant l’après-midi.

Pendant ce temps, aucun autre mouvement de troupes ne se manifestait dans le secteur avant, ni chez les Anglais, ni chez les Canadiens, qui tous attendaient l’action des Français ou des Allemands.[495] Le commandant en chef des troupes britanniques rendit visite au général Foch à Cassel. Celui-ci déclara qu’il avait demandé des renforts considérables pour rétablir l’ancienne ligne; le général Putz avait reçu déjà trois bataillons et trois batteries[470] de la côte et une division de

troupes fraîches était en route. Sir John French consentit à coopérer, mais en stipulant que si la position n'était pas rétablie dans une limite de temps raisonnable, il lui serait loisible de se retirer du Saillant. Il craignit qu'une nouvelle poussée allemande à Steenstraat ne parvint à percer entre les Français et les Belges.

On a su depuis que ses appréhensions étaient bien fondées, car l'histoire allemande de la guerre dit comment le duc Albrecht, encouragé par le succès du premier jour de la bataille, se rendit compte que le premier objectif fixé, c'est-à-dire le Canal de l'Yser, pouvait maintenant être élargi; et comment, le matin du 23 avril, il donna instructions de continuer l'attaque en direction de Poperinghe. Le *XXIIIe corps de réserve* devait traverser le canal sur le front français à Boesinghe et vers le nord, pendant que le *XXVIe corps de réserve,* sa droite appuyée au canal, foncerait vers le sud dans le flanc canadien et chasserait les Anglais du front du *XXVIIe corps de réserve.* Dans la matinée, les vigoureuses contre-attaques empêchèrent l'exécution des mouvements ordonnés et, plus tard dans la journée, le haut commandement intervint, avisant le duc Albrecht que, pour le moment, il n'était pas question de Poperinghe, le seul objectif en vue étant l'aplatissement du Saillant d'Ypres.

En retournant à Hazelbrouck, où était établi son Q.G. avancé, sir John French décida de continuer à renforcer la IIe armée et donna au général Smith-Dorrien la 50e division (Northumbrian), alors près de Steenvoorde, pour aider les Français soit à contenir l'ennemi, soit à rétablir la ligne. La brigade York and Durham, de cette division, fut envoyée en toute hâte à Vlamertinghe, par autobus,[477] comme réserve du 5e corps.[490] Le corps de cavalerie, se rassemblant près de Poperinghe,[464] fut aussi placé sous les ordres de la IIe armée; la 1re division de cavalerie devait se tenir au courant des événements à Boesinghe et Lizerne et couvrir la gauche, sur la ligne Elverdinghe-Woesten; le reste constituait une réserve mobile .[480]

Anticipant d'autres réquisitions de troupes, sir John French ordonna aux 10e et 11e brigades (4e division britannique), en repos à Bailleul après un long hiver passé dans les tranchées, de se tenir prêtes à remonter vers le nord. Il en fit autant pour la division Lahore[708] du Corps hindou, cantonnée à Merville.[555]

Les ordres d'opérations français, par le général en chef du groupement d'Elverdinghe, furent émis à 13 h. 20:[485]

"(i) Les Allemands semblent, pour le moment, avoir épuisé leurs munitions.

(ii) L'heure d'une contre-attaque générale est venue.

(iii) En conséquence, le colonel commandant la 90e brigade (colonel Mordacq) avec toutes les troupes dont il dispose, attaquera sur le front Boesinghe-Pilckem, à l'est du canal, sa droite appuyée sur la route Ypres-Pilckem, en liaison intime avec l'armée britannique.

(iv) À notre droite, les Anglais, prévenus de notre attaque, se portent sur Langemarck.

(v) Le colonel Fracque, disposant de toute l'artillerie sur la rive occidentale du canal, et de l'artillerie britannique placée au nord-ouest d'Ypres, fera une préparation sérieuse de 3 minutes et ouvrira un tir de barrage en avant de l'infanterie pour faciliter sa progression.

L'attaque déclenchera à 15 h.

À la même heure, l'artillerie allongera le tir."

L'artillerie britannique au nord-ouest d'Ypres, qui coopérait avec les Français, était la Ire brigade de l'artillerie de campagne canadienne, qui avait maintenant 3½ batteries en action, car, au cours de l'après-midi, les 1re et 4e batteries et une section de la 11e s'étaient établies sur des positions près de la batterie mixte (2e/3e) et à l'ouest du pont de Brielen. Les autres batteries anglaises, à l'ouest du Canal, tiraient face au front canadien. C'était la 459e batterie d'obusiers R.F.A., les 75e et 365e batteries R.F.A. (28e D.A.) et la 10e batterie A.C.C. L'artillerie du colonel Fracque, quoique supposée inclure "toute l'artillerie de la rive occidentale du canal", ne comprenait, en réalité, que, quelques batteries françaises, car

presque tous les canons des 45e et 48e divisions avaient été perdus, et les trois batteries arrivées de Nieuport étaient en action contre Steenstraat.

Les ordres écrits, pour les Anglais, furent émis par le général Smith-Dorrien à 14 h. 40; une attaque générale, sous le commandement du brig.-général Wanless-O'Gowan serait livrée entre "Kitchener's Wood" et le canal, en passant par la ligne existante, en direction de Pilckem. Ce dernier avait reçu des instructions verbales du général Alderson deux heures auparavant, au Château des Trois Tours, en présence des commandants de l'armée et du corps.

L'ordre écrit pour l'attaque, émis par la division canadienne à 13 h. 30, se lisait comme suit:[486]

"La 13e brig. d'inf. a été placée sous les ordres du général commandant la division canadienne. Elle avancera à l'est du canal, via le pont en C.19.c (pont de Brielen); elle s'y formera en ordre de bataille et attaquera en direction de Brielen, ayant sa droite sur la route Pilckem-Ypres. Les deux bataillons en réserve du détachement Geddes (5/K.O. et 1/Y. & L.) et les deux bataillons de la 27e division (2/D.C.L.I. et 9/R.S.) s'assembleront et attaqueront à l'est de la route Pilckem-Ypres, leur gauche appuyée à la route. L'attaque commencera à 15 h. 30. Les deux bataillons de la 27e et les deux bataillons du colonel Geddes se conformeront strictement aux mouvements de la 13e brigade. Les troupes de la 1re B.I.C. et le détachement du colonel Geddes occupant les tranchées achevées aujourd'hui suivront l'attaque ci-dessus en autant qu'ils maintiendront une garnison suffisante pour la défense de ces tranchées. Après la capture de la ligne Pilckem, la progression continuera et l'ancienne ligne française sera réoccupée."

Le fait que la 13e brigade reçut l'ordre d'attaquer dans un secteur déjà assigné aux Français, peut être attribué à la détermination du haut commandement britannique de cimenter la jonction interalliée. Lorsqu'il émit son ordre d'opération, le général Alderson n'avait pas encore reçu celui des Français, mais la différence de 30 minutes dans l'heure

zéro fut délibérément maintenue jusqu'à peu avant cette heure, et elle fut alors augmentée à 45 minutes par des messages téléphoniques qui retardèrent le moment jusqu'à 15 h. 45. Le brigadier-général Mercer reçut ordre de coopérer dans l'attaque française au fur et à mesure qu'elle se développerait[484] pour, ensuite, laisser passer la 13e brigade à travers sa ligne.[493]

Le colonel Geddes, servant nominalement sous le brig.-général Wanless-O'Gowan, mais, en réalité, responsable du front de l'est, désigna pour l'attaque les 9/Royal Scots, 2/D.C.L.I., 1/Y & L. et 2/E. York[467] dans cet ordre, en partant de la droite, chacun de ces bataillons couvrant un front de 500 yards. Ils devaient opérer à l'est de la route de Pilckem, en se conformant strictement aux mouvements de la 13e brigade; le 2/E. Kent maintiendrait le contact avec la 3e B.I.C.; le 5/King's Own suivrait l'attaque en réserve, et plus tard le 3/Middlesex deviendrait réserve à son tour.[496] La 3e B.I.C. devait avancer sur la droite des troupes d'attaque si les développements justifiaient une telle mesure; les 2e, 3e et 14e bataillons furent avertis en conséquence de se tenir prêts à marcher.[512] Le 4e R.B. fut transféré de la réserve du corps à la 3e B.I.C.,[488] en remplace ment des 2/D.C.L.I. et 9/R.S., rappelés pour l'attaque; si bien que seul le 2/K.S.L.I. (moins deux compagnies) demeura en réserve du corps.

À 15 h. 45, la 13e brigade envoya un message à la 1re division canadienne, disant qu'il était impossible de commencer l'attaque avant 16 h. 15;[497] elle avait suivi, pendant cinq milles, une route détournée, au nord de Vlamer-tinghe, puis vers l'est, à travers le secteur français jusqu'au pont de Brielen et avait été retardée, chemin faisant, par les troupes françaises. Quoiqu'il se fût mis en chemin à 9 heures et que l'ordre d'attaquer eût été donné avant 13 heures, le brigadier décida qu'avant de combattre, ses hommes devaient manger; il déclara que le temps alloué n'était pas suffisant. Il est probable qu'en émettant les ordres, l'état-major canadien s'était basé sur le fait que la 1re B.I.C. (moins 2 bataillons), dont les

hommes étaient bien dispos, mais marchaient dans l'obscurité, avait parcouru le même chemin en quatre heures. Il fallait inévitablement différer l'attaque et il était 16 h. 25 lorsque les bataillons de tête se mirent en marche.

Pendant que le rassemblement de sa brigade se poursuivait, le brig.-général Wanless-O'Gowan alla personnellement reconnaître le terrain. Il en conclut qu'une brèche complète existait entre la gauche de la 1re B.I.C. et le canal. Il disposa sa propre brigade pour l'attaque, avec le 2/K.O. S.B. et le 1/R.W.K. en première ligne et le 2/K.O.Y.L.I. en soutien face au nord, entre la route de Pilckem et le canal. Il garda le 9/London en réserve à l'ouest du canal. L'autre bataillon de la brigade, le 2/W. Rid. n'y était pas, ayant été laissé en réserve de la 5e division à l'étang de Zillebeke. Mais même en l'incluant, la brigade, qui avait perdu 1,300 hommes et 62 officiers en s'emparant de la cote 60 (Hill 60), comptait à ce moment moins de 3,000 hommes, mais ils étaient tous pleins de courage en dépit des moments durs qu'ils venaient de traverser.

Les Allemands avaient reçu de nombreux avertissements au sujet de l'attaque imminente; en effet, à 14 h. 45, les 11e et 12e batteries A.C.C. et les 122e et 123e batteries d'artillerie lourde, prévenues que l'assaut aurait lieu à 15 heures, mais ignorant le contre-ordre, ouvrirent le feu. Plusieurs batteries des 27e et 28e divisions tirèrent aussi.[535] Lorsque la 13e brigade, à 16 h. 25, avança à l'attaque, de la route partant du pont de Brielen vers l'est, il y eut peu ou point de support d'artillerie et les Allemands déclenchèrent un feu violent sur les bataillons dès qu'ils furent en vue. Sur la gauche, le 2/K.O.S.B. et le 1/R.W.K., tout d'abord en mort-terrain, progressèrent avec succès jusqu'au moment où ils arrivèrent en ligne avec la droite des Français sur le canal; tout à coup, un bataillon du 3e Zouaves, pour qui l'heure zéro avait été fixée à 17 heures, s'élança à la charge en travers du front de la 13e brigade qui avançait elle aussi.[500] La confusion fut évitée, en grande partie, par le changement de direc-

tion en demi-conversion à droite par les deux bataillons, sans arrêter leur marche en avant. Le 1/R.W.K., sur la gauche, suivit avec les Zouaves une ligne le long de la route allant de "Fusilier Farm" vers le nord-ouest;[507] son voisin, le 2/K.O.S.B., atteignit les tranchées de gauche de la 1re B.I.C. et quelques-uns de ses membres, avec des hommes des 1er et 4e bataillons, gravirent en partie le talus.[503] Peu après, les 2/E. York et 1/Y. & L. avancèrent à hauteur des 1er et 4e bataillons;[508] l'élan accru les porta jusqu'à 200 yards de la tranchée allemande, avec les survivants des compagnies du Middlesex, en dépit de la fusillade et des mitrailleuses tirant à bonne portée.[504] Un petit détachement du East Yorkshire se rendit même à 30 yards de l'ennemi. Simultanément, le 9/R.S. (moins deux compagnies qui étaient encore à Saint-Julien) et le 2/D.C.L.I. prirent aussi part à l'attaque; le premier dépassa la gauche de la compagnie A du 14e bataillon, à "Hampshire Farm", mais le feu des mitrailleuses était si intense, surtout vers la droite, qu'il recula et prit une position en échelons à 300 yards en arrière. Le D.C.L.I. partit du voisinage de Wieltje à 16 h. 15, grimpa "Hill Top Ridge" et perdit contact avec le 9/R.S. en descendant la pente opposée. Il réoccupa finalement "Turco Farm",[509] le seul endroit protégé contre la fusillade et les mitrailleuses dont le feu balayait sans répit toute la vallée. Au crépuscule, le lieut.-colonel A. P. Birchall fut tué, comme il se rendait à la ligne de feu pour y préparer la relève de ses hommes. Il fallut attendre la nuit pour commencer à consolider la ligne ou à démêler les unités. Les pertes étaient nombreuses parmi les officiers; sur le versant nord et dénudé de "Hill Top Ridge", ainsi que dans la vallée, gisaient, épars, les hommes de deux bataillons canadiens et de six bataillons anglais; beaucoup étaient morts, mais bien plus nombreux étaient les blessés; quant aux survivants, ils étaient à ce point désorientés que certains d'entre eux s'aperçurent, lorsque le jour parut, qu'ils creusaient en faisant face à la mauvaise direction.

Mais la grande crainte du général Alderson, qu'une route

pourrait être ouverte par l'ennemi le long du canal jusqu'à Ypres, avait été dissipée en grande partie[523] par l'avance de la 13e brigade; celle-ci se consolidait maintenant et gardait la jonction avec les Français.[505] En remerciant le brig.-général Wanless-O'Gowan pour sa vaillante et précieuse intervention, il écrivit: "Les mots ne sauraient exprimer ce que les Canadiens doivent à la 13e brigade pour sa magnifique attaque et la façon dont elle rétablit la confiance." Mais les Canadiens dans la ligne de feu, depuis "Kitchener's Wood" jusqu'à Gravenstafel, ignoraient tout ceci; leurs pensées se portaient vers ce qui les attendait sur leur propre front.

CHAPITRE X

LA BATAILLE DE SAINT-JULIEN COMMENCE

SAMEDI, LE 24 AVRIL

Carte n° 4: Ypres 1915. Les Allemands attaquent le 24 avril avant midi.
Carte n° 5: Ypres 1915. Les Allemands attaquent le 24 avril après midi.
Croquis n° 3: Ypres 1915. Le front à minuit les 24-25 avril
(en regard de la page 372)

LES ALLEMANDS PROJETTENT UNE AUTRE ATTAQUE AVEC GAZ–UNE NUIT DE TRAVAIL SUR LE FRONT CANADIEN–L'AURORE D'UNE JOURNÉE MÉMORABLE ET TERRIBLE–LES RÉSERVES LOCALES AVANCENT POUR RÉPARER LA BRÈCHE–LA POINTE DÉBORDÉE, LA CRÊTE RÉSISTE–LE BROUILLARD DE GUERRE–RÉSERVES BRITANNIQUES ET RENFORTS–LE BROUILLARD S'ÉPAISSIT–LA LUTTE POUR SAINT-JULIEN ET "LOCALITY C"–LA 3E B.I.C. RETRAITE SUR LA LIGNE G.Q.G.–INTERVENTION FORTUITE MAIS OPPORTUNE DE BATAILLONS ANGLAIS–LA 2E B.I.C., ESPÉRANT DE L'AIDE, TIENT BON–UNE ATTAQUE ALLEMANDE REPOUSSÉE–L'ATTAQUE BRITANNIQUE DIFFÉRÉE POUR REPRENDRE S.-JULIEN–SUR LE FRONT FRANÇAIS–DISPOSITIONS PRISES POUR COMBLER LA BRÈCHE À SAINT-JULIEN.

LES ALLEMANDS PROJETTENT UNE AUTRE ATTAQUE À L'AIDE DES GAZ

Le haut commandement britannique était convaincu que les Allemands continueraient l'offensive: la prochaine attaque pouvait être soit un coup porté au côté sud-est du Saillant près de la cote 60 (Hill 60), soit une poussée contre l'autre berge du canal, aux fins de diviser les forces belges et françaises à Steenstraat et Lizerne, ou encore une avance en direction du sud de la brèche déjà ouverte. Il y avait aussi la possibilité d'une opération combinée. La première éventualité empêchait d'affaiblir la ligne en retirant d'autres troupes des 5e, 27e et 28e divisions (britanniques); la deuxième, plus probable, demandait la présence continue du corps de cavalerie britannique derrière la droite des Français,[555] car si elle réussissait, la position, qui n'était que précaire, devenait dé-

sespérée; il fallait faire face à la troisième, la plus certaine, par une résistance des plus vigoureuses et en employant toutes les réserves disponibles.[514]

Avec trois fronts d'attaque possibles, l'ennemi, ayant l'initiative et la grande prépondérance d'artillerie comme il a été expliqué déjà, pouvait développer à volonté n'importe lequel de sept projets différents. La méthode anglaise, reprise de 1914, consistait à déconcerter et à distraire par de vigoureuses contre-mesures, à frustrer les entreprises coordonnées et synchronisées, par des attaques d'infanterie calculées pour limiter les visées et réduire l'effet, même au prix de grands sacrifices et sans beaucoup d'espoir de succès loca1.[555] C'est pourquoi, pour protéger le Saillant ainsi que les hommes et les canons qui s'y trouvaient, autant que pour gagner du temps, afin de permettre aux Français de reconquérir leurs positions perdues, des bataillons anglais furent lancés l'un après l'autre dans la mêlée. Parfois ils étaient seuls, parfois par groupes de deux ou par brigades, mais toujours sous un terrible déluge d'obus et à travers la plaine dénudée, où la fusillade et les mitrailleuses en fauchaient des rangs entiers.

Les contre-attaques du 23 avaient arrêté le centre du duc Albrecht dans les positions gagnées à l'aide des gaz le soir précédent. La droite de ce centre avait terriblement souffert du feu précis des batteries anglaises et canadiennes sur la berge ouest, et l'avance en direction du sud, pour s'emparer d'Ypres, avait été devancée. Sur sa gauche, le déploiement le long de la vallée du Stroombeek (où l'Allemand, avec son esprit logique, devait s'attendre à un recul pour de bonnes raisons tactiques) fit comprendre que pour "bouter" les Alliés hors du Saillant, il faudrait une attaque de grande envergure et soigneusement préparée. C'est pourquoi il projeta une nouvelle décharge de gaz et assembla vingt bataillons de troupes fraîches durant la nuit du 23 au 24. À l'aube, ils allaient par des attaques convergentes, écraser, comme dans des tenailles, les anciennes et les nouvelles lignes canadiennes puis, poussant en direction du sud, en plein coeur du Sail-

lant, ils détruiraient ce rempart et obligeraient les Alliés à abandonner Ypres.

Les opérations vers l'ouest, de l'autre côté du canal, devaient être continuées pour élargir la tête de pont; le premier objectif était la capture de Lizerne par le *XXIIIe corps de réserve* qui serait suivie de la prise de Boesinghe, Zuydschoote et Pypegaale. Une fois ce programme achevé, la ligne de retraite pouvait être coupée à Vlamertinghe, par un mouvement enveloppant venant du nord, pendant que le Saillant même était envahi. Ainsi, le plan général, quoique de caractère apparemment divergent au début, était en réalité convergent dans son ensemble.

Sur le front sud, la *52e division de réserve,* la droite du *XXVIe corps de réserve* défendrait la ligne le long de "Mauser Ridge" jusqu'au canal. Après une décharge de gaz en plusieurs endroits, la *51e division de réserve* comprenant treize bataillons et renforcée de la *2e brigade de réserve Ersatz* et de la *4e brigade de fusiliers marins* de six bataillons chacune, et trois régiments mixtes à trois bataillons chacun, provenant du *XXVIIe corps de réserve* attaqueraient la pointe canadienne de front, de flanc et à revers. Ils avanceraient ensuite par Saint-Julien et Fortuin, pour occuper "Zonnebeke Ridge". Le *XXVIIe corps de réserve* ne devait tout d'abord participer à l'opération que par son artillerie et des attaques locales; plus tard, il prendrait part à l'avance pendant que le *XXVIe corps de réserve* pousserait vers le sud.

Outre ces opérations offensives, tous les gains effectués sur le front Pilckem-Langemarck durent être consolidés et les troupes fraîches furent envoyées à cet effet.[537]

UNE NUIT DE TRAVAIL SUR LE FRONT CANADIEN

Il y avait en ligne d'attaque dix bataillons canadiens couverts partiellement seulement par deux brigades d'artillerie de campagne. Dans la zone de feu comme en arrière, chacun était fort occupé; l'infanterie prenant ses dernières dispositions, renforçant les parapets, emplissant des sacs à

terre, construisant des traverses et creusant des abris;[515] le transport et les hommes de corvée distribuaient le ravitaillement et jusqu'aux lettres et colis venant du Canada, dans les tranchées les plus exposées. Les troupes du Génie aidaient de leur matériel et de leurs connaissances techniques; l'artillerie de campagne transportait et déchargeait les munitions, lourde tâche si l'on tient compte que les batteries tiraient de six à seize tonnes d'obus en vingt-quatre heures.

Il n'y avait eu aucun mouvement agressif de la part de l'ennemi sur le front de la 2e B.I.C.[516] À minuit, le 5e bataillon disait dans son rapport: "Tout absolument calme, sommes parfaitement préparés."[522] Le 8e, sur sa gauche, avait des marmites de campement pleines d'eau, dans la tranchée de première ligne et l'on s'assura que chaque homme avait une bandoulière de coton hydrophile, qu'il savait comment l'imbiber et s'en couvrir la bouche et le nez en cas d'approche d'un nuage de gaz. On pouvait voir l'ennemi travaillant dans le fossé en avant de sa tranchée. Afin de s'assurer du support bien coordonné de l'artillerie pour briser l'assaut attendu, le 8e envoya un S.O.S. d'essai aux batteries de couverture de la 2e brigade A.C.C. et la réponse fut immédiate autant qu'efficace. Les circuits téléphoniques furent bouclés, reliés en forme d'échelles pour assurer le maintien de ce moyen vital de communications sous le bombardement, et les batteries arrosèrent par intervalles les tranchées allemandes durant la nuit.

Sur le front original de la 3e B.I.C. l'ennemi avait fait preuve d'une activité incessante; les commandants du corps et de la division s'étaient plu à reconnaître la ténacité "magnifique" de la garnison.[491] Le 15e bataillon avait gravement souffert des obus à gaz au cours des deux jours précédents; tous les hommes toussaient, les yeux et les nez coulaient; les mouchoirs trempés d'eau n'offraient qu'un soulagement très imparfait et ne pouvaient prévenir l'infection;[515] on les avait prévenus que le 13e allait abandonner la péninsule ténue qui avait été la gauche de la ligne de feu, pour occuper une paral-

lèle s'étendant à angle droit de la gauche du 15e vers Saint-Julien, de sorte que la gauche de ce dernier devenait la pointe pivot de la position canadienne. C'est pourquoi on construisit de nouvelles traverses avec les sacs de terre provenant des abris écroulés, et deux mitrailleuses furent montées pour couvrir la parallèle voisine. Elle serait occupée par la compagnie B du 2/E. Kent sur la droite et les quatre compagnies du 13e bataillon.[513] Celles-ci, suivies de près par l'ennemi, dont les attaques persistantes à la bombe furent repoussées par une arrière-garde dévouée, commencèrent à retraiter en file, de la droite, à 20 heures, le 23. C'était une manoeuvre périlleuse et lente, avec tant de blessés à transporter. Les valides, aidés par les sapeurs de la 3e compagnie du Génie canadien, commencèrent à creuser sur le nouvel alignement, couverts par des patrouilles en contact avec l'ennemi dont les fusées illuminaient tout le secteur. À leur gauche, vers le sommet de la crête de Gravenstafel, la compagnie C du 14e (major Gault McCombe) était employée de même façon et, plus à l'ouest, devant Keerselaere, faisant face dans la même direction, mais sans liaison, le 7e bataillon, aidé de la 2e compagnie du Génie canadien, érigeait un réseau de 5 fils sur des piquets en bois dont la blancheur ressortait nettement sur son front de 700 yards. La garnison de Saint-Julien, compagnie B du 15e et compagnie B du 14e, avait en soutien la compagnie D du 14e (capitaine E. Ranger), une des deux compagnies amenées à 22 heures par le lieutenant-colonel Burland. C'est à lui qu'avait été confiée la responsabilité de relier les nouvelles tranchées entre la gauche du 15e dans l'ancienne ligne de feu et le 7e bataillon en position au delà de Saint-Julien. Il avait aussi le commandement de la 1re ligne à partir de la nouvelle pointe vers l'ouest.[520]

Il n'y eut pas de changement dans les positions d'infanterie de la 3e B.I.C. entre Saint-Julien et "Hampshire Farm"; les hommes dans la ligne travaillèrent toute la nuit à se retrancher; des lignes téléphoniques furent établies pour relier le poste de commandement du 3e bataillon dans la ligne

G.Q.G. avec les deux compagnies détachées au sud-ouest du Steenbeek; les deux compagnies du 2e sur le flanc extérieur du 10e et du 16e, faisant face à "Kitchener's Wood", étaient reliées par fil téléphonique au poste de commandement du bataillon à "Juliet Farm", d'où une ligne, souvent coupée par les obus et aussitôt réparée par les dévoués signaleurs, retournait au tableau de commutateurs de la brigade à la ferme "Mouse Trap". Les patrouilles de la compagnie C du 2e bataillon, fouillant la trouée sur leur gauche, découvrirent le 2/E. Kent dans la ligne G.Q.G. à 500 yards au sud-ouest.

Le recul de la 3e brigade d'artillerie de campagne en arrière de la ligne G.Q.G. mit le front des 15e et 13e bataillons hors de portée; la position du 7e bataillon (qui n'était pas encore sous les ordres de la 3e B.I.C.), n'était pas connue de ces canonniers, de sorte qu'il n'y avait aucune protection d'artillerie organisée pour ces 3,000 yards, les plus exposés de toute la pointe. Au cours de la nuit, la 9e batterie qui avait été repérée et violemment bombardée le 23, et n'étant qu'à 500 yards derrière la ligne anglaise sur "Hill Top Ridge", alla occuper une nouvelle position près de Potijze et régla son tir sur la ligne allemande, des deux côtés de "Kitcheners' Wood". La 12e, découverte également dans une position voisine et également bombardée, déménagea à 11 heures au sud-ouest de Potijze et ouvrit le feu contre le carrefour au nord de Saint-Julien. Couvrant aussi ce secteur, mais opérant indépendamment, la 149e batterie A.C.C. (28e D.A.) était efficacement placée à 500 yards au sud de la ferme "Mouse Trap". La 10e batterie resta à l'ouest du canal, couvrant la ligne au sud de Pilckem sous la direction du Q.G. de l'artillerie divisionnaire canadienne. La section de droite de la 11e était aussi là avec la 1re brigade A.C.C.; la gauche, en action au nord du château de Potijze et tirant vers le nord, fut rejointe le 23 au soir par la section de droite de la 8e, qui avait passé la journée dans son ancienne position, à 1,000 yards en arrière de la ligne de feu, à Saint-Julien, tirant sur des objectifs situés derrière "Kitchener's Wood", sur les indications de la 2e bri-

gade de l'artillerie canadienne de campagne.

Entre "Hampshire Farm" et les Français, les unités du détachement Geddes passèrent la nuit à consolider leur front et à rechercher et trier leurs hommes. À l'extrême droite, le 2/E. Kent n'avait pas participé à l'attaque de l'après-midi, et les trois compagnies restèrent dans la ligne G.Q.G., à l'est de "Hampshire Farm" jusqu'à 3 h., alors que la compagnie D fut envoyée au sud-est le long de la ligne, pour couvrir l'intersection de la route Wieltje-Saint-Julien. Le 9/Royal Scots se retrancha sur "Hill Top Ridge", entre "Cross Roads Farm" et "Forward Farm", en échelons derrière la gauche de la compagnie A du 14e bataillon, à "Hampshire Farm"; sur leur gauche il y avait une brèche de 500 yards, au bout de laquelle se trouvait le 5/King's Own, revenu dans ses tranchées de réserve au carrefour situé au delà de "Irish Farm". De l'autre côté de la crête, à 400 yards en avant du carrefour, le 1/York & Lanc. se retranchait; et le long de la pente à leur gauche, à travers "Foch Farm" et au nord-ouest vers le flanc français, le 2/D.C.L.I. se consolidait sur un front de 800 yards. Au fond de la vallée, ce qui restait du 3/Middlesex prit position à 300 yards au sud de "Turco Farm" jusqu'au moment où il retraita près de Saint-Jean, à l'aube, avec le 2/E. York. Ce dernier bataillon, s'apercevant que d'autres unités formaient une ligne continue sur la partie du front qu'il occupait, entreprit la tâche pitoyable et épuisante de rassembler les blessés et de les transporter au poste de secours de "Foch Farm", mais au lever du jour, ils furent, eux aussi, ramenés près de Saint-Jean.

Le soir du 23 avril, le bataillon de droite de la 13e brigade, le 2/K.O.S.B., qui attaquait, se trouva en position perpendiculaire à la route Ypres-Pilckem en avant de la gauche de Geddes; la compagnie de droite se trouva à l'est de la route avec la première ligne du 1er et du 4e bataillons canadiens et s'étendant à 400 yards à l'est, en direction de "Turco Farm". À l'ouest de la route, les trois autres compagnies partageaient leur position avec les Zouaves; il en était de même

du 1/Royal West Kent, à la gauche duquel le 2/K.O.Y.L.I. prolongeait la ligne anglaise jusqu'au canal.

Cette disposition des troupes entre la ligne G.Q.G. et le canal, n'était connue qu'en partie du brigadier-général Wanless-O'Gowan et du colonel Geddes, du moins à ce moment, le premier étant à son Q.G. dans une ferme, à l'ouest du pont de Brielen, le second dans une maison à S.-Jean; ils ne prirent contact que douze heures après leur attaque. Les unités étaient si entremêlées dans l'obscurité qu'il n'était pas facile de déterminer leur position. La confusion était telle qu'une compagnie du 5/K.O. fut trouvée faisant face nez coulaient; les mouchoirs trempé d'eau n'offraient qu'un sur "Hill Top Ridge". À 5 heures, on découvrit que la ligne qui aurait dû être puissamment défendue, n'était forte que sur la gauche et faible à droite.[530] Ce ne fut qu'à l'aube du 29 avril que, sur 100 yards à l'est de "Turco Farm", la ligne put être renforcée de manière satisfaisante, par la 1re B.I.C.

Dès minuit, le 1er bataillon canadien avait été ramené dans les tranchées creusées par les compagnies de soutien pendant que se poursuivait l'attaque du matin;[521] le 4e bataillon était venu occuper le carrefour à l'ouest du pont de Brielen. Aux petites heures du matin, les trois bataillons de la 13e brigade qui étaient en première ligne, furent relevés par le 4/R.B. jusqu'alors en réserve de la 3e B.I.C.; le 1/R West Kent et le 2/K.O.Y.L.I. furent ramenés sur une position à l'ouest du canal, au pont de Brielen; le 2/K.O.S.B. fut ramené à un mille au sud-est d'Elverdinghe; le 9/London demeura aussi sur la berge du canal. À 2 h. 25, la 13e brigade fut encore augmentée du 4/E. York et du 5/York, de la 150e brigade York & Durham (50e division Northumbrian, T.F.) qui avait été mise à la disposition du général Alderson;[525] ces deux bataillons détachés s'alignèrent le long de la rive ouest du canal, en support du 2e Zouaves;[534] le reste de la brigade, ainsi que le 4/York et le 5/D.L.I. prirent position dans la réserve de la division, derrière la légère élévation entre Brielen et Ypres.

L'AURORE D'UNE JOURNÉE MÉMORABLE ET TERRIBLE

Peu après minuit, ceux qui étaient suffisamment éloignés du tintamarre assourdissant des transports sur la chaussée aux gros pavés de granit, pouvaient entendre le grondement d'un violent bombardement au nord et tous pouvaient apercevoir, zébrant le ciel, les lueurs des pièces allemandes. C'était l'attaque sur Lizerne dont les Allemands s'emparèrent à 1 h. 30.[524] Elle fut suivie, deux heures plus tard, par un assaut contre la jonction franco-belge, plus au nord, assaut que les Belges repoussèrent avec succès.[531] Les bataillons canadiens en ligne, ainsi que les canonniers des pièces de campagne restèrent sur le qui-vive de trois heures à quatre heures du matin. À 3 h. 30, deux fusées rouges et une verte s'élevèrent au-dessus de Pilckem; deux avions allemands survolèrent le front et plusieurs batteries ennemies ouvrirent le feu sur les tranchées. À 4 h., trois lumières rouges descendirent d'un ballon captif allemand, près de Westroosebeke signalant l'ouverture d'une journée mémorable et terrible pour le Canada. Un moment après, au milieu d'un torrent soudainement déchaîné d'obus de tous calibres, les sentinelles des 8e et 15e bataillons virent dans le jour qui pointait un grand nombre d'hommes, portant un casque comme les sauveteurs dans les mines, apparaître au-dessus du parapet allemand. Ils semblaient avoir en main des tuyaux d'arrosage et, immédiatement, on entendit un bruit strident et un nuage jaune verdâtre s'éleva lentement comme un épais brouillard à travers le "No Man's Land" et les déroba à la vue.

Le S.O.S. du 8e bataillon amena une pluie de shrapnels qui s'abattit hurlante sur le front ennemi, au taux d'une demi-tonne à la minute, mais l'appel simultané du 15e bataillon reçut une réponse tragique de la 3e brigade d'artillerie, pleine de bonne volonté, mais impuissante, et pour cause: "4 h. 01: Nous devons admettre qu'il nous est impossible de répondre à votre S.O.S., pas plus qu'ailleurs sur tout le front original, parce que les tranchées sont hors de portée de nos positions actuelles."[526] Les hommes dans la ligne n'eurent pas l'amère

angoisse de lire ce message; ils savaient simplement que l'heure de l'épreuve avait sonné et que la consigne était de défendre leurs tranchées coûte que coûte. Après dix longues minutes de bombardement intense et de lâcher de gaz, l'infanterie allemande se lança à l'attaque. La compagnie de droite du 8e bataillon, en dehors du rayon d'action du nuage, prit les vagues d'assaut en enfilade sous sa fusillade et le feu des mitrailleuses. Les hommes des compagnies du centre et de gauche, protégés jusqu'à un certain point par les respirateurs improvisés, aidés et encouragés par le barrage efficace des shrapnels, saisirent leurs fusils et, pantelants mais intrépides, se traînèrent, étourdis, jusqu'au parapet battu en brèche pour abattre les ombres grises qui avançaient résolument. Les culasses des fusils se coincèrent; un certain nombre furent ouvertes à coups de talon, à coups de pelle; une des armes fit explosion, tuant le tireur; nombreux furent les blessés qui, couchés dans la tranchée, rechargeaient les fusils pour ceux qui pouvaient se tenir debout et tirer. Les assaillants avançaient toujours, puis il y eut du flottement et soudain, ils arrêtèrent.

La compagnie de gauche du 15e, occupant la pointe et se trouvant bien en dehors de l'atteinte des gaz, ne pouvait être d'aucun secours car, d'où ils étaient, on ne voyait pas le secteur attaqué. Toutefois, le peloton 12, au centre, échappa aussi à l'asphyxie et prit les assaillants en enfilade, pendant que les deux mitrailleuses, dans leur redoute, vidaient bande sur bande de cartouches dans les rangs des ennemis qui avançaient. Sans aide quelconque, les autres pelotons des compagnies C et A sur la droite, près du 8e bataillon, reçurent le nuage de gaz dans toute sa force. Il pénétra le peu de mouchoirs mouillés qu'ils avaient, aveugla tous les yeux et gonfla les poumons comme si on les avait bourrés d'ouate. Dans le brouillard néfaste, les cris des commandements expiraient sur les lèvres écumantes; on ne voyait pas les signaux des bras à dix pas; ceux que l'on distinguait vaguement dans l'obscurité étaient peut-être des gestes d'agonie. Les survivants du pelo-

ton de droite de la compagnie du centre gagnèrent un petit bois vers l'ouest, près du Stroombeek, en dehors du nuage, avec l'intention de contre-attaquer suivant les instructions. Ceux de la compagnie de droite, qui survécurent au bombardement et aux gaz retraitèrent aussi vers le ruisseau et là, le corps paralysé, mais l'esprit vaillant, ils combattirent jusqu'à la suffocation finale.

L'attaque simultanée sur le côté nord-ouest de la pointe n'eut que peu de succès. Pour les Canadiens postés entre Keerselaere et "Kitchener's Wood", il semblait que les gaz avaient été lâchés de la ligne allemande à l'ouest du village, mais, sans doute à cause d'un courant d'air qui aurait poussé le nuage vers l'ouest, la décharge fut arrêtée et rien ne par vint jusqu'aux défenseurs dont la fusillade et les mitrailleuses accueillirent les Allemands chargeant en rangs serrés, dès qu'ils furent à portée sur le terrain en pente douce. Le feu d'enfilade des trois compagnies à l'est de "Kitchener's Wood" arrêta net l'avance sur le Steenbeck. Les trois compagnies occupant Saint-Julien tirèrent dans les rangs tassés de l'ennemi et les refoulèrent de l'autre côté de la route de Poelcappelle. Le 7e bataillon défendit l'accès de Keerselaere. Au nord de ce village, en avant du 13e bataillon, il y avait un espace de mort-terrain au confluent du Lekkerboterbeek et du Stroombeck; sur ce point, l'ennemi arriva en force et, rampant dans les hautes herbes, s'approcha assez résolument, mais finalement ne donna pas l'assaut. Voyant que les premières tentatives n'aboutissaient pas, les assaillants s'arrêtèrent pour permettre à l'artillerie de reprendre sa tâche. Les canons couvrirent tout le front depuis la pointe jusqu'à Saint-Julien sous un nouveau bombardement plus violent que jamais. Les tranchées au fond de la vallée et sur le côté nord-est furent celles qui souffrirent le plus, car les observateurs allemands qui les voyaient très bien des maisons de Poelcappelle avaient obtenu un réglage parfait et le tir de leurs pièces, qui ne craignaient pas le travail de contre-batteries britanniques, puisque nul, était à ce point précis que chaque

coup semblait porter.

LES RÉSERVES LOCALES AVANCENT POUR RÉPARER LA BRÈCHE

La première réserve envoyée dans le secteur affecté fut le 10e bataillon. Dans sa tranchée au sud de "Kitchener's Wood", il reçut du brigadier-général Turner le message suivant: "Quittez la ligne et avancez sur "Locality C" en soutien du 8e bataillon." Il avait lui-même un rapport erroné, à l'effet que la gauche de la 2e B.I.C. avait été enfoncée,[529] et il venait d'aviser le brigadier-général Currie que le 10e arrivait à la rescousse et qu'il veuille bien lui envoyer ses ordres.[528] En une demi-heure ce bataillon venait se mettre à la disposition du brigadier à Fortuin. Depuis la charge de minuit, plus de vingt officiers et 450 hommes étaient tombés et il ne restait que trois officiers et 171 sous-officiers et soldats valides. Un officier d'état-major leur servit de guide jusqu'au "Bombarded Cross Roads". Le major Ormond, qui avait maintenant le commandement, poussa une reconnaissance vers "Locality C" et, lorsqu'il revint pour conduire ses hommes en tirailleurs en haut de la côte, ils s'élancèrent avec un élan et une ardeur qui ne laissaient rien à désirer. Il était 5 h. 30; le soleil était levé, lorsqu'un agent de liaison arriva avec un message du lieutenant-colonel Lipsett du 8e bataillon. Au commandant du 10e bataillon,

> "Votre premier devoir est de vous rendre maître de "Locality C". Vous pouvez probablement le faire tout en envoyant de l'aide aux Écossais; c'est à vous de juger la situation. Je ne puis me rendre compte de ce qu'elle est exactement, mais je dois insister sur la nécessité qu'il y a pour nous de ne pas permettre aux Allemands de prendre pied dans "Locality C".

Dix minutes plus tard, le 10e était déployé dans la misérable tranchée en bordure de la ligne d'horizon, à la gauche de la compagnie A du 7e bataillon, dans "Locality C". Le message cité s'explique par le fait que le brigadier-général Currie, aussitôt que la direction de l'attaque fut connue, avait

placé à la disposition du lieutenant-colonel Lipsett, la compagnie D du 5e bataillon, dont la droite occupait une tranchée de fortune dans le verger de la ferme "Boetleer" et aussi la compagnie A du 7e bataillon, dans "Locality C", que le 10e bataillon reçut l'ordre de protéger.[532] Le lieutenant-colonel Lipsett, alors que le nuage énervant enveloppait son poste de commandement à la ferme "Boetleer", apprit de la ligne de feu, par communication téléphonique, que les Allemands, repoussés de son front par l'excellent barrage d'artillerie et la fusillade des Canadiens, très peu nombreux, qui pouvaient encore manier un fusil, avançaient sans obstacle sur les tranchées de la 3e B.I.C. Il ordonna à la demi-compagnie du 8e qui était en proche soutien près d'Iser, de se rendre sur la gauche et d'aider le 15e bataillon. À 4 h. 50, le lieutenant N. G. M. McLeod conduisit son peloton dans la tranchée adjacente, maintenant inoccupée, de la 3e B.I.C. Le capitaine Morley disposa les autres au bout de l'extrême gauche de la tranchée du 8e bataillon, où les pertes par les gaz, les mortiers de tranchée et le feu d'enfilade de l'artillerie avaient été particulièrement lourdes. L'ennemi l'avait d'ailleurs attaquée également de flanc et à revers, à gauche. Pour empêcher les Allemands de traverser l'espace de 1,300 yards entre sa gauche et "Locality C", le lieutenant-colonel Lipsett, qui se rendait compte qu'il avait à faire face à une situation difficile, décida rapidement d'envoyer tous les hommes valides pour défendre la gauche de sa ligne. C'est que, si celle-ci cédait avant que les renforts aient le temps d'arriver, il y avait danger de perdre la ligne de feu sur une distance considérable. Il envoya au point critique tout ce qui lui restait comme réserve, c'est-à-dire la demi-compagnie de la ferme "Boetleer". Le lieutenant O'Grady à la tête de ce détachement fut gravement blessé. Le sergent-major de compagnie F. W. Hall fut tué quand, sous une grêle de balles, il sauta le parapet une seconde fois pour ramener un camarade blessé, alors que deux autres héros étaient tombés dans une première tentative. Il fut décoré à titre posthume de la Victoria Cross.[546] Les seules

troupes de la 2e B.I.C. qui n'étaient pas en ligne à 5 h. 15, appartenaient à la compagnie C du 5e bataillon en proche soutien sur la droite à Gravenstafel. À ce moment, le lieutenant-colonel Tuxford, ayant eu vent de l'appel urgent et immédiat, envoya trois de ses pelotons pour aider le 8e. Ils subirent de lourdes pertes en descendant la côte. Leur guide, le capitaine W. R. Bertram, du 8e, fut blessé; deux des chefs de pelotons et bien des hommes furent atteints en arrivant à la tranchée mais ces renforts donnèrent fort à faire à l'ennemi, empêchèrent que la tranchée fut contournée et permirent de tenir la position pendant les trente-six heures les plus critiques qui suivirent.

LA POINTE DÉBORDÉE, LA CRÊTE RÉSISTE

Par leur pénétration de quelque 700 yards dans le côté est du Saillant, les Allemands tenaient la pointe canadienne à leur merci et pouvaient prendre à revers le côté nord-ouest. À 6 heures, ils attaquèrent en direction du sud, écrasèrent les survivants du 15e dans le petit bois, près de Stroombeek, et furent arrêtés à environ 300 yards de "Locality C" par la garnison, qui ne comprenait guère plus qu'une compagnie. A 6 h. 30, après une nouvelle préparation d'artillerie, ils attaquèrent de nouveau pour être arrêtés mais plus près cette fois. Il y eut alors une attaque d'ensemble pour réduire la pointe; l'artillerie, après s'être concentrée sur ce premier objectif, bombarda la droite du 7e à Keerselaere, la compagnie C du 14e sur la crête et la tranchée peu profonde du 13e sur le versant avant, pendant que l'infanterie allemande se préparait à donner l'assaut de tous les côtés. Défendre une telle position était tout à fait impossible. Le bombardement avait causé de nombreuses pertes et avait mis hors d'action les quatre mitrailleuses du 13e, mais pas avant toutefois que l'une d'elle eût tiré 1,500 cartouches sur les assaillants. À 8 h. 30, l'ordre fut passé de l'arrière disant que le 13e bataillon devait se replier et le mot fut passé à la compagnie B du 2/E. Kent. La retraite semblait également impossible. Le feu de l'artillerie

allemande, suivant un témoin oculaire, était “absolument infernal dans son efficacité”. Les trois compagnies sur la gauche se replièrent sur le sommet de la côte. La compagnie de droite, réduite maintenant à trois officiers et quarante hommes, s’élança, à un signal du major McCuaig, vers l’abri le plus proche, une haie à cinquante yards en arrière; immédiatement une fusillade des plus intenses et un feu de mitrailleuses s’ouvrirent de trois côtés, et une douzaine seulement atteignirent la crête. Les trois officiers furent frappés et mis hors de combat; en dix minutes, la première vague allemande les dépassait et, avec les autres blessés, ils furent faits prisonniers.

N’ayant reçu aucun ordre définitif par écrit de retraiter et voyant qu’un tel ordre ne pourrait être exécuté, la compagnie B du 2/E. Kent continua de tenir l’ennemi en respect jusqu’à complet épuisement de ses munitions. Ils se retirèrent alors sur la droite qui s’appuyait sur la redoute dans la ligne de feu originale occupée par la compagnie D du 15e bataillon. Cette ligne marquait toujours la pointe de la ligne canadienne, mais était à présent entièrement coupée de toute communication. Pressée de tous côtés par l’infanterie ennemie en même temps que bombardée par les mortiers de tranchée postés à une courte distance en arrière, la garnison ne comptait plus que quelques hommes valides. À 9 h. 10, n’ayant plus de munitions, les survivants du 2/E. Kent et du 15e furent capturés. Les hommes des 13e, 14e et 15e, qui atteignirent les tranchées de soutien au sommet de la côte près du moulin à vent, se mirent aussi à l’abri dans le fossé de la route Keerselaere-Gravenstafel et établirent la liaison sur la droite avec le 10e bataillon qui se trouvait à “Locality C”. Mais à présent, leur gauche était flottante car l’ennemi avait concentré un violent bombardement d’artillerie sur le carrefour à l’est de Keersalaere, où était le centre droit du 7e bataillon. De plus, une section de pièces de campagne qui avait pu prendre position tout proche, derrière les maisons, faisait mouche à tout coup, car elle n’était qu’à 200 yards.

La garnison de Saint-Julien avait tiré sans interruption sur les assaillants, en dépit du fait que leurs fusils se coinçaient à tout moment sous la pression du feu rapide. Mais voici qu'ils reçurent un renfort qui fut bienvenu; c'était 100 hommes du 3e bataillon commandés par le capitaine L. S. Morrison et envoyés de la ligne G.Q.G. par ordre du brigadier-général Turner pour renforcer la route de Fortuin au sud-est de Saint-Julien. Comme la ligne à l'ouest et au nord-est de Saint-Julien tenait et devait tenir, le commandant dirigea ce détachement vers le centre pour occuper deux tranchées entre la gauche du 7e bataillon et la compagnie B du 15e qui appuyait sur la gauche.

Les deux compagnies du 3e bataillon, plus à gauche encore, n'étaient pas sérieusement inquiétées par les canons ennemis. À 8 h. 30, un effort déterminé de s'infiltrer entre elles et Saint-Julien fut frustré par la fusillade et les mitrailleuses; l'infanterie allemande recula pour permettre à l'artillerie de venir à bout de la petite garnison. En face de "Kitchener's Wood", le centre de la ligne était gardé par la compagnie D du 2e bataillon qui avait fait la relève lorsque, peu après le 10e, le 16e avait retraité à travers champs, sous un feu violent de tirailleurs et de mitrailleurs, pour se réorganiser dans des tranchées du 2/E. Kent dans la ligne G.Q.G. près de la ferme "Mouse Trap".

Après cinq heures de violent combat, les Allemands avaient réalisé la première partie de leur plan, la capture de la pointe du Saillant canadien; toutefois, comme résultat net, ils n'avaient pu enfoncer le front que sur une longueur de moins d'un mille par une profondeur de mille yards, le tout au prix de sacrifices considérables en hommes et en munitions. L'effet des gaz seuls, au point de vue tactique, s'était limité à la neutralisation de 700 yards de tranchées de première ligne. Il avait causé sur cette longueur une brèche dans les défenses extérieures. Dans cette occasion, il n'avait donné lieu à aucune panique considérable et n'avait entamé ni nos lignes secondaires ni nos défenses intérieures. Là où la ligne était sous

le couvert de l'artillerie et les troupes de la défense protégées, même légèrement, par des respirateurs improvisés, le nuage n'avait accompli rien de bien extraordinaire; la grande surprise avait été lâchée et, bien qu'au premier abord elle eût remporté un succès marqué, on avait toutefois résisté à son pouvoir inconnu et l'effet moral avait cessé; l'effet physique sur certains individus devait durer toute la vie, mais dans la bataille qui nous occupe, il avait cessé d'être le facteur dominant.

LE BROUILLARD DE GUERRE

Les rapports hâtifs et contradictoires quant à la localisation et à l'étendue des attaques allemandes déconcertaient le général Alderson.[529, 536] Il fut toutefois établi, dès 7 h. que, quoique le secteur de droite de la 3e B.I.C. eût été enfoncé, les épaules du Saillant à Saint-Julien et à "Locality C" tenaient bon et le front original de la 2e B.I.C. était toujours intact. À la suite de la nouvelle de la perte de Lizerne et de l'échec du général français Codet dans sa contre-attaque à 8 h. 30, les grands espoirs qu'on entretenait pour la réoccupation de l'ancien front français s'évanouirent; tout ce qui importait maintenant c'était d'empêcher l'ennemi de passer. Même à 6 h. 45, le haut commandement canadien, envisageant la situation, comprit que la 2e B.I.C. avait été attaquée, avait perdu une tranchée mais avait pu finalement contre-attaquer avec succès.[538] Les messages du brigadier-général Turner comme ceux du brigadier-général Currie indiquaient que "Kitchener's Wood" était le point sensible. À 6 h. 50, le premier écrivait: "Nous ne sommes pas inquiets."[539] Néanmoins, dix minutes plus tard, le lieutenant-colonel Loomis, qui commandait à Saint-Julien, envoyait la communication suivante:

"Un grand nombre d'hommes en débandade nous arrivent du front. Celui-ci est évidemment rompu. Je viens de recevoir un message de Burland disant que la ligne est enfoncée sur notre droite. Je m'efforcerai de grouper les soldats

isolés et d'arrêter rapidement la retraite. Veuillez me faire savoir s'il y a espoir d'avoir de l'aide."[540]

À 7 h. 05, le brig.-général Turner répondait:

"Notre secteur de droite a cédé. Vous contre-attaquerez immédiatement avec deux compagnies. Une compagnie du 16e est dépêchée vers Saint-Julien pour vous soutenir. Il faut tenir dans Saint-Julien."[541]

La dernière phrase était l'écho de l'avertissement du général Alderson, à 5 h. 30: "Vous comprenez naturellement la nécessité de conserver Saint-Julien."[533]

À 7 h. 15, le brig.-général Turner envoya au 15e bataillon le message suivant:

"On me rapporte que l'impression dans votre régiment est qu'il va se replier sur la ligne G.Q.G. Il faut rectifier cela tout de suite. Vous devez défendre votre première ligne. Si vous êtes repoussé, ralliez vos hommes, organisez une contre-attaque et reprenez la position. Vous ne devez, sous aucun prétexte, retraiter sur la ligne G.Q.G."[543]

La première partie de ce message arrivait trop tard. Rien n'en parvint aux hommes qui étaient encore dans la ligne de feu sur la gauche. On ne connaîtra jamais exactement ce qui se passa dans la vallée du Stroombeek derrière la droite du 15e. Mais d'après des documents personnels, on sait que les pertes du bataillon, la plupart subies ce jour là, s'élevèrent à 647, dont 249 tués en action ou morts de leurs blessures, y compris 33 indiqués comme étant "morts par les gaz"; n'eussent été les gaz, plusieurs parmi les blessés impuissants auraient survécu. Aucun bataillon canadien et bien peu de bataillons anglais, s'il y en eut, ne subirent d'aussi lourdes pertes en si peu de temps.

Le lieut.-colonel Loomis ne pouvait pas comprendre l'ordre de contre-attaquer donné à 7 h. 05;[541] il était certainement impossible de l'exécuter littéralement, car, même à ce moment, les deux compagnies tenaient tête à l'ennemi à des points vitaux de la première ligne. Il réunit donc les signa-

leurs, les pionniers, les plantons et les agents de liaison près de son poste de commandement (ils étaient une quinzaine en tout). Il les chargea de munitions et de bandoulières et tous partirent pour le front. Arrivé en haut de la côte, il trouva son propre 13e bataillon et les compagnies attachées, sur les flancs, repoussant l'attaque de front du nord-ouest, mais menacés tout le long de leur arrière par l'ennemi qui avait suivi le nuage de gaz. Vite il courut au P.C. de la brigade et fit rapport, personnellement, sur la situation, expliquant la nécessité d'un support d'artillerie. En entendant cela, le brig.-général Turner renseigna la 1re division canadienne:

"Notre ligne est rompue en C.6.c. (à Keerselaere) vers la droite. Nous organisons défense à Saint-Julien et occupons ligne G.Q.G. Pas de troupes en arrière. Support nécessaire. Veuillez me renseigner sur situation à notre gauche. N'y a-t-il aucune perspective d'avoir de l'aide?"[545]

Il n'avait aucune réserve en troupes fraîches, car le 2/D.C.L.I., le 9/R.S.[486] et le 4/R.B.[511] avaient été transférés au complet au détachement Geddes et à la 13e brigade.

RÉSERVES BRITANNIQUES ET RENFORTS

Pour le moment, les sources de secours étaient rares et distantes. Sur la droite des Canadiens, la 28e division (britannique) avait huit bataillons en ligne, sur un front de 6,000 yards, avec deux compagnies attachées en proche soutien. Deux bataillons, le 1/Suffolk et le 12/London, étaient en réserve de division entre Verlorenhoek et Frezenberg. Un autre bataillon et demi était en cantonnement à un mille au nord-ouest d'Ypres. Les cinq autres bataillons étaient avec le détachement Geddes sur le flanc canadien. Plus au sud, la 27e division (britannique) avait un front similaire occupé par neuf bataillons ayant, en réserve immédiate, deux bataillons et une compagnie attachée. En ligne, chevauchant la ligne de démarcation franco-britannique, étaient deux bataillons (2/D.C.L.I. et 4/R.B.) sous les ordres du brig.-général Wanless-O'Gowan, et près du Q.G. de la 27e division, au Château

de Potijze, se trouvaient le 1/Royal Irish Regiment en réserve de division et le 2/K.S.L.I. (moins une compagnie) en réserve de corps d'armée. Sur le front du 2e corps, à l'épaule sud du Saillant, le secteur de la 5e division, qui n'était que de 3,500 yards, mais comprenait la cote 60 (Hill 60), était défendu par deux brigades de cinq bataillons chacune; la troisième brigade, la 13e (moins un bataillon en réserve de division), était au pont de Brielen, attachée à la division canadienne, avec un bataillon en arrière de la droite des Français, entre Brielen et Elverdinghe.

Les forces d'infanterie, mises à 9 heures à la disposition du général Alderson, à l'est du canal, comprenaient onze bataillons canadiens et huit anglais. À l'ouest du canal, le 4e bataillon canadien et trois bataillons de la 13e brigade d'infanterie anglaise avaient déjà été engagés. Comme troupes fraîches, le général Alderson avait la 150e (Y. & D.) brigade et, depuis 3 h. 30, la 2e division de cavalerie[708] au nord de Vlamertinghe. En réserve du 5e corps, à l'ouest du canal, on trouvait la 10e brigade, en route de Locre à Vlamertinghe et promise à la division canadienne dès son arrivée, ainsi que la 149e (North'd) brigade, qui se rendait de Poperinghe à Vlamertinghe, soit un effectif total de quatre bataillons de réguliers et cinq de territoriaux. Il y avait encore, depuis 1 h. 15, la 1re division de cavalerie. Le corps de cavalerie, réduit maintenant à la 3e division de cavalerie par le transfert des 1re et 2e divisions, mais augmenté de la 151e (D.L.I.) brigade, à Vlamertinghe, gardait le côté nord.

Quand il apprit, à 7 h. 30, que la droite de la 3e B.I.C. avait été enfoncée et qu'elle était de nouveau attaquée, le général Alderson ordonna à la 150e brigade Y. & D., comprenant alors le 4/York et la 5/D.L.I., de quitter le pont de Brielen et d'aller occuper la ligne G.Q.G. en travers de la route Ypres-Poelcappelle et d'agir comme réserve des 2e et 3e B.I.C.[544] À 8 h. 25, il reçut le message suivant de la 3e B.I.C. (émis à 7 h. 50 et répété à 8 h. 20):

"Notre ligne est rompue en C.6.c. (Keerselaere) vers la

droite. Nous nous organisons à Saint-Julien et occupons la ligne G.Q.G. Pas de troupes en arrière. Support nécessaire. Veuillez me renseigner sur situation à notre gauche. N'y a-t-il aucune perspective d'avoir de l'aide?"[545]

Vingt minutes plus tard, comme l'ennemi accentuait son attaque sur Saint-Julien, il ordonna aux 4/E. York et 5/York de quitter la 13e brigade, au pont de Brielen, et de rejoindre, à la ligne G.Q.G. à l'est de Wieltje, le reste de leur brigade (Y. & D.).[549] Ces deux bataillons furent remplacés dans la 13e brigade par la 3e brigade de cavalerie (2e division de cavalerie);[554] les deux compagnies du 3/Middlesex qui gardaient les ponts furent aussi renvoyées à leur bataillon à l'est de Saint-Jean.

LE BROUILLARD S'ÉPAISSIT

Durant les heures anxieuses de l'avant-midi, de fréquents messages furent échangés entre la division canadienne et les 2e et 3e B.I.C.

8 h. 25, 2e B.I.C. à div. can.

"Mon front est toujours intact. La première ligne de la 3e brigade a reculé. Je garde "Locality C" avec 3 compagnies qui ont ordre de s'y maintenir et d'aider, si possible, la 3e brigade. Mon 7e bataillon est toujours en position en C.6.b. (Keerselaere). Je réunis les traînards ici et les envoie à "Locality C". Je vois que la 3e brigade occupe Saint-Julien. Ils doivent avoir là 7 compagnies, en plus de ce qui était dans leur première ligne, soit 7 compagnies. M'efforcerai d'établir nouvelle ligne en C.6. D.1.c. et d. ainsi que D.2.c. et d. (la parallèle de la gauche originale du 8e bataillon jusqu'à Keerselaere)."[547]

8 h. 55, 3e B.I.C. à 1re div. can.

"La ligne s'étend maintenant du bois C.17.a. à centre C.12.c. jusqu'à D.8.a. ("Kitchener's Wood"-Saint-Julien"-Locality C"). Toujours violemment bombardé et fortement pressé à Saint-Julien. Pertes nombreuses. Notre artillerie ne peut atteindre les canons ennemis."[551]

9 h. 50, 3e B.I.C. à 1re div. can.

"Occupons toujours ligne Saint-Julien, bien que la pression soit rude."[556]

10 h. 35, div. can. à 3e B.I.C.

"Si absolument nécessaire, faites appel au brigadier du Y. & D. pour le prêt d'un bataillon, mais abstenez-vous-en si ce n'est pas tout à fait nécessaire, car on espère se servir de cette brigade pour relever la vôtre ce soir."[557]

10 h. 50, 2e B.I.C. à 3e B.I.C.

"Si l'on veut garder la crête de Gravenstafel, il est impérieusement nécessaire que vos troupes en arrière, la garnison de votre 2e ligne G.Q.G., renforcent votre front du flanc gauche. Mon dernier message, il y a une demi-heure, disait que mon 7e bataillon l'occupait toujours. Que fait votre garnison de Saint-Julien?"[558]

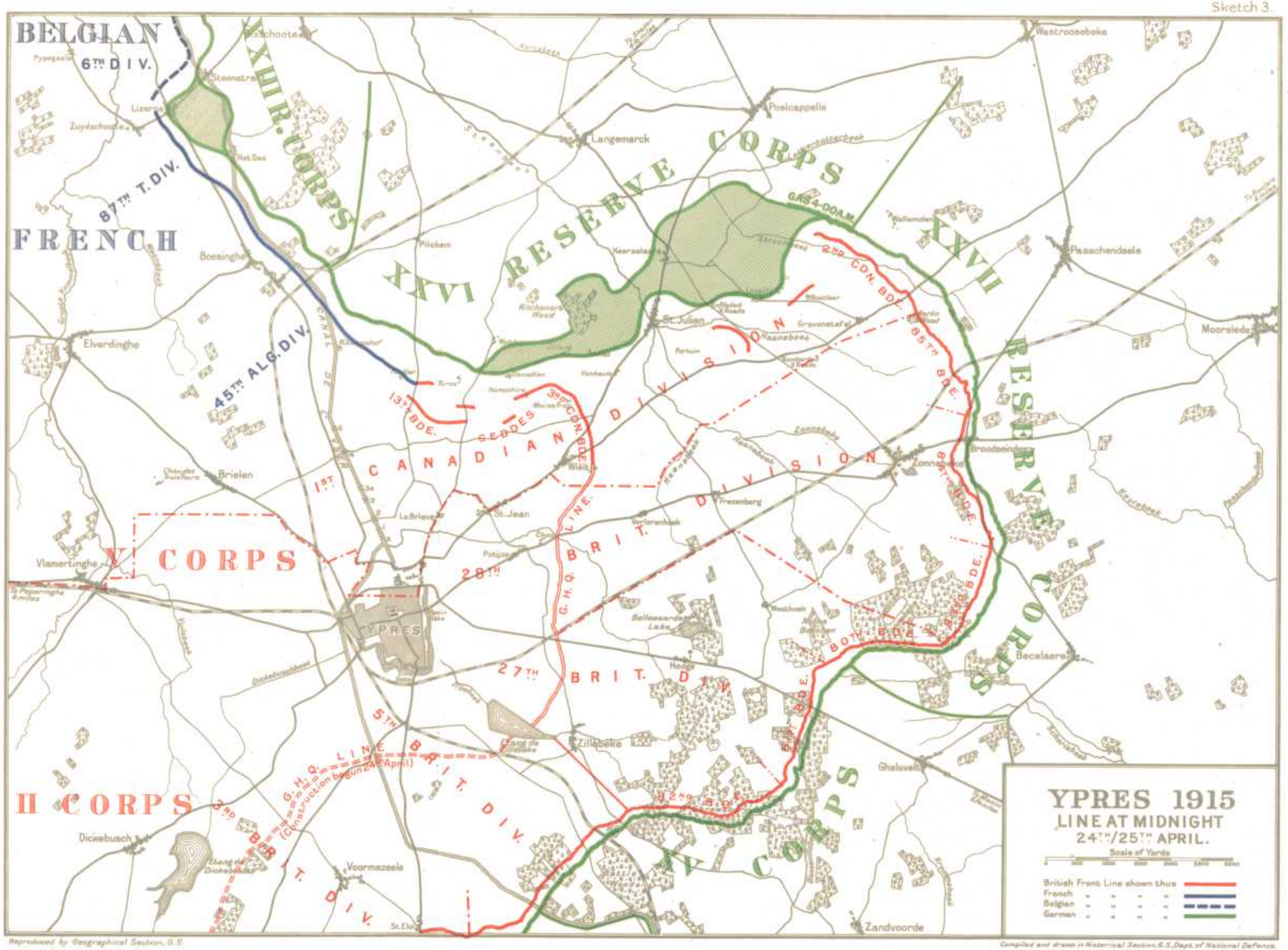
11 h. 30, 3e B.I.C. à 2e B.I.C.

"Je n'ai pas de renforts sérieux à ma disposition pour renforcer votre gauche à la crête de Gravenstafel. Nous occupons la 2e ligne G.Q.G. avec à peu près 700 hommes, tout ce qui est disponible. Ma garnison à droite est refoulée de ses positions successives vers Saint-Julien. Elle tient encore entre C.11.c. et C.11.d. (de "Kitchener's Wood" à Saint-Julien)."[565]

Quand le général Turner, anticipant l'entrée en action de la division, se rendit compte que la garnison de Saint-Julien était trop fortement engagée pour livrer une contre-attaque, il prévint le commandant, le lieut.-colonel Loomis, qu'une contre-attaque d'un bataillon à travers Saint-Julien serait lancée par des troupes venant d'Ypres et que les effectifs sous son commandement devaient suivre l'assaut.[550] Il notifia la 2e B.I.C. dans ce sens. Peu avant 10 heures, quand il apprit que la brigade Y. & D. venait à la rescousse,[554] il envoya un officier d'état-major à sa rencontre; mais il était midi avant que le brigadier apparût avec le bataillon de tête.

Pendant ce temps le bombardement allemand persistait avec une intensité telle que le général Currie en conclut qu'il

Sketch 3.


YPRES 1915
LINE AT MIDNIGHT
24TH/25TH APRIL.
Scale of Yards
British Front Line shown thus
French " " " "
Belgian " " " "
German " " " "
BELGIAN
6TH DIV.
87TH T. DIV.
FRENCH
45TH ALG. DIV.
XIII R. CORPS
XXVI RESERVE CORPS
XXVII RESERVE CORPS
V CORPS
II CORPS
IV CORPS
CANADIAN DIVISION
1ST CDN. BDE.
2ND CDN. BDE.
3RD CDN. BDE.
13TH BDE.
SEDDES
G.H.Q. LINE.
28TH BRIT. DIV.
27TH BRIT. DIV.
5TH BRIT. DIV.
3RD BRIT. DIV.
82ND BDE.
85TH BDE.
BOTH BDE.
GAS 4-00 A.M.
Westroosebeke
Poelcappelle
Langemarck
Passchendaele
Moorslede
Becelaere
Gheluvelt
Zandvoorde
Zillebeke
Voormezeele
Dickebusch
Vlamertinghe
Elverdinghe
Brielen
Boesinghe
Pilckem
St. Julien
Zonnebeke
Broodseinde
St. Jean
YPRES
Hooge
Hollebeke
Lake
Reproduced by Geographical Section, G.S.
Compiled and drawn in Historical Section, G.S., Dept. of National Defence.

serait impossible de garder son front à moins de pouvoir attaquer les canons allemands avec de l'artillerie. Mais à ce moment, il n'y avait pas de canons anglais capables d'atteindre les batteries hostiles, même en admettant que leur position eut été connue. Quoique la 3e brigade A.C.C. fût en contact avec elles, tirant sur le front ennemi entre Keerselaere et "Kitchener's Wood", à la demande de la 3e B.I.C., une des quatre batteries seulement, la 9e, était en action sur le front de la 3e B.I.C.; quant aux 10e et 11e, elles étaient toutes deux à l'ouest du canal, la première supportant les Français, la seconde en route vers une nouvelle position en arrière de "Hill Top Ridge". La 12e batterie, en action à 500 yards au sud-est de "Hill Top Farm", tira jusqu'à 10 heures et, en retour, fut bombardée si fortement par des batteries ennemies aidées d'observateurs en avions, qu'elle dut retirer au galop une de ses pièces; les deux autres furent tirées à bras; l'après-midi, le tir fut ouvert d'une nouvelle position à 1,000 yards au sud de S.-Jean, sur la route au nord de S.-Julien.

L'ordre de lancer la contre-attaque, si longtemps attendue, arriva enfin:

11 h. 35, div. can. à 3e B.I.C. (reçu à 11 h. 53)

"Deux bataillons de la brigade York and Durham sont placés à votre disposition pour contre-attaquer en vue de prendre en main la situation sur votre droite. Cette attaque doit être poussée énergiquement. Les deux bataillons de la 13e brig. seront envoyés à la 2e ligne G.Q.G. en remplace ment des deux bataillons de la brig. York and Durham."[566]

À midi, le lieut.-colonel A. H. Macdonell, de l'état major divisionnaire, qui avait servi de guide à la 5e D.L.I. présenta le brig.-général Bush (brigade Y. & D.) au brig.-général Turner à la ferme "Mouse Trap". Ils discutèrent la contre-attaque et le brig.-général Bush partit à la recherche de ses bataillons, pendant que le message ci-dessus était répété; notification de l'opération proposée fut communiquée à la 2e B.I.C. comme suit:

3e B.I.C. à 2e B.I.C. (reçu à 12 h. 30)

"Nous allons contre-attaquer avec deux bataillons à travers C.18.a. sur D.7.e. (passant donc au sud de Saint-Julien et en direction du nord-est)."[575]

LA LUTTE POUR SAINT-JULIEN ET "LOCALITY C"

La situation sur le front de la 3e B.I.C., après que les Allemands se furent emparés du côté faisant face au nord de la crête de Gravenstafel, était que la droite, formée de ce qui restait du 15e bataillon, s'appuyait sur "Locality C"; venaient ensuite le 13e et la compagnie C du 14e, le long de la route Keerselaere-Gravenstafel. Les 2 pelotons de droite du 7e, au nord de la route, avaient été pour ainsi dire exterminés en six heures consécutives de bombardement par des pièces de tous calibres, dont certaines tiraient à 200 yards. Les survivants, alors blessés, avaient été faits prisonniers au cours de l'avance de l'ennemi.

On attribue le fait que les Allemands ne firent pas de progrès plus rapides sur ce point, à l'héroïsme du lieut. Edward Donald Bellew, officier mitrailleur du 7e bataillon, qui avait deux de ses pièces en action au carrefour dominant Keerselaere. Les meilleurs mitrailleurs ayant été pour la plupart mis hors de combat, il se chargea lui-même d'une des pièces, pendant que le sergent H. N. Peerless maniait l'autre. Quoique l'issue du combat ne pût être mise en doute, ils demeurèrent à leur poste et continuèrent à tirer sur l'ennemi à 100 yards. Les Allemands, voyant que la résistance obstinée retardait leurs progrès et, aiguillonnés surtout par le feu de ces deux mitrailleuses, redoublèrent d'efforts et contournèrent la position par le sud. Le sergent fut tué; le lieut. Bellew fut abattu, blessé, mais reprenant courage, il se releva et continua à tirer. Quand il eut achevé sa dernière bande de cartouches et, au moment où l'ennemi se précipitait sur lui en trombe, il saisit un fusil avec lequel il mit sa mitrailleuse hors d'usage et reçut ses assaillants à la baïonnette. Mais il fut accablé par le nombre et fait prisonnier. Pour ce magnifique fait d'armes, le lieut. Bellew fut décoré de la Victoria Cross.[560]

À 11 heures, le lieut.-colonel J. A. Currie, commandant le 15e bataillon, le lieut.-colonel W. W. Burland, en commandement de la ligne de feu et le major V. W. Odlum, qui avait charge maintenant du 7e bataillon, se rencontrèrent au point nommé "Enfiladed Cross Roads" à 800 yards à l'est-nord-est de Saint-Julien; ils y décidèrent que la ligne, nettement en vue de l'ennemi et sous le feu d'enfilade des mitrailleuses sur les deux flancs, devait être reculée de 300 yards et défendue jusqu'à ce que la position fut nettoyée, les renforts arrivés et la situation rétablie. Ce mouvement fut exécuté par les troupes du secteur de droite, qui pouvaient profiter jusqu'à un certain point du mort-terrain derrière la crête. Mais les deux compagnies du 7e, en tentant de battre en retraite vers leur rendez-vous à 300 yards au sud-est de Saint-Julien, furent serrées de si près par l'ennemi que bien peu d'hommes purent éviter la capture et les Allemands, chargeant de l'ouest en vagues serrées, furent dans leurs tranchées quelques minutes après midi. Sur la fin, il n'y avait plus de munitions et presque toutes les culasses des fusils étaient coincées.

De la tranchée capturée au-dessus de Saint-Julien, l'ennemi pouvait maintenant couvrir de son feu le versant sud de la crête de Gravenstafel. À 12 h. 30, le lieut.-colonel Currie, le lieut.-colonel Burland et le major Ormond eurent une consultation derrière "Locality C", sur la route Zonnebeke-Keerselaere, près du ponceau du Haanebeek. Le 10e avait reculé de la gauche de "Locality C" pour se conformer au nouvel alignement de la 3e B.I.C., mais la compagnie A du 7e y occupait toujours la même position. On savait que le 8e avait reçu l'ordre de retraiter de sa ligne originale, mais on ignorait que cet ordre avait été contremandé, en vue de la contre-attaque promise; l'ennemi était en possession des tranchées au nord de Saint-Julien; un feu de mitrailleuses de plus en plus nourri et venant du nord-ouest, balayait la vallée. La première ligne comprenait les survivants de quelque quatorze compagnies appartenant à cinq bataillons différents. Une proposition du major Ormond, à l'effet d'avancer pour re-

prendre le sommet et l'éperon de la crête fut considérée comme n'ayant aucune chance de réussir. Le recul sur la ligne G.Q.G. fut aussi rejeté. Comme la position actuelle était intenable, il fut décidé de retraiter sur une ligne imaginaire à mille yards en arrière, au nord et à peu près parallèle à la route Fortuin-Gravenstafel. À travers des trouées intermittentes dans la fumée des obus qui explosaient un peu partout, on pouvait voir les hommes qui formaient maintenant la première ligne de la 3e B.I.C. se retirer par bonds successifs en combattant; chaque groupe, après avoir reculé sur une courte distance, couvrait de son feu la retraite du groupe suivant. Et lorsque la pression se relâchait, ils avançaient de nouveau vers la crête. Ainsi fut exécutée la phase ultime d'un combat d'infanterie qui dura sans discontinuer pendant dix heures. Au cours de ce combat, la ligne canadienne, tout en reculant graduellement de plus d'un mille, ne se rompit point sous l'effort, mais infligea à l'ennemi de telles pertes que les troupes de la *51e division de réserve* abandonnèrent l'attaque jusqu'à l'arrivée des renforts. La ligne désignée fut atteinte. C'était celle qu'occupaient les Britanniques lorsque, dix jours plus tard, à la fin de la bataille, on ordonna d'abandonner la pointe du Saillant.

Quand la droite de la garnison de Saint-Julien fut découverte, un peu après midi, l'ennemi profita de l'occasion pour attaquer de tous côtés. Une partie de la compagnie D du 14e parvint à retraiter sous le couvert des maisons qu'elle occupait sur la gauche. Mais la compagnie B du 14e et la compagnie B du 15e dont les seuls ordres étaient de tenir envers et contre tout combattirent jusqu'au bout dans leurs tranchées délabrées. L'épisode est relaté par les messages dont voici le dernier, reçu de la compagnie B du 14e:

Au commandant du 13e bat.

"Le bombardement nous oblige à évacuer et l'ennemi avance, venant d'en avant et de gauche. Nous défendrons chaque traverse l'une après l'autre, s'il nous faut retraiter le long de la ligne sur la droite. Le capitaine Williamson est tué.

11 h. 30."[564]

Ce message était signé par le capitaine W. C. Brotherhood qui, moins d'une heure après, était tué lui-même. Pendant cette heure, les fusils des deux compagnies se coincèrent bien des fois.

L'attaque allemande de midi, qui força la droite et le centre de la 3e B.I.C. à se replier sur la ligne "Locality C" – Saint-Julien, ne contenait aucun élément de surprise; car une heure auparavant, le 8e bataillon avait tiré à longue distance sur des formations ennemies qui passaient en masses serrées par Wallemolen, en direction de l'ouest. Les défenseurs de "Locality C" virent une douzaine de bataillons qui se ruaient à travers la vallée du Stroombeek pour se déployer en plein champ ; certains d'entre eux semblaient porter des drapeaux blancs qui étaient en réalité des signaux pour l'artillerie, tandis que d'autres transportaient des cadres, que l'on crut être des civières, alors qu'il s'agissait de mitrailleuses. Certains observateurs notèrent une importante colonne de troupes montées et d'infanterie, suivie par de l'artillerie et se dirigeant vers le sud en suivant la route principale venant de Poelcappelle. Du mort-terrain vers Langemarck, les lignes d'infanterie émergeaient toutes fraîches, l'une après l'autre, pour l'assaut sur Saint-Julien. Les compagnies des 2e et 3e bataillons, près du bois, les abattirent au fur et à mesure qu'ils avançaient et les obligèrent à reculer. Le brigadier-général Turner, apprenant cette concentration, et se rendant compte de la position si exposée du 2e bataillon, ordonna au lieut.-colonel Watson, à 13 heures, par téléphone, de battre en retraite. Mais lorsque, en réponse, ce dernier envoya son adjudant, le capitaine Willis-O'Connor, pour l'assurer qu'il tenait et qu'il continuerait à tenir le front qui lui était assigné, l'ordre fut annulé. Ni cet ordre, ni l'annulation ne parvinrent aux deux compagnies du 3e bataillon qui étaient en ligne. Le capitaine Streight, qui assistait sur la droite à l'écrasement de la garnison de Saint-Julien, vit que l'ennemi était maintenant

sur ses derrières, à 300 yards et suggéra la retraite pour éviter d'être coupé; mais le major Kirkpatrick déclara que la consigne était de défendre la position à tout prix. Il venait de recevoir un message de son commandant, le lieut.-colonel R. Rennie, "Ne perdez pas contact avec Saint-Julien. Tenez bon. On contre-attaque sur votre droite".

LA 3E B.I.C. RETRAITE SUR LA LIGNE G.Q.G.

Non seulement de son propre front, mais aussi de la 27e[571] et de la 28e divisions,[576] le général Alderson fut avisé de l'avance allemande de midi. La dernière de ces unités fit savoir qu'une de leurs batteries d'obusiers tirait sur les Allemands se dirigeant vers le sud, à l'ouest de "Locality C"; que, de plus, quoiqu'il y eût concentration ennemie au nord de Broodseinde, en face de leur propre front, ils avaient envoyé deux compagnies pour arrêter "une évacuation désastreuse projetée" à la gauche flottante de la 2e B.I.C.[577] Mieux encore, la 5e division fit savoir que son officier cycliste signalait de Wieltje "des soldats ennemis de toutes armes se dirigeant vers le sud via Keerselaere", ajoutant que la droite de la 3e B.I.C. commençait à céder. Un autre message alarmant, de même source, contenait d'autres affirmations plus partiales et plus décevantes encore: "Nombreux Canadiens en débandade traversent Wieltje, venant de droite et de gauche", et encore: "La brigade Y. & D. a relevé les Canadiens et occupe la ligne au sud-est de Wieltje."[592] Un peu avant 13 heures, le brig.-général Turner discuta la situation par téléphone avec le chef d'état-major de la division, le colonel C. F. Romer, à la suite de quoi l'ordre suivant fut émis:

13 heures, 1re div. can. à 3e B.I.C.

"Comme les Allemands semblent se masser en C.6. (à Keerselaere) il ne faudra pas contre-attaquer, mais utiliser les bataillons de la brigade York and Durham pour consolider votre ligne et tenir."[580]

Il était question, dans ce message, de la ligne de la 3e B.I.C.

de “Locality C” à “Hampshire Farm”, mais le brig.-général Turner, par suite du plan de défense parallèle, établi d’avance, et des allusions répétées, à la ligne G.Q.G.,[431] interpréta le message comme se rapportant à cette ligne et non à la partie du front à l’est vers “Locality C”. Un message d’un officier d’état-major de la division, reçu à 13 h. 15, expliquait que deux bataillons de la brigade York and Durham entraient à l’instant dans les tranchées G.Q.G. à l’est de Wieltje, avec instructions de pousser vers le nord et de soutenir la 3e B.I.C. en travers de la route Ypres-Poelcappelle, et qu’un troisième bataillon suivait.[584] Le général Turner eut une autre conversation avec le colonel Romer à 13 h. 35. Il comprit que ses instructions étaient de défendre Saint-Julien aussi longtemps que possible, ensuite d’occuper la ligne G.Q.G. et, sur ce, il envoya le message suivant:

13 h. 40, 3e B.I.C. aux 5e Durham, 4e York, 2e, 3e, 13e, 14e, 15e et 16e bataillons (canadiens):

“Vous défendrez la ligne G.Q.G. depuis la route de Saint-Jean-Poelcappelle, vers le sud.”[586]

Pour augmenter la profondeur de sa formation, il ordonna aussi à la 3e compagnie du Génie d’abandonner ses positions à l’est de la ferme Mouse Trap pour aller construire une nouvelle tranchée de soutien pouvant contenir trois bataillons et courant vers le nord à l’est de Wieltje, puis vers l’ouest en arrière du sommet de “Hill Top Ridge” jusqu’à “View Farm”. Des instructions plus détaillées suivirent au sujet de la disposition des bataillons actuellement dans la 3e B.I.C.: le 5/Durham et le 4/York avaient reçu l’ordre de prolonger la ligne G.Q.G. inoccupée en contrebas de la route Wieltje-Saint-Julien. Les deux autres bataillons de la brigade York and Durham, le 4/E. York et le 5/York, qui devaient occuper la ligne G.Q.G. en arrivant de la berge du canal, furent envoyés à la gauche de la nouvelle tranchée-de soutien.[595] Il s’ensuivit que les rôles du 4e et du 5e York furent intervertis et que ce dernier dut creuser des tranchées en arrière des

Buffs, à l'ouest de la ferme Mouse Trap et se tenir prêt à contre-attaquer si nécessaire.[614] Le 2e bataillon canadien fut chargé d'"occuper la ligne G.Q.G. en C.17.d."[591] Les deux compagnies avant du 3e bataillon devaient "se retirer sur la ligne G.Q.G." Les troupes sous le commandement du lieut.-colonel Loomis, la "ligne de feu" comprenant le 13e bataillon et les compagnies attachées du 14e et du 15e, tout devait "retraiter à travers la ligne G.Q.G." Le 16e qui avait tenté de renforcer la ligne à Saint-Julien,[541] était de retour dans la ligne G.Q.G. au nord-ouest de la ferme Mouse Trap.

Se conformant à l'ordre de 13 h. 40, cité plus haut, le lieut.-colonel Watson fit savoir à ses compagnies de retraiter. En rampant tout aplatis le long des fossés peu profonds pour ne pas recevoir des guetteurs une balle dans l'échine, puis profitant de la protection offerte par les bâtisses et les haies près de "Juliet Farm" pour éviter les rafales de plomb des mitrailleuses, à la lisière de "Kitchener's Wood", la plupart des hommes des trois compagnies du 2e bataillon purent regagner la ligne G.Q.G. au sud de la ferme Mouse Trap. L'état-major du bataillon en fit autant, et le colonel fermait la marche, portant sur son dos un soldat blessé. À l'extrême droite, la petite garnison de "Oblong Farm" avait aussi reçu l'ordre de battre en retraite, mais elle était trop engagée pour l'exécuter; elle continua à combattre jusqu'à complet épuisement de ses munitions et fut alors accablée par le nombre. Pendant ce temps, l'ennemi, au centre, avançant en force à travers le bois, déborda une partie de la compagnie B qui, quoique ayant reçu l'ordre en question, tout comme les deux compagnies voisines du 3e bataillon, était, comme elles, soumise sans relâche à un feu intensif venant de face et des flancs. Les troupes de cette compagnie avaient monté deux mitrailleuses dans les bâtiments de ferme à l'est du bois. Les cibles ne manquaient pas et il y eut de nombreux Allemands tués par la fusillade individuelle. Nos soldats continuèrent ce combat inégal en se cramponnant à leurs positions, car c'est dans ce dessein qu'ils étaient venus du Canada.

INTERVENTION FORTUITE MAIS OPPORTUNE DE BATAILLONS ANGLAIS

L'ordre pour le recul du front de la 3e B.I.C. à l'est de Saint-Julien fut écrit à 14 h. 10;[598] il parvint à la ligne de feu, en certains points, une demi-heure plus tard, mais ailleurs, la transmission prit plus de deux heures, et le mouvement fut exécuté en même temps que l'avance des bataillons anglais au sud de Fortuin. L'arrivée opportune de ces renforts en pleine bataille fut due, tout d'abord, au général commandant la 27e division (major-général T. d'O. Snow), à qui le général Plumer avait délégué le commandement de toutes les troupes en réserve de corps d'armée, avec latitude de s'en servir au meilleur de son jugement, pour faire face à tout développement inattendu. Lorsqu'il apprit que les Allemands avançaient via Saint-Julien, plutôt que d'envoyer le 2/K.S.L.I. de la ligne G.Q.G. à l'est de Potijze (car il avait reçu l'information erronée que la ligne était rompue à "Berlin Wood" entre la 85e brigade anglaise et la 2e brigade canadienne[633]) il donna l'ordre au 1/Royal Irish Regiment, de sa propre réserve divisionnaire (la 27e) de se rendre à Fortuin en toute hâte et d'arrêter l'avance des Allemands. Ce bataillon qui, à 9 h., était arrivé à Potijze, venait du bois de Hooge, avec un effectif de 370 hommes. Il quitta les environs du Château de Potijze à midi et découvrit que malgré le feu violent venant du nord, l'ennemi n'avait pas dépassé "Locality C" Saint-Julien, et que le 7e bataillon, avec quelques isolés d'autres unités, soit environ 200 hommes en tout, était à Fortuin. Le général Snow ignorait cette situation puisqu'il était sous l'impression que les Allemands occupaient le village et qu'il y avait une brèche à Saint-Julien. Il décida donc qu'une intervention immédiate et vigoureuse s'imposait. N'ayant aucune troupe disponible, soit de sa division ou de la réserve du corps, et les communications téléphoniques avec le 5e corps étant rompues, il donna personnellement au brigadier Chapman, de la 85e brigade, un ordre verbal à l'effet que les deux bataillons de la 84e brigade (28e div.) en réserve de division

à Verlorenhoek (1/Suffolk et 12/London) devaient être utilisés pour repousser les Allemands et colmater la brèche présumée. Le brig.-général Chapman s'était déjà mis en relation avec le lieut.-colonel W. B. Wallace, du 1/Suffolk et, à midi, lui avait demandé de prendre position à mille yards de son P.C. à Verlorenhoek, faisant face à l'est et au nord-est, pour arrêter l'avance de la cavalerie allemande. Le lieut.-colonel Wallace, qui commandait ces deux bataillons, accepta, de la 85e brigade, l'ordre d'attaquer Fortuin et de s'y maintenir.

Ayant déclenché ces mouvements, le général commandant la 27e division envoya au brig.-général Turner le message suivant:

14 h. 15, 27e division à 3e bde.

"L'avance de l'ennemi venant de Fortuin doit être arrêtée à tout prix. Servez-vous de tous les hommes que vous avez sous la main pour le repousser. J'ai envoyé de Frezenberg deux bataillons sous les ordres du commandant du Suffolk pour attaquer Fortuin. Je vous envoie également, d'ici, le R. Irish Regt.; il se rend au carrefour en C.23.c. (1,000 yards au N.E. de Wieltje). Vous vous mettrez en rapport avec ces troupes et, prenant le commandement de ce secteur du front, vous repousserez l'ennemi vers le nord-est. J'émets ces ordres parce que je suis sur les lieux, que les communications semblent être en mauvais ordre et que le facteur temps est de la plus haute importance. Agissez avec vigueur."

(Message reçu à 16 h. 05).[600]

La réception d'un tel ordre venant d'un commandant de division inconnu, dont le secteur était à trois milles de là, ne pouvait guère impressionner un brigadier qui était en communication avec son propre commandant divisionnaire et qui utilisait ses troupes suivant un plan établi d'avance. Convaincu qu'il agissait suivant les desseins du général Alderson, et n'ayant aucune raison de croire que le général commandant la 27e division avait été investi des pouvoirs d'un commandant de corps d'armée dans le Saillant, le brig.-général Turner ignora le message,[645] sauf qu'il se rendit à Fortuin dans l'après-midi et donna ordre au bataillon qu'il trouva dans le

village, le 1/Royal Irish Regiment, de se retirer au crépuscule sur la ligne G.Q.G. Il ne trouva aucun indice du 1/Suffolk ou de l'autre bataillon de Wallace, le 12/London.[631]

Deux autres bataillons britanniques, le 4/York et le 4/E. York de la brigade Y. & D. étaient cependant appelés à jouer une part importante dans l'action de l'après-midi. On ne sait pas bien qui fut responsable de leur présence en première ligne: ni leur propre brigadier, le brig.-général Bush, ni le brig.-général Turner ne les y avaient envoyés. Ce n'était pas non plus le brig.-général Turner qui leur avait ordonné de défendre la ligne G.Q.G. On avait répondu aux appels du brig.-général Currie pour de l'aide immédiate à l'avant en disant que la contre-attaque avait été annulée. Et pourtant, peu après 15 h., le lieut-colonel M. H. L. Bell (4/York) qui avait sous ses ordres les deux bataillons, accepta d'un officier d'état-major de la 27e division anglaise des ordres semblables à ceux donnés au 1/Royal Irish Regiment. Jusqu'alors, ces bataillons n'étaient pas sous les ordres du général commandant la 27e division, puisqu'ils avaient été mis à la disposition du général Alderson qui les utilisait depuis vingt-quatre heures.[490] Mais le lieut.-colonel Bell présuma apparemment que la situation tactique avait dû changer depuis qu'on l'avait envoyé en réserve dans la ligne G.Q.G. Les hommes étaient reposés et un appel d'urgence pour avancer n'avait rien de surprenant. Quinze minutes plus tard, ils étaient en marche, ayant quitté les tranchées que la 27e division leur avait fait creuser près du Château de Potijze. Ils avaient pour mission "d'occuper Fortuin et d'arrêter les Allemands qui étaient dans Saint-Julien, avançant probablement".

Le recul de la 3e B.I.C. sur la ligne G.Q.G. mettait sérieusement en danger l'arrière de la gauche de la 2e B.I.C. À 15 h., de la gauche originale au delà du Stroombeck jusqu'à la ligne G.Q.G., il y avait un flanc flottant de deux milles et demi, défendu en trois endroits par ce qui restait des combattants de cinq compagnies canadiennes et l'équivalent d'une compagnie de réserve. C'est que, à ce moment, les 13e, 14e

et 15e bataillons avaient commencé à retraiter derrière la ligne G.Q.G. L'intervention tout à fait providentielle de cinq bataillons anglais à ce moment des plus critiques, évita, sans aucun doute, un désastre de la plus grande envergure.

LA 2e B.I.C., ESPÉRANT DE L'AIDE, TIENT BON

De bon matin, une des concentrations de l'artillerie allemande avait mis le feu au P.C. de la 2e B.I.C. qui, en conséquence, déménagea vers 7 h. pour se rendre au P.C. de la 2e bde d'artillerie canadienne de campagne, dans une autre ferme à 750 yards au sud-ouest. De là, les communications téléphoniques furent maintenues toute la matinée avec le lieutenant O. C. F. Hague (7e batterie), à son poste d'observation sur la crête de Gravenstafel et, de là, avec le 8e bataillon, à la ferme Boetleer. Le brig. général Currie eut, sur cette ligne, plusieurs conversations téléphoniques avec le lieutenant-colonel Lipsett, dont il appréciait beaucoup le jugement tactique et sous qui il avait préparé le cours pour le brevet d'état-major à Victoria, C.-B., durant le paisible printemps de 1914. Les deux commandants convinrent que, à moins d'une puissante contre-attaque lancée en direction de "Locality C", la première ligne de tranchées de la brigade devait être évacuée pour occuper une nouvelle position sur la crête de Gravenstafel.[574]

Sur 1,300 yards, à travers champs, entre la compagnie de gauche du 8e et "Locality C", il y avait une brèche; l'ennemi menaçait d'y pénétrer, et elle n'était couverte que par le feu à revers de la première ligne et par la compagnie D du 5e bataillon, dans le verger de la ferme de Boetleer, sur la côte.

Établir un retranchement à travers le versant exposé, en plein jour et à moins de quatre cents yards d'une brigade allemande était chose impossible. Toute la ligne sur la droite avait été dépouillée de renforts et il n'y en avait pas non plus à la 2e B.I.C., de sorte que si la pression sur la gauche n'était pas bientôt allégée par des troupes fraîches, il fallait reculer la ligne ou l'abandonner à la destruction finale.[578]

Ayant envisagé cette extrémité plus tôt dans la journée, et ayant déjà placé les deux compagnies à "Locality C", sous les ordres du lieut.-colonel Lipsett, le brig.-général Currie donna comme instructions que la ligne des tranchées devait être tenue aussi longtemps que possible, mais qu'en cas de repli forcé, le retrait se ferait par la gauche: le 8e bataillon reculerait sur "Locality C" et la ferme de Boetleer, le 5e se conformerait au mouvement du 8e et maintiendrait le contact avec la gauche de la 85e brigade dans la ligne de tranchées originales dans "Berlin Wood". Le moment critique pour dégager, après avoir ouvert la brèche et l'avoir occupée en force, ne pouvait être décidé que par le commandant sur les lieux. C'était une minute à saisir, et de sa décision, rester ou partir, dépendrait le résultat de la journée.

Toute la matinée on fut incertain quant à l'efficacité d'une contre-attaque pour soulager la pression et, à mesure que les heures passaient, la probabilité d'une retraite forcée augmentait. À 11 h. 05, le brig.-général Currie prévint la 85e brigade sur sa droite:

"Tiens toujours les tranchées de 1re ligne et, je pense, "Locality C", mais il semble que la 3e brigade s'est repliée. Il se peut que je doive évacuer des tranchées, ma gauche étant très exposée. Ma droite, section I, tiendra le contact avec votre gauche. Je ne me replierai pas avant quelque temps."[560a]

Mais presque aussitôt la 3e B.I.C. commença à se retirer de 300 yards de la ligne entre "Locality C" et Saint-Julien; quelques minutes plus tard l'ennemi pouvait couvrir de son feu la pente de la crête de Gravenstafel; le message du brigadier-général Turner disant que ses troupes étaient expulsées d'une position après l'autre, à l'est de Saint-Julien, et qu'il tenait la ligne G.Q.G., rendait la situation plus obscure encore. À 11 h. 45, le brig.-général Currie eut un entretien avec le lieut.-colonel Lipsett: "Comme la 3e brigade se replie sur la 2e ligne G.Q.G., vous devrez reculer sur la crête de Gravenstafel et vous y maintenir."[565a] À 12 h. il prévint la 85e brigade de la décision qu'il mettait à exécution:

"Étant donné que mon flanc gauche, section II, est complètement découvert et, ayant été informé qu'il n'y a pas de renforts disponibles, j'ai donné l'ordre au 8e bataillon, section II, de se retirer par sa gauche sur la crête de Gravenstafel; au 5e bataillon, section I, de se conformer aux mouvements du 8e bataillon, tout en maintenant le contact avec votre gauche; m'efforcerai d'établir une ligne allant du bois en C .10 et 11, par S.-Julien, – "Locality C" – à la crête de Gravenstafel. Afin de conserver la crête de Gravenstafel, des renforts importants sont requis sur la ligne dans C .12, D. 7 et 8, d'où l'on pourrait déclencher des contre-attaques, mais nous n'avons pas de troupes disponibles ou suffisantes pour cela."[565b]

Les Allemands, s'apercevant que le feu répété de l'artillerie, des mortiers de tranchées et de la mousqueterie ne parvenait pas à affaiblir la défense, ne firent plus d'attaque sérieuse contre les tranchées de première ligne après leurs premiers revers du matin; le maintien audacieux et le renforcement de positions tactiques visiblement instables leur firent craindre un traquenard. Comme le plan du duc Albrecht ne comportait leur intervention et le refoulement de la ligne qu'au moment où le centre de l'attaque eut progressé à travers S.-Julien et eut emporté le côté ouest de "Zonnebeke Ridge", les bataillons du *XXVII corps de réserve* s'arrêtèrent dans les champs, au nord de "Locality C" et attendirent. Mais lorsque le lieut.-colonel Lipsett apprit, un peu après midi, que la droite de la 3e B.I.C. avait été repoussée jusqu'en arrière de "Locality C", il jugea expédient de reporter sa ligne en arrière de la crête, mouvement auquel le 5e bataillon aurait à se conformer, à moins qu'une contre-attaque ne fût lancée sans tarder pour contrecarrer les mouvements prochains et évidents de l'ennemi. Dès le début de l'attaque des Allemands sur "Locality C", il s'était enquis de l'opinion de ses commandants de compagnie et ceux-ci, parfaitement sûrs de l'état moral de leurs hommes, répondirent qu'ils préféraient rester. En conséquence, il envoya à son brigadier le rapport suivant:

Midi, 8e bat. à 2e B.I.C.

"*Situation*: Nous occupons nos tranchées et une partie de celles du 48e (15e bat.). J'ai deux pelotons en avant de mon poste de commandement pour protéger l'arrière de ma gauche, car nous avons une mauvaise trouée entre nous et "Locality C". Je n'ai là que 20 hommes. Je puis tenir, pourvu que les Allemands ne contournent pas ma gauche par l'arrière, mais c'est une position très dangereuse, à moins que nous n'ayons des troupes pour combler le vide depuis mon poste de commandement en direction de "Locality C". Si vous m'envoyez des renforts, qu'ils viennent jusqu'au sud de mon P.C. ("Boetleer Farm"). Faites-moi savoir si l'intention est de défendre cette ligne ou non. J'apprends à l'instant que l'avance allemande contre notre gauche semble s'être ralentie et serait même arrêtée. Je ne suis pas inquiet quant à mon front si l'on empêche les Allemands de tourner ma position par l'arrière."[570]

Afin d'établir le moment de la retraite tout en le fixant au plus tard possible, il demanda de nouveau l'avis de ses commandants de compagnie dans la ligne de feu. Avant qu'ils eussent eu le temps de répondre, il recevait du brigadier-général Currie le message suivant:

"La 3e B.I.C. contre-attaquera avec deux bataillons via C .18 . a. sur D. 7. c. (contournant le sud et Saint-Julien et en direction de "Locality C"). Deux bataillons de la brigade York and Durham seront également employés pour rétablir la situation sur la gauche de la 2e B.I.C."[582]

À ce message était joint l'ordre "de s'accrocher aux tranchées de première ligne le plus longtemps possible" au lieu d'exécuter le repli projeté sur la crête de Gravenstafel;[587a] le lieut.-colonel Lipsett décida donc que son front devait être maintenu,[587] et ses commandants de compagnies, ne connaissant rien encore de cette contre-attaque promise et bien définie, envoyèrent leurs messagers infatigables (car les fils téléphoniques n'étaient plus réparables) avec la note unanime disant qu'ils résistaient et qu'ils défendraient leurs tranchées aussi longtemps qu'il resterait un seul homme à mettre au

parapet. Le lieut.-colonel Tuxford, dont deux des compagnies étaient sous les ordres du lieut.-colonel Lipsett, fut enchanté de cette décision de se défendre jusqu'au bout. L'une de ses compagnies était avec la compagnie de gauche du 8e, dans sa tranchée la plus exposée, l'autre à la ferme Boetleer et s'étendant vers "Locality C".

Lorsque le brig.-général Currie constata que l'attaque allemande sur "Locality C" était vigoureusement pressée, il demanda à l'artillerie un support plus proche. À 10 h. une section de la 6e batterie A.C.C. commandée par le lieutenant H. F. Geary fut envoyée à 1,200 yards en avant dans une position partiellement masquée sur "Zonnebeke Ridge". De là, ils tirèrent 200 obus dans les rangs ennemis, à l'ouest de "Locality C". Deux heures plus tôt, le brigadier avait appris que deux bataillons de la brigade York & Durham avaient été envoyés sur la ligne G.Q.G. en réserve de sa propre brigade et de la 3e B.I.C.[544a] Il avait délégué son officier d'ordonnance à leur rencontre à Wieltje pour être certain qu'au moins un de ces bataillons serait chargé de fermer la brèche à l'est de "Locality C".

Il dirigea vers ce point critique le lieutenant H. F. H. Hertzberg qui, avec vingt-sept hommes de la cie n° 2 du Génie canadien, était arrivé pour creuser l'emplacement d'une batterie. Du coup, les sapeurs se transformèrent en fantassins, traversèrent rapidement le ruisseau, grimpèrent la côte en vitesse et arrivèrent juste à temps pour renforcer le lieutenant H. B. Scherschmidt et les trente-quatre autres survivants de la compagnie A du 7e bataillon. Ces héros défendirent ensemble la tranchée le long de la crête contre des forces de beaucoup supérieures en nombre, jusqu'au moment où ils reçurent l'ordre de retraiter, à la brune. Leur effectif total n'était plus que de quarante. À 11 h., alors que les Allemands apparaissaient sur la ligne d'horizon à l'est de Keerselaere, l'officier d'ordonnance était rentré, disant qu'aucun renfort n'était en vue. Il fut renvoyé avec mission de les attendre et de les faire se presser.

Il revint de nouveau peu après pour annoncer que le 5/D.L.I. était arrivé sur la ligne G.Q.G. et qu'il se proposait d'y attendre de nouvelles instructions. À l'instigation de son état-major et encouragé par l'opinion du lieut.-colonel Lipsett, le brig.-général Currie risqua sa carrière militaire[588] en repartant lui-même à la recherche de troupes pour colmater la brèche.

Il ne fut pas heureux dans ses démarches: il vit le 5/D.L.I. près de Wieltje à 13 h. et demanda au brigadier-général Bush de les lui laisser conduire à l'avant. Mais cet officier venait précisément de discuter, avec le brig.-général Turner, le plan de la contre-attaque. Il préférait attendre l'arrivée d'un autre de ses bataillons et partit à leur recherche du côté de Potijze. Le brig.-général Currie vit arriver le 4/York à la ligne G.Q.G. à 14 h. mais celui-ci ne voulait se porter en avant que sur les ordres de son propre brigadier comme d'ailleurs aussi le 5/D.L.I. Il était en chemin pour insister de nouveau auprès du brig.-général Bush lorsqu'un officier d'état-major de la 3e B.I.C. vint lui dire que la contre-attaque était contremandée;[590] considérant que la chose n'avait pas de sens, il continua afin de demander quand même au brig.-général Bush des troupes pour pousser de l'avant, mais ce dernier avait reçu l'ordre l'avisant qu'il n'y aurait pas de contre-attaque et le lieut.-colonel C. H. Mitchell, de l'état-major de la division canadienne, qui était présent, confirma son dire. La situation constituait un problème insoluble. Il y avait, apparemment, de nombreuses troupes fraîches, gardées à ne rien faire dans la ligne de tranchée G.Q.G., à plus de trois milles en arrière de sa propre brigade qui, autant qu'il pouvait en juger, était vouée à une destruction certaine. On lui dit qu'il y avait au Château de Potijze, à 500 yards au sud-est, l'état-major d'une division britannique. Il s'y rendit donc,[589] présumant qu'ils pourraient être en communication directe avec la division canadienne.

Après une courte entrevue avec le général commandant la 27e division, il envoya à 15 h. 30, le message suivant: À la première division.

"À 12 h. 30, mon flanc gauche était entièrement découvert, la 3e brigade ayant retraité sur Saint-Julien. Les trois compagnies à "Locality C" étaient en quelque sorte *non est.* J'ordonnai alors au bataillon occupant la section II, de retraiter sur "Locality C"; le 5e bataillon devant se conformer à leurs mouvements et occuper la crête de Gravenstafel. Je notifiai la 85e brig. de mes actions. Puis je reçus avis que deux bataillons, un du Durham, l'autre du York, m'étaient envoyés en vue de lancer une contre-attaque, l'assaut devant être poussé avec vigueur. Je revins à la 2e ligne G.Q.G. pour rencontrer ces deux bataillons. Je vis le Durham à 13 heures et son brigadier, et j'attendis jusqu'à 14 heures, alors qu'un officier d'état-major de la 3e brigade vint me prévenir que la contre-attaque ne serait pas faite par le Durham et le York et je suis venu au Q.G. de la 27e division pour envoyer mon rapport."[607]

A. W. Currie.

Pendant qu'il écrivait ce message, les conditions à son P.C. de Fortuin, après avoir été presque désespérées, commençaient décidément à s'améliorer. Depuis 12 h. 30, tous, là-bas, attendaient pleins d'espoir, les développements de la contre-attaque promise. À 14 h. 25, la nouvelle leur parvint qu'elle était contremandée et que le brig.-général Turner avait donné ordre à ses troupes de défendre la ligne G.Q.G.[599] Cela prouvait, de toute évidence, que l'on s'attendait que la 2e B.I.C. allait battre en retraite et le lieut.-colonel Creelman, de la 2e brig. A.C.C. en soutien, considérant que six de ses canons pouvaient tirer toutes les munitions disponibles, ordonna aux autres de quitter leur position et d'aller se mettre en batterie près de Potijze. Les 7e et 8e batteries et la section gauche de la 6e commencèrent à se retirer à 14 h. 45, en suivant le chemin de terre suivi dans l'évacuation précédente.[601a] Comme les canons abandonnaient la position, une ligne de tirailleurs parut, avançant du sud-ouest. Ce devait être les renforts attendus. C'était bien, en effet, des renforts anglais, mais pas ceux promis. Il s'agissait du 1/Suffolk et du 12/London,[609] envoyés pour attaquer Fortuin et s'y maintenir.

Le major de brigade de la 2e B.I.C., le lieut.-colonel H. Kemmis Betty se rendit compte que les bataillons avaient ordre d'avancer vers le nord-est et de refouler tout ennemi qu'ils rencontreraient.[626] C'était suffisant; le major de brigade expliqua la situation, informa les lieut.-colonels Lipsett et Tuxford de l'opération en cours et partit à 16 heures pour guider vers l'avant les deux bataillons. Il dirigea le flanc droit sur la ferme Boetleer, ainsi qu'il avait été convenu, pendant qu'un autre officier de l'état-major de la 2e B.I.C., le major C. J. Mersereau, se chargeait de la gauche qui fut repliée dans l'anticipation de feux d'enfilade venant de Saint-Julien. Pendant un moment, les pertes furent légères et l'avance progressa; mais l'attaque n'était pas soutenue en arrière. Les batteries des 27e et 28e D. A. n'étant pas prévenues du mouvement et n'ayant pas d'observateur, bombardaient le secteur. L'ennemi, qui occupait maintenant "Locality C", la crête à l'ouest et une partie des maisons en direction de Saint-Julien, déclencha une violente fusillade, accompagnée d'un feu de mitrailleuses et de shrapnels qui retardèrent les compagnies en soutien. L'adjudant du 8e bataillon, le major A. Kirkcaldy, fut blessé en se rendant de la ferme Boetleer à la rencontre des bataillons d'assaut. Leur première vague se rendit presque au Haanebeek et se retrancha dans un quart de cercle de 700 yards faisant face à "Locality C". Leur droite était dans les vieilles tranchées, à quatre cents yards à l'ouest de "Bombarded Cross Roads", occupées par les survivants du 10e bataillon canadien. Ceux-ci se replièrent sur Fortuin, se figurant qu'ils étaient relevés. Au cours de l'action, le 12/London perdit 59 officiers et soldats dont le commandant, le lieut.-colonel A. D. Bayliffe; le 1/Suffolk estima ses pertes à 154. La gauche du 8e bataillon était à deux mille yards au nord-est, continuant à tenir la tranchée originale de première ligne de la 2e B.I.C. et toujours remplie d'espoir.

UNE ATTAQUE ALLEMANDE REPOUSSÉE

Pendant que cette avance gagnait du terrain, le 4/York et

le 4/E. York, à l'insu des commandants de brigade ou de division, s'avançaient de la ligne G.Q.G. près de Potijze vers le nord-est. Ils reçurent leur baptême du feu qui provenait des fusils et des mitrailleuses en approchant du Haanebeek et firent une demi-conversion à gauche pour le recevoir. Les compagnies de tête du 4/York poussèrent jusqu'à cinq cents yards au sud de Saint-Julien; le 4/E. York, en échelons, légèrement en arrière à gauche, faisaient face à "Kitchener's Wood" et le capitaine de la compagnie en arrière, dans le fossé de la route Wieltje-Fortuin, envoya un messager à la section de la 6e batterie A.C.C. sous Fortuin, avec la question suivante mise par écrit: "Pouvez-vous me dire où est l'ennemi?" Pendant que ces territoriaux du Yorkshire continuaient d'avancer, le 1/Royal Irish Regiment se porta en avant, traversa Fortuin et, tournant au nord-est, occupa les tranchées sur la pente légère à mi-chemin entre Fortuin et Saint-Julien. Ils trouvèrent ce dernier village fortement occupé et ne purent aller plus loin. Sur leur gauche, ils virent le 4/York, dont ils ne connaissaient pas la mission et qui, tout comme le 4/E. York, ne se rendait pas compte, quoique étant sous un violent bombardement, que les Allemands attaquaient en force. Mais les troupes de la 3e B.I.C. dans la ligne G.Q.G. sous le commandement du lieut.-colonel F. S. Meighen pouvaient suivre le mouvement. Leurs fusils et leurs mitrailleuses semèrent la mort dans de fortes colonnes allemandes avançant de "Oblong Farm" et de "Kitchener's Wood", vers le sud-est, peu après 16 heures. Cela continua pendant une demi-heure et, quoique la droite allemande fût forcée de se mettre à l'abri derrière les bâtiments de ferme et les haies, le centre, à longue distance et hors de vue, traversa la route Wieltje-Saint-Julien où il se buta au feu des Yorkshiremen. La section de gauche de la 6e batterie avait appuyé à gauche à 12 h. 53 pour couvrir le point de rendez-vous du 7e bataillon dans les tranchées entre Fortuin et Saint-Julien, occupées maintenant, par le 1/Royal Irish Regiment. L'officier observateur de cette section de la 6e batterie entendit le crépi-

tement de la fusillade et put voir les vagues d'assaut allemandes s'avançant l'une après l'autre à travers champs, venant de "Kitchener's Wood", une cible parfaite inondée de soleil. Le lieut.-colonel Creelman pouvait aussi les voir de son P.C., près des batteries. Il ordonna immédiatement à la section de gauche de la 5e batterie (qui était, comme on l'a vu, la section de droite attachée à la 2e) et à l'autre section de la 6e batterie de prendre respectivement sous leur feu les parties gauche et droite du nouveau but et à la section de droite de la 5e batterie de distribuer ses obus en travers du front de brigade original dans la vallée du Stroombeek. Les canonniers ajustèrent pour un tir de plein fouet. Les pièces ouvrirent le feu à 17 h. 15, les commandants de batterie dirigeant le tir. Le major Harvey McLeod avait choisi un excellent poste d'observation: il était à cheval sur la crête du toit du Q.G. de la brigade. "A 1,600 yards" puis "raccourcissez de 200 yards" puis encore "raccourcissez de 200 yards". Au rythme de vingt coups à la minute, les munitions seraient bientôt épuisées et l'ennemi continuait d'avancer. "Quatre prolonges de munitions, monsieur", annonça un subalterne en arrêtant dans la cour de la ferme ses équipages écumants. Lui et ses conducteurs avaient parcouru les six longs milles depuis Vlamertinghe, brûlant Ypres et Wieltje; au trot presque tout le temps, mais arrêtant ici et là pour laisser une salve allemande éclater sur la route en avant, puis franchissant la cible au galop à son signal pour reprendre de nouveau le trot allongé. La distance était maintenant à 900 yards et on pouvait enfin voir l'ennemi battre en retraite vers le bois. À 18 h. 30, il fut rapporté que "nos troupes avançaient de Saint-Julien vers "Kitchener's Wood". Dans la lumière décevante du soleil couchant, l'évacuation allemande avait été prise pour la contre-attaque britannique attendue. C'est ce rapport qui donna du corps à la rumeur encourageante qu'il y avait encore des Canadiens dans Saint-Julien.[631] Mais, en fait, il n'y eut là, pendant toute la nuit, que les morts des deux côtés.

Par leur avance opportune au beau milieu de la brèche,

ces cinq bataillons anglais venant de Suffolk, Londres, Yorkshire et d'Irlande jouèrent, à leur insu, un grand rôle dans l'arrêt de la cinquième et dernière avance allemande de ce jour-là. Il est évident, si l'on en juge par les dossiers allemands, que l'apparition de 2,500 hommes avançant résolument et en bon ordre au moment précis où il assenait *le coup de grâce* fit une telle impression sur l'ennemi qu'il évacua Saint-Julien. La quatrième attaque allemande lancée du nord à 15 heures avait réussi à pénétrer dans Saint-Julien et le résultat en fut l'occupation du village déserté jusqu'à l'église. L'avance simultanée de la *102e brigade d'infanterie de réserve* remontant la berge gauche du Steenbeek fut arrêtée pendant quelque temps lorsqu'elle se buta à la résistance obstinée des compagnies C et D du 3e bataillon et de la compagnie B du 2e bataillon ainsi que de la garnison dans "Oblong Farm", qui toutes avaient été dans l'impossibilité d'exécuter l'ordre de retraiter. L'arrière de la droite des trois compagnies avait été laissé flottant peu aprés midi lorsque ce qui restait de la garnison de Saint-Julien avait été anéanti. Aussi, lorsque leur gauche fut à son tour exposée par la retraite du 2e bataillon, elles se trouvèrent complètement isolées. Attaquées à plusieurs reprises, elles arrêtèrent les tentatives d'assaut venant du front et, sachant que seule une contre-attaque pouvait les sauver, elles continuèrent à combattre, s'attendant à tout moment à voir paraître les bataillons anglais promis. Mais l'avance des deux bataillons du Yorkshire eut lieu une heure trop tard; en effet, à 15 h. 30, la seule mitrailleuse que possédait la compagnie de droite avait été mise hors d'action; les munitions s'épuisaient; toute la ligne était balayée par le barrage d'un feu concentré de mitrailleuses venant d'en avant, et l'ennemi, déjà bien loin en arrière sur la gauche et la droite, referma les tenailles sur la tranchée isolée. Les quelques Canadiens valides qui restaient s'obstinèrent à lutter, mais ils furent accablés par le nombre et faits prisonniers. De la compagnie de droite qui était arrivée en ligne à plein effectif, moins de trente-six heures auparavant, il n'en restait que qua-

rante-trois pouvant marcher et encore, ils étaient à peu près tous blessés, ces derniers comprenant deux aveugles.

Heureusement pour les troupes dans le Saillant, l'effet de cette résistance désespérée, suivie de l'apparition de troupes fraîches anglaises, dura assez longtemps pour prévenir l'exécution d'un ordre du *XXVIe corps de réserve* de reprendre le village de S.-Julien cette nuit-là même. Car il se trouva que, au coeur de l'action décrite ci-dessus, le brig.-général Turner, inconscient du danger et des graves conséquences possibles, se rendit de la ferme "Mouse Trap" à Fortuin et en revint pour chercher les bataillons qui avaient, paraît-il, été placés sous son commandement par le général commandant la 27e division.[631] Comme il a été dit déjà, il ne trouva que le Royal Irish à qui il ordonna de regagner la ligne G.Q.G. dès que tomberait la nuit. Ils passèrent le mot aux bataillons du Yorkshire et les trois unités retraitèrent à 19 heures, laissant de nouveau la brèche partiellement ouverte.

L'ATTAQUE BRITANNIQUE DIFFÉRÉE POUR REPRENDRE SAINT-JULIEN

Après avoir appris que la 3e B.I.C. avait été refoulée sur la crête de Gravenstafel et avant d'avoir des nouvelles de l'avance allemande en colonnes serrées sur Saint-Julien, le général Alderson avait l'intention de faire relever le détachement Geddes et la 3e B.I.C. par la 10e brigade[581] et la brigade Y. & D.[557] respectivement. Après 13 heures, lorsqu'il eut raison de croire qu'une partie de cette dernière était utilisée pour consolider la ligne à Saint-Julien,[580] son idée était toujours d'envoyer la 10e brigade à la relève. Il avisa le brig.-général Hull qu'il serait responsable du front du brig.-général Turner jusqu'à Saint-Julien sur la droite[603] et la brigade Y. & D. se chargerait du reste.[605] Après avoir terminé la relève, la 10e brigade contre-attaquerait en même temps que les autres troupes disponibles,[614] probablement avant minuit.[625]

Lorsque la 10e brigade avait été placée à la disposition du général Alderson, le 24 à 11 h. 10, elle était à Ouderdom,

à moins de trois milles au sud-ouest de Vlamertinghe.[562] Elle avait ordre de se rendre immédiatement à la ligne G.Q.G. pour la relève;[581] des officiers d'état-major avaient été envoyés pour reconnaître le secteur et le brig.-général C. P. A. Hull, qui se présenta au Château des Trois Tours dans le cours de l'après-midi, prit part à la consultation lorsque l'ordre d'opérations pour la contre-attaque fut préparé. À 15 heures, sa brigade arriva aux confins de Vlamertinghe, mais le nombre, la position et la condition des unités disponibles dans la zone du combat ne pouvaient être déterminés, pas plus d'ailleurs que les objectifs, puisque l'action continuait.

En fait de troupes fraîches dans la région d'Ypres, il y avait les deux brigades restantes de la division Northumbrian. La brigade Northumberland d'abord à Poperinghe, puis dirigée sur Vlamertinghe, à 11 heures le 24, pour remplacer la brigade D.L.I. en réserve d'armée. Le 24, à 15 h. 25 elle reçut ordre de se rendre dans le Saillant et fut dirigée par le 5e corps sur Potijze où, conjuguée avec la brigade D.L.I., qui avait été transférée du corps de cavalerie, elle deviendrait réserve de corps d'armée, sous le commandement du général Snow.[606] Le commandement de la brigade Y. & D. était toujours douteux. Le brig.-général Turner la croyait à sa disposition[602] et c'était aussi l'opinion de la 1re division canadienne,[612] mais le général Snow comprenait que la brigade était sous ses ordres, comme faisant partie de la réserve du corps.

Sur la fin de l'après-midi, la ligne G.Q.G. était encombrée d'un mélange hétérogène de troupes appartenant à au moins huit bataillons différents, tous fatigués, pour la plupart faibles et désorganisés et, en tout cas, inaptes à être utilisés dans une attaque.

Par suite des développements tactiques déjà décrits et de la réaction qu'ils produisirent auprès des autorités supérieures, les plans préliminaires devaient être revisés. Il y eut des entrevues, des délais, des prolongations, des rajustements et, finalement, la contre-attaque fut livrée après le lever du so-

leil, le 25.

À la nouvelle de l'avance en masse par les Allemands, la contre-attaque de la brigade Y. & D. avait été contremandée. En même temps, la 1re B.I.C. (moins les 2e et 3e bat.) avait été envoyée de la berge du canal à la ligne G.Q.G., avec instructions de se mettre, dès son arrivée, à la disposition du brig.-général Turner.[583] Le 4e bataillon se mit en marche à 13 h. 15, fourbu et réduit, après trente-six heures de combat, de son effectif complet à quatre officiers et 246 sous-officiers et soldats.[624] Mais on crut qu'il serait imprudent de déplacer le 1er bataillon alors en soutien à 300 yards derrière la ligne de feu du 2/D.C.L.I. et du 4/R.B., car les attaques des Français dans le secteur voisin n'avaient remporté jusqu'alors que peu de succès. Les tranchées allemandes en face étaient remplies de troupes, disaient les rapports de nos aviateurs et il pouvait être nécessaire d'utiliser le bataillon d'un moment à l'autre. À 19 heures, la fusillade ayant cessé, le 1er bataillon, comptant encore dix officiers et 250 hommes, revint dans la ligne G.Q.G. au sud de Wieltje.[617]

SUR LE FRONT FRANÇAIS

Après la perte de Lizerne, peu après minuit, les Français s'étaient joints aux Belges à l'ouest du village et une nouvelle tentative allemande pour reprendre Zuydchoote, à 3 heures, fut repoussée avec succès par l'avance opportune de deux bataillons belges. À 8 h. 30, le général Codet avait attaqué avec la 306e brigade (153e div. française) qui venait d'arriver; mais il ne put entrer dans Lizerne. Une seconde tentative à 14 heures n'eut pas plus de succès, mais les Allemands eux-mêmes ne parvinrent pas à élargir la tête de pont d'une manière sensible et leur avance vers l'ouest, tout comme leur ruée vers le sud pour s'emparer de "Zonnebeke Ridge", se termina pour la journée avec la conquête des premiers objectifs seulement. À la jonction franco-britannique où, pendant toute la matinée, la démarcation de la ligne avait été douteuse, quatre bataillons de zouanes du colonel Mor-

dacq avancèrent de la berge du canal vers 13 h. 30, avec l'idée de pousser la ligne de 1,000 yards en avant, en direction de Pilckem. Le 5e corps fit appel à la division canadienne, à 11 h. 37, demandant que "toute batterie canadienne disponible fut placée à la disposition du colonel Duffus pour appuyer la contre-attaque des Français contre Pilckem".[567] La réponse fut la participation de seize pièces de 18 livres de la 1re brigade A.C.C., de quatre de la 10e batterie A.C.C. et des huit obusiers de 4.5 po. de la 118e brigade R.F.A. La coopération fut excellente, dirent les rapports, mais, comme le jour précédent, les Français n'avaient en action que peu de pièces de campagne et pas de grosse artillerie; de sorte que, si l'avance des renforts allemands fut empêchée, le bombardement ne fut pas assez fort pour vaincre la résistance d'un ennemi à présent bien établi dans une position fortement retranchée.[610] Avant la nuit, les zouaves, dont les patrouilles avaient trouvé abandonnée la ferme de Turco, s'installèrent sur une ligne continue entre le canal et la route Ypres-Pilckem. Cette route constituait pour le moment la limite entre les forces alliées, bien que les régiments français eussent reçu ordre de s'emparer d'un autre mille yards à l'est vers la route Ypres-Langemarck.[622] "Turco Farm" fut désignée comme le point de jonction en première ligne. Le colonel Geddes fut mis en charge du secteur entre la route Ypres-Pilckem et la 3e B.I.C.[628] La 13e brigade d'infanterie demeura entre le détachement Geddes et le canal. Ses ordres étaient de se tenir en liaison avec les Français avançant sur Pilckem et de profiter de leurs progrès.[638]

DISPOSITIONS PRISES POUR COMBLER LA BRÈCHE À SAINT-JULIEN

Il était un peu plus de 16 heures lorsque le général Alderson apprit d'un officier de son état-major que toute la 3e B.I.C. et les bataillons y attachés avaient reçu ordre de retraiter sur la ligne G.Q.G. Il n'arrivait pas à comprendre ce qui pouvait motiver pareille décision car il avait supposé que le

brig.-général Turner se servait des bataillons envoyés en avant[585] pour renforcer sa ligne entre "Oblong Farm" et "Locality C".[604] Il envoya donc le message suivant:

16 h. 35, div. can. à 3e B.I.C.

"Il y a dans Wieltje et aux alentours 4 bataillons de la brigade Y. & D., le Y.L.I. et le Q.V.R. (9/London) de la 13e brig. ainsi qu'une partie du 4e bataillon. Il vous faut, avec ces troupes, faire face aux Allemands. Vous devez pousser des troupes dans votre première ligne et empêcher à tout prix les Allemands de percer entre vous et la 2e B.I.C. Je n'ai pas une idée bien exacte de ce qu'est pour le moment votre situation, mais j'espère que vous continuez à fermer le passage à Saint-Julien et que vous êtes en liai son étroite avec la 2e B.I.C."[612]

Ces ordres concordaient avec le plan de défense de la division[330] et aussi avec les instructions spécifiques envoyées vingt minutes auparavant par sir John French au général Smith-Dorrien: "Il faut immédiatement faire tous vos efforts pour rétablir et tenir la ligne de Saint-Julien, sinon la situation de la 28e division sera compromise."[608] À part cette nécessité tactique, le besoin stratégique de maintenir le Saillant fut accentué par les assurances répétées du général Foch que les Français allaient "lancer une vigoureuse offensive contre le front Steenstraat, Pilckem, Langemarck et à l'est de ces villages". Il déclara qu'une division de troupes fraîches, la 153e, arrivait et qu'il avait demandé une seconde division d'infanterie pour s'en servir le jour suivant.[613] Il ne disait pas que cette division attendue n'avait été constituée que dix jours auparavant et qu'elle consistait en unités nouvelles. L'optimisme du commandant en chef français était assurément remarquable, car avec deux divisions reposées et deux autres exténuées, couvertes par quelques batteries de campagne, il se proposait non seulement de repousser quatre divisions allemandes victorieuses, supportées par une artillerie d'une supériorité écrasante et de les sortir d'une position retranchée de trois milles de long,[537] mais il voulait aussi les refouler sur une profondeur de trois milles et ainsi réoccuper

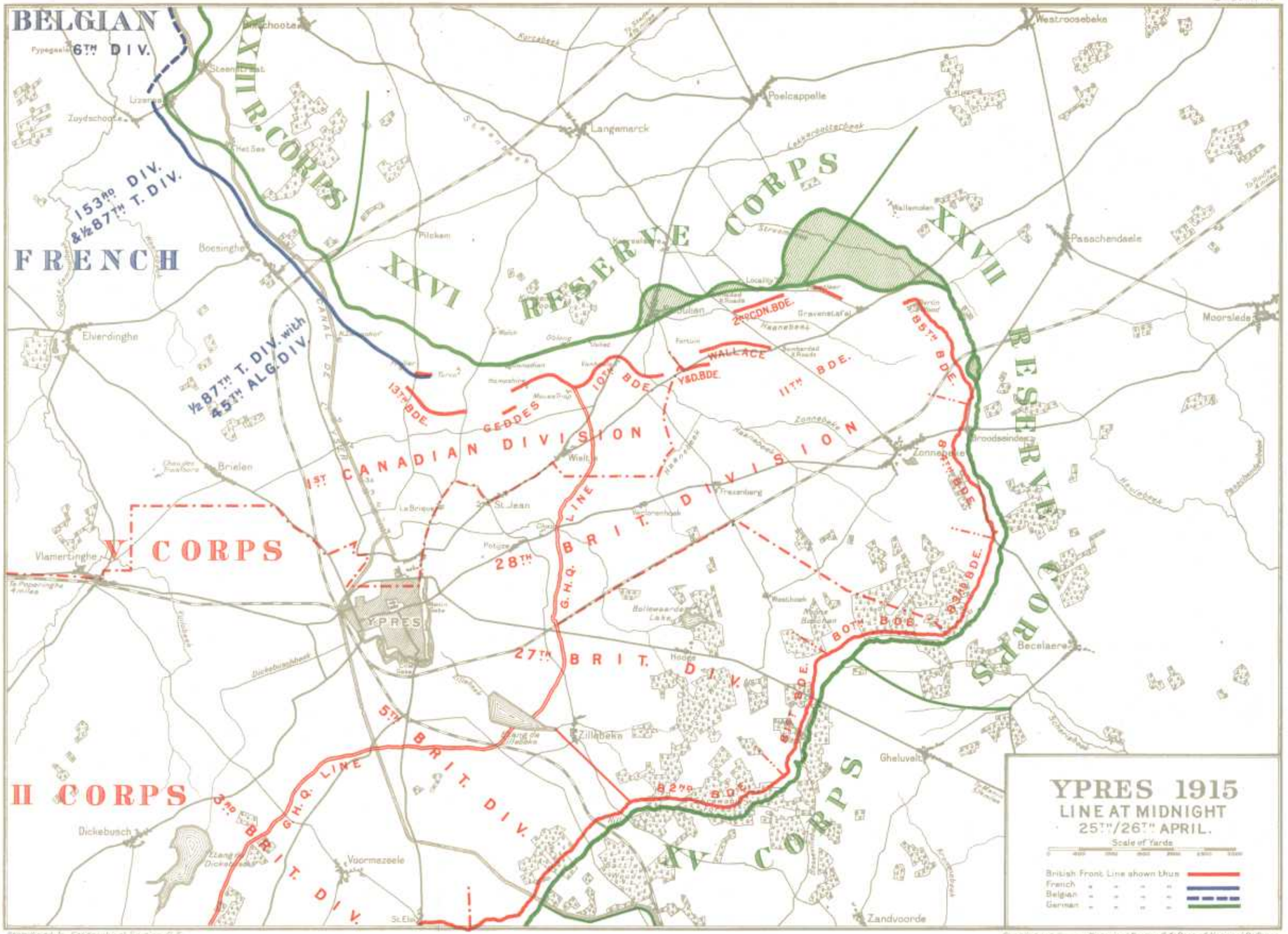
l'ancienne ligne de défense.[653] Les vues des chefs anglais étaient plus modérées et, quoique sous-estimant la puissance des forces allemandes, il leur semblait évident qu'une forte pression du nord pourrait nécessiter un recul à la pointe du Saillant[611] et ils étaient perplexes quant à la gauche. Le corps de cavalerie anglais (général Allenby) fut placé à la disposition du général Putz pour garder la jonction franco-belge, car sir John French continuait à craindre que les Allemands pourraient enfoncer un coin à Lizerne, pour séparer les armées alliées.[555]

Le général Plumer, qui avait été informé de la décision du général en chef anglais envoya immédiatement des ordres au général Alderson, disant qu'une contre-attaque devait être déclenchée sans délai et assignant les troupes devant y prendre part:

18 h. 30, 5e corps à 1re div. can.

"Le commandant du corps désire que vous placiez sous les ordres d'un commandant de choix, la 10e brigade d'infanterie, la brigade Y. & D. et les autres bataillons, y inclus le K.O.Y.L.I., le 4e bataillon canadien et le Q.R.V. (soit le 9/London Regt.), les deux bataillons de la 28e division et un de la 27e division (c'est-à-dire le 1/Royal Irish Regiment) dirigés sur Fortuin par le général commandant la 27e division, ou tous ceux d'entre eux que vous pourrez rassembler. Vous les utiliserez pour lancer la plus forte contre-attaque possible en vue de reprendre Saint-Julien et de refouler l'ennemi dans ce secteur aussi loin au nord que possible, de façon à garantir le flanc gauche de la 28e division et rétablir notre ligne de tranchées le plus loin possible vers le nord. L'heure zéro pour la contre-attaque est laissée à votre discrétion, avec cette restriction qu'elle ne sera pas retardée plus longtemps que vous ne considérez absolument nécessaire pour les reconnaissances et la préparation. Les brig. Northumberland et D.L.I. de la division Northumbrian ont reçu ordre de se rendre ce soir dans les alentours de Potijze, en réserve de corps d'armée; vous êtes autorisé (vous ou le commandant que vous désignerez), à utiliser cette réserve comme renfort ou soutien, ou encore pour assurer et dévelop-

Sketch 4.


YPRES 1915
LINE AT MIDNIGHT
25TH/26TH APRIL.
Scale of Yards
British Front Line shown thus
French
Belgian
German
BELGIAN
6TH DIV.
FRENCH
153RD DIV.
&½ 87TH T. DIV.
½ 87TH T. DIV. with
45TH ALG. DIV.
XXII R. CORPS
XXVI RESERVE CORPS
XXVII RESERVE CORPS
V CORPS
II CORPS
IV CORPS
1ST CANADIAN DIVISION
GEDDES
10TH BDE.
11TH BDE.
13TH BDE.
WALLACE
2ND CDN. BDE.
3RD CDN. BDE.
28TH BRIT. DIV.
27TH BRIT. DIV.
5TH BRIT. DIV.
3RD BRIT. DIV.
G.H.Q. LINE
80TH BDE.
81ST BDE.
82ND BDE.
83RD BDE.
84TH BDE.
85TH BDE.
YPRES
Westroosebeke
Poelcappelle
Langemarck
Passchendaele
Moorslede
Elverdinghe
Boesinghe
Pilckem
Brielen
Wieltje
St. Jean
Zonnebeke
Broodseinde
Becelaere
Vlamertinghe
Zillebeke
Gheluvelt
Dickebusch
Voormezeele
Zandvoorde
Reproduced by Geographical Section, G.S.
Compiled and drawn in Historical Section, G.S., Dept. of National Defence.

per tout succès obtenu. Ces brigades seront temporairement sous les ordres du général commandant la 27e division jusqu'au moment où elles seront requises. Toutes les divisions donneront à la contre-attaque tout l'appui possible en artillerie suivant arrangements à prendre avec le commandant de l'artillerie de la division canadienne."[619]

Cet ordre nécessitait l'annulation des relèves projetées de la 3e B.I.C. et du détachement Geddes par la brigade York & Durham et la 10e brigade.[621] Le brig.-général Hull fut désigné pour commander l'attaque,[620] et comme il s'agissait de vingt-deux bataillons et d'une douzaine de batteries d'artillerie il fut, calculé que les troupes ne pouvaient recevoir leurs ordres et être en place avant minuit. Pour déranger quelque peu l'artillerie allemande, l'heure de l'assaut fut fixée à 3 h. 30 et le général Alderson émit l'ordre d'opérations définitif à 20 heures.[627]

En même temps, il fallait agir pour empêcher les Allemands de gagner encore du terrain vers le sud. Le général Bulfin, se rendant compte que c'était cette possibilité qui menaçait davantage sa 28e division, envoya à 16 h. 45 aux 84e et 85e brigades l'ordre suivant: "Réunissez tout ce que vous avez comme troupes, retranchez-vous et occupez une ligne générale parallèle à la route de Fortuin" c'est-à-dire la route Fortuin-Gravenstafel. Il développa ces instructions à 17 h. 10 et les transmit également à la 83e brigade; de plus, pour être certain qu'elles parviendraient à destination, il envoya à chaque brigade des duplicata de ses messages en demandant d'en accuser réception.[615] À 19 h. 05, il ordonna de nouveau "que les 84e et 85e brigades continuent à creuser la ligne désignée en y mettant tout le monde disponible". Mais le plan ne fut "pas compris" par le brig.-général A. J. Chapman, de la 85e brig. d'infanterie, "parce que les Royal Fusiliers et les Canadiens sur leur gauche sont encore dans leurs tranchées originales."[626] On ne fit pas grand chose pour établir une bonne ligne de défense et l'on creusa très peu, car toutes les compagnies désignées pour la tâche (sauf une), ainsi que le 8/D.L.I.

qui arriva plus tard, furent rappelées ou envoyées plus au nord pour aider la 2e B.I.C. Pour maintenir sa position, le lieut.-colonel Lipsett s'était montré énergique et infatigable;[623] les commandants des unités anglaises voisines avaient répondu à ses instants appels sans compter et en prouvant qu'ils comprenaient les exigences de la situation. Vers 20 heures, il obtint un détachement d'environ 100 hommes du 2/Northumberland Fusiliers, sous les ordres du major E. M. Moulton-Barrett et il envoya le lieutenant V. C. Hardy, avec deux pelotons pour prolonger la compagnie de gauche du 8e, où ils creusèrent une courte tranchée flanquante. Là, avec une mitrailleuse, ils contribuèrent à repousser trois tentatives d'attaque contre cette gauche flottante, que l'on sait avoir été exécutées par des troupes fraîches de deux bataillons d'infanterie de marine, le reste étant retranché en soutien au sud-ouest de la ferme Boetleer. Lorsqu'il constata à 10 h. 30 que le 1/Suffolk se retranchait en arrière de "Locality C", il demanda à leur commandant, le lieut.-colonel Wallace, deux compagnies qui lui furent immédiatement accordées; il les conduisit en première ligne sur la crête, immédiatement à l'ouest de la ferme Boetleer. Quoique l'effectif total de ces deux compagnies ne fût que de 150, elles constituèrent un renfort des plus précieux. Dans la corvée de travail de la 85e brigade, à part les Northumberland Fusiilers, il y avait aussi sous les ordres du major Moulton-Barrett, la compagnie C du 1/Monmouth et la compagnie B du 2/Cheshire. Le lieut.-colonel Lipsett envoya en avant la compagnie du Monmouth vers le nord-ouest de la ferme Boetleer; un des pelotons fut taillé en pièces par un feu de mitrailleuses en cherchant à chasser l'ennemi d'une ferme sur le versant extérieur. Le Cheshire prit position dans la vallée du Haanebeek, près de la route Zonnebeke-Keerselaere. À 22 heures, n'étant pas encore satisfait de la solidité de sa position, le lieut.-colonel Lipsett rendit visite, avec le lieut.-colonel Tuxford, au major A. V. Johnston, commandant le 3/Royal Fusiliers, bataillon de gauche de la 85e brigade d'infanterie voisine. Il y ren-

contra le capitaine H. Mallinson, qui avait été envoyé en première ligne avec trois compagnies de la 83e brigade (2/King's Own, 1/K.O.Y.L.I. et 3/Mons.) apportant des outils de campement pour les troupes des 84e et 85e brigades d'infanterie, qui devaient creuser la parallèle le long de la route Fortuin-Gravenstafel. Il ne parvint pas à obtenir un homme de ce détachement; le capitaine Mallinson, constatant que personne ne creusait la tranchée et "ayant trouvé la situation suffisamment rétablie", reconduisit deux de ses compagnies à leurs cantonnements où elles étaient requises pour porter le ravitaillement à la 83e brigade en première ligne; la troisième compagnie suivit peu après.

À 19 h. 55, le brig.-général Turner, voulant faire le recensement de ses troupes, envoya un message aux commandants des 13e, 14e, 15e, 16e, 1er, 2e, 3e et 4e bataillons canadiens, 2/E. Kent, 4e et 5/York, 5/D.L.I., 9/London et 2/K.O.Y.L.I. Ils devaient se présenter à la ferme "Mouse Trap" une heure après l'émission de l'ordre. Mais, à cause de l'obscurité et du mélange des unités, peu d'entre elles reçurent le message et la conférence n'eut pas lieu. À 20 h. 45, il fit savoir à la division canadienne qu'il occupait la ligne G.Q.G. depuis la route Saint-Jean-Poelcappelle vers le nord, jusque près de "Hampshire Farm", avec ce qui restait des 2e, 3e, 14e et 16e bataillons canadiens, les 4 et 5/York, le 5/Durham, le 2/E. Kent et une compagnie et demie du Q.V.R. (9/London) soit "un total approximatif de 3,500 hommes". Il ajouta: "Il y a encore de nos hommes cernés dans Saint-Julien. Ils étaient 700 au début, et sont maintenant probablement 200."[630] Toutefois, en ceci, il se trompait indubitablement, car les Allemands avaient occupé entièrement le village de 15 heures jusqu'à 18 h. 30, alors qu'ils l'abandonnèrent. Le général Turner ne fit mention d'aucune tentative pour prendre liaison avec la 2e B.I.C. à sa droite; il supposait apparemment que le général commandant la 27e division, ayant été placé en commandement des réserves et ayant ordre de s'en servir pour arrêter l'avance des Allemands vers le sud,[606]

avait été tenu responsable de cette tâche essentielle[630] et qu'il avait pris les mesures nécessaires pour faire face à toute éventualité.[625] Il avait envoyé une note au général commandant la 27e division, disant qu'il enverrait une patrouille d'officiers le soir pour reconnaître le secteur de Fortuin,[618] et, dans un autre message, à 21 h. 35, il expliqua la position.[631] Le général Snow, se rendant compte qu'il y avait eu quelque grave malentendu, notifia le 5e corps. Le résultat, immédiat fut un ordre péremptoire:

23 h. 35, 5e corps à div. can.

"Au sujet du message reçu de la 27e division et qui vous fut répété par téléphone, à l'effet que toutes les troupes de la 3e brigade canadienne et celles des 27e et 28e divisions ont reçu ordre du général Turner de regagner la 2e ligne G.Q.G. ou leurs divisions, abandonnant ainsi tout le terrain pour lequel on s'est tant battu aujourd'hui, et laissant en l'air la 2e brig., le commandant du corps veut qu'on prenne des mesures immédiatement pour rétablir une ligne aussi loin que possible dans la direction de Saint-Julien et, si faire se peut, en liaison avec nos troupes sur la droite et la gauche. Si nécessaire, vous désignerez un officier pour assurer le commandement; il suggère qu'un officier d'état-major soit envoyé pour régler la situation sur les lieux."[634]

Étonné et incrédule, le général Alderson envoya en avant son sous-chef d'état-major le plus ancien, le lieut.-colonel Gordon-Hall avec plein pouvoir pour prendre toute décision qu'il jugerait nécessaire, et il donna ordre à la compagnie cycliste divisionnaire d'occuper Fortuin et de se mettre à la disposition du commandant de la brigade Y. & D. Pendant ce temps, le brig.-général Turner était en chemin pour aller rendre visite au général Alderson. L'attitude et les ordres du général commandant la 27e division lui semblaient si inexplicables, inappropriés et incompréhensibles[642] qu'il recourut à l'expédient inusité de monter "en croupe" d'un motocycliste pour se rendre au Château des Trois Tours, afin de savoir, une fois pour toutes, s'il était censé prendre ses ordres du gé-

néral Alderson, son propre commandant divisionnaire, ou du général Snow. Cette entrevue ne servit qu'à développer dans l'esprit de chacun des commandants la malheureuse, mais en partie exacte conviction, que l'autre ne comprenait pas ce qui se passait.

Un autre résultat, plus heureux, de l'interruption très étendue des communications téléphoniques à ce moment, fut que le 1/Suffolk et le 12/London, sous les ordres du lieut.-colonel Wallace, restèrent dans la brèche. Seule la 2e B.I.C., qui n'avait sur eux aucun contrôle, le brig.-général L. J. Bols, de la 84e brig., qui était plus occupé de son propre secteur, et les Allemands, très affairés à se retrancher à "Locality C", eurent connaissance de leur position. Ils n'étaient pas sous les ordres de la 1re division canadienne et ne se rapportèrent pas au général Snow qui les avait détachés de leur propre brigade, la 84e. Le général Bulfin n'était pas non plus en liaison avec eux. Celui-ci était anxieux au sujet de son propre front et il protesta vigoureusement, mais vainement, contre le déplacement de ses troupes sans qu'il le sache.

17 h. 15, 28e div. à 1re div. can.

"Veuillez donner instructions à mes deux bataillons, le 1/Suffolk et 12/London, actuellement à Fortuin, pour qu'ils soient renvoyés aussitôt que possible au Q.G. de la 84e brigade car leur présence y est requise de toute urgence. Ces bataillons furent envoyés à Fortuin à 15 heures par ordre du général Snow, parce qu'il n'avait pas de mes nouvelles et qu'il avait entendu dire que les Allemands occupaient Fortuin."[616]

20 h. 40, 28e div. à 27e div., répété à 5e corps et à div. can.

"Étant responsable du maintien d'une ligne le défense, je dois protester contre le fait que des troupes assignées à la défense de cette ligne sont déplacées sans que j'en sois prévenu."[629]

Il était important que ces deux bataillons en contact avec l'ennemi fussent gardés en ligne, si bien que le général Snow donna ordre, à minuit, au lieut.-colonel Wallace de les faire

retraiter assez loin pour constituer une ligne sûre,[647] et lorsque le 8e D.L.I. fut rendu à Potijze à 19 h. 30, il envoya ce bataillon en remplacement de la 85e brigade. Avant minuit, le reste de la brigade D.L.I. (6e, 7e et 9e D.L.I.) arriva et il les garda à Potijze en réserve de corps. 12 heures auparavant, par suite d'une méprise, la 28e division, supposant que deux de ces bataillons avaient été détachés de la réserve du corps, les avait, en conséquence, dirigés sur S.-Jean pour se mettre à la disposition de la 1re division canadienne, mais l'ordre ne fut pas exécuté.[572]

Providentiellement, les Allemands en avaient assez de combattre ce jour-là et, à l'exception des tentatives d'encerclement durant l'obscurité et de refoulement à l'arme blanche des tranchées originales de 1re ligne de la 2e B.I.C., ils avaient décidé de ne renouveler l'attaque générale que le lendemain. Le 24 avril, à la tombée de la nuit, le front canadien avait en face de lui, de Gravenstafel à "Kitchener's Wood", pas moins de 39 bataillons d'infanterie allemande. Le fait qu'ils n'avancèrent pas durant la nuit, alors que, pendant six heures, la ligne entre "Locality C" et la ferme "Mouse Trap" n'était gardée que par deux bataillons britanniques affaiblis, ne peut s'expliquer que par la chaude réception accordée à leurs attaques répétées tout le long de la ligne durant la journée. Ils avaient été cloués sur place.

Les Canadiens, la plupart exténués par quarante-huit longues heures de combat, en profitèrent pour prendre tout ce qu'ils purent en fait de sommeil et la plupart n'eurent connaissance que plus tard du message que le général Alderson reçut du général en chef:

"Je désire vous exprimer, à vous et aux troupes canadiennes, mon admiration pour leur résistance héroïque et la ténacité avec laquelle ils ont combattu. Ils ont accompli un fait d'armes des plus brillants et des plus précieux. La nuit dernière et ce matin encore, j'ai signalé leur conduite admirable au secrétaire d'État à la guerre et je viens de recevoir une réponse disant combien hautement leur héroïsme et leur es-

prit de détermination dans des conditions difficiles sont appréciés en Angleterre."[596]

Ces rapports parvinrent à Sa Majesté le Roi qui envoya à ses troupes un message de félicitations:

"*Au cours de la semaine dernière, j'ai suivi avec admiration les magnifiques succès remportés par mes troupes, y compris la capture et l'occupation de la cote 60 (Hill 60) après un combat désespéré et la conduite héroïque de la division canadienne en repoussant l'ennemi et lui reprenant quatre grosses pièces d'artillerie. Je félicite cordialement toutes les unités qui ont pris part à ces opérations victorieuses.*"[597]

CHAPITRE XI

L'ATTAQUE PAR LES FORCES DU GÉNÉRAL HULL ET LA PERTE DE LA CRÊTE DE GRAVENSTAFEL

DIMANCHE LE 25 AVRIL

Carte n° 6: Ypres, 1915. Opérations du 25 avril

Croquis n° 4: Ypres, 1915. La ligne à minuit 25/26 avril
(en regard de la p. 406)

PROJET D'UNE LIGNE AVANCÉE–LES TERRITORIAUX RELÈVENT DEUX COMPAGNIES À L'EXTRÊME DROITE CANADIENNE–HULL ATTAQUE SAINT-JULIEN ET "KITCHENER'S WOOD"–L'ATTAQUE ALLEMANDE SE DÉVELOPPE CONTRE LA CRÊTE DE GRAVENSTAFEL–ÉCHEC DU PLAN ALLEMAND–LE COMBAT À LA POINTE ET SUR LA CRÊTE DE GRAVENSTAFEL–ON DÉCIDE DE RETIRER LA 2E B.I.C. AU CRÉPUSCULE –LA POINTE, ISOLÉE, EST DÉBORDÉE–LA 2E B.I.C. RAPPELÉE DÉFINITIVEMENT–RAJUSTEMENT DU FRONT

PROJET D'UNE LIGNE AVANCÉE

Lorsque la nuit tomba, le 24, et que les attaques allemandes furent terminées pour la journée, il fallut songer au besoin immédiat d'établir une ligne continue sur le front canadien, pour relier la gauche originale de la 2e B.I.C. à la droite de la 3e B.I.C., à présent dans la ligne G.Q.G., à l'est de Wieltje.[637] Cette ligne devait contenir l'ennemi jusqu'à ce qu'il fut possible de livrer l'attaque tant de fois remise. Elle pourrait ensuite être utilisée comme ligne de défense auxiliaire. Une occupation très courte devait suffire, semblait-il, car, suivant l'ordre d'opérations, vingt-trois bataillons étaient prêts à marcher.[627] On pouvait raisonnablement s'attendre qu'avec un tel déploiement de forces, il fut possible de reprendre Saint-Julien et "Kitchener's Wood", même si l'attaque des Français échouait. On pourrait probablement aussi s'emparer de Keerselaere et de l'éperon de la crête de Gravenstafel et réparer également la déformation de la partie anglaise du

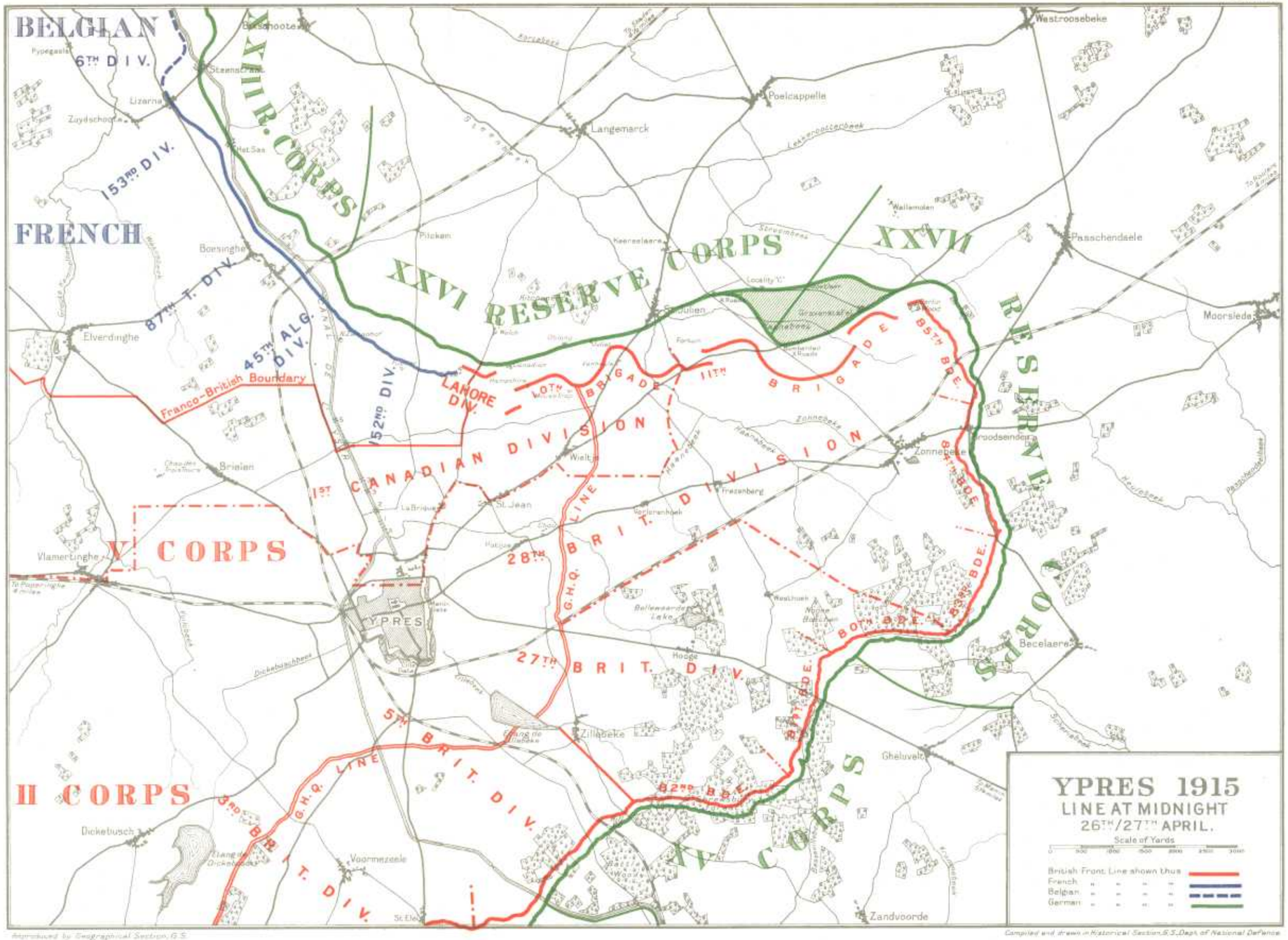
Saillant. Un officier d'état-major (le lieut.-colonel Gordon-Hall) fut délégué à minuit par le général Alderson, avec plein pouvoir pour envoyer, si nécessaire, les troupes dans la brèche. Il rencontra à Wieltje les commandants des 1re B.I.C., 2e B.I.C. et de la brigade Y. & D. La 3e B.I.C. était représentée par son major de brigade, parce que le brig.-général Turner s'était rendu au Q.G. de la division. Le colonel Gordon-Hall, constatant que la 2e B.I.C. occupait toujours ses tranchées du début, donna ordre à cette brigade de s'étendre jusqu'au Haanebeek, au sud-ouest de "Locality C". Il ordonna à la 1re B.I.C. (moins les 2e et 3e bataillons) de prolonger la ligne jusqu'à la route Zonnebeke-Langemarck,[643] et à la brigade Y. & D., de continuer jusqu'au Haanebeek, au sud de Saint-Julien.[641] Il ordonna de plus à la 3e B.I.C. de se retrancher en travers de ce qui restait de la brèche sur la ligne G.Q.G. À 2 h. 10,[644] tous ces ordres furent confirmés par écrit et reçus, mais la suite des événements modifia leur exécution.

Dans l'après-midi du 24, le brigadier-général Currie avait envoyé au lieutenant-colonel Lipsett tous les hommes des 7e et 10e bataillons qu'il avait pu trouver. Dans leurs déplacements en avant et en arrière, en plein jour et dans l'obscurité, ces hommes avaient perdu leurs officiers et dans une vaine recherche pour retrouver leur propre unité, avaient rallié le détachement constitué le plus proche. Ils étaient à peu près une centaine.[632] Sous les ordres du sergent-major régimentaire Philpot, ils étaient partis chargés de munitions, et la plupart d'entre eux étaient maintenant dans la ligne de feu du 8e bataillon. Le soir du même jour, le brigadier-général Currie, se rendant de Wieltje à Fortuin avec l'adjudant du 5e bataillon, avait vu retraiter les deux bataillons Yorkshire et le régiment Royal Irish. Il trouvait à son ancien P.C. les six derniers canons des 5e et 6e batteries se préparant au départ. Il était ensuite allé rendre visite au brigadier-général Chapman (85e brigade d'infanterie) à Verlorenhoek puis était revenu à Wieltje. Là, dans la ligne G.Q.G. il trouva le major Odlum et le capitaine C. G. Arthur, avec les

10e et 7e bataillons,[632] à l'effectif d'environ 150 hommes qu'ils avaient amenés de Fortuin à 9 heures pour les faire manger. Depuis cinquante heures, ces troupes n'avaient cessé de combattre que pour avancer, reculer ou se retrancher. Il y avait des milliers de troupes fraîches dans Wieltje et Potijze, mais elles avaient été mises à la disposition du brigadier-général Hull pour sa contre-attaque. Il n'y avait pas à discuter ces ordres, et le général Currie conduisit le 7e et le 10e bataillons, exténués, mais non plus affamés, le long de la route allant de la ligne G.Q.G. encombrée, par Fortuin complètement évacué, au "Bombarded Cross Roads", un mille plus loin. Là, il laissa un officier d'état-major pour guider vers l'avant la 1re B.I.C. attendue, puis il tourna vers le nord pour étendre ses hommes le long de la ligne assignée, depuis le ponceau sur la route Zoonebeke-Keerselaere vers la ferme Boetleer, au nord-est. Sur la crête à l'ouest de la ferme, la droite était en liaison avec les deux compagnies du 1/Suffolk (capitaine S. Bradley); l'ennemi avait posté des mitrailleuses dans les maisons au sud de "Locality C" et le soleil levant les montra s'y retranchant rapidement. Derrière la gauche, qui s'appuyait à la route Zoonebeke-Keerselaere, se trouvait la compagnie B du 2/Cheshire et, plus à gauche encore, à quelque 300 yards en arrière, était le front du 12/London. Les Canadiens, dans l'obscurité, ne les avaient pas aperçus. Le brigadier-général Currie renvoya alors son major de brigade pour faire rapport, plaça le major Odlum en commandement de la nouvelle ligne et se rendit lui-même au Q.G. du 8e bataillon, à la ferme Boetleer. Là, le lieutenant-colonel Lipsett lui apprit que le 8/D.L.I. venait de relever les deux compagnies de gauche du 8e bataillon canadien dans l'ancienne ligne de feu. Le général suivit alors la crête jusque chez le forgeron, au carrefour de Gravenstafel, où se trouvait le Q.G. du 5e bataillon et y établit pour la journée son poste de commandement avancé.

LES TERRITORIAUX RELÈVENT DEUX COMPAGNIES À L'EXTRÊME DROITE DES CANADIENS

Sketch 5.



Reproduced by Geographical Section, G.S.

Compiled and drawn in Historical Section, G.S., Dept. of National Defence.

Lorsque la brigade D.L.I., envoyée en avant tard dans l'après-midi par le 5e corps d'armée avec la brigade Northumberland, vint se mettre à la disposition du général Snow à Potijze vers minuit, du 24 au 25, comme réserve de corps d'armée, le commandant garda trois bataillons de la brigade dans la ligne G.Q.G. près de son Q.G. Il envoya le 8/D.L.I. à la 85e brigade d'infanterie, pour remplacer le 12/London. Il venait d'expédier le 2/K.S.L.I. pour prendre la place du 1/Suffolk en réserve. Comme le lieutenant-colonel J. Turnbull, commandant le 8/D.L.I. avait déjà reçu ordre du brigadier-général Chapman de s'entendre avec le 1/Suffolk et le 12/London pour boucher toute brèche qui pourrait exister vers le nord, il fut des plus embarrasé, en arrivant, pour décider lequel des deux ordres il devait exécuter; mais lorsque le lieutenant-colonel Lipsett l'eut mis au courant de la situation, il envoya immédiatement ses compagnies A et B relever deux compagnies gazées du 8e bataillon. Il était alors 4 h. 30 et il faisait trop clair pour relever la compagnie de droite. Les mitrailleuses canadiennes et leur personnel demeurèrent dans la ligne et furent pris en charge par le 8/D.L.I. dont les deux dernières compagnies étaient en support le long des haies, près de la ferme Boetleer. C'est ainsi que le lieutenant-colonel Turnbull occupait une section au centre de la 2e brigade d'infanterie canadienne, quoiqu'il se considérât finalement responsable au brigadier-général Chapman et non au brigadier-général Currie.

Les trois compagnies relevées du 8e bataillon canadien se postèrent en réserve un peu au sud-est, derrière la crête; la compagnie D du 5e bataillon, au nord-ouest de la ferme, fut également relevée et vint en réserve au "Bombarded Cross Roads". Il y avait aussi dans le voisinage la compagnie C du 1/Mon., la compagnie C du 2/ Ches., deux demi-compagnies du 8/Middlesex et trois pelotons du 2/N. Fus. tous appartenant à la 28e division, mais ne relevant d'aucun commandant et agissant par conséquent, sur un ordre général, pour couvrir la gauche, au meilleur de la connaissance de chaque com-

mandant de compagnie.

HULL ATTAQUE SAINT-JULIEN ET "KITCHENER'S WOOD"

Quoiqu'on ignorât, au Q.G. de la division canadienne, l'emplacement exact de la ligne et des troupes, dans le secteur de Saint-Julien, Fortuin et Wieltje, il fallait de toute nécessité que les ordres pour une contre-attaque, suivant les instructions du commandant du corps, fussent rédigés sans plus de délai. L'ordre d'opérations émis par le général Alderson à 20 h., le 24, se lisait comme suit:

"1. Par ordre du commandant de corps d'armée, une puissante contre-attaque sera lancée dès la première heure demain matin, en direction générale de SAINT-JULIEN, dans l'intention de refouler l'ennemi aussi loin que possible vers le nord, garantissant ainsi le flanc gauche de la 28e division.

2. Le brigadier-général Hull, commandant la 10e brigade, aura charge de cette contre-attaque.

3. Les troupes suivantes seront placées, à cette fin, à la disposition du brigadier-général Hull, à savoir

10e brig. inf., brig. York and Durham, K.O.Y.L.I. et Queen Victoria Rifles de la 13e brig., 1/Suffolk et 12/London Regt., de la 28e div., 4e bat. canadien et un bat. de la 27e div. (le 1/Royal Irish Regiment).

4. Les commandants de ces unités se présenteront ce soir à 21 h., pour recevoir les instructions du général Hull, dont le Q.G. sera jusqu'à minuit à la croisée des chemins dans I. 1.c. et d.

5. La brig. Northumberland et la brig. Durham Light Inf. de la div. Northumbrian, formant la réserve du corps d'armée et pour le moment à POTIJZE, peuvent être appelées en support par le général Hull.

6. Le premier objectif de l'attaque sera FORTUIN, (si cette localité est occupée par l'ennemi), SAINT-JULIEN et le bois dans C. 10 et 11. Une fois ces points conquis, le général Hull avancera de chaque côté de la route SAINT-JULIEN-POELCAPPELLE et refoulera l'ennemi aussi loin que possible vers le nord. Toutes les unités occupant les tranchées de première ligne suivront l'attaque et aideront à consolider le

terrain conquis.

7. Le C.A.R. de la div. canadienne prendra les dispositions pour fournir le support d'artillerie à la contre-attaque et se mettra en rapport avec les Cs. A.R. des 27e et 28e divisions au sujet de tout support d'artillerie possible de la part de ces divisions.

8. La contre-attaque sera lancée à 3 h. 30.

9. Le Q.G. divisionnaire restera au Château des Trois Tours, près de Brielen."[627]

Quoique les quatre cinquièmes de la 10e brigade d'infanterie fussent composés d'hommes endurcis et rigoureusement entraînés, de l'armée régulière, et quoique les bataillons eussent leur effectif de guerre au complet, il était bien entendu que le brigadier-général Hull avait sur les bras une lourde tâche. Sur sa demande d'assistance exécutive, le major J. H. McBrien fut attaché à son état-major et le lieutenant-colonel H. J. Lamb, avec le lieutenant-colonel C. H. Mitchell lui furent envoyés comme officiers de liaison. Comme il n'était pas allé lui-même reconnaître le terrain, son ordre d'opérations était basé sur les renseignements qu'il avait pu puiser sur la carte et sur les connaissances acquises par les officiers canadiens familiers avec le secteur.[639] Ils lui apprirent que l'ennemi occupait "Kitchener's Wood" et la tranchée en lisière, ainsi que "Oblong Farm" et "Juliet Farm" et qu'il était probablement en possession de Saint-Julien. Répugnant à engager sa brigade sur le chemin de traverse, découvert par le 19/Alberta Dragoons, et allant de Brielen à Wieltje, il décida d'avancer par la route principale au nord d'Ypres et passant par Saint-Jean. Croyant que ses cinq propres bataillons, au courant déjà du plan général et familiers avec la situation, auraient amplement le temps de se rendre au lieu du rassemblement et de se déployer, il arrêta la tête de la colonne au passage à niveau du chemin de fer, sur la route Brielen-Ypres, jusqu'à minuit. Son P.C. temporaire était à la jonction, à 700 yards à l'est. Comme le mentionnait l'ordre de division, il y convoqua pour 21 h. les commandants des unités attachées à sa brigade.[620] Le point de rendez-vous était men-

tionné dans certains messages "le carrefour dans I.1.c", description qui s'appliquait également à trois carrefours distants de 500 yards. Il plaça évidemment son poste, pour réception des rapports, en un point mal défini,[636] distant de plus de 700 yards de celui indiqué dans l'ordre de division.[627] En tout cas il était à deux milles de distance de la plupart des commandants en question et même à quatre milles de certains d'entre eux, par des routes congestionnées et dans l'obscurité. Il y avait eu du délai dans la transmission des ordres, parce que, comme il a été dit déjà, des unités avaient été enlevées de leurs propres formations et attachées indéfiniment à d'autres. La conséquence de tous ces malentendus fut qu'un seul des commandants de bataillons attachés se trouva au rendez-vous. Toutefois le C.A.R. de la division canadienne et le général commandant la brigade Northumberland étaient présents et discutèrent les opérations avec le brigadier-général Hull avant son départ pour Wieltje à une heure du matin. N'ayant pu prendre contact avec la plus grande partie de ses troupes, le brigadier-général Hull décida de retarder l'attaque jusqu'à 4 h. 30.[636] Arrivé à Wieltje, il arrêta sa brigade sur la route et appela de nouveau en conférence les cinq commandants de ses propres bataillons. Il apprit là qu'il n'y avait dans la ligne G.Q.G. que deux ouvertures dans le fil barbelé par où toute sa brigade devait défiler. Cette constatation lui fit remettre l'attaque à une heure plus tard. N'ayant plus le temps de trouver les autres unités ou de formuler un plan combiné, il décida d'attaquer avec celles qu'il avait sous la main et donna, en conséquence, verbalement, les ordres suivants:

"Les bataillons traverseront le fil et se déploieront pour l'attaque sur une ligne à l'ouest de Fortuin; quatre bataillons en première ligne et un bataillon en soutien du flanc gauche; la brigade Northumberland en soutien sur le flanc droit. Objectif: le village de Saint-Julien, "Kitchener's Wood" et la tranchée ennemie entre ces points. Le Royal Irish Fusiliers et le Royal Dublin Fusiliers sur les rives droite et gauche du

Haanebeek à Fortuin et en direction de Saint-Julien. Le régiment Royal Warwick avec le 7e A. & S. Highlanders les appuyant dans l'attaque à gauche sur "Kitchener's Wood", sous les ordres du colonel A. J. Poole (Royal Warwick). Le 2e Sea. Highrs. avancera sur les tranchées allemandes entre le bois et Saint-Julien, reliant ainsi les attaques de gauche et de droite. L'attaque commencera à 5 h. 30."

Il était environ 3 h. 15 et, une demi-heure avant, la 1re B.I.C. (moins les 2e et 3e bataillons) s'était rendue de sa position dans la ligne G.Q.G. au-dessus de Potijze, jusqu'à Wieltje. Le brigadier-général Mercer, suivant les ordres de la division canadienne, devait boucher la brèche à l'est de Fortuin et prolonger la gauche de la 2e B.I.C.[643] Un de ses officiers d'état-major avait accompagné le brigadier-général Currie et devait revenir à Wieltje pour agir comme guide vers la nouvelle position. Mais il avait aussi reçu de la 1re division canadienne l'ordre d'opérations n° 10,[627] qui plaçait le 4e bataillon, un des deux qui lui restaient, à la disposition du brigadier-général Hull, et quand cet officier déclara que la 10e brigade et la brigade Y. & D. étaient en retard et qu'il était absolument nécessaire que leur déploiement fut effectué avant l'aube, le général Mercer s'arrêta pour les laisser passer. À 3 h. 45 cependant, il continua sa marche en avant, avec ses 1er et 4e bataillons en support de l'attaque.

Sur la droite, à 3 h. 45 également, le lieut.-colonel Wallace apprit de la 84e brigade que son commandement (1/Suff. et 12/London) avait été placé sous les ordres du brig.-général Hull, et que ses ordres étaient "de s'accrocher et de prendre contact avec la brigade canadienne sur sa gauche". Les deux bataillons restèrent par conséquent en position, mais ne virent pas de traces de la 1re B.I.C., qui, étant donné le cours de l'action subséquente, n'avança jamais à l'est de Fortuin.

Pendant ce temps, le 5/York et le 5/D.L.I. de la brigade Y. & D. reçurent le message suivant, basé apparemment sur l'ordre de minuit de la division canadienne, d'établir une li-

gne en travers de la brèche, mais le message ne concordait pas avec cet ordre et il était mal adressé:

3 h. 20, 3e brigade aux 4/York et 4/Durham.

"Suivant instructions du général commandant la 27e division, veuillez avancer vos bataillons à la pointe du jour, le 25, et occuper une ligne faisant face au N.-O. de D. 8. a. à C.18.e. (soit de "Locality C" à Fortuin). Une contre-attaque aura lieu à 3 h. 30, sous le commandement du GÉNÉRAL HULL qui a été avisé de votre déplacement proposé. Veuillez faire rapport à la 3e brigade d'infanterie canadienne lorsque vous serez en position. Aussitôt en place, les bataillons prendront les mesures de protection nécessaires."[646]

Vingt minutes avant que ceci ne fût écrit, les deux bataillons étaient partis sur instructions de leur brigadier qui ignorait le délai de deux heures; ils se déployèrent avant l'aube à Fortuin et à l'est de ce village et ne se trouvèrent en liaison avec aucune troupe britannique ni en contact avec l'ennemi.

Un autre ordre de la 3e B.I.C. fut émis à 4 h. 10, complétant le premier:

4 h. 10, 3e brig. aux 2e, 3e, 13e, 14e, 15e, 16e bat. et 3e cie can. du Génie.

"Vous avancerez de la ligne G.Q.G. et vous déploierez sur la ligne Zannebeek *(sic, Hannebeek)* en C.18.c. (soit S.-O. de Fortuin) à notre gauche actuelle en C. 16. d. (soit au N.-O. de la ferme "Mouse Trap"). Notre droite sera en liaison avec la brigade DURHAM AND YORK et notre gauche en liaison avec les BUFFS (2/E. Kent). Le 14e bat. occupera la ligne, de la gauche à C.17.c.3.3. Le 3e bat., de la droite du 14e à C.17.d.0.3. Le 2e bat., de la droite du 3e bat. à C.17.d.2.3. Les 13e et 16e bat., de la droite du 2e bat. au ruisseau dans C.18.c. *(le Haanebeek).* Le déploiement aura lieu lorsque les troupes d'attaque auront franchi notre ligne, où il faudra vous retrancher."[648]

Cet ordre ne fut jamais exécuté car il dépendait du succès de l'attaque du brigadier-général Hull, et cette attaque, sur laquelle on avait fondé tant d'espoir et quoique menée avec le plus grand héroïsme, n'était pas destinée à gagner assez de

terrain pour permettre l'occupation de la ligne de réserve proposée.[650]

Les remises répétées de l'heure de l'assaut avaient détruit toute possibilité de succès. À 3 h. 30, les 2e et 3e brigades canadiennes d'artillerie de campagne et les deux batteries de la 118e brigade d'obusiers A.C.C. ouvrirent le feu sur la lisière sud de "Kitchener's Wood". Elles n'avaient rien su des deux délais et avaient été avisées de ne pas tirer sur Saint-Julien parce que l'on supposait., à tort, qu'il y avait encore dans le village 200 fantassins canadiens.[640]

La 146e brig. A.C.C. (28e D.A.) qui avait deux batteries au nord de Frezenberg et deux au nord d'Ypres, quatre milles plus loin, ne connaissait rien de cette supposition. Ayant reçu ordre de supporter l'attaque, les batteries pointèrent leurs pièces sur Saint-Julien en se repérant sur la carte et commencèrent, elles aussi, le bombardement à l'heure dite, indiquant ainsi à l'ennemi que le village n'était pas occupé par les troupes britanniques. À 4 h. 35, la *51e division de réserve* fut informée que les patrouilles allemandes avaient trouvé Saint-Julien évacué. On ordonna immédiatement de s'emparer du village et de "Zonnebeke Ridge" et l'information fut passée au *XXVIIe corps de réserve* afin qu'il pût, au moment voulu, se joindre au mouvement pour refouler la ligne britannique vers l'est.

Pendant ce temps, les bataillons de la 10e brigade se faufilaient, à travers les ouvertures, dans le barbelé de la ligne G.Q.G. et se déployaient au nord et à l'est de la ligne imaginaire d'où devait partir l'assaut. Le jour pointait maintenant et les troupes allemandes des avant-postes, les voyant se déployer, ouvrirent sur eux un feu irrégulier. Comme il était déjà 5 h. 30, avant que tous fussent alignés, chaque bataillon partit à l'attaque indépendamment des autres.

D'abord tout marcha assez bien. Le brigadier-général Hull et les autres observateurs, suivant anxieusement l'action, des bâtiments de la ferme "Mouse Trap" dominant les environs, virent les bataillons se déployer en excellent ordre et

partir fermement à l'attaque. Bientôt, toutefois, la fusillade et le tir des mitrailleuses furent déclenchés du côté allemand et augmentèrent en volume. Les premières vagues britanniques, ayant avancé d'un mille, étaient maintenant étendues en lignes bien régulières. Un officier inexpérimenté, voyant ce spectacle à travers ses jumelles, demanda "mais pourquoi donc s'arrêtent-ils?" On lui répondit: "Ils sont morts." Les compagnies de soutien furent fauchées par un violent bombardement d'artillerie et le feu d'enfer des mitrailleuses avantageusement postées aux étages supérieurs des bâtiments de fermes isolés et dans les maisons de Saint-Julien. Sur la droite, le Royal Irish Fusiliers fut arrêté à deux cents yards du village. Au centre, le Dublin, après avoir envahi la ferme Vanheule, ne parvint pas, lui non plus, à atteindre les confins du village. Le Seaforth, quoique renforcé à 6 h. par le Argyll, fut arrêté à cinq cents yards de "Kitchener's Wood" par la résistance rencontrée à "Juliet Farm". Enfin, sur la gauche, le Warwick n'alla pas plus loin que "Oblong Farm".

Pour ajouter à l'impulsion sur la droite, le brigadier-général Hull donna ordre à 6 h. 15 aux 4e et 7e Northumberland Fusiliers de renforcer l'attaque sur Saint-Julien en se maintenant à l'est du Haanebeek. Le dernier bataillon avança en échelons en arrière de la droite du Royal Irish Fusiliers, près de Fortuin, mais il reçut le même accueil, car les Allemands, bien couverts par le feu venant des maisons de Saint-Julien, avançaient délibérément. Dès 7 h., l'attaque britannique avait atteint son extrême limite et commençait à reculer. Derrière l'aile droite, les 1er et 4e bataillons canadiens, à présent déployés en support au carrefour de Fortuin et prêts à exploiter le succès, fournirent une ligne d'appui pour se reformer. Le flanc gauche du Warwickshire recula sur la ligne G.Q.G. à la ferme "Mouse Trap" et, simultanément, les bataillons de la 3e B.I.C. qui s'étaient portés en avant pour constituer une ligne de réserve, furent ramenés derrière la ligne G.Q.G. Toute la ligne battit donc en retraite et se retrancha sur un front s'étendant du sud de Fortuin, contournant la

ferme Vanheule au nord et se dirigeant au sud-ouest.[654] Jusqu'à ce moment, les pertes des cinq bataillons de la 10e brigade étaient estimées à 50 pour cent. Le total final pour la 10e brigade seulement fut de 73 officiers et 2,346 sous-officiers et soldats.

Convaincu qu'il était impossible d'enlever la ligne ennemie sous un feu aussi violent, par une répétition de la première attaque, le brigadier-général Hull donna ordre de consolider le terrain déjà reconquis. Dans son rapport sur l'action au général Alderson, il recommandait qu'elle ne fut pas renouvelée et ses vues furent endossées dans un message envoyé à 9 h. 45:

1re div. can. à 10e brig.

"Si vous considérez impossible d'avancer encore, consolidez vos positions et tenez bon. Comblez la brèche entre vous et la gauche de la 2e brigade, à D. 7 (vers "Locality C"). Servez-vous de toute troupe occupant la ligne G.Q.G. Si vos troupes ne sont pas dans Saint-Julien, donnez ordre au C.A.R. à Saint-Jean de tourner toutes ses pièces sur Saint-Julien."[656]

Ni avant ni durant l'attaque il n'avait été possible d'établir la liaison avec aucune troupe en ligne sur la droite; plus inquiétante encore était la nouvelle que le 5/York et le 5/D.L.I. qui étaient supposés faire le raccord avec la 2e B.I.C. vers "Locality C", s'étaient repliés sur Verlorenhoek.[649] D'anxieux messages demandant à la 85e brigade de les localiser et de les renvoyer reçurent une prompte réponse.[655] Les deux bataillons, novices pour la guerre, avaient reçu avis que la contre-attaque aurait lieu à 3 h. 50 et avaient marché sur Fortuin à 3 heures. Mais là, aucun signe de contre-attaque. Bien mieux, ni à Fortuin, ni dans un mille carré à l'ouest, il n'y avait âme qui vive, tandis qu'à l'est, le 1/Suffolk attendait dans l'obscurité à 400 yards d'eux, mais il ne fut pas découvert. À 6 heures, lorsque le bataillon de droite de l'attaque (1/R.I. Fus.) fut aperçu gagnant du terrain, deux compagnies - du 5/York se portèrent en support; une heure plus tard, lors-

que la première ligne recula devant l'attaque allemande lancée de Saint-Julien, le 5/D.L.I. et une partie du 5/York se replièrent sur Verlorenhoek. À 9 heures ils étaient de nouveau en ligne, se retranchant sous Fortuin, en avant du 7/N.F. et comblant la brèche entre le 1/Suffolk et la 10e brigade.

N'eût été l'action des sept batteries de l'artillerie divisionnaire canadienne couvrant l'attaque, le sort de la 10e brigade aurait encore été plus pénible et les conséquences bien pires. Ces batteries tirèrent suivant un programme concerté, commençant à 3 h. 30, d'abord sur la lisière sud de "Kitchener's Wood" et les tranchées avoisinantes, puis sur les confins nord du bois pour arrêter l'avance des renforts prévus. Ils furent prévenus assez tôt de la nouvelle heure zéro pour répéter ce programme à 5 h. 30. Les batteries des 27e et 28e divisions procédèrent à un bombardement préliminaire, de 2 h. 45 à 3 h. 15, et ouvrirent de nouveau le feu sur "Kitchener's Wood" à 4 h. 40. Le tir sur S.-Julien fut défendu à cause de rumeurs voulant que des troupes canadiennes se trouvaient encore dans ce village. Un observateur d'artillerie de la 3e brigade d'A.C.C. était à la ferme "Mouse Trap", suivant les phases du combat et en liaison avec le brigadier-général Hull, qui écrivit dans son rapport sur ces opérations: "Le feu de l'artillerie fut excellent, mais il n'y en avait pas assez pour causer de sérieux dommages à l'ennemi retranché dans une très forte position." Il ne savait pas alors que l'ennemi n'était pas retranché, mais qu'il avait été surpris en plein rassemblement pour la capture de "Zonnebeke Ridge". Contre de tels buts et éclatant dans des zones où il était certain que l'ennemi allait s'assembler, les explosions des boîtes à balles, des fusants et des percutants ne pouvaient manquer de produire leur plein effet. À 6 h. 58, on tira sur des troupes ennemies avançant dans Saint-Julien; dix minutes plus tard, commença le bombardement de "Kitchener's Wood"; à 7 h. 55 et de nouveau à 10 h. 40, une concentration de soixante projectiles par canon fut placée sur Saint-Julien pendant quinze minutes. La seule restriction, quant à la consommation

des munitions, était la quantité disponible, mais celle-ci fut suffisante parce que les batteries britanniques plus au sud permirent généreusement le transfert d'une grande partie de leur ravitaillement aux canons canadiens.

Quoique l'attaque n'eût pas atteint les objectifs physiques désignés, elle réussit à arc-bouter la brèche à Saint-Julien et elle remplit son premier but vital, en ce que toute autre avance de l'ennemi fut arrêtée sur cette partie du front, non seulement pour la journée mais pour dix jours. Sur le moment, elle dérangea à ce point les plans des Allemands qu'ils échouèrent de nouveau dans leur entreprise.

L'ATTAQUE ALLEMANDE LANCÉE CONTRE LA CRÊTE DE GRAVENSTAFEL

Le duc Albrecht, après son expérience des 23 et 24 avril, avait constaté que sa méthode d'attaques divergentes vers l'ouest et le sud de la trouée ne donnait pas les résultats espérés. C'est pourquoi il décida d'arrêter l'offensive de l'autre côté du canal. Il donna donc ordre pour que, à partir du 25 avril, tout le poids de l'attaque fut transféré dans le secteur du *XXVIe corps de réserve,* c'est-à-dire, sur le front de cinq milles entre Wallemolen et le pont du chemin de fer sur le canal, à Boesinghe. Sa seule intention était maintenant d'éliminer la position britannique dans le Saillant d'Ypres; l'attaque principale serait lancée en direction du sud, passant comme l'autre par Saint-Julien. En même temps, l'aile droite du *XXVIIe corps de réserve* continuerait à opérer vers le sud contre la crête de Gravenstafel, tout en attaquant vers l'ouest la face orientale du Saillant à Broodseinde.

Comme il a déjà été expliqué, l'attaque britannique avait déjoué la poussée principale vers le sud et obligé à se mettre sur la défensive les bataillons de la *51e division de réserve* considérablement affaiblis par les combats des trois derniers jours, le long du flanc canadien, à la pointe et à Keerselaere, à Saint-Julien ainsi qu'à "Kitchener's Wood".

Le premier avertissement au sujet d'une attaque alle-

mande à Broodseinde fut donné ce dimanche, à neuf heures du matin, par les miaulements et le fracas du bombardement qui se déclencha et s'amplifia sur le front des 84e et 85e brigades d'infanterie britanniques. De nombreuses travées de parapet furent démolies et bien des hommes mis hors de combat par les obus à gaz. À 11 h., les observateurs d'artillerie rapportèrent que l'ennemi partait à l'attaque, venant de Passchendaele.[657] L'assaut ne fut livré que deux heures plus tard: le *244e régiment d'infanterie allemande (53e R.D. XXVII R.C.)* sans être précédé d'aucune décharge de gaz, traversa les soixante-dix yards du "No Man's Land", sur un front d'un quart de mille, entre Broodseinde et le chemin de fer et il y eut un combat corps à corps acharné dans les tranchées du 2/E. Surrey. Le support de bataillon et une compagnie du Middlesex y attachée contre-attaquèrent immédiatement et reprirent presque tout le terrain perdu, capturant 29 prisonniers. Malgré de lourdes pertes, les Allemands restèrent maîtres de soixante yards du front britannique, en dépit de deux autres contre-attaques lancées, l'une onze heures, l'autre quatorze heures après qu'ils y eurent, pris pied.

ÉCHEC DU PLAN ALLEMAND

Par conséquent, sur le front d'attaque allemand de "Kitchener's Wood" à Broodseinde, l'aile droite ne fit aucun progrès, sauf en réoccupant Saint-Julien, où tout mouvement fut interdit après un succès de peu d'importance. Au centre, les tranchées britanniques, tant exposées dans la vallée du Stroombeek, furent si fortement prises à partie par l'artillerie et les mitrailleuses qu'il était tout à fait impossible de soutenir et de renforcer en plein jour cette ligne de défense isolée, toute délabrée, ni même de communiquer avec les occupants. Cependant ceux-ci combattirent avec l'énergie du désespoir, tant et si bien que la formation allemande qui leur était opposée *(brigade Schmieden)* dut abandonner son idée qui était de marcher vers le sud, opérer une conversion à gauche et s'emparer de deux milles du front britannique. Ces tranchées,

dans le secteur canadien, allaient de "Berlin Wood", occupé par le 3/R. Fusiliers, descendaient le versant nord de la crête de Gravenstafel et continuaient sur 2,000 yards vers le nord-ouest, le long de la vallée du Stroombeek. Le demi-secteur de droite, au sud de l'intersection du ruisseau, était encore occupé par les compagnies A et B du 5e bataillon canadien; dans l'autre moitié, à gauche, proche de la berge nord, la compagnie D du 8e bataillon n'avait pas été relevée et à sa gauche les compagnies A et D du 8e/D.L.I. nouvellement arrivées étaient maintenant dans les tranchées du début, au centre et à gauche, là où le matin même, les compagnies A et B du 8e bataillon canadien avaient tenu bon parmi les horreurs du nuage de gaz asphyxiants. Le jour s'était levé avant la fin de la relève, empêchant tout déblaiement systématique du secteur; la tranchée, devenue étroite, et les abris effondrés étaient remplis de morts, de blessés et de gazés appartenant à quatre compagnies canadiennes. Lorsque la brume se dissipa, les deux compagnies de territoriaux purent se rendre compte de leur position: au nord-est, la ligne allemande s'étendait parallèlement, à 200 yards; au nord-ouest, les tranchées où le 15e bataillon canadien avait faibli sous le nombre, étaient maintenant aux mains des Allemands; à l'ouest, dans la vallée, se trouvait une zone de mort-terrain, cachée à la vue par des arbres et des bâtiments; au sud-ouest, les Allemands envahissaient les talus; au sommet d'une crête à mille yards plus loin, des fantassins creusaient en grande hâte une tranchée se dirigeant vers "Locality C"; à la jumelle il fut démontré qu'eux aussi étaient des Allemands. On ne pouvait tenir bien longtemps dans une telle position où le 8e bataillon canadien avait résisté pendant 24 heures, alors que le lieutenant-colonel Lipsett s'attendait d'une heure à l'autre à voir supporter l'arrière de sa gauche par la contre-attaque promise. Dès 8 heures, le 25, la fameuse contre-attaque britannique avait épuisé son effort; mais ni le lieutenant-colonel Turnbull ni ses hommes ne le savaient et ils ignoraient aussi que, en attendant les renforts, les Français, après une autre tentative

avortée par un bataillon de zouaves, à l'est du canal, vers midi, avaient suspendu toute offensive.

Lorsque le général Alderson sut que l'ennemi attaquait de Passchendaele,[657] il lui parut tout à fait évident qu'une autre tentative allemande pour cisailler la pointe nord-est était imminente. Mais les conditions sur le côté nord du Saillant étaient immensément améliorées, maintenant que la 10e brigade et les bataillons y attachés avaient bouché la large brèche qui avait existé au sud de Saint-Julien. Le reste de la ligne tenait apparemment bon et il avait appris qu'une nouvelle attaque allait être déclenchée par les Français à 13 h., à l'est du canal vers Pilckem.[661] Quoique la plupart des bataillons canadiens ne fussent plus que des squelettes d'unités, il restait au général trois bataillons de la division Northumbrian (4, 5 et 6/N. F.) qui n'avaient pas pris part au combat. De plus, à la réserve du corps d'armée et disponibles en cas d'urgence, il y en avait trois autres (6, 7, et 9/D.L.I.) et un bataillon régulier (1/Welsh) puisque le 2/K.S.L.I. avait été passé à la 85e brigade à 8 h. 45. Le commandant de la division canadienne avait été avisé par le 5e corps que la 11e brigade d'infanterie britannique (4e division britannique) et la division Lahore se dirigeaient au nord, sur Vlamertinghe. Comme encouragement, il envoya le message suivant à la 2e B.I.C.:

11 h. 50.

"Veuillez informer les commandants de toutes les brigades d'infanterie avec qui vous êtes en liaison, que de puissants renforts arrivent à notre aide."[659]

Il avait un rapport récent et exact disant que les tranchées originales de la 2e B.I.C. étaient encore intactes et que le 7e et le 10e bataillons, toujours vaillants bien qu'exténués, occupaient la position qui leur avait été assignée, au sud-ouest de "Locality C". Un rapport d'aviateur semblait indiquer que la ligne, plus à l'ouest, était presque continue, et il envoya cet ordre au brigadier-général Hull:

13 h. 05, 1re div. à 10e brig.

"Aviateur rapporte avoir vu ce matin tranchées occupées par troupes britanniques à l'extrémité du bas de C. 12. d. et D.7.c. (soit des confins de Saint-Julien vers l'est jusqu'à "Locality C"). C'est évidemment la gauche de notre 1re brigade qui fut envoyée la nuit dernière pour prendre liaison avec la 3e brigade canadienne. Cherchez à les relier."[664]

En réalité, ces troupes étaient allemandes et non pas britanniques. Comme nous l'avons vu, la 1re B.I.C. était à un mille plus au sud. Toute espérance s'évanouit, néanmoins, en moins d'une demi-heure; des messages alarmants arrivèrent de la 28e division, disant que leur front était attaqué et que l'ennemi s'avançait du nord par longues colonnes en direction de "Locality C".[666] Ils furent confirmés par un autre de la 5e division:

"Cyclistes rapportent ennemi occupe bois C. 10.d. (Kitchener's Wood) et Saint-Julien, Fortuin douteux. Ennemi proche ligne le long du ruisseau sud de D.8 & 9 (le long du Haanebeek, 700 yards au sud de la ferme Boetleer et de Gravenstafel)".[665]

La seule conclusion qui s'imposait, c'est que la crête Gravenstafel était perdue et qu'il fallait agir immédiatement. En conséquence, le général Alderson envoya un message au général Snow, commandant la réserve du corps:

13 h. 45, 1re div. can. à 27e div.

"Étant donné la violente attaque lancée contre la gauche de la 28e div. et ma droite, veuillez envoyer la brigade D.L.I. occuper la ligne à présent constituée par la 28e div. le long de la route Fortuin-Passchendaele, dans les carrés D. 13 et 14. (Entre Fortuin et Gravenstafel.) S'ils ne peuvent se rendre jusqu'à la route, ils occuperont la ligne du ruisseau, dans D.24 et 19. (Sans doute, C.24 et D.19, signifiant le Haanebeek au sud et sud-est de Fortuin.)"[667]

Le général Alderson croyait, naturellement, que la 2e B.I.C. avait été refoulée par les "longues colonnes" et il communiqua la nouvelle au brigadier-général Currie par l'entremise du brigadier-général Hull. Il avait aussi toutes les

raisons de croire que la tranchée-extension, ordonnée la veille dans l'après-midi était creusée par la 28e division; il avait confiance que le commandant de la réserve du corps allait se rendre à une requête aussi urgente et évidente. Pourtant, il se trompait dans ses trois suppositions, quoique le général Snow eût pris une décision jusqu'à un certain point, comme le montre son message envoyé à 15 h. 15:

"Division canadienne m'a demandé de l'aider à repousser attaque dirigée, dit-on, contre gauche de 28e div. et venant de Passchendaele. Fais avancer général commandant brig. D.L.I. et un bataillon (9/D.L.I.) sur Verlorenhoek pour, de là, se diriger vers les carrés C.25 (sic C.24) et D.19 (zone à 1,000 yards au sud de Fortuin et à 1,500 yards plus à l'est). Deux autres bataillons (6/ et 7/D.L.I.) prêts à suivre instantanément, si nécessaire, lorsque situation éclaircie."[670]

Presque simultanément, le brig.-général Hull, appuyant l'idée du général Alderson et supposant ainsi que la brigade D.L.I. avait été détachée de la réserve du corps et mise à sa disposition, avait envoyé un ordre additionnel aux trois bataillons composant alors cette brigade. Il leur disait de s'assembler à 20 h. 30 dans le carré D.20.a., à un mille au sud-sud-ouest de Gravenstafel, et de se mettre sous les ordres tactiques du général commandant la 2e B.I.C.[670a] L'exécution de cet ordre fut conséquemment suspendue "pour le moment" et par la suite, les dispositions pour la relève de la 2e B.I.C. par la D.L.I. furent annulées.[670b] Le général Snow retint les trois bataillons pour la nuit: le 9/D.L.I. rappelé et se retranchant à Verlorenhoek, les 6e et 7e à Potijze. Le rôle dévolu à la brigade D.L.I. (occupation de la ligne) revint à une autre brigade, la 11e.[678] Celle-ci n'était pas attendue à Wieltje avant 21 h.

LE COMBAT À LA POINTE ET SUR LA CRÊTE DE GRAVENSTAFEL

De neuf heures du matin à midi, l'artillerie allemande avait déversé un déluge de mitraille sur la première ligne de la 2e B.I.C. et la crête, de la ferme Boetleer à Gravenstafel.

Les obus de tous calibres pleuvaient, venant de toutes les directions. Les mitrailleurs allemands, leurs pièces montées dans les bâtiments de "Locality C" et le long de la route de Saint-Julien, couvraient de leur feu toute la vallée et particulièrement le versant sud de la crête de Gravenstafel. L'infanterie allemande creusait une ligne de tranchées au sud de Saint-Julien et de "Locality C" et vers le nord en descendant le talus; c'était la section orientale de cette ligne que l'aviateur avait attribuée par erreur aux Anglais.[664] Après midi, le bombardement augmenta en intensité. Pour y échapper, une partie des supports britanniques, dans les champs clôturés au sud de la ferme Boetleer, reculèrent en toute hâte vers le ruisseau. C'était ces troupes que les observateurs des 5e et 28e divisions prirent de loin pour des Allemands.

À 15 heures, il fut évident que les Allemands montaient à l'assaut. Au nord de "Locality C", l'infanterie avançait vers le sud-ouest et des formations importantes marchaient par masses serrées en direction du sud, venant de Poelcappelle. Pour renforcer son extrême gauche, la partie la plus menacée, le lieutenant-colonel Turnbull (8/D.L.I.) fit avancer sa compagnie B qui était en support à la ferme Boetleer. Tout alla bien dans la descente du talus mais comme ils émergeaient du couvert que fournissaient les haies, près de la ligne de feu, ils furent accueillis par une violente fusillade et durent bientôt battre en retraite, les Allemands pressant à l'est vers les habitations à Iser. Les trois compagnies de gauche dans la ligne anglaise étaient maintenant cernées de trois côtés, mais la fusillade des territoriaux et le feu des mitrailleurs du 8e bataillon canadien purent contenir l'ennemi. Ces deux unités étaient toutefois coupées de leurs communications avec la crête, et un officier canadien rapporta que les deux compagnies en ligne, du 8/D.L.I., avaient été débordées. Ce rapport fut accepté et l'adjudant le répéta au brigadier-général Currie à Gravenstafel. Pendant ce temps, les bataillons de la *brigade Schmieden* harcelaient fortement la ferme Boetleer et parvenaient à y prendre pied. Lorsque le lieutenant-colonel Lipsett

vit que les troupes abandonnaient cette position, il fit avancer ses trois compagnies jusqu'aux hauteurs qui la dominaient au nord et à l'est. Là, avec les compagnies du 8/D.L.I., Suffolk, Monmouth, Middlesex, Cheshire et Northumberland Fusiliers, ils arrêtèrent les Allemands par une fusillade nourrie. À un moment donné, lorsque les munitions vinrent à manquer, le 5e bataillon, répondant à un appel d'urgence, envoya 55,000 cartouches. Là aussi, nombreux furent les Canadiens qui jetèrent leurs fusils Ross, coincés, pour ramasser des fusils Lee-Enfield abandonnés par les blessés anglais.

Toute la journée, le brigadier-général Currie demeura à Gravenstafel, se tenant au courant de ce qui se passait sur son front et ses flancs, espérant comme tous, dans le Saillant, en la réussite de la grande attaque sur Saint-Julien; les vingt-trois bataillons mis à la disposition du brigadier-général Hull, dont quinze étaient composés de troupes fraîches, allaient, sans aucun doute, prendre et garder "Kitchener's Wood" et Saint-Julien; peut-être même chasser l'ennemi de l'éperon de la crête de Gravenstafel. Le front de la 2e B.I.C., tout exposé qu'il fut, et dangereux au point de vue tactique, devait, par conséquent, être défendu comme auparavant, en attendant le succès de l'avance sur la gauche. La situation, en direction de Saint-Julien, immédiatement à gauche, n'était pas rassurante; la 1re B.I.C. n'était pas arrivée pour prolonger la ligne des 7e et 10e bataillons dans cette direction et l'on n'en avait aucune nouvelle;[671] ces deux bataillons étaient en contact direct avec l'ennemi qui occupait en force le terrain dominant à "Locality C" et dont les mitrailleuses balayaient la ligne de face et les flancs. Là, un assaut déterminé pouvait avoir raison de la ligne canadienne si faible en infanterie et sans support d'artillerie. On aurait pu se dispenser des efforts erratiques de quelques batteries des 27e et 28e divisions, car à plusieurs reprises elles bombardèrent nos propres troupes, tirant au jugé, d'après la carte, sans observateur et sans liaison avec les unités en ligne. Le major Odlum qui avait charge du front des 7e et 10e en face de "Locality C", déclara qu'il fallait à tout

prix organiser une attaque pour dégager le front gauche; "il n'y a aucun indice de la 1re B.I.C., dit-il, et nous ne pouvons que nous cramponner à la position". Il était alors 12 h. 40.[662]

Un peu avant, le brigadier-général Currie avait été avisé que la brigade Y. & D. occupait Fortuin. Il se dit que "cela n'avait pas dû être bien difficile, puisque les Allemands n'y avaient jamais été". Un autre message fit voir que la 1re B.I.C. était à 1,000 yards au sud de Saint-Julien, alors qu'on les croyait à 1,000 yards à l'est. Puis un autre encore, envoyé à 10 h. 20 mais reçu après 13 h., annonça que la 10e brigade avait échoué dans son attaque sur Saint-Julien. Cet échec dans un tel effort rendit la position du général Currie tout à fait désespérée, pourtant la ligne tint quand même. Elle avait été soumise à un violent bombardement, mais il n'y avait pas eu d'assaut encore; à 14 h., le major Odlum fit savoir que ses hommes, quoique épuisés, pourraient tenir jusqu'à la nuit. La liaison avait pu être établie avec la 2e brigade d'artillerie de campagne canadienne et les batteries concentraient maintenant leur feu sur les mitrailleuses à "Locality C", où leurs postes d'observation avaient été établis la veille, mais la distance était maintenant de plus de 5,500 yards.

Il est facile de se rendre compte du cours des opérations et des raisons justifiant les décisions prises en parcourant les messages suivants, envoyés et reçus dans l'après-midi par le brigadier-général Currie:

Envoyé à 12 h. 45 au major Odium: ". . . . Nous devons tenir au moins jusqu'à la nuit tombante."[663]

Envoyé à 14 h. 55 à la 10e brigade: ". . . . Les 5e et 8e bataillons occupent les tranchées originales . . . ."

Envoyé à 15 h. 22 à la 1re div. can.: ". . . . 8e bataillon violemment attaqué; dépêchez renforts. Répartition des troupes inchangée. Tiendrons . . . . Troupes exténuées."[671]

Envoyé à 15 h. 25 aux commandants du 8e bataillon et du 8/D.L.I. (Répétant les informations envoyées à 11 h. 50 par le général Alderson.) "Nombreux renforts arrivent. Tenez bon. Veuillez faire rapport sur situation." (Reçu par 8/D.L.I.)

Envoyé à 15 h. 30 au capitaine d'état-major 2e B.I.C., à Wieltje, au sujet des munitions: "Nous en avons assez jusqu'au soir, mais il faudrait envoyer alors quatre cent cinquante mille cartouches. Nombreux blessés requièrent soins immédiats."

Envoyé à 16 h. 15 pour transmission au brigadier-général Hull, par entremise du lieutenant Page, compagnie D du 5e bataillon, à "Bombarded Cross Roads": "Dites-lui que le Durham a abandonné les tranchées qu'occupait auparavant le 8e bataillon. Ne peut-il m'envoyer aucun support pour contre-attaque?" – requête prévue près d'une heure avant par le brig.-général Hull, mais annulée comme indiqué ci-dessus.

Reçu à 16 h. 20 de l'adjudant du 8/D.L.I.: "Tranchée D.a.b.c. (la gauche de la ligne de feu) a tous ses hommes tués ou blessés. Une compagnie de renfort a été repoussée par violent bombardement qui, dit le rapport, a détruit la tranchée. Le 8/D.L.I., les Canadiens et le Cheshire (une compagnie) occupent la ligne depuis "Hqrs. Farm" ("Boetleer Farm"), jusqu'à la route à l'est de ce point. J'ai petite réserve, environ 100 hommes. L'ennemi ne semble pas presser attaque, excepté par le feu de son artillerie."[672]

Reçu à 17 h. 05, de la 1re div. can. (envoyé à 13 h. 55) "Étant donné forte attaque contre gauche de la 28e division et ma droite, j'ordonne au général Snow d'avancer la brigade Durham L.I. pour garder la ligne creusée par 28e division le long de la route dans carré D .13 et 14 (le long de la route Fortuin-Gravenstafel). Si, par malheur ils n'arrivent pas à temps à cette route, ils occuperont la ligne du ruisseau, en D.14."

Dans la communication de la 1re div. can., ci-dessus, la dernière position topographique fut d'abord D. 24, 19. Le chef d'état-major de la 2e B.I.C., en la transcrivant pour être relayée, changea la désignation en D.14; on avait évidemment voulu dire C.24, D.19, l'autre branche du Haanebeek, 2,000 yards plus rapprochée d'Ypres.[669]

ON DÉCIDE DE RETIRER LA 2E B.I.C. AU CRÉPUSCULE

Dans son appréciation de la situation, le brigadier-général Currie vit qu'il était temps de battre en retraite de la

ligne de feu sur la crête de Gravenstafel.[611] Les "importants renforts" n'étaient pas arrivés à temps et la brigade D.L.I. qui, jusqu'alors, avait été gardée pour appuyer l'attaque sur Saint-Julien n'allait évidemment en livrer aucune, ni même pas relever la 2e B.I.C. sur la crête de Gravenstafel. Ils allaient tenter de se rendre à la nouvelle parallèle creusée de 500 à 1,000 yards derrière la position que les troupes du général Currie avaient occupée toute la journée. Le fil téléphonique allant au P.C. du 5e bataillon à Gravenstafel, qui avait été hors service dès avant midi, fut réparé à 17 heures. Après une conversation par ce fil avec son chef d'état-major à Wieltje, où le général Hull avait aussi ses Q.G., le brig.-général Currie conclut que sa position, si exposée, avait été jugée désespérée; en conséquence, il donna ordre à toutes ses troupes de retraiter sitôt la nuit tombée et de renforcer la brigade D.L.I. dans la nouvelle ligne, le long de la route Fortuin-Gravenstafel. Ni lui ni le lieutenant-colonel Tuxford, qui approuva la décision de reculer, ne savaient que le général Snow, s'attendant à une attaque venant de l'est, n'avait envoyé ni la brigade D.L.I. ni aucune autre troupe dans la parallèle, ainsi que le général Alderson l'avait demandé.

Le commandant en second du 5e bataillon (major H. Dyer) et l'adjudant (capitaine H. Hilliam) cherchaient un dérivatif par l'action, après tant de jours d'inactivité, pendant lesquels tout le travail consistait à servir de cible aux canons ennemis. Aussi, à peine l'ordre d'évacuer le front était-il écrit, qu'ils se saisirent des copies d'ordre et se précipitèrent vers les deux compagnies en ligne. Tous deux y parvinrent, mais tous deux furent blessés. Comme les messagers des 7e, 8e et 10e bataillons allaient également partir avec les copies pour leurs unités, le lieutenant-colonel Lipsett et le major Odlum arrivèrent opportunément à Gravenstafel et le brigadier-général Currie put discuter le mouvement avec eux. Ceci se passait entre 17 h. 10 et 17 h. 20.

Le lieutenant-colonel Turnbull reçut aussi le même ordre, mais il était encore indécis quant au commandant auquel

il devait obéir. C'est pourquoi il décida de rester où il était, gardant sa position le long de la route à l'est de la ferme Boetleer, ce que firent aussi les commandants des compagnies du Monmouth et du Middlesex, à qui le brigadier-général Chapman avait donné le champ libre pour couvrir son flanc gauche. À 18 heures, la corvée de travail du Northumberland Fusiliers et du Cheshire se retira sur une position à 250 yards au sud de "Bombarded Cross Roads" et se déploya à l'est, pendant que le lieutenant-colonel Lipsett conduisait aussi ses trois compagnies en bas de la côte, dans la vallée du Haanebeek, tous avec l'intention, ainsi que l'exprima la 85e brigade au 8e D.L.I., "de se replier sur la ligne D.14, 15, 16 et 17" – la zone à l'est de "Bombarded Cross Roads" (le carrefour bombardé) et au sud de Gravenstafel où se trouvait la ligne subsidiaire projetée.

LA POINTE, ISOLÉE, EST DÉBORDÉE

Tard l'après-midi, le bombardement allemand avait augmenté le long de la crête de Gravenstafel et aussi sur les tranchées de l'ancienne ligne de feu. C'est là que les troupes qui restaient des compagnies A et D du 8/D.L.I. et de la compagnie D du 8e bataillon continuaient leur lutte inégale. Mais ceux qui occupaient la crête ignoraient leur présence à cet endroit.

À 17 heures, les trois commandants de compagnies tinrent un conciliabule derrière les murs écroulés de "Supply Farm", au centre de leur position. Ils tombèrent d'accord pour admettre qu'il valait mieux gagner la crête et demandèrent par message s'ils pouvaient battre en retraite. Aucune réponse ne vint. Ils envoyèrent d'abord quelques groupes de blessés et de gazés; la plupart d'entre eux furent pris sous le feu allemand avant d'atteindre la crête. Conduit par un subalterne, un peloton de la compagnie de gauche du 8/D.L.I. tenta d'occuper, à l'ouest, un petit bâtiment proche et de le disputer à l'ennemi pendant que la retraite s'effectuait; mais, en rampant dans un champ de betteraves, les hommes le trouvèrent

plein d'Allemands cachés dans la verdure. Ces derniers, prêts à l'assaut, bondirent sur eux et les firent tous prisonniers. Sous la pression toujours plus forte, le reste de la compagnie de gauche recula vers l'est en suivant la tranchée et, couverts par l'arrière-garde, complétèrent avec succès leur mouvement de retraite. À 19 heures, le capitaine G. W. Northwood s'aperçut que la compagnie B du 5e bataillon, à droite, quittait ses tranchées et que les Allemands la serraient de près. Il savait que le 5e bataillon avait ordre de retraiter, mais plus tard, croyait-il. Pendant ce temps, toutes les mitrailleuses du 8e bataillon avaient été réduites au silence, sauf une que continuait à tirer avec beaucoup d'efficacité le sergent W. A. Alldritt. Il y avait des Allemands dans les tranchées à gauche, ce qui indiquait que la dernière compagnie du D.L.I. avait été vaincue; une ruée de l'ennemi, s'élançant de tous les côtés à la fois, en avait eu raison.

Après être descendu de la crête, le lieutenant-colonel Lipsett avec les trois autres compagnies traversa le ruisseau, s'attendant à trouver là des troupes en ligne,[669] puis il continua à reculer jusqu'au bras du Zonnebeke de "Bombarded Cross Roads". Arrivé là, il apprit du poste de commandement du 3/R.Fus. qu'on ne battait pas en retraite. Il ramena donc ses hommes en avant et remonta la côte jusqu'à Gravenstafel; le lieutenant-colonel Tuxford les suivit avec un groupe de la compagnie C du 5e bataillon. Il était alors près de 19 heures, et bientôt les compagnies A et B de la même unité commencèrent à prendre position sur les deux flancs couvrant Gravenstafel au nord-ouest et s'étendant sur 700 yards vers le sud-est. Sur ce dernier versant, ils n'étaient pas en liaison avec la gauche du 3/R. Fus., car leur droite était à peu près à 300 yards au sud-ouest de "Berlin Wood", qui était devenu la pointe. Après avoir été prévenus, trente-six heures à l'avance, d'une évacuation forcée possible de la ligne dans la vallée du Stroombeek,[545a] le 3/R. Fus., avec une compagnie du 8/Middlesex et de la compagnie Anglesey du Génie royal, envoyée à cet effet par le brigadier-général Chapman, avait

préparé une position défensive le long de la lisière nord du bois et vers l'ouest, à angle droit des tranchées de première ligne. De sorte que, lorsque la compagnie A du 5e bataillon passa par là pour regagner Gravenstafel, elle longea une tranchée déjà occupée par 50 hommes du Royal Fusiliers, qui couvrirent le mouvement par une fusillade nourrie. Protégé par des mitrailleuses, bien placées dans sa tranchée flanquante pour battre le terrain au nord et au nord-ouest, "Berlin Wood", en dépit de violents bombardements, constitua la pointe extrême de la ligne britannique, jusqu'au moment où il fut enlevé d'assaut dans l'après-midi du 3 mai.

LA 2E B.I.C. RAPPELÉE DÉFINITIVEMENT

Pendant que la gauche du 5e bataillon remontait la pente vers Gravenstafel dans le crépuscule, ils ne cessaient de tirer sur ces Allemands qui les suivaient: un tireur d'élite canadien en abattit quatorze pour sa part. Avec l'obscurité, l'artillerie allemande cessa le feu et l'infanterie s'immobilisa; aux petites heures du lundi matin, les 5e et 8e bataillons retraitèrent de la crête jusqu'en arrière de la ligne G.Q.G., le premier arrivant à Saint-Jean à 4 heures et le dernier atteignant Wieltje à l'aube.[679] Sur la gauche, les 7e et 10e bataillons n'avaient pas reçu l'avis d'évacuer, mais les deux compagnies du 1/Suffolk avec lesquelles ils étaient en liaison sur la crête, entre la ferme Boetleer et "Locality C", avaient leurs ordres et se préparaient à partir. Les officiers commandant la ligne canadienne, le capitaine S. D. Gardner du 7e et le major P. A. Guthrie du 10e, décidèrent de rester jusqu'à ce que le Suffolk eut complété son mouvement de retraite. C'est ainsi que, à 3 h. 30, ils ramenèrent leurs hommes, sans bruit, à travers la brume grisâtre du matin, sans que l'ennemi s'en aperçut, et rejoignirent le reste de la brigade près de Saint-Jean. Les compagnies du Suffolk retrouvèrent leur bataillon à l'est de Fortuin.

RAJUSTEMENT DU FRONT

Les puissants renforts dont l'arrivée promise avait pendant un moment fait naître les plus hautes espérances à la 2e B.I.C., ne purent prendre leur place dans la ligne de bataille que le 26. À midi, le 25, la division Lahore arrivait aux baraquements au nord-est d'Outerdom (5 milles au sud-ouest d'Ypres) et la 11e brigade anglaise était à Vlamertinghe, placée à la disposition du 5e corps par la IIe armée. Lorsque le général Plumer apprit l'insuccès de l'attaque britannique sur Saint-Julien et l'avance allemande contre la crête de Gravenstafel et Broodseinde, il décida de rajuster les lignes sur le flanc nord du Saillant et, par une nouvelle répartition des unités, de démêler la confusion du commandement des brigades. Pendant les trois derniers jours, la division canadienne avait été responsable d'un front de combat de plus de cinq milles, alors qu'habituellement un secteur de division, qu'il fût anglais, français ou allemand, même en guerre stabilisée, était rarement de plus de trois milles avec une moyenne de deux milles. Ses ordres, émis à 14 h. 30, donnaient instructions pour le rajustement de la ligne, à 19 heures, réduisant le secteur canadien à deux milles, entre "Turco Farm" et la route de Fortuin à Saint-Julien. La responsabilité, à l'est de cette route, tombait sur le général Bulfin (28e division britannique) qui prenait le commandement de toutes les unités déjà dans le secteur (y compris la brigade D.L.I.) et, en plus, les troupes fraîches de la 11e brigade d'infanterie (4e division britannique). L'ordre d'opérations en découlant, émis par le général Alderson à 18 h. 15, donnait les détails du nouveau dispositif.

"1. La ligne de tranchées tenue par la division canadienne sera renforcée autant que possible cette nuit.

2. On procédera à la répartition suivante de la ligne:

La 13e brigade d'infanterie (y compris la 4e Rifle Bde) reprendra la ligne actuellement occupée par le colonel Geddes, c'est-à-dire depuis la ferme en C.15.d. ("Turco Farm") jusqu'à la ferme approximativement, en C.16.d. (la ferme "Mouse Trap"). Le colonel Geddes renverra les unités de la ligne de feu à Potijze, où elles se mettront à la disposition du général Snow. Quant au colonel Geddes lui-même, il restera à

Saint-Jean avec sa réserve actuelle.

3. Le K.O.Y.L.I. et le Q.V. Rifles rejoindront la 13e brig.; la 10e brig. reprendra la ligne à droite de la 13e brig. jusqu'à la route Saint-Julien-Fortuin, où elle fera liaison avec les troupes du général Bulfin. Le général Hull ne commandera que sa propre brigade et le R. Irish. La brig. Northd., sous le commandement de son propre brigadier, formera une réserve de division au sud de Wieltje.

4. La 1re brig. canadienne s'assemblera sur la berge ouest du canal et se chargera des ponts gardés actuellement par la 13e brig.

5. La 3e brig. canadienne s'assemblera près de La Brique."[675]

Les deux derniers paragraphes arrivaient à point. Chacune des deux brigades avait perdu 1,500 hommes; tous les huit bataillons avaient été fortement engagés et, vers la fin de l'après-midi, le P.C. de la 3e B.I.C. à la ferme "Mouse Trap", où était également un poste de secours très affairé, avait servi de cible à une concentration d'obusiers allemands. Un dépôt de plus de 200 boîtes de cartouches et plusieurs des bâtiments prirent feu. Le brigadier-général Turner et presque tout son état-major, considérés comme perdus, s'échappèrent miraculeusement en pataugeant à travers les fossés, et un nouveau P.C. fut établi à 300 yards plus au sud.[677] Pour son héroïsme, inspiré par le sentiment du devoir, en secourant les blessés dans cette occasion, le médecin du 14e bataillon, le capitaine F. A. C. Scrimger, fut décoré de la Victoria Cross.[673]

Il n'est pas fait mention de la 2e B.I.C. dans l'ordre de redistribution. Cela s'explique par le fait que, suivant les ordres du 5e corps, cette unité allait être détachée de la division canadienne.

18 h., 1re division canadienne à 2e B.I.C.

"Votre brigade passera sous les ordres du général Bulfin, commandant de la 28e division à 19 h. et il y a tout lieu d'espérer que vous serez relevés ce soir par la 11e brig."[674]

Ainsi donc, la relève était dirigée par la 28e division et

l'ordre s'y rapportant fut émis à 18 h. 25. Il disait que la ligne occupée comprenait toutes les tranchées originales de la 2e B.I.C. avec un flanc faisant retour près de la ferme Boetleer jusqu'à Fortuin.[676] À cette heure, lorsque l'ordre avait été écrit, cette description était assez exacte, sauf qu'elle supposait les Canadiens en possession de "Locality C". Mais, au cours de l'heure qui suivit, comme nous l'avons vu, toute la ligne originale, au-dessus de "Berlin Wood", était aux mains de l'ennemi ou évacuée. Et à 21 h., lorsque le brigadier-général Currie rencontra le brigadier-général Hasler traversant Wieltje à la tête de sa 11e brig., la ligne de feu passait le long de la crête de Gravenstafel, vers la ferme Boetleer, puis au sud de "Locality C" et sur Fortuin. Le brigadier-général Currie ne pouvait que mentionner dans son rapport que son ordre d'évacuer la crête avait été émis à 17 h. 10 et que, sur le moment, il était probablement exécuté. Il n'avait aucune nouvelle certaine sur cette exécution, pas plus qu'il ne connaissait la répartition actuelle de ses bataillons.

La section occidentale de la tranchée flanquante était occupée sur environ mille yards, à l'est de Fortuin, par quatre des bataillons qui avaient été mis à la disposition du brigadier-général Hull pour son attaque, soit les 1/Suffolk, 12/London, 5/D.L.I. et 5/York. Les deux premiers avaient tout d'abord été détachés de leur propre brigade par ordre du général Snow;[616] tous les quatre s'étaient trouvés dans la ligne de feu sans s'être concertés d'aucune façon,[646] mais ils n'avaient pas été en communication avec le brigadier-général Hull depuis le matin.

L'obscurité, comme aussi l'incertitude quant aux dispositions à prendre, retardèrent les bataillons de la 11e brig.; le 1/Hampshire, envoyé pour trouver la pointe du Saillant et se déployer vers l'ouest, finit par arriver près de "Berlin Wood" et prit possession de quelques maisons à Gravenstafel peu après minuit. Ils furent refoulés avant l'aube par une attaque allemande et se replièrent sur les vieilles tranchées de la crête, au sud-est et au sud. Il restait quelques doutes quant à

la route de Fortuin à Gravenstafel et l'on se demandait si elle était encore libre à 21 h. 30; en fait, il n'y avait pas d'Allemands dans un rayon de 500 yards. Les autres bataillons avaient reçu instructions, du brigadier-général Hasler, de se déployer vers l'est, le long de "Zonnebeke Ridge", de se relier avec le 1/Hampshire et d'avancer en direction du nord, jusqu'à une ligne au nord de la route Fortuin-Gravenstafel. Le major de brigade de la 2e B.I.C. fut appelé à leur servir de guide jusqu'à leur alignement pour l'avance, sur "Zonnebeke Ridge", ce qu'il fit.

Par suite du rapport annonçant à tort la perte de la crête de Gravenstafel, la 2e division de cavalerie reçut instructions de se tenir prête, jusqu'à 6 h., à partir à une heure d'avis et les ire et 3e divisions de cavalerie d'être prêtes au départ, à ½ heure d'avis, à partir de 6 h. Toutefois, on n'eut pas à les employer, car ce ne fut qu'à l'aube du 26 que les Allemands occupèrent complètement la crête et, à ce moment, la 11e brigade s'était déployée en travers du front entre Gravenstafel et Fortuin.

CHAPITRE XII

UNE RIPOSTE INTERALLIÉE

LUNDI, 26 AVRIL

Carte n° 7: Ypres, 1915. Attaques alliées le 26 avril
Croquis n° 5: Ypres 1915. Le front à minuit du 26 au 27 avril
(en regard de la p. 418)

LE PLAN DES ALLIÉS–ATTAQUE DE LA DIVISION LAHORE–ATTAQUE DE LA 149E BRIGADE (NORTHUMBERLAND)–PARTICIPATION DE L'INFANTERIE CANADIENNE–LA SITUATION DANS LA SOIRÉE

LE PLAN DES ALLIÉS

Le programme des Alliés, pour le 26 avril, était de pousser l'offensive avec la plus grande vigueur et sans interruption. Avec les trois nouvelles divisions qui venaient d'arriver, il semblait raisonnable d'envisager la possibilité de recouvrer tout le terrain perdu.[680]

Au cours d'une conférence interalliée, dans l'après-midi du 25, on tomba d'accord pour l'exécution d'un plan combiné. Sur la droite, les 27e et 28e divisions (anglaises) gardaient leurs positions; la division Lahore (major-général H. d'U. Keary) attaquait au nord, en direction de Langemarck, passant à travers la division canadienne et ayant sa gauche sur la route Ypres-Langemarck. Les troupes françaises en liaison attaquaient simultanément en direction de Pilckem, sous le commandement du général Joppé, s'emparant du terrain dominant, à l'est du canal, pour permettre au général Quiquandon de traverser à Boesinghe et de prendre part à la poursuite vers le nord. Sur le flanc gauche français, le général Curé obligeait les Allemands d'abandonner la berge occidentale à Het Sas, Lizerne et Steenstraat et avançait sur Bixchoote; les Belges prenaient part à l'attaque sur Lizerne avec un bataillon et soutenaient de leur artillerie la gauche des Français, tandis

que, derrière la jonction franco-belge, la 1re division de cavalerie anglaise attendait, ses canons couvrant aussi l'attaque française.

L'ordre d'opérations de la IIe armée disait à la division Lahore d'être en position, prête à l'attaque, à 14 h., avec deux brigades en première ligne, sur un front de mille yards. L'objectif était la ligne allemande entre "Kitchener's Wood" et la route Ypres-Langemarck. Le 5e corps fut requis d'assurer la coordination pour le bombardement d'artillerie et le soutien nécessaires. Il avait aussi à coopérer à l'action en attaquant sur l'extrême droite, c'est-à-dire à partir du front de la division canadienne. Pour assurer l'exécution de ce plan, le général Alderson donna ordre à la 10e brigade de faire avancer un de ses bataillons entre "Kitchener's Wood" et la route Wieltje-Saint-Julien, en liaison avec la division Lahore; il ordonna aussi à la 149e brigade Northumberland (brigadier-général J. F. Riddell) d'attaquer Saint-Julien et d'avancer de chaque côté de la route Wieltje-Saint-Julien en même temps que la division Lahore pressait en avant. Trois bataillons du détachement Geddes, venus de la réserve, allaient occuper la ligne G.Q.G., à l'est de Wieltje, pour soutenir l'attaque sur Saint-Julien. Quant à la 3e B.I.C. elle devenait réserve de division au sud de Wieltje.

Les seules troupes canadiennes appelées à prendre une part active dans l'opération, était l'artillerie de campagne, dont huit batteries de 18 livres des 2e et 3e brigades, dans le voisinage de Potijze et seize autres du même calibre à l'ouest du canal, groupées en trois batteries de la 1re brigade près du pont de Brielen. Les 1re, 4e, 6e, 7e, 9e, 10e et 12e batteries étaient au complet; les 2e, 3e, 5e, 8e et 11e étaient toujours divisées en sections; la gauche de la 3e avec la gauche de la 2e; la droite de cette dernière avec la droite de la 5e; la droite de la 3e avec la gauche de la 8e; la gauche de la 5e constituant une batterie de six canons avec la 4e; la gauche de la 11e en faisant autant avec la droite de la 8e et la droite de la 11e avec la gauche de la 1re. La première brigade A.C.C.

était désignée pour soutenir les Français et fut, avec toutes les batteries de campagne britanniques à l'ouest du canal, placée sous le contrôle général du 5e corps. Leur action fut coordonnée par le lieutenant-colonel E. J. Duffus, R.F.A., diplômé du Collège militaire royal de Kingston qui avait été officier dans l'Artillerie royale et était, pour le moment, commandant de la 8e brig. d'obusiers (28e D.A.). L'artillerie de la division Lahore, qui comptait neuf batteries en action au nord de Brielen, temporairement sous les ordres du C.A.R., 28e division, appuyait aussi l'attaque Lahore. (Toutes ces batteries ne sont pas indiquées sur la carte.) Ce qui restait de l'artillerie divisionnaire canadienne, soit les 2e et 3e brigades, A.C.C. et la 118e brig. d'obusiers, R.F.A. sous le commandement du brigadier-général Burstall, toutes à l'est du canal avaient instructions de couvrir le front entre la route Fortuin-Saint-Julien et "Hampshire Farm", front qui comprenait Saint-Julien et "Kitchener's Wood". Le 24, dans la soirée, le général Burstall avait transféré son Q.G. de Brielen à Potijze, où le général Keary était aussi installé. Les batteries de la 27e et de la 28e D.A. couvraient le front à l'est de Saint-Julien.

ATTAQUE DE LA DIVISION LAHORE

Les brigades de la division Lahore, dont chacune consistait en un bataillon de réguliers anglais, un de territoriaux et trois bataillons d'Hindous, passèrent au nord et au sud d'Ypres durant la matinée et commencèrent à se déployer à 12 h. 30 sur un front de mille yards, entre "Irish Farm" et "Wieltje Farm". La division avait quitté le secteur de Neuve Chapelle le 24. Elle avait parcouru la distance de trente milles sur les routes pavées, rendues glissantes par la pluie, et les transports avaient été retardés pendant des heures dans la côte abrupte de Godewaersvelde. Dès leur entrée dans le Saillant, les troupes furent repérées et suivies par l'artillerie allemande qui déchaîna un violent bombardement sur toute la zone au nord de la route Ypres-Potijze, superficie de moins d'un mille carré, qui contenait trente bataillons et dix batteries, soit une

densité moyenne d'un homme par dix yards carrés. Les brigades Jullundur (brigadier-général E. P. Strickland) et Ferozepore (brigadier-général R. G. Egerton), étaient en avant, avec trois bataillons dans la ligne de feu et deux alignés à 400 yards en arrière. La préparation d'artillerie, par tous les canons britanniques à l'ouest du canal, commença à 13 h. 20 et dura quarante minutes, puis tous les canons ouvrirent un feu rapide pendant cinq minutes sur les tranchées de première ligne ennemies, pour ensuite allonger le tir et former un barrage à 200 yards en arrière. En proche soutien, trois batteries de 18 livres, dont deux canadiennes, et deux batteries d'obusiers de 4.5 po. étaient à la disposition des deux brigadiers d'infanterie, mais les ordres ne parvinrent pas en temps utile aux batteries canadiennes. Les conditions furent telles que les autres batteries "ne purent faire grand chose et furent peu efficaces en soutien direct". Les troupes d'assaut avancèrent lorsque l'artillerie ouvrit le feu, dans l'intention d'atteindre l'ennemi avant qu'elle cessât de tirer; mais, dès le début l'attaque était vouée à l'échec.

Dès 7 heures, les rapports commencèrent à arriver, signalant des mouvements de troupes chez les Allemands tout le long du côté nord du Saillant, de Pilckem à Gravenstafel; en face du côté est, les échelles d'assaut étaient déjà placées dans les tranchées ennemies; bref, l'attaque semblait imminente. À l'ouest de Saint-Julien, l'artillerie canadienne mitraillait les concentrations de troupes chez l'adversaire qui ne put lancer d'assaut, et aucune attaque n'eut lieu sur le front faisant face à l'est. La position était telle que tout effort déterminé des Allemands, avant le déclenchement de l'attaque alliée, aurait dû annihiler le Saillant. C'est pourquoi le général Smith-Dorrien mit à la disposition du général Plumer la 1re brigade de cavalerie et, à 14 h. 30, celle-ci reçut ordre d'avancer à pied, dès la nuit tombée, pour occuper la ligne G.Q.G. entre les routes Ypres-Zonnebeke et Ypres-Menin.

Depuis le milieu du jour, les aviateurs allemands avaient surveillé le rassemblement de la division Lahore et aussitôt

que les bataillons, en formations serrées, commencèrent à monter la pente douce de “Hill Top Ridge”, le bombardement augmenta en intensité; après avoir parcouru cinq cents yards, la première vague atteignit la ligne d’horizon et fut assaillie par un “vrai pandémonium produit par la fusillade, le feu des mitrailleuses et les obus de tous calibres dont beaucoup contenaient des gaz asphyxiants”. Les pertes se firent plus nombreuses et il y eut de la confusion; le bataillon de droite commença, dès le début, à perdre son point de direction et eut bientôt obliqué de 45 degrés, se mêlant à des unités supposées être à sept cents yards sur sa gauche. Balayées par la grande Faucheuse, les vagues d’assaut étaient bien éclaircies lorsqu’elles atteignirent le fond de la vallée et, pourtant, il y avait encore cinq cents yards à parcourir avant d’atteindre la tranchée allemande de première ligne, sur la crête, à “Welch Farm”. Mais les survivants continuèrent d’“envoyer de l’avant” (deux d’entre eux y gagnèrent la Victoria Cross) quelques-uns arrivèrent à “Turco Farm” avec les Français et un groupe de près de 150, plus à l’ouest, ne s’arrêta qu’au moment où certains d’entre eux n’étaient plus qu’à soixante yards de l’ennemi. Il était 14 h. 20 et les vagues de soutien suivaient. Mais voici qu’un nuage de gaz d’un vert jaunâtre s’éleva lentement sur la droite du front. Le vent soufflait du nord-est et poussait les gaz vers le centre et la gauche de la division Lahore, ainsi que sur la droite des Français, où la 4e brigade marocaine avait marqué une bonne progression. À l’exception du détachement britannique le plus avancé, toute la ligne vacilla, puis les Anglais, Hindous et Français se mirent à battre en retraite à travers la vallée dans une confusion inextricable. Voyant que la ligne cédait, le major G. B. Wright, commandant la 3e compagnie du Génie canadien, qui était au repos à “Cross-Road Farm”, après avoir travaillé toute la nuit aux tranchées de la 10e brigade, fit déployer deux de ses sections en travers du versant nord de la colline où elles restèrent jusqu’au crépuscule. Les unités confondues furent réunies et triées sous le couvert des pentes du sud de

"Hill Top Ridge". À 16 h. 40 à la réception d'un message de la IIe armée annonçant que les Français avançaient de nouveau, deux bataillons de la brigade Sirhind, qui étaient en réserve, furent envoyés en avant comme soutien. Étant donné qu'on ne pouvait rien voir de l'avance signalée et que, d'autre part, le bombardement et la fusillade continuaient à faire rage, le général commandant la brigade Jullundur la garda derrière la crête jusqu'à la brune, alors qu'elle renforça la ligne de feu. Les six bataillons avaient perdu un total de 1,829 officiers et soldats, y compris cinq commandants de bataillons. Malgré tout, la ligne n'avait pas été poussée beaucoup plus loin que celle atteinte par les 1er et 4e bataillons canadiens et les deux compagnies du Middlesex trois jours auparavant. À 15 heures, les Français reprirent l'assaut à l'est du canal, mais ne purent dépasser leurs positions du jour précédent, de sorte que leurs attaques sur Boesinghe et Het Sas, qui dépendaient de ce succès, ne furent pas lancées.

Il y avait eu un retard inexplicable dans la distribution des ordres: l'ordre d'opérations n° 8 de la IIe armée fut distribué à 21 h. 15 le 26, et son contenu avait été communiqué 12 heures plus tôt; l'O.O. n° 12 du 5e corps fut distribué à 10 h. 30 et l'O.O. n° 12 de la 1re division canadienne, distribué à 12 h. 15, ne fut reçu par le C.A.R. (brig.-général Burstall) qu'à 14 h. 16, soit onze minutes après l'heure indiquée pour l'assaut de l'infanterie. Par chance, un officier d'état-major de la division Lahore avait montré l'ordre du corps d'armée au commandant de l'A.R. et celui-ci, agissant en conséquence, avait pointé ses batteries sur "Kitchener's Wood" et les tranchées allemandes au sud-ouest de S.-Julien: les batteries ouvrirent le feu à 14 h. 05, – feu de batterie pendant 15 secondes; puis allongèrent le tir de 400 yards à 14 h. 20 et cessèrent le feu six minutes plus tard. À partir de 15 h. 15, l'artillerie de campagne des 2e et 3e brigades tirèrent fréquemment, à la demande du commandant de la division Lahore, sur des objectifs en face de son front, – une batterie tira 465 obus entre 14 h. et 18 h. Il fut heureux d'avoir ces batte-

ries dans son voisinage, car les canons de sa propre division étaient massés à l'ouest du canal, au delà de Brielen et les communications ne pouvaient leur parvenir que par l'intermédiaire du Q.G. de la 28e division près de Vlamertinghe.

L'ATTAQUE DE LA 149e BRIGADE (NORTHUMBERLAND)

L'ordre d'opérations n° 12,[684] émis par le général Alderson pour l'attaque sur Saint-Julien était très bref, quant au rôle des troupes d'assaut:

"La brigade Northumbrian *(sic)* attaquera Saint-Julien et avancera de chaque côté de la route Wieltje-Saint-Julien en même temps que la division Lahore se portera en avant."

Cet ordre fut écrit conformément aux instructions spéciales du 5e corps. Il ne fut émis qu'à 12 h. 15 et il fut reçu par le brigadier-général J. F. Riddell une heure et quart plus tard, soit dix minutes après l'heure zéro pour le bombardement d'artillerie et l'avance de l'infanterie. À 10 h. 45, le 5/Northumberland Fusiliers avait été, par ordre du brigadier-général Hull, envoyé en soutien de la ligne à Fortuin; car on y anticipait une attaque allemande. Le temps manquait pour une reconnaissance de la situation, de sorte que les 4e, 6e et 7e bataillons du Northumberland Fusiliers se hâtèrent de se déployer en formation d'attaque à Wieltje. Dès 13 h. 50, ils s'avançaient sur le front de six cents yards, des deux côtés de la route Wieltje-Saint-Julien et, en quelques minutes, atteignirent inopinément la ligne G.Q.G. avec son réseau protecteur de fil barbelé qui ne pouvait être traversé qu'en deux ou trois trouées ménagées ci et là.

Mais, en dépit des obus et de la fusillade à longue distance, ils franchirent rapidement l'obstacle, reprirent la formation (deux lignes de pelotons en colonnes par quatre, à cinquante yards d'intervalle et deux cents yards de distance) et foncèrent héroïquement en avant. À 14 h. 45, ils atteignaient la première ligne occupée par la 10e brigade. Il y avait 19 minutes que l'artillerie avait terminé son programme

abrégé. Les mitrailleuses allemandes, postées dans les maisons de Saint-Julien et, sur la gauche, à "Juliet Farm", en abattirent des vagues entières pendant qu'ils traversaient en plein champ; pourtant, ils continuèrent la progression. Le 4/Northumberland Fusiliers sur la droite, à présent confondu avec le 7/N.F. en soutien, franchit la ligne de feu, mais ne put avancer; des éléments du 6/N.F. sur la gauche firent un autre bond de deux cents yards mais il leur fut impossible d'aller plus loin. Abusé par l'optimisme, le brig.-général Riddell fit rapport que ses hommes étaient entrés dans Saint-Julien, mais qu'ils ne pourraient s'y maintenir longtemps sans aide. Moins d'une demi-heure après, il se faisait tuer au sud de la ferme Vanheule, presque en première ligne. À 16 h. 30, le général Alderson ordonna au brigadier-général Hull de fournir cette aide en avançant les troupes du détachement Geddes, ce qui ne put se faire, car le colonel Geddes recevait, au moment même seulement, l'ordre d'opérations n° 12, de sorte que ses trois bataillons n'étaient pas dans la ligne G.Q.G. comme cet ordre le demandait. Même à 19 heures, le général Alderson croyait encore que la division Lahore et les Français avaient atteint la crête et que Saint-Julien et "Juliet Farm" étaient entre nos mains; une heure plus tard, il envoyait la 1re compagnie du Génie canadien pour aider à consolider les positions du Northumberland.

Les pertes pour les trois bataillons dans l'attaque s'élevèrent à 1,200 et il ne restait aux survivants qu'à se retrancher. À 19 h. 30, ils reçurent ordre de regagner Wieltje, mais il était plus de minuit lorsqu'ils retraitèrent. La 10e brigade continua d'occuper la ligne.

La coopération demandée à cette dernière unité dans l'attaque consista en une avance par un des bataillons, immédiatement à droite de la division Lahore. Le brigadier-général Hull ne reçut ses ordres qu'alors que l'attaque était déjà lancée, car tous ses fils téléphoniques avaient été coupés par le bombardement allemand. Après avoir informé la division canadienne qu'il ne pouvait exécuter l'ordre, il se rendit à

l'avant, dans les tranchées du 7/Argyll and Sutherland Highlanders, à 14 h. 30, et s'arrangea pour les faire s'avancer de la ligne G.Q.G. aussitôt que la division Lahore partirait à l'assaut en direction du bois. Mais cette attaque contre le bois n'eut jamais lieu; comme nous l'avons vu, elle fut lancée plus à l'ouest, au lieu du nord, de sorte que le Argyll ne se porta pas en avant.

PARTICIPATION DE L'INFANTERIE CANADIENNE

L'infanterie canadienne ne fut pas appelée à prendre une part active dans ces attaques du 26 avril. De la 1re B.I.C., le 3e bataillon passa toute la journée dans la ligne G.Q.G. à la ferme "Mouse Trap"; le soir il fut ramené à Vlamertinghe. Les 1er et 4e bataillons s'alignèrent le long de la berge ouest du canal, du pont de Brielen sur une distance d'un mille vers le sud, et gardèrent les ponts. A partir de 19 h. 30, le 2e bataillon, ayant quitté la 3e B.I.C., fut au bivouac à Vlamertinghe.

Après que les bataillons de la 2e B.I.C. eurent été rassemblés à Wieltje, le matin très tôt, la 28e division avait donné ordre à la brigade d'occuper une position au sud et à l'est de Fortuin pour soutenir la gauche de la 11e brigade d'infanterie sur son front de quatre mille yards, du côté nord, jusqu'à "Berlin Wood" où la gauche originale de la 85e brigade était toujours en position. À l'aube, les Allemands renouvelèrent leur attaque en direction du sud, en vue de cisailler le Saillant. La 2e B.I.C. tomba sous le feu du bombardement préparatoire; le major de brigade fut blessé et beaucoup d'autres avec lui. Peu après le lever du jour, le 8/D.L.I. avait été forcé d'abandonner sa position si exposée sur la crête de Gravenstaf et près de la ferme Boetleer. À 18 heures, le *5e Matrosen Regiment* (infanterie de marine) était en possession de "Bombarded Cross Roads". On rapporta que l'ennemi avait forcé le passage et occupait une ligne de tranchées au sud de Gravenstafel. C'était là un autre cas d'erreur d'identification, car les troupes dans ces tranchées apparte-

naient au 1/Hampshire. Toutefois, l'ennemi avait été bien près de passer, car, n'eût été la résistance opiniâtre des compagnies détachées de la 28e division, il aurait enlevé tout le secteur jusqu'à Zonnebeke et amputé la tête du Saillant. Pour parer à cette menace, le général Snow dépêcha, de la réserve du corps, un bataillon et demi sous le commandement du colonel Bridgford (2/K.S.L.I.) pour constituer une ligne faisant face au nord-est, derrière Zonnebeke; mais, pendant ce temps, les bataillons de la 11e brigade étaient rendus dans une parallèle au sud de la route Fortuin-Gravenstafel; le détachement de Wallace était toujours en position au nord de cette route, et l'ennemi, par suite des attaques alliées entre Saint-Julien et Lizerne, n'accentua pas sa pression sur ce point.

La 3e B.I.C., après avoir été relevée par la 10e brigade, à l'aube du 26, se mit en marche pour le rassemblement à La Brique, suivant l'ordre d'opérations n° 11;[675] arrivés là, ils trouvèrent leurs transports et le ravitaillement, mais il n'y avait aucun officier d'état-major pour les guider plus avant, de sorte qu'ils revinrent sur leurs pas jusqu'aux lignes du transport, à un mille au sud de Brielen. Un officier d'état-major les y trouva et remit au brigadier-général Turner l'ordre disant que la brigade était requise en vue d'occuper une position à La Brique, en réserve pour l'attaque de la division Lahore. Le général Turner se remit en route avec ses troupes, mais là encore il n'y avait ni tranchée ni délégué de la division, si bien que les unités creusèrent des tranchées-abris près du hameau. À 12 h. 30, la brigade reçut l'ordre de se rendre au sud de Wieltje; mais avant que cet ordre fut exécuté, un rapport arriva disant que l'attaque de la division Lahore avait échoué, et le brigadier-général Turner prit position le long de la crête de S.-Jean, sur un front de mille yards, où ses quatre bataillons se retranchèrent à 15 heures.

LA SITUATION DANS LA SOIRÉE

La seule amélioration dans la ligne des Alliés pour la journée fut à Lizerne où, pendant l'après-midi, les opérations

franco-belges reprirent presque tout le village, mais les assaillants furent arrêtés par les mitrailleuses établies dans les habitations de la partie est. L'état-major français attribua l'échec, en grande partie, aux difficultés de commandement, causées par l'envoi des brigades dans les lignes au fur et à mesure de leur arrivée, le résultat étant que les commandants de groupes ne connaissaient ni le terrain, ni les troupes placées à leur disposition. Le général Smith-Dorrien, appréciant la situation, dans son rapport à sir John French, dit qu'il n'était "pas bien sûr que cela vaille la peine de sacrifier encore d'autres troupes pour reprendre ce secteur français, à moins que les Français ne lancent un mouvement de très grande envergure". Et il indiqua ce qui, selon lui, était la meilleure ligne de défense au cas où il serait nécessaire de retraiter, comme la chose semblait maintenant probable.[685]

CHAPITRE XIII

ATTAQUES, NÉGOCIATIONS ET RETRAITE

DU 27 AVRIL AU 4 MAI

Carte n° 8: Ypres 1915. Recul britannique, nuit du 3 au 4 mai

LE PLAN D'ATTAQUE DES ALLIÉS POUR LE 27 AVRIL–APPRÉCIATION DE LA SITUATION PAR LE GÉNÉRAL COMMANDANT LA IIE ARMÉE–UNE AUTRE ATTAQUE PAR LA DIVISION LAHORE–LES ORDRES DE SIR JOHN FRENCH; LEURS RÉSULTATS–MERCREDI, LE 28 AVRIL: JOURNÉE DE DISCUSSION–CONSOLIDEMENT DU FRONT LAHORE PAR LA 1RE B.I.C.–LES ORDRES DU 29 AVRIL PRÉPARATOIRES AU RECUL BRITANNIQUE–UNE JOURNÉE DE TEMPORISATION–LE 30 AVRIL: JOURNÉE DE DÉSAPPOINTEMENT–LE 1ER MAI: JOURNÉE DE DÉSILLUSION–CHANGEMENT DE TACTIQUE DES ALLIÉS: LES BRITANNIQUES REÇOIVENT L'ORDRE DE BATTRE EN RETRAITE –UNE ATTAQUE DE GAZ ALLEMANDE QUI RATE, LE 2 MAI–LES ANGLAIS BATTENT EN RETRAITE DANS LA NUIT DU 3 AU 4 MAI–RELÈVE DE LA 1RE DIVISION CANADIENNE LE 4 MAI

LE PLAN D'ATTAQUE DES ALLIÉS POUR LE 27 AVRIL

Comme la veille, les Français étaient chargés de la conduite générale des opérations pour regagner le terrain perdu. Le général Putz émit des ordres pour continuer l'offensive le 27, avec les mêmes objectifs, les mêmes commandants et le même plan; il fut de nouveau entendu que la gauche des Anglais coopérerait en attaquant simultanément en direction du nord-est. En lisant les ordres du général Joppé pour l'aile droite française, le général Smith-Dorrien "fut horrifié en voyant"[685] que, malgré l'emploi de troupes fraîches, le poids de cette attaque, sur laquelle reposait toute l'opération, n'avait pas été augmenté, car trois bataillons seulement étaient désignés pour servir à l'est du canal. C'est ce qu'il fit remarquer au général Putz qui, admettant que les troupes anglaises disponibles étaient à la fois insuffisantes et en état d'infériorité par suite de leur position, ordonna alors au général Joppé d'utiliser son plein effectif de six bataillons.

Du côté des Anglais, la division Lahore était désignée

pour l'assaut. Aux premières heures du matin, la brigade Sirhind avait relevé la brigade Jullundur en première ligne et devait attaquer sur un front de 800 yards avec le 1/4 et le 1/1 Gurkhas en avant et trois bataillons en soutien, la gauche suivant la route Ypres-Langemarck, l'objectif du centre étant "Canadian Farm". La brigade Ferozepore se porterait en avant par échelons et prolongerait l'attaque avec le 9/Bhopal et le 4/London dans les lignes et un bataillon en soutien, partant d'un point de rassemblement derrière "Hill Top Ridge", assez tôt pour se trouver dans les lignes avec la Sirhind à l'heure zéro et en direction vers "Oblong Farm". Si la division Lahore réussissait à gagner du terrain, la 13e brigade coopérerait en avançant deux bataillons, et la 10e brigade aiderait de son feu.

Le support d'artillerie à l'est du canal serait, comme précédemment, fourni par les Anglais et les Canadiens. Les batteries de 13 et de 18 livres, à l'ouest du canal, sous les ordres du lieut.-colonel Duffus, couvraient mille yards du front français le long de la ligne de démarcation interalliée. Sur le front Lahore, les sept batteries de campagne canadiennes, aux alentours de Potijze, bombarderaient la position allemande de 12 h. 30 à 13 h. 15, pour ensuite allonger leur tir sur des points en arrière, lorsque les troupes s'élanceraient à l'assaut.

APPRÉCIATION DE LA SITUATION PAR LE GÉNÉRAL COMMANDANT LA IIe ARMÉE

Dans la matinée, pendant que se continuaient les préparatifs de l'attaque, le général Smith-Dorrien écrivit au lieut.-général sir William R. Robertson, chef d'état-major au G.Q.G. anglais, lui soumettant un compte rendu détaillé et minutieusement raisonné de la situation.[685] Il ne s'attendait pas que les opérations de la journée avanceraient la ligne. Il faisait remarquer que, par suite de la supériorité de l'artillerie allemande, dont les canons harassaient tout le secteur jusqu'à Poperinghe, la seule ligne où l'armée britannique pouvait tenir en permanence, était la parallèle partiellement creusée,

communiquant avec la ligne actuelle à mille yards au nord-est de la cote 60 (Hill 60) et passant à travers “Sanctuary Wood”, puis à l’est de Hooge, où elle s’incurvait en direction du nord-ouest vers Potijze, pour rejoindre la ligne G.Q.G. qui en constituait la partie nord. Quoique se préparant au pire, il ne pensait pas qu’il fût temps de retraiter et il était d’avis que, en tout cas, une contraction préliminaire d’environ 2,500 yards s’imposait, soit un retrait sur une ligne en construction, depuis “Bombarded Cross Roads” jusqu’à un point à mille yards à l’ouest de Zonnebeke et, de là, droit au sud jusqu’à la ligne actuelle. Quoique n’étant pas pessimiste, il se rendait compte que, à moins d’une action réellement vigoureuse par les Français, les Allemands pouvaient gagner du terrain à l’ouest de Lizerne et rendre impossible pour les Anglais l’occupation d’une ligne quelconque à l’est d’Ypres. Avec plus de troupes britanniques, on pouvait rétablir la situation, mais il était opposé à l’idée de perdre encore du monde pour regagner le terrain des Français et une grande offensive ailleurs ferait plus que toute autre chose pour soulager la tension à Ypres.

UNE AUTRE ATTAQUE PAR LA DIVISION LAHORE

Ce jour là même, les prévisions du commandant d’armée se réalisèrent, car, le soir, les Français étaient revenus dans leurs positions du matin et la division Lahore n’avait pu atteindre que “Canadian Farm”. Le cours de l’action fut semblable à celles qui s’étaient déroulées déjà dans cette vallée découverte et peu profonde. À peine les troupes d’assaut étaient-elles sur les ponts du canal ou sur “Hill Top Ridge”, que les canons allemands ouvraient le feu. Au bout de 500 autres yards, l’élan dans l’avance était brisé par un déluge d’obus. Puis la fusillade et les mitrailleuses balayèrent le terrain découvert et les survivants constatèrent, une fois de plus, que le courage physique le plus exalté n’y pouvait rien. Bien peu d’entre eux parvinrent à distance de charge des tranchées allemandes sur la ligne d’horizon de “Mauser Ridge”, et ceux

qui s'y rendirent trouvèrent que le barbelé était encore un obstacle efficace en dépit du bombardement. La droite française et la gauche de Lahore ne firent aucun progrès. Au centre, trois officiers et trente hommes du 1/4 Gurkhas parvinrent à "Canadian Farm" et recapturèrent les canons d'une batterie lourde française. Ils furent renforcés à 16 heures par le 4/King's Liverpool qui avait progressé par bonds courts depuis le soutien et qui, au coût d'une perte de 383 hommes, atteignit une ligne à deux cents yards de la tranchée allemande. Sur la droite, la brigade Ferozepore partit des tranchées à l'est de "Hampshire Farm", mais, là comme ailleurs, l'avance fut bientôt arrêtée. Les sept bataillons d'assaut de la division Lahore perdirent 1,200 hommes.

LES ORDRES DE SIR JOHN FRENCH: LEURS RÉSULTATS

Pendant ce temps sir John French avait étudié la question du retrait, soulevée par le général Smith-Dorrien; à 14 h. 15, déclarant qu'il ne considérait pas la situation d'une façon aussi défavorable et, se basant sur le fait qu'il y avait des troupes en abondance et de fortes réserves, il donna ordre à ce dernier d'agir énergiquement en conjonction avec les Français.[686] En conséquence, le général Smith-Dorrien fit presser l'assaut avec vigueur. Comme toute l'infanterie de la division Lahore avait été engagée, le général Plumer décida de faire attaquer à 18 h. 30 par la réserve du 5e corps, composé des 2/D.C.L.I., 1/Y. & L., 5/King's Own et 2/W. Rid. R., constitués en une brigade mixte ne comptant plus, maintenant, que 1,290 hommes, sous le commandement du lieut.-colonel H. D. Tuson (D.C.L.I.). L'artillerie canadienne recommença le bombardement des tranchées allemandes de 17 h. 30 à 17 h. 45. Puis la brigade de Tuson s'élança à l'attaque, mais, soumise à un feu meurtrier, elle ne put faire aucun progrès. Sur la gauche, le 8e Tirailleurs français attaqua de nouveau à 19 h., sous un violent bombardement; dix minutes plus tard, refoulé par la fusillade et les obus à gaz, il recula au delà de sa tranchée de départ;[687] la position du matin ne fut réta-

blie que lorsque deux bataillons de chasseurs traversèrent le canal pour la reprendre.

Le général Alderson reçut la nouvelle de cette retraite, mais ne fut pas avisé que le terrain perdu avait été repris; de plus, la position des troupes Lahore ainsi que celle des Français n'étaient pas bien claires. À 21 h. 05, il avertit la 1re B.I.C. dont les 1er et 4e bataillons occupaient la berge du canal à Brielen, avec les 2e et 3e en soutien et en réserve, d'être prêts à reprendre une ligne de soutien derrière les Français, de "Turco Farm" au canal. Toutefois, les patrouilles de la 1re B.I.C. découvrirent que les troupes françaises occupaient le secteur et le mouvement n'eut pas lieu. La 2e B.I.C. demeura au sud de Fortuin toute la journée, attachée en proche soutien à la 11e brigade, sous les ordres du brig.-général Hasler, qui fut tué dans Saint-Jean au crépuscule. À 23 heures, la 2e B.I.C. ayant reçu l'ordre d'aller au bivouac près de Vlamertinghe, traversa le canal après avoir passé treize jours dans le Saillant. La 3e B.I.C. tenue en réserve au sud de la route Saint-Jean-Wieltje, pour l'attaque de la division Lahore, fut aussi envoyée au bivouac dans les environs de Vlamertinghe, dès la nuit tombée, avec instructions de relever la 1re B.I.C. le long du canal, à 2 heures. Mais lorsqu'on sut que la ligne française était intacte, la relève fut contremandée.

Le retrait des brigades canadiennes du Saillant coïncidait avec un changement dans les plans britanniques. Sir John French tout en déclarant qu'il n'approuvait pas l'appréciation de la situation par le général Smith-Dorrien, à qui il avait ordonné, à 16 h. 35, de remettre séance tenante au général Plumer le commandement de toutes les troupes prenant part aux opérations dans le Saillant d'Ypres, décida que les attaques britanniques devaient cesser pour le moment, que les gains devaient être consolidés et qu'il fallait envisager les conditions d'un recul.

Le haut commandement français était aussi très embarrassé. Le général Foch ne voulait pas déranger ses plans pour Arras, et pourtant, il fallait agir à Ypres. Le soir, il écrivit au

général Putz, disant qu'une action combinée, immédiate, s'imposait et que les forces disponibles étaient suffisantes pour mener l'affaire à bien. Et il résolut d'essayer de convaincre sir John French de la nécessité d'un violent effort britannique pour rétablir la situation.[688]

MERCREDI, 28 AVRIL: JOURNÉE DE DISCUSSION

Par suite de la direction du vent qui continuait à souffler doucement du nord et en conséquence de la probabilité d'autres émissions de gaz asphyxiants, le plan français pour ce jour là fut changé. Le nombre maximum de troupes serait employé et l'attaque principale serait livrée par le centre français vers l'est, de l'autre côté du canal, de Het Sas et Boesinghe sur Pilckem; la gauche chasserait l'ennemi de la berge occidentale à Steenstraat et prendrait pied sur l'autre rive; la droite, à l'est du canal, attaquerait simultanément à 14 heures et la brigade voisine (Sirhind), en cas de progrès par les Français, avancerait en gardant la liaison. Le matériel des pontonniers du Génie du 9e corps français était à la disposition des troupes pour traverser le cours d'eau et, comme auparavant, les canons britanniques fourniraient le support d'artillerie pour couvrir le front entre Saint-Julien et le canal.

Pour mieux marquer le changement dans le commandement des troupes engagées à Ypres, un ordre du G.Q.G. fut émis à 7 h. 50, déclarant que celles-ci seraient groupées en une formation désignée sous le nom de "Plumer's Force" (le groupe Plumer). Deux heures plus tard, un message du G.Q.G. au général Plumer lui donnait instructions de prendre des mesures préliminaires au cas où le commandant en chef déciderait de se retirer du Saillant.

À 11 heures, sir John French rendit visite au général Foch à Cassel. Il déclara que ses troupes étaient fatiguées, que ses ravitaillements devenaient de plus en plus difficiles et qu'il ne pouvait continuer à tenir dans la situation défavorable où il se trouvait. Il ne désirait pas compromettre l'offensive en préparation au nord d'Arras en consommant

ses réserves autour d'Ypres et dit qu'il allait se rétablir en arrière sur la ligne Fortuin-Frezenberg-Westoek.[690] "Car, dit-il, nous n'avons pas réussi hier et nous n'avons pas la moindre chance de mieux réussir aujourd'hui."[691]

Le général Foch admit que la situation était délicate, mais qu'un repli sur la ligne indiquée ne la rétablirait pas; au contraire, ce repli sur la ligne Frezenberg, en ouvrant le Saillant, augmenterait encore la domination des canons ennemis et, par aveu d'impotence, il provoquerait l'attaque sur une position affaiblie. Et il conclut par cette maxime: "c'est une tactique déplorable, pour gagner une deuxième bataille, que de se résigner à en perdre une première."[691] En conséquence, il insista sur une action conjointe pour la reprise de la crête de Gravenstafel et la région de Langemarck, toutes deux indispensables pour garder le flanc est du Saillant. Il ne pouvait promettre que sa nouvelle action, de l'ouest vers l'est, réussirait ce jour là, mais le lendemain, avec plus d'artillerie lourde, il comptait sur un bon résultat.

Finalement, sir John French déclara qu'il attendrait jusqu'à la nuit du 29; pendant ce temps, les Anglais appuieraient de leur feu l'effort français et profiteraient de toutes les occasions qui se présenteraient pour lancer des offensives locales. En rendant compte de l'entrevue, le général Foch écrivit au général Joffre que, par négociations et temporisation, il s'efforçait de maintenir les Anglais aussi longtemps que possible sur leur ligne actuelle, de façon à gagner du temps jusqu'au 6 ou 8 mai. "Dans ce but, ajouta-t-il, j'ai fait le tableau des conséquences du recul plus noir que je ne le crois, car, en fait, l'adversaire est peu mordant, sauf ses gaz, et nous les connaissons actuellement."[692]

L'attaque française principale était fixée à 14 heures, mais elle fut remise jusqu'à 19 heures. Toutefois, à 13 h. 05, le groupe Plumer télégraphia à la 1re division canadienne: "Les Français ont averti que l'attaque commence à 14 h. Les batteries qui sont à portée des positions ennemies entre C. 12 et C. 9 (faisant face au front des divisions Lahore et cana-

dienne) procéderont à un bombardement modéré, de 14 h. à 14 h. 15. L'attaque sera également appuyée sur le même front par la fusillade." Un message subséquent ajouta: "Le bombardement commence à 13 h. 15; l'attaque à 14 h. et non tel qu'on l'a spécifié tout d'abord"; les canons canadiens s'acquittèrent dûment de leur tâche. Mais il n'y eut aucun résultat. En fait, l'attaque française à l'est du canal fut livrée par deux compagnies de chasseurs seulement, effectif que le général Putz considéra comme "ridiculement faible".[693] En apprenant cet échec, il donna ordre de reprendre l'attaque qui fut fixée à 19 h. Le bombardement préparatoire fut également répété, mais les résultats furent de nouveau si peu prononcés que l'officier d'état-major représentant le général Foch au D.A.B. fit rapport que "toute l'opération doit être reprise à nouveau".[693]

À la division canadienne, la journée débuta par une perte des plus regrettables: le colonel Geddes qui, avec son détachement constitué à la hâte, avait fait de l'excellent travail pendant six jours, sur le côté nord du Saillant, fut tué par un obus dans Saint-Jean, après avoir pris les dernières dispositions pour le licenciement de son détachement, en retournant les bataillons à leurs brigades respectives.[686a] La première ligne de la division était alors occupée par la 10e brigade, de Fortuin à la ferme "Mouse Trap"; à l'ouest, la 13e brigade, avec la 4/R.B. dans les tranchées que venaient de laisser le 2/E. Kent et la compagnie A du 14e bataillon canadien, se déployait jusqu'à "Hampshire Farm" inclusivement; la division Lahore tenait le secteur au nord de "Canadian Farm" jusqu'à "Turco Farm", occupée par les Français. Quant à la brigade Northumberland, elle était disposée en soutien avec un bataillon dans la ligne G.Q.G. à l'est de Wieltje, et le reste dans le village.

CONSOLIDEMENT DU FRONT LAHORE PAR LA 1RE B.I.C.

En plus du plan de consolidement, le groupe Plumer envoya à 13 h. 35 le message suivant à la 1re division cana-

dienne: "Vous creuserez et fortifierez ce soir la ligne depuis la ferme en C.22.b. (Mouse Trap) suivant la tranchée de la "Rifle Brigade" pour prendre ensuite liaison avec les Français." À 15 h., le général Alderson fit parvenir un ordre aux 1re et 3e B.I.C. et à la 13e brigade d'infanterie:

"Suivant les instructions du groupe Plumer, la 1re brigade canadienne creusera et fortifiera ce soir la ligne allant de la ferme en C.22.a. (sic C.22.a., Mouse Trap) à la ferme en C.15.c. (Turco). À droite, cette ligne partira des tranchées occupées actuellement par la "Rifle Brigade". La ferme en C.15.c. sera mise en état de défense par les Français, la division canadienne procurant le matériel. Une fois la ligne ci-dessus complétée, elle sera occupée par la 13e brigade. La 3e brig. canadienne prendra la place de la 1re brig. canadienne sur la rive occidentale du canal et sera en position dès 20 h. 30. Après avoir terminé les tranchées, la 1re brig. canadienne retournera sur la rive gauche du canal dans les cantonnements laissés vacants par la 3e brig. canadienne. La 1re brig. canadienne avertira la 13e brig. lorsque les nouvelles tranchées seront prêtes pour occupation et la 13e brig. fera rapport au Q.G. de la division aussitôt qu'elle en aura pris possession."[694]

La 13e brigade fournit les guides jusqu'à "Hampshire Farm"; la division Lahore ayant reçu l'ordre d'aider à la tâche, offrit généreusement de mettre en état de défense la moitié de la ligne, à gauche, depuis et y inclus "Canadian Farm", si les Canadiens voulaient se charger du reste;[695] mais le général Alderson répondit:

"Nous avons pris des mesures pour faire l'ouvrage nous-mêmes, mais nous vous prions d'envoyer des guides à la rencontre de la 1re brigade pour l'aider à se diriger dans les tranchées."

La 1re B.I.C., relevée par la 3e B.I.C. sur le canal, partit à 20 h., ayant été retardée par l'ennemi qui bombardait les ponts. Le 2e bataillon, qui agissait comme troupes de couverture, se déploya à l'est et à l'ouest après avoir traversé "Hill

Top Ridge", et les hommes s'allongèrent à plat ventre en plein champ au nord de "Canadian Farm", et à environ deux cents yards des tranchées allemandes. À 22 h. 30, le 3e bataillon se déploya à son tour sur la droite de la ferme et, une heure plus tard, le 1er bataillon en fit autant sur la gauche; puis tous deux se mirent à creuser. Le 4e bataillon, en réserve, s'étendit aussi et se retrancha au sud-ouest de la ferme. La direction technique du travail était assurée par la 1re compagnie du Génie canadien, commandée par le major W. W. Melville, qui avait aussi sous ses ordres deux sections de la 2e compagnie du G.C. Il dit dans son rapport que "l'ouvrage de la nuit fut de toute première qualité; l'infanterie fit un excellent travail; nos sous-officiers et nos sapeurs systématisant la besogne mieux que jamais". L'un d'entre eux, le caporal suppléant R. J. Casement, se distingua en conduisant en avant un détachement de trois hommes pour ramener un officier qui avait été blessé au cours d'une reconnaissance de la ligne allemande. C'était le capitaine J. Nosworthy, un des trois officiers de la division Lahore qui, ayant au préalable étudié la position allemande, recueillirent des renseignements précieux sur le mort-terrain et le meilleur emplacement pour la nouvelle ligne. Avant l'aube, la 1re B.I.C. fut ramenée à Vlamertinghe, après avoir creusé une tranchés en traverses, de mille yards de long, sans perdre un homme, et cela à travers le secteur le plus contesté du front. Ils avaient établi, en quelques heures de clair de lune, une ligne ininterrompue de tranchées anglaises, après toute une semaine de combats en plein jour, qui avaient coûté bien des vies. Non seulement une tranchée avait été construite, mais les sapeurs et les mineurs de la division Lahore avaient fortifié "Canadian Farm" et il y avait des boyaux de communications creusés par les pionniers Sikh. De sorte que le 2/K.O.S.B. de la 13e brigade put prendre possession définitive du secteur dans la nuit du 30, et le réseau de fil de fer complété par une corvée de trente hommes de la 54e compagnie du corps de Génie royal qui, avec la 55e, avait été attachée, le 27, à la division canadienne.

LES ORDRES DU 29 AVRIL PRÉPARATOIRES AU RECUL BRITANNIQUE

À 9 h. 30, le 29, des "ordres préparatoires à l'évacuation de la pointe du Saillant"[696] furent émis par le G.Q.G. du groupe Plumer, "au cas où il serait considéré nécessaire de raccourcir notre ligne actuelle à l'est d'Ypres". Il en découlait que le front nord serait maintenu, tandis que toute l'artillerie, les divisions Lahore et Northumbrian et la 2e division de cavalerie, seraient transférées à l'ouest d'Ypres, sous la protection des canons déjà sur l'autre rive du canal. La ligne à être finalement, occupée avait été commencée quelques jours avant et on était à l'améliorer. Elle consistait en un prolongement partant droit au nord des tranchées actuelles jusqu'au château de Hooge puis, de là, au nord-ouest, passant par "Warwick Farm" jusqu'à la ligne G.Q.G., qu'elle empruntait jusqu'à la ferme "Mouse Trap", pour aboutir au canal par la ligne de feu actuelle. La dite ligne devait être occupée par les 27e et 28e divisions anglaises et la 1re division canadienne; cette dernière, renforcée en première ligne par de l'infanterie anglaise, couvrait depuis la ferme "Mouse Trap" inclusivement jusqu'à "Turco Farm", qui continuait à être l'extrême droite des Français. L'idée était d'évacuer en quatre nuits successives, en commençant probablement dans la nuit du 29 au 30; le changement final de la tranchée actuelle à la nouvelle ligne devait se faire en une nuit.

UNE JOURNÉE DE TEMPORISATION

Le succès du plan imaginé par le général Foch pour retarder le repli britannique en continuant les négociations, se poursuivit pendant toute cette journée. Lorsque sir John French lui rendit de nouveau visite à 11 heures, il expliqua les raisons du délai apporté dans l'attaque projetée: les hausses des batteries lourdes à tracteurs, nouvellement arrivées, s'étaient dérangées en route, il y avait eu malfaçons; le 28, les communications avaient été interrompues; de plus, il fallait procéder au rajustement des unités et il était nécessaire

d'obtenir un support d'artillerie plus efficace; mais tout serait prêt pour le 30.[697] Il fit de nouveau valoir ses arguments déjà émis, si bien qu'à la fin sir John French, se rendant compte de l'importance politique, morale et tactique du Saillant, ému par les sollicitations puissantes, obstinées, et par l'esprit agressif du général Foch, s'en rapporta à son jugement, au point qu'il convint d'attaquer avec lui, ce jour là, dans un effort final conjoint pour refouler les Allemands sur leur ligne originale. Si l'on ne réussissait pas, il procéderait alors à la retraite.

Les ordres émis pour le 29 spécifiaient une attaque française à midi. Ils furent contremandés par le général Putz, agissant sur instructions du général Foch, qui, tout en disant de poursuivre l'attaque, lui donnait la permission de l'arrêter, si la préparation d'artillerie était jugée insuffisante, à condition d'en aviser le général Plumer.[698] Sir John French avait de nouveau donné instructions à ce dernier d'appuyer l'action des Français par son feu et d'attaquer si l'opportunité s'en présentait. De sorte que les ordres, pour l'artillerie de la 1re division canadienne, spécifiaient "un bombardement lent d'une demi-heure, commençant à 11 h. 30. La cadence durant les dix dernières minutes, ne doit pas excéder le tir de batterie de 10 secondes. Le bombardement ne commencera que si les canons français ouvrent le feu. L'attaque par l'infanterie française est fixée à midi".

Les Alliés, ayant terminé leurs opérations pour la journée, il semblait probable que la parole fut maintenant aux Allemands, en ce qui concernait l'initiative. Une poussée en direction du sud, à l'est du canal, pouvait compromettre davantage le repli des troupes du Saillant déjà si difficile et compliquer de plus en plus les plans pour le raccourcissement proposé du périmètre. On para à cette éventualité en envoyant, au crépuscule, la 3e B.I.C. en soutien derrière la droite des Français, où une ligne d'un mille de long fut creusée au nord de la route, partant du pont de Brielen vers l'est parallèlement à celui-ci. Cette position fut occupée par les quatre bataillons.

La 2e B.I.C. alla remplacer la 3e B.I.C. le long du canal, avec deux bataillons gardant les ponts et les deux autres en soutien. Quant au reste, la 3e brig. de cavalerie, démontée, fut envoyée dans la ligne G.Q.G. derrière la droite de la 10e brigade et des dispositions pour une action conjointe furent prises entre les brigadiers pour le cas où les Allemands attaqueraient. À la division Lahore, les brigades Ferozepore et Jullundur retraitèrent sur Ouderdom.

LE 30 AVRIL: JOURNÉE DE DÉSAPPOINTEMENT

L'heure fixée pour la reprise des opérations françaises de ce jour avait été communiquée avant minuit à tous les intéressés, et le groupe Plumer avait reçu l'ordre de coopérer. Le vent soufflant maintenant du nord-est, l'attaque principale serait lancée à 7 h. 55 par le général Joppé, à l'est du canal, sa droite suivant la route Ypres-Langemarck, avec Pilckem comme objectif final. La brigade Sirhind fut avisée d'avoir à tenir le contact avec les Français et d'avancer si ces derniers progressaient. Le centre, sous les ordres du général Quiquandon, se tenait prêt à déboucher dans Boesinghe, si l'attaque principale réussissait. Le groupe de Curé, sur la gauche, opérerait contre Steenstraat et essaierait d'atteindre le canal.

L'artillerie canadienne ouvrit le feu au ralenti à 7 heures sur les tranchées allemandes, pendant cinquante minutes, suivies d'un feu rapide de cinq minutes, puis allongea le tir sur des points choisis en arrière. Six minutes après le feu rapide, les batteries furent avisées qu'en raison du brouillard l'attaque avait été retardée de deux heures. Elles recommencèrent donc le même programme à 9 h., mais, quand ce fut fini, les officiers observateurs d'artillerie firent savoir qu'ils ne voyaient aucun mouvement chez les Français. Enfin, à 10 h. 35, un message du groupe Plumer annonça que la préparation d'artillerie des Français commencerait à 10 h. et que l'infanterie attaquerait à 11 h. 15. Immédiatement, les canons furent pointés sur la ligne allemande, tirant d'abord au ralenti, avec feu rapide de 11 h. 10 à 11 h. 15. Une heure plus tard, le

général Putz téléphona au groupe Plumer "sur la droite, le fil n'est pas suffisamment coupé pour pouvoir avancer. Le feu d'artillerie est à reprendre. Au centre, le fil est complètement coupé et l'attaque progresse. Sur la gauche, les tranchées ennemies sont conquises et l'avance continue". À 14 h. 20, le groupe Plumer télégraphia à la 1re division canadienne: "Sommes avisés que la droite française aurait avancé et ne serait pas couverte par l'artillerie. La brigade Sirhind devrait presser sur la droite des Français." La 3e B.I.C. reçut ordre d'appuyer la brigade Sirhind, si nécessaire, dans l'avance sur la cote 29, et la division Lahore fit appel aux canons canadiens pour couper le fil allemand, mais les batteries étaient mal placées et le temps manquait pour les changer; de plus, le fil était si irrégulier que les commandants d'infanterie ne purent rendre compte des résultats du tir. Il fut décidé que l'artillerie de campagne bombarderait les positions principales de: l'ennemi et que l'infanterie s'occuperait du fil. À 16 h. 30, la nouvelle arriva que la brigade marocaine ferait l'assaut de la cote 29, à 16 h. 45, et les tranchées allemandes furent de nouveau bombardées au ralenti jusqu'à 16 h. 40 avec les cinq minutes usuelles de tir rapide, puis le tir s'allongea pour reprendre encore cinq minutes de feu rapide et aller en diminuant. Comme on tirait les derniers obus du feu rapide, un message apprit que les Français n'attaqueraient pas et le bombardement fut discontinué. Dans son rapport, le général Keary déclara que "la coopération de l'artillerie canadienne fut magnifique et le personnel des batteries servit les pièces pendant toute la journée sous le plus violent bombardement".

Dès la nuit tombée, la 12e brigade qui avait été placée à la disposition du général Alderson à 18 h. 30, prit possession des tranchées sur le front canadien, entre les fermes "Mouse Trap" et Turco; la 10e brigade continuait à occuper le secteur de droite de leur ligne, passant au nord de la ferme Vanheule; la 13e brigade, relevée, alla bivouaquer au nord de Vlamertinghe. Les trois brigades d'infanterie canadienne demeurèrent sur leurs positions et, la brigade Northumberland, tou-

jours attachée à la division canadienne, fournit 1,500 hommes pour travailler à la nouvelle parallèle sur laquelle les 27e et 28e divisions allaient retraiter. On commença aussi d'autres préparatifs en vue du repli. Le bombardement journalier systématique de Vlamertinghe et le feu harassant des Allemands sur les routes à l'ouest d'Ypres, rendaient nécessaire la construction d'une autre route pour la circulation. Ce fut le major T. V. Anderson, R.C.E., qui établit le tracé de ce détour contournant le nord de Vlamertinghe. Les 2e et 3e compagnies du Génie la terminèrent dans la soirée du 3 mai. Les ponts du canal étaient aussi soumis à un bombardement continuel et il fut décidé de construire une nouvelle passerelle pour l'infanterie, à trois cents yards au sud du pont de Brielen. Ce travail fut confié au capitaine A. Macphail. Il fit préparer des chevalets qui furent apportés à pied d'oeuvre. Les canons ennemis détruisirent le matériel avant l'érection et il fallut le remplacer. Mais en dépit de la mitraille qui ne cessa d'arroser l'emplacement, le nouveau pont fut ouvert à la circulation le 3 mai, à 10 h.

Le soir, le général Foch rendit visite à sir John French à Hazebrouck et lui demanda d'étendre sa coopération à l'offensive qu'il avait l'intention de poursuivre le jour suivant. Les résultats de l'effort français étaient loin d'être encourageants; le village de Pilckem lui-même était encore à mille yards au delà de la ligne allemande, et Langemarck à plus de deux milles. Sir John French déclara qu'il n'y aurait plus de troupes fraîches anglaises engagées au nord d'Ypres, mais qu'il maintiendrait une attitude agressive, sous forme d'attaques locales.

1ER MAI: JOURNÉE DE DÉSILLUSION

Durant la nuit, les forces françaises furent réorganisées, mais le plan général d'action, pour la journée, fut le même que celui du 30 avril. Le général Putz prit ses dispositions pour lancer l'assaut à 15 h. 10. Les généraux Joppé et Quiquandon s'empareraient de Pilckem; la brigade Sirhind avan-

cerait; la 12e brigade prendrait "Kitchener's Wood", et la ligne vers la droite avancerait elle aussi. Le général Curé continuerait sa tâche consistant à dégager la rive occidentale. Mais finalement, l'offensive française fut écourtée et l'attaque de la brigade Sirhind, avec le 1/1 et le 1/4 Gurkhas en première vague, fut repoussée, les canons allemands en brisant l'élan, comme chaque fois, avant qu'elle fût rendue à distance de charge.

CHANGEMENT DE TACTIQUE DES ALLIÉS: LES BRITANNIQUES REÇOIVENT L'ORDRE DE BATTRE EN RETRAITE

Les attaques du 1er mai ne donnèrent aucun résultat. Sir John French n'en avait espéré aucun. À 13 heures, il ordonna au général Plumer de commencer le repli préparatoire à l'occupation de la nouvelle ligne.

Le mouvement commença à 20 heures; la moitié des canons canadiens dans le Saillant passèrent le canal et rejoignirent ceux qui déjà étaient sur le côté ouest. Vers 15 heures, sir John French eut la visite du général Foch de qui il apprit que l'intention du général Joffre était d'attaquer sur le front d'Arras et de rester sur la défensive à Ypres. Il était maintenant admis que les Alliés ne pouvaient obtenir aucun succès marquant à l'est du canal sans payer beaucoup plus cher en hommes que ce qu'ils croyaient raisonnable; il fut donc finalement décidé de ramener les Anglais sur la ligne Fortuin-Frezenberg-Veldhoek pendant la nuit du 3 au 4 mai. Au cours de cette entrevue, sir John French suggéra de lancer l'attaque sur Festubert le 8 mai et le général Joffre acquiesça.[704]

UNE ATTAQUE DE GAZ ALLEMANDE QUI RATE: LE 2 MAI

L'échec des Allemands dans leur effort pour renouveler la poussée au cours des cinq derniers jours avait été causé, en grande partie, par la direction défavorable du vent qui s'opposait à la projection d'un autre nuage de gaz contre le côté nord. Sans cette aide, ils ne voulaient pas tenter une attaque. Le 2 mai, le vent soufflait du nord et, durant la matinée,

tout le front, depuis la route Zonnebeke-Keerselaere jusqu'à Turco Farm, ainsi que la zone en arrière, fut soumis à un violent bombardement de percutants et d'obus à gaz. La préparation d'artillerie continua toute l'après-midi et devint plus intense à 16 heures; à 17 heures, une fusée fut lancée de la première ligne allemande; à ce signal, les gaz furent lâchés. L'infanterie avançait déjà à l'attaque: la *52e division de réserve* à l'ouest de Saint-Julien; la *51e division de réserve* à Fortuin; la *38e brigade Landwehr* et la *53e division de réserve* sur le front du *XXVIIe corps de réserve* plus à l'est, à "Berlin Wood". L'intention, comme les autres fois, était de forcer le passage et de refouler la ligne vers le sud.

Dès la première alarme, les canons alliés, soumis eux-mêmes à un bombardement terrifiant, ouvrirent un feu rapide sur les tranchées allemandes et la zone derrière les gaz; en coupant les communications (suivant le compte rendu allemand), ils empêchèrent la synchronisation de la décharge des gaz. Heureusement pour les défenseurs, le vent irrégulier poussa le nuage de façon inégale. De plus, dans bien des endroits, les tranchées étaient distantes de 300 à 500 yards et la densité des gaz en fut à ce point réduite que, presque partout, ils ne donnèrent qu'une protection insuffisante aux troupes d'assaut allemandes; ils n'accablèrent que la garnison de deux longueurs de tranchée à l'ouest de "Mouse Trap", bien qu'une partie fût pourvue de respirateurs. Des pelotons du 2/Essex, en soutien à 150 yards derrière les tranchées, se ruèrent sur la ligne de feu, à travers le nuage et surprirent l'ennemi avançant à découvert; le 7/A. & S.H. fut envoyé de la réserve, tandis que le 4/Hussars et le 5/Lancers de la 3e brigade de cavalerie, comme il était entendu en cas d'une semblable éventualité, avancèrent, à pied, de la ligne G.Q.G. et aidèrent à repousser ces Allemands. Les 2e et 3e brigades d'infanterie canadiennes restèrent sur le qui-vive; la ire brigade canadienne et la 13e brigade anglaise furent envoyées au sud de Brielen, mais elles n'eurent pas à intervenir. Dans un message de félicitations du général Plumer, envoyé le jour

suivant aux 10e et 12e brigades par l'intermédiaire du général Alderson, le commandant en chef dit qu'il estimait que l'artillerie de support, dans laquelle étaient comprises toutes les batteries de campagne canadiennes, "méritait les plus grands éloges".

LES ANGLAIS BATTENT EN RETRAITE DANS LA NUIT DU 3 AU 4 MAI

Quoique la ligne britannique fût ainsi demeurée inchangée dans toute sa longueur, les Allemands avaient reçu des rapports disant que "Vanheule Farm" avait été prise d'assaut (elle resta aux mains des Anglais pendant encore 36 heures) et que Gravenstafel avait été capturé (les Allemands en étaient maîtres depuis le matin du 26). Ils conçurent immédiatement le plan d'une autre attaque pour mettre à profit cet avantage supposé. Une suggestion à l'effet de tirer encore des troupes de la ligne d'investissement pour une plus forte poussée de Keerselaere sur Ypres ne fut pas adoptée, et l'attaque principale, dans l'après-midi du lendemain, fut dirigée sur "Berlin Wood". Là, les 11e et 85e brigades d'infanterie britanniques n'étaient couvertes que par trois batteries de campagne qui n'avaient pas encore retraité. La garnison du 2/E. Kent ayant été exterminée par le bombardement, la position fut enlevée avant le crépuscule; toutefois, la ligne de proche soutien, en arrière, résista et les ordres de retraite furent exécutés dans l'obscurité par les 27e et 28e divisions et par la division canadienne, avec un tel succès qu'elles ne perdirent pas un homme dans toute l'opération et les Allemands ne s'aperçurent du repli qu'à 6 h., le matin du 4 mai.

RELÈVE DE LA 1RE DIVISION CANADIENNE: LE 4 MAI

Le recul n'affecta que la droite du secteur de la division canadienne, où la 10e brigade d'infanterie anglaise quitta la ligne entre Fortuin et la ferme "Mouse Trap" qui marquait maintenant la limite de la 28e division. Ici, toutefois la retraite incluait l'évacuation de "Vanheule Farm" qui, quoique

n'ayant pas été capturée, apparaît sur les drapeaux allemands comme une victoire : "Erstürmung von Vanheule-Ferme", les 2-3 mai et, de nouveau, les 7-9 mai. Le mouvement complété, la 12e brigade d'infanterie se trouvait en première ligne et la 10e en soutien le long de "Hill Top Ridge"; la 2e B.I.C. gardait le canal, tandis que les 1re et 3e B.I.C. et la 11e brigade britannique étaient en réserve sur la ligne Vlamertinghe-Elverdinghe. L'artillerie divisionnaire canadienne était à l'ouest du canal, sauf la 118e brig. d'obusiers R.F.A. qui se trouvait à l'ouest de La Brique; les trois compagnies du Génie étaient au bivouac près de Vlamertinghe; les communications par signaux furent établies; la redistribution de l'infanterie était terminée et tout était prêt pour le transfert qui eut lieu à 10 heures, le 4 mai, alors que le général Alderson remit le commandement au général H. F. M. Wilson, de la 4e division britannique.[699] Le jour suivant les ordres quotidiens de la division contenaient de nombreux messages de félicitations ayant trait aux combats des treize jours qui venaient de s'écouler.[699a]

Du 4 au 7 mai, il y eut peu d'activité sur la face nord du Saillant; les Allemands continuaient à dominer la situation, grâce à leur aviation et à leur artillerie lourde. L'artillerie divisionnaire canadienne resta en position, attachée à la 4e division britannique et couvrant le front, de la ferme "Mouse Trap" à "Turco Farm". Le 9 mai, après le 1er jour de la bataille pour la crête de Frezenberg, le brigadier-général Burstall fut relevé par le commandant de l'artillerie royale de la 4e division britannique. Pendant les trois derniers jours, il avait eu sous son commandement les batteries lourdes du N. Midland et du 2/London (13e brigade lourde, royale artillerie de siège), ainsi qu'une section de la 31e H.B., (royale artillerie de siège) et la section n° 9 des batteries contre avions (R.A.). Quatre de ses propres batteries, les 7e, 8e, 10e et 11e, avaient déjà été relevées; quatre autres, les 1re, 2e, 3e et 4e furent relevées le 9; les six dernières, soit les 5e, 6e, 9e et 12e et les 458e et 459e batteries d'obusiers (R.F.A.) quittèrent le front

le 18 mai. La pénurie de canons et le déplacement de l'artillerie de la 4e division de Ploegsteert à Ypres firent que sept des batteries durent rester plusieurs jours encore pour couvrir l'ancien secteur avant de rejoindre le 19 mai, à Hinges, la 1re division canadienne, attachée maintenant à la Ire armée.[700]

CHAPITRE XIV

LA CRÊTE DE FREZENBERG

8 MAI

Carte n° 8: Ypres 1915. Le retrait britannique, la nuit du 3 au 4 mai

LE BATAILLON DE LA PRINCESSE PATRICIA (P.P.C.L.I.) DANS LE SAILLANT
–LE PLAN ALLEMAND–DÉBUT DE LA BATAILLE, LE 8 MAI–
LA CRÊTE DE BELLEWAARDE TIENT BON–RELÈVE
DU P.P.C.L.I.–AU FRONT NORD

LE P.P.C.L.I. DANS LE SAILLANT

Le seul bataillon canadien engagé dans les dernières phases de la bataille d'Ypres, en 1915, fut le bataillon de la Princesse Patricia (Princess Patricia's Canadian Light Infantry). Faisant partie de la 80e brigade d'infanterie (27e division – la neuvième division britannique envoyée en France), le régiment avait fait la traversée de Southampton au Havre dans la nuit du 20 au 21 décembre sur le *S. S. Cardinganshire.* Après être resté une semaine près de Hazebrouck, il fut inspecté le jour du nouvel an par le commandant en chef. Dans sa dépêche du 2 février 1915, celui-ci écrivait: "C'est un magnifique groupe d'hommes; ils ont, depuis, accompli un excellent travail dans les tranchées". Lors de la relève générale du 16e corps (français) par le 11e corps (britannique), dans la nuit du 6 au 7 janvier, ils firent la relève du 53e régiment (français) au sud de S.-Éloi. Durant les sept semaines suivantes, les conditions, dans ce secteur bourbeux, dominé par la crête de Wytschaete, furent similaires à celles rencontrées tout le long du front anglais pendant le premier hiver. Dans la nuit du 27 au 28 février, un détachement de cent hommes, sous le commandement du major A. Hamilton Gault, exécuta un coup de main réussi sur les tranchées allemandes en face de "Shelley Farm". Subséquemment, le bataillon fut engagé dans les

contre-attaques embrouillées qui ne parvinrent pas à reprendre le “Mound”, capturé par l’ennemi le 14 mars. Le commandant, le lieut.-colonel F. D. Farquhar, D.S.O., fut blessé mortellement pendant une relève, six jours plus tard. Le lieut.-colonel H. C. Buller, autre officier de l’armée régulière britannique qui, lui aussi, avait appartenu à l’état-major du duc de Connaught, à Ottawa, prit le commandement.

Avec les quatre autres bataillons de la 80e brigade (commandée par le brigadier-général W. E. B. Smith depuis le 25 mars), il avait quitté le secteur de Saint-Éloi le 23 mars pour aller en repos à Poperinghe. Il était entré pour la première fois dans Ypres le 5 avril alors que la 27e division anglaise (major-général T. d’O. Snow) prolongeant de nouveau la ligne anglaise, y avait relevé les Français. Le 9 avril, le bataillon occupait 700 yards de la ligne de feu dans Polygon Wood touchant à la ligne de démarcation de la division et faisant directement face au sud. Sur le flanc droit, la ligne s’incurvait intérieurement en un arc jusqu’à la cote 60 (Hill 60) à un mille plus loin; vers la gauche, elle se repliait brusquement sur Molenaarelsthoek, un mille en arrière à gauche, et la courbure était telle que la droite de la 1re division canadienne à “Berlin Wood” était directement en arrière, à trois milles du secteur du P.P.C.L.I. Les tranchées de première ligne avaient un revêtement en sacs de terre; elles n’avaient ni traverses ni banquettes de tir; creusées sur un terrain en pente, elles étaient passablement sèches. Il faisait beau, l’artillerie ennemie était inactive et le manque d’abris (de 10’ x 8’ par compagnie, à l’épreuve des shrapnels) ne se faisait pas trop sentir. Les soutiens, eux non plus, n’avaient, pour s’abriter, rien d’autre que le bois.

Après le premier tour de tranchée dans ce secteur, le Patricia alla en repos à Vlamertinghe où il eut la primeur d’un bombardement par zeppelins, le 12 avril, mais il n’y eut pas de victimes. Son deuxième tour en première ligne prit fin le 17 avril et, cette fois, il alla en cantonnement dans les casernes de cavalerie à Ypres même. Dans l’après-midi du 20, ces

casernes durent être évacuées, l'artillerie allemande les ayant prises comme cible. Le même soir, la 4/Rifle Brigade fut relevée dans le secteur du front occupé en premier lieu.

La première décharge de gaz asphyxiants, le 22 avril, avait eu lieu de cinq à huit milles au nord-ouest de là. Mais le 1er mai, lorsqu'il fut décidé de rétrécir le Saillant, les tranchées avaient été bouleversées par des bombardements répétés; les pertes s'élevaient à près de quatre-vingts et la ligne britannique faisant face au nord-ouest à Fortuin, n'était éloignée que de trois milles de la droite, en arrière. Les ordres de recul assignaient au P.P.C.L.I. 500 yards de tranchées non achevées, en arrière d'un tracé, courant nord-sud au-dessus de la pointe est du lac Bellewaarde. À droite, serait le 4/Rifle Brigade et, à gauche, une compagnie du 4/K.R.R.C. sur la ligne de démarcation divisionnaire. La tranchée principale longeait une rangée de grands ormes, au sommet de la crête de Bellewaarde. C'est parmi les racines de ces arbres que la 96e batterie R.F.A., alors retirée, avait été en action. Mais il fut décidé de creuser et de défendre une ligne plus en avant, le long de la crête, à découvert. Le temps faisait défaut; aussi lorsque le Patricia retraita, la moitié à 20 heures le 3 mai, suivie peu après d'un autre groupe, et du dernier quart à 3 heures le matin du 4 mai, deux compagnies allèrent occuper la ligne de feu, une tranchée peu profonde, toute droite, à 50 ou 70 yards en avant de la tranchée principale qui abritait les deux compagnies en support. La position fut garnie de fil barbelé et des tranchées de communication, peu profondes elles aussi, relièrent les deux lignes.

À 6 heures on vit s'avancer les premières patrouilles allemandes avec des mitrailleuses; puis l'avant-garde suivit au pas redoublé, en pleine vue, et enfin, à trois quarts de mille plus loin, le gros des troupes d'assaut se déploya sur les pentes, le tout constituant un spectacle à ce point magnifique, que les Canadiens applaudirent. Bientôt les mitrailleuses furent en action, à moins de 200 yards; l'artillerie de campagne régla son tir sur les nouvelles tranchées et commença un

bombardement des plus précis. Tout sembla prêt pour un assaut immédiat, mais rien ne vint et, à 22 heures le Patricia fut relevé par le 2/K.S.L.I. Le bataillon fut envoyé en réserve dans la ligne G.Q.G. à "Hell Fire Corner" (le carrefour du feu d'enfer) à l'intersection de la route d'Ypres-Menin et du chemin de fer d'Ypres à Roulers. Les pertes du jour étaient de 122 officiers et soldats. Le 5, le commandant, le colonel Buller, fut grièvement blessé; le major Hamilton Gault, qui avait rallié la veille, prit le commandement. Le soir du 6 mai, le P.P.C.L.I. avec un effectif de 14 officiers et moins de 600 hommes, releva le 2/K.S.L.I. sur la crête de Bellewaarde. Pendant la nuit, il y eut relève entre les compagnies et le matin du 8 trouva le bataillon disposé comme suit: Compagnie A (capitaine H. S. Dennison) dans les lignes sur la droite et, sur la gauche, la compagnie B (capitaine A. S. A. M. Adamson). Dans les tranchées de support, la compagnie C (capitaine S. H. Hill) était à droite et la compagnie D (lieutenant R. G. Crawford) à gauche, avec de petits postes le long de la route allant à l'ouest vers Westhoek. Par suite du bombardement, il avait été impossible d'améliorer beaucoup la position, et l'infanterie allemande, sur la droite, à moins de mille yards, de la crête de Passchendaele, plus élevée, dirigeait un terrible feu d'enfilade sur les infortunés occupants de la ligne.

LES PROJETS DES ALLEMANDS

Comme on avait rapporté aux Allemands que l'échec de l'attaque du 4 mai était dû à une position puissamment fortifiée et fortement défendue des Alliés, le duc Albrecht décida qu'il était nécessaire de lancer une nouvelle attaque soigneusement organisée. Il était impatient de rejeter, aussitôt que possible, les Alliés de l'autre côté de l'Yser. Le 6 mai, il émit des ordres pour ses trois corps d'armée entourant le Saillant: Le *XXVIe corps de réserve* dont la droite était entre Boesinghe et Pilckem devait avancer en direction du sud et s'emparer du plateau autour de Wieltje; le *XXVIIe corps de réserve,* au centre, reprendrait l'attaque principale et initiale

vers l'ouest, de chaque côté de la route de Zonnebeke-Ypres; le *XVe corps* devait percer le front britannique du nord à l'ouest entre les lacs de Bellewaarde et de Zillebeke. L'heure zéro pour l'opération était fixée au 8 mai.

Comme mesure préliminaire à l'élimination du Saillant, le duc Albrecht avait donné ordre de capturer la cote 60 (Hill 60). À 8 h. 45, le 5 mai, la *30e division (XVe corps)* précédée par un nuage de gaz, prit pied sur la colline. Les bataillons britanniques eurent à soutenir un dur combat. À 11 heures une autre émission de gaz fut lancée des lignes allemandes, puis les réserves anglaises arrivèrent et firent une contre-attaque, mais sans pouvoir reprendre la crête. La bataille continua toute la journée. À 19 heures, les Allemands lâchèrent encore des gaz. Deux heures plus tard les 1/R.W.K., 2/K.O.S.B. et 2/K.O.Y.L.I., de la 13e brigade qui arrivait, fatiguée, exténuée, du secteur canadien, reçurent ordre de reprendre la colline. Ils gagnèrent le sommet dans l'obscurité, mais ne purent s'y maintenir. Une autre tentative, à l'aube du 7 mai, par le 2/ K.O.Y.L.I. et les bombardiers du 2/R.I. et du 2/Ches. n'eut pas plus de succès. C'est ainsi que la cote 60 (Hill 60) resta aux mains des Allemands jusqu'en juin 1917.

DÉBUT DE LA BATAILLE, LE 8 MAI

Après un silence de mauvais augure, aux petites heures du matin, le 8 mai, le bombardement préparatoire commença et augmenta bientôt en intensité. Peu après 8 heures, le major Gault envoya à la 80e brigade le message suivant:

"Sous bombardement intense depuis 7 h. Plusieurs sections de la ligne de feu rendues intenables par l'artillerie ennemie, mais il reste près de 160 fusils au parapet. L'infanterie allemande n'a pas paru encore. Si elle donne l'assaut sur nos tranchées de première ligne, je contre-attaquerai immédiatement si possible, mais n'ai pas l'intention de risquer d'affaiblir ma ligne de soutien. Aviserai le commandant de la Rifle Brigade si j'ai besoin de renforts. Lorsque le bombardement ralentit, la fusillade et le feu de mitrailleuses deviennent plus violents. Envoyez, si possible, deux mitrailleuses,

car je n'en ai que deux en avant et aucune en soutien."

Pour le Patricia, il semblait que "le monde entier vacillait dans les éclairs et le bruit de l'éclatement des obus". Les minutes passèrent, puis une autre heure encore, sans que l'infanterie allemande se fut montrée. Un deuxième message du major Gault se lit comme suit:

"Si la situation ne change pas de la journée, voudrais support ce soir, en cas d'une forte attaque nocturne. Presque tout mon fil est détruit."

Enfin, après deux heures et demie de bombardement, l'infanterie allemande fut aperçue sortant en rangs serrés de ses tranchées. Il y avait encore assez de défenseurs dans la ligne de feu du Patricia pour arrêter l'assaut par la fusillade, mais plusieurs équipes de mitrailleuses ennemies purent gagner les haies et les bâtiments en ruine entre les lignes adverses. Après une dernière rafale du plus violent bombardement qui détruisit en grande partie la tranchée de première ligne, il y eut un silence soudain, puis les Allemands chargèrent.

Ils prirent pied sur la droite, où le capitaine Dennison et quelques hommes étaient restés pour couvrir la retraite de la compagnie A. À gauche, la compagnie B, ayant un meilleur champ de tir, repoussa l'assaut. L'infanterie allemande arbora ses pavillons d'artillerie et, en réponse, leurs pièces de campagne ouvrirent le feu sur la ligne de résistance, en arrière. À ce moment, le major Gault, blessé au début de la journée, fut de nouveau atteint, et cette fois, si grièvement, qu'il ne pouvait remuer; il dut passer le commandement au capitaine Hill qui le conserva jusqu'à l'arrivée du capitaine Adamson, plus ancien, rappelé de la ligne de feu. La compagnie B était maintenant débordée sur la droite tandis que, à gauche, les troupes de la division voisine battaient en retraite. Le capitaine Adamson ordonna alors à la garnison de la première ligne de se replier sur le support: ce qui s'accomplit avec succès; le sergent L. Scott et le caporal suppléant A. G. Pearson contribuèrent de façon remarquable à ce résulutat. Il était

alors 10 heures. Il n'y avait plus en première ligne qne quelques petits postes et le bataillon gardait maintenant la tranchée principale, le long de la crête de Bellewaarde. Une compagnie de support du 4/R.B., chargée de munitions qui furent bienvenues, profita d'une accalmie dans le bombardement pour venir renforcer le Patricia. Les nouveaux venus établirent leurs mitrailleuses sur le parapet, mais les tirailleurs allemands cueillirent les servants et démolirent les "moulins à café". Le capitaine Adamson, quoique blessé, s'élança à la tête d'un groupe de ses hommes et soulagea temporairement la pression sur le flanc gauche.

Durant toute la journée, la bataille fit rage entre la crête de Bellewaarde et la ferme "Mouse Trap". À leur troisième tentative, les Allemands auraient capturé Frezenberg à l'assaut dès 10 heures, mais leur élan fut brisé à quatre cents yards à l'ouest de ce village. Ayant ainsi ouvert une brèche dans le front de la 83e brigade, ils cherchèrent à enfoncer les lignes des 84e et 80e brigades au nord et au sud. Le 12/London lança une contre-attaque qui retarda leurs progrès au sud de Wieltje. Peu après 11 heures le 3/Mon. et le 2/King's Own, en ligne devant Frezenberg, ayant mal interprété un ordre donné aux réserves qui se portaient en avant d'arrêter aux tranchées G.Q.G., retraitèrent sur cette ligne, un mille et demi en arrière de leur position première, ce qui permit aux Allemands d'entrer dans Verlorenhoek. L'erreur ayant été découverte, ils repartirent en avant vers midi. À la nuit tombante, les six compagnies ne comptaient plus, en tout, que deux officiers et 69 hommes. Le 2/E. York et le 5/King's Own furent envoyés de la réserve en contre-attaque, pour reprendre les tranchées perdues à Frezenberg, mais ils n'étaient que 550 et, à cause du bombardement allemand, ils ne purent que s'établir à mille yards à l'est de la ligne G.Q.G. Peu avant 15 heures, les bataillons de la 85e brigade, arrivés de Potijze où ils étaient en réserve divisionnaire, reçurent ordre de lancer une contre-attaque de chaque côté de la ligne de chemin de fer Ypres-Roulers. Ces unités, le 3/Middlesex et le

1/Y. & L., puis le 2/E. Surrey et, enfin, vers 17 heures le 3/Royal Fusiliers, avancèrent de façon constante, sous un violent bombardement, jusqu'à ce que, vers 20 heures, ils atteignirent une ligne au sud de Verlorenhoek, ce dernier non inclus.

LA CRÊTE DE BELLEWAARDE RÉSISTE

Il en résultait que, dès le début de l'après-midi, les Allemands avaient ouvert une brèche de deux milles dans la pointe du Saillant, brèche dont le centre était à Verlorenhoek, et la 28e division britannique combattait désespérément pour les repousser. Le 2/N.F. gardait toujours l'épaulement nord de la rupture, près de la ferme "Mouse Trap", et le P.P.C.L.I. tenait bon sur la crête de Bellewaarde, à l'extrémité sud. Des nouvelles du développement de l'action sur la gauche, parvinrent à la 80e brigade et à la 27e division. Elles étaient plutôt maigres, confuses et contradictoires, comme c'est ordinairement le cas lorsque les fils téléphoniques sont coupés et que tout le territoire en avant est couvert de fumée et de poussière et subit un bombardement incessant. Le Patricia, renforcé par le 4/R.B., gardait sa tranchée principale dont le flanc flottant s'étendait vers l'ouest le long de la route de Westhoek. Quelque part en avant, ceux qui restaient du détachement du 1/K.O.Y.L.I. (capitaine H. Mallison) et la compagnie B du 3/Mon. continuaient à se battre. On put maintenir la communication avec eux par intermittence pendant un certain temps, puis elle fut perdue complètement. Pendant six heures le Patricia subit bombardement sur bombardement. Le commandant du 2/K.S.L.I. fit rapport, dans la fièvre du combat, que pas un homme du Patricia n'en sortirait. Vers 16 heures l'infanterie allemande semblait en avoir assez mais, une heure après, elle avait à faire face à la contre-attaque de la 85e brigade qui, effectivement, renversa les rôles pour la journée. Lorsque la nouvelle arriva que la ligne vers le nord était rompue, le 2/K.S.L.I. fut envoyé pour prolonger la ligne flottante en direction du nord-ouest jusqu'au chemin de fer.

Plus tard, le 1/A. & S.H. et deux compagnies du 9/A. & S.H. les renforcèrent et le 3/K.R.R.C. monta en support le long de la voie ferrée. Là, le contact fut établi avec les bataillons de la 85e brigade, qui lançaient la contre-attaque. C'est ainsi que la brèche fut bouchée par une ligne plutôt ténue, car la plupart des bataillons engagés étaient réduits à des effectifs de moins de 200; certains d'entre-eux n'avaient même plus 100 hommes. Après le coucher du soleil, la 10e brigade arriva de la 4e division de réserve, prêtée à la 84e brigade. Elle avait ordre de contre-attaquer, de la ferme "Mouse Trap", en direction du nord-est. Mais il était trop tard pour permettre autre chose qu'une légère avance. Ce fut toutefois suffisantt pour chasser l'ennemi de l'extrémité est de la crête de S.-Jean. Cet échec dégoûta les Allemands à tel point qu'ils abandonnèrent leurs positions les plus avancées et, adoptant la défensive, se contentèrent du gain de la première ligne de tranchées britannique.

RELÈVE DU P.P.C.L.I.

Lorsque le Patricia fut relevé à 23 h. 30, le 8 mai, par le 3/K.R.R.C., tous les officiers supérieurs et tous les commandants de compagnie étaient tués ou blessés. Le lieutenant H. W. Niven était en commandement et l'effectif en tranchée était réduit à 150 hommes et 4 officiers. Les pertes, pour le 8 mai seulement, s'élevaient à 392, comprenant quatre officiers tués, six blessés et 108 sous-officiers et soldats tués. Le commandant de leur division (général Snow) dans son rapport sur la bataille, disait d'eux: "Aucun régiment n'aurait pu combattre avec plus de détermination ni d'endurance; beaucoup auraient échoué là où ils réussirent." Pendant toute la semaine suivante ils constituèrent une unité mixte avec le 4/K.R.R.C. mais ne furent plus appelés à monter en ligne pour prendre part à la bataille qui se continua jusqu'au 24 mai; le 31, ils partirent avec leur brigade vers un nouveau secteur à Armentières.

AU FRONT NORD

Sur la gauche de la brèche, la 4e division britannique défendait la ligne où elle avait relevé la 1re division canadienne, de la ferme “Mouse Trap” à “Turco Farm”. En préparation de leur attaque principale vers l’ouest, les Allemands, le 6 et le 7 mai, concentrèrent le feu de leurs batteries lourdes d’obusiers sur la ferme “Mouse Trap”, plus importante que jamais comme point d’appui dans la ligne britannique. Plusieurs tentatives d’attaque par surprise contre ses défenses avaient échoué. Le matin du 8, la 12e brigade, dans les tranchées, était soumise à un violent bombardement et, vers 9 heures, on vit les Allemands se former pour l’assaut. L’artillerie anglaise, sur la berge ouest du canal, au nord d’Ypres, y inclus les 1re, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 9e et 12e batteries canadiennes, couvrait cette partie du front, à une distance de 3,500 yards environ. À ce moment, les pièces avaient fini leur tir de réglage et l’emplacement des travaux de campagne allemands était bien repéré, de sorte qu’un feu efficace pouvait être ouvert à la requête de l’infanterie ou sur avis de l’officier observateur d’artillerie. La ligne de tranchées creusées par la 1re B.I.C. durant la nuit du 28 au 29 avril, et améliorée depuis, avait été défendue avec succès pendant toute la journée. Après que ces batteries canadiennes furent retirées,[700] les Allemands continuèrent leurs attaques et s’emparèrent, le 24 mai, de la ferme “Mouse Trap” et de la crête de Bellewaarde. Les lignes opposées autour du Saillant d’Ypres, établies à cette époque, restèrent à peu près inchangées au cours des deux années qui suivirent.

CHAPITRE XV

YPRES 1915–CARACTÉRISTIQUES ET RÉSULTATS

Carte n° 8: Ypres 1915. Recul britannique, la nuit du 3 au 4 mai

CARACTÈRE DE LA BATAILLE–LE PLAN ALLEMAND–LES GAZ ASPHYXIANTS–YPRES, SON IMPORTANCE–LE PREMIER COUP PORTÉ–LA PREMIÈRE PHASE –LES POSSIBILITÉS–DIRECTION DE LA BATAILLE–CONSIDÉRATIONS TACTIQUES–INFORMATIONS ET COMMUNICATIONS–LES ÉTATS-MAJORS–L'ARTILLERIE–L'INFANTERIE ET SES ARMES–LES AUTRES ARMES ET LES SERVICES AUXILIAIRES–LES DERNIÈRES PHASES–LES PERTES–MORAL

CARACTÈRE DE LA BATAILLE

Il est très possible que le lecteur ait été embrouillé par les changements kaléidoscopiques de la scène du combat ou distrait par le récit de manoeuvres compliquées. C'est pourquoi, avant de vouloir récapituler les intentions des adversaires, analyser la suite des événements ou examiner la conduite et les résultats de la deuxième bataille d'Ypres, il nous faut lui rappeler que si nous savons maintenant à peu près à quoi nous en tenir, il n'en fut pas ainsi à l'époque. Pendant la bataille, personne ne fut à même de connaître continuellement, au fur et à mesure que se déroulait l'action, la position relative ou exacte, pas plus que la condition des troupes engagées. Il ne faut pas non plus perdre de vue que chaque unité était un amalgame d'individus qui, quoique modelés, façonnés et unis par l'entraînement, les traditions et la discipline militaire et pouvant de ce fait endurer l'effort, la tension de la bataille, gardaient leur caractère personnel et, les officiers plus particulièrement, un sens très profond de leur responsabilité individuelle.

C'est pourquoi nous trouvons parfois, à un moment critique, des conceptions justes suivies de malentendus presque incompréhensibles; et par ailleurs, des réalisations efficaces découlant d'instructions tout à fait erronées. Du côté britan-

nique, il y eut surtout ce mobile constant dont chacun était imbu: “tenir coûte que coûte”. S’il n’avait pas prévalu, la bataille aurait passé dans l’histoire comme un désastre épouvantable pour nos armées, au lieu d’un engagement défensif des plus glorieux, encore que coûteux, où le courage et la ténacité triomphèrent de la mitraille et des gaz.

LE PLAN ALLEMAND

L’intention des Allemands, lorsque commença la bataille, était de couper net le Saillant par une avance sur le canal, puis de s’emparer d’Ypres. Les premières nouvelles du succès initial firent espérer une percée considérable; ils voyaient déjà la réussite d’un magnifique coup tactique, l’ennemi démoralisé, et un gain stratégique d’une importance capitale. Plus tard, comme les Alliés lançaient contre-attaque sur contre-attaque et que le facteur surprise perdait de sa valeur, il devint évident que ce ne serait pas là une victoire rapide, ni facile, mais bien un combat ardu et coûteux. Finalement, les Allemands durent admettre que l’opération était un échec. Le Saillant était réduit, mais pas éliminé; la ville d’Ypres restait aux mains des Britanniques et l’usage des gaz asphyxiants, comme moyen de combat, n’était plus qu’une autre terreur ajoutée aux horreurs de la guerre.

LES GAZ ASPHYXIANTS

Mais un fait d’une importance beaucoup plus considérable demeurait acquis: les gaz asphyxiants n’avaient pas remporté un succès complet. La surprise paralysante de sa première apparition sur le champ de bataille était disparue; ce n’était plus, en conséquence, qu’une autre horreur ajoutée aux horreurs connues de la guerre. Jamais plus les soldats n’auraient à fuir, terrifiés par les vapeurs qui les aveuglaient, les étouffaient; jamais plus ils ne se trouveraient sans défense contre cette arme atroce.

La nouvelle menace demandait une nouvelle série de mesures de protection: système d’alarme, respirateurs pour

tous ceux qui se trouvaient dans la zone de l'avant, abris contre les gaz. Mais tout cela fut rapidement obtenu et le danger amoindri jusqu'au moment où les gaz asphyxiants, tout en gardant leurs effets alarmants et insidieux, devinrent beaucoup moins léthifères pour les troupes entraînées, que les obus et les balles. La différence principale entre les gaz et les autres armes de guerre réside dans le degré de maîtrise que possède celui qui s'en sert. Dans leur action hâtive et pourtant préméditée, les Allemands, par un manque déplorable d'humanité et de prévision, adoptèrent, pour l'usage du monde entier, un instrument dévastateur d'une espèce dont l'usage jusqu'alors avait été soigneusement évité par l'homme civilisé; un fléau plus destructif que la peste la plus mortelle et moins maîtrisable que le vent du ciel.

La production à outrance par les manufactures de produits chimiques allait augmenter d'une manière incalculable les dangers de la guerre pour les populations civiles et les soldats non entraînés. Les projectiles, jusqu'alors, étaient connus comme ayant une trajectoire constante et prévue. Tandis que la vélocité, l'intensité et la portée des gaz, tout était variable et impossible à prédire. Averti par les sens, on peut chercher un abri ou se servir d'une armure; s'il s'agit de maladies actives, certaines personnes sont immunisées par nature et presque tout le monde peut le devenir par inoculation ou autrement. On peut découvrir le poison dans les aliments ou la boisson, et ainsi l'éviter. Mais pour vivre, il faut continuer à respirer et, lorsque l'air est suffisamment empoisonné par les gaz, tous ceux qui respirent cet air, non filtré, doivent sûrement mourir.

Par suite des difficultés de direction et de l'incertitude d'atteindre la cible désirée, l'émission de gaz fusant hors de cylindres dans ou près de la ligne de feu (connue sous le nom de "jet de gaz") n'est praticable que lorsque la pente du terrain et la disposition des tranchées sont telles qu'il y a peu de possibilité qu'un changement de vent ramène les gaz sur les assaillants. Pour éviter que le nuage se dissipe et afin de pou-

voir en envelopper les défenseurs pendant le temps requis pour être efficace, il faut attendre une légère brise de trois à sept milles à l'heure, soufflant dans la bonne direction. De plus, parce qu'il est impossible de garder indéfiniment les troupes sur le qui-vive dans les tranchées de départ, on adopta le système de lancer des récipients en acier mince, remplis de gaz et munis d'une légère charge déflagrante. Lancés à l'aide d'un dispositif électrique, une centaine ou plus de ces récipients pouvaient être déchargés simultanément à une distance de 250 yards et produire soudainement un nuage très dense. La principale objection était la vulnérabilité de ces bidons au feu de l'artillerie, hasard à courir, diminué seulement par un camouflage soigneux. Et il restait toujours le danger que le nuage soit refoulé par le vent. Ces conditions conduisirent finalement à l'adoption, par tous les belligérants, d'obus d'artillerie comme véhicule régulier pour les gaz de combat. Les grenades à main, autorisées pour la première fois en mai 1915, donnaient peu de volume, et l'on construisit aussi des cylindres qui devaient être lâchés par les avions, mais on ne s'en servit jamais.[701]

YPRES, SON IMPORTANCE

Le fait de garder Ypres et le Saillant qui l'encerclait était important chez les Alliés, pour trois raisons. Au point de vue politique et sentimental, il signifiait que le territoire de la Belgique n'était pas complètement envahi par les violateurs de sa neutralité, dont l'action précitée avait causé l'intervention de l'Angleterre. Stratégiquement, il maintenait la menace possible d'une attaque en direction de Lille et Bruxelles, qui, combinée avec les opérations navales, pouvait forcer les Allemands à retraiter de la côte belge. Au point de vue défensif, Ypres constituait le bastion nord de la position des Alliés dans les Flandres, et bloquait aux Allemands l'avance vers les ports de la Manche, dont la possession ininterrompue était si vitale pour le ravitaillement britannique et, par conséquent, pour la coopération entre les forces anglaises

et françaises.

LE PREMIER COUP PORTÉ

Le premier assaut allemand tomba par malheur sur des troupes françaises de second ordre, dans une position désavantageuse et mal fortifiée, affaiblies encore par des dispositions incomplètes et l'existence d'une limite interalliée sur chaque flanc. Ces limites constituaient des lignes naturelles de démarcation suivant à peu près les flancs de l'attaque. Malheureusement aussi, la moitié des défenseurs était composée de troupes de couleur, portées à la superstition et cédant facilement à la panique lorsqu'elles avaient à faire face à des conditions, des faits, dépassant leur compréhension et, par conséquent, surnaturelles pour eux. Un journal militaire allemand du 6 mai 1915 exprima sa surprise au sujet "de ce singulier mélange de races: nègres du Sénégal, Anglais, turcos, Hindous, Français, Canadiens, zouaves, Algériens," (et, aurait-il pu ajouter, des Belges) le tout, sur une étendue de terrain relativement restreinte. Lorsque l'infanterie battit en retraite sur le front français et que les batteries qui la couvraient furent capturées, un secteur de la défense, sur une largeur de quatre milles et demi, se désintégra, et le tiers du grand cercle qui formait la superficie du Saillant disparut. Au nord, les Belges avaient tenu ferme; mais la structure tout entière, à présent dans un état d'équilibre instable, allait s'écrouler sous la pression d'un autre assaut formidable, si l'on ne prenait pas de mesures pour réparer la brèche et amortir le prochain choc par une contre-riposte bien appliquée.

LA PREMIÈRE PHASE

Les Allemands ont attribué leur échec à la méthode employée pour ouvrir la brèche: attaque à l'ouest, sur la droite, pour séparer les Belges et les Français et, simultanément, un autre assaut en direction du sud-est, sur la gauche, pour annihiler le Saillant par sa base. Il s'en fallut de bien peu qu'ils ne réussissent. Il est probable que s'ils s'étaient jetés de tout leur

poids sur le secteur nord, les 22 et 23 avril, ils l'auraient percé. Mais la défense opiniâtre de la ligne par le 13e bataillon canadien, l'irrésistible attaque de minuit par les 10e et 16e bataillons sur "Kitchener's Wood" et la vigoureuse avance, à l'aube, par les 1er et 4e bataillons, tout cela combiné contribua à retarder la préparation et l'exécution du plan d'offensive allemand le 23. Dans son rapport au ministère de la Guerre, le commandant en chef déclarait à propos de ce combat: "Les Canadiens ont subi des pertes nombreuses, mais ils ont indubitablement sauvé la situation par leur vaillance et leur détermination."[701a]

Le 24, lorsque le front canadien fut enfoncé à l'aide des gaz, il ne manquait pas d'artillerie allemande ni de réserves d'infanterie pour forcer le passage, mais une fois encore, la ligne fut maintenue au delà de la brèche par les 8e et 5e bataillons. La *brigade Schmieden* fut arrêtée à "Locality C" et la *51e division de réserve,* quoique puissamment renforcée par des bataillons y attachés, fut bloquée par la contre-attaque des quatre bataillons de la 3e B.I.C.,[706d] aidés des 2e, 3e et 7e bataillons. À propos du combat de ce jour et du jour suivant, S.M. le Roi adressa le câble suivant au gouverneur général du Canada:

Son Altesse Royale le Duc de Connaught, Ottawa,

"Félicitations les plus chaleureuses pour la vaillante et splendide manière avec laquelle la division canadienne a combattu à Ypres, durant les deux derniers jours.

Sir John French dit que leur tenue fut magnifique du commencement à la fin. Le Dominion en sera fier à juste titre."

GEORGE.

À la date du 25, l'infanterie de la 4e division et de la division Northumbrian était montée à Ypres. La division Lahore et 2 divisions françaises se dirigeaient aussi vers le Saillant. Les attaques des Alliés, au cours de cette journée et des deux qui suivirent, changèrent le caractère de la bataille. La tentative de percement par les Allemands devint une retraite

britannique sous la pression ennemie. Ce fut une retraite délibérée, exécutée sans hâte. Les attaques allemandes des 2 et 3 mai ne dérangèrent pas le mouvement qui fut complété le 4 mai.

LES POSSIBILITÉS

Si les Allemands avaient remporté des progrès tant soit peu plus sensibles au cours des trois premiers jours, il y aurait peut-être eu augmentation dans l'envoi des munitions et abondance de renforts en troupes fraîches, enlevées à leurs secteurs calmes, invulnérables. Vu l'état de flux et de reflux existant sur un front élargi, possédant en plus l'initiative et manoeuvrant sur le principe des lignes intérieures, le haut commandement allemand aurait bien pu se décider à un brusque changement dans ses plans. Profitant de l'avantage que confère toujours l'usage d'une arme nouvelle, avant que le "contre-effet" n'ait pu être appliqué, il aurait pu chercher à obtenir la décision dans les Flandres, avant que la France et l'Angleterre eussent atteint leur maximum en effectifs et en munitions. C'eut alors été une tout autre histoire.

DIRECTION DE LA BATAILLE

Par suite de conditions inusitées: arme nouvelle, force mixte de défenseurs différents par la nationalité, la race, les croyances et l'entraînement, la direction des Alliés fut des plus difficiles. La rédaction d'ordres appropriés aux troupes engagées et aux circonstances spéciales dans lesquelles elles combattaient fut plutôt affaire de conjectures. L'issue de la bataille, comme toujours, releva, en dernière analyse, de la conduite des officiers, sous-officiers et soldats en ligne.

Toutefois, le général Smith-Dorrien eut, pendant toute la durée des opérations, une idée très nette de la situation générale. Dès 22 heures, le 22, il avait soumis au G.Q.G. qu'il faudrait attirer l'attention du général Foch sur l'importance, pour les Français, d'avoir assez de troupes dans le secteur pour rétablir la situation. Le lendemain matin, il signala la

nécessité d'une prompte action, avant que l'ennemi ne se fût installé sur la crête, entre Saint-Julien et Boesinghe; il utilisa à temps ses propres troupes dans cette direction, mais les attaques françaises n'eurent pas le poids suffisant, et les Allemands gardèrent la crête. Il prévit que le manque de canons pouvant combattre l'artillerie ennemie rendrait impossible le maintien du Saillant rétréci. Il demanda qu'on lui en envoyât d'autres, mais il n'y en avait plus. Le 25, lorsque la division Lahore arriva, il était déterminé à ne pas la risquer en ligne tant qu'il ne serait pas certain que les plans des Français fussent au point et que ceux-ci fussent décidés à employer assez d'hommes pour réussir une attaque. Mais on n'y mit jamais assez de troupes. La direction finale de la bataille des Alliés releva du général Foch, qui avait son propre plan et qui le suivit.

Le soir du 22, ce dernier décida que le maintien du Saillant britannique par les réserves locales était impossible au point de vue tactique, et qu'il n'était pas stratégiquement logique de tenter l'aventure avec les forces françaises, aux dépens de l'offensive projetée sur Arras. Si cette dernière devait être abandonnée, ou sérieusement réduite par le déplacement d'hommes et de canons, la pression allemande en Galicie ne diminuerait pas de façon appréciable, la Russie serait découragée, sinon défaite et la guerre serait prolongée, sinon perdue pour les Alliés en moins d'un an. Il pouvait difficilement s'attendre à reprendre le terrain perdu au moyen des contre-attaques françaises, après le 25. Ayant eu trois jours pour se retrancher, les Allemands pouvaient avoir préparé une défense de mitrailleuses et de travaux de campagne avec réseau de fil barbelé, le tout si formidable qu'il eût fallu, pour s'en emparer, une attaque menée jusqu'au corps à corps et précédée par un violent bombardement d'artillerie lourde, comme pour une forteresse. Les Français s'en étaient rendu compte après leurs grandes offensives des quatre derniers mois, à Arras, dans la Somme, en Champagne et en Woevre. Aucune d'elle ne gagna plus de 500 mètres de terrain (outre que les

contre-attaques allemandes réduisirent, dans presque chaque cas, ces gains à rien ou même moins que rien) et les pertes françaises s'élevèrent à 175,000 hommes.

CONSIDÉRATIONS D'ORDRE TACTIQUE

Les chefs britanniques et l'état-major se rendaient compte que, sans artillerie suffisante pour neutraliser le feu des armes portatives de la ligne allemande, il n'était pas possible à l'infanterie d'arriver, en plein jour, à distance suffisante pour donner l'assaut. Quoique le ralliement dans l'obscurité, pour une attaque à l'aube, fût jugé trop difficile et que, suivant les règles anglaises, les attaques de nuit comportassent des "hasards incontestables", on en ordonna trois qui donnèrent de bons résultats. Il avait, par conséquent, été décidé que l'on défendrait le Saillant pendant que les Français rétabliraient la situation dans leur secteur à gauche. Il fallait donc compter sur l'effet moral qu'auraient sur l'ennemi des attaques directes d'infanterie même en plein jour, avec d'espoir fugitif de gagner du terrain pour empêcher de nouvelles avances allemandes. Cela coûterait cher, mais il n'y avait pas d'artillerie lourde et il fallait en subir les conséquences.

Suivant leur habitude caractéristique, les Allemands avaient préparé des plans définis et très détaillés, basés sur leur connaissance de la topographie et des dispositions existantes. Toutefois, ces plans envisageaient un succès complet et ne comprenaient aucune alternative pour parer à l'effet que les ripostes des Alliés pouvaient avoir sur différents points du champ de bataille. Il semble que la coordination fût immédiatement si délicate et si peu élastique que le moindre changement dans les conditions prévalant à un point donné, déroutait à ce point la marche de l'ensemble que tout s'arrêtait, jusqu'à l'élaboration d'un nouveau plan, arrangé pour faire face aux circonstances nouvelles. Quant aux gaz, il fallait attendre un vent propice.

INFORMATIONS ET COMMUNICATIONS

La grande difficulté, pour les défenseurs, était d'obtenir à temps des nouvelles précises sur la position des lignes ennemies et des leurs. On avait rarement le temps ou la possibilité de vérifier l'origine, la certitude, l'étendue et la précision des informations reçues. Il fallait donc s'appuyer sur des principes pour en déduire des faits inconnus. Quant à leur signification exacte, on ne pouvait que s'en tenir à des conjectures. C'était ordinairement en avant des P.C. de bataillons qu'il y avait le plus de retard dans la transmission des rapports, lorsqu'un développement aurait nécessité une action appropriée.

Dans la zone battue, à environ 500 yards derrière la ligne de feu, lorsqu'il y avait une attaque, on pouvait parfois en suivre les progrès par les groupes et les hommes isolés avançant vers l'objectif, mais à d'autres moments, il était impossible de dire ce qui se passait à 50 yards, car tous étaient immobiles ou terrés dans les tranchées. Il fallait attendre les rapports des sections, des pelotons, des compagnies, qu'apportaient d'intrépides messagers. Ces renseignements devaient être reportés sur la carte. Ou bien encore, il était nécessaire d'attendre la nuit pour qu'un officier pût se rendre le long de la ligne de feu et y rectifier les dispositions. À part cela, ceux qui conduisaient les opérations n'avaient souvent que des informations erratiques et fragmentaires par l'entremise des aviateurs et des observateurs d'artillerie.

Certains commandants de bataillon considéraient que les postes de commandement qu'ils avaient repris des Français étaient trop loin en arrière quand la bataille commença. Il en était de même des Q.G. de brigade et de division. Pour parer à la vulnérabilité des lignes téléphoniques dans la zone avant, un ordre d'armée, émis en avril, décréta que, dans la mesure du possible, les communications seraient triplées et que "les fils devaient être enfouis jusqu'à nos tranchées de première ligne". Ce ne fut que longtemps après que cette mesure put être mise en vigueur, car il fallut creuser pendant des mois. L'état-major canadien se rendait parfaitement compte de l'avantage d'être relativement près de la ligne. La preuve en

est que le 17 avril, les signaleurs divisionnaires reçurent ordre de poser les fils jusqu'à "Hill Top Farm", qui devait servir de Q.G., pendant la bataille. Mais l'attaque fut si soudaine qu'il ne fut pas question de transférer l'état-major à "Hill Top Farm" qui, le soir du 22, n'était plus qu'à 1,000 yards de l'ennemi. Le Q.G. de la 1re division canadienne resta au Château des Trois Tours où il ne courait pas le risque d'être distrait par les événements locaux et qui était commode pour les importants entretiens avec les Français à Elverdinghe et du 5e corps au Château Goldfish. Il fut bombardé à plusieurs reprises, mais pas assez fort pour débander le personnel ou pour qu'il fût nécessaire de détruire les documents ou de retraiter hâtivement, comme ce fut le cas pour d'autres Q.G. plus près des lignes. Comme le général commandant l'armée le faisait remarquer dans son rapport: "Il n'eut servi à rien de les faire se déplacer en pleine opération à n'importe quel endroit à l'est du canal." Lors du bombardement d'Ypres, les principales lignes téléphoniques canadiennes furent coupées à maintes reprises et les messages furent transmis, en grande partie, par des officiers d'état-major, des estafettes, des motocyclistes et des plantons. Toutefois, le 25 avril, une ligne fut posée de Brielen à La Brique et reliée aux commandements subordonnés et sur les flancs. Le 2 mai, un appareil de T.S.F. fut installé à Verlorenhoek, d'où l'on put envoyer des messages au Q.G. du général Plumer. La quantité de messages et la rapidité de leur transmission durant la bataille constituent la meilleure preuve du degré d'efficacité du corps des signaleurs des Q.G. de brigade et de division. Les messagers, les téléphonistes et les poseurs de fils travaillèrent sans relâche. Les retards les plus sérieux dans ce domaine furent dus aux déplacements impromptus des Q.G., déplacements exécutés sans notification des nouvelles positions occupées, à la difficulté de trouver les destinataires dans l'obscurité, leur position générale étant seule connue, et enfin aux pertes de temps, – parmi la circulation, l'obscurité et le bombardement, – occasionnées par la recherche et la réparation des dommages

aux fils téléphoniques. Le rapport d'un commandant de brigade déclare que sa section de signaleurs exécuta plus de 100 réparations par jour.

Quant aux officiers dirigeant la bataille, qu'ils fussent Français, Anglais ou Canadiens, il semblait que les exigences de la situation, et particulièrement la nécessité apparente de pousser les troupes fraîches dans la ligne dès leur arrivée, faisaient qu'il était impossible de garder ensemble les formations.[702] Quoique la 3e brigade canadienne et les 10e et 13e brigades britanniques fussent renforcées par d'autres bataillons qui faisaient plus que doubler leurs effectifs, on n'utilisa pas complètement les Q.G. des 1re et 2e brigades canadiennes ni les trois brigades britanniques de la division Northumbrian. Si les secteurs de brigades avaient été nettement définis et si les brigades de renfort avaient été incorporées dans la ligne, en rétrécissant le front de celles déjà engagées, on aurait pu utiliser de façon plus profitable les organismes existants; l'exercice de la direction, la transmission des ordres et des renseignements auraient été facilités, et l'on aurait évité la présence embarrassante de bataillons détachés, ne sachant pas bien ce qu'ils avaient à faire et échappant à la direction normale de la brigade. Un abandon significatif des méthodes habituelles se révéla aussi dans la façon de placer la réserve du corps d'armée entre les mains du commandant d'une division dont le front ne touchait pas à la ligne d'attaque et dont la présence et les fonctions étaient, au moment le plus critique, inconnues des commandants de brigade combattant dans la ligne: lui, de son côté, n'était pas au courant des dispositions et des conditions du front de bataille. Il reste à savoir si le résultat final de la bataille aurait été changé si l'on avait procédé de façon plus ordonnée, encore que plus lente.

LES ÉTATS-MAJORS

Dès le début de la bataille, on put apprécier la valeur des états-majors doubles des formations canadiennes: deux officiers d'état-major de 2e classe, deux autres de 3e classe, deux

sous-adjudants généraux adjoints, à la division; deux capitaines d'état-major et deux officiers d'ordonnance, à l'état-major des brigades. Par le système de relève, il fut possible d'organiser un service efficace de 24 heures par jour. Le personnel pouvait dormir, se délasser et tenir le contact par de fréquentes visites personnelles avec les commandants voisins ou subordonnés. Les formations canadiennes conservèrent cette organisation double pendant toute la guerre. C'est surtout pendant les opérations compliquées et continuelles de 1917 et 1918 que l'on se rendit compte de sa valeur.

L'ARTILLERIE

L'artillerie de campagne de la division canadienne fut placée en état d'infériorité dès le début de la bataille, parce qu'elle avait été surprise en formation par sections pendant une relève. Toutefois, grâce à l'excellent entraînement de la milice canadienne avant la guerre, cette armée possédait une homogénéité remarquable et la confusion qui dura tout un mois fut plus apparente sur le papier que sur le champ de bataille. Ni la précision, ni la longévité de la pièce de 18 livres n'avaient été établies et sa valeur, comme support, était singulièrement amoindrie par l'ordre de ne pas tirer à moins de 200 yards de l'infanterie marchant à l'assaut. Ce dont les canonniers se plaignaient le plus, étant donné l'habileté des Allemands à se servir de la pelle pour se retrancher, fut exprimé par le lieutenant-colonel E. W. B. Morrison, dans son rapport du 2 mai "Nous n'avons pas besoin d'autres batteries, mais donnez-nous des buts, des cibles." En vue de faire droit à cette demande, on s'avisa de cette tentative inepte d'arroser, à la manière française, l'un après l'autre, des espaces de 500 yards carrés, la plupart du temps en mort-terrain, dans l'espoir qu'il pourrait s'y trouver des troupes à découvert.

La division canadienne n'avait aucune pièce d'artillerie lourde et aucune n'y fut attachée pour ces opérations, excepté "Mother", un des deux obusiers de 9.2" appartenant alors à la IIe armée. Il fut attaché à l'artillerie divisionnaire à 8 heures,

le 24,[518] mais avant d'avoir tiré un seul obus il s'en alla bombarder le pont à Het Sas et l'on n'en entendit plus parler. L'efficacité des autres pièces lourdes du 5e corps dans le travail de contre-batteries (vingt-quatre vieux canons de 4.7") était tout à fait négligeable, par rapport au formidable déploîment des batteries allemandes encerclant le Saillant. Et si ces pièces avaient même été plus nombreuses, les deux escadrilles du "Royal Flying Corps" (n° 1 et n° 6) agissant comme observateurs d'artillerie, étaient accablées par les forces aériennes allemandes. C'est pourquoi, même les batteries de campagne de l'ennemi, sauf celles en proche soutien, pouvaient tirer sans qu'un seul de nos obus explosât pour les mettre en danger. Elles ne manquaient pas de buts durant les attaques répétées des Alliés en plein jour et leurs avions pouvaient, sans être molestés, lâcher des fusées de couleur ou des bombes fumantes sur chaque cible nouvelle aussitôt qu'elles apparaissaient. Le brigadier-général Burstall exprima l'opinion que, si une seule batterie de 60 livres avait été mise à la disposition de la division canadienne, elle aurait rendu les plus grands services en brisant les formations à rangs serrés de l'ennemi, qui s'exposaient, sans crainte, à longue distance. Le fait est qu'il fut impossible, pour les Britanniques, de tenter aucun travail de contrebatterie par suite du manque de canons et d'avions. Telle fut la réponse faite au message suivant envoyé le 24 avril par la 3e B.I.C.: "N'y a-t-il pas d'artillerie pour faire taire les canons ennemis?"

L'INFANTERIE ET SES ARMES

Nous avons traité assez en détail, dans les chapitres précédents, des faits et gestes de l'infanterie canadienne et de sa conduite en action. Elle a acquis et établi, au cours de ce combat, sa réputation de fermeté dans la défense et d'audace à l'attaque.

Quant à ses armes, le fusil Ross a conservé sa renommée comme arme d'une grande précision pour le tir à la cible, entre les mains d'un bon tireur. Malheureusement, il battit aussi

tous les records pour se coincer, et un fusil qui se coinçait dans de telles circonstances ne pouvait qu'être irrémédiablement condamné. De nombreux bataillons envoyèrent des rapports défavorables à son sujet. Des centaines de soldats jetèrent leurs fusils Ross lorsqu'ils trouvèrent l'occasion de les remplacer par des Lee-Enfield abandonnés sur le champ de bataille par des blessés anglais.[111]

La mitrailleuse Colt fut soumise à une rude épreuve et quoiqu'elle contribuât pour une grande part à arrêter les Allemands, elle était lourde et portée à se coincer, elle aussi; de plus ses bandes étaient trop étroites pour la cartouche anglaise. Les mitrailleurs, si dévoués à leur tâche dangereuse entre toutes, étaient l'objet d'une attention toute particulière de la part des tireurs d'élite allemands. Ils subirent des pertes très lourdes dans tous les bataillons.

LES AUTRES ARMES ET LES SERVICES AUXILIAIRES

Les soldats du Génie canadien sachant mettre la main à tout et accoutumés en temps de paix à se tirer d'affaire partout où il fallait faire preuve d'initiative, aidèrent l'infanterie dans les travaux de consolidation, réparèrent les ponts et les routes et, dans de nombreuses occasions, combattirent à titre de fantassins.

L'escadron de cavalerie divisionnaire fut employé de diverses façons, patrouillant les routes, fournissant les estafettes et les plantons et ramenant les traînards. Les cyclistes divisionnaires agissaient aussi comme patrouilleurs et maintenaient, tout particulièrement, le contact avec les Français à la ligne de démarcation et le long de la berge ouest du canal.

Le 22, les camions automobiles du train des équipages (Supply Column) de la 1re division canadienne chargèrent comme d'habitude à la gare de Vlamertinghe et firent livraison à un point de transfert sur la route près de Brielen, où le convoi se gara. Très tôt, le lendemain matin, il fut envoyé à un mille de Poperinghe, sur la route de Steenvoorde et, le 24, Godewaersvelde devint gare de ravitaillement. Le centre de

ravitaillement fut aussi changé et établi sur la route de Poperinghe-Elverdinghe. Ces dispositions furent maintenues jusqu'au 4 mai. En avant de ce centre de ravitaillement, le ravitaillement, contrôlé par le lieutenant-colonel W. A. Simson du train des équipages de la 1re division canadienne, ne fut jamais sérieusement interrompu. Le transport régimentaire, les officiers quartiers-maîtres préposés au ravitaillement et leur personnel, au prix d'efforts et d'un dévouement inouïs, ne manquèrent jamais de livrer les rations, l'eau et le courrier à leurs unités, en dépit des changements de position inattendus. Le lieutenant R. H. Webb (compagnie A du train de la 1re division) qui avait plus particulièrement charge du ravitaillement de l'artillerie de campagne, fut décoré de la Croix Militaire (M.C.) pour avoir pendant dix jours de suite conduit ses convois jusqu'aux batteries, dans le Saillant, ramenant chaque fois, au retour, un grand nombre de blessés aux postes de secours de Saint-Jean, Ypres, Brielen et Potijze.

Le service de Santé canadien confronté par une tâche lourde et ardue se montra partout à la hauteur. Sous les ordres du colonel G. L. Foster, chef du service médical de la division, des dispositions furent prises pour l'évacuation des blessés et gazés non seulement canadiens, mais anglais, français et hindous également.[703] Pendant toutes ces journées angoissantes, le personnel accomplit sa besogne avec son mépris habituel du danger, soit qu'il s'agit de décongestionner le champ de bataille même ou les postes de secours de la zone de feu, soit en transportant les blessés le long des routes encombrées sous un déluge d'obus. À signaler surtout la conduite du capitaine T. H. McKillip (2e ambulance canadienne de campagne). Le 22 avril il commandait le poste de secours avancé de Saint-Julien et, au cours des cinq journées qui suivirent, il lui fallut transférer son poste, d'abord à Wieltje, puis à Saint-Jean. Le compte rendu de ces déplacements dit "qu'il évacua tous les blessés sans en perdre un seul et aucun d'entre eux ne fut atteint de nouveau".

Accomplissant leur oeuvre de miséricorde, les aumôniers

militaires étaient partout, sur le champ de bataille comme aux postes de secours, réconfortant les mourants. Le major (chanoine) F. G. Scott, le soir du 22, encourageait un bataillon partant à l'assaut par ces mots: "Un grand jour pour le Canada, les gars, un grand jour pour le Canada!" et il était encore au milieu d'eux lorsqu'ils chargèrent dans le bois.

La gare de ravitaillement pour le matériel (ordnance), était aussi à Vlamertinghe, avec dépôt à Brielen, jusqu'au 23, alors que tous, sauf les armuriers, retraitèrent d'abord sur Poperinghe, et le lendemain sur Godewaersvelde. Au cours de la bataille, les unités ne reçurent que le matériel requis pour usage immédiat, tel que les appareils téléphoniques, le câble, les pistolets à fusées et les tentes. De grandes quantités de couvertures, de capotes et de toiles imperméables furent envoyées de la base et distribuées pour les blessés. Un approvisionnement spécial de câble téléphonique arriva tout juste à temps pour permettre à l'artillerie d'établir les communications lorsque les batteries passèrent sur la berge ouest du canal.

LES DERNIÈRES PHASES

Le 8 mai, les Allemands, à la suite d'une préparation d'artillerie seulement et sans employer les gaz, tentèrent d'enfoncer la nouvelle ligne britannique, ainsi que le général Foch l'avait prévu. Ils échouèrent, parce que les flancs de la brèche tinrent bon, et aussi à cause de l'endurance de l'infanterie britannique. Pourtant, à Frezenberg, ils gagnèrent un mille en profondeur. Une autre attaque, le 13 mai, recula la ligne anglaise de 500 yards au sud de Verlorenhoek et une attaque avec gaz, le 24 mai, nécessita l'évacuation de la crête de Bellewaarde, de Wieltje et de la ferme "Mouse Trap". Des deux côtés on était maintenant exténué et l'on manquait de munitions pour l'artillerie. Le front britannique se stabilisa sur la ligne allant de Hooge à "Turco Farm" où elle rejoignit la ligne française.

LES PERTES

Les pertes subies pendant la bataille par les trois brigades d'infanterie canadiennes, du 22 avril au 3 mai, furent presque égales: pour la première B.I.C., 1,839, pour la deuxième B.I.C., 1,829 et pour la troisième B.I.C., 1,838. Du 15 avril au 17 mai, les pertes de la division s'élevèrent à 6,341 et il y eut 1,556 malades évacués. Les pertes du P.P.C.L.I., durant la période entre le 10 avril et le 1er juin, furent de 658 tués, blessés ou disparus.[703a, 851]

MORAL

Après leurs diverses expériences dans l'attaque et la défense, les Canadiens qui avaient pris part à cette bataille demeurèrent convaincus qu'ils valaient les meilleurs soldats du monde. N'avaient-ils pas résisté alors que les Français reculaient? N'avaient-ils pas vu les meilleures troupes britanniques échouer comme ils avaient échoué eux-mêmes? Quant aux Allemands, sauf en ce qui concerne les gaz asphyxiants, l'artillerie et la mitrailleuse, leur supériorité si vantée n'avait rien de remarquable et leur infanterie s'était, montrée plus disposée à se servir des balles que de la baïonnette. Telle était l'impression générale parmi les survivants. Au cours des quarante-deux mois qui suivirent, ils n'eurent pas de raison de changer d'avis. Après la première attaque à l'aide de gaz, la réputation des Canadiens fut établie pour tout le reste de la guerre. Au fur et à mesure que les renforts et les divisions nouvelles arrivèrent au front, le même sentiment de supériorité se communiqua à l'ensemble et la bravoure indomptable qu'il engendra fut confirmé dans chaque engagement, à Mont Sorrel et à la Somme, à Vimy, à la cote 70 (Hill 70) et à Passchendaele, à Amiens, dans les batailles d'Arras et de Cambrai, à Valenciennes et dans la poursuite sur Mons.

Si les troupes canadiennes à Ypres en 1915 avaient eu un peu plus d'expérience, ou un peu moins, elles n'auraient peut-être pas opposé une résistance aussi opiniâtre; elles auraient bien pu ne pas interpréter si littéralement l'ordre de tenir "coûte que coûte"; elles ne se seraient peut-être pas lan-

cées à la contre-attaque avec la même ardeur téméraire; la capture du Saillant tout entier et la destruction du quart des forces britanniques en France en auraient été le résultat naturel, et l'on peut difficilement en imaginer les conséquences. L'examen le plus minutieux de tous les témoignages ne sert qu'à corroborer l'opinion des contemporains. Le général Joffre envoya aussitôt des remerciements pour l'aide immédiate donnée ("La promptitude du concours apporté aux nôtres par la division canadienne") et exprima l'admiration des armées françaises ("les armées françaises ont admiré leur belle conduite").[704] Le général Smith-Dorrien était "convaincu que, avec des troupes moins vaillantes, moins déterminées, le désastre qui survint en dehors des lignes qu'ils défendaient aurait pu dégénérer en une défaite sérieuse pour nos troupes".[683] Le commandant en chef des troupes britanniques partageait la même conviction et il fit rapport au ministre de la Guerre que "la conduite et l'attitude de ces troupes splendides évita un désastre qui aurait été suivi des conséquences les plus sérieuses".[705, 706, 707]

CHAPITRE XVI

LA 2E DIVISION CANADIENNE

OFFRES ET ACCEPTATIONS–RECRUTEMENT ET MOBILISATION–CONDITIONS DE SERVICE–LA 2E D.A.C.–ÉQUIPEMENT ET VÉHICULES–CASERNEMENT ET SUBSISTANCE–TRANSPORT EN ANGLETERRE–COMMANDEMENTS ET ÉTATS-MAJORS–LA DIVISION CANADIENNE D'INSTRUCTION –CONCENTRATION EN ANGLETERRE–LA 2E DIVISION CANADIENNE À L'INSTRUCTION–FINANCES –EXPANSION DU C.E.C.

OFFRES ET ACCEPTATIONS

Dans les chapitres précédents, on a fait allusion à la politique adoptée et aux ordres donnés relatifs à l'organisation et à l'envoi de contingents subséquents.[709] La 2e division canadienne naquit de l'offre d'un second contingent, faite le 6 octobre 1914, avec la remarque "presque tous nos canons de 18 livres étant partis, nous ne pouvons offrir une division complète".[154]

Dans le message d'acceptation définitive daté du 31 octobre, le Conseil supérieur de l'armée suggéra l'organisation du contingent de façon à former, par l'adjonction de la brigade d'infanterie restant en surplus du 1er contingent, alors en Angleterre, une division complète, pourvue d'une proportion convenable d'unités de zone des étapes: le total requis serait alors de 15,272 hommes, 4,765 chevaux, 58 canons et 16 mitrailleuses.[159] Dans un câblogramme adressé deux jours plus tard au gouverneur général, lord Kitchener renouvela et développa cette suggestion.[710]

Pendant ce temps, en l'absence du ministre de la Milice, le gouvernement avait examiné la possibilité de l'extension de la participation canadienne. Le premier ministre, le ministre de la Milice (c'est-à-dire l'hon. J. D. Hazen), ainsi qu'un sous-comité du Conseil privé, avaient eu une conférence avec le chef d'état-major (major-général W. G. Gwatkin, promu le

21 octobre) et l'adjudant-général intérimaire (colonel S. J. A. Denison, C.M.C.). Le résultat de leurs délibérations fut incorporé dans un décret du Conseil qui fut passé le 7 novembre 1914 (P.C. 2831). Il comportait l'autorisation de poursuivre la mobilisation de la 2e division.[160]

Onze mois s'écoulèrent entre la réouverture des listes de recrutement pour les armées d'outre-mer en octobre 1914 et l'entrée, dans la ligne de bataille britannique en Flandre, de la seconde grande formation militaire canadienne. Durant cet intervalle, le caractère de la guerre, après avoir subi plusieurs changements, se définissait plus clairement. L'ennemi avait disparu de la surface des mers et il avait recours, de plus en plus, aux sous-marins et aux mines, dans ses efforts pour couper le ravitaillement de la Grande-Bretagne et empêcher l'envoi de troupes au front. De nouvelles armes avaient aussi amené de nouvelles méthodes de guerre de siège, particulièrement sur le front ouest où, malgré les diversions sur les fronts de Mésopotamie, Égypte, Gallipoli et Salonique, les Alliés concentraient leur principal effort, conscients que la décision finale serait obtenue sur ce théâtre. Ces développements créèrent, au Canada, des réactions variées sur les activités de guerre, comme sur la formation et les destinées de la 2e division canadienne.

La méthode de recrutement et de mobilisation en masse du premier contingent avait convaincu le ministre qu'une mobilisation et une instruction préliminaires donneraient à l'avenir des résultats plus satisfaisants. Dans une lettre adressée au premier ministre, la veille de son embarquement à New-York, le 7 octobre 1914, il disait que les plans pour le deuxième contingent avaient été élaborés dans un sens de décentralisation et que la responsabilité pour lever, loger, équiper et instruire les quotités spécifiées incomberait aux commandants des districts militaires. Dans cette même lettre il écrivait: "Nos concitoyens, les Canadiens-Français, auront, grâce à ce plan, l'occasion de lever une brigade de quatre régiments."

RECRUTEMENT ET MOBILISATION

Le Gouvernement du Dominion désirait fortement que l'organisation du deuxième contingent se fit le plus rapidement possible, et il n'avait pas attendu l'avis des autorités britanniques; le chef de l'état-major avait envoyé, le 7 octobre, l'avertissement suivant aux commandants de districts:

"Un deuxième contingent d'outre-mer sera mobilisé. La forme qu'il prendra n'a pas encore été arrêtée. En attendant qu'on vous fasse connaître la quote-part exacte assignée à votre district, préparez-vous à agir, mais ne faites aucun arrangement définitif."

Cet avertissement fut suivi, le 18, d'un ordre de recrutement de l'infanterie. On fit les préparatifs pour quatorze bataillons qui furent attribués aux districts par ordre numérique, du 18e au 31e, comme suit:

District militaire	Quartiers généraux	Bataillons
n° 1	London	18e
" 2	Toronto	19e et 20e
" 3	Kingston	21e
" 4	Montréal	22e, 23e (une moitié) et 24e
" 5	Québec	23e (une moitié)
" 6	Halifax	25e et 26e
" 10	Winnipeg	27e et 28e
" 11	Victoria	29e et 30e
" 13	Calgary	31e

Une de ces unités était un bataillon canadien-français dont la levée dans la province de Québec avait été autorisée le 20 octobre. Portant le numéro 22 et mobilisé à S.-Jean, P.Q., ce n'était pas, tel que suggéré d'abord, une unité séparée et indépendante comme le P.P.C.L.I. Son effectif fut complété par l'apport de recrues des 23e et 24e bataillons, et plus tard du 41e.[711]

L'opinion populaire favorisait le volontariat; dans la quinzaine précédant l'avis du 2 novembre, annonçant la for-

mation d'une deuxième division complète, le recrutement atteignait 50 p. 100 des contingents d'infanterie dans les Provinces maritimes et 80 p. 100 en Ontario.[712] En Colombie-Britannique, un des bataillons était au complet, l'autre en formation. Le bataillon du district militare n° 13 n'avait pu, faute de casernes, recruter un seul homme mais, deux jours après, son effectif était au complet. L'enthousiasme des provinces des Prairies fut tel qu'un membre du cabinet, originaire de cette partie du pays, suggéra que la quotité de l'ouest du Canada fût augmentée pour lui permettre de lever une division de 22,000 hommes. Les deux bataillons du district militaire n° 10 défilèrent au complet à Winnipeg le 1er novembre, et le commandant du district exprima l'opinion que, "si c'était nécessaire, il pourrait, à bref délai, mobiliser une division entière, composée d'hommes de premier choix et de bons officiers". Étant donné que le nombre attribué à l'ouest avait été, relativement à la population, plus élevé que celui de l'est, et comme une augmentation aussi soudaine n'était pas envisagée, aucune suite ne fut donnée à cette proposition. Le seul résultat fut que le 3 novembre, il reçut l'ordre de recruter un troisième bataillon d'infanterie, numéroté 32, montant ainsi à quinze le nombre des nouveaux bataillons autorisés. Afin de compléter l'effectif réduit du 23e bataillon, des recrues furent transférées de l'ouest: une centaine furent envoyées de Winnipeg, deux cents de Calgary et deux cents de Victoria.[713]

Quoique la chose ne fût pas encore rendue publique, l'intention était de ne laisser intacts que huit des quatorze bataillons existant à l'origine et, – ainsi que les districts en furent informés le 17 décembre, – ces bataillons formeraient la 5e brigade d'infanterie (21e, 22e, 24e et 26e bataillons), et la 6e brigade d'infanterie (18e, 19e, 27e et 29e bataillons). Les six autres bataillons, – sept, en comptant le 32e, – fourniraient des renforts. Mais, dès le 26 décembre, il fut évident que tous les hommes de la 4e brigade, qui était en Angleterre, seraient requis par la 1re division et que les 6e, 9e, 11e, 12e et 17e bataillons devraient constituer, ainsi qu'on l'a déjà ex-

pliqué, un Dépôt d'instruction.[714]

La composition de l'infanterie fut par conséquent établie, à cette date, comme suit:

4e brigade d'infanterie–18e, 19e, 20e et 21e bataillons
5e brigade d'infanterie–22e, 24e, 25e et 26e bataillons
6e brigade d'infanterie–27e, 28e, 29e et 31e bataillons.[715]

Par suite d'une demande de renforts devant se tenir à la disposition de la ire division canadienne en Angleterre,[722d] les 23e et 30e bataillons, ainsi que le 32e s'embarquèrent à Halifax le 23 février, sur trois transports qui furent escortés par le H.M.S. Essex. Le 3 mars, avant la nuit, comme on se rapprochait de l'Irlande, on reçut un message avertissant de la proximité de sous-marins allemands, et chaque bateau reçut l'ordre de rallier Queenstown indépendamment et immédiatement. Tous les bateaux atteignirent ce port six heures plus tard et, à midi le 6, reprirent la mer, escortés de destroyers, vers Avonmouth, où ils arrivèrent sains et saufs.

Les trois bataillons furent absorbés par le dépôt d'instruction de Shorncliffe, – dont nous parlerons plus tard, – et furent détachés comme renforts à la première division canadienne en avril et en mai 1915.

L'organisation et l'effectif des unités de la deuxième division furent, en général, les mêmes que pour le premier contingent. On effectua cependant certains changements: dans les bataillons d'infanterie, l'organisation en huit companies fut changée en quatre compagnies le 10 décembre; on permit d'avoir un adjudant adjoint, et l'on autorisa les fanfares qui furent comprises dans l'effectif de 1,031 hommes, exclusion faite de 100 hommes "composant le détachement laissé au dépôt".

En vue d'améliorer les conditions de vie des soldats aux armées en campagne, et contrairement à la politique suivie pour le premier contingent, dans l'effectif duquel on n'avait pas prévu la nécessité du service dentaire, des mesures furent prises afin que le deuxième contingent en fût pourvu. Pour la

1re division, on avait trouvé, afin de satisfaire aux besoins spéciaux, quelques chirurgiens dentistes diplômés qu'on avait détachés de leur unité pour les attacher aux ambulances de campagne à "Salisbury Plain" et en France. Le 26 avril 1915, des ordres de la Milice promulguèrent l'établissement du corps dentaire de l'armée canadienne, dans le C.E.C.: l'unité devait comprendre un commandant et un personnel qualifié, attachés aux ambulances de campagne, hôpitaux militaires, et formations de combat du C.E.C.[715a] De cette façon, la deuxième division canadienne entra en campagne avec 12 officiers dentaires et 24 gradés et soldats, mais des changements dans l'administration et une nouvelle répartition du personnel eurent lieu par la suite.

Des quotités pour les autres armes et les autres services furent, comme pour les unités d'infanterie, attribuées à tout le pays et réparties entre des unités de milice par les commandants, de district. Le 4 novembre, le conseil de la Milice approuva la distribution suivante, ordonna l'ouverture des listes de recrutement et demanda qu'on lui fournit les noms des officiers recommandés:

DISTRICTS MILITAIRES	1	2	3	4	5	6	10	11	13
Batteries de pièces de 18 livres Art. de camp	1	2	1	1		1	2		1
Batteries lourdes et colonnes de munitions			¼	¼	¼	¼			
Compagnies de l'Intendance royale canadienne				1		1	1	1	
Ambulances de campagne		1		1			1/3	1/3	1/3

Des ordres de la mobilisation des troupes du Génie divisionnaire furent promulgués le jour suivant. Les hommes devaient être tirés des diverses unités du Génie de campagne, sauf dans le n° 5, et concentrés à Ottawa. Les hommes ne manquaient pas: les compagnies de Génie de campagne de la

milice portaient 1,131 noms sur leurs listes, tous triés sur le volet et disposés à s'enrôler. Les 635 hommes requis furent choisis parmi ceux-ci, étant donné que lord Kitchener n'avait spécifié que deux compagnies du Génie et une de signaleurs.[710] On avait apparemment perdu de vue l'addition d'une troisième compagnie du Génie au premier contingent en septembre, mais le 4 janvier, le Conseil d'armée estima cette augmentation désirable. Il y eut, comme avant, beaucoup de demandes d'admission; on forma, en plus, un dépôt d'instruction du Génie, à l'effectif de 126; ce dernier s'embarqua pour l'Angleterre le 8 février.

On compléta l'escadron de cavalerie divisionnaire en retirant l'escadron "A", du 7/Canadian Mounted Rifles. Il avait été levé à London, Ontario, par le 1/Hussars. Les cyclistes divisionnaires, au nombre de deux cents, furent attribués le 9 novembre: chaque district, à l'exception des n°s 1, 5 et 13, fournit un peloton.

Les unités des zones d'étapes auxquelles nous avons déjà fait allusion et qui ne faisaient pas partie de l'effectif de la 2e division canadienne, mais qui avaient été levées pour faire partie du deuxième contingent, se composaient principalement du personnel de l'Intendance royale canadienne et du Corps médical. Le personnel de 1'I.R.C. fut recruté en grande partie à Montréal et Toronto, mais d'autres districts fournirent les quotités qui leur avaient été assignées; les onze unités se divisaient comme suit: un dépôt de munitions divisionnaire, une colonne de ravitaillement divisionnaire, un dépôt de réserve, une boucherie de campagne, une boulangerie de campagne, cinq unités de dépôt de ravitaillement et un détachement de ravitaillement de chemin de fer. Les quatre unités médicales consistaient en une section sanitaire, l'hôpital d'évacuation n° 2, l'hôpital général n° 3 (McGill) et l'hôpital permanent n° 3. Les deux autres unités des zones des étapes étaient une section vétérinaire mobile et un dépôt de base d'infanterie, formés tous deux en Angleterre en juillet et septembre 1915.

La 1re brigade d'automitrailleuses canadienne, équipée grâce à des contributions privées, avait traversé en Angleterre et s'était jointe par la suite à la division en France; elle venait en surplus de l'effectif de la division. Lorsque le deuxième contingent fut levé, des citoyens canadiens, désireux de fournir une aide financière aux armées, favorisèrent cette idée des automitrailleuses et le ministre de la Milice supporta la nouvelle arme avec enthousiasme. Pour ces raisons, et quoique le War Office se fût opposé à l'inclusion d'automitrailleuses dans l'effectif de la 2e division, trois unités de mitrailleuses, dont deux motorisées, furent formées en 1914. Toutes trois partirent pour l'Angleterre: la batterie blindée "Borden" le 17 mai, la batterie de mitrailleuses "Eaton" le 4 juin et le détachement du Yukon le 12 juin 1915. L'effectif au complet était de 30 officiers et 353 gradés et soldats; il ne comportait ni voitures, ni chevaux, ni canons.[716]

CONDITIONS DE SERVICE

Un décret du Conseil du 16 mars 1915 (P.C. 567) autorisa l'organisation des unités comprises dans la 2e division, comme faisant partie temporairement de la milice permanente du Canada; ces unités furent considérées comme étant en campagne à partir du 7 novembre 1915.[717] De cette façon, il ne fut plus question, comme le cas s'était présenté depuis la formation du premier contingent, de savoir si, oui ou non, ceux qui s'étaient enrôlés dans la force expéditionnaire canadienne, appartenaient à la Milice et étaient soumis à l'Acte de Milice.[8]

Les taux de solde et les conditions de service furent les mêmes que ceux du premier contingent. Un volontaire devait toujours obtenir le consentement de sa femme; s'il était mineur, ou fils unique soutien de famille, il devait obtenir le consentement de ses parents. Le juge-avocat général fit cependant remarquer que l'engagement fait devant témoins concernait le volontaire lui-même, que s'il voulait être soldat, il ne pouvait pas, légalement, en être empêché par sa femme

ou ses parents.

Dans la dernière semaine de novembre, la plus grande partie du deuxième contingent ayant été recrutée, on adopta officiellement deux politiques qui n'avaient pas été suivies régulièrement pour le premier: afin de maintenir l'esprit de camaraderie, on attira l'attention des commandants sur l'avantage du groupement des hommes se connaissant déjà; on insista sur le fait qu'il serait désirable de limiter aux volontaires nés sous le drapeau britannique, les enrôlements dans la force expéditionnaire canadienne d'outre-mer.

LA 2E D.A.C.

Ainsi qu'il avait été indiqué dans le câblogramme faisant l'offre du deuxième contingent, le manque de canons était un point critique. Presque tous les canons de 18 livres de modèle à tir rapide utilisables avaient été envoyés avec le premier contingent, – 54 dans l'artillerie divisionnaire, 42 consignés à l'arsenal britannique, – et six pièces de 60 livres avaient aussi été envoyées outre-mer.[127] La situation qui en découlait est soulignée dans le message du gouverneur général au ministre des Colonies, le 20 novembre 1914:

"Me référant à votre télégramme du 31 octobre, canons, ministre de la Milice déclare que son département n'en possède que deux de 60 livres, tandis que les pièces de 18 livres sont au nombre de 38, dont 32 sans affûts ni avant-trains, 2 hors d'usage et deux au moins qui sont requis pour fins d'inspection. Le ministère peut mobiliser de suite une batterie d'artillerie lourde de 4·7 et une colonne de munitions. Il espère pouvoir, à la fin de l'année, mobiliser une brigade de canons de 18 livres, soit 3 batteries de 6 pièces, mais la livraison des affûts, etc., dépendra de l'entrepreneur. Plus tard, on pourra mobiliser une deuxième brigade de pièces de 18 livres, soit 3 batteries de 4 canons, mais il n'y a de munitions disponibles que pour des 4·7 seulement.

Le 6 novembre, le haut commissaire pour le Canada informa le ministre de la Milice que le War Office avait en vue l'achat de canons aux États-Unis, où agissant d'après son avis, le ministère de la Milice avait cessé de négocier dans ce

même but. Cependant, le ministre de la Milice désire être informé si le gouvernement de Sa Majesté sera en mesure de compléter l'artillerie de la deuxième division canadienne avec le matériel obtenu de la manière indiquée."

La réponse reçue disait que le Conseil de l'armée fournirait l'équipement, mais ne pouvait fixer de date: "pas avant neuf mois au moins, probablement plus tard."[159]

Le changement des batteries de 6 à 4 canons seulement, et la levée de 3 batteries de 18 livres supplémentaires, – une pour chacun des districts n°s 2, 6 et 10, – en décembre, nécessitèrent une modification dans les quotes-parts: l'artillerie de campagne de la division se composerait alors des 4e, 5e et 6e brigades, les batteries étant numérotées et réparties consécutivement de la 13e à la 24e. L'autorisation de lever les Q.G. de brigade et les colonnes de munitions fut promulguée le 31 décembre.

Chaque batterie fut pourvue, pour l'instruction, de quatre canons de 12 livres à chargement par la culasse, périmés, mais pouvant encore très bien servir pour les exercices et la manoeuvre et pour apprendre les principes généraux de l'artillerie et pratiquer l'école de la pièce. Ces pièces n'allèrent pas en Angleterre; quant au reste, l'équipement était généralement au complet, les harnachements accompagnaient les unités; les chevaux et les véhicules de transport traversèrent l'Atlantique en même temps, mais dans d'autres navires.

On autorisa la levée d'une 7e brigade le 27 février, afin de remplacer la 6e brigade d'art. de camp. can. (18 livres) qui avait été envoyée en renfort en Angleterre en février, en perdant son identité: les Q.G., la 25e batterie et la colonne de munitions furent levés à Ottawa; les 26e, 27e et 28e batteries respectivement à Kingston, à S.-Jean, P.Q. et à Fredericton. Toutes les batteries étaient de 4 pièces.

Le 2 novembre 1914, on aurait pu disposer au Canada, de 6 obusiers de 4·5, mais, de même que les canons de 18 livres, ils n'étaient pas montés, quoique la compagnie "Ottawa

Car" eût mis leurs affûts en fabrication. Par conséquent, on ne leva de batteries d'obusiers pour la 2e division canadienne qu'après la formation, en Angleterre, de la 6e brigade d'obusiers, tirée des réserves d'artillerie en septembre 1915.

Comme on ne disposait pas de pièces de 60 livres, la 2e batterie lourde canadienne fut armée de canons de 4·7. Les munitions pour les canons étaient insuffisantes, la petite réserve ayant été réduite en septembre par des consignations faites à l'arsenal royal de Woolwich.[127] La réponse, datée -du 11 décembre 1914, à une demande de renseignements quant à la quantité disponible au Canada, fut la suivante:

"Le 11 janvier prochain, on pourra fournir six mille obus de 18 livres, shrapnel, sans fusées, et par la suite cinq cents obus par semaine."

Ce taux de production comparé à la consommation est remarquable: lors de l'attaque par les gaz, certains canons canadiens tirèrent 200 obus par jour. Deux ans plus tard, à Vimy, on atteignit le chiffre de plus de 1,000 obus par canon et cependant, à la déclaration de guerre, on avait calculé la durée de la vie d'un canon de 18 livres à 12,000 obus, ou douze jours à ce taux de 1,000 par jour. En 1917, le taux de production au Canada, des obus de 18 livres, s'éleva à 400,000 obus complets par semaine.

ÉQUIPEMENT ET VÉHICULES

Le 6 novembre 1914, un décret du Conseil (P.C. 2812) autorisa la dépense de $3,056,811.39 pour vêtir et équiper les 20,000 hommes du deuxième contingent:[240] l'intention était, s'il n'y avait pas d'empêchement, d'armer le deuxième contingent avec le fusil Ross marque III comme on l'avait fait pour le premier contingent.[240]

On n'en avait qu'une petite quantité disponible, lorsque, le 19 novembre, les districts reçurent l'ordre de faire rentrer des unités ou d'autres sources, des fusils courts marque II et des baïonnettes marque I, en quantité suffisante. Au fur et à mesure que les fusils marque III étaient livrés par la fabrique

à Québec, ils étaient distribués aux unités dans l'ordre probable de leur départ outre-mer.

L'approbation du taux de 1,500 cartouches par fusil, pour le service outre-mer, et 500 pour le service au Canada, éleva à 175,000,000 de cartouches, l'estimation de la quantité requise annuellement, soit plus du double de la quantité disponible ou prévue. On se fia au gouvernement britannique pour combler le déficit.[718] Afin d'en limiter la dépense, les districts furent avisés de pratiquer les exercices de mousqueterie dans des galeries de tir réduit à l'intérieur, au moyen de munitions d'instruction.[719] En prévision de l'instruction d'hiver, le directeur général des services du Génie avait reçu des instructions au début d'octobre pour que l'arrangement des galeries de tir réduit fût porté au maximum dans les salles d'exercice et autres bâtiments convenant à cet effet, et particulièrement dans les centres de mobilisation. Pour ces travaux, on accorda des crédits supplémentaires à chaque district. Pour les besoins de l'instruction avec les munitions de campagne, on alloua, le 2 avril, 50 cartouches de munitions .303 marque VII par fusil et un millier de cartouches par mitrailleuse.

La distribution du fourniment, de l'habillement et de l'équipement, aux hommes admis dans le contingent, fut faite par les dépôts des Magasins militaires aux points de mobilisation. Deux couvertures et une toile cirée imperméable, par homme, furent emportées outre-mer.

Huit cent quatre-vingt-dix-neuf camions et 67 camions-citernes destinés aux unités de la division (à l'exception de ceux mobilisés dans les régions de London et Kingston) furent expédiés, en sections, directement de la fabrique, à Halifax, en caisses ou en emballage à claire-voie. De là ils furent chargés sur un transport le 1er mai: cela formait 334 "Bain" légers, 452 "Bain" lourds et 8 voitures de service général qui furent consignés à l'officier commandant le service des Magasins militaires, a/s des troupes canadiennes, Ashford, Kent. Les véhicules furent remontés à Ashford et distribués aux

unités à leur arrivée en Angleterre. Les véhicules techniques du Génie et les camions porte-câbles de la compagnie de signaleurs furent construits au Canada et transportés outre-mer; ils furent remplacés par la suite, en Angleterre ou en France, de même que les camions "Bain" et les camions-citernes, par le modèle régulier britannique. Il n'y avait que 64 voitures de service général au Canada, et le conseil de la Milice décida en mars, de les envoyer toutes en Angleterre.

L'effectif en véhicules, pour une ambulance de campagne, avait été modifié. Sept ambulances automobiles et trois ambulances à chevaux avaient remplacé les dix ambulances à chevaux. Les ambulances automobiles devaient être expédiées du Canada, mais comme le modèle régulier était fabriqué exclusivement par une compagnie anglaise, dont la production était sous le contrôle du ministère de la Guerre, il fut entendu que les vingt et une voitures requises seraient fournies en Angleterre.

Le complément de véhicules motorisés pour la 2e division et les unités des lignes de communication, y compris 150 camions automobiles à $3,400 pièce, avait été commandé, en majeure partie, aux États-Unis, par le ministère de la Milice. À cause des difficultés d'entretien des marques américaines sur les champs de bataille, quelques-unes seulement furent expédiées outre-mer. À la fin d'août, il fut entendu que tout le transport motorisé de la division, à l'exception d'une automobile et de douze camions de 3 tonnes, seraient fournis par le War Office, ce qui fut fait. Les véhicules à moteur et à chevaux mis à l'écart avaient coûté plus de $1,000,000.[720, 721]

CASERNEMENT ET SUBSISTANCE

En plus d'être chargés du recrutement des troupes, du choix des officiers suivant leurs aptitudes, ainsi que de l'instruction des unités, les commandants de districts s'occupèrent du casernement, de la subsistance et de l'équipement des contingents attribués à leur zone. Ainsi, les états-majors des districts se procurèrent des cantonnements

supplémentaires dans les écoles, salles de patinage, salles d'exposition et autres édifices, partout où les salles d'exercice ne suffisaient pas. Les travaux nécessaires à leur appropriation furent dirigés par les officiers du Génie du district.

Avant la concentration des unités, les recrues reçurent une indemnité de 75 cents par jour pour se nourrir. Cette indemnité cessa lors de la concentration; la ration fut distribuée et les repas furent servis régimentairement ou par des traiteurs.

Les commandants de districts demandèrent des soumissions pour nourriture et fourrage aux firmes inscrites sur des listes de recommandation. Ces soumissions furent envoyées au directeur des contrats à Ottawa qui prévenait les commandants de districts des soumissions acceptées; le C. de D. s'arrangeait alors directement avec le soumissionnaire pour la livraison des articles requis. Dans le même district, les prix pour des denrées identiques variaient considérablement: ainsi, en Alberta, le prix du pain variait de $3^2/_3$ à 5 cents la livre, le boeuf de 11 à 13 cents, et le mouton de 13 à 15 cents.

TRANSPORT EN ANGLETERRE

Les troupes de la 2e division canadienne ne furent jamais concentrées en une seule formation au Canada, par suite de l'impossibilité de trouver au pays des casernements d'hiver, ainsi que les facilités requises pour l'instruction et les manoeuvres d'un si grand nombre d'hommes. En fait, aucune des brigades d'artillerie ou d'infanterie ne fut rassemblée avant de partir outre-mer.

Le 24 novembre 1914, le ministre de la Milice, qui était retourné à Ottawa le 9, avait télégraphié au ministère de la Guerre, directement:

"Quand désirez-vous voir embarquer le deuxième contingent?

Une des deux ou les deux brigades d'infanterie prêtes en tout temps."

Il reçut réponse à ce câble le 28 novembre:

"Il est préférable que le deuxième contingent n'arrive pas en Angleterre avant le départ du 1er, dont nous espérons vous parler en temps utile.

Cela vous permettra de perfectionner l'organisation et l'instruction avant leur départ."

À la fin de janvier on n'avait encore aucune nouvelle au sujet de la date de départ du deuxième contingent. Le 28 janvier, le ministre de la Guerre avait demandé des renforts pour la 1re division canadienne, renforts nécessaires pour compenser les pertes de trois mois et comprenant 500 hommes pour l'artillerie et 5,400 pour l'infanterie. Le 26 avril il n'y avait que 3,000 soldats d'infanterie arrivés et les pertes à Ypres avaient causé un besoin immédiat de six mille fantassins et un nombre égal à celui-ci chaque trimestre.[722] Les mêmes nombres seraient requis pour la 2e division, ce qui nécessiterait la traversée de deux ou trois transports de renforts mensuellement, en plus de ceux qui devaient embarquer les nouvelles unités.

Le War Office signala le 12 février qu'il serait désirable que les unités médicales du deuxième contingent pussent arriver en Angleterre quatorze jours avant les troupes, mais on ignorait encore la date du commencement de l'embarquement. Finalement le 11 mars, on fut soulagé par un message de lord Kitchener au général Hughes:

"Le deuxième contingent devrait se préparer pour arriver vers le 1er mai. Ceci donnerait le temps de compléter l'instruction en mousqueterie et assurerait plus de facilité au point de vue du logement. Il serait préférable, lors de l'embarquement, qu'ils soient envoyés par groupes d'environ cinq mille, pour lesquels on fournirait un croiseur d'escorte."

La date la plus rapprochée à laquelle on pouvait obtenir des bateaux de transport pour un si fort groupe, était le 18 avril. Cependant la colonne de ravitaillement, – la 1re unité de la 2e division quittant le Canada, – s'était embarquée à Halifax pour Liverpool le 10 avril 1915. Avant la fin du mois, plusieurs autres unités de l'Intendance royale cana-

dienne, le Génie divisionnaire et les ambulances de campagne étaient embarqués. Durant mai et juin, les trois brigades d'infanterie et la 4e brigade d'artillerie canadienne de campagne traversèrent de Halifax, de S.-Jean, de Québec et de Montréal à Plymouth, Devonport ou Avonmouth, de sorte que toute l'infanterie et la plupart des autres unités se trouvaient en Angleterre à la fin de juin, à l'exception des 5e et 7e brigades d'artillerie de campagne, qui arrivèrent à Plymouth le 18 août 1915.[723]

Les bateaux transportant ces troupes furent d'abord affrétés directement par le ministère de la Milice, puis, après le 8 mai 1915, par autorisation et sous le contrôle de la Commission canadienne des achats de guerre. Les dates d'embarquement furent télégraphiées à l'Amirauté, qui détacha des escortes de croiseurs de l'escadre de l'Amérique du Nord. Les trois premiers transports, *Orduna*, – indisponible le 2 avril à cause de désordres ouvriers en Angleterre, – *Northland* et *Grampian,* devaient partir le 18 avril. En apprenant ces départs, le War Office demanda que le prochain n'arrivât pas avant le 7 mai. On éprouvait de la difficulté à se procurer des bateaux, mais le 2 avril, on apprit que le *Corsican,* le *Missanabie* et, peut-être, l'*Adriatic* seraient disponibles le 23 avril et le ministère de la Milice insista par conséquent pour que les dates d'embarquement, – les 18 et 23, – fussent maintenues. Quatre jours plus tard, on apprenait que l'*Adriatic* ne serait pas disponible. Des complications navales avaient surgi le 1er avril, lorsque l'amiral Hornby, qui avait la responsabilité de la sécurité des transports pour la première partie du voyage, fit parvenir le message suivant :

"Escorte sera disponible quand nous en aurons fini avec le *Prinz Eitel Friedrich* et que je pourrai faire accompagner le convoi jusqu'à la limite de mon secteur."

Le navire de commerce allemand sus-mentionné, armé en croiseur, après avoir effectué des raids pendant quatre mois sur les deux côtes de l'Amérique du Sud, était ancré à

Newport News, Va.; un autre, le *Kronprinz Wilhelm,* avait atteint ce port le 11 avril et tous deux devaient être surveillés jusqu'à leur internement par le gouvernement des États-Unis.

Non au courant de ces faits, le War Office fit connaître le 6 et de nouveau le 8 avril que le 1er et le 2e groupes devraient partir ensemble le 23 avril; seuls, le *Northland* et le *Grampian* avaient déjà été désignés pour le premier groupe, et le ministère de la Milice obtint éventuellement pour eux l'autorisation de lever l'ancre le 18 et l'assurance que l'Amirauté prenait des arrangements pour les faire escorter à cette date. Les deux transports partirent de Halifax de bonne heure le 18. Par suite d'un malentendu au sujet des dates d'embarquement et de l'escorte requise pour le second groupe, l'amiral Hornby leur ordonna d'attendre d'autres instructions à 44°30' lat. nord, 55° long. ouest (quatre cents milles de Halifax) jusqu'à l'arrivée du *Corsican* et du *Missanabie.* Après l'échange de câblogrammes et de messages sans fil, le départ des deux derniers bateaux fut annulé, le *Northland* et le *Grampian* furent autorisés à continuer leur voyage et le H.M.S. *Cumberland,* quittant Halifax le 20, les rattrapa et les convoya jusqu'aux eaux britanniques. Ils furent rejoints en vue des côtes d'Irlande, le matin du 28, par une escorte de contre-torpilleurs, – le *Foyle,* le *Lance* et le *Boyne,* – qui conduisit les transports dans le port d'Avonmouth de bonne heure le jour suivant.

La difficulté d'obtenir des transports pour le restant du contingent amena le ministère de la Milice à télégraphier le 21 avril au War Office.

"Impossible de nous procurer mensuellement plus de un ou deux vaisseaux qui soient en état de convoyer plus de un à trois mille hommes. L'Amirauté ne pourrait-elle pas détourner des transports en nombre suffisant pour justifier une escorte?"

À la suite de quoi, l'Amirauté envoya dix-sept transports. Ils furent chargés aux dates convenant à l'amiral, et ils levèrent l'ancre indépendamment, sous ordres scellés et sans es-

corte immédiate, aussitôt que l'embarquement fut complet. Les ordres secrets, auxquels étaient jointes des instructions confidentielles ayant trait aux sous-marins, contenaient les prescriptions de l'Amirauté au sujet de la route à suivre par le commandant du vaisseau dans les eaux britanniques, l'endroit où il devrait se mettre en communication par sans-fil avec Fastnet ou tout autre poste, pour recevoir d'autres ordres de l'Amirauté concernant l'endroit du rendez-vous avec les vaisseaux de guerre qui fourniraient l'escorte contre les sous-marins, jusqu'au port. Les détails concernant la date du départ, la destination, et le nombre des troupes à bord furent envoyés au War Office pour être communiqués à l'Amirauté et au général commandant les Canadiens, à Shorncliffe.

Cette façon de procéder resta en vigueur pendant tout l'été. En août, on tint à Ottawa une conférence interministérielle pour étudier comment on pourrait améliorer et régulariser l'affrétement des transports, éviter les effets pernicieux du double contrôle et des responsabilités incertaines. Un décret du Conseil (P.C. 1887 du 12-VIII-15) fournit les moyens de mettre le plan suggéré à exécution; il décidait que le ministère de la Milice aurait la responsabilité de l'embarquement des troupes, chevaux et approvisionnements, mais ne serait pas responsable de la protection en mer. D'après la même autorité le ministre de la Marine dicterait les ordres aux capitaines des navires et servirait d'intermédiaire pour les communications avec l'Amirauté.[724]

COMMANDEMENTS ET ÉTATS-MAJORS

Deux jours après l'autorisation de lever les unités d'outre-mer, les recommandations pour la nomination des commandants provisoires des bataillons d'infanterie, avaient été reçues des districts et approuvées par le Conseil de la Milice; la nomination des officiers subalternes fut aussi faite sur la demande des commandants d'unités. On suivit le même principe pour les autres armes et services, à l'exception des commandants de l'artillerie divisionnaire, du Génie division-

naire et de l'officier médical "senior" qui furent nommés provisoirement, avant la fin de novembre. Le commandement de l'artillerie divisionnaire fut donné au lieut.-colonel H. C. Thacker, officier ayant vingt et un ans de service dans l'armée permanente et commandant alors l'artillerie côtière du district militaire n° 6.

Le commandement du Génie divisionnaire fut donné au lieut.-colonel J. Houliston, de l'armée permanente également. La nomination de l'officier médical "senior" alla au lieut.-col. J. T. Fotheringham qui avait servi pendant vingt-deux ans dans la milice active. La mobilisation et l'instruction ayant été préparées, ces officiers ne prirent pas leur service au Canada, mais rallièrent la division en Angleterre.

Les commandants de brigade d'infanterie ayant également été considérés superflus avant la concentration de leur brigade, les trois officiers furent choisis parmi ceux qui servaient au Canada: pour la 4e B.I.C., le colonel S. J. A. Denison; pour la 5e, le colonel J. P. Landry; pour la 6e, le lieut.-colonel H. D. B. Ketchen.

L'existence de la 2e division commença au moment où le major-général S. B. Steele, auparavant inspecteur général pour l'ouest du Canada, en assuma le commandement à Shorncliffe le 25 mai. La nomination avait eu lieu après un échange de câblogrammes entre le ministre de la Milice et lord Kitchener, à la condition, acceptée à contre-coeur par le ministre, qu'un changement interviendrait avant que la division n'entre en campagne.[725]

Le général Steele trouva tous ses brigadiers, ainsi que la plupart des officiers de son état-major, déjà nommés et exerçant leurs fonctions. Son officier d'administration (A. A. & Q.M.G.), le lieut.-colonel P. E. Thacker, était passé à l'armée permanente canadienne le 1er avril 1895. Antérieurement il avait été attaché au War Office; il inaugura les bureaux du Q.G. de la 2e division à Shorncliffe le 4 mars et fut rejoint par six autres officiers d'état-major venus du Canada au début de mai. Un des six, le major K. C. Folger, du corps des

Magasins militaires canadien, qui avait été en service actif dans le corps de constables sud-africain en 1901-1906 et avait été par la suite promu dans les R.C.D., fut nommé D.A.D.O.S. pour la division. En même temps, le major C. A. Ker, venant de la 21e division britannique devint également G.S.0.2., ainsi que le lieut.-colonel G. B. Hughes, transféré de la 3e brig. d'inf. canadienne. Ce dernier était diplômé du Collège militaire royal, avait suivi les cours de l'École supérieure de guerre et était fils du ministre de la Milice et de la Défense. Le dernier jour de mai, le lieut.-colonel H. D. de Prée fut nommé G.S.O.1. (officier d'état-major de 1re classe). Officier de l'Artillerie royale, diplômé de l'École supérieure de guerre, il avait été en service actif sur les frontières du nord de l'Inde, dans l'Est africain et en Afrique du Sud; il se trouvait transféré de la division de Lahore où il occupait la même position, en France.

À son arrivée, le général Steele trouva également le brigadier-général MacDougall en commandement des troupes canadiennes en Angleterre. Le général MacDougall, alors qu'il était colonel, avait rempli les fonctions de secrétaire militaire près le général Alderson, et, lors du départ de la 1re division canadienne pour la France, s'était vu conférer cette nomination mal définie. Quelques jours plus tard, il était promu brigadier-général temporaire. Agé de cinquante-deux ans, il était officier d'état-major dans l'armée permanente; promu lieutenant à l'École du corps d'infanterie (à présent le R.C.R.) en octobre 1885, il avait rempli plusieurs fonctions au régiment et à l'état-major; il avait fait du service avec les troupes canadiennes en Afrique du Sud.

Prévoyant une confusion possible entre les commandements du major-général Steele et du brigadier-général MacDougall, le général commandant en chef de la région de l'Est (Eastern Command), demanda que la division canadienne d'instruction, – nom sous lequel le commandement du général MacDougall était maintenant connu – fût complètement séparée de la deuxième division: cette demande reçut

l'approbation du ministre de la Milice.[726]

LA DIVISION CANADIENNE D'INSTRUCTION

Pas plus que les autorités militaires canadiennes, les autorités militaires britanniques n'avaient de desseins bien clairs ni de plans bien définis quant au statut, au commandement et à l'administration des troupes canadiennes en Angleterre. On se trouva, dès le début, en face de difficultés concernant le dépôt canadien d'instruction à Tidworth qui, d'abord, ne dépendait pas du brigadier-général MacDougall; le commandement de cet officier, étant confiné aux magasins militaires, au dépôt de remonte et aux deux hôpitaux militaires dans la zone de Salisbury, fut décrit comme "plus ou moins imaginaire". Le 24 mars, le colonel James, commandant du dépôt d'instruction, fut appelé à d'autres fonctions en France, et le brigadier-général MacDougall prit alors le commandement de toutes les troupes canadiennes dans la région du Sud, à l'exception de la brigade montée, commandée par le brigadier-général Seely. Shorncliffe, dans la région de l'Est fut choisi comme garnison pour les troupes canadiennes (toujours à l'exception de notre brigade montée). Quelque quatre ou cinq mille hommes de renfort venant du Canada, parmi lesquels se trouvaient les troupes de la 6e brigade de l'A.C.C. et les 23e, 30e, et 32e bataillons, y arrivèrent du 6 au 8 mars, pendant que le brigadier-général MacDougall était encore à Salisbury. Graduellement, les troupes canadiennes de la région du Sud (Southern Command), – à l'exception du dépôt canadien de cavalerie envoyé à Canterbury, – furent transportées à Shorncliffe, où les quartiers généraux du brigadier-général MacDougall furent établis le 10 mars, mais ce ne fut que vers la mi-avril que toutes les unités furent concentrées à cet endroit et à Ashford, où l'on cantonna la 1re brigade canadienne d'automitrailleuses et le dépôt des magasins militaires.

Le 17 mars dans un câblogramme d'Ottawa, les fonctions du brigadier-général MacDougall furent définies

comme suit:

"En qualité d'officier commandant toutes les troupes canadiennes en Grande-Bretagne, vous êtes responsable au ministère de la Milice et de la Défense, au Canada, de toutes les nominations, de l'instruction, de la discipline et de toute autre matière concernant l'armée, y compris le matériel et l'équipement. Vous prendrez vos dispositions en conséquence, pour voir à tous ces besoins et remplir ces attributions."

Adjudant général

Dans un message personnel au brigadier-général MacDougall, le ministre de la Milice lui enjoignait le même jour:

"Veuillez vous rappeler que vous avez le commandement des troupes canadiennes en Angleterre et que vous serez responsable de toutes les nominations. Il vous reste encore un bon nombre d'officiers canadiens qui doivent être utilisés. Vous devez assumer vos responsabilités."

SAM HUGHES

Deux jours plus tard le ministre câblait au général Carson :

"Relativement au commandement des Canadiens en Grande-Bretagne, le brigadier-général MacDougall est le commandant militaire de toutes les unités canadiennes en Angleterre, à l'exception de celles qui sont sous les ordres du brigadier-général Seely. Vous continuerez, comme vous y avez été autorisé par décret du Conseil, de représenter en Angleterre le ministre de la Défense du Canada.

SAM HUGHES

Le seul décret du Conseil concernant le général Carson était celui du 15 janvier, définissant ses fonctions "comme agissant en qualité d'agent du ministre de la Milice pour le maintien des dépôts d'équipement et autres articles nécessaires à l'entretien et la subsistance du Corps expéditionnaire canadien au Royaume-Uni et sur le théâtre de la guerre";[191] il semblait bien clair que le brigadier-général MacDougall avait

pleins pouvoirs, quoique sa responsabilité se substituât à celle du général Carson pour l'approvisionnement du matériel et de l'équipement en Angleterre. Comme presque tout ce matériel était distribué par l'intermédiaire de l'armée britannique, il y avait peu de chose à faire pour se procurer les marchandises, l'équipement et le ravitaillement, sinon envoyer les réquisitions nécessaires, simple routine effectuée par les quartiers-maîtres des unités. Dans la pratique, cependant, le général Carson était déjà devenu le représentant du ministre de la Milice qui le consultait et de qui il recevait ses instructions sur des questions concernant l'armée; en sa qualité de délégué du ministre, il continua de passer toutes les instructions nécessaires au brigadier-général MacDougall. Ce dernier acceptait sans récriminer ces rapports intervertis et s'adressait constamment au général Carson pour instructions.[188]

Après l'arrivée du brigadier-général MacDougall à Shorncliffe le 10 mars, la division canadienne d'instruction fut placée sous les ordres de l'officier général commandant à Shorncliffe (le major-général J. M. Babington, C.B., C.M.G., jusqu'au 15 juin, ensuite le major-général P. S. Wilkinson, C.B., C.M.G., jusqu'au 3 août 1915) qui était lui-même sous les ordres du général commandant en chef la région de l'Est.

CONCENTRATION EN ANGLETERRE

Les conditions malheureuses dans lesquelles le premier contingent s'était trouvé à Salisbury avaient été connues dans tout le Canada et n'avaient pas contribué à aider au recrutement. On échangea des messages à ce propos et le deuxième contingent, favorisé également par la saison, donna peu sujet aux plaintes.

Le 1er mars, le ministère de la Milice envoya le câblogramme suivant au War Office:

> "Nous voudrions vous épargner l'embarras et les frais de la fourniture de tentes pour notre second contingent; nous enverrons donc ces articles en Angleterre en temps utile."

Les besoins en tentes pour la 2e division étaient estimés

à trois cents marquises, cinq mille tentes circulaires et cinquante pour les officiers supérieurs.

Le War Office espérait les recevoir avant l'arrivée des troupes; le 29 juillet, le War Office envoya un câblogramme disant qu'il serait bon d'en recevoir suffisamment pour toutes les troupes canadiennes. Malheureusement, les retards éprouvés pour obtenir les autorisations nécessaires à l'achat et pour placer les contrats au Canada, durèrent tout l'été et l'automne: le premier envoi de tentes, exception faite de celles expédiées avec les unités d'hospitalisation, ne fut fait que le 3 novembre 1915, de sorte qu'avant leur réception, toutes les casernes, cantonnements, baraquements et tentes furent fournis gratuitement par le War Office.

Durant le mois de juin, la concentration de la division, à part deux brigades d'artillerie, était complétée. Le Q.G. de la division fut, à partir du 25 mai, établi dans les baraquements de St. Martin's Plain. Les 4e et 5e brigades d'infanterie étaient également dans des baraquements à West Sandling et East Sandling, respectivement. La 4e brigade d'artillerie canadienne de campagne se trouvait dans des baraquements à Westenhanger (cinq milles à l'ouest de Shorncliffe), et le reste de l'artillerie divisionnaire, ainsi que les 5e et 6e ambulances de campagne étaient à proximité, sous la tente, à Otterpool. Le parc de réserve et la moitié du train divisionnaire étaient sous la tente à New Inn Green. La 6e brigade d'infanterie canadienne et toutes les unités restantes de la division étaient sous la tente à Digbate. Tous ces camps se trouvaient sur des terrains sous occupation temporaire du War Office.[727]

INSTRUCTION DE LA 2E DIVISION CANADIENNE

La suggestion faite par le général Alderson à la fin de mai, que la deuxième division pourrait recevoir son instruction plus facilement en France qu'en Angleterre, ne fut pas appuyée par le général Steele, ni le général Carson. L'avis de ceux-ci fut que le départ d'Angleterre ne ferait que retarder

l'achèvement de l'équipement.

Depuis la date de l'arrivée en Angleterre jusqu'à la fin de juin, les bataillons d'infanterie effectuèrent, sur les terrains aux alentours de Shorneliffe, et dans des conditions idéales, l'exercice par compagnie et, sur les champs de tir de Lydd et de Hythe, les exercices de mousqueterie; l'artillerie pratiqua l'exercice par sections. Toutes les unités assistèrent aux conférences faites sur la guerre de tranchées, conférences préparées en vue de les instruire sur les nouvelles idées introduites, tant techniques que tactiques, et de les familiariser avec les nouvelles applications de vieux principes.

Un essai intéressant du nouvel équipement perfectionné "Valise Oliver" modèle 1915, fut pratiqué le dernier jour de juin. Il s'agissait du modèle provenant de la modification, au Canada, de 50,000 havresacs, au prix de $187,500. Cela constituait, d'après le ministre de la Milice, une amélioration du nouveau modèle (1908) "Web" anglais.[728] Un rapport écrit sur cet essai fait ressortir clairement les principaux défauts constatés:

> "Bretelles non-ajustables; sac en canevas s'arrache des bretelles; cartouchières ne conviennent pas; ceinture trop étroite; pelle de tranchée (pelle McAdam) trop pesante et difficile à porter, érafle les cuisses et ballotte; n'est pas à l'épreuve des balles; couleur de l'équipement trop voyante."

Les améliorations, quoiqu'on y eût ajouté un sac, n'avaient pas supprimé les défauts trouvés cinq mois auparavant par les soldats du premier contingent à Salisbury Plain.[729]

Le programme pour juillet prévoyait l'achèvement de l'instruction de l'infanterie en exercices de compagnies et de bataillons, et en mousqueterie. L'artillerie devait effectuer l'exercice par batterie, mais trois brigades d'artillerie de campagne n'avaient pas encore leur effectif divisionnaire au complet et il manquait 130 hommes à la colonne de munitions divisionnaire pour compléter son effectif; elle était dépourvue de fourgons à munitions et de voitures et ne possé-

dait que cinquante pour cent de ses chevaux et encore ces chevaux n'étaient pas ferrés, à cause du manque de fers et d'outillage suffisant.

En plus de l'effectif normal des cadres, on employa en qualité d'instructeurs spéciaux cinq officiers ayant servi en France, et dix officiers britanniques furent attachés dans le même but pendant diverses périodes, ainsi que six sergents instructeurs de l'École de gymnastique, pour la culture physique et l'escrime à la baïonnette. Bon nombre de militaires de tous rangs de la 2e division, suivirent des cours d'instruction pendant des périodes variées et sur divers sujets: tactique, artillerie, génie, communications, mousqueterie, grenades et mortiers de tranchées, escrime à la baïonnette, mitrailleuse, pionnier, hygiène, quartier-maître, transport et cuisine. Ces cours étaient généralement donnés dans les écoles militaires britanniques disséminées dans tout le pays pour les besoins d'une armée s'agrandissant rapidement. Des officiers d'état-major et des officiers supérieurs furent envoyés en France par groupes, pour des périodes d'une semaine, afin de gagner de l'expérience pratique par un séjour au front; ils étaient, durant ce temps, attachés aux unités de la 1re division correspondant à leur unité propre.

FINANCES

Lorsque, le 2 août 1914, le Canada fit la première tentative d'offre d'une aide militaire, le message disait en conclusion: "Il a été suggéré que les régiments pourraient s'engager en qualité de troupes impériales pour une période déterminée, le gouvernement canadien acceptant de prendre toutes les mesures financières requises pour subvenir à leur équipement, solde et entretien."[17] Du début à la fin, le Canada a pourvu au payement des soldes, allocations et pensions de toutes ses troupes, au pays et outre-mer; il a également défrayé toutes les dépenses pour l'équipement initial et pour l'entretien au Canada. À l'arrivée du premier contingent en Angleterre, le War Office n'ayant pas perdu cette suggestion

de vue, arrangea un système de comptabilité dans ses différents commandements territoriaux, lui permettant de tenir compte de toute distribution provenant du gouvernement britannique, en habillement, ravitaillements, marchandises et chevaux, aux troupes canadiennes en Angleterre, ainsi que de tous les Canadiens admis dans les hôpitaux.

Les frais de voyage, par contre, ne purent pas être déterminés aussi facilement, ni les mille et une distributions faites aux troupes sur le front, où presque tout, nourriture, habillement, articles des magasins militaires et munitions se trouvaient être distribués par le service britannique intéressé. Pour le logement, que ce fût en casernes, tentes, baraquements ou cantonnements, et pour les articles de casernement et d'hôpitaux, il fut décidé de n'en pas tenir compte.

Les intentions du gouvernement canadien, quant à la limite des obligations que le Dominion accepterait, ne furent pas clairement définies avant le 26 avril 1915; à cette date, le gouverneur général envoyait le câblogramme suivant:

> "Votre dépêche n° 205 du 5 mars, ayant trait aux frais se rapportant au contingent canadien.[730] Le gouvernement canadien désire défrayer le coût total de tout ce qui concerne ses propres contingents."

L'arrangement auquel on arriva par la suite, en 1916, fut que le Canada payerait pour le coût réel des fournitures distribuées en Grande-Bretagne; il payerait au taux de six shillings par tête et par jour, pour couvrir les frais en campagne: rations, fourrage, chauffage, habillement, fournitures de tous genres, munitions de toutes espèces, et remplacement de canons, chevaux, mules, transports mécaniques, camions, armes légères, etc., transport par rail en France et transport par mer entre l'Angleterre et la France pour les hommes et le matériel. Ce chiffre était basé sur le coût moyen (moins solde, allocations et pension) d'un soldat anglais en campagne.

Une obligation identique fut assumée le 27 août 1914, pour la continuation des responsabilités financières du Canada relativement à la solde et aux allocations des matelots et

officiers de marine (R.C.N. et R.C.N.V.R.) et pour les frais d'entretien des navires canadiens de Sa Majesté.[731] Un décret du Conseil séparé (P.C. 1657 du 16-VII-15) étendit ces dispositions à la solde de tout matelot et officier de la Marine royale employé sur les navires canadiens, y compris ceux détachés de l'*Algérine* et du *Shearwater,* et les R.N.V.R. de Terre-Neuve et d'ailleurs se trouvant à bord des navires canadiens de Sa Majesté.[732]

EXPANSION DU C.E.C.

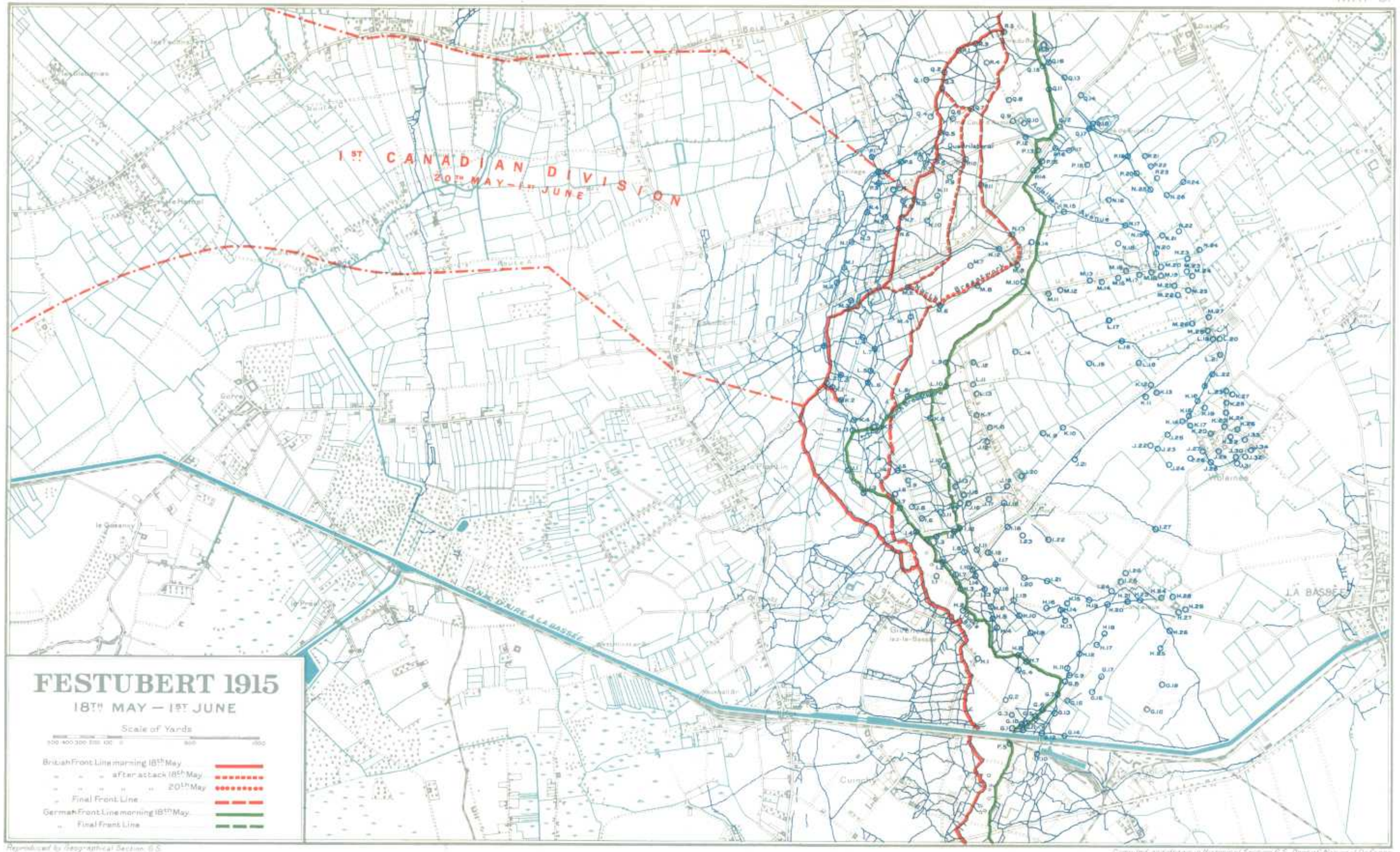
Même avant que l'effectif des bataillons de la deuxième division fût complet, les districts avaient reçu l'autorisation de lever un excédent de bataillons d'infanterie du C.E.C., de sorte que le 13 juin, lorsque le dernier bataillon de la deuxième division partit du Canada, vingt-neuf bataillons additionnels avaient été autorisés progressivement: soit cinq en décembre, quatre en janvier, six en février, quatre en mars, trois en avril, et sept en mai. Le même procédé se continua durant tout l'été; jusqu'à la mi-septembre, vingt-sept autres bataillons furent autorisés: soit quatre en juin, dix en juillet, quatre en août, neuf en septembre. Les cinquante-six nouveaux numéros se suivaient du 33e au 87e et ensuite le 92e. Antérieurement au 8 juillet, l'autorité couvrant l'enrôlement des hommes pour ces unités d'outre-mer, avait été le décret du Conseil passé le 7 novembre 1914 (P.C. 2831); celui-ci avait décidé que le nombre de soldats devant être continuellement sous les armes au Canada serait de trente mille, en plus des garnisons et des gardes.[160] Quinze jours après, le Gouvernement avait décidé d'augmenter le nombre d'hommes à l'instruction jusqu'à cinquante mille; mais cela n'était pas couvert par le décret du Conseil.[161] Le 8 juillet, un décret du Conseil (P.C. 1593) établit un nouveau chiffre sur une base plus large; ce total des forces déjà outre-mer, ajouté à celles déjà levées et à être levées pour outre-mer et pour les garnisons, ainsi que pour les gardes au Canada, ne devait pas dépasser 150,000.[733]

Après la promulgation de cet ordre, quinze des cinquante-six nouveaux bataillons furent autorisés et la contribution des districts militaires fut fixée d'après le chiffre probable des volontaires disponibles. Quand elle fut complétée, la distribution était la suivante:

D.M.	n°	1.	(Ouest de l'Ontario, à l'est de Thunder Bay)	4½
"	"	2.	(Ontario central)	10½
"	"	3.	(Est de l'Ontario et Hull et environs, P.Q.)	$5^5/_6$
"	"	4.	(Ouest du Québec)	$4^1/_3$
"	"	5.	(Est du Québec)	$1^5/_6$
"	"	6.	(Provinces maritimes)	5
"	"	10.	(Manitoba, Saskatchewan et Ontario à l'ouest de Thunder Bay)	11
"	"	11.	(Colombie-Britannique)	6
"	"	13.	(Alberta)	7

L'attribution de la formation de quatre bataillons entre plusieurs districts, explique les chiffres fractionnaires indiqués. Trois compagnies indépendantes d'universités furent également levées et envoyées comme renforts outre-mer.

Tous ces bataillons arrivèrent en Angleterre; six d'entre eux, de deux à trois mois avant le départ de la 2e division canadienne pour la France; certains de ces bataillons envoyèrent de forts détachements outre-mer, – allant même à plus de 150 pour cent de leur effectif, – avant qu'eux-mêmes, ayant rempli leurs rangs, fissent la traversée. Le total envoyé ainsi d'avance se chiffrait par 274 officiers et 17,452 sous-officiers et soldats. Vingt bataillons servirent éventuellement au front ouest, dont six avec la 3e division canadienne, douze avec la 4e division et deux comme bataillons de pionniers. Un bataillon, – le 38e qui joignit la 4e division canadienne, – avait eu l'occasion, rare, d'aller en premier lieu aux Bermudes où il avait relevé le R.C.R. en garnison; ce dernier se rendit en Angleterre le 26 août 1915 pour rallier la 2e division canadienne, mais il fut retenu pour faire partie de la 3e. Des trente-six bataillons restants, cinq devinrent bataillons de réserve en Angleterre et les autres furent morcelés pour former des détachements de renforts. Durant la période comprise



Reproduced by Geographical Section G.S.

Compiled and drawn in Historical Section G.S. Dept of Naval & Military Defence

dans ce volume, un autre bataillon de pionniers, – le 1er bataillon de pionniers canadiens, – fut levé sous ce nom dans l'ouest du Canada en août 1915, arriva en Angleterre en novembre 1915, et servit en France.

La levée des treize régiments de fusiliers montés (Canadian Mounted Rifles), levée décidée depuis le 1er décembre, devait être effectuée en même temps que celle de l'infanterie. Les six premiers régiments, en deux brigades, parvinrent en Angleterre avant la fin de juillet; combinés éventuellement en une brigade d'infanterie de la 3e division canadienne, ils servirent en France.

Le 7e régiment du C.M.R., qui fut morcelé au Canada, remplit les cadres du 2e escadron de cavalerie divisionnaire et deux escadrons formèrent le dépôt du C.M.R. en Angleterre. Les six régiments restants parvinrent en Angleterre par la suite et furent réduits en vue de fournir des renforts.[734]

La levée des unités des autres armes et services s'effectua simultanément. Trois batteries d'artillerie, numérotées 29e, 30e et 31e, furent autorisées en juin, et neuf, – numérotées de 32 à 40, – en août.[735] Un hôpital d'évacuation, le 3e, autorisé le 17 juin, débarqua en Angleterre le 11 juillet. L'Hôpital général n° 4 (University of Toronto) et le n° 5, ainsi que les hôpitaux permanents n° 4 et n° 5 (Queen's University) furent levés et s'embarquèrent pour l'Angleterre, où les hôpitaux canadiens, – y compris six hôpitaux pour convalescents et l'hôpital de la Croix-rouge canadienne "Duchesse de Connaught", dont le personnel était du service de Santé, – furent en état de soigner 5,570 patients. Des unités plus petites comprenaient un dépôt du Génie, un des transmissions, un dépôt d'instruction de l'Intendance royale canadienne, un dépôt des articles médicaux, des sections vétérinaires et des dépôts, un dépôt de remonte et du personnel du Corps postal.

On devait s'attendre que le recrutement, la mobilisation et l'instruction des forces décrites dans les pages précédentes, prissent du temps. Les volontaires ne manquaient pas, surtout après la publication, dans les journaux, de l'histoire de la ré-

sistance de la 1re division canadienne à Ypres, et après que la longue liste des pertes fut connue au pays. L'approvisionnement des armes et de l'équipement, au Canada, annulé en grande partie par la négligence à copier les spécifications et modèles réguliers anglais, – ce qui nécessita leur remplacement avant d'entrer en campagne, – fut également lent, en comparaison des possibilités de manufacture au pays.

Une grande partie du personnel entraîné étant maintenant outre-mer, il y avait pénurie, dans toutes les branches, d'instructeurs possédant les aptitudes requises. De plus, l'opinion que des troupes montées seraient requises et le désir répandu chez les volontaires de faire partie d'une unité qui se rendrait intacte à la ligne de feu, détournait l'attention du pressant besoin de renforts pour les unités se trouvant déjà au front. Le gaspillage de Salisbury Plain, les pertes dans la ligne à Fleurbaix et l'anéantissement de compagnies entières à Ypres avaient, avant la mi-mai, creusé de telles brèches dans les rangs de la 1re division que les renforts instruits en Angleterre étaient insuffisants à les combler. Il arriva ainsi que des unités restèrent engagées dans des opérations actives et dans la guerre de tranchées pendant des mois avant que leurs effectifs fussent complétés et leur propre organisation restaurée.

CHAPITRE XVII

FESTUBERT

4 au 22 mai 1915

Carte n° 14: Les fronts de la 1re division canadienne, 1915

Carte n° 10: Festubert, 1915. Attaque britannique à 16 h. 30, le 18 mai
Carte n° 11: Festubert, 1915. Attaque canadienne à 19 h. 45, le 20 mai
Croquis n° 6: Festubert, 1915. Du 18 mai au 1er juin
(en regard de la page 554)

EN RÉSERVE D'ARMÉE–LE DÉTACHEMENT SEELY–PLAN ET PROGRÈS DE LA BATAILLE–LE TERRAIN–PROGRÈS, LE 16 MAI–RECUL ALLEMAND–LA CARTE –LA 3E B.I.C. PREND PART À L'ATTAQUE DU 18 MAI–LA 1RE DIVISION CANADIENNE ENTRE EN LIGNE–DISPOSITIONS DES ALLEMANDS– LE GROUPE ALDERSON–PLANS ET PRÉPARATIONS–CAPTURE DE L'"ORCHARD"–LA PREMIÈRE ATTAQUE SUR K.5– RENOUVELLEMENT DE L'ATTAQUE SUR K.5–CHANGEMENT DE TACTIQUE ET DE COMMANDEMENTS

EN RÉSERVE D'ARMÉE

Quand la 1re division canadienne fut relevée dans le Saillant d'Ypres, le 4 mai, ses unités épuisées avaient grandement besoin de repos et de renforts; elles devaient aussi renouveler leur équipement. Pendant dix jours, on procéda à la réorganisation dans le secteur au sud de Bailleul; puis le 15 mai, la division, sauf l'artillerie, gagna la zone arrière du 1er corps au nord-ouest de Béthune, entre S.-Floris, Hinges et Busnes,[736, 737] avec Q.G. à ce dernier endroit. Elle y fut gardée en réserve de la Ire armée parce que le général Alderson était plus élevé en grade que le lieutenant-général sir C. C. Monro, commandant du 1er corps, dans lequel la division aurait normalement dû être versée pour continuer l'offensive de la Ire armée au nord du canal de La Bassée: la bataille de Festubert.

Les pertes n'avaient pas été égales dans les douze bataillons: six d'entre eux manquaient d'adjudant, quatre n'avaient

plus de commandant; dans un autre, il ne restait que deux officiers combattants. Les demandes ayant vidé les dépôts de la base, les renforts furent envoyés directement de la division d'instruction canadienne à Shorncliffe. Là, les réserves d'infanterie avaient été augmentées des 23e, 30e et 32e bataillons, C.E.C., arrivés du Canada le 8 mars. En avril et en mai, ces unités envoyèrent en France 2,337 sous-officiers et soldats, sur un total de 2,884. Les renforts d'artillerie furent tirés surtout de la 6e brigade de l'A.C.C., qui, en débarquant en Angleterre le 6 mars, avait été versée dans la brigade de réserve de l'A.C.C.

Une partie des renforts avaient été reçus à Ypres au cours même du combat; le 28 avril, il était arrivé 75 officiers et 1,840 sous-officiers et soldats, mais il manquait encore 5,000 hommes pour compléter l'effectif de la division. Dès le 5 mai, des renforts additionnels d'infanterie, au total de 40 officiers et 2,091 sous-officiers et soldats, avaient été absorbés dans l'effectif.[739] On fit venir des officiers d'Angleterre pour remplir la plupart des vacances, mais il fut accordé trente-cinq brevets d'officier, sans cours préliminaire, à des gradés qui s'étaient particulièrement distingués sur le champ de bataille. Ce fut en mai aussi que les premiers groupes de sous-officiers et soldats furent envoyés aux écoles de cadets en Angleterre et en France pour obtenir leur brevet d'aptitude comme officiers.

Le peu de temps disponible fut entièrement consacré à reconditionner la division pour des opérations futures. Les armes, les équipements et les véhicules manquants devaient être remplacés et il fallait renouveler les uniformes usés. Le service de Santé et le Génie eurent aussi à faire face à des tâches spéciales et inusitées. Le 3e corps décréta que le Génie devait produire une grande quantité de grenades "jam-pot", étant donné la pauvreté de l'approvisionnement; les ordres de division exigeaient que toutes les boîtes vides de confitures fussent recueillies par les unités, nettoyées et renvoyées chaque jour aux compagnies du Génie.[738] Mais la poudre noire,

si essentielle, était rare; aussi, avant que les compagnies du Génie canadien eussent pu commencer à produire, la manufacture de bombes de l'armée, à Béthune, avait augmenté son rendement et de nombreux modèles furent expédiés d'Angleterre en grande quantité. La "Mills" qui, plus tard, devint universelle, avait subi un test en mars, mais elle n'avait pas encore remplacé les modèles de tous genres mis à l'essai.

On fit face au besoin urgent de masques à gaz en distribuant à chaque homme, dans la division, un tampon de chiffon enveloppé dans la gaze, pour le nez et la bouche. Le service de Santé chargé de cet approvisionnement les manufactura avec l'aide de cinquante femmes engagées à cette fin sur les lieux. La distribution, par les ambulances de campagne, fut complétée vers la fin de mai et les unités se procurèrent, sur réquisition, la solution neutralisante pour imprégner les tampons.

LE DÉTACHEMENT SEELY

Le violent combat à Ypres fut la cause directe d'une autre augmentation considérable dans la division, car lord Kitchener demanda au brigadier-général Seely si le personnel des régiments de cavalerie de sa brigade qui était encore à Maresfield, dans le Sussex, consentirait à servir volontairement en France comme troupes à pied. Tous étaient prêts à faire face aux circonstances; aussi, ayant revêtu l'uniforme d'infanterie et confié leurs chevaux à des unités de la Yeomanry anglaise, un détachement de 85 officiers et 1,427 hommes traversa la Manche le 4 mai; ces troupes appartenaient au Q.G. de la brigade, au Royal Canadian Dragoons, au Lord Strathcona's Horse (R.C.) et au 2/King Edward's Horse. Connue sous le nom de Détachement Seely, cette force rejoignit la 1re division canadienne à Merris trois jours plus tard et y resta attachée pendant les dix-huit semaines qui suivirent.

PLAN ET PROGRÈS DE LA BATAILLE

Par suite de l'absence du gros des réserves allemandes sur le front oriental, et dans l'intention d'alléger la pression sur la Russie, le général Joffre, le 24 mars, avait suggéré une reprise de l'offensive alliée pour chasser les Allemands de France.[304]

Au cours des trois premiers mois de l'année, l'exécution du triple plan adopté pour 1915 (attaques en Artois, au-dessus d'Arras sur Douai; en Champagne, de Reims sur Mezières et subséquemment, de Verdun en direction du nord, vers la Woevre) avait fait si peu de progrès qu'on élimina, pour le moment, l'idée d'une attaque sur Verdun. En Champagne, les assauts français si coûteux, commencés le 16 février et abandonnés le 17 mars, avaient occupé les forces allemandes, mais avaient fait gagner si peu de terrain que les renouveler avant récupération n'aurait été qu'une répétition avec les mêmes résultats. En Artois, dans l'offensive combinée prévue pour le 9 mars, les Britanniques attaquèrent seuls à Neuve Chapelle pendant que les Français restaient sur leurs positions.

Le 29 mars, à une conférence à laquelle assistaient lord Kitchener et le général Joffre, les Alliés tombèrent d'accord pour tenter, en coopération, une autre offensive en Artois; elle devait commencer le 1er mai, mais elle fut remise au 9 mai par suite de la pluie. Le 9 avril, sir John French avait fixé l'étendue de la participation britannique à dix divisions et, en dépit de la saignée inattendue faite à ses ressources par les batailles imprévues d'Ypres, il s'efforça d'être prêt au jour dit, avec le contingent promis.

Par conséquent, lorsque la Ire armée française de quatorze divisions d'infanterie attaqua entre la Scarpe et Loos, le 9 mai, dans l'espoir d'enlever la crête de Vimy et d'occuper la plaine de Douai qui s'étendait au delà, une attaque anglaise fut livrée simultanément par la Ire armée (général sir Douglas Haig) à quinze milles plus au nord. Le plan britannique était d'enfoncer la ligne ennemie et de contourner la crête d'Aubers par deux attaques convergentes, à trois et sept mil-

les au nord du canal de La Bassée, respectivement. L'intention première était de s'emparer de Lorgies, Aubers et Fromelles et de gagner la route La Bassée-Lille entre La Bassée et Fournes. Le 1er corps, le Corps hindou et le 4e corps, disposés dans cet ordre, du sud au nord, attaqueraient l'ennemi avec deux divisions chacun et, ayant enfoncé la ligne, procéderaient rapidement en direction du sud-est vers le second objectif situé à sept milles au delà de la ligne de départ et comprenant La Bassée, Bauvin, Fournes ainsi que le centre ferroviaire de Don.

Le dimanche, 9 mai, eut lieu la bataille de la crête d'Aubers; l'attaque de droite, par les Britanniques, en direction de La Bassée, fut poussée sur un front de 2,100 yards par les ire et 2e divisions et les divisions Meerut et Lahore; l'attaque de gauche, secondaire, sur un front de 1,500 yards, par les 7e et 8e divisions, dans le secteur de Fleurbaix, en direction d'Aubers et de Fromelles. La participation britannique, en fait de bombardement d'artillerie, de travail de contre-batterie et de soutien, fut la même que pour la bataille de Neuve Chapelle, sauf qu'on attacha quelques mortiers de tranchée et des canons de montagne aux brigades d'infanterie pour couvrir l'assaut; le bombardement préliminaire visant à ouvrir un passage à travers la position avancée dura quarante minutes; les troupes d'assaut devaient passer par cette brèche, avancer aussi rapidement que possible jusqu'au premier objectif et continuer, sans pause prévue, jusqu'au second objectif.

Les Allemands qui gardaient le front opposé (le *VIIe corps* de la *VIe armée)* étaient au courant des préparatifs des Alliés, mais ils ne connaissaient ni l'heure ni le plan d'attaque. Par un travail ardu, leur système de communication et leurs travaux de défense de campagne avaient été si bien améliorés, avec tout un réseau de fil de fer, et si parfaitement camouflés, que le feu des canons de campagne britanniques fut peu effectif et la garnison des tranchées arrêta, sans renforts, les assauts héroïques et répétés de l'infanterie bri-

tannique. Ce jour-là, quatre des bataillons anglais perdirent plus de cinq cents hommes chacun, et les pertes pour les trois divisions d'assaut s'élevèrent à plus de onze cents hommes, sans avoir gagné un pouce de terrain.[740] Deux divisions allemandes, prélevées d'urgence dans les réserves pour repousser les Britanniques, furent détournées pour faire face aux Français qui, plus heureux, étaient entrés dans Souchez et, après une brillante avance de plus de deux milles dans le secteur du centre, avaient même atteint "La Folie Farm" au sommet de la crête de Vimy, mais qui ne purent s'y maintenir parce que leur réserve était, à ce moment critique, à sept milles en arrière.[741]

Avant le coucher du soleil, le premier jour de la bataille, sir Douglas Haig, se rendant compte qu'il faudrait une concentration de forces beaucoup plus considérable pour enfoncer les lignes allemandes, décida d'abandonner le projet d'attaque au nord et de presser l'assaut contre La Bassée dans le sud. La méthode du bombardement intense de courte durée ayant échoué, il adopta, pour la destruction des ouvrages, le système français consistant en un feu d'artillerie lourde, prolongé et continu, que l'on maintenait de deux à quatre jours. Pour la suite de ces opérations, il abandonna, comme impraticable, l'idée d'avancer rapidement pendant des milles à travers les lignes allemandes et en revint à la méthode française, – et allemande, – d'une exploitation limitée, systématique, par une série d'avances courtes, chronométrées, visant à s'emparer d'une suite prédéterminée d'objectifs bien définis. Pour parer en partie à la perte de l'élément surprise causée par la préparation d'artillerie prolongée, il renonça à l'idée de déclencher l'assaut en plein jour.

La tactique des Britanniques employée jusqu'alors convenait, comme aussi leur armement, pour une guerre d'obstacles contre des tranchées construites à la hâte, avec emplacements de mitrailleuses sans protection et sans réseau de fil de fer; ils auraient néanmoins pu réussir s'ils avaient eu à leur disposition beaucoup d'artillerie moyenne et lourde

avec les munitions nécessaires. Les chefs et l'état-major finissaient par comprendre enfin, après l'expérience coûteuse des deux derniers mois, qu'il ne s'agissait pas de guerre d'obstacles mais plutôt d'un semi-siège. Les directives générales, – emploi des unités prises au hasard, limites de secteurs indéfinies et objectifs très espacés, – ne convenaient plus là où le coup initial devait percer des travaux de défense en quelque sorte comparables, au point de vue tactique, aux fortifications permanentes.

Ces changements dans le plan et dans la manière de procéder entraînaient un rajustement des divisions comme aussi un rajustement des idées. Il devait s'écouler plusieurs jours avant de pouvoir reprendre les opérations. Pendant ce temps, les généraux Joffre et Foch faisaient de fortes représentations à sir John French, parce que la participation britannique, dans l'action conjointe, était loin de répondre à ce qu'ils en attendaient. Sir John French, embarrassé par leurs reproches, bouleversé par l'insuffisance de munitions et désappointé dans son attente des nouvelles divisions qu'on devait lui envoyer d'Angleterre, ne pouvait utiliser que les forces à sa disposition. Les divisions de la nouvelle armée, retenues en Angleterre, soit disant pour faire face à une invasion possible par les divisions allemandes victorieuses dégagées de Russie, étaient, en fait, non seulement à court des munitions qu'elles devaient emporter en campagne, mais, dans bien des cas, elles manquaient aussi d'artillerie et parfois même de fusils.

Après que les différentes façons de voir eurent été discutées entre les chefs alliés, y inclus une proposition des Français, que le front d'attaque des Britanniques serait transféré au sud du canal de La Bassée, on convint de s'en tenir au plan de sir Douglas Haig, mais que la 58e division française, à la droite des Britanniques, immédiatement au sud du canal, serait relevée par la 1re division canadienne. Ce point dut être changé: les Français insistaient pour que leur artillerie fût relevée, mais l'artillerie canadienne était encore en action à Ploegsteert et à Ypres, si bien que, au lieu des Canadiens, on

envoya la 1re division (britannique). Pour les opérations qui suivirent, cette division et la 47e (London), réunies pour former un corps temporaire faisant partie de la Ire armée et désigné sous le nom de "Barter's Force", devaient occuper la ligne de Loos à Festubert. Vers le nord, jusque près de la route Estaires-La Bassée, le 1er corps, composé maintenant des 2e et 7e divisions, toutes deux en ligne, la dernière sur la droite, attaquerait le 13 mai, en direction du sud, sur un front de trois milles. Plus au nord encore, le Corps hindou constituerait un flanc, au fur et à mesure que l'attaque progresserait, et le 4e corps continuerait à tenir la ligne jusqu'à la limite de la Ire armée à Bois Grenier. La 1re division canadienne était en réserve d'armée dans le secteur de Busnes et sir John French gardait le Corps de cavalerie hindou avec la 51e division (Highland) nouvellement constituée, en réserve du Q.G.

Les préparatifs d'artillerie qui devaient d'abord durer trente-six heures se continuèrent pendant soixante heures. Le premier objectif du 1er corps représentait un mille du front allemand plus les lignes de soutien en face de la 2e division; il devait être pris d'assaut à minuit, dans la nuit du 15 au 16 mai. La division Meerut couvrirait la gauche. Au point du jour, la 7e division entrerait en action en attaquant sur un front d'un demi-mille au Village hindou, pendant que la 2e division reprendrait son avance vers le deuxième objectif: la rue Quinque, depuis la ferme Cour d'Avoué jusqu'à La Tourelle inclusivement, soit environ 1,500 yards à partir de la ligne originale britannique. Le troisième objectif était le coude de la rue d'Ouvert et de la rue du Marais; le quatrième englobait Chapelle S.-Roch, Violaines et Beau Puits et constituait une pénétration de deux milles sur un front de trois milles, enfonçant un coin dans la position allemande.[742]

LE TERRAIN

Les deux caractéristiques principales du champ de bataille de Festubert, – nom qui servit à distinguer cette reprise de l'offensive britannique, – étaient l'absence de relief et

l'humidité. À un mille environ, derrière la ligne allemande, la crête d'Aubers se prolonge en direction nord-est de La Bassée, sa plus haute élévation, à quatre milles à l'ouest de Lille, et est de quatre-vingt-dix pieds au-dessus du terrain environnant. Mais les lignes avancées ennemies constituaient, sur un espace de huit milles au nord du canal de La Bassée, tout un méandre à travers une plaine d'alluvion, drainée par la Lawe, la Loisne et la Layes, ruisseaux tributaires de la Lys, qu'ils rejoignent paresseusement vers le nord; le bassin sud de la Lys, derrière les positions anglaises, ne montre aucun relief de plus de trente pieds. Ces ruisseaux sont alimentés par des fossés qui varient sans raison apparente, allant de simples rigoles marquées par des recoupes de saule, à des grands canaux de quinze pieds de largeur et de cinq pieds de profondeur; il en résulte un système de drainage qui s'étend en un réseau rhomboïdal irrégulier, à mailles serrées ou larges, suivant que les générations successives ont récupéré de nouveaux terrains dans le marais primitif ou amélioré le drainage des champs déjà établis.

Les habitants, fermiers pour la plupart, vivent dans des villages épars, échelonnés le long des routes surélevées. Parmi celles-ci, la rue de l'Épinette se prolongeait vers le nord, derrière les lignes anglaises, à travers Windy Corner, le Plantin et Festubert, pour rejoindre la rue du Bois à angle droit, à un mille et demi au sud-ouest de Richebourg l'Avoué, autre village allongé, près de l'intersection de la route Estaires-La Bassée. Les autres artères dans le secteur étaient le chemin de halage le long du côté nord du canal de La Bassée, équivalant à une route de deuxième classe; une route s'embranchant à Windy Corner et allant à Givenchy; une autre encore se dirigeant également vers l'est et passant par Gorre, Tuning-fork et Festubert pour prendre alors la direction du nord et appelée la rue Quinque. Pour diminuer la congestion, l'infanterie et le transport léger utilisaient les routes fermières; il y avait aussi deux chemins auxiliaires passant à travers champs pour se rendre dans le secteur avancé: la route A et la route B situées

entre Tuning-fork et la rue du Bois.

PROGRÈS, LE 16 MAI

L'attaque de minuit par la 2e division réussit sur la droite, où la 6e brigade d'infanterie traversa un fossé sur des passerelles démontables et tomba soudainement sur la première ligne allemande qu'elle réduisit au silence. Sur la gauche, l'attaque échoua: la première ligne du Corps hindou voisin avait reçu l'ordre de tirer quatre rafales d'un feu de mousqueterie et de mitrailleuses pendant cinq minutes, à intervalles, entre 20 h. 45 et 22 h. 35, mais les Allemands, bien loin d'avoir leur attention détournée par cette démonstration, comme on l'avait espéré, étaient sur le qui-vive et attendaient avec des projecteurs, des fusées, des fusils, des bombes et des mitrailleuses. Un bataillon anglais perdit 19 officiers et 630 sous-officiers et soldats.

Au front de la 7e division, le barrage de l'artillerie de campagne fut maintenu sur la tranchée de première ligne allemande jusqu'à ce que l'infanterie, prête à bondir dans le No Man's Land se lançât à l'assaut à 3 h. 15. Quatre pièces de 13 livres et deux de 18 livres, en batterie dans les premières lignes britanniques, lancèrent des obus brisants sur le parapet allemand durant la dernière demi-heure du bombardement. La brigade de droite nettoya la première ligne allemande et s'empara de North Breastwork (M.5–M.8), son dernier objectif pour la journée. Mais la brigade de gauche, s'étant trop hâtée, tomba dans son propre barrage. Toutefois, l'assaut sur la droite enleva la première ligne allemande et le 2/Scots Guards poursuivit sa marche en avant pour atteindre la route adjacente à l'Orchard entre la rue Quinque et la rue du Marais. Là, ils tombèrent eux aussi sous le feu de leur propre artillerie. Les Allemands contre-attaquèrent sur la droite et prirent tout le secteur sous le feu d'enfilade de leurs pièces postées au "Quadrilateral" (P. 10), labyrinthe d'ouvrages de campagne dans le secteur non attaqué, au sud-ouest de la ferme Cour d'Avoué, à la ligne de séparation entre les 2e et

7e divisions. Les tentatives faites à 10 heures et à 14 h. 30 n'améliorèrent guère la position: les deux divisions n'arrivèrent pas à effectuer la jonction de leurs flancs intérieurs et la plupart des gains sur la droite durent être abandonnés.

RECUL ALLEMAND

Durant la nuit du 16 au 17 mai, les Allemands, dans le but d'améliorer leur position, entamèrent un repli systématique de cinq à huit cents yards, sur un front de trois mille yards, entre la ferme du Bois et le parapet sud (K.3–L.10), sur une nouvelle ligne plus favorable et présentant un meilleur champ de tir. Ce mouvement fut remarqué par les Britanniques qui, cependant, se méprirent en considérant ce mouvement comme un signe de faiblesse de l'ennemi. Peu après minuit, sir Douglas Haig ordonna à la division canadienne de gagner des positions de ralliement plus près de la ligne; une brigade d'infanterie se porterait à le Touret à 8 heures et les deux autres, à Locon et le Cornet Malo une heure plus tard.[743] Le 1er corps, également à 11 h. 30, le 17, ordonna aux divisions en ligne de foncer en avant vers La Bassée: la 7e division devait avancer vers la rue d'Ouvert – Chapelle S.-Roch – Canteleux, et la 2e division vers la rue du Marais et Violaines.[744]

LA CARTE

L'inexactitude des caractéristiques topographiques de la région sur les cartes au 1/10000 et 1/5000, utilisées à Festubert et plus tard à Givenchy, réduisit à néant les efforts les plus valeureux des troupes combattantes. Sur ces cartes, le quadrillage britannique régulier de 500 yards donnait l'impression de l'exactitude; cependant les discordances quant aux localités avaient pour effet de fausser et de déplacer les carrés du quadrillage, si bien que la déformation combinée des originaux allait parfois jusqu'à 450 yards; l'erreur au point K.3 était de trois cents yards et à l'Orchard, de qua-

tre cents yards. La méthode adoptée, de désigner les intersections de tranchées et autres points caractéristiques par lettres et numéros, au lieu de coordonnées, épargnait du temps et aidait jusqu'à un certain point à l'identification. Cependant, l'avantage était annulé par l'usage du même signe pour indiquer une haie, un fossé ou un chemin de terre. Et comme si la fausse interprétation et l'ambiguïté ne suffisaient pas, la carte, par le caprice d'une personne qui aurait dû être mieux au courant, avait été imprimée à l'envers; elle devait être lue le nord en bas, ce qui plaçait automatiquement l'est à gauche, renversait la lecture des coordonnées et détruisait les possibilités de mémorisation et d'orientation correcte.

Afin d'essayer de rectifier les points de repère, de petits secteurs furent redessinés d'après des photographies aériennes médiocres que l'on pouvait alors se procurer, et des copies de ces dessins furent distribuées pour être collées sur les cartes originales; mais les marges ne pouvant s'ajuster, les mêmes traits caractéristiques se montraient en double et la confusion en était augmentée. Longtemps après, il fut possible, après que la photographie aérienne eut fait bien des progrès, de redessiner en entier cette section du pays et de produire des cartes d'une précision convenable à leur échelle. Pour les opérations de 1915, les difficultés techniques et tactiques, tout autant que les pertes éprouvées, furent péniblement accrues par cette monstruosité cartographique incroyable, inexacte autant que fallacieuse.

Ce fut dans ces moments critiques, où la confusion en topographie n'était égalée que par la confusion dans la tactique et la confusion des troupes, que les commandants canadiens durent entrer dans la bataille, pourvus ou dépourvus de ces cartes.

LA 3E B.I.C. PREND PART À L'ATTAQUE DU 18 MAI

Le 17, à 10 h. 35, la 3e brigade d'infanterie canadienne, après rassemblement à le Touret, avait été placée à la disposition du 1er corps où elle vint d'abord en réserve de corps,[745]

et fut désignée ensuite comme réserve divisionnaire à la 7e division (britannique) (major-général H. de la P. Gough). Il avait plu par intervalles durant la journée et la ligne n'avait pu être avancée de façon appréciable, bien qu'on eût capturé 350 prisonniers.[746] On reçut l'ordre de se maintenir solidement sur le terrain gagné et de déclencher une attaque bien préparée le lendemain à 9 heures.[747] Le 18, à 8 h. 15, par suite d'un retard dans le bombardement, retard causé par un brouillard matinal épais, on décida que l'infanterie attendrait de nouveaux ordres pour attaquer, mais que des patrouilles seraient envoyées en avant pour gagner du terrain, si possible. À 12 h. 30, en prévision de l'attaque, la Ire armée ordonna au 1er corps d'envoyer la 3e B.I.C. dans les tranchées de rassemblement près du Village hindou, à 1,200 yards en arrière du front d'attaque, et à 15 h. 30, ordonna l'assaut de l'infanterie pour 16 h. 30, après un bombardement de deux heures sans arrêt, d'ailleurs déjà commencé.

D'après le plan, le 1er corps devait emporter la rue Quinque, la ferme Cour d'Avoué et les maisons dans la zone P.14-15-16, Q.11 et Q.12, et le Corps hindou prendrait la ferme du Bois et la tranchée flanquant Q.15 et Q. 16, ainsi que, subséquemment, la tranchée Q.16-Q.14. Sur le front du 1er corps, la 7e division, sur la droite, avait comme objectif la ligne de la rue Quinque, de M. 3 à la bifurcation à 600 yards au N.O. de l'Orchard; la 2e division, sur la gauche prendrait la ligne rue Quinque-ferme Cour d'Avoué.[748]

L'assaut était fixé à 16 h. 30; il devait être mené par la 4e brigade de la Garde, sur le front de la 2e division, et par la 3e brigade d'infanterie canadienne, sur le front de la 7e division.[749, 750] Le 2e Grenadiers et le 1er Irish Guards (4e brigade de la Garde), étaient déjà en marche quand les 14e et 16e bataillons canadiens partirent de leur point de rassemblement à l'ouest du Village hindou[751] et, au moment où ces derniers avait pris leurs positions de départ dans la vieille ligne anglaise au sud-est de ce village, on apprenait que l'avance était arrêtée par le feu des mitrailleuses embusquées

dans la ferme Cour d'Avoué et dans les tranchées se trouvant à droite et à gauche de celle-ci.

Le temps manquait pour des reconnaissances méthodiques, mais le brig.-général Turner avait tenu une conférence à 9 h. 15 le 17, avec les commandants de bataillons; on y avait discuté et établi un plan provisoire pour la 3e B.I.C. L'assaut devait être donné sur la gauche par le 14e bataillon (lieut.-col. F. S. Meighen) et, sur la droite, par le 16e bataillon (lieut.-col. R. G. E. Leckie). Deux compagnies du 14e bataillon, sous les ordres du lieut.-colonel W. W. Burland, attaqueraient vers l'est sur la droite du 2e Grenadier Guards. Une compagnie du 16e bataillon prenant sa direction sur le boyau de communication allemand allant à l'"Orchard" attaquerait sur la droite du 14e pour se rendre maître des maisons à M.9, pendant qu'une autre compagnie du 16e ferait un détour par le village de Festubert et avancerait du sud-ouest pour occuper North Breastwork (M.5-M.9). Les deux attaques étaient conjuguées pour converger sur l'objectif à 17 h.

À peine les trois compagnies avaient-elles commencé leur attaque de front, que les mitrailleuses allemandes, dans leur nouvelle ligne qui n'avait pas été repérée, ouvrirent le feu; dès le début, l'avance fut difficile: elle devait se faire à travers des champs marécageux, parsemés de trous d'obus remplis d'eau, entrecoupés de fossés imprévus qui étaient parfois trop larges pour les enjamber et trop profonds pour passer à gué. La formation qui avait été adoptée par les deux compagnies d'attaque du 14e, – la cie A commandée par le major A. C. Shaw, la cie B par le capitaine G. V. Curry, – était en quatre vagues, à une distance de 50 yards, avec écart de cinq pas entre les files, suivant les instructions du commandant de la division. Au début, la ligne avança rapidement sans grandes pertes. Bientôt cependant, la formation fut brisée par des fossés qui ne pouvaient être traversés qu'à certains endroits; le feu des mitrailleuses la fit incliner vers le sud; l'artillerie allemande se mit de la partie et après une avance de cinq cents yards, tout mouvement concerté

s'arrêta. Mais le major Shaw, blessé à la tête au début de l'action persista à avancer en reconnaissance, accompagné du soldat A. S. M. Craig; ils furent de nouveau touchés tous deux, l'officier mortellement cette fois; le soldat, qui avait un bras cassé et un poumon perforé, fut probablement considéré comme mort par une patrouille allemande, près de leur nouvelle ligne, mais il parvint à retourner un peu plus tard à son unité et fit un rapport très clair à son colonel.

La compagnie de droite dans l'attaque frontale, la compagnie B du 16e (major W. Rae), maintint sa direction sur le boyau de communication et, ayant atteint l'intersection de la rue Quinque, se déploya des deux côtés. Parmi eux étaient mêlés des hommes de la droite du 14e, dont la gauche était en liaison avec le 2e Grenadier Guards, à quelque trois cents yards au nord. La compagnie D du 16e (capitaine V. J. Hastings), détachée pour l'attaque de flanc, recula de mille yards, puis marcha vers le sud en passant par Festubert et, de là, tourna à l'est, – deux milles au pas redoublé avec sac au dos. Comme ils entraient dans l'ancienne ligne de front allemande près de son intersection avec la rue Quinque, une série de salves d'artillerie ennemie, tirée au milieu de la compagnie, mit la moitié de l'effectif hors de combat. Le restant se faufila en avant, à travers un fouillis de tranchées et de fossés, pour trouver le 2/Wilts occupant le côté ouest de North Breastwork, à M.5. et la droite de la compagnie B de leur propre bataillon à environ deux cents yards au nord. À ce moment, l'attaque avait perdu tout élan, les pertes avaient été lourdes et il n'y avait ni artillerie ni mitrailleuses de soutien disponibles pour contrebattre le feu de l'ennemi; les commandants en ligne, le lieutenant-colonel Burland, le major Rae et le capitaine Hastings décidèrent par conséquent, après s'être consultés, de suivre les intentions du commandant de division,[752] c'est-à-dire d'établir une ligne continue entre le 2/Wilts et les Guards. Les quatre compagnies commencèrent à creuser sous une pluie battante.[753] La nouvelle des conditions existantes ne parvint évidemment au Q.G. de la 7e divi-

sion qu'après 19 heures, car c'est à cette heure que l'ordre fut envoyé à la 3e B.I.C. de pousser une compagnie autour de la droite de la brigade de la Garde et d'attaquer, du sud, "Cour d'Avoine", fausse interprétation de "Cour d'Avoué" copiée de la carte lue à l'envers.[754] Étant donné qu'il aurait fallu avancer une compagnie à travers un espace de trois cents yards à découvert, exposée tout le long du trajet à un feu d'enfilade par l'ennemi retranché à 250 yards de là, le mouvement n'aurait probablement pas été tenté, même si cet ordre n'avait pas été annulé par un autre de la 7e division arrivant au même moment.[755] Un ordre subséquent laissa au brig.-général Turner le soin des dispositions à prendre dans la zone avancée, et celui-ci confirma la décision prise par ses officiers régimentaires.[756] Partout ailleurs, la ligne resta inchangée en substance: l'attaque des Guards sur la ferme Cour d'Avoué n'avait pas été renouvelée[757], – leurs deux bataillons assaillants avaient perdu plus de 500 hommes, – et le Corps hindou n'avait pu se rendre maître de la ferme du Bois.[758]

Immédiatement avant l'aube du 19, les compagnies B et D du 16e bataillon furent relevées par les cies A et C et les deux compagnies du 14e furent retirées, leur secteur étant couvert par une extension des fronts du 16e bataillon vers le nord et du 2e Grenadier Guards vers le sud.

LA 1RE DIVISION CANADIENNE ENTRE EN LIGNE

Sir Douglas Haig avait décidé que, après la fin de l'opération précitée, la relève des 2e et 7e divisions britanniques, moins l'artillerie, par la 51e division (Highland) et la 1re division canadienne, commencerait dans la soirée du 18 pour se terminer à 6 heures le 20 mai[759, 760, 761]. Le 1er corps devait organiser la relève de la 2e division par la 51e et retenir le commandement de la 7e qui passait dans la réserve de l'armée. Les changements furent compliqués par l'ordre de continuer en même temps les hostilités afin de harasser l'ennemi sans répit et d'affaiblir sa résistance.

La 3e B.I.C., déjà en ligne sous les ordres de la 7e divi-

sion, avait, suivant les directives du major-général Gough, ordonné deux entreprises hardies qui devaient se déclencher le 19 à 22 heures: une compagnie du 16e bataillon capturerait l'Orchard à M.9–N.13, et une compagnie du 15e avec 10 grenadiers prendrait la ferme à L.12. L'intention était que la 4e brigade de la Garde (2e div.) capturât, durant la même nuit, un groupe de maisons (P.13 et P.14), sur le front adjacent. Le 1er corps chargea les 2e et 7e divisions de tracer un plan en vue de coordonner ce mouvement avec les opérations de la 3e brigade canadienne. Mais ces opérations, retardées jusqu'après minuit le 19/20 à cause de la relève de la 6e brigade (2e division), furent abandonnées par la suite et on leur substitua des reconnaissances qui confirmèrent que l'ennemi occupait fortement sa nouvelle ligne. Cependant, une patrouille du 16e bataillon surprit un poste ennemi dans une maison en ruines au sud de la rue Quinque, à deux cents yards à l'ouest de l'angle ouest de l'"Orchard". On monta deux mitrailleuses Colt à cet endroit.[762]

Pendant ce temps, la 2e B.I.C. relevait la 21e brigade d'infanterie (7e division),[763] ainsi que les trois compagnies avoisinantes au sud, prêtées par la 47e division (London). De sorte que le 19 à 23 heures le front était tenu par le 10e bataillon, avec les compagnies A, B et C en ligne de K.2 à L.1 passant par M.3 et M.5. Vers le nord, la ligne de la 3e B.I.C., également sous les ordres de la 7e division, était tenue par les compagnies A et C du 16e bataillon, en contact avec le 3e Coldstream de la 4e brigade de la Garde, dans la maison entre M.7 et N.10; de là, la ligne britannique continuait, en partie à découvert, et en partie dans de vieilles tranchées, par P.11, P.10, Q.7 et R.5, à travers la plaine et à une distance d'environ cinq cents yards de la nouvelle ligne allemande. Dans la zone avancée, entre les anciennes tranchées britanniques et la ligne allemande, gisaient les cadavres de nombreux soldats tués durant les dix jours de bataille. Dans le No Man's Land il y avait aussi nombre de blessés; certains d'entre eux ne furent découverts qu'après être restés pendant une semaine

à l'abandon.

La réserve de division fut constituée par la 1re B.I.C. avec quartier général à Le Hamel; les quatre bataillons furent cantonnés autant que possible dans les fermes le long de la rue du Bois, entre ce hameau et le Touret.

DISPOSITIONS DES ALLEMANDS

Afin de s'opposer aux attaques britanniques entre le 9 et le 17, le commandement allemand avait poussé, dans la ligne de front du *VIIe corps,* un grand nombre de régiments, bataillons et compagnies séparés, puisés à des sources aussi éloignées que Ypres. Pendant la nuit du 17 au 18 un régiment bavarois mixte, avec trois bataillons de troupes fraîches, avait été envoyé sur le front attaqué, de sorte que la ligne de la ferme du Bois à la rue d'Ouvert était tenue par environ sept bataillons, doublant presque la densité de cette partie du front lors du début de la bataille le 9. Ces troupes étaient sous les ordres de la *14e division* à qui avait été confiée la ligne, de la ferme du Bois jusqu'au-dessous du canal de La Bassée, depuis le commencement de la bataille. Le recul sur leur nouvelle ligne leur fournit l'occasion d'une relève, et la *2e division de réserve de la Garde,* arrivée d'Alsace à Douai le 14, effectua, le 20, la relève des *13e et 14e divisions,* de la Tourelle à K.5 exclusivement. Ce soir-là, le *55e régiment d'infanterie de réserve* occupa le front de la ferme Cour d'Avoué à l'"Orchard", et subséquemment, le *77e régiment d'infanterie de réserve* remplaça le régiment bavarois mixte dans la ligne voisine comprenant la rue d'Ouvert, y compris le "point d'appui du sud". Le *91e régiment d'infanterie de réserve,* appartenant également à la *2e division de réserve de la Garde,* mais attaché à la *14e,* fut détaché le 21, à l'appui du *56e régiment d'infanterie* sur le front de K.5 jusqu'en face de Chapelle Saint-Roch; il fut employé au creusage de tranchées, à la consolidation de la ligne et aux contre-attaques. Ce fut ainsi que les opérations subséquentes de la Ire armée britannique furent menées contre des troupes fraîches.

LE "GROUPE ALDERSON"

Pendant que s'effectuaient les relèves de divisions et de brigades britanniques, la Ire armée promulgua un ordre, le 19 mai à 13 heures, constituant le "Groupe Alderson", corps temporaire sans état-major. Il était formé de la 1re division canadienne, de la 51e division (Highland), et d'une partie de l'artillerie des 2e et 7e divisions. Le général Alderson devait succéder au général Monro (1er corps) dans le commandement des opérations actives sur le front entre K.4 et R.4 à partir de 9 heures le 20 mai.[764] On attribua à ce corps un groupe disparate d'artillerie déjà en action au front, en tout trente-neuf batteries, dont neuf de la 2e division d'artillerie, 8 de la 7e et le reste en détachements, y compris 8 batteries d'artillerie à cheval, et neuf batteries françaises (75 mm).[765] L'artillerie divisionnaire de la 51e division (Highland) et de la 1re division canadienne, détachée également, venant du nord, était déjà en route vers Locon et Hinges.[766] Comme soutien d'artillerie lourde, la division canadienne aurait trois batteries d'obusiers de 6 pouces de la 7e brigade A.R.S. Quant à la division Highland, on lui attacha la 1re batterie lourde canadienne (60 livres) et la 12e brigade A.R.S. (8 obusiers de 6 pouces) ainsi que le groupe n° 3 d'artillerie française avec onze canons de campagne de 75 mm. Ces batteries reçurent l'ordre de ne pas tirer, sauf en cas d'attaque, entre 20 heures et minuit le 19, à cause des relèves d'infanterie. Après cette heure, elles devaient ouvrir le feu pour disperser les corvées de travail ennemies. Toute l'artillerie du Groupe Alderson fut placée sous les ordres du brigadier-général J. F. N. Birch, C.A.R., 7e division. Le brigadier-général (A.R.) du 1er Corps et le C.A.R. de la 2e division furent également mis à la disposition du général Alderson.

Le général Alderson fut, en plus de son groupe, investi du commandement de la 1re division canadienne. Le colonel Romer (G.S.O. (1) de la 1re division canadienne) agit en qualité de chef d'état-major du Groupe Alderson, et le lieutenant-colonel Gordon-Hall assuma temporairement la fonction

d'officier d'état-major de première classe de la division. L'administration des divisions canadienne et Highland était confiée au Corps hindou.

PLANS ET PRÉPARATIFS

Le rôle assigné au Groupe Alderson par la Ire armée, le 19 mai, était de se rendre maître de L.11-12 et M.9 ainsi que du groupe de maisons P.13-14-15-16, pendant que le Corps hindou s'emparerait de Q.15 et 16 et R.8 (ferme du Bois). L'opération devait se terminer le 22 mai au matin, ce qui voulait dire que le Groupe Alderson devait avancer de 500 à 700 yards sur un front de 3,000 yards dans les 48 heures après avoir pris charge d'un secteur inconnu.[767]

Le général Alderson assuma le commandement actif des opérations sur le front de K.4 à R.4 à 9 heures le 20. Son ordre d'opérations lancé à 11 h. 30, prévoyait l'attaque par les deux brigades canadiennes qui étaient en ligne, la 3e brigade le 20 à 21 heures et la 2e à 6 heures le 21; cet ordre indiquait également que la 2e division (censée être sous son commandement jusqu'à la fin de la relève par la 51e) attaquerait aussi à l'heure fixée pour le premier assaut.[768]

Les commandants des brigades d'infanterie canadiennes (le brigadier-général A. W. Currie, 2e B.I.C., et le brigadier-général R. E. W. Turner, 3e B.I.C.) tinrent une conférence à 11 h. 30 à Le Hamel avec les deux commandants de l'A.R. (le brigadier-général J.F.N. Birch et le brigadier-général H.E. Burstall) et les plans furent discutés. Mais l'ordre n'avait pas atteint la 2e division, qui en eut les premières nouvelles par le général commandant l'artillerie du 1er corps, et qui, là-dessus, envoya un officier d'état-major au quartier général du général Alderson.

Le brigadier-général d'état-major de la Ire armée (le brigadier-général R. Butler) s'y trouvait à ce moment et il fut décidé que la 2e division n'attaquerait pas, mais continuerait la relève: en conséquence, on envoya un modificatif important par fil à 13 h. 05:

"L'attaque par la 3e brigade d'infanterie est annulée." Ce qui réduisait l'opération à une attaque le 21 à 6 heures "par des grenadiers et un groupe important de baïonnettes, d'une compagnie environ", de la 2e B.I.C., "pour s'emparer de K.5". Cependant, l'affaire changea complètement d'aspect à l'émission d'un autre ordre d'opérations à 15 heures, après que sir Douglas Haig eut discuté la situation avec le général Alderson. Suivant le nouveau plan, la 2e B.I.C. capturerait le point d'appui K.5 (jonction de l'ancienne et de la nouvelle ligne allemande) et simultanément, mais en deux attaques séparées, la 3e B.I.C. prendrait la nouvelle ligne L.9–M.10 et s'emparerait de 1'"Orchard" et des bâtiments à M.9 et M.10. Les trois assauts seraient déclenchés le 20 à 19 h. 45.[769] Il n'y aurait pas d'attaque sur le front de la 2e division et la relève de la 4e brigade de la Garde, par la 153e brigade (51e division), serait retardée jusqu'à ce qu'on fût bien au courant de la situation causée par l'attaque des Canadiens; par contre, le Corps hindou entrerait en action en vue de la prise de la ferme du Bois.

L'artillerie d'armée devait participer à l'opération tout le long du front.[770] Pour préparer la voie aux deux compagnies du 10e bataillon, maintenant désignées pour capturer K.5, les deux obusiers de 9.2 ("Mothers") tireraient cinquante obus entre 18 h. et 19 h. et tireraient ensuite sur L.8.[771] L'artillerie de campagne et l'artillerie lourde bombarderaient les positions ennemies de 16 heures à 19 h. 45; à la fin de ce bombardement, l'attaque de front serait effectuée par les 15e et 16e bataillons, appuyés par le 13e prêt à occuper et à consolider les positions conquises. Le 14e bataillon serait en réserve de brigade.

Relativement au 15e bataillon (lieutenant-colonel W. R. Marshall), le capitaine G. Musgrove chargé de diriger l'opération, attaquerait avec deux compagnies, la cie D (capitaine W. P. Malone) sur la droite et la cie B (capitaine R. S. Smith) sur la gauche. La position de départ serait la ligne oblique de parapets en M.3–M.5–M.6; leur objectif, le para-

pet en M.6–M.8, et les tranchées et bâtisses dans le coude de la rue d'Ouvert désignées par L.11, L.12. Au 16e bataillon (lieutenant-colonel R. G. E. Leckie), le capitaine W. Rae chargé de diriger l'opération, attaquerait sur la droite avec deux compagnies également, la compagnie A (major C. W. Peck) pour s'emparer de la maison à M .10 par une attaque de flanc du nord-ouest, et la compagnie C (capitaine F. Morison) pour prendre l'"Orchard" en avançant vers l'est. Les deux mitrailleuses Colt devaient appuyer l'assaut.

Avant l'attaque, le lieutenant-colonel Marshall procéda à la reconnaissance du terrain que devaient traverser ses compagnies et s'aperçut que de hauts barbelés protégeant la position allemande, n'avaient pas été cisaillés. Il signala la chose au brigadier-général Turner qui, s'adressant en personne à l'état-major divisionnaire, déclara que dans ces circonstances l'attaque ne pouvait pas réussir. Mais on ne put modifier les ordres.

CAPTURE DE L'"ORCHARD"

Il faisait encore grand jour à 7 h. 45, quand les quatre compagnies désignées pour l'attaque de front se mirent en mouvement. Elles étaient en pleine vue de l'ennemi et les balles de mitrailleuses tombaient comme la grêle tout le long du terrain à découvert. Les vagues d'assaut s'avançaient par bonds très courts; mais l'artillerie allemande se mit également de la partie et bientôt les deux mitrailleuses du 16e se trouvaient hors de service. Les rangs s'éclaircissaient après chaque bond, si bien que l'aile droite de l'attaque s'arrêta à une centaine de yards de la tranchée allemande. À l'aile gauche, là où l'"Orchard" et les parapets en M.8 donnaient quelque couvert à l'avance, les compagnies du 16e bataillon entrèrent vivement dans l'"Orchard" et le traversèrent pour se retrancher derrière une haie à quelque cinquante yards de la ligne ennemie. L'attaque de flanc qui devait prendre M.10 se trouva en face d'une maison fortifiée d'un nid de mitrailleuses et protégée par des barbelés. L'attaque fut vivement me-

née à découvert par deux pelotons qui, ayant subi de lourdes pertes, durent abandonner la partie.

Comme la nuit tombait, on organisa une ligne le long de la tranchée M.6–M.8, jusqu'aux maisons à M.9, et autour de l'Orchard jusqu'à N.13. Afin de découvrir l'arrière de l'aile gauche, une section de sapeurs du Génie, aidée d'un détachement de cinquante hommes du 3e bataillon, monta une barricade de sacs de terre au travers de la rue Quinque, à la jonction de la route venant de l'Orchard. La compagnie de soutien du 15e bataillon se porta en avant pour renforcer la ligne sur la droite et le 13e bataillon releva durant la nuit les deux compagnies du 16e sur la gauche. Les pertes subies par les quatre compagnies assaillantes s'élevaient à 250.[772]

LA PREMIÈRE ATTAQUE SUR K.5

Les deux compagnies du 10e bataillon (major P. A. Guthrie), désignées pour l'attaque sur K. 5, étaient la compagnie A, commandée par le major E. J. Ashton, à laquelle on avait attaché la compagnie de grenadiers de la brigade, et la compagnie B, qui agissait en appui direct sous les ordres du capitaine A. Day. L'objectif était la prise de la redoute à la jonction des tranchées marquées sur la carte comme étant K.5, mais n'ayant pas été identifiée sur le terrain, puis l'avance à la grenade vers J.1 et L.8.[772a]

Le brig.-général Currie, après avoir reconnu la position au début de l'après-midi, considéra qu'il serait bon d'avoir plus de temps pour la préparation et pour une reconnaissance plus minutieuse: la tranchée endommagée entre K.1 et K.4, la seule permettant l'approche à couvert vers K.5, avait été ébréchée par les obus allemands à plusieurs endroits, et un recul de la garnison, en dehors de la zone de danger lors du bombardement par les obusiers lourds, serait remarqué par l'ennemi. Il conseilla par conséquent de remettre l'attaque au jour suivant, afin de permettre l'établissement de boyaux de communication et de rassemblement,[773] mais il fut également informé que l'attaque devait avoir lieu.

Comme on ne pouvait retirer la garnison de la tranchée sans danger de l'exposer inutilement, elle reçut l'ordre de rester et par conséquent l'objectif principal (K.5) fut exclu du programme de bombardement par les obusiers lourds. Le bombardement par les canons de campagne et les obusiers lourds restants continua de 16 heures jusqu'à 19 h. 45, heure à laquelle l'assaut commença, simultanément avec l'attaque de l'"Orchard", comme nous l'indiquions ci-dessus. L'attaque déclenchée par le 10e bataillon devait partir de la tranchée K.1-K.4, qui défilait, exposée des deux côtés, de la ligne de front vers K.5; il n'y avait qu'un boyau de communication, peu profond, construit de murs minces avec revêtement de sacs de terre et l'ennemi, observant les mouvements de l'infanterie et en déduisant que le bombardement serait suivi d'un assaut, bombarda fortement ce secteur. Les tranchées tenues par les Allemands étaient construites de sacs de terre également, mais leurs parois avaient de dix à vingt pieds d'épaisseur, et le réseau comprenait plusieurs points d'appui où ils avaient monté des mitrailleuses. Ces mitrailleuses, dont le champ de tir était étendu, ayant échappé au bombardement, firent de grands ravages dans les rangs du 10e bataillon dès le début de l'attaque. Le commandant de la compagnie de tête fut touché, et tout homme non abrité par le parapet devint une cible facile pour les fusils et les mitrailleuses de l'ennemi qui tirait à 200 yards. Comprenant que la réussite en plein jour était impossible, le commandant du bataillon ordonna de cesser l'attaque et fit construire des abris par ses hommes. Malgré l'échec complet de la première attaque sur K.5, on avait quand même amélioré la ligne grâce à une avance d'environ cent yards vers le sud, le long de la tranchée K.4 et l'on y avait établi une barricade; mais on n'avait pu établir le contact avec la 47e division (London) qui, présumait-on, tenait les tranchées aux environs de J.3. On apprit plus tard qu'il s'agissait de fossés, et non pas de tranchées.[774] Une jonction avec la nouvelle aile droite de la 3e B.I.C. à M.6 s'effectua durant la nuit par l'extension du front du 8e batail-

lon à partir de M. 5 le long du parapet, où l'on monta deux mitrailleuses.[775a]

RENOUVELLEMENT DE L'ATTAQUE SUR K.5

Dès les premières heures du 21, on prit des dispositions en vue de renouveler l'attaque sur K.5. Elle devait avoir lieu à 5 heures après un bombardement de 3 heures; l'opération retarda, car on jugea que, pour s'assurer des chances raisonnables de succès, on ne devait déclencher l'attaque qu'après un bombardement plus élaboré qu'il était possible de faire avant cette heure. Étant donné la difficulté de traverser le No Man's Land, on décida en outre de commencer l'attaque après la tombée de la nuit et, afin d'assurer le contact sur la droite, on mit le 6e bataillon (City of London) de la 47e division (London), à la disposition du brig.-général Currie.[776]

Un ordre de l'armée qui parut à 17 heures fixa l'heure de l'attaque à 20 h. 30; cet ordre enjoignait au Groupe Alderson de prendre K.5 jusqu'à M.10, ligne allemande longue de 1,500 yards qui couvrait la rue d'Ouvert.[777] Selon l'ordre du général Alderson, le front d'attaque s'étendrait sur la droite jusqu'au point situé en une ligne tirée de l'est à l'ouest et passant par J.1, et aussi loin à gauche que L.8. L'intention était de supprimer la pointe du saillant allemand à K.5. On n'attaquait pas de l'"Orchard", vu qu'il n'y existait que peu d'abri pour un rassemblement et que la maison fortifiée en M.10 barrait le chemin. On formula divers avis visant à la destruction du réduit en M .10 au moyen de canons légers ou de mortiers de tranchées amenés à proximité.[778] Une batterie automobile Hotchkiss (3 livres) fut détachée du Corps hindou et l'on ordonna à un mortier de tranchée de rejoindre le 13e bataillon dans 1'"Orchard" "en vue de la destruction de toute maison et de tout ouvrage entre votre position et M.10, y compris ce dernier point"; mais le Hotchkiss était trop léger et l'on ne put mettre le mortier de tranchée en action, car plusieurs servants furent tués par le feu ennemi et l'on abandonna l'idée de placer un canon de 13 livres dans l'"Orchard".

L'attaque sur le front de la 2e brigade devait s'effectuer par les soins des deux mêmes compagnies du 10e bataillon, A et B, accompagnées de la compagnie de grenadiers de la 1re brigade, – armée de 500 grenades, – en vue de nettoyer les tranchées.[778a] Les compagnies B et D du 7e bataillon, capitaines H. R. Gunning et L. E. Haines, furent détachées comme corvées de travail auprès du Génie en vue de la consolidation et le 5e bataillon fournit une corvée de transport de quatre cents hommes. La préparation d'artillerie commença à 17 heures, heure à la quelle la garnison de l'ancien boyau de communication allemand se retira en K. 2 dans la ligne de front, et dura jusqu'à 20 h. 30, au moment du déclenchement de l'attaque; le tir d'appui subséquent se restreignit à la zone à l'est de L.8 et au sud de J.1. On se servit d'un seul mortier de tranchée sur le front de la 2e B.I.C. On comptait qu'une section de la batterie de montagne n° 7, R.G.A., se trouverait aussi en appui direct du 10e bataillon, mais on l'envoya à 14 h. 50 à la 3e B.I.C.; on lui substitua deux mortiers de tranchées de 1.5 po., qui n'arrivèrent que plus d'une heure après l'assaut.

Les troupes assaillantes, divisées en deux parties, devaient s'étendre à la gauche et à la droite d'un point situé près de K.4; la compagnie B devait suivre de près. La partie de gauche débouchant par des brèches pratiquées dans le parapet du côté N.-E. de la tranchée conduisant à K.4, se déploya tout de suite et attaqua à découvert sur K. 5 qui se trouvait à peu près à 200 yards de distance: elle fut annihilée presque complètement. La partie de droite, débouchant par le côté sud-ouest de la même tranchée, entra dans la tranchée se dirigeant au sud vers J.1, en chassa l'ennemi sur une longueur de quatre cents yards et y monta une barricade de sacs de terre.

Quand l'assaut commença, la compagnie D du 10e bataillon, envoyée de la réserve pour remplacer les compagnies A et B dans l'ancienne ligne de front, s'avança dans la tranchée capturée et la compagnie A, du 5e bataillon (major D. J. Tenaille) occupa momentanément l'ancienne ligne de front; à

22 h. 40, ayant été relevée par la compagnie C du 7e bataillon, elle avança afin de renforcer le 10e bataillon aux environs de K.4 et d'en venir aux prises avec l'ennemi vers J.3 et J.4, avec la compagnie C du 5e bataillon à l'appui. Durant la nuit, l'ennemi tenta à maintes reprises de contre-attaquer, mais il fut repoussé par la garnison quelque peu mélangée; à 2 h. 30 la compagnie B du 7e bataillon arrivait à l'angle de "Willow Road" en appui direct du 10e bataillon, et la compagnie D du 7e bataillon servit de corvée de travail auprès du Génie pour la consolidation vers K.5. Comme le 7e bataillon, qui constituait nominalement la réserve de la 2e B.I.C., s'était trouvé entraîné dans l'action, le 1er bataillon reçut l'ordre à 1 h. 30, le 22, de marcher du Touret à la rue de l'Épinette, pour se mettre sous les ordres de la 2e B.I.C.

Le 22, au point du jour, l'ennemi commença un bombardement terrible de la nouvelle ligne et, durant la matinée, détruisit complètement la section de cinquante yards la plus exposée, en même temps que la garnison du 10e bataillon. On décida de ne pas essayer de réoccuper ce morceau de tranchée: dans cet engagement le bataillon avait perdu 18 officiers et environ 250 gradés et soldats. Comme le bombardement continuait à démolir les parapets et causait des pertes, le brig.-général Currie décida de retirer la plupart de ses hommes de la partie sud de la tranchée capturée et fit monter une barrière de sacs de terre à environ cent yards au sud de K.3.

Le jour précédent, les brigades d'infanterie en ligne avaient reçu instructions de renseigner le quartier général divisionnaire sur la direction d'où provenait le tir ennemi ainsi que sur la nature des obus, de façon à localiser les pièces et à les contrebattre. On rechercha aussi les officiers d'infanterie qui connaissaient et qui pouvaient reconnaître K.5 et J.5, pour aider les observateurs d'artillerie lourde dans Festubert et Le Plantin; afin de faciliter la collaboration, on posa un fil directement des Q.G. des brigades d'infanterie au Q.G. du groupe d'artillerie lourde. L'observation aérienne et terrestre était cependant difficile et les batteries hostiles, bien dissimulées

derrière des haies et des arbres, particulièrement aux environs de Violaines, furent bien rarement réduites au silence.

CHANGEMENT DE TACTIQUE ET DE COMMANDEMENTS

Les événements avaient démontré que le mouvement d'action offensive à effectuer par la division Highland et la division canadienne comprises dans le Groupe Alderson était impossible. On avait gagné très peu de chose en deux jours sur le front sud, excepté à l'"Orchard" et, les trois nuits, l'assaut par le Corps hindou sur la ferme du Bois avait été arrêté par un fossé dont l'eau montait jusqu'à la ceinture des hommes. Lorsque sir Douglas Haig, mécontent de ces échecs répétés, eut un entretien avec le général Alderson, le 22 à 9 heures, il était toujours d'opinion que l'ennemi devait être repoussé. Cependant, mis en garde par les résultats et forcé par les circonstances, il se rendit compte que la meilleure méthode à suivre consistait en une avance systématique, suivie de la consolidation au fur et à mesure des positions conquises.

En vue de réaliser cette ligne de conduite, les ordres de la Ire minée, promulgués le 22 à 11 h. 30, mettaient la 51e division (Highland) aux ordres du Corps hindou, dont la limite serait la ligne de front située à la rue Quinque. Le changement aurait lieu à 13 heures le même jour et, à ce moment, le Groupe Alderson aurait cessé d'exister.

Le groupement de deux divisions en un corps d'armée temporaire pour ces opérations, sans état-major, n'avait pas donné les résultats attendus.

CHAPITRE XVIII

FESTUBERT

DU 22 MAI, À 13 HEURES, AU 31 MAI

Carte n° 12: Festubert, 1915. Dispositions au 31 mai
Croquis n° 6: Festubert, 1915. Du 18 mai au 1er juin
(en regard de la p. 554)

NOUVEAUX PLANS ET DISPOSITIONS–RELÈVE DES BRIGADES D'INFANTERIE–LE 23 MAI, L'ARTILLERIE CANADIENNE ENTRE EN ACTION–PLAN D'ATTAQUE PAR LA 47E DIVISION ET LA 1RE DIVISION CANADIENNE CONTRE CHAPELLE SAINT-ROCH ET RUE D'OUVERT–LE 24, À 2 H. 30, UNE AUTRE ATTAQUE CONTRE K.5–LE 24, À 23 H. 30, ATTAQUE CONTRE M.10 JUSQU'À N.14 –DÉCISION D'ABANDONNER L'OFFENSIVE GÉNÉRALE–LA CAVALERIE CANADIENNE, DÉMONTÉE, RELÈVE LA 2E B.I.C.–UNE ATTAQUE LOCALE DE NUIT CONTRE L.8, LE 25 MAI À 21 HEURES– RELÈVE, RECONNAISSANCE ET CONSOLIDATION–OPÉRATIONS SUSPENDUES–RAJUSTEMENT DES COMMANDEMENTS –REVUE RÉTROSPECTIVE ET RELÈVE

NOUVEAUX PLANS ET DISPOSITIONS

Les changements dans la direction et les modifications dans le groupement des divisions, nécessaires dans l'expectative d'une nouvelle offensive projetée pour réduire le Saillant allemand entre 1'"Orchard" et Givenchy, un mille et demi au S.-S.-O., furent dûment effectués. À partir de 13 heures, le 22 mai, la 1re division canadienne, restée dans le même secteur, agit directement sous les ordres de la Ire armée. Le commandant d'armée insista pour que l'avance s'exécutât rapidement, quels que fussent les obstacles.

Le 1er corps, qui occupait la ligne vers le sud avait été reconstitué à 6 heures le 21 mai et se composait alors des 1re, 2e, 7e et 47e (London) divisions; les 2e et 7e étaient en réserve d'armée. La 1re avait relevé la 47e dans le secteur de Givenchy, au sud du canal de La Bassée, afin de permettre à cette dernière de raccourcir son front et de prendre l'offensive

vers Chapelle S.-Roch en conjonction avec l'avance canadienne contre rue d'Ouvert.

En conséquence de ce regroupement des divisions, une nouvelle répartition de l'artillerie s'effectua sur le front de l'armée; lors de la dissolution, les changements relatifs au Groupe Alderson devaient se produire comme suit: Les batteries A, Q, U, F, et T, de la R.H.A., remplacées par l'artillerie divisionnaire canadienne; la 12e brigade de la R.C.A., 1re et 4e batteries d'obusiers de 6 pouces, placées sous les ordres du 1er corps; deux batteries d'obusiers de 5 pouces (47e division) envoyées au 4e corps (front de Fleurbaix). De cette façon, il resterait pour couvrir le front de la 1re division canadienne, onze pièces de 75 mm et soixante-six pièces de campagne de 18 livres, quatorze obusiers de 4.5 pouces et douze obusiers de 6 pouces. À la demande pressante du général Alderson, on augmenta ce nombre, une semaine plus tard, par l'adjonction de quatre obusiers de 5 pouces, prêtés par la 47e division (London), et de quatre obusiers de 4.5 pouces, de la 51e division (Highland). Le commandement devait être exercé par le brig.-général H. E. Burstall; le lieut.-colonel A. E. Wardrop, R.H.A., lui fut attaché comme officier spécial d'état-major pour les opérations en vue.

La sécurité des deux ailes de la division était quelque peu incertaine à ce moment. À l'aile droite, la 47e division (London) n'ayant pas été en contact continu à la ligne de front, il fut entendu que le 1/8e London (Post-Office Rifles) de la 140e brigade, occuperait les tranchées laissées par la 2e brigade d'infanterie canadienne jusqu'à K.4 inclusivement.[779] Sur la gauche, la 51e division (Highland) dont les postes avancés se trouvaient dans le terrain marécageux à l'ouest de la rue Quinque, en échelon à cinq cents yards en arrière de l'Orchard, n'avait pu relier ces postes par une ligne continue de parapets, à cause du tir et des fusées éclairantes de l'ennemi. L'Orchard même formait un saillant de 90 degrés dont les Allemands pouvaient prendre les deux faces à revers à deux cents yards de leurs tranchées vers K.5 et vers la

ferme Cour d'Avoué. Le 21, au cours d'une reconnaissance de l'Orchard en vue de la préparation à l'attaque, le commandant de la 3e compagnie de Génie de campagne (major C. B. Wright, C.E.) avait été atteint par un tireur d'élite. Quelques jours après, dans un rapport sur la possibilité d'utiliser des pièces de campagne en vue de la destruction des ouvrages allemands et particulièrement de l'emplacement de mitrailleuses situé à M.10, pièces qu'on amènerait en première ligne, un officier subalterne de l'artillerie canadienne estimait qu'en sacrifiant les pièces et le personnel d'une batterie, on arriverait à tirer une cinquantaine d'obus, pour obtenir un résultat problématique. Seuls, des obus lourds, chargés d'un explosif puissant pouvaient détruire de telles défenses.

RELÈVE DES BRIGADES D'INFANTERIE

La 3e brigade d'infanterie canadienne était en ligne depuis cinq jours, et trois de ses bataillons avaient participé à l'attaque; en conséquence, la 1re brigade reçut l'ordre d'occuper le secteur de gauche pendant la nuit du 22 au 23. La relève de la 2e brigade d'infanterie canadienne se révélait également désirable, mais présentait plus de difficulté, car les seules troupes disponibles pour le front étaient les trois régiments démontés de la brigade de cavalerie canadienne. Leur effectif total de combat atteignait environ au tiers de celui d'une brigade d'infanterie.[780] De plus, les opérations contre K.5 continuaient toujours, et le général Alderson espérait que la 2e brigade prendrait ce poste avant la relève. Dans la nuit du 22 au 23, l'étendue du front de la 1re B.I.C. fut cependant allongée d'environ mille yards vers la droite par le 1er bataillon, de manière à y inclure la plupart des tranchées du 8e bataillon qu'on remplaça, en partie, à partir de cent yards au sud de M. 3 jusqu'à M. 6. Le 8e n'avait, pris part à aucune action, mais durant les trois jours d'occupation de la ligne, il avait perdu sept officiers (dont quatre tués) et 154 sous-officiers et soldats.

Afin de renforcer la 2e B.I.C. on lui envoya deux régi-

ments de cavalerie, le 2/King Edward's Horse et le Lord Strathcona's Horse. Le premier remplaça, pendant la nuit du 22 au 23, la compagnie de droite du 8e bataillon de L.3 et à la nouvelle limite de zone entre brigades, le second prit possession du restant du front de la 2e B.I.C. et remplaça les équipes des mitrailleuses du bataillon Post Office Rifles à K.4, nouvelle limite de droite de la division. Depuis leur arrivée, ces deux régiments de cavalerie restaient en réserve et n'avaient aucune expérience du combat de tranchée; seul, l'escadron "A" des R.C.D. avait fait un stage d'instruction de vingt-quatre heures au 13e bataillon, les 21 et 22.

Dans l'après-midi, avant le commencement des relèves, on apprit que l'ennemi se préparait à contre-attaquer de J.5 et J.6. La compagnie B du 5e bataillon, envoyée à l'appui du 8e, de L.1 à L.2; la compagnie C avec ordre de renforcer entre J.4 et K.4, et la compagnie D pour faire de même entre K.4 et K.3, se portèrent en avant, mais ne furent pas employées, parce que la garnison de la tranchée et la 36e brigade, R.F.A., averties à temps, brisèrent le mouvement d'attaque. La position exacte des postes anglais, canadiens et allemands sur cette partie du front, ne s'établit qu'au bout de quelques jours.[781]

L'ARTILLERIE CANADIENNE ENTRE EN ACTION

À 14 h., les 1re et 2e brigades A.C.C., en réserve à Hinges, reçurent l'ordre d'entrer en action à 20 h. 30 et 21 h. ce jour-là, relevant les 14e et 1re brigades, R.H.A. Alors qu'elles étaient toutes en ligne de marche à 19 h., par un violent orage, l'ordre fut annulé. Les unités virèrent leurs véhicules à bras d'hommes, seule manoeuvre possible sur des routes étroites, et elles rentrèrent à leurs cantonnements. À la suite de nouveaux ordres, les relèves d'artillerie commencèrent dans la soirée du 22. Des sections de la 118e brigade (obusiers), R.F.A. et des 2e et 3e brigades canadiennes remplacèrent des sections de la 37e brigade (obusiers) et des 35e et 22e brigades, R.F.A., respectivement. La relève se termina

à 22 h. 30 le 23 et, à cette heure, le brig.-général Burstall reprit du brig.-général Birch le commandement de l'artillerie. Pendant ce temps, la 1re brigade A.C.C. avait choisi de nouvelles positions avancées, – dont trois se trouvaient à moins de deux mille yards de la première ligne, – d'où elle pouvait appuyer de plus près l'attaque de l'infanterie. Elle entra en action au nord-est et au nord-ouest du village de Festubert, durant la nuit du 23 au 24.

La 7e brigade d'artillerie de siège, R.G.A., ainsi que la 36e brigade R.F.A., sous les ordres de laquelle était placé le groupe n° 3 du 45e régiment d'artillerie française, faisaient partie de l'artillerie attachée à la 1re division canadienne. L'artillerie de tranchée consistait en une section de la batterie n° 6 de mortiers de tranchées de 1.5 pouce, section détachée du Corps hindou, une section de la batterie de montagne n° 3, opérant sur le front de la 3e brigade d'infanterie canadienne, et la batterie n° 2 de mortiers de tranchées opérant avec la 2e brigade d'infanterie canadienne.

Les zones attribuées aux brigades d'artillerie pour la nuit du 23 au 24 étaient les suivantes: à la 36e R.F.A., droite du front de la 2e B.I.C. (J.11 à K.7); à la 2e A.C.C., centre du front divisionnaire (J.12 par rue d'Ouvert et le long de la rue du Marais jusqu'à l'Orchard); à la 3e A.C.C., la gauche (L.16 à N.15); au 118e (obusiers) R.F.A., la rue du Marais; à la 7e brigade d'artillerie de siège, Chapelle S.-Roch et le carrefour au nord-ouest de Violaines. La 1re A.C.C. venait à peine d'entrer en action et n'avait pas encore procédé à son tir de réglage. L'attribution des munitions pour le tir de nuit était de six obus de 18 livres, deux obus d'obusiers de 4.5 pouces et un d'obusiers de 6 pouces par batterie et par heure, tout en shrapnel.

L'ATTAQUE CONTRE LA RUE D'OUVERT

La journée du 23 fut principalement remplie par la mise au point de l'attaque combinée; à midi, à la conférence tenue au poste avancé du Q.G. de la Ire armée, à Hinges, on discuta

de l'avance vers Chapelle S.-Roch par la 47e division (London), et l'avance par les Canadiens contre les positions de la rue d'Ouvert. Il fut décidé que la division canadienne procéderait à une reconnaissance minutieuse des positions ennemies avant d'arrêter un plan d'attaque et que la 47e division (London) (1er corps), aurait à se rendre maître, avant tout, des tranchées dans le voisinage de J.1, afin de couvrir la gauche de l'attaque principale. Ces préliminaires furent exécutés sans tarder.

À 14 h. 30, l'officier d'état-major (1) de la 1re division canadienne envoyait le message suivant:

Q.G. avancé, Ire armée.

"Je suis allé directement de la conférence à la brigade (1re B.I.C.) désignée pour l'attaque sur M.10. Après m'être entretenu avec lui (brig.-général Mercer) et vu la nécessité d'une reconnaissance plus approfondie, je considère qu'il convient de remettre à demain l'opération sur M.10. La brigade se saisira, cette nuit, de la petite maison entre notre ligne et M.10."

C. F. ROMER, colonel.

Conséquemment, l'opération contre M.10, fixée pour la nuit du 23 au 24, et ayant pour objet de nettoyer le flanc gauche de l'attaque canadienne, fut remise. La Ire armée décida qu'une opération préliminaire, ayant pour but la prise et la consolidation de J.3, J.1 et K.3, serait exécutée par la 47e division (London) le 24 à 2 h. 30; en même temps, la brigade de droite (2e B.I.C.) attaquerait K.5. L'ordre émis subséquemment par le général Alderson, à 19 h. 30, fixait les tâches attribuées aux deux brigades d'infanterie canadiennes en ligne.[782]

Il y eut quelque doute au sujet de la possibilité de mettre ces ordres à exécution, parce que, peu après cinq heures de l'après-midi, notre artillerie avait tiré sur des groupes ennemis se dirigeant vers J.4 et J.5. À 20 h. 35, nouveau rapport indiquant que les Allemands attaquaient K.1 et K.3; à 21 h., la 1re division canadienne informa la Ire armée, que "notre

artillerie avait enrayé l'attaque allemande". La situation était meilleure sur le flanc gauche. Avant minuit, la 1re brigade d'infanterie canadienne faisait savoir que la maison située entre M.9 et M.10 avait été prise et que l'on, consolidait ce point.

AUTRE ATTAQUE SUR K. 5

Vers la fin de la soirée du 23, une patrouille commandée par un officier procéda à la reconnaissance du terrain aux environs de K.5. Comme il a déjà été expliqué, on se rendit compte que son rapport concordait très peu avec les indications de la carte; mais, comme plusieurs observateurs avaient inspecté l'endroit, on établit le plan d'attaque d'après l'ensemble des connaissances qu'ils avaient acquises. Le général Currie décida que l'attaque serait exécutée par le 5e bataillon (lieut.-colonel G.S. Tuxford) avec le 7e bataillon (lieut.-colonel V.W. Odlum) à l'appui. Après un entretien avec ceux-ci ainsi que d'autres officiers également intéressés, il donna les instructions suivantes, et ces dernières furent signées par le major de brigade de la cavalerie canadienne, à défaut du major de brigade de la 2e B.I.C., évacué pour cause de maladie.

"1. Le 5e bataillon attaquera – *a*) le 24 mai à 2 h. 30, K.5.; *b*) cela fait, il s'emparera le plus possible de tranchées vers L.8 et J.5.

2. L'attaque sera menée par les compagnies A et B sous le commandement du major Edgar. Rassemblement des compagnies le 24 mai à 1 h. 30, dans la tranchée à l'ouest de K.4 (La de A était sous les ordres du major D. J. Tenaille, et la cie B sous les ordres du major N. S. Edgar.)

3. Corvées de portage pour les passerelles. À 1 h. 30 un peloton de la cie C, 5e bataillon, sous les ordres du lieut. Murdee, pour recevoir les passerelles et les placer suivant les instructions du major Edgar. (12 passerelles pour traverser les fossés inondés, de 10 pieds de largeur.)

4. Formation d'attaque. En deux lignes de colonnes de section (2 pelotons de chaque cie dans la ligne de front). Les sections sur la droite fourniront les hommes avec baïonnette

pour le groupe de grenadiers avançant dans le boyau de communication.

5. Corvées de travail. Une cie du 7e bataillon (cie D, capitaine D. Carleton) se préparera à suivre l'attaque aussitôt que celle-ci parviendra à K.5. Elle mettra la position en état de défense, transportera le matériel et se placera à la disposition du capitaine Robertson (2e cie du Génie) qui lui donnera ses instructions.

6. Mitrailleuses. Le 5e bataillon enverra deux mitrailleuses à K.5 aussitôt que l'attaque aura réussi.

7. Vivres, eau, etc. À son retour de la corvée de passerelles, le même détachement transportera l'eau et les vivres.

8. Communication avec l'artillerie. Les officiers observateurs accompagneront l'attaque. La division sera priée de prendre les dispositions nécessaires.

9. Boyau de communication. Un peloton du 5e bataillon, sous les ordres du capitaine Endacott, améliorera le boyau de communication allant à K.5.

10. La capture de l'objectif sera signalée par le lancement de 3 fusées éclairantes; l'avance du groupe d'attaque, indiquée durant le jour au moyen de drapeaux bleus.

11. Grenadiers. 30 grenadiers disponibles. Ils seront répartis comme suit: 10 à gauche et en arrière; 10 au centre supérieur vers K.5; se présenter au major Edgar au Q.G. de la brigade à minuit les 23/24.

12. Heure de l'attaque. À 2 h. 25 le bombardement de l'artillerie cessera. À ce moment, les grenadiers devront être prêts à avancer dans le boyau de communication vers K.5. Les passerelles devront être en place et les groupes d'assaut devront avoir franchi le fossé, si le tir de l'artillerie le permet. L'assaut se livrera à 2 h. 30."

Un ordre du bataillon informait les troupes que le cri de bataille du jour serait: "Lusitania", nom du navire qu'un sous-marin allemand avait coulé délibérément dix sept jours auparavant, causant la mort de 1,198 passagers civils.

Pour compléter l'effectif des deux compagnies d'assaut, on y adjoignit la plus grande partie du personnel des compagnies C et D; il y eut quelque retard dans le rassemblement, ce qui retarda l'assaut de cinq minutes et alerta l'ennemi.

Mais les troupes d'assaut franchirent rapidement les passerelles et, après avoir traversé la zone battue par le feu ennemi, elles étaient, une demi-heure plus tard, en possession de la tranchée le long de K.5 à l'ouest, et de cent trente yards vers le nord dans la direction de L.8. À la réception de la nouvelle annonçant la réussite de l'avance, qui avait cependant coûté quelque 250 hommes mis hors de combat, la cie A du 7e bataillon (major B. Powley), fut envoyée à 3 h. 30 pour renforcer la gauche, et l'escadron C des L.S.H. suivit à 4 h. 45 pour renforcer la droite. La consolidation continua ensuite sous un bombardement intense. Trois heures plus tard, la cie B du 7e bataillon (capitaine H. R. Gunning) partait pour rétablir la communication virtuellement interrompue avec la nouvelle ligne de front. Comme le 5e bataillon avait eu treize de ses officiers mis hors de combat, – il ne restait que le colonel et quatre officiers subalternes, – et comme trois compagnies du 7e bataillon étaient maintenant engagées,[782a] le brig.-général Currie chargea le lieut.-colonel V. W. Odlum de la consolidation;[782b] celle-ci avança rondement. À 8 h. les observateurs de l'artillerie remarquèrent des groupes ennemis qui s'assemblaient à J.13 et J.10, et sur lesquels les batteries de la 2e brigade, A.C.C., ouvrirent le feu. L'artillerie répondit de nouveau à des appels de l'infanterie à 10 h. 45 et à 15 h. 15 et dispersa des mouvements observés dans les zones J.4, J.8, J.15 et L.8. En prévision d'une contre-attaque venant de cette direction, la compagnie restante du 7e bataillon fut amenée en appui direct, mais les troupes en ligne maintinrent leurs positions sans aide. De fait, les mouvements observés provenaient de renforts allemands, la *38e brigade de réserve (2e division de réserve de la Garde)* ainsi que les *77e* et *91e R.I.R.* envoyés en vue de renforcer la ligne.[782c]

L'opération, qui devait être déclenchée simultanément à 2 h. 25 par la 47e division (London), avait commencé une demi-heure trop tard et n'avait pas réussi; les troupes assaillantes avaient atteint le côté sud du parapet à J.1, J. 3, K. 3, mais y avaient été tenues en échec par le feu venant du sud de

cet endroit. On ordonna donc une attaque, devant être déclenchée dans l'obscurité le 24, en vue d'emporter ces points. On donna des instructions en vue de l'établissement de boyaux de communication, afin d'éviter le passage de la 47e division dans les tranchées canadiennes au cours de l'avance;[783] des ordres ultérieurs retardèrent l'attaque jusqu'à la soirée du 25.

Dès qu'on eut pris pied à K.5, le général Alderson envoya des ordres dans l'après-midi du 24, visant à la consolidation par la 2e brigade d'infanterie canadienne; on devait creuser une tranchée de flanc allant en arrière vers J.4–K.4. et une série de redoutes s'étendant vers la nouvelle droite de la 1re brigade d'infanterie canadienne à M.4, tandis que la 1re compagnie de campagne du Génie effectuait la jonction avec M.6.

L'ATTAQUE SUR LA TRANCHÉE M.10–N.14

Le développement ultérieur de l'opération exigeait un assaut sur la tranchée allemande à M.10–N.14. La 1re brigade d'infanterie en reçut l'ordre pour le 24 à 23 h. Le plan était le suivant: Bombardement lent des tranchées pendant six heures par quatre obusiers de 6 pouces, huit de 5 pouces et huit de 4.5 pouces et, simultanément, cisaillement des barbelés pendant six heures par les seize canons de 18 livres de la 2e brigade, A.C.C., et d'une heure par douze pièces de 18 livres de la 1re Brigade, A.C.C. Ces derniers, se trouvant dans des positions exposées, ne devaient pas tirer après la chute du jour. Les trois mortiers de 1.5 pouce bombarderaient la tranchée M.10-N.14, et le canon de montagne s'attaquerait à la maison en M.10, suivant les directives du brig.-général Mercer. À 23 h., on allongerait le tir en vue d'obtenir un barrage d'encagement à l'est et au sud-est de la rue d'Ouvert. L'infanterie, après s'être ouvert un passage à la grenade le long de la tranchée allant de M.10 vers le S.O., se rendrait maîtresse de la route qui y est parallèle et occuperait les bâtiments adjacents.[783a]

L'attaque fut confiée au 3e bataillon (lieut.-colonel R.

Rennie). À titre de détachement, la cie C (capitaine F. O. W. Tidy) mènerait l'assaut, accompagnée de dix grenadiers de brigade et de deux mitrailleuses; la cie A viendrait en appui et fournirait les corvées de travail; un officier et vingt hommes de la 1re compagnie du Génie iraient en avant pour exécuter les destructions et un autre groupe du Génie de même force resterait en réserve, prêt à mettre en état de défense les points capturés. Les compagnies B et D du 3e bataillon resteraient en réserve dans la ligne de front originale et la compagnie B du 4e bataillon, avec deux mitrailleuses, devait agir comme appui.

À 23 h. exactement, le 3e bataillon demanda au brig.-général Mercer quel degré de véracité on devait attacher à la rumeur que l'attaque retarderait jusqu'à 23 h. 30. Les instructions n'avaient pas été changées et le lieut.-colonel Rennie reçut l'ordre d'attaquer tout de suite, mais avant que cet ordre parvint en première ligne l'artillerie avait terminé son tir. Lorsque les troupes gravirent le parapet, elles furent accueillies par le feu de quatre mitrailleuses postées à une distance de 50 à 100 yards. À 23 h. 40 un rapport parvint, disant qu'un groupe était entré dans la tranchée ennemie et avançait vers la gauche, mais que la progression vers la droite était arrêtée. À 23 h. 50 un rapport annonça que l'attaque avait échoué et que l'ennemi n'avait pas été surpris. À minuit, on demandait l'appui de l'artillerie en vue de tenter une nouvelle avance, mais il n'y avait ni service d'observation, ni de communication suffisante pour le tir à courte portée; de plus, on ne pouvait obtenir la collaboration des mortiers de tranchée, car ceux-ci, de leur position, ne pouvaient atteindre les nouveaux objectifs. Le général Alderson, tenu au courant de la marche des événements par un membre de son état-major posté près de l'Orchard, jugea les rapports très peu rassurants. À la réception d'un message de la 1re B.I.C. à 2 h. 50, il devint évident qu'il fallait abandonner le plan pour le présent.[784] Pendant les deux jours qui suivirent, le général Alderson étudia avec le brig.-général Mercer, les possibilités de succès d'une

opération renouvelée: ils en arrivèrent à la conclusion que "le Saillant, aux environs de l'Orchard, ne présentait pas de position favorable à l'attaque".

DÉCISION D'ABANDONNER L'OFFENSIVE GÉNÉRALE

Le haut commandement était déjà arrivé à une conclusion analogue, mais sur une plus grande échelle. Sir John French avait informé sir Douglas Haig, le 25, qu'il considérait le succès de l'opération de la Ire armée improbable eu égard à l'aménagement des fortifications de campagne ennemies et des difficultés naturelles du terrain. Le niveau des réserves de munitions étant maintenant très bas, il avait décidé d'abandonner l'offensive.[784a] Par conséquent, la Ire armée aurait à prendre des mesures en vue de tenir l'ennemi sur ses positions et l'empêcher de transporter des troupes sur le point du front où les Français devaient déclencher une attaque le 16 juin, contre la crête de Vimy. On suggéra que le front d'attaque fut porté à Loos à une date ultérieure, mais sir Douglas Haig fit observer qu'à cet endroit les tranchées de rassemblement, ainsi que les positions d'artillerie, seraient placées sur une pente exposée à la vue de l'ennemi. Il dit, en outre, qu'à son avis, la reprise de l'offensive vers La Bassée offrirait de meilleures chances de succès. Le 28 mai, le commandant en chef, vu l'état des approvisionnements en munitions, donna ordre à la Ire armée "de limiter ses opérations à de petits coups de main" ne nécessitant pas beaucoup de munitions, ni un grand nombre de troupes.

LA CAVALERIE CANADIENNE, DÉMONTÉE, RELÈVE LA 2E B.I.C.

Pendant ce temps, on effectuait la relève de l'infanterie sur le front de la brigade de droite. Le 24 entre 21 h. et minuit, le 2/K. E. H. (lieut.-colonel M. Cradock, C.M.G.) reprit la droite et le L.S.H (R.C.) (lieut.-colonel A. C. Macdonell, D.S.O.) reprit la gauche, tandis que les 5e et 7e bataillons quittaient les tranchées. Le R.C.D. resta en réserve dans

l'ancienne ligne de front anglaise entre la rue Quinque et le chemin des Saules. Un détachement du 10e bataillon continua le travail sur la tranchée de communication, sous les directives de la 3e compagnie du Génie, et la 2e compagnie du Génie, aidée d'une corvée de travail du 8e bataillon, projeta et construisit une ligne de redoutes vers le nord-ouest pour établir la liaison avec le 1er bataillon à M.4. Le 25, à midi, le commandement du front de la brigade de droite passa du brig.-général Currie au brig.-général Seely.

La décision relative à l'abandon de l'offensive principale ne changea rien, pour l'heure, à l'égard des troupes, car la situation sur le flanc droit, telle qu'elle existait alors, laissait toujours à désirer. L'opération vers Chapelle S.-Roch, par la 47e division (London), ordonnée par le 1er corps pour le 25 mai à 18 h. 30 n'était pas annulée, ni l'attaque en corrélation par le détachement Seely, contre L.8 et L.10, deux heures et demie plus tard. À 16 h. 20, l'escadron de droite du "Lord Strathcona's Horse", détaché en vue de la participation à la première attaque,[785] remarquait de l'activité en arrière des lignes ennemies et envoyait un S.O.S. visant à obtenir l'appui de l'artillerie. Celle-ci ouvrit le feu et des fusées éclairantes allemandes, – rouges, vertes et blanches, – montèrent dans les airs. Si l'ennemi avait eu l'intention d'attaquer, il n'obtint que peu ou pas de succès. Même la garnison des tranchées ne se douta pas de ce qui se préparait sur la droite, jusqu'à ce qu'on aperçut les groupes d'assaut des 1/23e et 1/24e bataillons (London), à l'heure fixée, qui s'avançaient, les baïonnettes étincelant aux rayons du soleil couchant. Dans l'espace d'une heure on fut informé qu'ils avaient capturé I.4, J.6, J.7 et se trouvaient près de I.2.

ATTAQUE LOCALE NOCTURNE SUR L.8

Des ordres reçus du brig.-général Seely, conformes aux instructions émises par le général Alderson à 15 h., le 25, avaient pour objet de débarrasser la zone au nord de K.5, des tireurs d'élite allemands qui infestaient l'endroit où la nou-

velle ligne de front serait située, et aussi d'emporter la tranchée partant de K.5 et passant par L.8 et L.10.[786, 787] L'attaque serait précédée d'un bombardement d'artillerie d'une demi-heure sur les tranchées L.8 et L.10, durant lequel trente obus en tout seraient tirés par trois batteries d'obusiers de 4.5 pouces (47e, 458e et 459e batteries R.F.A.). Sur les tranchées allemandes adjacentes à l'est et au sud, de légers barrages devaient être maintenus, durant l'attaque, par deux batteries de canons de 18 livres et trois batteries de 75 mm français, tandis que les trois batteries d'obusiers de 4.5 pouces continueraient un bombardement lent d'un obus à la minute par batterie, suivant les directives données par l'officier observateur en contact avec les troupes d'assaut.

Le commandant du "Lord Strathcona's Horse", alors en ligne sur le front d'attaque, enverrait un détachement pour réduire les postes de tireurs d'élite ennemis. L'assaut sur la tranchée serait exécuté par un détachement de grenadiers des "Royal Canadian Dragoons" placé sous les ordres du lieut. R. S. Timmis; suivant les instructions du G.Q.G., ils se serviraient des deux cents nouvelles grenades à gaz qu'on venait de recevoir.[788] C'était la première fois que l'usage des gaz, comme arme, était autorisé par la B.E.F. Le même régiment devait aussi fournir un détachement de baïonnettes, une corvée de travail et une corvée de portage pour accompagner les troupes d'attaque. À l'appui, on plaça les 8e et 10e bataillons sous les ordres du brig.-général Seely, et un détachement de quatre officiers et de deux cents hommes, de chacun de ces bataillons, se mit à la disposition des officiers du Génie en vue de l'établissement et de la consolidation d'une nouvelle ligne allant de K.5 à L.8, L.6, et M.4. L'opération terminée, le R.C.D. relèverait le L.S.H., ce dernier passant alors en appui.

À 1 h. 10, le général Alderson recevait le message suivant, envoyé par un officier d'état-major détaché à l'avant pour maintenir le contact avec les troupes en action:

"Commandant des Strathcona informe que nous avons pris la tranchée de K.5 à L.8 inclusivement, à 23 h. 15. Informe que l'ennemi s'est servi de gaz. Apprenons que l'ennemi tient toujours J.3. Tenons solidement K.5 avec mitrailleuses et garnison."

Cela fut corroboré en partie par un message reçu à 6 h., disant que le détachement Seely avait pris L.8 et se disposait à continuer sur L.10; confirmé de plus par un message reçu à 6 h. 40 indiquant que la tranchée, de K. 5 à L. 8 était en sa possession. Un message reçu à midi, déclarant que nos troupes avaient été vues dans L.12, coude de la rue d'Ouvert, la Ire armée envisagea l'opportunité, au cas où ce rapport serait confirmé, de pousser la brigade entière en avant pour tenir la rue d'Ouvert. En même temps, le 1er corps et le Corps hindou recevaient ordre de se tenir prêts à appuyer éventuellement la division canadienne. Mais ce n'était pas vrai: on pouvait apercevoir des groupes ennemis à L.9 et au nord de L.12 et l'on eut la preuve qu'il n'y avait pas de Canadiens dans la rue d'Ouvert. Il fut également établi que, trompé par la carte, le détachement de grenadiers s'était engagé dans un mauvais tournant, avait pris une corvée de travail canadienne pour l'ennemi, de là le rapport que l'ennemi avait utilisé les gaz.

RELÈVE, RECONNAISSANCE ET CONSOLIDATION

Dans l'après-midi, des ordres parurent qui avaient trait à la relève, par la 3e B.I.C., du détachement Seely et des bataillons à l'appui de la 2e B.I.C. La relève des bataillons devait s'exécuter dans la nuit du 26 au 27 et le brig. général Turner devait reprendre le secteur le 27 à midi. Dans l'intervalle, le brig.-général Seely emploierait, à la consolidation des lignes, les corvées de travail de la 2e brigade d'infanterie canadienne. Il prendrait aussi les dispositions nécessaires pour effectuer une attaque à la grenade vers le sud de K.5, en vue d'effectuer la jonction avec la gauche de la 47e division (London) sur la route de Givenchy près de J.5[789]

Mais on changea ces dispositions à cause de modifica-

tions dans les ordres d'opérations de la 47e division (London).[790] Elles furent encore plus bouleversées à la réception d'un télégramme pointé à 17 h. 45, provenant du commandant de la 2e compagnie du Génie. Il déclarait que trois de ses officiers, bien au courant du front, étaient certains que L.8 n'était pas entre nos mains;[791] ce renseignement fut soumis au brig.-général Seely. Celui-ci, à la suite d'une nouvelle reconnaissance faite par son capitaine d'état-major, le commandant de la corvée de travail (2e B.I.C.) et l'officier du Génie chargé des travaux répondit:

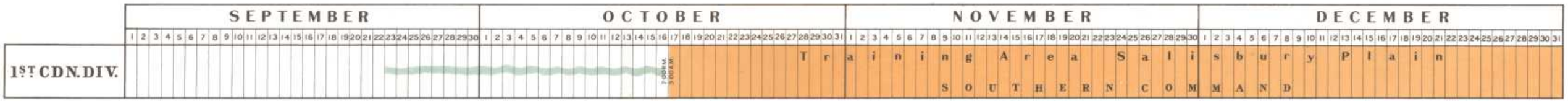
"Le R.C.D. tient K.5 et environ cent cinquante yards de tranchée vers L.8. Au bout de la tranchée L.8, il a élevé une solide barricade."

Cependant, un examen personnel lui démontra l'inexactitude de ce qui précède et il envoya un nouveau rapport expliquant comment le détachement de grenadiers s'était dirigé trop à l'ouest; cependant cette action avait facilité l'établissement de la nouvelle ligne L.6, L.5 et L.7 qu'il tenait actuellement. Il déclara aussi avoir constaté *de visu* qu'il y avait deux redoutes adjacentes pouvant être identifiées comme étant K.5, mais, cependant, une de celles-ci était encore aux mains des Allemands. Le commandant de l'artillerie lourde, bien au courant du front, pour l'avoir canonné pendant une quinzaine de jours déclara: "il n'y a aucun doute que nous occupons maintenant la redoute allemande connue comme K.5"; finalement, le général Alderson, dans un message à la Ire armée, écrivit: "il est très difficile d'établir la position réelle de K.5."[792]

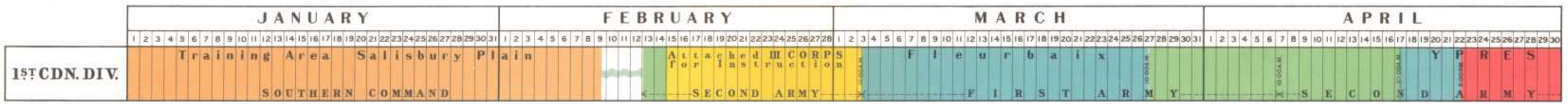
La relève du détachement Seely se termina le 27 à 2 h.; les pertes durant son séjour aux tranchées avaient été de 199. Le 16e bataillon releva le 2/King Edward's Horse dans le secteur de gauche. Le 14e bataillon, qui avait repris la droite de la ligne du front, reçut l'ordre de s'emparer de L.8 en bombardant de K.5 et exécuta l'ordre. Ledit bataillon éclaircit également la situation à K.5 en utilisant les grenades à gaz;

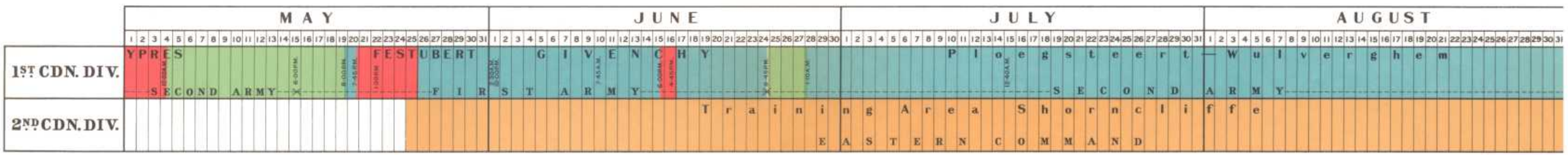
EMPLOYMENT OF CANADIAN FORMATIONS

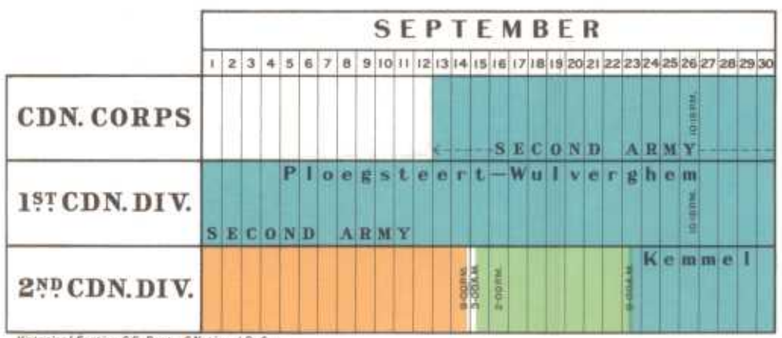
1914



1915





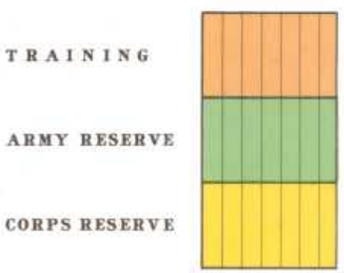


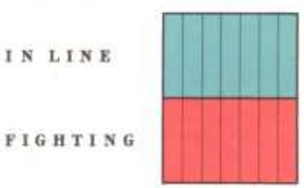
Historical Section, G.S., Dept. of National Defence.

NOTE

On 8th. May 1915 a dismounted detachment of 1,500 all ranks of the Canadian Cavalry Brigade joined 1st. Canadian Division. On 4th. September 1st. C.M.R. Brigade was attached to 2nd. Canadian Division. On 13th. September 1915 both became Canadian Corps Troops.

REFERENCE





Times denote changes of dispositions or employment

celles-ci firent sentir leur effet également sur certains des lanceurs qui suivaient de trop près. Le contact fut établi avec la 47e division (London), laquelle, lors d'une seconde tentative le 27, avait conquis J.3. L'établissement d'une ligne de postes reliés entre eux, ligne partant d'un point situé entre K.5 et L.8 sur deux cent cinquante yards environ vers J.5., ce dernier point occupé par les troupes de la 47e division (London), améliora encore la position de la droite canadienne. La méthode d'établissement de cette ligne fut de bâtir, sous le couvert de l'obscurité, cinq courtes longueurs de parapets en sacs de terre (buttes), qui furent gardées d'abord par de petits détachements, et de les relier entre elles par excavation et par l'extension des murs de sacs de terre.

SUSPENSION DES OPÉRATIONS

La cessation des opérations actives causa le retrait d'une partie de l'artillerie; celle-ci, en action depuis le début de la bataille, avait besoin de repos. Les batteries de la 36e brigade R.F.A. et celles de la 8e brigade R.F.A. London se retirèrent de la zone canadienne dans l'après-midi du 26. Les quatre journées suivantes furent utilisées à la consolidation de nos lignes et à la reconnaissance des positions ennemies. Les deux brigades en ligne s'occupèrent activement de la mise au point des redoutes, de l'amélioration des autres fortifications et de l'établissement de tranchées de communication. Sur la gauche du front, on commença une tranchée de soutien derrière le saillant de 1'"Orchard" et l'on continua la ligne en arrière de la rue Quinque. Le 4e bataillon releva le 3e à l'"Orchard". Cet endroit fut, par la suite, désigné dans la B.E.F., sous le nom de "Canadian Orchard". La nuit suivante, le 2e bataillon releva le 1er, pendant que les 13e et 15e bataillons changeaient de place avec les 14e et 16e dans le secteur de droite.

RAJUSTEMENT DES COMMANDEMENTS

Une conférence eut lieu au Q.G. de la Ire armée, dans la

soirée du 29. On y décida la réorganisation et la redistribution des formations dans l'armée.

Le Corps hindou se composerait des 8e et 49e divisions ainsi que des divisions Meerut et Lahore.

Le 4e corps, des 7e et 51e divisions (Highland) et de la division canadienne.

Le 1er corps, des 1re, 2e et 47e divisions (London).

Ces changements devaient se terminer le 2 juin, date à laquelle la partie sud du front de l'armée serait répartie à nouveau: la 47e division, (London), serait remplacée entre le Plantin et Givenchy par la 7e division, et, dans le secteur de Givenchy, par la division canadienne.[793]

La redistribution devait être temporaire, en vue d'opérations à entreprendre au sud du Canal en union avec la Xe armée française, dans un avenir rapproché. La part réservée à la première division fut soulignée le jour suivant dans un ordre préliminaire de la Ire armée au 4e corps prescrivant qu'une attaque serait préparée contre la ligne Chapelle S.-Roch-rue d'Ouvert; la date en était provisoirement fixée au 11 juin.

Il s'agissait des mêmes objectifs que ceux qu'on avait assignés le 23 mai à la division canadienne et à la 47e division (London). Cette fois-ci, la 7e division et la 1re division canadienne devaient assumer la même tâche, mais, dans l'intervalle, les défenses allemandes avaient été renforcées et les Anglais disposaient de moins de munitions pour les détruire.

REVUE RÉTROSPECTIVE ET RELÈVE

La bataille de Festubert restera dans les annales de la guerre comme l'engagement le plus funeste auquel ait pris part la 1re division canadienne. Les grands espoirs qu'on entretenait, d'exécuter une avance de sept milles, s'étaient évanouis entre le 9 et 18 mai, au point qu'on se contenta d'une avance de 700 yards. Au début, sir John French s'attendait à un succès remarquable, obtenu rapidement, par dix divisions

pourvues des munitions dont on disposait: à la fin, il en était réduit à écrire à lord Kitchener que “par l’emploi d’hommes et de munitions en quantités suffisantes”, pendant une période plus prolongée, il serait possible d’opérer une brèche dans les positions préparées de l’ennemi.

On exigea beaucoup de la division canadienne; on l’envoya à la bataille trois semaines après la perte de la moitié de son effectif de combat, lors de la deuxième bataille d’Ypres. Les renforts reçus, officiers et hommes, quoique de bonne qualité, manquaient d’expérience; ils n’étaient pas encore imbus de l’esprit de corps. On exigeait encore davantage de la cavalerie démontée, car un seul de ses neuf escadrons avait été détaché en vue de l’instruction dans la ligne, et aucun n’avait reçu d’instruction dans le lancer des grenades en vue de la guerre de tranchées, l’établissement de ces dernières et l’observation. Mais, quels que fussent l’état des troupes et leur degré de formation, la situation, telle qu’elle se présentait à Festubert, écartait toute possibilité de succès.

L’artillerie, surclassée en poids, handicapée par des cartes incertaines[794], par des munitions défectueuses autant que rares, était incapable de détruire les travaux de défense de l’ennemi, de réduire au silence ses batteries, de briser sa résistance. Les réseaux de barbelés étaient négligeables, mais les fossés, indestructibles, constituaient des obstacles propres aussi à gêner, arrêter et affaiblir l’attaque. Durant la phase des combats canadiens, il ne fut jamais possible d’assembler l’infanterie à une distance raisonnable dans le temps prescrit pour l’assaut contre la ligne ennemie. Chaque fois que les troupes assaillantes quittaient leurs tranchées avancées au moment de l’attaque, elles avaient à franchir deux cents yards ou plus en terrain plat, découvert, balayé par les rafales de mitrailleuses ennemies non repérées; ou bien, écrasées par l’artillerie adverse dont les batteries n’étaient pas contrebattues; elles devaient avancer en file dans une tranchée ou un fossé où le front d’attaque était réduit à six pieds et leur communication avec l’arrière coupée par les obus ennemis.

Il est notoire que les essais répétés et infructueux, surtout exécutés en plein jour, ont été qualifiés à l'époque, – au front, par un brigadier canadien,[795] et dans les journaux, par un évêque,[796] – du mot de "meurtre".

Un profond sentiment de frustration fit germer une opinion similaire parmi les troupes du front. Les journaux anglais, lus dans les tranchées deux jours après leur publication, blâmaient le ministère de la guerre et le gouvernement du manque de munitions. On peut supposer cependant que les raisons en étaient plus profondes, et que la situation tenait à la lenteur de la compréhension en général, – même chez les Allemands, – des nécessités et des conséquences de la guerre moderne.

Les pertes canadiennes avaient été relativement légères, compte tenu du caractère de la lutte: du 18 mai au 1er juin, les pertes au combat avaient été de 93 officiers et 2,230 sous-officiers et soldats.[851] L'évacuation des blessés de la zone de l'avant avait été difficile; beaucoup d'entre eux étaient tombés entre les lignes et on devait les transporter un mille ou plus à travers le champ de bataille; mais dès que les blessés parvenaient au poste de secours régimentaire, l'évacuation s'accélérait. Il n'y eut pas de congestion.[797]

Le 30 mai, le général Alderson promulgua ses ordres en vue du départ.[799] Les relèves d'artillerie, préparées par le brig.-général F. N. Birch, dont le commandement fut élargi de manière à englober toute l'artillerie du 4e corps, s'exécutèrent par sections en deux nuits consécutives, commençant dans la nuit du 30 au 31. La 1re B.I.C. fut remplacée dans le secteur de gauche par la 153e brigade de la 51e division (Highland) dans la nuit du 31 mai au 1er juin; durant la même nuit, la relève de la 3e B.I.C. par la 153e brigade, à la gauche de L.8, et par la 20e brigade, 7e division, à la droite, compléta le changement. Ainsi la division canadienne abandonna à 2 h., le 1er juin, la responsabilité du front de Festubert, de K.5 au "Canadian Orchard", sans autres regrets que ceux occasionnés par tous ses morts.

CHAPITRE XIX

GIVENCHY

du 1er au 24 juin 1915

Carte n° 13: Givenchy 1915. Attaque anglaise du 15 juin à 18 h.
Carte n° 14: Les fronts de la 1re division canadienne en 1915.

LE SECTEUR–DISPOSITIONS ET CONDITIONS–PLANS D'ATTAQUE–PRÉLIMINAIRES–REMISES–CISAILLEMENT DES BARBELÉS–CANONS DE CAMPAGNE EN APPUI DIRECT–LE RASSEMBLEMENT–LES MINES–L'ASSAUT–LES PROGRÈS DE LA BATAILLE–TACTIQUE ENNEMIE–RETRAITE–REPRISE DE L'ATTAQUE–NOUVEAUX DÉLAIS–CONSIDÉRATIONS–DÉMONSTRATIONS–LE FUSIL ROSS–NOUVELLE RÉPARTITION DES DIVISIONS

LE SECTEUR

Lors de la nouvelle répartition des zones du front de la Ire armée, le 31 mai, le 1er corps occupait la ligne à partir de la gauche des Français, à Loos, jusqu'au Canal de La Bassée; le 4e corps, du canal à la rue Quinque, à l'est de Festubert, et le Corps hindou, vers le Nord.[793] Le 4e corps (lieut.-général sir H. S. Rawlinson) était disposé comme suit: la 1re division canadienne, sur la droite, du canal à la chapelle, au nord de Givenchy (près de I.1), avec une brigade dans la ligne; la 7e division (major-général H. de la P. Gough), de la chapelle à L.8, avec aussi une brigade dans la ligne et la 51e division (Highland) (major général R. Bannatine-Allason), de L.8 à la limite gauche du corps.

Les nouvelles tranchées des Canadiens étaient sèches, même sur la droite, près du canal. Le terrain entre les deux fronts avaient deux cents yards de largeur sur le chemin de halage, mais plus au nord, où il existait une zone marécageuse, l'ennemi n'avait pas de ligne avancée sur une distance de cinq cents yards. Plus loin, vers la gauche, là où le terrain s'élevait, le front canadien traversait l'extrémité de la crête Aubers, qui finissait là en formant la pointe basse sur laquelle

sont bâtis La Bassée, Canteleux, Givenchy et Violaines. Sur ce terrain plus élevé, les jardins et les vergers de la partie nord-ouest de Givenchy étaient sillonnés d'un réseau de tranchées: il s'y était livré des combats acharnés durant le mois de décembre précédent, alors que la Ire division britannique avait défendu le village avec succès. À cinq cents yards à l'est de l'église, un parapet semi-circulaire, appelé "Duck's Bill" (le bec de canard), fait d'un revêtement de sacs de terre, s'avançait vers la ligne allemande, à soixante-quinze yards de distance seulement. Le reste des parapets étaient pour la plupart de 150 à 250 yards de distance; ceux des Canadiens avaient environ sept pieds de hauteur et deux pieds d'épaisseur; ils étaient en général de forme régulière et de la couleur de la terre; ceux des Allemands étaient irréguliers, protégés par une ceinture de gros barbelés et construits de sacs de terre de différentes couleurs entremêlées (bleus, pourpres, blancs et rouges), placés de telle façon que la distance, la solidité et la direction ne pussent être facilement déterminées. En face du front canadien, les tranchées étaient occupées par des troupes saxonnes, le *134e régiment d'infanterie*, détaché à ce moment de la *40e division* et attaché à la *14e division, VIIe corps.*

DISPOSITIONS ET CONDITIONS

La 2e B.I.C. compléta la relève de la 141e brigade (47e division) dans le sous-secteur de Givenchy à 21 h. 30, le 1er juin.[799] Comme les bataillons de la 2e B.I.C., à ce moment, n'atteignaient pas 60 p. 100 de leur effectif,[852] on prit des dispositions tactiques spéciales pour les apparier. Les 5e et 10e bataillons, sous les ordres du lieut.-colonel G. S. Tuxford, s'étendirent, du canal jusqu'à 750 yards vers le nord; le 10e, en première ligne et dans la ligne de soutien, et le 5e, en réserve entre le Pont Fixe et "Windy Corner". Le saillant, aux environs du village de Givenchy, jusqu'à la jonction avec la 20e brigade (7e division), fut occupé par le 8e bataillon, avec deux compagnies dans la ligne de feu et deux en soutien dans

les localités défendues. Le 7e bataillon réuni au Se, sous le commandement du lieut.-colonel L. J. Lipsett, resta dans les tranchées et les redoutes entre Givenchy et "Windy Corner".

Le "Royal Canadian Dragoons" du détachement Seely, cantonné aux environs de la Préol, fut mis, en réserve de brigade, à la disposition du brig.-général Currie. Le reste du détachement fut cantonné à Le Quesnoy et Beuvry. La 1re B.I.C. alla en réserve de division à Essars et dans la partie nord-est de Béthune et fut cantonnée à Gonnehem, Hinges et Oblinghem. Le Q.G. de la division se trouvait dans l'école de Vendin-lez-Béthune.[799]

On ne négligea pas la défense bien qu'on eût décidé une action offensive. On rappela aux commandants qu'il était de leur devoir de maintenir la sécurité de l'arrière. On les prévint que, dans l'éventualité d'une attaque hostile, "il n'entrait pas dans les vues du commandant de la Ire armée de se replier d'une ligne sur une autre", mais de disputer le terrain. Pour cette raison, on avait mis des localités en état de défense et préparé des points d'appui pour faciliter l'arrêt et gagner du temps en vue de la contre-attaque.

On inspecta et l'on augmenta ces ouvrages, qui ne servirent pas tout de suite.[800] Cependant, trois ans plus tard, des troupes anglaises les occupèrent et ils empêchèrent une percée allemande.

PLANS D'ATTAQUE

La tâche confiée à la Ire armée était la capture de La Bassée. Elle devait se faire en conjonction avec l'attaque principale des Français sur Liévin, par le mouvement combiné du 4e corps sur Violaines, au nord du canal de La Bassée, et du 1er corps contre Haisnes, au sud. Après la capture de ces lieux, et celle de Lens par les Français, l'avance britannique devait s'étendre et englober Loos. Dans un ordre préliminaire émis au 4e corps, la partie nord du front d'attaque était définie comme "la ligne Chapelle S.-Roch-rue d'Ouvert", et la date fixée provisoirement au 11 juin.

Le commandant d'armée, sir Douglas Haig, accepta le plan du général Rawlinson. Il entra dans les détails inusités pour expliquer à sir John French ses vues quant à la capture de la rue d'Ouvert, préalablement à celle de Violaines:

"L'attaque sur la rue d'Ouvert s'exécutera par les 7e et 51e divisions et la division canadienne de la façon suivante:

L'attaque principale sera conduite par la 7e division, partant des environs de 1'"Orchard" (pas le canadien), à l'est de Givenchy (I.4-I.2), sur un front d'environ 500 yards. Pour protéger le flanc droit de l'attaque contre un feu d'enfilade venant du sud, elle se poursuivra par l'utilisation de la crête se prolongeant vers l'est de Givenchy. Elle se dirigera vers la ferme "Moated" en J.15 de façon à l'attaquer du côté sud, côté non protégé par une douve, puis s'emparera de Chapelle S.-Roch.

Pour mieux protéger encore le flanc droit de cette attaque et élargir en même temps la brèche dans la défense ennemie, la division canadienne, opérant de Givenchy, attaquera les défenses adverses aux environs de H.3–I.15 et s'étendra vers l'est dans les tranchées allemandes en direction de Canteleux.

À la gauche, l'attaque sur le côté nord de la rue d'Ouvert sera conduite par la 51e division (Highland). Les défenses allemandes au nord de L.12 sont maintenant très fortes, avec un bon champ de tir et, pour cette raison, l'attaque par la 51e division se fera du voisinage de L.8, puis marchera contre les défenses ennemies vers L.10. Cependant, pour détourner l'attention, à l'attaque se joindra une démonstration sur L.12, exécutée des environs de M.6.

Pendant cette attaque, on se propose d'utiliser des bombes à gaz qui seront lancées d'avions sur le nord de la rue d'Ouvert, pourvu que les bombes soient prêtes à temps et les conditions atmosphériques favorables."[801]

Ainsi, l'usage des gaz asphyxiants était sanctionné, à titre de représailles, par les Anglais, et les directives du 4e corps indiquaient que, sur cet engagement, ainsi qu'on l'avait fait à Festubert, on pourrait utiliser "des bombes puantes",

mais il est à remarquer ici qu'aucun des belligérants n'employa les bombes aériennes à gaz au cours de la Grande Guerre.

L'ordre d'opérations émis par sir Henry Rawlinson le 31 mai prescrivait que les 7e et 51e divisions conduiraient l'attaque, et que la division canadienne "rendrait toute l'assistance possible, sans participer à l'assaut des tranchées ennemies";[802] mais un examen minutieux des contours du terrain et de l'emplacement des tranchées nécessaires pour joindre l'ancienne ligne à la nouvelle démontrait la nécessité d'une attaque de la gauche canadienne sur la ligne ennemie, de H.2 à H.3, ainsi que l'avait indiqué le commandant de l'armée. Un ordre de la division, le 8 juin, combla cette lacune et comporta des dispositions en vue d'une avance sur la 2e ligne allemande de H.6 à I.14 et, ensuite, de la capture et la consolidation de la principale ligne de communication de l'ennemi, de I.17 à I.20. La ligne précise du flanc protecteur dépendrait des progrès réalisés par la 7e division.[803]

L'artillerie du corps était constituée par le groupe n° 1 de l'artillerie lourde de réserve (sous les ordres du brig.-général G. McK. Franks), qui devait neutraliser les batteries adverses; tous les autres canons, artillerie légère ou lourde, appuyant l'attaque, se trouvaient sous les ordres du brig.-général H. E. Burstall. Ce groupe comprenait les 2e et 3e brigades C.F.A. (32-18 livres), la 118e brigade (obusiers) R.F.A. (8-4.5), le groupe n° 45 d'artillerie française (75 mm) et la 12e brigade de siège R.G.A. (8 obusiers de 6 pouces). La 1re brigade C.F.A. se joignait au groupe "Nicholson", couvrant le front de droite de la 7e division.

PRÉLIMINAIRES

Le problème consistant à amener l'infanterie à distance raisonnable en vue de l'assaut n'avait pas été résolu lors de la bataille de Festubert. Là, le terrain était trop humide pour permettre le creusage de tranchées de communication et de rassemblement dans la zone couverte par les mitrailleuses

ennemies, lesquelles étaient invulnérables à l'artillerie de campagne; tandis que sur les pentes plus élevées de Givenchy le terrain était sec, et une compagnie du Génie (tunnelling) travaillait à I.2, entre Givenchy et Chapelle S.-Roch. L'intention était de préparer une meilleure position de départ par des opérations de peu d'envergure; il s'agissait de faire sauter une mine sous la tranchée ennemie, ou à proximité, et le cratère, occupé immédiatement par des grenadiers, servirait de position de rassemblement pour la pointe d'avant-garde de l'assaut principal. Telle qu'on l'avait préparée, le 1/6 Gordon exécuta l'opération avec succès à I.2 et I.4 le 3 juin à 21 h. 40, et comme il était convenu, la compagnie D du 8e bataillon canadien, dans la tranchée voisine, sortit pour aider à consolider la position.[804] Mais pendant la pose du galon marquant l'emplacement de la nouvelle ligne qui devait joindre la tranchée canadienne, le feu ennemi devint très violent et nous perdîmes onze hommes; en conséquence, le lieut.-colonel Lipsett avança sa compagnie vers la gauche, où il aida les "Gordon" à creuser un boyau de communication. Une violente contre-attaque allemande vers 4 h. trouva les Gordon si dépourvus de grenades, qu'ils durent se replier sur leur ligne de départ. Le cratère fut réoccupé deux heures plus tard par le 2e bataillon du régiment "Border", qui dut se retirer de nouveau sous un violent bombardement concentré sur ce point. On reçut les renseignements concernant le succès initial et, par la suite, l'insuccès de l'opération grâce à un fil téléphonique posé, le long du terrain à découvert, par un officier subalterne de l'artillerie canadienne. Ce subalterne suivait les progrès de l'attaque, couverte en partie par de l'artillerie de la 2e brigade C.F.A.

Plus tard dans la journée, une conférence eut lieu à l'Armée et l'on y décida que, étant donné la disposition défavorable de la région au point de vue de l'utilisation de l'artillerie et des formations d'infanterie, l'attaque au sud du canal de La Bassée retarderait jusqu'à ce qu'on eût neutralisé les forces dominantes de l'artillerie adverse, dissimulées

parmi les arbres et les haies dans Violaines. Ainsi, pour le moment du moins, on ne maintenait que l'opération du 4e corps et l'on prescrivit un renouvellement de l'attaque sur I.2 et I.4 par la 7e division pour la nuit du 6 au 7 juin. La relève de la 2e B.I.C. voisine, par la 3e B.I.C., en réserve, devait avoir lieu cette nuit-là; on la retarda de vingt-quatre heures, afin d'éviter des pertes pouvant provenir de la riposte de l'artillerie ennemie sur nos tranchées. Les réserves de munitions anglaises étaient cependant si limitées qu'on préféra annuler l'attaque préliminaire plutôt que de réduire la quantité destinée à l'assaut principal; celle-ci fut donc fondue dans l'attaque du 4e corps. La relève de la brigade canadienne eut lieu par conséquent dans la nuit du 6 au 7 juin: le 14e bat. sur la droite, le 16e sur la gauche et le 13e en réserve; le 15e, qui devait participer à l'assaut, fut cantonné dans le Préol en vue d'une instruction spéciale. On reçut alors des ordres prescrivant de mettre au point toutes les dispositions en vue de commencer le bombardement d'artillerie le 9 juin et lancer l'attaque d'infanterie le 11.[803]

Il était à craindre que l'ennemi eût installé des cylindres à gaz dans ses tranchées avancées; de toute façon, il pouvait y avoir du danger au cas d'un tir concentré d'obus à gaz et l'on pria les commandants d'unités d'enseigner à leurs troupes des méthodes à employer contre les gaz asphyxiants. Le point essentiel était le port du masque et il fallait de la pratique pour s'habituer à l'endurer pendant quelque temps.

REMISES

On apprit le 8 juin que le général Foch n'avait pu fixer une date précise à l'attaque française, ce qui amena la remise des opérations de la Ire armée, qui ne devaient pas commencer avant le 13.[805] Le 10, nouvelle remise: les opérations ne devaient pas commencer avant le 14 juin.[806]

Il avait été entendu d'abord que la 3e B.I.C. se chargerait de l'attaque canadienne mais les remises subséquentes amenèrent un changement au programme. Quoique le brig.-

général Turner eût demandé que ses troupes, connaissant bien le front, restassent en ligne, on confia la tâche à la 1re B.I.C., commandée par le brig.-général Mercer, qui avait relevé la 3e brigade dans la nuit du 10 au 11.[807] Deux bataillons étaient dans les tranchées, le 4e près du canal et le 2e, dans le secteur de gauche, joignant le 2/E York, qui s'était étendu au sud jusqu'en face de H.3, – sur la route Givenchy – Chapelle S.-Roch, – pour devenir le bataillon d'assaut de droite de la 20e brigade. Le 3e bataillon canadien était en soutien et le 1er en réserve à le Préol. La 3e B.I.C. se trouvait en réserve divisionnaire à Essars et dans la partie nord-est de Béthune; la 2e, en réserve de corps, cantonnée dans Hinges et Oblinghem.

Le 11, il y eut de nouveau remise, les opérations ne devaient pas avoir lieu avant le 15 juin.[808]

Le temps, beau et clair au début du mois, était devenu étouffant, chargé de nuages épais et de brouillards qui gênaient l'observation; mais, quoique bien ennuyeuses pour l'infanterie, ces remises laissèrent plus de temps en vue des reconnaissances aériennes et du tir de réglage de l'artillerie aux ordres du commandant du 1er rég. d'artillerie lourde de réserve. Ce dernier était chargé du bombardement des objectifs les plus éloignés sur le front du 4e corps, sur cent vingt-cinq desquels le réglage s'effectua par observation aérienne, et, à partir du 13, il était chargé de la destruction des positions aux environs de la rue d'Ouvert. Il avait sous son commandement deux obusiers de 15 pouces et six de 9.2 pouces, quatre canons de 6 pouces et douze de 4.7 pouces et de 60 livres.

CISAILLEMENT DES BARBELÉS

À l'égard du cisaillement des barbelés, ces remises étaient moins heureuses. Les obstacles de barbelés qui couvraient le front ennemi étaient hauts et profonds; il fallait les détruire entièrement et en empêcher la réparation, sans quoi, les insuccès précédents se répéteraient. Par conséquent, quoique la date la plus avancée du bombardement eut été fixée au

9, les 3 brigades de C.F.A. chargées de la destruction des fils avaient commencé un tir de réglage spécial dès le 5. Les tranchées du front furent évacuées, sauf par les sentinelles et les observateurs d'artillerie, pendant que les canons de 18 livres tiraient sur les barbelés ennemis, – opération délicate pour des canons à trajectoire tendue, tirant des obus shrapnel, car les parapets étaient hauts et le fil à moins de cent yards en arrière.

La Ire armée avait procédé à un inventaire minutieux des munitions requises pour l'opération du 4e corps. Des calculs, fondés sur la consommation occasionnée par la bataille de Festubert, montraient que dans un "combat très dur", les canons collaborant à l'attaque tireraient de 41 à 54 obus par pièce et par jour. Dans les deux années qui suivirent, ce chiffre se décupla. On évaluait la dépense totale estimée pour la première journée de la bataille à 26,989 obus de tous calibres, parmi lesquels 16,560 de 18 livres.

La 1re brigade C.F.A. (lieut.-colonel E. W. B. Morrison), détachée au groupe Nicholson, prit position en arrière de "Windy Corner" pour couvrir la droite de la 7e division à plus courte portée.[809] La destruction des barbelés commença le 8 et se continua les 9, 10 et 11; la remise du jour "J" causa la suspension du tir le 12, mais le feu reprit le 13 et se continua jusqu'au 15. On avait estimé que six obus shrapnel de 18 livres suffisaient pour détruire effectivement un yard de barbelés et les tâches avaient été assignées en conséquence. Les trois brigades canadiennes étaient chargées de détruire 900 yards; la 3e brigade (lieut.-colonel J. H. Mitchell) tira le 8 juin 2,686 obus et la 2e brigade (lieut.-colonel C. H. MacLaren) en tira 3,089. Le brig.-général Burstall s'attendant qu'après la bataille on attribuerait l'échec, si échec il y avait, à l'insuffisance de destruction des barbelés, insista pour que l'infanterie désignée pour l'assaut se déclarât satisfaite à ce sujet avant l'attaque.[810] Le commandant du corps, alarmé d'une telle dépense, demanda une explication. On y répondit que le nombre prescrit d'obus avait été jugé nécessaire pour

détruire les fils de façon que ces derniers ne forment aucun obstacle à l'avance de l'infanterie.[811] Comme il était dangereux de tirer sur les barbelés pendant l'obscurité, alors que nos tranchées étaient occupées et que le feu de mousqueterie et des mitrailleuses ne suffisait pas à empêcher l'ennemi de faire certaines réparations et remplacements, particulièrement en poussant des spirales de barbelés par dessus le parapet, il en était résulté une consommation additionnelle.

CANONS DE CAMPAGNE EN SOUTIEN DIRECT

Les barbelés sur le front d'attaque canadien ayant été éliminés, le point le plus important à considérer consistait à faire franchir aux troupes d'assaut, sans être anéanties, les soixante-quinze derniers yards qui séparaient les premières lignes. On pouvait apercevoir plusieurs emplacements de mitrailleuses dans le parapet allemand et il semblait que le meilleur moyen de les neutraliser serait de les bombarder de plein fouet avec des canons de 18 livres, immédiatement avant l'assaut. Des reconnaissances révélèrent des positions convenables à proximité ou dans la ligne de front, à des portées allant de soixante-quinze à trois cents yards. Deux canons, conduits immédiatement au nord de "Duck's Bill", pourraient rester dissimulés jusqu'à quinze minutes avant l'heure H, et alors, tirant au travers d'ouvertures pratiquées dans le parapet canadien, causer des dommages à l'ennemi. Il était plus difficile de trouver des positions pour couvrir le point le plus important, H. 3, redoute jumelée qui contenait évidemment plusieurs mitrailleuses et dont la moitié faisait partie de l'objectif canadien. Maisons en ruines, trous d'obus et tranchées rendaient impossible le transport d'un canon dans la position opposée, mais il existait un emplacement possible derrière les ruines d'une ferme à trois cents yards et un autre dans un réduit de soutien retranché. On pourrait y placer un canon pour tirer sur H. 2 ou H. 3 à mille yards, en tir direct.

On donna l'ordre d'amener en avant quatre pièces de 18 livres. On les garnit de boucliers d'une épaisseur exception-

nelle et, à l'aide de pneus placés temporairement sur les roues, on les tira silencieusement sur les pavés de la rue du village et on les mit en batterie dans la nuit du 13 au 14. On en plaça seulement trois, cependant, car l'infanterie protesta, alléguant le danger du tir d'un canon de 18 livres de la position la plus éloignée, car la trajectoire passait diagonalement au-dessus de la zone de rassemblement.[812] Ainsi, on n'attaqua pas H. 3 spécialement, excepté avec des obusiers de 6 pouces, lesquels, quoique ayant fait de leur mieux, produisirent peu d'effet à cause de la défectuosité et de l'insuffisance des munitions.

LE RASSEMBLEMENT

Il n'y avait absolument aucune tranchée-abri derrière la ligne de front canadienne et pas même de parados à la tranchée; aussi les troupes du Génie assistées de corvées de travail creusèrent, la nuit, une seconde tranchée de rassemblement tout le long du front d'attaque avec abris et parados. On établit des dépôts avancés de matériel et on accumula les munitions, les dépôts de grenades étant à la droite et à la gauche dans la ligne de front. On prépara avec soin la disposition des troupes, car les vagues successives devaient avancer en bon ordre pour remplir leur tâche. L'assaut du 1er bataillon (lieut.-colonel F. W. Hill) devait être exécuté par une compagnie, suivie, sur le même front, par les trois autres en vagues successives. La compagnie de tête devait d'abord enlever la ire ligne allemande et avancer, sans arrêt si possible, jusqu'à la deuxième ligne où elle aurait à consolider sa position d'abord, pour avancer ensuite à la grenade vers I.17 et, de là, à I.20. La deuxième compagnie viendrait en soutien et aiderait la première en nettoyant à la grenade les flancs des tranchées et en y établissant des blocs d'arrêt. Ensuite, des corvées de travail, tirées des 2e, 3e et 4e bataillons et des R.C.D. soit un effectif total de 400, conduites par des sapeurs de la 1re compagnie du Génie, seraient prêtes à suivre. Elles devraient consolider les positions conquises, établir un boyau

de communication à travers le “No Man’s Land”, ainsi qu’un nouveau flanc décisif. Les compagnies C et D du 1er bataillon, tenues d’abord en réserve, suivraient dans la ligne de front allemande à mesure que l’attaque se développerait.

Le 15, à 15 h., le 2e bataillon avait appuyé à droite, et le 1er était dans ses positions de rassemblement sur le front d’attaque. Le 3e bataillon (lieut.-colonel R. Rennie), désigné pour supporter le 1er, était installé dans les tranchées de soutien de six cents à quinze cents yards en arrière de la ligne. Les R.C.D., en réserve de la 1re B.I.C., s’assemblèrent près de “Vauxhall Bridge”. La 3e B.I.C. formait la réserve divisionnaire et la 2e B.I.C., la réserve de corps d’armée; elles devaient se tenir prêtes à marcher à un moment d’avis.[813]

LES MINES

Depuis que la 1re division canadienne avait pris possession de la ligne, la section n° 2 de la 176e compagnie de “Tunnelling” (Génie) minait dans le “Duck’s Bill”, en vue de placer une charge sous la tranchée allemande à H.2. On rencontra l’eau avant d’arriver à cet endroit; il fallut arrêter et charger la mine avant d’être au point désiré. Pour compenser l’éloignement, on y plaça une charge supplémentaire de trois mille livres d’ammonal et une charge d’amorçage de trente livres de fulmicoton. Sur le front de la 7e division, à environ sept cents yards sur la gauche, on avait exécuté des raids les nuits du 3 et du 4, contre le vieux puits de mine à l’est de I.4, mais tous deux avaient avorté. Au cours du second raid, les Allemands avaient fait sauter une mine à proximité, défonçant la galerie à un point entre le puits de mine et la ligne de front anglaise, mais l’ennemi resta en possession des deux cratères, l’ancien et le nouveau à I.4, qu’il protégea en y plaçant du nouveau barbelé; de là, il pouvait prendre le “No Man’s Land” en enfilade vers le nord.

L’ASSAUT

Le bombardement d’artillerie, poursuivi au ralenti pen-

dant quarante-huit heures s'accéléra à 6 h. le 15, et devint intense à 17 h. 30.[814] À 17 h. 45, on renversa les sacs de terre devant la bouche des canons et les deux pièces de campagne qui étaient près de "Duck's Bill" ouvrirent le feu. La pièce de la 6e batterie, A.C.C., en arrière de la ferme, ne tira pas, parce que l'officier qui la commandait n'était pas certain que ses obus passeraient sans toucher les têtes des fantassins se trouvant en 1re ligne; il s'ensuivit que les mitrailleuses, dans H.3, ne furent pas endommagées. Les deux autres pièces, toutes deux de la 4e batterie, A.C.C., commandées par le lieut. C. S. Craig et le lieut. L. St. G. Kelly, donnèrent à l'ennemi l'avertissement final qu'une attaque allait bientôt se déclencher et un violent bombardement d'artillerie lourde arrosa Givenchy et les tranchées canadiennes à cet endroit. Les deux canons furent mis hors d'action, les deux officiers et beaucoup de leurs hommes furent atteints, mais non pas avant que l'un des canons eût tiré quatre-vingts obus et l'autre quarante. L'infanterie, massée dans les tranchées de rassemblement dès 15 h., souffrit plus sérieusement: à 17 h. 59, au moment où l'explosion de la mine près de H.2 vint ajouter à l'horreur déchaînée du bombardement et du contre-bombardement, on comptait trois officiers tués et plusieurs blessés, tandis qu'un certain nombre d'hommes avaient été ensevelis sous un écroulement du parapet.[815] Cependant il n'y eut ni confusion, ni retard sérieux: la compagnie D, en tête, (major G. J. L. Smith), s'élança vivement dans le "No Man's Land" à 18 h. 01, suivie à quelques minutes d'intervalle par la compagnie C (capitaine G. L. Wilkinson); fidèles à leurs instructions elles marchèrent directement jusqu'à la seconde ligne allemande. Le lieutenant G. A. Metcalfe se distingua dans cette avance; grièvement blessé, il continua à conduire son peloton, encourageant ses hommes jusqu'à ce que, atteint une seconde fois, il tomba raide mort. À 18 h. 10, la compagnie B avança et occupa la première ligne allemande.

PROGRÈS DE LA BATAILLE

À 19 h., des rapports indiquèrent au général Rawlinson que la ligne de front allemande avait été emportée de haute lutte sur le front du 4e corps. La 1re B.I.C. avait occupé la tranchée entre H.2 et H.3 et, à 18 h. 20, avançait à la grenade le long de la tranchée de 2e ligne vers H.5.[816] On disait aussi que les bataillons d'assaut de la 21e brigade (2/York et 2/Wilts) étaient dans les tranchées ennemies entre H.3 et I.4 à 18 h. 21, et on remarquait que les Allemands évacuaient les tranchées J.15–I.18. Sur la gauche, on signalait que les troupes de la 51e division (Highland) avaient conquis la redoute "Z", entre L.10 et L.9, et continuaient d'avancer.

Une heure plus tard, la situation était mieux définie, mais beaucoup moins satisfaisante: le point d'appui H.3 était toujours aux mains des Allemands, de même que l'ancien cratère près de I.4, et de ces deux points, des mitrailleuses balayaient de leur feu l'étendue entière du "No Man's Land" à partir de "Duck's Bill" jusqu'à L.8. Le seul chemin non exposé à travers le "No Man's Land" passait par la galerie écroulée qui allait vers H.2. Sur le front de la 51e division, l'avance avait été arrêtée même avant qu'on eût atteint les barbelés qui n'avaient pas été cisaillés.

À ce moment, sur le front canadien, des environs de H.2, qui n'avait pas été détruit par la mine, et de H.3, des mitrailleuses allemandes dirigèrent leur feu contre tout ce qui remuait en terrain découvert entre ces deux points. On avait occupé le cratère, large de plus de quarante yards, mais les grenadiers de gauche aussi bien que ceux de droite avaient perdu leurs officiers. Vers 20 h., le lieut.-colonel H. C. Becher (commandant en second du 1er bataillon canadien) avait été blessé mortellement près de "Duck's Bill" alors qu'il réunissait une équipe en vue du transport des bombes à l'avant; le dépôt de bombes de droite avait été enterré par l'explosion de la mine, celui de gauche avait été détruit par l'artillerie. La compagnie B du 1er bataillon canadien, avec son seul officier survivant (lieut. T. C. Sims) et la compagnie A, qui s'était portée en avant à 19 h. 15 et qui avait perdu

tous ses officiers et avait continué sous les ordres du sergent-major de compagnie (C. Owen), étaient en train de renverser le parapet de la ligne de front allemande. Le 3e bataillon occupait les tranchées où s'était rassemblé le 1er.

TACTIQUE ENNEMIE

Depuis au moins une semaine, les Allemands ne pouvaient plus avoir aucun doute quant au front d'attaque: la destruction des barbelés en avait marqué l'endroit à un yard près. Lorsque le bombardement préparatoire devint plus nourri, les garnisons des tranchées qui ne disposaient pas d'abris à l'épreuve des obus se replièrent, emportant certaines des mitrailleuses. Avant et durant l'assaut, les mitrailleuses des emplacements à l'épreuve des obus constituèrent la principale défense; mais, après que la ruée du premier assaut se ralentit et que le feu de l'artillerie de couverture s'apaisa, une nouvelle occupation concertée eut lieu, laquelle se transforma finalement en contre-attaque conduite par des grenadiers et appuyée par des mitrailleuses et des mortiers de tranchée. Presque partout, les mitrailleuses, de leurs emplacements dans la ligne de front, avaient permis à l'ennemi de retenir sa 2e ligne intacte. Un message de la 7e division, envoyé à 20 h. 25, indiquait que leurs efforts en vue d'avancer au delà de la 1re ligne allemande n'avaient pas encore réussi, qu'on ordonnait un nouveau bombardement et qu'un nouvel assaut dont le but spécial était la capture du cratère et des défenses que l'ennemi occupait encore à I.4, se déclencherait à 21 h. 15. Cet assaut fut remis à 22 h., parce qu'il fallait du temps pour le préparer et avertir l'artillerie; mais bien avant cette heure, les signes d'une contre-attaque allemande se manifestaient. La corvée de travail, partie avec l'équipe du Génie canadien, à 20 h. 15, fut enfoncée. À 20 h. 30 le combat recommença à H.1, et quinze minutes plus tard éclatait un feu nourri de mousqueterie et de grenades. Les grenadiers canadiens qui avaient essayé de prendre H.3, subirent une contre-attaque par les grenadiers ennemis, et leur réserve de grena-

des diminua dangereuse ment. Dans la seconde ligne allemande, le major Smith avec ses hommes était serré de près; il était resté au poste, quoique blessé et, à présent, l'arrière de sa droite était menacé d'une attaque à la grenade. Les Canadiens furent refoulés dans le cratère et là, les grenadiers du 2e bataillon et deux pelotons de la compagnie B du 3e bataillon envoyés en renfort, soutinrent la lutte. Les mitrailleuses allemandes dans H.3 dominaient le front, les réserves de grenades s'épuisèrent et, sans munitions ni renforts, il devenait impossible de maintenir la position H.6-H.4. Beaucoup d'hommes transportèrent des grenades à l'avant, tous se battirent avec détermination. Le soldat Gledhill déploya un grand courage en résistant à la contre-attaque et en sauvant les blessés. L'officier mitrailleur du 1er bataillon, le lieut. F. W. Campbell, apporta deux de ses mitrailleuses à travers le "No Man's Land" avec la compagnie C et les installa dans la ligne de front allemande. Lorsque la contre-attaque ennemie commença et que les réserves de grenades s'épuisèrent, il monta une de ses mitrailleuses en avant. Le trépied ayant été brisé par un obus, le seul autre survivant du détachement, le soldat H. Vincent tint la mitrailleuse sur son dos, pendant que son chef continuait de tirer et de tenir l'attaque en échec jusqu'à ce qu'il fût mortellement blessé. Le lieut. Campbell fut décoré de la Victoria Cross.[817]

LA RETRAITE

À 22 h., la mitrailleuse tira sa dernière bande de cartouches et Vincent la rapporta. À ce moment, la plupart des survivants étaient revenus dans la ligne canadienne; le major Smith fut tué en y arrivant. Des vingt-trois officiers du 1er bataillon, douze étaient morts et trois seulement étaient indemnes; les pertes en gradés et soldats se chiffraient par 346.

Cependant, une autre compagnie du 3e bataillon avait atteint la vieille ligne de front en traversant le barrage allemand, mais elle fut arrêtée par le feu des mitrailleuses qui de H. 3[818] balayaient le "No Mans Land". La position de ras-

semblement de cette compagnie, dans les tranchées de réserve à six cents yards au sud de Givenchy, avait été occupée par l'escadron B des R.C.D.

À 22 h. 01, un message d'un officier d'état-major canadien disait: "Nous avons été repoussés des tranchées de la ligne de front allemande; sommes à présent de retour dans les nôtres." On signalait au même instant que la 7e division était sur la ligne J.11, J.13, J.10, K.6, mais que la 51e division n'avait pu s'emparer de L.11 et L.12, car les barbelés y étaient encore intacts; la canonnade ennemie avait tué les officiers et enterré les réserves de grenades. On continua cependant à étudier de nouveaux plans d'opérations, la 7e division devant attaquer à 12 h. 15 et les Canadiens à 12 h. 30. Le commandant du corps, l'apprenant, fit retarder les deux attaques jusqu'à 1 h. 30.

REPRISE DE L'ATTAQUE

Étant donné la pénurie de munitions et les difficultés du bombardement de nuit, le commandant de l'armée approuva un nouveau délai quant à l'attaque de la 7e division et de la division canadienne jusqu'à 5 h. 30; une demi-heure de bombardement précéderait l'attaque.[819] La 51e division (Highland) attaquerait à 1 h. 45 selon les plans antérieurs. Plus tard, on porta à deux heures la durée du bombardement. Vers 4 h., on apprit que la ligne tenue à J.11-J.13 avait été refoulée, que le terrain gagné à L.10-L.9 avait été perdu à la suite d'une attaque à la grenade, et que, par conséquent, le 1er Grenadiers de la Garde, ses deux flancs découverts, avait dû se retirer dans le voisinage de J.5, soit sur la ligne primitive. Cette situation rendait douteux le résultat que pourrait amener la reprise des attaques sur les fronts de la 7e division et de la division canadienne et, puisque les troupes opérant contre L.12 avaient également dû retraiter, le front britannique se retrouvait en somme à sa position de départ. Il faudrait évidemment plus de temps et plus de munitions pour reprendre l'attaque sur une plus grande échelle. La matinée était bru-

meuse, il avait été impossible de dégager les tranchées à 120 yards de H.2 et I.2 pour le bombardement des mitrailleuses à ces derniers endroits, de sorte qu'on décida, à 11 h. 25, le 16, de reprendre le programme de la veille; l'assaut serait déclenché avec des troupes fraîches d'infanterie à 16 h. 45, le 16. La différence était que l'artillerie de couverture, qui exécutait actuellement un bombardement lent et continu sur les tranchées de l'ennemi, ne devait pas allonger son tir avant que la ligne de front ait été capturée aussi bien que consolidée.[820]

Sur le front canadien, cependant, il n'y avait plus de mines, mais l'assistance vitale procurée par les canons de campagne avancés manquait tout à fait. Lorsque la pièce de la 6e batterie ouvrit le feu, quoique sa trajectoire passât au-dessus du parapet, le deuxième coup fit crouler le plancher de la ferme où il était dissimulé et l'on ne pût faire disparaître l'obstruction. Quand le barrage sur la ligne allemande cessa, l'infanterie ennemie en occupa aussitôt le parapet et, conjuguant son tir avec celui des mitrailleuses, ouvrit un feu si meurtrier que la vague de tête des troupes d'assaut (deux pelotons du 3e bataillon canadien) ne put traverser le "No Man's Land".

Une demi-heure après l'assaut de 16 h. 45, le 16 juin, malgré des progrès obtenus à L.10 et I.2, l'avance fut naturellement interrompue et l'on ordonna la continuation du bombardement de la ligne I.7 à H.2, suivi d'un assaut d'infanterie, à 17 h. 30. L'artillerie, les mitrailleuses et la mousqueterie arrêtèrent cette autre attaque, renouvelée par le 3e bataillon: les troupes de la 7e division atteignirent les cratères I.4 à I.2, mais ne purent s'y maintenir; on avait toutefois signalé le 1er Grenadiers de la Garde sur la ligne J.10-K.6 et un rapport indiqua que la 51e division (Highland) avait atteint L.10 et L.13 sur la rue d'Ouvert; c'était une erreur, ainsi qu'on s'en aperçut par la suite. Encouragé par tous ces rapports, le général Gough songea à l'opportunité d'une autre attaque contre la ligne H.2–H.3–I.2–I.4, mais cette fois encore l'élément déterminant était la pénurie de munitions. Les incidents préci-

tés, ainsi qu'une contre-attaque allemande qui réussit, firent décider de concentrer les efforts, le 17, contre L.12 et l'extrémité ouest de la rue d'Ouvert. Il s'ensuivit aussi l'annulation d'un ordre donné aux R.C.D.; ceux-ci, avec des grenadiers d'infanterie qui devaient leur être attachés, auraient eu à répéter l'assaut contre H.2-H.3 à 21 h., le 16. Le changement de rôle de la 1re division canadienne s'exprima dans le message suivant, envoyé le 16 à 20 h. 30:

"Vu que la 1re brigade d'infanterie canadienne sera dès maintenant en défense passive, on prendra des mesures cette nuit pour mettre les tranchées en bon état de défense et réparer sans tarder tous les barbelés."

Avant que cette décision fût prise, des rapports subséquents indiquèrent que la ligne allemande restait intacte; la ligne anglaise avait avancé à un seul endroit près de L.9 et là encore, faute d'appui, on l'avait retirée à 4 h. le 16. Une relève de l'infanterie s'imposait; elle s'exécuta dans la nuit du 17 au 18 et l'on ordonna une avance pour le 18 à 3 h. 05, en vue d'occuper et de consolider la ligne J.9–K.6–M.4 et d'en faire une position plus avancée d'où l'assaut pourrait être déclenché par la 7e division. Durant la nuit, comme on s'apercevait que l'ennemi tenait la ligne K.6– "redoute Z", on modifia le programme d'artillerie; on retarda le mouvement de deux heures et subséquemment on le remit au matin du 19, car on découvrit en outre que les tranchées ennemies de J.10–K.6 étaient solidement occupées et protégées par une épaisse ceinture de barbelés dans laquelle bien des blessés britanniques devaient attendre l'obscurité et de l'aide.

NOUVEAUX RETARDS

Le 18, à 16 h. 30, le général Haig donna instructions au général Rawlinson d'opérer avec son corps d'armée en vue de:

"retenir les forces allemandes sur son front;
gagner du terrain dans la direction de Violaines;
consolider la ligne que nous détenons."

Les munitions constituaient de nouveau l'élément déterminant, car le mémorandum renfermant ces instructions concluait: "Il importe de vérifier journellement les disponibilités en munitions et l'on doit se servir de ces dernières avec parcimonie." L'expérience avait appris de nouveau que, sans un bombardement redoublé, réclamant des munitions en quantité plus que suffisante, on ne pouvait espérer atteindre que les premier et troisième points... et encore! Par conséquent, tous les efforts tendirent à consolider la ligne et à préparer des simulacres d'attaque.

Dans la nuit du 18 au 19, le détachement Seely releva une partie de la 2e B.I.C. sur la droite de la ligne canadienne, à partir du canal jusqu'à 450 yards au nord. La nuit suivante, la 2e B.I.C. remplaça dans la ligne de front la droite de la 7e division jusqu'à un point au nord de 1.5.

CONSIDÉRATIONS

Le combat de Givenchy, quoique n'étant pas classé comme une bataille dans la longue liste des combats britanniques, n'en est pas moins d'un intérêt particulier, en ce que les préparatifs, les dispositions et l'action furent à plusieurs égards le prototype, en miniature, des actions majeures menées à bien et où, par la suite, s'engagea le Corps canadien. À vrai dire, les opérations effectuées en juin par le 4e corps ne nous valurent aucun gain de terrain et réussirent seulement à détourner une partie des forces ennemies du front français; mais l'expérience acquise par les troupes canadiennes et l'état-major compensèrent, jusqu'à un certain point, les pertes éprouvées.

La Ire armée procéda à des enquêtes très sérieuses afin d'arriver à connaître les raisons de l'échec de l'attaque du 15. "Autant qu'on peut s'en rendre compte, les dispositions furent minutieusement prises; la préparation d'artillerie était suffisante et exacte." On avait dû rédiger ce rapport avant que l'artillerie lourde des Britanniques eût estimé que neuf seulement des soixante-six batteries allemandes, prises à partie le

15, avaient été réduites au silence. Les batteries allemandes non molestées avaient causé les pertes sévères subies dans les positions de rassemblement, avaient interrompu les communications et empêché l'envoi des renforts à l'avant.

Sur le front canadien, les barbelés avaient été entièrement détruits.[821] Les pièces avancées avaient brisé la résistance dans la ligne de front ennemie et le tir de couverture des canons de campagne avait été suffisant pour permettre à notre infanterie de marcher à l'assaut. Mais aucun S.O.S. n'avait été lancé pour réclamer le barrage de protection lorsqu'arriva la contre-attaque allemande (il est probable que les porteurs de fusées avaient été mis hors de combat), de sorte que manquant de grenades et son flanc droit découvert, l'infanterie ne put conserver le terrain, conquis.

Les gares de ravitaillement en vivres et en munitions étaient à bonne portée, à Lillers et S.-Venant, soit à quelque douze milles de la ligne. À part la difficulté inhérente au transport des blessés le long des tranchées étroites et encombrées, les dispositions d'ordre médical fonctionnèrent sans heurt.[822]

Les pertes de la 1re division canadienne depuis le 14 jusqu'au 20 juin, relevées alors, s'établissaient ainsi:

	Officiers	Gradés et soldats
Tués	12	96
Blessés (à l'hôpital)	20	392
Malades	12	270
	44	758

Les chiffres cités, calculés au moment de l'action, comprennent donc parmi les blessés ceux qui moururent des suites de leurs blessures. La liste ne comprend pas les blessés qui restèrent à leur poste. Les chiffres corrigés des pertes au combat dans la division, pour la période allant du 15 au 24 juin, sont de 36 officiers et 699 gradés et soldats.[851]

DÉMONSTRATIONS

À partir du 18 juin, et par la suite, le front de Givenchy resta relativement calme. On exécuta des simulacres de bombardements et d'assauts d'infanterie contre la rue d'Ouvert avant l'aurore du 19. Le même jour, entre 9 h. et 10 h., une démonstration semblable fut exécutée sur le front de la 2e B.I.C. en face de "Duck's Bill".[823] Dans l'intervalle, on donna des ordres afin que "les munitions soient strictement économisées et qu'une quantité suffisante pour une nouvelle offensive devienne ainsi disponible dans le plus bref délai possible". La restriction s'appliquait particulièrement aux obus explosifs de 18 livres et aux obus à la lyddite pour les obusiers de tous calibres. Afin d'assurer une riposte rapide de nos batteries lourdes lorsque l'ennemi bombarderait nos tranchées, les P.C. avancés des brigades d'infanterie dans la ligne furent reliés par fil au groupe d'artillerie lourde le plus rapproché. Le tir de riposte d'artillerie fut restreint aux tranchées allemandes opposées, jusqu'à ce que fût adoptée en 1917, la méthode qui consistait à s'attaquer aux batteries ennemies elles-mêmes et de les réduire au silence.

LE FUSIL ROSS

Deux jours avant l'assaut de Givenchy, la division canadienne fut pourvue de la carabine Lee-Enfield et tous les fusils Ross furent retirés.

L'histoire du fusil Ross, comme arme canadienne de guerre, débute en 1901. À cette époque, les plans adoptés pour la défense de l'Empire et la difficulté de se procurer des armes en Angleterre au moment requis, rendaient désirable l'établissement d'une fabrique d'armes au Canada. En 1902, le gouvernement adjugeait à une entreprise particulière un marché comportant la fabrication de tous les fusils nécessaires aux troupes canadiennes, marché qui se révéla désavantageux pour l'État. Les premiers modèles du fusil Ross, soumis à une commission nommée par le ministre de la Milice, furent déclarés "impropres à l'usage militaire, à moins d'y apporter de sérieuses modifications et de prendre des précau-

tions spéciales pour empêcher l'enrayage". De fait, le fusil Ross, accepté à l'origine, n'était pas une arme éprouvée, mais un projet de mécanisme encore dans sa phase expérimentale. La période de dix années subséquentes constitua une suite d'essais et d'erreurs consécutifs, une modification en amenant aussitôt une autre; en plus des essais officiels conduits par des experts, une série d'essais fortuits, d'expériences sans contrôle, furent exécutés par de nombreux profanes, en fait, par tout militaire à qui l'on confiait le fusil Ross; on conseilla de nombreuses modifications et celles qu'on adopta durent nécessairement s'appliquer à un millier de fusils ou plus, au lieu de trois ou quatre, car on ne pouvait arrêter la production sans enfreindre les termes du marché. Le gouvernement qui espérait toujours en arriver à un modèle de fusil Ross parfait, n'avait aucun désir d'annuler ce marché. La Milice avait besoin de fusils, de sorte que, entre 1906 et 1914, on eut au Canada plus de 100,000 fusils, de types et de marques variés, tous présentés comme étant le modèle parfait, mais tous rivalisant en médiocrité d'une manière ou d'une autre, jusqu'à ce que le modèle III fut mis au point, nouveau modèle qui, paraît-il, possédait toutes les qualités et aucun des défauts de ses prédécesseurs. Mais le modèle III avait, lui aussi, été étudié et fabriqué sans tenir compte des observations et des avertissements des soldats ou des mécaniciens, et avait été mis à l'épreuve comme un fusil pour le tir à la cible. Excellent aux mains du sportif et du tireur d'élite qui ne se permettaient pas un tir rapide et prolongé, la gravité de ses défectuosités se révéla à la suite d'essais "sur le vif", dans les tranchées, qui remplacèrent les expériences du laboratoire ou du champ de tir. Des éloges exagérés, répandus pour étouffer les accusations, eurent pour effet d'éveiller le doute plutôt que de rétablir la confiance; des explications confuses, concernant les transformations et les performances de l'arme, ne servirent qu'à créer la méfiance. Les modifications exécutées sur place firent ressortir les défauts sans toujours y apporter le remède; chaque essai nouveau visant à ranimer la confiance

n'aboutissait qu'à la crainte de nouvelles anicroches et l'épreuve finale dans les combats souleva le désespoir blasphémateur. Sir John French ne put ignorer le verdict du soldat: sur les champs de bataille d'Ypres et de Festubert, 3,050 soldats avaient jeté leur fusil Ross et l'avaient remplacé par le Lee-Enfield. On exécuta sans tarder ses ordres visant au réarmement, promulgués le 12 juin; dans certains cas, des hommes de corvée apportèrent même aux tranchées de première ligne les nouvelles armes que les fantassins échangeaient contre les Ross. On renvoya ces dernières armes en Angleterre. On en conserva quelques-unes dans chaque bataillon, à l'usage des tireurs d'élite, après les avoir pourvues de mires télescopiques.[111]

NOUVELLE RÉPARTITION DES DIVISIONS

Dans l'après-midi du 21, la 1re brigade de mitrailleuses automobiles canadienne arriva d'Angleterre à Vendin, via Abbeville. Son effectif était de 10 officiers et 159 gradés et soldats, vingt mitrailleuses Colt, vingt et une motocyclettes dont onze avec side-cars, seize bicyclettes et vingt et un véhicules à moteur et à quatre roues, dont huit étaient des chars blindés.

Dans la nuit du 22 au 23 juin, la 3e B.I.C. releva la 2e B.I.C. dans le secteur de Givenchy et, la nuit suivante, la 20e brigade d'infanterie releva le détachement Seely ainsi que la 3e B.I.C. Le commandement du front de la division passa du général Alderson au général Gough à 21 h. 45, le 24 juin 1915, suivant les ordres promulgués par la Ire armée. Celle-ci donna ordre à la division canadienne de rejoindre le 3e corps sur le front de Ploegsteert, à dix-sept milles au nord.[824]

CHAPITRE XX

PLOEGSTEERT ET LA COTE 63 (HILL 63)

26 JUIN AU 30 SEPTEMBRE 1915

Carte n° 14: Fronts de la 1re division canadienne 1915

DÉPLACEMENT VERS LE NORD–LA NOUVELLE ZONE–DISPOSITIONS ET CONDITIONS–CONSTRUCTION DES DÉFENSES–ATTITUDE DE L'ENNEMI–MINES–NOUVEAUX MOYENS ET NOUVELLES MÉTHODES–UNITÉS SPÉCIALISÉES –VISITEURS DE MARQUE–RELÈVES DE BRIGADES–CHANGEMENTS DANS LE PERSONNEL–NOMINATIONS NOUVELLES À LA 2E DIVISION CANADIENNE–LA 2E DIVISION TERMINE SON INSTRUCTION–LA TRAVERSÉE DU PAS DE CALAIS–RENFORTS–DÉPENSES DE GUERRE ET EMPRUNTS–LA CENSURE DE LA PRESSE –UNE ANNÉE DE GUERRE

DÉPLACEMENT VERS LE NORD

Le déplacement de la 1re division canadienne du secteur de Givenchy au secteur de Ploegsteert marqua le début d'un trimestre de guerre de tranchées. Pendant cette période, aucune opération active ne fut entreprise d'un côté ni de l'autre sur le front britannique à l'exception de petites affaires locales qui n'amenèrent aucun changement important. Les Allemands, tendant tous leurs efforts à battre la Russie d'abord, utilisaient leurs forces principales sur le front oriental; les Anglais profitaient de l'expérience acquise à Ypres et Festubert; ils formaient et instruisaient de nouvelles armées; ils fabriquaient les canons lourds et les munitions nécessaires pour briser les ouvrages de défense du modèle le plus récent.

On décida d'adopter la marche par groupes de brigade en vue du déplacement de la division. Chaque groupe se mit en marche pendant trois nuits consécutives, passant par les zones d'étapes de Neuf Berquin et Noote Boom afin d'atteindre la nouvelle zone entre Ploegsteert, Wulverghem et Neuve Église, où la division devait se joindre au 3e corps (lieut.-général sir W. P. Pulteney) dans la IIe armée (général sir

Herbert Plumer).

Le 24 juin, les officiers de l'état-major et les officiers de troupe du groupe de la 2e brigade se rendirent d'avance par autobus au quartier général de la 48e division (South Midland) afin de se familiariser avec le terrain et se rendre compte des dispositions existant sur ce front, pratique habituelle, mais particulièrement nécessaire en cette occasion, étant donné que la 1re division canadienne devait relever la brigade de droite de la 48e division. Cette nuit-là, le groupe marcha neuf milles jusqu'à Neuf Berquin et, la nuit suivante, marcha cinq milles jusqu'aux cantonnements de Noote Boom, pendant que le groupe de la 1re brigade marchait jusqu'à Neuf Berquin. Dans la nuit du 26 au 27 juin, la 2e brigade d'infanterie canadienne releva la 144e brigade d'infanterie (48e division), à la gauche du nouveau front: des batteries de la 2e brigade A.C.C. entrèrent en action et s'assurèrent la maîtrise de la zone correspondante; tous tombèrent temporairement sous les ordres de la 12e division. Pendant ce temps, le groupe de la 1re brigade avançait toujours dans la zone de Noote Boom et le groupe de la 3e brigade, y compris le détachement Seely, marchait sur Neuf Berquin.

Le matin du 27, le Q.G. de la 1re division canadienne se transportait de Vendin à Nieppe; dans l'après-midi, la 1re brigade canadienne de mitrailleuses automobiles se transportait dans la nouvelle zone par route, par voie de S.-Venant et Strazeele. Le soir, l'artillerie de la 1re division canadienne assuma la protection du nouveau front, couvert jusqu'alors par la 118e brigade (How.) R.F.A., les 1re et 2e brigades A.C.C. et quatre batteries d'artillerie de la 12e division, non relevées encore.

Le 27, la nuit venue, la 1re brigade d'infanterie canadienne s'avança pour relever les 36e et 37e brigades d'infanterie (12e division), et ce déplacement ayant été complété le 28, à 1 h. 10, le général commandant la 1re division canadienne assuma le commandement du front repris des 12e

et 48e divisions. Durant la nuit du 27 au 28, la 3e B.I.C. se rendit de Neuf Berquin à Noote Boom et le détachement Seely, près de Merris. Les relèves d'artillerie furent complétées à 8 h. 30, lorsque les batteries de la 3e brigade A.C.C. se mirent en position à l'extrême gauche.

LA NOUVELLE ZONE

La nouvelle zone était bornée à droite par la route Bailleul-Ploegsteert et, à gauche, par la route Neuve Église-Messines. La voie du chemin de fer Hazebrouck-Armentières passait à proximité, et les deux gares origines d'étapes, – Steenwerck pour l'approvisionnement en général et Strazeele pour les munitions, – étaient accessibles par de bonnes routes. Contrairement aux plaines fumeuses de Festubert, le pays était accidenté: au sud, une crête de collines irrégulières, bien cultivées, s'élevait à cent cinquante pieds au-dessus des plaines de la Lys, et, au nord, allant de l'est à l'ouest, la vallée de la Douve traversait le secteur en lui ménageant sur le versant sud une bonne protection.

Sur la crête, à trois milles de la ligne de front, vers la gauche, s'élève le village de Neuve Église, d'où l'on avait évacué la plupart des 2,400 civils qui l'habitaient. Cependant, de nombreux villageois et fermiers du voisinage étaient restés. La caractéristique principale de la zone avancée était la cote 63 (Hill 63), point extrême de la crête à l'est. De cet endroit, on avait l'avantage d'un bon point de vue sur l'est, vers Warneton; on y voyait aussi au nord par delà les tranchées, dans la vallée de la Douve, et le long des pentes jusqu'au village de Messines, qui, en partie ruiné, se dresse sur l'éperon sud de la principale crête des Flandres.

La nouvelle ligne de front, s'étendant sur quatre mille yards, couvrait le coin nord-est de "Ploegsteert Wood". La partie sud de cette ligne était tenue alors par la 12e division. De là, la ligne filait à l'est et au nord du hameau en ruines de S.-Yves, qui se trouve par delà la route Armentières-Messines, à un mille au sud-ouest de cette dernière ville. La

ligne traversait ensuite, en un arc irrégulier, la vallée de la Douve pour englober le village de Wulverghem, à un mille à l'ouest – sud-ouest de Messines. Plus loin vers la gauche, la ligne était tenue par la 50e division (Northumbrian).

DISPOSITIONS ET CONDITIONS

Au début, le front fut divisé entre la 1re et 2e B.I.C., mais le détachement Seely (brigade de cavalerie canadienne) vint se mettre sur la gauche dans la nuit du 28 au 29; la 2e B.I.C. appuya sur la droite, de sorte que la 1re B.I.C. occupa la ligne depuis la limite de droite jusqu'à proximité de la route Armentières-Messines et la 2e B.I.C., 1,200 yards au centre du secteur.[825] Les deux brigades avaient chacune deux bataillons en ligne, un en soutien à environ mille yards en arrière et un en réserve de brigade; ce dernier était cantonné dans des bâtiments de ferme à 2,500 yards plus en arrière, prêt à contre-attaquer immédiatement. Les dispositions de la cavalerie étaient similaires, un régiment en ligne, un en soutien et un en réserve. La 3e brigade, en réserve de division, fut cantonnée dans des baraquements en bois, – "Aldershot Camp", "Bulford Camp", et "R. E. Huts", – construits sur les pentes basses de la crête, à un mille au sud de Neuve Église. Comme toute l'artillerie, lourde et de siège, était maintenant sous la direction du corps d'armée, la division n'avait à sa disposition que l'artillerie divisionnaire. De celle-ci, la 3e brigade A.C.C. couvrit la zone de droite à l'est de "Ploegsteert Wood" et S.-Yves, et la 1re couvrit le front gauche de la brigade d'infanterie de droite. La brigade d'infanterie du centre et la cavalerie, sur la gauche, furent soutenues par la 2e brigade A.C.C. tandis que la 118e brigade (How.) R.F.A., dans des positions à deux mille yards de la ligne de front, bien abritée par les pentes raides de la cote 63 (Hill 63), était en bonne position pour tirer sur tout le front.[826]

Après que le tir des batteries fut réglé, on réduisit à trois obus par canon de 18 livres et par jour le nombre accordé; ce chiffre se réduisit à zéro dans la dernière semaine de juillet,

quoiqu'on reçût 300 obus pour obusiers de 4.5 pouces. L'ennemi, concentrant principalement son attention au réglage, tira rarement plus. Une fois seulement, on annonça que des obus à gaz, "les mêmes qu'à Gravenstafel", avaient été tirés, et quelques coups causèrent un peu d'embarras; les Q.G. de deux de nos brigades d'infanterie furent repérés et pris à partie; tard dans l'après-midi du 15 juillet, le tir sur Neuve Église, bien dirigé, et provenant d'une batterie d'obusiers de 5.9 qui se trouvait derrière Messines, abattit la tour de l'horloge de l'église avec ses trois premiers obus et mit le feu à cet édifice. Le 1er août, un coup sur "Ration Farm", où on avait emmagasiné 100,000 cartouches de fusils et la réserve de grenades, mit le feu aux bâtiments: grâce à l'intervention rapide du major J. A. Hesketh, L.S.H., le feu fut éteint avant qu'il ne causât de sérieux dommages.

En général, cependant, le rapport suivant d'un observateur exprime bien l'opinion répandue alors: "Le front est tranquille. L'ennemi, comme partout ailleurs, creuse avec acharnement et consolide ses défenses." L'excavation, parfois, se remarquait à cause de la terre fraîchement remuée, ou les sacs de terre apparaissant sur les longues pentes verdoyantes de "Messines Ridge". Occasionnellement, des arbres et des maisons disparaissaient en une nuit et, lorsque le voile du brouillard se levait soudainement, on pouvait voir des corvées de travailleurs se dissimuler en s'étendant par terre.

CONSTRUCTION DES DÉFENSES

L'amélioration des défenses fut aussi l'occupation principale du côté britannique. La ligne de front consistait en bouts de tranchées creusées à la hâte, qui avaient été reliées ensuite, numérotées de 121 sur la droite à "Ploegsteert Wood", à 142 sur la route Wulverghem-Messines; elles avaient de deux à quatre pieds de profondeur; le reste n'était que parapets de sacs de terre à l'épreuve des balles. Il n'y avait pas de pare-éclats et pour ainsi dire pas de parados. Il y avait en arrière, à proximité, des abris surbaissés entourés de

murs de sacs de terre et couverts de tôle ondulée; ils protégeaient quelque peu contre la pluie, mais pas du tout contre les obus. Il n'y avait pas de ligne de soutien et, quant aux boyaux de communication, ils étaient si défectueux que l'accès aux tranchées de première ligne, autrement que par le bois, n'était possible qu'à la faveur de l'obscurité.

La première tâche fut par conséquent l'amélioration des tranchées de première ligne. On y établit des pare-éclats et on bâtit des parados en sacs de terre. On profita de ce que les eaux de la Douve étaient basses pour creuser profondément une ligne de soutien tout le long du front, à une distance de cinquante à deux cents yards en arrière de la première ligne. On y établit des abris à l'épreuve des bombes et on creusa de nombreux boyaux de communication avec la ligne de feu. La méthode suivie permit de diminuer et de mieux répartir les garnisons de première ligne; on espérait de cette façon réduire les pertes dans la guerre de tranchée et on voulait être en mesure de soutenir un bombardement concentré et prolongé, si celui-ci se déclenchait un jour.[827]

On construisit aussi une ligne subsidiaire, ou réseau de tranchées, à environ 1,500 à 2,000 yards de la ligne de front, le long de la pente antérieure de la cote 63 (Hill 63), et on la protégea d'un réseau de barbelés. Ce réseau couvrait une série de points d'appui situés dans des fermes ou des réduits en sacs de terre, dans la vallée plus bas, de manière à se supporter mutuellement. On y monta aussi, dans des emplacements de construction solide, huit mitrailleuses de la brigade canadienne de mitrailleuses automobiles. Certains de ces emplacements étaient construits en béton armé.[828]

Tout ce travail dans la zone défensive dut s'exécuter presque entièrement la nuit, et on y employa plus de deux mille hommes, trois nuits sur quatre, pendant une certaine période; en général, il n'y avait pas de travail la quatrième nuit, à cause des relèves. Dès que le gros du travail fut terminé, on réduisit les corvées à cinq cents hommes par nuit.[829, 830]

Quant aux défenses situées plus loin à l'arrière, elles étaient étudiées et exécutées par le corps et la division n'en était pas responsable, bien qu'on eût réservé un certain front dans les 2e et 3e lignes du G.Q.G., front destiné à être occupé en cas de retraite.[831] Les batteries canadiennes choisirent les positions et commencèrent la construction des emplacements des batteries d'appui pour ces lignes. À son arrivée dans la zone, la division avait trouvé un détachement de cinq cents hommes de la 3e division de cavalerie britannique creusant des tranchées et des emplacements le long du col de la crête entre Neuve Église et la cote 63 (Hill 63), afin de relier la zone des avant-postes au P.C. de la 2e ligne.[832] Cette dernière couvrait Neuve Église au nord et à l'est et s'allongeait à peu près parallèlement à la ligne de front, à quatre mille yards en arrière. Le corps y employa, du 8 au 24 août, la 37e division des nouvelles armées, récemment arrivée. Durant cette période, des officiers choisis, ainsi que des gradés et soldats de cette division, furent attachés en vue de l'instruction à des unités de la Ire division canadienne.

ATTITUDE DE L'ENNEMI

Quoiqu'on puisse décrire l'état de choses existant sur le front canadien entre la fin de juin et le milieu de septembre comme tranquille, la vigie fut incessante et l'ennemi fut surveillé de la ligne de front aussi bien que des observatoires de l'artillerie situés sur les hauteurs en arrière. Une patrouille canadienne avait pu se procurer le 1er juillet l'identification d'un soldat tué récemment dans le "No Man's Land", il appartenait au *25e régiment bavarois,* et la présence de cette unité dans la ligne fut confirmée le 27; à 8 h. 30, une sentinelle du 3e bataillon canadien remarqua une patrouille ennemie composée de trois hommes qui rampaient dans les hautes herbes à cent cinquante yards de la tranchée.[129] Le capitaine F. O. W. Tidy sortit immédiatement avec trois hommes pour couper la retraite à l'ennemi; après une courte lutte, il en tua un et captura les deux autres. À part cette rencontre, il n'y eut

pas d'autre incident. À l'exception de la droite, les tranchées étaient fort éloignées (plusieurs centaines de yards) à certains endroits, et seuls les tireurs d'élite étaient actifs.

À cet effet, on utilisa douze fusils Ross et treize Lee-Enfield qui furent munis de mires télescopiques. On rejeta la demande d'un commandant de bataillon visant à obtenir des fusils de sport[280] à haute vélocité, ou des fusils Ross de concours.

La tranquillité régnant sur le front canadien fut momentanément troublée le 9 juillet par un avis du 3e corps annonçant qu'on s'attendait à une attaque allemande sur Armentières, en provenance de l'est. Lille, Comines et Menin étaient bondées de troupes, et l'on disait à ces dernières "qu'elles étaient en marche vers la victoire finale". Le jour suivant, des rumeurs se répandaient que l'ennemi se massait sur la droite canadienne, mettant la 3e brigade en alerte; le 11, des rapports similaires arrivèrent de la 12e division voisine. Mais, en aucune de ces occasions, il n'y eut d'attaques; on attribua les mouvements observés à des relèves dans la ligne allemande.

L'ennemi était d'humeur enjouée et il le montra le 25 juillet en exhibant une pancarte en face de nos tranchées de droite (n° 121). Sur cette pancarte on pouvait lire: "Varsovie est tombée entre nos mains; nous avons fait 100,000 prisonniers." On entendait aussi leurs cris de joie dans la tranchée chaque fois que des nouvelles encourageantes leur parvenaient, comme ce fut le cas le 20 août, le lendemain du torpillage et du naufrage du *Royal George* et de *l'Arabie.* Dans les nuits du 17 juillet et du 26 août, on remarqua des Zeppelins passant au-dessus de nos lignes: ils allaient probablement bombarder Paris.

LES MINES

Une vigilance de tous les instants était nécessaire, non seulement sur terre, mais également sous terre, car les mines et les contre-mines se succédaient sur la droite du front, à S.-Yves, avant l'arrivée de la 1re division canadienne. Quatre

heures à peine après que la division eut repris le secteur, la 174e compagnie du Génie, dont deux sections continuaient à opérer sous la direction du 3e corps, fit sauter une charge afin de défoncer les galeries ennemies. Deux jours plus tard, l'ennemi fit de même, mais sans grands dégâts. Le 9 juillet, les sapeurs firent sauter deux autres mines, la première à 21 heures et l'autre un peu plus tard et, à l'issue de ces explosions, une partie de la compagnie n° 1 du 13e bataillon canadien, commandée par le capitaine K. M. Perry, occupa ces entonnoirs. Le 13, on fit sauter deux nouvelles mines à proximité, et les entonnoirs en furent occupés par la même compagnie.[833, 834] Le 11 août on fit sauter une mine défensive, en exécution du programme, puis une autre le 31 août, et une compagnie du 4e bataillon (1re B.I.C.) en occupa les entonnoirs.

NOUVEAUX MOYENS ET NOUVELLES MÉTHODES

Un certain nombre d'officiers de la 2e division canadienne, – généraux, officiers d'état-major et officiers de troupe, – furent attachés à la 1re division canadienne entre le 19 et le 23 juillet. Ils avaient instruit leurs unités en Angleterre suivant les principes puisés dans la brochure périodique intitulée *Notes du Front*; quelques-uns d'entre eux avaient déjà servi dans les tranchées. Cependant, de nouvelles méthodes et de nouvelles façons d'appliquer les anciennes avaient pris rapidement naissance dans tous les domaines et il restait beaucoup à apprendre. L'artillerie de campagne fit l'essai de nouvelles fusées; elle employa une grande partie de la maigre réserve de munitions au réglage de ses batteries à l'aide d'avions d'observation équipés d'appareils transmetteurs sans fils.

La transmission des signaux, particulièrement entre l'artillerie et l'infanterie, s'améliorait également; on augmenta les vingt-six milles de fil téléphonique accordés à chaque brigade d'artillerie et l'on commença l'enfouissement des fils à une profondeur de trois pieds dans les sections exposées.[835]

On généralisa l'emploi de pigeons pour transmettre les communications entre la ligne de front et le quartier général de brigade, soit douze pigeons par brigade, et l'on fit l'essai de divers modes de signaux visuels, utilisables en cas d'urgente nécessité.

La grenade à main avait acquis une importance nouvelle, – l'approvisionnement en munitions de la division comprenait à présent 21,000 bombes et grenades de types variés, – et l'instruction des fantassins fut étendue de façon à faire un grenadier de chaque soldat, supprimant ainsi les difficultés d'emploi et d'administration des spécialistes dans les compagnies de bombardiers de la brigade. Des officiers choisis suivirent les démonstrations de l'emploi des nouvelles grenades à main et grenades à fusil données au corps d'armée. Une catapulte lance-bombes fut aussi mise à l'essai dans la ligne de front, mais son tir était trop incertain pour favoriser son adoption. On mit aussi à l'essai des projecteurs portatifs, qui ne donnèrent pas satisfaction. Le 10 août, un expert fit une démonstration convaincante du nouveau masque contre les gaz. Ce masque, récemment distribué à toute l'armée, constituait décidément une amélioration sur l'ancien modèle, car il était muni d'un tuyau-valve en caoutchouc. On installa dans chaque tranchée des vaporisateurs Vermorel contenant une solution d'hypo et carbonate de soude antigaz; on plaça aussi des cloches, sirènes ou klaxons à l'usage des sentinelles pour donner l'alerte. On ouvrit, au début de septembre, une école divisionnaire de mitrailleurs. Le nombre de mitrailleuses par bataillon se maintenait à quatre, mais les pertes avaient été lourdes et il n'existait pas de source où puiser le personnel entraîné.

UNITÉS SPÉCIALISÉES

Dans le courant de l'été, on créait deux nouvelles unités administratives divisionnaires: la compagnie de récupération et la section des bains. On forma la compagnie de récupération le 12 août. Elle se composait d'un officier et de 37 gra-

dés et soldats, prélevés sur l'infanterie, et était attachée au transport divisionnaire. Elle avait comme attribution la visite de la zone divisionnaire de cantonnement et la récupération de tout ce qui traînait à l'abandon: armes, munitions, équipements, vivres et toutes espèces d'objets en excédent. Les bains s'ouvrirent à Bailleul et à Pont de Nieppe; ils pouvaient recevoir 1,500 hommes par jour. À côté, on installa une buanderie divisionnaire, employant cinquante-cinq femmes au salaire de quatre francs par jour.

En plus des 171e et 174e "compagnies de mineurs" du Génie dont nous avons déjà parlé, en activité sur le front canadien, deux autres unités britanniques furent attachées à la division: les 14e et 36e batteries de mortiers de tranchée; la 1re, aux pièces du calibre 1.5 pouce, tirant une bombe de 60 liv., arriva le 8 juillet avec la mention "au moins 20 bombes accompagneront la batterie". Le tir de ces armes était sans aucune précision et leur emploi hautement impopulaire, d'après les fantassins, qui se plaignaient des représailles attirées sur leurs tranchées. On parvint cependant à envoyer quelques bombes dans les redoutes ennemies, à la ferme de la Petite Douve, à deux cents yards des tranchées canadiennes, sur la route d'Armentières. Les batteries d'artillerie lourde du corps d'armée, obusiers de 8 pouces et de 9.2 pouces, choisirent également cette cible, mais y firent peu de dégâts, leurs munitions étant également limitées.

La 118e brigade R.F.A. (How.) resta attachée à l'artillerie divisionnaire; elle s'augmenta le 11, grâce à un prêt de la 12e division, de la batterie A/81e R.F.A. (How.), qui prit position derrière "Ploegsteert Wood". Une autre addition temporaire à l'artillerie divisionnaire fut celle de la brigade d'artillerie du "Royal Canadian Horse" (batteries A et B, chacune de 6 pièces de 13 livres), qui était restée inactive pendant près de onze mois. La brigade, débarquée le 20 juillet au Havre, avait été placée en réserve du G.Q.G. à Souches, à douze milles au nord-ouest de S.-Omer. Trois de ses officiers furent attachés à la 1re brigade A.C.C. pendant la

dernière semaine d'août et, finalement, l'unité rallia la division le 9 septembre, étant attachée, au point de vue administratif, au détachement Seely rebaptisé brigade de cavalerie canadienne.

VISITEURS DE MARQUE

Durant ces trois mois, la division reçut les visites coutumières du commandant en chef, du commandant d'armée et du commandant de corps d'armée, ainsi que des différents états-majors; mais d'autres visiteurs de marque vinrent examiner le front des hauteurs de la cote 63 (Hill 63) et visitèrent les troupes canadiennes. Le 30 juin, l'attaché militaire italien visita les bains à Nieppe, ainsi que les défenses de "Ploegsteert Wood". Le 22 juillet, le premier ministre du Canada (sir Robert Borden), durant un séjour de six jours en France, et le capitaine-prince Arthur de Connaught, représentant S.A.R. le gouverneur général, accompagnés du colonel sir Max Aitken, M.P., et de M. R. B. Bennett, M.P., passèrent une après-midi bien remplie dans la zone du front.

Sir Robert était arrivé en Angleterre le 8 juillet, ayant fait la traversée pour participer "à la discussion verbale de certaines affaires importantes" avec les membres du gouvernement du Royaume-Uni,[836] et aussi pour visiter les blessés canadiens et les troupes canadiennes en général. Le 13, il fut reçu par le roi au palais de Buckingham. Le jour suivant, il assistait à une réunion du cabinet britannique, premier représentant d'un dominion à qui ce privilège était conféré. Dans une lettre au général Alderson, lettre qui parut aux ordres par la suite et fut lue aux troupes, le premier ministre leur transmettait un message exprimant les sentiments de fierté et d'appréciation du peuple du Canada;[837] et lorsqu'on lui présenta au Guildhall le droit de citoyenneté de la cité de Londres, en reconnaissance de ses propres services, de la part prise dans la guerre par le Dominion et de 1'"aide inappréciable apportée par les officiers et les soldats des contingents canadiens sur les champs de bataille d'Europe", il répondit en

termes appropriés en concluant: “nous ne pouvons nous permettre de faillir dans cette guerre”.

Le 7 août, le ministre de la Milice (major-général Sam Hughes), durant une visite de neuf jours au front, et S.A.R. le lieut.-colonel prince Alexandre de Teck, furent témoins d’un tir exécuté par l’artillerie divisionnaire et virent plusieurs des bataillons en route pour les 1res lignes.[838] Le 18, le ministre de la Guerre d’Angleterre (le feld-maréchal comte Kitchener), accompagné du ministre de la Guerre de France (M. Millerand), arriva à 16 h. 15 et inspecta deux compagnies de chaque brigade d’infanterie. Le 4 septembre, le brigadier-général J. W. Carson, représentant le ministre de la Milice, rendit visite au commandant de la division et inspecta plusieurs batteries.

RELÈVES DE BRIGADES

La réorganisation des Ire et IIe armées britanniques ayant amené une nouvelle distribution des fronts britanniques à minuit les 14/15 juillet, causa la mutation de la division alors en ligne, du 3e au 2e corps (lieut.-général sir Charles Fergusson).[839] Il n’en résulta que des changements temporaires dans le front divisionnaire, mais les dispositions des brigades furent modifiées considérablement; dans la soirée du 14, la 2e B.I.C. releva la 3e B.I.C. dans les tranchées 129 et 130. Avant l’aurore du 15, la 1re B.I.C. qui avait été relevée le 5 dans le secteur de droite par la 3e B.I.C., occupa quelque cinq cents yards de tranchées (désignées sous C.1-C.4) au delà de la limite de la gauche canadienne, qu’elle reprit de la 149e brigade (50e division), et elle releva en même temps le détachement Seely dans les tranchées 140-142. Simultanément, le détachement Seely étendit sa droite en relevant la 2e B.I.C. dans les tranchées 135 et 136.[840] Ces dispositions restèrent en vigueur jusque dans la nuit du 18 au 19, alors que les tranchées C.1 à C.4 furent reprises par la 85e brigade (28e division), maintenant à la gauche immédiate des Canadiens, et les tranchées 140 à 142 par le détachement Seely, tandis que la

1re B.I.C. retournait se placer en réserve. Durant la même nuit, la 3e B.I.C. reprit la place de la 2e B.I.C. dans les tranchées 129 et 130 et cette dernière laissa de nouveau les tranchées 135 et 136 au détachement Seely.[841]

Le 21 juillet, la 1re B.I.C. changea de place avec la 3e, et après la tombée de la nuit, le 29, elles se déplacèrent de nouveau, pour renouveler ce changement le 6 août, changement qui amena la 3e brigade en réserve. Afin d'uniformiser le roulement des bataillons dans la ligne, rendu inégal par le tour continuel de la 2e B.I.C. dans la section du centre, les 1re et 3e B.I.C., pendant qu'elles étaient en réserve, échangèrent chacune deux bataillons avec la 2e B.I.C. pour quatre jours entre les 2 et 10 août. La brigade de cavalerie 'canadienne (précédemment, détachement Seely) alla en réserve le 15 août après avoir été relevée par la 3e B.I.C. qui reprit en même temps dans les tranchées 135 et 136 la place de la 2e B.I.C. Celle-ci, à son tour, reprit les tranchées 128 à 130 que la 1re B.I.C. occupait. Ces dispositions restèrent en vigueur pendant le mois qui suivit, le front étant divisé en trois parties approximativement égales et chaque brigade prenant soin de la relève de ses propres bataillons, tandis que la brigade de cavalerie canadienne constituait la réserve divisionnaire.

CHANGEMENTS DANS LE PERSONNEL

Aucun changement majeur n'eut lieu dans l'état-major de la division durant les cinq premiers mois de service en France. Le 14 juillet, cependant, le colonel C. F. Romer, ayant été promu brigadier-général à l'état-major du 3e corps d'armée, le lieutenant-colonel R. H. Kearsley, venu de l'état-major du corps de cavalerie hindou, lui succéda dans son grade d'officier d'état-major général de première classe. Il était officier de l'armée régulière, né en 1880, et avait reçu son brevet d'officier au 5e Dragons de la Garde en 1899; il avait été promu major dans ce régiment en 1912. Il avait servi dans la guerre sud-africaine, avait été décoré des médailles de la reine et du roi. Diplômé de l'École supérieure de Guerre, il

avait été employé à l'état-major depuis le début des hostilités.

Le colonel T. B. Wood, qui avait été officier supérieur d'état-major à l'administration depuis l'arrivée du contingent sur les Plaines de Salisbury, fut rappelé en Angleterre le 12 juillet afin d'aider la 2e division canadienne dans sa préparation. Le lieutenant-général G. R. Frith, Royal Engineers, Canadien de naissance qui avait fait ses études au Upper-Canada College et au Collège militaire royal de Kingston dont il était diplômé, lui succéda comme A.A. et Q.M.G. Âgé de quarante-deux ans, il avait vingt ans de service dans l'armée régulière.

Diplômé de l'École supérieure de Guerre, le lieutenant-colonel Frith avait été employé au ministère de la Guerre depuis 1911, et, quoique décoré des médailles de la reine et du roi pour ses services en Afrique du Sud, il n'avait pas servi en France avant de rejoindre la 1re division canadienne.

Quant aux trois commandants de brigade, ils étaient les mêmes que ceux de Valcartier, mais de nombreux changements amenés par la mort, les blessures ou la maladie s'étaient produits parmi les états-majors et les commandants d'unité. Par suite de la formation de la 2e division canadienne et l'augmentation des effectifs du corps expéditionnaire canadien, plusieurs autres changements furent effectués. Le 11 août, le brigadier-général R. E. W. Turner, V.C., apprenait sa nomination au commandement de la 2e division canadienne. Le jour suivant, le lieutenant-colonel R. G. E. Leckie, 46 ans, diplômé du Collège militaire royal de Kingston, qui avait suivi le cours d'état-major de la milice et avait commandé le 16e bataillon depuis son organisation à Valcartier, succéda au brigadier-général Turner au commandement de la 3e B.I.C. Il avait servi, de 1890 à 1900, dans la milice active, dans l'infanterie et la cavalerie, et y avait gagné tous ses grades jusqu'au rang de major, inclusivement; après quoi, il était passé à la réserve des officiers. En 1902, il avait fait la campagne, comme capitaine, avec le 2e C.M.R. en Afrique du Sud, avait été cité dans les dépêches et avait obtenu la mé-

daille de la reine avec deux agrafes. Il rentra en activité de service en 1910 pour organiser le 72e Seaforth Highlanders, régiment qu'il commandait encore au début de la guerre.

Le 13 septembre, le brigadier-général H. E. Burstall remit le commandement de l'artillerie divisionnaire; le lieutenant-colonel E. W. B. Morrison, de la 1re brigade A.C.C., lui succéda. Celui-ci, à son tour, changea de commandement avec le brigadier-général H. C. Thacker, C.R.A., 2e division de l'artillerie canadienne, à la fin de septembre. Le lieutenant-colonel J. J. Creelman retourna pour commander la 2e brigade A.C.C., le 19 juillet, le lieutenant-colonel C. H. Maclaren reprenant le commandement temporaire de la 1re brigade A.C.C. jusqu'au 9 septembre, commandement qui devint définitif à partir du 29 septembre. Le major C. F. Constantine à qui avait succédé, le 19 juin, le capitaine E. F. Norton, R.A., comme major de brigade, 1re D.A.C., et qui avait subséquemment commandé la 7e batterie A.C.C., fut nommé au poste de major de brigade, 2e D.A.C., le 29 juillet. Douze officiers subalternes d'artillerie passèrent également de la 1re à la 2e D.A.C.

Le génie divisionnaire restait sous le commandement du lieutenant-colonel C. J. Armstrong; l'A.D.M.S. et les commandants des trois ambulances de campagne avaient gardé leur poste.

Parmi les majors de brigade d'infanterie, le lieutenant-colonel H. Kemmis-Betty avait été blessé à Ypres; sa succession à l'état-major de la 2e B.I.C. avait d'abord été tenue pendant un mois par le major G. Meynell (L. I. Shrops), et par la suite par le lieutenant-colonel J. H. Elmsley, R.C.D.; le lieutenant-colonel G. B. Hughes avait été rappelé pour devenir officier d'état-major de 2e classe à la 2e division canadienne et le capitaine P. F. Villiers prit sa place comme major de brigade de la 3e B.I.C.

Avant la mi-septembre, il y avait eu également beaucoup de changements parmi les commandants de bataillon. Les 1er, 3e, 5e, 8e et 13e bataillons avaient encore leurs com-

mandants du début: les lient.-colonels F. W. Hill, R. Rennie, G. S. Tuxford, L. Y. Lipsett et F. O. W. Loomis. Les autres bataillons étaient sous les ordres des commandants suivants: le 2e bat., le lieutenant-colonel A. E. Swift; le 4e bat., le lieutenant-colonel M. A. Colquhoun; le 7e bat., le lieutenant-colonel V. W. Odlum; le 10e bat., le lieutenant-colonel J. G. Rattray; le 14e bat., le lieutenant-colonel W. W. Burland; le 15e bat., le lieutenant-colonel W. R. Marshall; le 16e bat., le lieutenant-colonel J. E. Leckie, qui succéda à son frère.[842]

Parmi les officiers subalternes et les gradés, personne ne passa à la 2e division, mais les ravages de la guerre avaient occasionné de grands changements parmi le personnel de la 1re division canadienne. Après sept mois de campagne, il restait à peu près un tiers des officiers d'infanterie qui y étaient à l'origine, quoique les douze bataillons eussent pu encore aligner 42 p. 100 des hommes qui composaient ces unités à leur débarquement en Angleterre.

L'envoi des renforts, en général, ne fonctionnait pas encore efficacement. Certains des hommes de ces détachements, à l'arrivée au front, étaient considérés comme imparfaitement instruits, peu d'entre eux connaissaient le Lee-Enfield court, car les bataillons dans lesquels ils avaient servi au Canada et en Angleterre étaient pourvus du fusil Ross. Quoique l'on reçût de petits détachements de renforts de temps en temps, aussi bien que des blessés guéris revenant au front, l'effectif de la division à la fin de juillet était de 16,999 de tous grades, y compris la cavalerie démontée et la brigade de mitrailleuses automobiles; il manquait vingt-cinq officiers et 3,400 gradés et soldats, la plupart de l'infanterie, soit 20 p. 100.

NOUVELLES NOMINATIONS À LA 2E DIVISION CANADIENNE

Ainsi que lord Kitchener l'avait stipulé, le général Steele ne devait pas commander la 2e division canadienne au front: le 3 août, il succédait au major-général P. S. Wilkinson, dans son commandement de la zone de Shorncliffe, sous les ordres

du commandant en chef du secteur de l'est.

Suivant les instructions du ministre de la Milice, il avait soumis, le jour précédent, un avis visant à porter l'effectif des brigades de la 1re division canadienne en France à cinq bataillons en y envoyant les 36e, 42e et 49e bataillons alors en Angleterre et visant aussi à porter l'effectif des brigades de la 2e division canadienne à cinq bataillons en y ajoutant les 39e, 43e et 48e bataillons. Il conseillait également la formation en Angleterre de quatre brigades de réserve de quatre bataillons chacune aux fins d'instruction, et il disait aussi que neuf nouveaux bataillons de réserve seraient requis du Canada. Le premier projet ne reçut jamais de suite, mais l'avis relatif aux formations de réserve fut réalisé dans la pratique lors de la réorganisation, en octobre 1915, de la division canadienne d'instruction.

Le 17 août, le major-général R. E. W. Turner, V.C., C.B., D.S.O., de retour de France, prit le commandement de la 2e division canadienne.

Un seul des trois brigadiers d'infanterie venus du Canada retint son commandement en passant en France: le lieutenant-colonel H. D. B. Ketchen, âgé de 43 ans, choisi par le ministre pour la 6e B.I.C. était major dans le "Lord Strathcona's Horse". Il avait suivi les cours de Wellington et Sandhurst, et avait été sous-lieutenant pendant deux ans dans le "Royal Inniskilling Fusiliers". Il avait servi pendant sept ans dans la R.N.W.M.P. avant d'être promu dans la Force Permanente en 1901 et après avoir servi en Afrique du Sud avec le "Lord Strathcona's Horse".

Les deux nouveaux brigadiers-généraux d'infanterie étaient le lieutenant-colonel lord Brooke, nommé à la 4e brigade le 25 juin, et le lieutenant-colonel D. Watson, nommé au commandement de la 5e brigade le 30 août.

Le brigadier-général lord Brooke, M.V.O., né en 1882, s'était élevé du rang de capitaine dans le 1er "Life Guards" (Gardes du Corps) à celui de lieutenant-colonel dans l'armée territoriale. Il avait fait la campagne sud-africaine et avait as-

sisté à la guerre russo-japonaise en qualité de journaliste. À la requête du ministre de la Milice, en 1913, il était venu au Canada prendre le commandement de la 2e brigade de cavalerie durant sa période d'instruction annuelle, et avait commandé les troupes au camp de Petawawa durant l'été de 1914. Durant la Grande Guerre, il avait été officier d'ordonnance du cómmandant en chef des F.E.B., avait été blessé et cité deux fois dans les dépêches. Ses nominations au commandement de la 4e B.I.C., puis de la division d'instruction à Bramshott, et finalement de la 12e B.I.C. s'étaient produites sur l'avis du ministre de la Milice qui, pourtant, persistait à dire qu'on pouvait trouver des officiers canadiens en mesure de réussir dans presque tous les postes de commandement.

Le lieutenant-colonel D. Watson, propriétaire de journaux de Québec, né à Québec en 1869, avait obtenu son brevet de sous-lieutenant au 8e Royal Rifles en 1899; il y acquit tous ses grades jusqu'à celui de lieutenant-colonel, commandant de l'unité en 1912. Lors de l'organisation du 1er contingent, il reçut le commandement du 2e bataillon, F.E.C., commandement qu'il conserva jusqu'à ce qu'il fût promu brigadier-général commandant la 5e B.I.C.

Le nouveau commandant du Génie (R.C.E.) était le lieutenant-colonel H. T. Hughes, qui avait été nommé dans les R.C.E. en 1904, après deux ans et demi dans la M.A.N.P. Après le départ de la 1re division canadienne pour la France, il avait été nommé à la division d'instruction à Shorncliffe, où le lieutenant-colonel J. Houliston, permuté de la 2e division canadienne, lui succéda.[843]

LA 2E DIVISION CANADIENNE TERMINE SON INSTRUCTION

Les bataillons d'infanterie de la division complétèrent en juillet leurs manoeuvres de bataillon et leur instruction en mousqueterie. On appuya sur le choix de l'emplacement, la construction, les méthodes d'attaque et de défense des tranchées, durant les quarante-huit heures de travail par semaine, et l'on pratiqua en outre les travaux de défense de nuit.

Le 13 juillet, le ministre de la Milice arriva du Canada et fit sa première visite à Shorncliffe; le lendemain il assistait à un exercice de tactique et inspectait une partie des troupes. Le 17, la division défilait à "Beachborough Park" pour être passée en revue par le très honorable sir Robert Borden; le haut-commissaire intérimaire du Canada, le ministre de la Milice, et M. R. B. Bennett, M.P., l'accompagnaient. Le lieut.-général sir Archibald Murray, chef adjoint de l'état-major impérial, faisait également partie du groupe. Après une nouvelle visite, une quinzaine de jours plus tard, ce dernier exprima l'avis que la division, équipée complètement, pourrait, en cas d'urgence, partir pour le front dans la première semaine de septembre, mais que deux semaines d'instruction supplémentaire ne lui feraient que du bien.

On reçut l'ordre de consacrer le mois d'août à l'instruction divisionnaire. Des opérations entre brigades, soigneusement préparées et dirigées par l'état-major, furent exécutées les 10/11 et 13/14. Le 16, la princesse Alexandra de Teck assista à une marche d'instruction divisionnaire. Le 23, aux environs d'Ashford, on commença les manoeuvres interdivisionnaires qui durèrent quatre jours, par une température idéale. Le premier jour, avec l'appui d'une partie de l'artillerie de la 55e division (West-Lancashire), on organisa une bataille de rencontre contre une brigade d'infanterie et la brigade d'artillerie de réserve de la division canadienne d'instruction; le 26, un exercice de défense contre le débarquement imaginaire d'un parti hostile eut pour spectateur le très hon. Winston Churchill. On doit aussi tenir compte de deux autres visites: le 4 août le secrétaire d'état aux Colonies (le très hon. M. Bonar Law) passa la division en revue par une affreuse tempête et, le 21, le ministre de la Milice vint à Folkestone pour faire ses adieux avant son départ pour le Canada. Trois jours plus tard, le général Hughes était fait K.C.B. (à titre civil).

Le 19 août, les 5e et 7e brigades A.C.C. arrivèrent du Canada et rallièrent la 2e D.A.C. sous les ordres du brig.-

général H. C. Thacker, à Otterpool. Malheureusement, leur degré d'instruction, le manque de chevaux et d'équipement les empêchèrent d'accompagner la division en France à ce moment-là. On compléta l'artillerie divisionnaire par la formation, le 1er octobre, de la 8e brigade (How.) au moyen de personnel détaché, en septembre, de la brigade d'artillerie de réserve (caserne Ross à Shorncliffe). La 2e D.A.C. finit par passer à l'activité de service comme unité, lorsque les 5e et 7e brigades, jointes à la 8e, rebaptisée alors 6e (How.) et formée des nouvelles 21e, 22e et 23e batteries, arrivèrent à leur tour en France le 20 janvier 1916.

Un autre changement dans l'effectif divisionnaire eut lieu dès qu'on décida, – à la pressante demande du général Alderson, – que le détachement de mitrailleuses Borden accompagnerait la division en France.

LA TRAVERSÉE DE LA MANCHE

Lorsque les ordres annoncèrent l'inspection de la division par S.M. le Roi, pour le 2 septembre, il n'y eut plus aucun doute que la période d'instruction en Angleterre touchait à sa fin. Au cours de l'inspection, qui eut lieu par un temps gris à "Beachborough Park", Sa Majesté était accompagnée par le feld-maréchal comte Kitchener. Dans son message spécial à la division, Sa Majesté nota la détermination et la discipline que reflétait la tenue des troupes à la revue.[844]

La division traversa la Manche à la date fixée, de Folkestone à Boulogne, entre les 13 et 17 septembre, la nuit et par un temps chaud et humide. Une anicroche se produisit en pleine mer lorsqu'un destroyer de l'escorte enfonça le tambour de roues du traversier qui transportait le quartier général de la 4e B.I.C. ainsi que le 18e bataillon. On crut un moment que le bateau allait sombrer, mais il n'y eut pas de panique. Le bateau était désemparé, sur une mer houleuse, et les câbles de remorque du vapeur *Queen*, – qui avait à son bord le quartier général de la 2e division canadienne ainsi que le 19e bataillon, – se rompirent; des remorqueurs, réquisitionnés à

Boulogne, y ramenèrent durant le jour le vaisseau endommagé avec les troupes à bord.

À la suite de cette mésaventure, on retarda le départ des unités de la 6e brigade, qui devaient traverser durant la nuit du 16; elles avaient fait la route d'Otterpool à Folkestone, soit une distance de dix milles, par une après-midi étouffante, avec des godillots neufs, un nouvel équipement et portant pour la première fois le fourniment complet.

Le départ annulé, on les envoya bivouaquer dans "St. Martin's Plain": bon nombre des hommes étaient fourbus et quittèrent les rangs dans la montée de la côte, longue de deux milles. Le lendemain, les médecins militaires passèrent la matinée à soigner tous ces pieds meurtris. Cependant, la nuit suivante, les unités marchèrent jusqu'aux quais de Folkestone, s'embarquèrent et traversèrent sans incident.[723]

RENFORTS

L'effectif maximum que le Canada pouvait fournir avait été un des objets de la discussion entre le premier ministre et le ministre de la Milice d'une part, lord Kitchener et d'autres autorités britanniques d'autre part. Il fallait, naturellement, tenir compte de la nécessité de l'envoi de renforts suffisants pour maintenir les unités à leur effectif complet. On n'avait jamais douté que la 2e division canadienne devait s'en aller en France et, de ce fait, découla la décision de former un corps d'armée canadien.

La décision du 21 novembre 1914, augmentant de 30,000 à 50,000 le nombre d'hommes à l'instruction au Canada,[161] ne fit l'objet d'aucun ordre officiel, mais eut la suite voulue jusqu'au 8 juillet 1915; à cette date, comme nous l'avons déjà indiqué, on adopta un décret du conseil (C.P. 1593) autorisant le ministre à "lever, équiper et envoyer outre-mer... officiers et hommes, le nombre n'en devant pas excéder cent cinquante mille, y compris ceux déjà enrôlés et équipés ... y compris également ceux qui avaient été, ou pouvaient être par la suite, engagés en vue du service de garnison ou de garde au

Canada".[733] Le nombre des bataillons d'infanterie mobilisés ou en cours de mobilisation à cette date se montait à 73, dont 39, en y comprenant les 13 en France et les 12 formant la 2e division en Angleterre, avaient été envoyés outre-mer. La pratique d'envoyer les renforts en bataillons complets, pratique commencée en février par l'envoi des 23e, 30e et 32e bataillons, causait déjà en Angleterre une accumulation trop considérable d'officiers supérieurs, excédent qu'on ne pouvait employer lorsque leur unité était réduite par l'envoi du personnel en France. Le 31 mai, le ministère de la Guerre demanda qu'il ne fût plus envoyé en renfort aucun officier de rang supérieur à celui de lieutenant d'infanterie ou d'artillerie et que l'on remplit les vacances dans les rangs supérieurs par l'avancement sur place. Le Canada accepta ces propositions en principe.[846] Mais on maintint le mode qui consistait à lever des bataillons complets et à les envoyer en Angleterre en entier, car on ne pouvait le modifier sans risquer d'entraver sérieusement le recrutement, et le problème de l'utilisation de l'excédent d'officiers supérieurs s'accentua.

À la fin de juin, on estimait à 150 officiers et 4,885 hommes le contingent mensuel des renforts nécessaires au maintien des troupes canadiennes outre-mer; de ce nombre, 120 officiers et 4,000 hommes étaient destinés à l'infanterie, 15 officiers et 400 hommes à la cavalerie, 10 officiers et 325 hommes à l'artillerie, 3 officiers et 100 hommes au Génie. Le Conseil supérieur de l'armée, tout en se demandant si le Canada pouvait augmenter ces renforts, parla de la possibilité d'une troisième division canadienne.[8] Le ministère de la Milice et de la Défense fut d'avis que le maintien des deux divisions, de la brigade de cavalerie et des autres troupes déjà au front ou se préparant à y aller "était tout ce que pouvait faire le Canada" et que l'effort futur devait se confiner à la levée et à l'instruction des renforts.[847] Le ministère de la Guerre inquiet au sujet de la formation du cadre des officiers, – inquiétude s'étendant également à ses propres armées, – s'opposa à l'incorporation de la compagnie d'outre-mer de McGill dans

un bataillon récemment mobilisé au Canada. Les hommes formant cette compagnie avaient la réputation d'appartenir à une classe supérieure à la moyenne et pouvaient être versés, avec avantage, dans un corps d'officiers. La compagnie fut retirée du 38e bataillon et utilisée comme détachement de renfort pour le P.P.C.L.I., à qui on envoya en même temps cinq autres compagnies recrutées parmi les étudiants de diverses universités. On ne tint pas compte des avis du ministère de la Guerre au sujet de l'institution de compagnies d'instruction d'officiers pour la raison qu'on n'éprouvait aucune difficulté à en obtenir pour le C.E.C. Cependant, on avait établi avant la guerre, aux universités McGill et Laval, des contingents du corps-école d'officiers canadiens.[848] Après le 3 septembre 1915, cependant, on démobilisa les étudiants en médecine qui en étaient à leur dernière année de cours dans une université, afin de leur permettre de compléter leurs études médicales.

DÉPENSES DE GUERRE ET EMPRUNTS

Au moment où la 2e division canadienne arrivait en France, les dépenses du Canada en vue de la guerre avaient dépassé les cents millions de dollars.[849] Afin de défrayer cette dépense on avait procédé à des emprunts à Londres, à raison de 2 millions de livres sterling par mois. Le gouvernement britannique conseilla en juillet un emprunt intérieur, amorti par le Canada et garanti par le gouvernement anglais quant au principal et à l'intérêt. Les raisons principales du rejet de cet avis par le Canada furent que les États-Unis n'aimaient pas les obligations garanties et que la double garantie nuirait au crédit des deux gouvernements. D'autre part, le gouvernement canadien doutait fort de trouver beaucoup d'argent disponible, doute infirmé par les événements subséquents. Cependant, avant la fin du mois, la somme de 25 millions de dollars était souscrite à New-York en bons à un an, 5 p. 100 au pair, et une autre somme de 15 millions à deux ans à 99½, 5 p. 100, comportant l'option de certains privilèges de

conversion pour une plus longue échéance. C'était, dans l'histoire du Dominion, l'emprunt le plus important encore lancé et son succès confirma la réputation de solidité financière du pays; il ne s'agissait pas, cependant, d'un emprunt de guerre, car le produit de l'emprunt était destiné à fournir le capital nécessaire aux dépenses d'entreprises publiques, alors en cours.

Avant la fin de 1915, le gouvernement canadien émit un emprunt intérieur de 50 millions sous sa propre garantie. Le résultat dépassa toutes les espérances, car le montant demandé fut souscrit plus de deux fois pendant les huit jours que les listes restèrent ouvertes, celles-ci furent closes le 1er décembre et l'on saisit cette occasion pour porter le montant de l'emprunt à 100 millions.

LA CENSURE ET LA PRESSE

Durant la période étudiée dans le présent volume, il y eut, à part les renseignements reçus directement, trois sources principales d'information mises à la disposition du citoyen canadien: les déclarations des hommes d'État; les lettres de soldats outre-mer, généralement surveillées, toutes sujettes à la censure, et les journaux. Les événements racontés dans les pages précédentes n'étaient par conséquent connus que de ceux qu'ils intéressaient directement. Les objurgations et les avertissements parus dans la presse en août 1914, ainsi que les restrictions annoncées en septembre, novembre et décembre,[237, 238] ne réussirent pas à supprimer ni à diminuer les fuites dans les informations au sujet des opérations navales et militaires qu'il était essentiel de tenir secrètes. Le gouvernement britannique, à plusieurs reprises, dut attirer l'attention sur diverses déclarations qui auraient mérité des peines sévères à leurs auteurs, si elles avaient été publiées dans les journaux anglais. La proximité d'un pays neutre causait au Canada des difficultés exceptionnelles; on ne pouvait appliquer de restrictions aux journaux des États-Unis. Ces journaux publiaient naturellement tout ce qui présentait un certain intérêt,

sans égard aux effets possibles sur l'un ou l'autre côté et, dans la plupart des cas de fuite d'informations mises sur le compte de la presse canadienne, on trouva que ces renseignements avaient paru antérieurement dans les journaux des États-Unis. Le 10 juin 1915, intervint un décret du conseil (C.P. 1330) autorisant la nomination d'un censeur des journaux, à qui l'on adjoignait le personnel nécessaire et qui recevait pleins pouvoirs de surveiller tous les articles paraissant dans toute publication canadienne; le même ordre, sous des rubriques différentes, défendait expressément la publication d'informations pouvant nuire aux intérêts des puissances alliées et prescrivaient des peines sévères en cas d'infraction.

Dans le Royaume-Uni, où la censure de la presse était strictement appliquée depuis le début de la guerre, on encouragea la publication des nouvelles concernant les troupes des dominions, subordonnément toutefois à certaines restrictions de détail. Cette ligne de conduite fut la cause indirecte de récriminations au sujet de la prééminence accordée aux opérations des troupes canadiennes et des autres dominions, dans la presse britannique, hors de toute proportion avec l'espace accordé aux troupes britanniques, beaucoup plus nombreuses.[850]

UNE ANNÉE DE GUERRE

Après une année de guerre, le Canada avait enrôlé plus de 140,000 hommes dans les armées de terre en vue du service outre-mer; 84,032 avaient quitté ses rives à la fin du mois d'août. À cette date, 21,581[852] se trouvaient en France et en Belgique, 495 en Méditerranée et 46,195 en Grande-Bretagne, y compris les 20,666 de la 2e division canadienne.[853] Les garnisons de Sainte-Lucie et des Bermudes se montaient à 1,103. Au Canada, il y en avait 61,777[854] sous les armes, y compris 12,912 en service de garnison.[34] La marine de guerre avait aussi augmenté considérablement. Des chevaux en grand nombre et d'immenses quantités d'approvisionnements et de matériel de guerre avaient été

expédiés en Angleterre, et l'on formulait des plans en vue d'augmenter ces envois. Cependant, on en était seulement au début et beaucoup étaient d'avis qu'on aurait pu faire mieux durant ces douze premiers mois. Notons, parmi ces derniers, le premier ministre qui déclara à l'issue de sa visite en Angleterre:

"Sans aucun doute, de grandes choses ont été accomplies durant cette période; cependant, un examen plus approfondi démontre clairement que nous aurions pu faire davantage, si nous avions, au début, envisagé l'ampleur de notre tâche. La grandeur de notre cause et les intérêts immenses qui sont en jeu exigent impérieusement que nous y consacrions l'effort le plus sincère, le plus harmonieux et le plus considérable dont nous soyons capables. La victoire est à ce prix."

INDEX

PARTIE I – GÉNÉRALITÉS

A

Abris (*voir aussi* Tranchées) : 231, 257, 441, 453, 567.

Adamson, capit. A. S. A. M.: 443, 446.

Administration: 29, 30, 100, 101, 139-143; C.E.C., 169, 171; 1re division canadienne, 200; les troupes en Angleterre, 490-494; groupe Alderson, 523; brigade de cavalerie canadienne, 594.

Appendices: augmentation et direction de l'O.M.F.C., 8; fonctions du maj.-gén. J. W. Carson, 188, 191; troupes en Angleterre, 726.

Affectations: *voir* Commandements et états-majors.

Afrique du Sud: 4, 49, 50, 193.

Aitken, col. sir Max: nommé observateur canadien, 171; extension de ses fonctions, 171, 594. *App. 8, 111, 229.*

Alberta: 2; don à la mère patrie, 47; statistique, 56, 57.

Albrecht, gén.-col. duc de Würtemberg: 245, 246, 247, 305, 307, 315; plan, le 24 avril, 351; plan, le 25 avril, 388; plan, le 6 mai, 444.

Alderson, lieut-gén. E. A. H. commandant du 1er contingent, 103; biographie, 131; prend le commandement du contingent, 132; Q.G. à *Ye Olde Bustard,* 136; vente de la bière, 138, 139; voies de communication, 142; demande une brigade d'obusiers, 158; demande le fusil Ross court, 159; brodequins, 160; équipement de toile, 161; aperçu de l'effectif, 162-164; dépôt d'instruction, 174, 175; discours à la div. lorsqu'il prit la direction du front de Fleurbaix, 198, 204, 212; bottes cuissardes imperméables, 216; directives d'instruction, 218; prend le commandement à Ypres, 225; voit le nuage de gaz, 251; instructions au col. Geddes, 292; interview avec le gén. Plumer, 295; demande des bataillons de la réserve du corps d'armée, 300; propose la retraite au delà de Saint-Julien, 303; 13e brig. à sa disposition, 306, 309, 310; message à la 13e brig., 313; 322; rapports contradictoires, 331; importance de S.-Julien, 332; infanterie à sa disposition, 334; mesures prises quand on signala que la ligne de la 3e B.I.C. était rompue, le matin du 24 avril, 335; nouvelle de l'avance allemande, 342; 347, 348; plans en vue de relever la 3e B.I.C. et Geddes, 361; 10e brigade à sa disposition, 361; mesures prises en apprenant que la 3e B.I.C. était dans la ligne G.Q.G., 364; 366; ordonne au gén. Hull d'attaquer S.-Julien, 367; interview avec le gén. Turner, 370; message du roi, 373; envoie le lieut.-col. Gordon-Hall à l'avant en vue de rétablir la brèche dans la ligne, 375; ordre d'opération pour l'attaque de Hull, 378; 386; la situation, 391; ordres au gén. Hull, 392; mesures prises, supposant la perte de la crête de Gravenstafel, 393; 397; rajustement de la ligne, dans la nuit du 25 au 26 avril, 403; 408; attaque de la 149e brig., 413; 414, 415, 423, 427, 428, 433; remet le commandement, à Ypres, le 4 mai, 437, 438; 491, 504; commande le groupe Alderson, Festubert, 523-525; ordonne l'attaque sur K.5, 530; interview avec le gén. Haig, 533; obtient des obusiers supplémentaires, 535, 536; ordres en vue d'une nouvelle attaque sur K.5, 540; 543; échec à la tranchée M.10-N.14, 545; 547, 548; emplacement de K.5, 550; 555; remet le commandement du secteur de Givenchy, 581; prend le commandement du front de Messines, 583; message de sir Robert Borden, 594; batterie de mitrailleuses Borden envoyée en France, 604.

Appendices: augmentation et direction de l'O.M.F.C., 8, le fusil Ross, 111; bibliographie, 186; voies de communication, 192; coupe-fil, équipement, voitures et harnais, 227; discours à la 1re div. can., Fleurbaix, 267; dépêche à sir John French, 15 juin, 784a.

Alderson, le groupe: formation, 523. *(Voir aussi* Index, partie II, page 641.)

Alldritt, sergent W. A.: 401.

Allemands aux É.-U. et au Canada: 21.

Allenby, gén. sir. E. H. S.: 366.

Allocutions et messages: Sa Majesté le Roi, 23, 49, 148, 167, 373, 457; le duc de Connaught, 43, 101, 110, 111; sir Robert Borden, 44, 111, 129, 187, 188, 595, 610; sir Wilfrid Laurier, 45; sir Sam Hughes, 30, 33, 115; lord Kitchener, 190; sir Douglas Haig, 209; sir John French, 211.

Appendices: S. M. le roi, 38, 597, 844; sir Sam Hughes, 57, 149, 220, 699a; hon. M. Bolduc, 70; hon. M. Bastock, 71; hon. M. Lougheed, 72; sir Robert Borden, 73; 699a; lord Kitchener, 185; lord Roberts, 194; le lieut.-gén. Alderson, 267; le gén. sir H. Smith-Dorrien, 683; S.A.R. le duc de Connaught, 699a; le lieut.-gén. sir H. Plumber, 699a.

Amirauté *(voir aussi* Marine royale) : 72; escorte nécessaire au convoi du 1er contingent, 112, 114, 115; convoi détourné sur Plymouth, 119; transports et escortes du 2e contingent, 486-489.

Appendices: escorte du 1er contingent, 100, 126, 144, 148, 150, 151; port de débarquement, 187; construction de sous-marins au Canada,

256.

Anderson, major T. V.: 434.

Animaux *(voir* Chevaux) : 221, 250, 275, 297.

Approvisionnements (*voir aussi* Munitions, Habillement, Équipement, Nourriture, Fourrage, Rations) : 42-43, 53, 83, 133, 141, 169, 185-186, 196, 232, 260, 269, 287, 317, 359, 387, 455, 467, 476-478, 494. *App. 211.*

Approvisionnements militaires (*voir aussi* Armes, Habillement, Couvertures, Équipement., Harnais, Sacs, Véhicules): exportation défendue, 11, 12; pour le 1er contingent, 86-89, 183-188; pour les Alliés, 89, 124; prétendus agents canadiens aux É: U., 124-125; ouvriers de munitions, 182; conseil d'enquête, 183; commission des achats de guerre, 184, 185-186, 487; commission royale d'enquête, 186; nomination d'inspecteurs, 187; remplacements effectués par la Grande-Bretagne outre-mer, défrayés par le Canada, 499; 610.

Appendices: pour le 1er contingent, 106, 181, 183; transport par mer, 132; contrats britanniques et alliés, 168-171; acheteurs, 172-176; remplacements, plaine de Salisbury,217, 218, 220, 222, 227; besoins du 2e contingent, 240; coût, 247; rapports sur les achats, 251; commission des achats de guerre, 255; commission royale d'enquête, 258; délais à fournir, 721.

Aptitude physique requise : 24-25, 55, 83, 84, 479. *App. 44, 60.*

Arabic, bateau à vapeur: torpillé et coulé, 590.

Armée allemande *(voir aussi* Plans ennemis *et* Dispositions allemandes): réservistes, 12; commandement suprême (O.H.L.), 22, 239; 187; dispositions, 205, 206, 209, 211, 212-213, 242, 458-460, 507, 582; dispositions et plans, Ypres, 244; plans de la 2e attaque aux gaz, le 24 avril, 314-316; attaque contre la crête de Gravenstafel, le 25 avril, 388; plans pour le 8 mai, 444; tactique à Festubert, 514, 522; tactique à Givenchy, 571; capture de Varsovie, 590.

Appendices: extrait de Official History, 706; communiqués les 23, 24, 25 avril, 706a; ordre de combat, Ypres 1915, 706b; dotations, effectifs, pertes, Ypres, 706c; extraits de récits régimentaires, 706d, 782c.

Formations et unités:

Armées:

4e: disposition; plans en vue de réduire le saillant d'Ypres; emploi des gaz, 245-247.

6e: plans, pour la capture du mont Kemmel, 245; crête d'Aubers, Festubert, Givenchy, 508.

Corps d'armée:

7e: crête d'Aubers, 508; Festubert, 522; Givenchy, 557.

15e: disposition, Ypres, 244; plans d'emploi des gaz en mars, 246; attaque la crête de Frezenberg 444, 445.

22e Rés.: disposition, Flandres, 245.

23e Rés.: disposition, Ypres, 245; installation de cylindres de gaz, 246, 274, 307, 316.

26e Rés.: Ypres, 235, 237; disposition, 245; installation de cylindres de gaz, 246; 274, 276, 307, 316, 360, 388, 444.

27e Rés.: disposition, Ypres, 245; 307, 316, 351, 384, 388, 436, 444.

Divisions:

Cavalerie de la Garde: Flandres, 245.

Marine: Flandres, 245.

2e de la Garde, Réa.: Festubert, 522, 543.

4e Ersatz: Flandres, 245.

13e: Festubert, 522.

14e: Festubert, 522, 523; Givenchy, 557.

30e: Ypres, 245, 444.

39e: Ypres, 245.

40e: 557.

43e Rés.: Flandres, 245.

45e Rés.: disposition, Ypres, 245; objectif, 247; s'empare de Steenstraat, 262; cylindres de gaz non lâchés, 274.

46e Rés.: disposition, Ypres, 245; installation de cylindres de gaz; objectifs, 247; manque de traverser les ponts à Boesinghe; saisit les écluses à Het Sas, 262; s'empare de Het Sas, 274.

51e Rés.: déclarations de prisonniers, Ypres, 235; disposition, 244; objectif, 247; attaque, 263, 275; continue l'attaque, 276; attaque la pointe canadienne, 316; abandonne l'attaque jusqu'à l'arrivée de renforts, 340; trouve S.-Julien évacué, 384; 388; attaque, 436, 456.

52e Rés.: disposition, Ypres, 245; objectif, 247; manque de traverser les ponts à Boesinghe, 262; 263; atteint Pilckem, 275; résiste à la crête Manser, 316; attaque, 436.

53e Rés.: disposition, Ypres, 245; 388; attaque, 436.

54e Rés.: disposition, Ypres, 245.

Brigades:

2e Rés. Ersatz: disposition, Ypres, 245; se prépare à attaquer la pointe canadienne, 316.

4e Marine: destinée à attaquer, Ypres, 316.

37e Landwehr: réserve, Ypres, 245, 275.

38e inf. de rés.: Festubert, 543.

38e Landwehr: disposition, Ypres, 245; attaque, 436.

102e inf. de rés.: attaque à Ypres, 359.

Schmieden: combat dans la vallée du Stroombeek, 389; à Locality C et à la ferme Boetleer, 394; 456.

Régiments:
5e Matrosen: attaque, crête de Gravenstafel, 416.
25e inf. bavaroise: dans les lignes, Ploegsteert, 589.
55e inf. de rés.: dans les lignes, Festubert, 522.
56e inf.: dans les lignes, Festubert, 523.
77e inf. de rés.: dans les lignes, Festubert, 522, 543.
91e inf. de rés.: dans les lignes, Festubert, 522, 543.
134e inf.: dans les lignes, Givenchy, 557.
234e inf. de rés.: à Kitchener's Wood, 282.
244e inf. de rés.: attaque à Broodseinde, 389.

Armée belge: réservistes, 69; dispositions, 6e div. N. d'Ypres, 226, 245; avertissement des gaz, 238; 6e div. aux combats d'Ypres, 322, 363, 407.

Armée britannique *(voir aussi* Index, partie III) : Officiers au Canada, 58; déserteurs, 67; réservistes, 68; Canadiens dans l', 154, 155, 180-182; personnel détaché au C.E.C., 103, 142, 166, 491, 495; en France, 48, 189, 206, 207, 211, 315, 454: instructeurs envoyés à la 2e div. can. 498; 499. *App. 278, 708.*

Armée française: réservistes au Canada, 68; plans, 204, 205. 206, 217; dispositions, 222; méthodes tactiques. 224; grand quartier général. 240-241; opérations Arras-Vimy, 242; dispositions, Ypres, 242; la première attaque aux gaz, 251-252, 454; troupes gazées, 256-257; au combat, le 21 avril, 362; attaque du 27 avril, 421; appréciation de l'appui canadien, 470. *App. 313, 707.*

Armée hindoue: 49; Canadiens dans l', 156, 180; 212, 244.

Armée permanente *(voir aussi* Index, partie II, page 641) ; mise en service actif, 17; à Valcartier, 53; avantages, 65; déserteurs, 67; réservistes britanniques dans l', 68; unités partant pour outre-mer, 78.

Armement: pour le 1er contingent, 73, 89, 158, 187; contribution de la réserve, 108; pour la 2e C.D.A., 121, 471, 479; le fusil Ross, 158, 214, 578-581; mitrailleuses, 159; revolvers et pistolets, 160; grenades à main, 203; contrats accordés et annulés, 184; à Ypres, 458-460. *App. 127a.*

Armentières: 193, 198, 207, 226, 449.

Armes *(voir aussi* Armement, Baïonnettes, Canons et obusiers, Fusils-mitrailleurs, Pistolets, Fusils, Mortiers de tranchées) : 19-20, 124-125, 202-203, 502, 503, 505. *App. 132.*

Armstrong, lieut.-col. C. J.: 74, 599.

Arthur, capit. C. G.: 376.

Articles de tranchées: 202-204.

Artillerie *(voir aussi* Index, partie II et partie III): force permanente, 6, 28, 78, 79, 175, 593; 9, 19; conditions d'engagement, 24, 25; contingents provenant de la milice, 32; mobilisation, 30, 32, 33, 36, 37, 73; vers Valcartier, 36, 37; volontaires provenant de la cavalerie, 54; commandement, 73; organisation, 73; matériel, 73, 74, 90, 158; chevaux, 94, 157; camp, plaine de Salisbury, 136; terrains de manoeuvres, plaine de Salisbury, 143, 152; instruction, plaine de Salisbury, 145; absence de brigade d'obusiers, 158; le fusil Ross, 159; réorganisation, 165; renforts, 174, 505, 606; contrats d'achats, 183; 2e contingent, 178, 479, 480, 502, batterie à Sainte-Lucie, 179; *Fleurbaix,* 198, 200, 201, 213, 214, 217*; Neuve Chapelle,* 208, 209, 210; 118e brigade d'obusiers, 217; *Ypres:* relève de l'artillerie française, 224, 225; positions, 232; l'artillerie allemande, 235, 237, 248, 325, 341, 348, 351, 446; précautions contre les gaz prises par les Français, 240; répartition des munitions, 243; relèves, 21/22 avril, 244; pièces d'artillerie canadienne disponibles, 22 avril, 244; le lâcher des gaz, 22 avril, 257, 258, 259; artillerie canadienne couvrant le front, de Gravenstafel au canal, 263; repli des batteries avancées, 267-269; contre-attaque lancée sur Kitchener's Wood, 278; 2e batterie d'artillerie lourde du London, 281; 287, 288, 289; batterie dans la brèche, 292; appuie la contre-attaque, 1re B.I.C., 23 avril, 296, 298, 299; attaques à l'appui des Français et de la 13e brigade, 308, 311, 312, 317; dispositions et combat le matin du 24 avril, 319, 320; face à l'attaque allemande, 323, 326, 331, 333; dispositions, 3e brig. A.C.C., 337, 353, 356, 357; tir de plein fouet, 358; collaboration avec les Français, 364, 367, 375, 379; à l'attaque le 25 avril, avec le général Hull, 382, 386; éloges de l', 387, 433, 437, 396, 397, 398; à l'attaque du 26 avril, 408-411, 413; à l'attaque du 27 avril, 420; avec les Français, le 30 avril, 431, 432, 433; 4/19 mai, dispositions, 438, 439; au combat de la crête de Frezenberg, 449, 450; insuffisance d', 458, 459, 464, 465; examen rétrospectif, 464; *Festubert:* bombardement préliminaire, 508; 510, 514; l'artillerie allemande, 518, 527, 532, 533; 519; contribution au groupe Alderson, 523-524; à l'attaque du 20 mai, 526; le 21 mai, 529, 530; dispositions 21/23 mai, 535, 537, 538, 539, 548, 551; examen rétrospectif, 553; relèves, 555; *Givenchy:* répartition, 560; 561; rôle de l'artillerie lourde, 564; cisaillement des barbelés, 564, 577; canons de campagne en appui direct, 566, 568; bombardement, 568, 575; tir de contre-batterie inefficace, 577; restrictions dans l'emploi des munitions, 578; *Ploegsteert et la cote 63:* l'artillerie de la 1re division canadienne assume la tâche, 583; dispositions, 585; restrictions dans l'emploi des munitions, 586; l'artillerie allemande, 586;

nouvelles méthodes en, 591; renforts, 593; commandement de l'artillerie de la 1re division, 598; *la 2e division canadienne,* 471; dotation, 476; canons en nombre insuffisant, 480; organisation, 481, 486, 487; commandement, 489; 597, 598; instruction, 496; insuffisance d', 497; 595; organisation à Otterpool, 603.

Appendices: 1er cent., 56; contingents venant d'unités de la milice, 95; pièces et obusiers fournis, 127a; fonctions de l'artillerie, Ypres, 335; art. de campagne, nuit du 22 au 23 avril, 389; art. de campagne, le 23 avril, 426; déplacement de l'art. can., du 5 au 20 mai, 700; unités autorisées avant le 15 sept., 735; art. du groupe Alderson, 765; art. à Givenchy, 810, 811, 812, 814; instructions de l'art., front de Messines, 835.

Ashton, major E. J.: 528.

Asquith, très hon. H. H.: 140.

Assaut: *Neuve Chapelle,* 210, 211, 218; *Ypres,* 233, 234, 241, 247, 248, 272, 278, 282, 283, 284, 288, 289, 297, 298, 309, 311, 312, 317, 318, 323, 324, 329, 339, 341, 360, 363, 379, 380, 383, 384, 388, 394, 396, 400, 401, 402,410, 411, 413, 420-424, 426, 433, 435, 436, 445, 446, 450, 456, 459, 464, 465; *Festubert,* 512-514, 516-520, 524; 527, 528, 530, 531, 540, 541, 544, 545, 547, 554; *Givenchy,* 560-563, 567, 568, 571, 572, 574, 575, 579.

Assermentation *(voir aussi* Engagement) : application de l'Army Act à, 27; conditions de, 60, 83-84; 77; complément sur la plaine de Salisbury, 172; 2e contingent, 479.

Aumônerie militaire : 101, 117, 166, 218, 468.

Autriche-Hongrie : 11, 12, 19, 21, 218.

Aviation *(voir aussi* Avion) : réglementation de la navigation aérienne, 20; Canadiens dans le R.F.C., 81, 181; R.F.C., au Canada, 181. *App. 35.*

Avion: réglementation de la navigation aérienne, 20; avec le 1er contingent, 81; observation en artillerie, 146; le R.F.C. au Canada, 181; à Neuve Chapelle, 209; à Ypres, 224, 234, 249, 305, 323, 337, 392, 394, 411, 438, 461, 465; bombardement du P.P.C.L.I. par zeppelins, 441; bombes de gaz aériennes, 454, 559, 560; à Givenchy, 559, 564; des zeppelins survolent les lignes canadiennes, 590.

Avonmouth : 132, 168, 475, 487, 488.

B

Babington, maj.-gén. J. M.: 494.

Bagages: 106-109, 133-135.

Bailleul: 308, 504, 593.

Bains: Valcartier, 41; plaine de Salisbury, 137, 152; en France, 216, 593, 594.

Baïonnettes: Ross, Mark III, 91; exercices, 145, 497, 498; 196; emploi de, encouragé, 198; avec des détachements de bombes, 203, 525, 541, 548; 247; Kitchener's Wood, 280, 284; 339, 469; Mark I, 482; à Festubert, 525, 547, 548.

Bannatine-Allason, maj.-gén. R.: 556.

Baraquements: 146, 147, 151, 152, 156, 157, 246, 294, 403, 495, 496, 585.

Barter's Force: 511. *Voir* Index, partie III, page 656.

Base: 173, 189, 215.

Bassin de Gaspé : 110, 114-116, 168.

Bataillons de réserve : pour la 1re div. can., 174; neuf, venant du Canada, 600.

Bate & McMahon: 39, 40,42.

Bayliffe, lieut.-col. A. D.: 356.

Becher, lieut.-col. H. C.: mortellement blessé, 570.

Belgique et Belges: invasion, 10, 49-50; fonctionnaires canadiens, 66; réservistes, 69; 122, 190, 237, 238, 322, 363, 407; importance d'Ypres, 454; 455, 456.

Bell, lieut.-col. M. H. L.: 348.

Bellew, lieut. E. D.: mérite la V.C., 338, 339. *App. 560.*

Bellewaarde : 221, 442, 443, 444, 446, 447, 448, 450, 469.

Bennett, major G. W.: 283.

Bennett, R. B.: 594, 603.

Benson, maj: gén. sir F. W.: 185. *App. 257.*

Benson, col. T.: 5, 126.

Bermudes: R.C.R. aux, 78; 38e bataillon aux, 501.

Bertram, col. A.: 126.

Bertram, capit. W. R.: 328.

Bethell, vice-amiral, hon. sir Alexander: 113, 119.

Béthune: 504, 506, 558, 563.

Bicyclettes: plantons, Valcartier, 52; avec le 1er cont., 93, 161, 162. *App. 133, 134, 212.*

Bienfaisance: 46, 47, 153, 166.

Biggar, col. J. L.: 83, 105.

Birch, brig.-gén. J. F. N.: 524, 525, 538, 555, 561.

Birchall, lieut.-col. A. P.: 59; en contre-attaque, le 23 avril, 295-298; tué, 313.

Bivouacs: 133, 415, 423, 605.

Blair, major R. M.: *App. 111.*

Blessés *(voir aussi* Pertes) : Ypres, 256, 269, 313, 321, 327-328, 332, 345, 397, 400, 404, 467; Festubert, 554; Givenchy, 572, 578; Ploegsteert, 594, 600. *App. 703, 797, 822.*

Boesinghe : 223, 231, 247, 262, 274, 275, 292, 307, 308, 316, 388, 407, 412, 424, 432, 444, 458.

Boissons alcooliques: à Valcartier, 85; dans la plaine de Salisbury, 138; profits sur les. 139; 153, 192. *App. 189, 190.*

Bolduc, hon. J.: 44. *App. 70.*

Bols, brig.-gén. L. J.: 371.

Bombardement: 209, 210, 211, 212; *Ypres,* 220, 233, 241-244, 248-251, 253-256, 267, 268, 283, 287, 297, 301, 303, 322, 323, 325, 328-330, 337, 338, 359, 384, 387-389, 394, 396, 397, 400, 402, 404, 410, 411, 413-415, 420, 421, 422, 426, 428, 431, 432, 434-436, 441, 442, 443, 445-450, 462; *Festubert,* 508, 509, 512, 514, 516, 517, 528-530, 532, 542-544, 548; *Givenchy,* 563, 564, 568, 569, 571, 573-576, 578, 588.

Bombes et bombardements: modèles primitifs, 203; par avions, 234, 454; Ypres, 234, 267, 281; gaz dans les, 454, 548, 551, 560; 2e division can., 498; approvisionnements, 505; Festubert, 513, 521, 525, 528, 540-542, 544, 548, 551, 553; Givenchy, 559, 5.60, 561, 567, 568, 570, 571, 572, 574; Ploegsteert, 587; développements, dotation et instruction, 592. *App. 276, 738.*

Bonar Law, très hon. A.: 603. *App. 111.*

Brodequins: commandes, 87; modèle canadien impropre, 160, 162; comité d'enquête, 183; statistique, 187; 202, 236; brodequins imperméables pour le travail dans les tranchées, 216; 2e div. can., 605.

Appendices: inconvénients du modèle canadien, 204, 223; envoi du modèle britannique, 205, 206, 217.

Borden, sir Frederick: 4. *App. 111.*

Borden, très hon. sir Robert: 2; retourne à Ottawa, 2; discours, 44, 45; décisions d'envoyer tous les volontaires outre-mer, 79; comité préposé à la surveillance des achats, 87; 101, 103; embarquement du contingent, 111; allocution, 129; 140; discours, déc. 1914, 187-188; 2e div. can., 471; visite la 1re div. can., son message et sa mission, assiste à la réunion du cabinet britannique, message aux troupes, liberté de la cité de Londres, 594, 595; revue de la 2e div. can., 602; 605; opinion sur l'effort de la première année, 610.

Appendices: augmentation et direction de l'O.M.F.C., 8; discours, Chambre des communes, 73; fusil Ross, 111; message à la Ire div. can. (Ypres), 699a; commandement, 2e div. can., 725; visite l'Europe, 836; message à la ire div. can., le 30 juillet, 837.

Bostock, hon. H.: 44. *App. 71.*

Boulogne: 189, 191, 604.

Boy-Ed, tapit. Karl: 22.

Boyle, lieut.-col. R. L.: 255, 279; mortellement blessé, 281; 289.

Bradley, capit. S.: 376.

Brant, Joseph: 58.

Bridges, maj: gén. sir W. T.: 150.

Bridgford, lieut.-col. R. J.: 416.

Brielen: 232, 255, 269, 271, 295, 296, 300, 334, 335, 409, 413, 417, 437, 462, 467, 468.

Brigades de réserve: quatre formées en Angleterre, 600.

Brooke, brig.-gén. lord: 601. *App. 111.*

Brotherhood, tapit. W. C.: 341.

Brutinel, major R.: 93.

Buanderies: plaine de Salisbury, 136, 137, 152; France, 216, 593.

Buchanan, major V. C.: 278, 286.

Bulfin, maj: gén. E. S.: 367, 371, 403-405.

Buller, lieut.-col. H. C.: 441, 443.

Bureau de la solde et des archives: 173.

Bureau des archives: 172.

Burland, lieut.-col. W. W.: 304, 319, 332, 339, 518, 519; commande le 14e bataillon, 599.

Burrell, hon. Martin: 2.

Burstall, brig.-gén. H. E.: à Valcartier, 51; 52; commande l'artillerie de div., 73; commandant, West-Down-North, 136; voit le nuage de gaz, 251; consulte le gén. Alderson, 268; 366; coordonne l'appui de l'art. pour l'attaque de Hull, 379; 380; commande, le 26 avril, 409, 412, 413; relève de la 1re C.D.A., 438; opinion sur le manque d'artillerie, 465; le groupe Alderson, 525; Festubert, 535, 538; Givenchy, 561; explication sur la consommation de munitions, 565; 583; abandonne le commandement de la 1re CD.A., 598. *App. 8.*

Bush, brig.-gén. J. E.: 337, 347, 354; rendez-vous avec le lieut.-col. Gordon-Hall, 375.

Butler, brig.-gén. R.: 525.

Byng, lieut.-gén. hon. sir Julian H. G.: *App. 8, 111.*

C

Câbles: 6, 7, 37, 111-112, 142, 461, 468. *App.* 13.

Cadets: 52, 130, 180-182, 505.

Caisse patriotique canadienne: 47.

Calais: 174, 245.

Camions-citernes: achat de, 93; 94, 161, 483.

Camouflage : 146, 231, 454.

Campbell, lieut. F. W.: mérite la V.C., 572. *App. 817.*

Campbell, lieut. gén. W. Pitcairn: 132, 139, 147.

Camp de Valcartier: désigné comme centre de mobilisation, 25; choix, description et préparation du, 38-43; équipement de camp pour le, 51; personnel du, 52; arrivée de troupes, 53; effectif maximum au, 54; mesures sanitaires,

85; hôpitaux de camp, 85; santé des troupes au, 85, 156; discipline, 85-86; Service des magasins militaires au, 88-89; instruction au, 97; revues, 100. *App. 67, 68.*

Camps: Canada, 34, 36-43, 51-54, 80; plaine de Salisbury, 132, 136, 143, 146, 147-153, 156; 175, 495, 496.

Appendices: vente de la bière dans, 189, 190; plaintes, 193; conditions, dans la plaine de Salisbury, 195; emplacements des unités, 201, 727.

Canada, navire canadien: 14.

Canaux *(voir aussi* La Bassée, canal *et* Yser, canal) : Canada, 17.

Canons et obusiers *(voir aussi* Mortiers de tranchées): 15, 20; avec le premier contingent, 33, 74, 90, 107, 108, 120, 158, 187; Bermudes, 179; Sainte-Lucie, 179; achat de, 184, 185; Fleurbaix, 200, 209, 212; Ypres, 221, 231, 234, 235, 248, 249, 261-263, 285, 299, 305, 309, 330, 335, 336, 364, 375, 421, 425, 430, 435, 456, 458, 464, 469; pour le 2e contingent, 471, 479, 480; remplacement de, 499; Festubert, 510, 511, 514, 531, 535, 536, 547, 549; Givenchy, 560, 563-567, 569, 574, 582; 592.

Appendices: pour le 1er cont., 95; expédiés outre-mer jusqu'au 30 sept. 1915, 127, 127a; dans les transports, 133; besoins, achats, coût, 247, 254a.

Cantines: dans la plaine de Salisbury, 138. *App. 189, 190.*

Cantonnement: plaine de Salisbury, 156; en France, 166, 192, 193, 214, 215, 217, 254, 558, 563, 583; 2e div. can., 495, 496.

Carleton, capit. D.: 541.

Carrick, hon. lieut.-col. J. J.: 171. *App. 111, 229.*

Carson, maj.-gén. J. W.: dirige le détachement d'avant-garde, 134; représentant financier en Angleterre, 140; représentant du ministère pour équipement et approvisionnements, 141; propose la mutation du premier contingent en Égypte, 150; extension de ses fonctions, 493, 494; visite la 1re div. can. 595.

Appendices: fusil Ross, 111; fonctions du, 188; ordre en conseil, 191; logement des troupes en Angleterre, 727.

Cartes: Ypres: 227, 229, 230, 234, 262, 270, 396, 461; Festubert, 515, 516, 520, 540, 549, 553. *App. 794.*

Casement, caporal suppl. R. J.: 428.

Casernes: 442, 495, 496, 499, 604. *App. 232, 727.*

Causeries: *voir* Instruction.

Cavalerie *(voir aussi* Index, partie II *et* partie III): 26, 28, 48, 54, 78, 122, 136, 143, 152, 156, 159, 175, 176, 466, 477, 506, 536, 537, 538, 553, 606, 607.

Censure: câble et sans-fil, 6, 46, 112; la presse, 6-7, 111, 170, 608; 177.

Appendices: censure du câble et du sans-fil, 13; restrictions au téléphone et à la télégraphie terrestre, 14; censure de la presse, 15; réglementation, 237, 238, 850.

Champs de tir: 39, 40, 42, 98, 99, 144, 145, 483, 496, 497.

Chapman, brig.-gén. A. J.: 288, 346, 367, 376, 377, 399, 401.

Chars blindés: 81, 93, 478, 581. *App. 102a, 716.*

Château des Trois Tours: 225, 250, 257, 295, 309, 361, 371, 379, 461.

Chemins de fer *(voir aussi* Troupes ferroviaires *et* Transport ferroviaire): 17, 41, 53, 66, 101, 108, 151, 246.

Chevaux *(voir aussi* Service vétérinaire): 5; pour le 1er contingent, 33, 51, 53, 73, 94-97; transport par mer, 104, 106, 107, 108, 132, 133, 489; plaine de Salisbury, 137, 157, 158, 174; coût des, 183; achetés pour l'armée britannique, 185; transport par chemin de fer, 191; effectif, Fleurbaix, 215; 220; Ypres, 254, 256, 268, 285, 358; 2e contingent, 478, 481; 2e div. can., 497, 603; approvisionnement de, 498, 499; brig. de cavai. can., 506; 610.

Appendices: à Valcartier, 82; artillerie, 1er cont., 95; transport par mer, 1er cont., 124, 125, 132; dépôts de remonte, 192; achat et coût, 247, 257.

Chrysler, capit. G. G.: 284.

Churchill, très hon. Winston: 603.

Civils: au Canada, 26, 32, 34, 35, 43-45, 56, 66, 101, 102, 129, 177, 186; à l'étranger sans ressources, 47; organisations civiles, 82, 122, 125-127, 153; ouvriers civils, 108, 122, 123, 151, 182, 216, 243, 375, 487; 130, 132; en France, 191, 192, 200, 249-251, 253-256, 506, 512-513, 584; 453. *App. 77, 162, 166.*

Clark, capit. R. P.: 266, 397.

Clark-,Kennedy, capit. W. H.: 277, 302.

Codet, général: 331, 363.

Cohoe, lieut.-col. J. E.: 72; commandant, camp de Pond Farm, 136.

Collaboration: 3, 7-9, 13, 23, 43-45, 48, 49, 149, 188, 201, 225, 258, 259, 264-266, 272, 288, 289, 291, 295, 296, 299, 306-310, 323, 324, 329, 330, 366-368, 377, 379, 383, 386, 387, 395, 397, 407-409, 413, 415, 419, 426-429, 431-434, 449, 455, 461, 464, 465, 489, 526, 529-531, 537, 538, 540, 545, 547.

Collège militaire royal: représentation dans le 1er cent., 58; gradués dans les services britanniques et hindous, 184.

Colombie-Britannique: achat de sous-marins, 14; défense de, 18, 19; don à la mère patrie, 47; statistique, 56, 57; 2e div. can., 473. *App. 30.*

Colquhoun, lieut.-col. M. A.: 599.

Comité des obus: 125-127, 184, 185. *App. 178-180.*

Commandants de district: instructions aux, 5; arrêt des réservistes ennemis, 12; appel de la milice, 17; navigation aérienne, 20; mobilisation du 1er contingent, 24; difficultés du commandement, 30; troupes prêtes à l'entraînement, 34; déplacement de troupes, 36; gardes, opérations relatives à l'internement, 177; formation, 2e div. can., 472; casernement des troupes, 484.

Commandements et états-majors: premier contingent, 47, 70-72, 80, 97, 102, 109, 134; camp de Valcartier, 52; 1re division can., 47, 70-76, 102, 106, 131, 142, 162, 163, 165, 196, 597-599; troupes en Angleterre, 134, 140, 175, 491; brigade de cavalerie, 192; à Ypres. 229, 266. 272, 279, 292, 293, 296, 347, 353, 356, 361, 362, 364-366, 370-372, 375-380, 381, 393, 394, 399, 404-406, 409, 413, 417, 424, 426, 438, 441, 446; utilité des états-majors doubles, 463; 2e div. can., 490, 498, 597-600; à Festubert, 523-526, 533-535, 538, 540, 543, 546, 552; à Givenchy, 573, 577; sur le front de Messines, 584, 591.

Appendices: commandement du 1er cont., 78, 117, 118, 120; commandants d'inf., 1er cont., 85; nominations particulières, 229; états-majors supérieurs, C.E.B., 278; commandement de la 2e div. can., 725; commandements et états-majors, 1re div. can., 842; commandements et états-majors, 2e div. can., 843.

Commerce: 11, 12, 14, 15, 46, 105, 125-127, 176.

Commission de remonte: 185.

Commission des achats de guerre : 184, 185, 186, 487. *App. 255.*

Communications (*voir aussi* Câbles, Estafettes, Pigeons, Messagers, Transmissions, Télégraphie, téléphonie, T.S.F.) : 22, 28, 125, 142, 143, 147, 172, 240, 285, 319, 346, 367, 381, 384, 398, 405, 413, 414, 430, 436, 448, 461, 468, 542, 577, 591.

Conditions du service : 8-10, 24, 25, 27, 31-32, 61-62, 64-67, 84-85, 150, 168, 475-476, 479.

Connaught, S. A. R. la duchesse de: 101.

Connaught, F. M., S.A.R. le duc de: 1; retourne à Ottawa, 3; 43; extension de son terme d'office, 46; s'intéresse aux unités de la F.P., 78; 100, 101; message de bon voyage au 1er contingent, 110; 441, 457. *App. 23a, 111, 699a.* (*Voir aussi* Gouverneur général.)

Connaught, S.A.R. le prince Arthur de: 594.

Conseil supérieur de l'armée: voir War Office

Constantine, major C. F.: 32, 598.

Contrats et entrepreneurs: Valcartier, construction, 39, 40, 43; Valcartier, approvisionnements, 83; modalités, 86-89, 102, 184-186; mitrailleuses, 90, 154; fusils, 91, 579; véhicules 91-93; transports, 104, 487; 113; pour les Alliés, 123; aux É.-U., 124, 185; obus, 125-127, 482; baraquements, plaine de Salisbury, 151; chaussures, 183; canons, 184, 480; commission des achats de guerre, 184; commission royale sur les enquêtes, 186; irrégularités, 181; approvisionnements, 2e contingent, 484; tentage, 2e div. can. 495.

Appendices: le fusil Ross, 111; contrats des Britanniques et des Alliés au Canada, 167-170; contrats au É: U., 172-175; la pelle MacAdam, 219; habillement et équipement pour le 2e cent., 240; armement d'artillerie, 254a; commission des achats de guerre, 255; commission Davidson, 258; lettre, ministre de la Milice au premier ministre, le 13 mai 1915, 721.

Contre-torpilleurs: 120, 169, 475, 488, 489, 604.

Corps canadien: décision de le former, 605. *App. 8.*

Corps d'armée canadien: décision de le former, 605.

Corps dentaire de l'armée canadienne: *voir* Service dentaire.

Corps des magasins militaires canadien: *voir* Service du matériel.

Corps du Génie (*voir aussi* Index, partie II *et* partie III): 25, 53, 74, 79, 99, 146, 151, 165, 197, 198, 201-202; *Ypres*, 285, 316, 318, 353, 415, 428-429, 434, 466-467; *2e div. can*., 476, 477, 483, 486, 497, 602; *Festubert*, 505, 531, 532, 543, 544, 546, 548; *Givenchy*, 567, 568, 572; *Ploegsteert et Messines*, 590; renforts, 607.

Corps expéditionnaire britannique: *voir* Armée britannique.

Corps expéditionnaire canadien (*voir aussi* Premier contingent *et* Deuxième contingent): préparatifs éloignés, 5; offre d'un contingent, 8; provisoirement accepté, 8; définitivement accepté, 23; autorisations de former le 1er contingent, 24; statut, 27, 61; inoculation, 32, 84; consentement de l'épouse, 32; solde et indemnités, 32; recrutement, 57; application de la Loi de la milice, 61; ancienneté des officiers, 62; indemnité de fourniment, 63; solde et indemnités, 63, 64; privilèges spéciaux à certaines classes, 35; conditions de licenciement, 65, 66; offre d'un deuxième contingent., 121; le recrutement commence, 121; augmentation de 30,000 à 50,000 à 150,000, 122, 178, 500, 605; fusiliers montés, 121, 122, 177-178; troupes ferroviaires, 122; coût au 31 déc. 1914, 128; statut et administration, 139-143; recrutement de l'infanterie, 2e contingent, 177; dépenses militaires, 1915-1916, 183; effectif, 184; d'autres unités font partie du Corps de la milice, 479; le Canada défraie toutes les dépenses, 498; expan-

sion du, en 1915, 500-503; 73 bataillons mobilisés au 15 juillet, 606; décision de former un corps d'armée, 605; on rejette le projet de former une 3e div., 607; sources d'officiers, 607; compagnies d'universités, 607; résumé de l'effort de la 1re année de guerre, 610. *App. 8.*

Corps postal: 30, 53, 76, 133, 172, 177, 317, 467, 502.

Corps vétérinaire de l'armée canadienne: *voir* Service vétérinaire.

Cory, capit. R. Y.: 259.

Cote 60: 221-223, 233, 234, 241, 242, 261, 263, 270, 288, 294, 311, 314, 334, 373, 421, 441, 444, 445.

Cote 63: 582, 584, 586, 588, 589.

Cours: *voir* Instruction.

Couvertures: dotation, 51, 108, 149, 192, 483; réquisitions de, 87; contrats avec la France, 124; désinfection des, 216; pour les blessés, 468. *App. 167.*

Cradock, lieut-col. M.: 546.

Craig, soldat A. S. M.: 518.

Craig, lieut. C. S.: 569.

Crawford, lieut. R. G.: 443.

Creelman, lieut.-col. J. J.: agit de sa propre initiative, 268; 269, 287, 355, 358, 598.

Crête d'Aubers: 198, 199, 206-208, 218, 242, 243, 508, 512, 556.

Crête de Frezenberg: P.P.C.L.I., 440; plans allemands, 444; la bataille commence, 445; la crête de Bellewaarde résiste, 447; le P.P.C.L.I. est relevé, 449; sur le front nord, 449.

Croiseurs: 13-14, 15-19, 78-79, 107, 112-117, 120, 150, 486-487.

Cuisson et cuisiniers: 83, 137, 266, 498.

Culling, capit. E. G.: 284.

Curé, général: 407, 432, 435.

Currie, brig.-gén. A. W.: biographie, 71; commande une brigade, 71-72; 165; déplacement du 10e bataillon, 265; importance de Locality C. 266; appréciation de la situation et du combat, nuit du 22 au 23 avril, 287-289; rallié par le 10e bataillon, 326; met les comp. des 5e et 7e bataillons sous les ordres du lieut.-col. Lipsett, 326; messages du, 331; 348; instruction au lieut-col. Lipsett, si la retraite devenait nécessaire, 349, 350; message à la 85e brigade, 350; ordonne de se retirer sur la crête de Gravenstafel, 350, 352; demande l'appui de l'artillerie, 353; retourne chercher des renforts, 354; envoie un rapport à 15 h. 30, le 24 avril, 355; au rendez-vous avec le lieut.-col. Gordon-Hall, 375; envoie des troupes canadiennes à l'avant et s'efforce d'obtenir des renforts, 375-376; établit une nouvelle ligne couvrant Locality C. 376; 377, 381, 393, 394, 395; a des nouvelles de la brig. Y. and D. à Fortuin, 396; situation-rapport de la 2e B.I.C., le 25 avril P.M., 397; retrait de la 2e B.I.C. de la crête de Gravenstafel, 398, 399; rencontre le gén. Hasler, 405; le groupe Alderson, 525; à K.5, 528, 530, 532, 540, 542, 547; Givenchy, 558.

Appendices: augmentation et direction de l'O.M.F.C., 8; le fusil Ross, 111; débats, Chambre des communes, 588, 589.

Currie, lieut.-col. J. A.: 339. *App. 589.*

Curry, capit. V. G.: 518.

Cyclistes: 75, 165, 293, 342, 370, 371, 466, 477.

D

Dardanelles: 205, 243, 472.

Davidson, hon. sir Charles: 186. *App. 111, 258.*

Day, tapit. A.: 528.

Débarquement: 109, 132, 169, 189. *App. 187.*

Déclarations de guerre : 1, 3, 8, 10, 11, 16, 23, 44, 45, 46, 50.

Décrets d'urgence: *voir* Lois et règlements.

DeLisle, maj.-gén. H. de B.: 294.

Démobilisation: 16, 17, 62, 128.

Denison, col. S. J. A.: adjudant-général intérimaire, 472; 490.

Dennison, tapit. H. S.: 443, 446.

Dépenses: munitions, 213-215, 358, 387, 482, 564, 565, 569; financières, 3, 35, 38, 39, 43, 86, 87, 88, 95, 96, 97, 104, 124-125, 127-129, 178, 180, 482-484, 496-499, 607-608.

Appendices: objections de l'auditeur général à dépenser sans décret du conseil, 104; mode d'autoriser et d'effectuer des dépenses par crédits de guerre, 105; dépenses pour le 1er contingent, 106; pelle MacAdam, 107; mitrailleuses et unités de mitrailleuses, 109, 110, 716; dépenses de guerre jusqu'au 31 déc. 1914, 181; coût du transport par mer, 1er contingent, 182; dépenses approximatives de guerre jusqu'au 31 mars 1915, 183; dépenses relatives aux opérations d'internement, 235; autorisation de dépenses, 2e contingent, 240; dépenses militaires estimées, année financière 1915-1916, 248; dépenses pour véhicules, 1er contingent, 720; autorisation des frais de changement, équipement Oliver, 728; incidence du coût, C.E.C., 730; dépenses de guerre jusqu'au 31 janvier 1916, 849.

Dépôt d'instruction: organisation du, 173. *(Voir aussi* Index, partie II, page 655.).

Dépôts: 167, 170, 173, 174, 175, 475, 477, 478, 492, 502, 503, 505. *App. 232, 254.*

De Prée, lieut.-col. H.. D.: 491.

Deroche, major A. P.: 39.

Desbarats, G. J.: 13.

Déserteurs: amnistie aux, 67; 155, 237.

Détachement Seely: *voir* Index, partie II, page 645.

Détachement Geddes: formé 292, 293 *(voir aussi* Index, partie III, p. 658).

Détachement Houghton: 154. *App. 196.*

Deuxième contingent: offert et accepté, 120, 471; manque de pièces pour le, 121; on propose la formation d'une 2e div., 121; composition du, 121; recrutement, 177, 473; dépense, 178; instruction, 178; équipement, 178; formation, 471, 472; soins dentaires, 476; unités de la zone des étapes, 477; conditions du service, 479; artillerie, 480; équipement et véhicules, 482; cantonnement et subsistance, 484; provision de transports, 485-490; vers l'Angleterre, 485; commandements et états-majors, 489; tentes fournies par le War Office, 495.

Deuxième division canadienne: formation, 489, 490. *(Voir aussi* Index, partie II, page 645).

Devonport: 120, 130, 132, 133, 134, 487.

Direction: 46, 103, 139, 345, 354, 487, 488, 489. *Appendices: augmentation et direction de l'O.M.F.C., 8; rapport par le ministre de la Milice, 121; fonctions, maj.-gén. Carson, 188, 191; filières de la correspondance, lieut.-gén. Alderson, 192; commandement de la 2e div. can., 726.*

Discipline: 85, 100, 149, 153, 190, 191, 238, 451, 604.

Discours: *voir* Allocutions.

Dispositions:

britanniques: 206, 207; *Ypres,* 222, 223, 226, 237, 241, 261, 272, 289, 293, 294, 312, 314, 322, 334, 335, 356-358, 361, 362, 366-3.68, 370-373, 376, 377, 382, 385, 386, 389, 392, 395, 397, 400-406, 410-417, 422, 423, 426, 427, 432, 433, 437, 438, 448, 449; *Festubert,* 511, 517, 520-522, 533-535, 543, 552; *Givenchy,* 556, 573-575; 595. *App. 793.*

canadiennes: 136, 152, 198, 212; *Ypres,* 228, 229, 233, 236, 237, 240, 243, 244, 252-255, 260-268, 271-273, 275-289, 291, 292, 295, 296, 298, 300, 302-304, 310, 312, 317-322, 325-338, 341-345, 348, 356, 363-364, 367-369, 374-378, 381, 382, 389, 390, 395-397, 399-406, 408, 415-417, 423, 426, 427, 431, 433, 436, 437, 440-443, 447; *Festubert,* 514, 516-522, 527, 529, 532, 533-537, 546, 549-552, 555; *Givenchy,* 557, 558, 563, 568, 571, 573, 577, 581; *Ploegsteert et Messines,* 583-585, 590, 595. *App. 272, 274, 826.*

françaises : 206, 207, 222, 223, 225, 240, 245, 260, 261, 270, 290, 291, 295-300, 304, 312, 321, 363, 364, 412, 413, 422, 423, 426.

allemandes: 204, 205, 209, 235, 244-247, 263, 268, 289, 292, 303, 369, 372, 390, 444, 508, 522, 523, 543, 546, 550, 557, 575, 576.

Division canadienne d'instruction: formation, 492; commandement, 492; renforts, 505, 600; réorganisation, 601; manoeuvre avec la 2e div. can., 603. *App. 727.*

Dons: 43, 47, 48, 80, 106, 186, 479. *App. 102, 102a.*

Dotations: navales, 13; R.C.R., 17; personnel du camp de Valcartier, 52; 1re div. can., 73, 74, 75, 79, 80, 82-83, 154-155, 162-166, 167, 217, 478, 505; zone des étapes, 76, 477; chevaux, 95; C.E.C., en général, 121-122, 176-177, 500, 605; 2e div. can., 471, 475, 476, 477, 479, 407, 500, 603-.604; projet d'augmenter les brig. d'inf. à 5 bataillons, 600.

Appendices: 1re div. can., 50, 226; 2e div. can., 159; note sur les effectifs, 1914, 1915, 225; note sur les effectifs allemands, 706c; Corps dentaire de l'armée can., 715a.

Doxsee, lieut. W. J.: 284.

Droit de vote : extension aux soldats en service, 184. *App. 253.*

Droit de vote aux soldats: 184.

Droits miniers: 65, 67.

Drummond, lieut. G.: rallie des Algériens, 276.

Dryden, sergent J.: 302.

Duffus, lieut.-col. E. J.: 363, 409, 420.

Dundonald, lieut: gén. lord: 103. *App. 111.*

Dyer, major H. M.: 399.

E

Earl Grey, navire du gouvernement canadien: part pour la Russie, 125.

Eau: 17; approvisionnement, Valcartier, 37-41, 82, 85; plaine de Salisbury, 136-137, 147, 191, 209; Ypres, 222, 230, 252, 269, 317, 467; Festubert, 512, 518, 533, 541, 553; Givenchy, 559, 561, 568; Ploegsteert, 587.

Écoles: *voir* Instruction.

Edgar, major N. S.: 541.

Effectifs: 5, 27, 28, 29, 31, 35, 36, 37, 53-57, 96, 109, 121-123, 128; changement dans les, plaine de Salisbury, 154, 155, 156, 1,65, 178, 179, 181-182; C.E.C., 183, 184; milice canadienne, 184; 188, 202, 210, 215, 245-246, 283, 325-326, 362-363, 422, 443, 444, 445, 448-449, 471, 497, 503, 510, 599; 1re div. can., juillet 1915, 600; août 1915, 610.

Appendices: augmentation et direction de l'O.M.F.C., 8; par armes de contingent, 48; au camp Valcartier, 82, 84-86; embarquement du 1er contingent, 122; transport du convoi, 132; détachements d'unités dans les navires, 133; 2e cont., 160; nombre à l'instruction augmenté, 161; rayés des listes, 1er cont., 199; total sous les armes, avril 1915, 254; div. allemandes, 706c; unités d'infanterie, de pionniers et du C.M.R., à l'exclusion du 1er cont., 734; unités

d'artillerie, à l'exclusion du 1er cont., 735; inf. et artil., 1re div. can., mai 1915, 739; en campagne, janvier-août 1915, 852; en Angleterre, juin-sept. 1915, 853; au Canada, novembre 1914 sept. 1915, 854.

Egerton, brig.-gen. R. G.: 410.

Égypte: 150, 178, 205, 472.

Elliott, R. P.*: App. 196.*

Elmsley, lieut.-col. J. H.: 599.

Embarquement: premier contingent, 37, 81, 105, 107-111, 112; R.C.R., 79; P.P.C.L.I., 80; 1re div. can. en France, 166; 2e div. can. en Angleterre, 485, 489; 2e div. can. en France, 604.

Appendices: correspondance, embarquement, 1er cont., 65, 100, 124, 125, 129, 139; plan d'embarquement, 1er cont., 122; rapport sur l'embarquement, 1er cont., 128, 131; 2e div. can. en Angleterre et en France, 723.

Emprunts de guerre : 128, 608.

Endacott, capit. G. M.: 541.

Engagement *(voir aussi* Assermentation *et* Recrutement) : 8, 9, 24, 26, 31, 37, 55, 57, 58, 60, 67, 154, 479, 606. *App. 53, 88.*

Équipement *(voir aussi* Équipement de camps, Habillement, Harnais *et* Sacs): incidence du coût, 8, 498; premier contingent, Valcartier, 34, 73-74, 86-88, 106; supplémentaire, pour transports, 106; responsabilité du général Carson, 141, 494; substitution, 160-162, 503; 167, 183, 202; 2e contingent, 472, 482; 2e div. can. 481, 602, 603, 604-605; Oliver perfectionné, 496; 504, 505; détachement Seely, 506.

Appendices: preuve devant la commission royale, 108; prêts aux transports, 123; envois au sous-directeur du matériel, Woolwich, 127; 1er cont. can., 209, 217; estimations, C.E.C., pour l'année financière 1915-1916, 247; équipement de portemanteaux, modèle Oliver, 728.

Équipement de camp: Valcartier, 51, 108; plaine de Salisbury, 136, 149-152, 158, 167; 468; pour le 2e contingent, 495. *App. 106.*

Espionnage: 12, 21.

Estafettes: 147, 285, 466.

États-majors: *voir* Commandements et états-majors.

États-Unis: 14, 20-22, 59, 68, 69, 81, 122, 124, 125, 126, 185, 480, 484, 488, 609.

Appendices: proclamation de neutralité, 28; offre de service des, 87; commandes données aux, 168, 172.

Étrangers ennemis: politique d'hésitation à l'égard des, 12; 18, 21, 46; enregistrement, 176; internement, 177. *App. 235.*

F

Falkenhayn, gén. von.: 246, 247.

Farquhar, lieut.-col. F. D.: 80; mortellement blessé, 441. *App. 111.*

Fergusson, lieut.-gén. sir Charles: 595.

Ferme Boetleer: 230. 326, 327, 349, 350, 352, 353, 356, 368, 376, 377, 392, 394, 395, 398, 399, 402, 405, 416.

Ferme Mouse Trap: 222, 230, 231, 240; les 22 et 23 avril, 254, 261, 262, 264-268, 272, 277-280, 283, 295, 301, 304, 305; le 24 avril, 319, 320, 330, 337, 344, 345, 360, 369, 372; le 25 avril, 383-385, 387, 404; du 26 au 30 avril, 415, 427, 430, 432; du 1er au 24 mai, 436-438, 447-450, 469.

Ferry, général: 224, 240. *App. 318.*

Festubert: 225, 435, 582; bataille de, 504; plan et opérations préliminaires, 507-512; terrain, 512, 584; opérations du 16 mai, 513; repli des Allemands, nuit du 16 au 17 mai, 514; carte inexacte de la zone, 515; assaut de la 3e B.I.C., le 17 mai, 516-520; la 1re div. can. dans les lignes, 520; dispositions des Allemands, 522; formation du groupe Alderson, 523; plans et préparatifs, 524-526; prise de l'Orchard par la 3e B.I.C., 527; première attaque sur K.5, 528-529; nouvelle attaque sur K.5, 529-532; fin du groupe Alderson, 533; nouveaux plans et autres dispositions, 534-537; l'artillerie can. en action, 537; attaque, contre Rue d'Ouvert, 539; autre attaque sur K.5, 540-543; pertes le 23 mai, 542; attaque sur la tranchée M.10-N.14, 544; offensive abandonnée, 545; la cavalerie relève la 2e B.I.C., 546; attaque de nuit sur L.8, à l'aide de bombes à gaz, 547, 560; relèves, 549; incertitude sur la prise de K.5, 550; rétrospective, 553-555, 561; le fusil Ross, 581. *App. 794.*

Feux: 151, 153, 204, 233, 234, 235, 276, 292, 318, 322, 323, 436, 513, 535, 541, 547, 577, 592.

Field Comforts Commission: 154.

Fil barbelé: 146, 196, 201, 204, 209, 211; à Ypres, 230, 236, 242, 243, 248, 280, 289, 297, 301, 306, 318, 381, 384, 414, 422, 432, 433, 445, 459; à Festubert, 509, 510, 526, 527, 544, 553, 557, 564, 565, 568, 570, 571, 575, 576; 588. *App. 810-812.*

Finance: loi de la, 46; comité interministériel, 87.

Finances *(voir aussi* Dépenses) : incidence des frais, C.E.C., 7, 498, 499; décrets d'urgence, 11; remboursement du coût de sous-marins, 14; retraits bancaires en C.-B., 18; loi des crédits de guerre, 46; loi de la finance, 46; incidence du coût, P.P.C.L.I., 80; prêt de £12,000,000, 128; répartition des profits de cantines, 139; ententes financières en Angleterre, 140, 141; 2e contingent, 178; coûts militaires et navals, 183; budget de $100,000,000, 1915-1916, 183; coût de l'équipement, 2e contingent, 482; le Canada paie toutes les dépenses du C.E.C. et de la M.R.C., 498; dépenses totales de guerre jusqu'à

août 1915, 607; emprunts à Londres et New-York, 607-608; 1er emprunt de guerre national, 608. *App. 730, 731, 732, 849.*

Fiset, maj.-gén. E.: 4. *App. 7.*

Fisher, caporal F.: mérite la V.C., 259; tué, 259. *App. 352.*

Fleurbaix, secteur de: 1re div. can. au, 197; description et routine en général, 198-202; dispositions de l'artillerie, 200, 213; plan de défense, 200; relève de la 1re div. can., 214; 225, 508, 535.

Foch, général F.: 140, 226, 290; mesures en vue de rétablir la situation, la nuit du 22/23 avril, 290, 291; méprise sur la position des Canadiens, 291; intention de reprendre le terrain, 306; confère avec le C. en C. britannique, le 23 avril, 307; optimisme du, 365; confère avec sir John French, 424, 425; 426; confère de nouveau avec sir John French, 430, 431; visite sir John French, 434, 435; direction à Ypres, 458; 468, 469, 510, 562, 563.

Appendices: note à sir John French, 613; remerciements pour le secours du 5e corps d'armée, 682; note à sir John French, le 28 avril, 690; interview avec sir John French, 691; note au gén. Joffre, 692; extrait, Histoire officielle française, 707.

Folger, major K. C.: 491.

Fonctionnaires: 32, 66. *App. 54.*

Forces australiennes: 48-50, 150.

Forces de l'Empire: emploi des, au début, 48.

Forces militaires du Canada, outre-mer: augmentation et direction des, *App. 8.*

Formations et unités françaises:

Armées:

1re: 507.

10e; 207; position de la, 225; alerte contre les gaz, 238; 153e div. au Dét. d'A. de B., 291; collaboration avec la 1re armée brit., 552.

Détachement d'Armée de Belgique: 226, 237, 238, 291; 426. *App. ordre de bataille, 313.*

Corps d'armée:

IX: 217; 424; 441.

XVI: 440.

XX: 217; 240; 291.

Groupe provisoire du Nord: 226.

Groupement d'Elverdinghe: 226; 308.

Groupement de Nieuport: 226.

Divisions:

11e: 1re div. can. destinée à relever la, 223; 224; rapports de prisonniers allemands au sujet des gaz, 235, 237; la 2e B.I.C. temporairement sous les ordres de la, 236; 240.

17e: 223; 441.

39e: 223.

45e (algérienne): 226; 245; gravement attaquée, 258; 267; contre-attaque proposée, 272; 291; 309.

48e: 309.

58e: 511.

87e (territoriale): 226; 245; 252; 291; 299

153e: envoyée au D.A.B., 291; 363; 365.

Brigades:

4e (marocaine): 411; 433.

90e: 308.

186e (territoriale): 291; 300.

306e: attaque à Lizerne, 363.

Régiments:

45e d'artillerie: 524; 538; 561.

53e: 440.

1er de tirailleurs: 252; 260.

8e de tirailleurs: 423.

2e de zouaves: 300; 322.

3e de zouaves: 312.

7e de zouaves: 304.

Fortescue, brig.-gén. hon. C. G.: 175.

Fortuin: 227, 230, 236, 255, 256, 267, 269, 287, 288, 316, 326, 345-348, 351, 355-358, 360, 370-372, 375, 376, 378, 379, 381-383, 385, 386, 392, 393, 396, 402, 405, 406, 413, 416, 423, 425, 427, 435, 436, 438, 442.

Foster, col. G. L.: 467.

Fotheringham, lieut.-col. J. T.: 490.

Fourrage: 128, 137, 185, 485, 499. *App. 103, 202.*

Fracque, col.: 308; son artillerie, 309.

France et Français *(voir aussi* Dispositions, Armée française, Formations et unités françaises, Marine française *et* Plans): 50, 66, 68, 113, 122, 123, 124, 172, 179, 190, 240, 252, 255, 259, 264, 265, 273, 276, 286, 363, 364, 403, 407, 411, 412, 425, 426, 431, 432, 433, 434, 455, 458, 459, 506, 507, 509, 546, 563. *App. 613, 705.*

Franks, brig.-gén. G. McK.: 560, 563.

French, F. M. sir John: 140; inspecte la 1re div. can., 193; 205, 207, 212; pénurie de munitions, 213; opération combinée proposée par le gén. Joffre, 217; accepte d'étendre la ligne jusqu'au chemin Ypres-Poelcappelle, 217; accepte de collaborer avec les Français, sous réserve, 307, 308; 50e div. à la 2e armée, 308; 365; appréhensions de, 366; message de félicitations, le 24 avril, 373; rapport du gén. Smith-Dorrien, 418, 420; ordres de, 422; envisage le retrait, 423; confère avec le gén. Foch, 424, 425; autre conférence avec le gén. Foch, 430, 431; le gén. Foch lui rend visite, 434; ordres de retraiter à une nouvelle ligne, 435, 440; opinions sur les troupes can. à la bataille de la crête de Gravens-

tafel, 457; opinion sur les troupes can. à Ypres, 470; offensive du printemps, 507; 510; Festubert, 511; décide d'abandonner l'offensive de Festubert, 545; 546, 553; Givenchy, 559; ordonne de changer le Ross pour le Lee-Enfield, 580; 594.

Appendices: augmentation et direction de l'O.M.F.C., 8; le fusil Ross, *111; dépêche, le 5 avril, 263, 299; lettres au gén. Joffre, le 18 février, 280, le 23 février, 282, le 1er avril, 305; interview avec le gén. Foch, 691; dépêche du 15 juin, 702, 705, 784a; extrait, Histoire officielle française, 707.*

Frezenberg: 221, 333, 347, 383, 425, 435, 438, 440, 447.

Frith, lieut: col. G. R.: 597.

Fusées: *(voir* Feux).

Fusées éclairantes: *(voir* Feux).

Fusiliers à cheval: 121, 122; le War Office accepte 4 régiments, d'autres sont autorisés, 178; unités en Angleterre, 502. *App. 254, 717, 734.*

Fusiliers à cheval du Canada: *voir* Fusiliers à cheval.

Fusil Ross *(voir aussi* Fusils): pour le 1er contingent, 91; modifications à la plaine de Salisbury, 158; remplacé par le L.E., 159; à Neuve Chapelle, 214; à Ypres, 324, 330, 339, 341, 395, 466; pour le second contingent, 482; mis de côté par la 1re div. can., 579; histoire du, 579-581; pour le tireur d'élite, 589; instruction avec le, 600. *App.: Histoire du, 111.*

Fusils et tir au fusil *(voir aussi* Fusil Ross) non emportés à Valcartier, 35; pour le 1er contingent, 91, 97-99; insuffisants pour la Garde territoriale, 123; 158; changements du Ross sur la plaine de Salisbury, 159; défense de remplacer le Ross par le L.E. 159; 165, 187, 194, 202; coincement des, 214, 324, 330, 339, 341, 395; Ypres, 236, 247, 251, 281, 287, 297, 303, 312, 315, 323, 327, 345, 351, 357, 358, 384, 402, 411, 414, 422, 445, 446; rendement du Ross, 466; pour le 2e contingent, 482; 483, 499, 510; Festubert, 513, 529; Givenchy, 565, 572, 575; le L.E. remplace le Ross à la 1re div. can., 579; pour le tir précis, 589; recrues non instruites avec le L.E. 600.

Appendices: le fusil Ross, 111; quantité avec le 1er contingent, 134; défense de changer le Ross, 203; besoins estimés, 247; manquants au Canada, 718, 719.

Fusils-mitrailleurs et tir au F.-M. *(voir aussi* Index, partie II, page 653): 1er contingent. 19, 79, 80, 81, 89-90, 124, 145, 159, 160, 176, 184, 188; *Neuve Chapelle,* 211-212; *Ypres,* 235, 251-252, 253, 259, 261, 266, 267, 276, 281, 284, 286, 292, 297, 301, 303, 312, 318, 323, 324, 325, 329, 330, 338, 339, 341, 344, 345, 356, 357, 360, 368, 376, 384, 389, 394, 39.6, 397, 401, 402, 410, 417, 422, 443, 445, 446, 459, 466, 469; 2e contingent, 478, 483; *Festubert,* 510, 513, 517-521, 526-530, 536, 537, 541, 544, 545, 549, 554; *Givenchy,* 561, 565-566, 569-575, 581; *Ploegsteert* et *Messines,* 588; ouverture d'une école divisionnaire, 592; 604.

Appendices: organisation d'une brigade de mitrailleuses motorisée, 102; achats de mitrailleuses Colt, 109; achats de mitrailleuses Vickers, 110; unités indépendantes de mitrailleuses, 716.

G

Gardes territoriales: 123. *App. 166.*

Gardner, capit. S. D.: 259, 402.

Gares origine d'étapes: 133, 232, 233, 467, 468, 578, 584.

Gault, major A. Hamilton: 26, 80, 440, 443-446.

Gaz *(voir aussi* Masques à gaz) : avertissements de l'intention des Allemands d'utiliser les, 234-242; rapports relatifs aux, 235-237, 270; sur les tranchées. françaises, 239; incrédulité des Français, 241; préparations des Allemands, 246; plans de la 4e armée allemande, 247, 279, 315; espéraient l'abandon du saillant d'Ypres par l'emploi des, 247; dans les obus, 249, 317, 389, 412, 423, 436, 454, 589; le premier lâcher, le 22 avril 1915, 251, 442; lâcher et effets des, 252; mesures prises par les Canadiens, 252-261; effets, 299; lâcher sur le front des Canadiens, le 24 avril, 323, 456; effets le 24 avril, 324, 327, 331, 332, 377; lâcher sur la div. Lahore et la droite des Français, les 26 et 27 avril, 411; 423; considérations d'ordre général, 426, 452-455, 459, 469; lâcher contre les 10e et 12e brig. brit., 435; à la cote 60, 445; dans les grenades à mains, 454, 548, 549, 551, 560; dans les bombes lancées par avion, 454, 560; approvisionnement de masques à gaz, 506, 592; contre-mesures, 562; autres mesures de protection, 592.

Appendices: alerte aux, 318, 326; renseignements fournis par les prisonniers, 320, 322; service de renseignements, 321, 323; attitude au Canada sur l'emploi des, 701.

Geary, lieut. H. F.: 353.

Geddes, col. A. D.: renforce la 3e B.I.C. avec le 2/E. Kent, 277; commande un détachement spécial, 292, 293; contre-attaque, 310; dispositions des unités, 321; 364, 404; attaque de la 149e brigade, 414; sa mort, 426.

Geddes, capit. J.: 280.

Gelure des tranchées: précautions contre, 216.

Gibson, capit. G. H. R.: 302.

Gillson, lieut.-col. G.: 146.

Girouard, col. sir Percy: 243.

Givenchy, opérations à: le secteur, 556; disposi-

tions et conditions, 557; plans, 558, 559; dispositions d'art., 560; préliminaires, 561; une mine saute, le 3 juin, 561; retards, 562; cisaillement de barbelés, 564; pièces de campagne en appui rapproché, 566; dispositions et plans, 566; mines, 568; l'assaut du 15 juin, 568-572; tactique ennemie, 571; retraite, 573; combat, le 16 juin, 573-575; rétrospective, 576; dispositions des approvisionnements, 578; dispositions d'ordre médical, 578; pertes, 578. *App. 822.*

Glace Bay: poste de T.S.F. attaqué, 19.

Gledhill, soldat V. R.: 572.

Godley, maj.-gén. sir Alexander G.: 150.

Godson-Godson, major G.: 283.

Gordon-Hall, lieut.-col. G. C. W.: 59, 370; a plein pouvoir de fermer la brèche de la ligne, 375; 524.

Gorrie, A. J.: 106. *App. 130, 131, 135.*

Goschen, sir Edward: rapport par, *App. 21.*

Gough, maj: gén. H. de la P.: 516, 521, 556, 575, 581.

Gouverneur général: 1, 3, 11, 23, 24, 43, 45, 46, 100, 103, 110, 111, 115. *App. 8, 23, 23a.*

Gravenstafel: 221, 223, 226, 227, 229, 230, 233, 236, 245, 251, 255, 258, 263, 280, 288, 301, 313; le 24 avril, 318, 327, 336-338, 339, 340, 349-352, 354, 361, 372; le 25 avril, 374, 377, 388, 390, 392-395, 398-403, 405, 406; 410, 416, 425, 437, 586.

Grenades: *voir* Bombes.

Grenades à main: *voir* Bombes.

Groupe de Hull: formation du, 367. *(Voir aussi* Index, partie III, page 658).

Groupe de Nicholson: 1re brig. de l'A.C.C. dans, 561, 565.

Groupe de Plumer: formation du, 425. *(Voir aussi* Index, partie III, p. 660).

Guerre: attitude des Canadiens, 7; ouverture des hostilités, 10. *App. 23, 80.*

Gunning, capit. H. R.: 531, 542.

Guthrie, major P. A.: 402, 528.

Gwatkin, maj.-gén. W. G.: 4, 472.

Appendices: notes sur, 7; augmentation et direction de l'O.M.F.C., 8; plan de mobilisation outre-mer, 1911-1912, 11; le fusil Ross, 111; Garde territoriale, 166; manquants (fusils et munitions), 718.

H

Habillement: 1er contingent, 34, 42, 86, 88, 89, 100, 128; indemnité de première mise, 63; plaine de Salisbury, 149, 152, 160, 166; blanchissage, 137, 152, 216, 594; conseil d'enquête sur les chaussures, 183; sommaire des achats, 187; France, 190, 202, 216, 251, 505; 2e contingent, 482, 483; incident côtier, 498. *App. 106.*

Hague, lieut. O. C. F.: 349.

Haig, gén. sir Douglas: 198, 207; ordre particulier à la 1re armée, 209; 212; visite la 1re div. can., 219; 225; attaque du 9 mai, 508, 509; plans, 511; ordres à la 1re div. can., 514; 520, 525; interview le lieut.-gén. Alderson, 533; 534, 545; ses vues sur Loos, 546; Givenchy, 558, 559, 573, 576. *App. 8, 111.*

Haines, capit. L. E.: 531.

Hall, sergent-major de comp. F. W.: mérite la V.C., 327. *App. 546.*

Hallick, lieut.-col. W.: 89. *App. 108.*

Hamilton, lieut.-col. C. F.: 7.

Harcourt, très hon. L.: 7, 8.

Hardy, lieut. V. C.: 368.

Harkom, lieut,-col. J. W.: *App. 111.*

Harnais: 31, 33, 86, 87, 88, 124, 133, 158, 161, 162, 167, 481.

Appendices: pour le 1er cont., 106; contrats britanniques et étrangers au Canada, 167; inconvénients du modèle canadien, 215-218.

Hart-McHarg, lieut.-col. W. F. R.: 289; mortellement blessé, 301.

Hasler, brig-gen. J.: 405, 406; sa mort, 423.

Hastings, capit. V. J.: 519.

Haut commissaire canadien à Londres: 2, 128, 139, 141, 148, 154, 603.

Hayter, major R. J. F.: 59.

Hazebrouck: 191, 270, 440.

Hazen, hon. J. D.: 13, 471.

Heard, col. E. S.: 142, 196.

Helmer, lieut.-col. R. A.: 99. *App. 111.*

Hertzberg, lieut. H. F. H.: 353.

Hesketh, major J. A.: 586.

Het Sas: 247, 262, 271, 274, 299, 407, 412, 424, 465.

Hill, lieut.-col. F. W.: 295, 298, 567, 599.

Hill, capit. S. H.: 443, 446.

Hilliam, capit. E.: 375, 399.

Histoire officielle allemande: extrait de, *App. 706.*

Histoire officielle britannique – Opérations militaires:

Appendices: renvois à, 80, 287, 336, 740; Neuve Chapelle, 294, 296, 297; opinions de sir John French dans une lettre à sir Horace Smith-Dorrien, 611; note du gén. Foch, 613; lettre du gén. Smith-Dorrien au gén. Robertson, le 27 avril, 685; message du C.E.M.G. à la 2e armée, le 27 avril, 686; note du gén. Foch à sir John French, le 28 avril, 690; ordre préparatoire à la retraite du sommet du Saillant, 696; pertes aux combats d'Ypres, 703a.

Histoire officielle britannique – Opérations navales:

App. 80, 153, 228a.

Histoire officielle française: 292. *App. 707.*

Homesteads: 66.

Hommes de troupe: 46, 47, 58-65, 97, 98, 105, 173, 505, 599, 606, 607.

Hooper, tapit. W. H. V.: 284.

Hôpitaux *(voir aussi* Index, partie II, page 654): 1er cont., 76-77, 84, 85; plaine de Salisbury, 136, 156; en France, 169 170; contributions des universités, 179; pour le 2e cont., 478; 502. *App. 201, 727.*

Hornby, contre-amiral Phipps: 113, 116, 118, 487, 488.

Hose, comm. W.: 15. *App. 30.*

Houliston, lieut.-col. J.: 490, 602.

Hugel, gén. von : 276.

Hughes, lieut.-col. G. B.: 279; rencontre avec le lieut.-col. Gordon-Hall, 375, 491, 599. *App. 111.*

Hughes, lieut.-col. H. T.: 602.

Hughes, maj.-gén. hon. sir Sam: biographie, 3; discute des plans avec le Conseil de la milice, 5; fait appel aux journaux, 7; 8; ordonne de descendre l'Union Jack, 10; envoie des troupes en C.-B., 18; commence la mobilisation, 24; communication directe avec le Conseil supérieur de l'armée, 28; explique son mode de mobilisation, 30; vues sur la guerre, 33; télégramme aux districts de l'Ouest, 37; choix de Valcartier, 39; choix des officiers, 52, 71; propose des légions étrangères, 59, 77, 80; envoi d'aviateurs, 81; musiques, 82; autorise des contrats sans en parler au C.P., 87; méthode d'achat des véhicules, 91, 92; principes régissant les brevets honoraires, 92; instruction en mousqueterie, 98; revues à Valcartier, 100, 101; opinion du gén. Alderson, 103; embarquement des troupes, 105, 107; discours d'adieu, 115; opinion sur l'escorte suffisante, 114, 115; gardes territoriales, 123; achats aux É.-U., 124; comité des obus, 125; interview lord Kitchener, 140; empêche le démembrement du contingent, 140; 147; est irrité du remplacement de l'habit, de l'équipement et des véhicules, 160; nominations particulières faites par, 171; essai de mobilisation, Toronto, 177; fusiliers montés, 177; achat d'approvisionnement, 185-187; 471; vues sur la levée du 2e contingent, 472; embarquement du 2e contingent, 485, 486; commandement, 2e div. can., 491, 492; détermine les fonctions du brig.-gén. MacDougall, 493; opinion sur l'équipement Oliver, 497; visite au front, 595; propose des brig. de 5 bataillons, 600; visite en Angleterre, inspections et revues, 602; est fait K.C.B., 603; 605.

Appendices: discours, 6, 57, 220; augmentation et direction de l'O.M.F.C., 8; débats, Chambres des communes, 12, 58, 78, 116, 121, 221, 222, 588, 589; plan de mobilisation outre-mer, 1911-1912, 11; censure de la presse, 15; mobilisation en C.-B., 33; le fusil Ross, 111; transports, 131; discours d'adieu au 1er contingent, 149, message à la 1re div. can., 699a; lettre au premier ministre, 721; commandement, 2e div. can., 725; visite en Europe, 838.

Hull, brig: gén. C. P. A.: 361; commande l'attaque, 367, 376; contre-attaque, 378-387; opinion sur l'artillerie can., 387; ordres venant du gén. Alderson, 392; ordres à la brigade D.L.I., 393; 395, 397, 398, 404, 405; attaque de la 149e brigade, 413, 414; 415.

Hygiène: camp de Valcartier, 41, 82, 84, 85; dans les tranchées, 194, 236. *App. 334.*

I

Idzumo: croiseur japonais: 19.

Ile du Prince-Edouard: don à la mère patrie, 47; statistique, 56, 57, 125.

Immigration, ministère de l': 12, 182.

Incursions féniannes: 30, 123. *App. 52.*

Indemnités: *voir* Solde et indemnités.

Indiens: engagement des, 55, 58.

Infanterie: *(voir aussi* Assaut, Dispositions, Retranchement, Plans, partie II *et* partie III, Index des unités): 1er contingent, 6, 9, 25, 28, 29, 69-72, 79, 80, 81, 120, 121, 122, 136, 143-144, 152, 156-157; 163-164, 178, 198, 201, 224-225; 2e contingent, 486; 505, 581, 606. *App. 85, 734, 855.*

Infirmières: 63; choix des, 77; à l'hôpital St. Thomas, 136.

Inoculation: 83, 84, 85, 96.

Inspections: 10, 97, 100, 147, 148, 158, 166, 186, 187, 192, 193, 234, 440, 480, 602, 604.

Instruction: 5, 11, 14, 16, 32; aux centres locaux de mobilisation, 34, 37, 38, 54-56, 58, 59, 78, 80, 82, 97-101. 117, 134-137, 139-140, 143-146, 152, 158, 159; 2e contingent, 178, 187, 192, 193; bataillons en réserve, 203; 218, 224, 243, 246, 249, 250, 451, 472, 481; mousqueterie au Canada, 1914-1915, 482, 485, 486, 492, 494-498; pénurie d'instructeurs qualifiés au Canada, 503, 562, 589, 591-592; établissement d'une école de mitrailleuses divisionnaire, 592; 600; 2e div. can., 602-605; 607.

Appendices: milice, 31; mousqueterie, Valcartier, 116; nombre à l', augmenté, 161; en campagne, 262, 306; mousqueterie, en hiver, 719.

Intendance: *voir* Intendance de l'armée canadienne.

Intendance de l'armée canadienne *(voir aussi* Approvisionnement *et* Index, partie II): pour le

fer contingent, 25, 76-77; à Valcartier, 42, 53, 54, 75, 83, 94; 133; plaine de Salisbury, 136; 169, 198; à Ypres, 467; pour le 2e cont., 477, 478.

Intérieur, ministère de l': 67.

Italie et Italiens: 594.

J

James, col. W. R. W.: 174, 492.

Jamieson, tapit. R. H.: 277.

Japon et Japonais: 2, 19, 150.

Jarvis, lieut. W. D. P.: 285.

Jellicoe, amiral vicomte : *App. 153.*

Joffre, gén. J. J. C.: 140, 205, 207, 208; fait pression en vue d'obtenir la relève des Français au secteur d'Ypres, 217, 223, 226, 291, 426; attaque sur le front d'Arras, 435; félicite la 1re div. can., 470; confère avec lord Kitchener, 507, 510.

Appendices: lettres à sir John French, 15 fév., 279; 19 fév., 281; 7 mars, 283; 24 mars, 304; 5 mai, 704; extrait, Histoire française officielle, 707.

Johnson, major A. V.: 369.

Jones, maj.-gén. G. C.: 75.

Joppé, gén.: 407, 419, 420, 432, 434.

Journaux: censure, 6, 111, 177, 608, 609; 9, 10, 22, 25, 102, 129; correspondants, 170, 216, 503, 554.

Appendices: censure, 15, 237, 256, 850; rapports aux, et citations de, 57, 98, 157, 183a, 193, 701a, 706a, 796.

Journaux de guerre: 173, 237, 262.

Jury, capit. E.C.: 541.

Justice, ministère de la: 12, 13, 176, 177.

K

K.5: 522, 523, 525-533, 536, 540-543, 547-551, 555.

Kearsley, lieut.-col. R. H.: 597.

Keary, maj.-gén. H. d'U.: 407, 409, 413; son opinion sur l'artillerie canadienne, le 30 avril, 433.

Keerselaere: 226, 253, 263, 264, 273, 286, 288, 300, 301, 318, 325, 328, 329, 333-336, 337, 338, 342, 343, 353, 374, 388, 437.

Kelly, lieut. L. St. G.: 569.

Kemmis-Betty, lieut.-col. H.: 356, 376, 398, 406, 416, 599.

Kemp, bon. A. E.: 185. *App. 8.*

Ker, major C. A.: 491.

Ketchen, brig-gén. H. D. B.: 490, 601.

Keyes, lieut.-comm. A. St. V.: 14.

Kimmins, major A. E.: 298.

King, major W. B. M.: 259, 268.

King Edward's Horse : rallie la brig. de cavalerie canadienne, 175. *(Voir aussi* Index, partie III, page 657).

Kingsmill, amiral C. E.: 13. *App. 23b, 30.*

Kirkcaldy, major A.: 356.

Kirkpatrick major A. J. E.: 285, 342.

Kitchener, feld-maréchal, comte: commandedent du contingent, 103; arrivée du contingent, 131; cantines, 138; plans en vue de démembrer le contingent, 140, 148, 150; surplus d'officiers, 155; admonition aux troupes, 190, 213; manque de munitions, 243; formation de la 2e div. can., 471, 477; dépêche en Angleterre, 2e contingent, 486; commandement, 2e div. can., 490; le détachement Seely, 506; entretien avec Joffre, 507, 553; visite la 1re div. can., 595, 600; inspecte la 2e div. can., 604; 605. *App. 8, 111, 185, 725.*

Kitchener's Wood: 222, 227, 228, 244, 265, 267, 269; contre-attaque sur, par les 10e et 16e bataillons can., dans la nuit du 22/23 avril 1915, 247, 278-285; 275, 276, 300, 303, 304, 306, 309, 313, 319, 320, 325, 330, 331, 336, 337, 344, 351; attaque allemande sur, le 24 avril, 357-359; 372, 374; attaque de Hull le 25 avril, 378-381, 383, 385-387; 388, 389, 392, 395, 408, 409, 413, 415, 434, 456.

Komagata Maru, vapeur japonais: 2. *App. 4.*

L

La Bassée: 206, 207, 508-509, 512, 515, 546, 557, 558.

La Bassée, canal: 207, 225, 504, 508, 511-513, 522, 534, 552, 556, 558, 562, 563.

La Brique : 227, 261, 269, 296, 305, 404, 417, 438, 462.

Lake, lieut.-col. H. H.: 217.

Lamb, lieut.-col. H. J.: 267, 268, 379.

Landry, col. J. P.: 490.

Langemarck: 221, 223, 235, 247, 251, 256, 264, 274, 275, 300, 306, 308, 316, 341, 365, 407, 425, 434.

Langton, lieut.-col. J. G.: 106.

La Quinque Rue : 511-514, 517-519, 521, 527, 533, 535, 546, 551, 556.

Laurier, très hon. sir Wilfrid: 45. *App. 711.*

Lawrence, brig.-gén. R. C. B.: 143, 196.

Leckie, lieut.-col. J. E.: 599.

Leckie, brig.-gén. R. G. E.: 283, 518, 526; commandant de la 3e B.I.C., 598.

Légions étrangères: proposées, 59.

Le Havre: 168, 170, 189, 440, 594.

Leonard, bac: 106.

Lessard, maj -gén. F. L.: 179.

Appendices: le fusil Ross, 111; mobilisation d'essai, 236; biographie, 242; remonte, 257.

Libérations: 61; conditions, 67; 155; étudiants de dernière année en médecine, 607. *App. 93, 94, 199.*

Lindsay, capit. H. St. G.: 105.

Lindsay, lieut.-col. W. B.: 550. *App. 8, 791.*

Lipsett, lieut.-col. L. J.: 18, 59; 10e bataillon à Locality C, 326; ordonne d'aider le 15e bataillon, 326; compagnies du 5e et du 7e bat. sous ses ordres, 326; envoie ses dernières réserves à la ferme Boetleer, 327, 349-351; fait rapport sur la situation à midi le 24 avril, 352, 353, 356; obtient du renfort, 368, 375-377; 390; ordonne au 8e bat. d'avancer, 395, 397, 399, 400, 401; Givenchy, 558, 561; 599. *App. 8, 111.*

Livre de guerre: 2.

Lizerne : 247, 274, 308, 314, 316, 322, 363, 366, 407, 416, 417, 421.

Lloyd George, très hon. D.: 140; ministre des Munitions, 243. *App. 111.*

Locality C.: emplacement, 230; importance de, 266, 287, 326; 273, 289, 364; combat en vue de prendre, le 24 avril, 329, 331, 335, 336, 338, 339-343, 346, 349-354, 356, 368, 371, 372; le 25 avril, 375, 376, 382, 386, 390, 392, 394, 396, 397, 402, 405.

Logement: *voir* Caserne, Cantonnement, Bivouacs, Camps, Baraquements.

Loi de la Caisse patriotique canadienne: 47.

Loi des crédits de guerre: 46, 128, 185.

Loi des enquêtes: 186.

Loi des mesures de guerre: 46, 127, 176.

Lois et règlements: application de la loi canadienne sur la milice, 8, 27, 61, 479; divers décrets d'urgence, 11-13, 20, 45-46; la loi du service naval, 14; 16, 24; application de *l'Army Act,* 27; 43; la loi des mesures de guerre, 46, 127, 176; la loi des crédits de guerre, 46, 87, 128, 185; la loi de la finance, 46; la caisse patriotique canadienne, 47; le *U.S. Foreign Enlistment Act,* 59; la loi relative aux terres fédérales, 66; *Soldier's Franchise Act,* 84; 184; commission des achats de guerre, 184; la loi des enquêtes, 186. *App. 253.*

London, évêque de: 218.

Loomis, lieut.-col. F. O. W.: commandant, à S.-Julien, 253, 277, 278; contact établi avec, 285, 286; à S.-Julien, le 23 avril, 302-306; 330; message du, 331; ordres au, 332, 336; se rend à la ligne G.Q.G., 344; 599. *App. 8, 111.*

Lougheed, hon. J.A.: 44. *App. 72.*

Low, hon. lient: col. R. S.: 42.

Lowther, lieut.-col. C.: 141. *App. 229.*

Lusitania: cri de bataille, 542.

M

Mallinson, capit. H.: 369, 448.

Malone, capit. W. P.: 526.

Manitoba: 28; don à la mère patrie, 47; statistique, 56, 57; 2e div. can., 473.

Marches: 98, 108, 133, 143, 144, 149, 193, 197, 219, 256, 271-273, 292, 293, 310, 311, 361, 376, 380, 382, 518, 523, 582-584, 603, 605. *App. 737.*

Marcieu, col.: 300.

Margaret, navire canadien: 14.

Marine allemande: 12, 14; répartition des navires, 15, 17, 18-19, 113, 487-488; 48; ne prend aucune décision d'intercepter le convoi, 112; sous-marins dans la Manche, 120, 169, 189; raid sur Scarborough, 148; retarde le contingent de la Nouvelle-Zélande, 150; plans, 168; sous-marins au large de Liverpool, 168; sous-marins au large de Queenstown, Irlande, 475, 489, 542; coulage de transports britanniques, 590.

Karlsruhe (croiseur léger): 113.

Königin Luise (poseur de mines): 48.

Kronprinz Wilhelm (croiseur marchand armé): 487.

Leipzig (croiseur léger): 15, 18.

Nürnberg (croiseur léger): 18.

Prinz Eitel Friedrich (croiseur marchand armé): 487. *App. 30.*

Marine et des Pêcheries, ministère de la: 13, 14, 105, 110.

Marine française: 48; escadre dans la Manche, 113.

Marine royale: 13, 15-17, 48-50; escorte pour les transports du 1er contingent, 112-120; Canadiens dans la, 156, 180; escorte, d'Angleterre en France, 169, 604; escorte du 2e contingent, 475, 487-489; personnel sur les vaisseaux canadiens, 499.

H.M.S. *Algerine:* 15, 16, 500.

H.M.S. *Boyne:* 488.

H.M.S. *Charybdis:* 114-116, 120.

H.M.S. *Cumberland:* 488.

H.M.S. *Diana:* 114-116, 119, 120.

H.M.S. *Eclipse:* 114-117, 120.

H.M.S. *Essex:* 475.

H.M.S. *Foyle :* 488.

H.M.S. *Glory :* 114, 116.

H.M.S. *Lancaster:* 116, 118.

H.M.S. *Lance:* 488.

H.M.S. *Majestic:* 118, 119.

H.M.S. *Newcastle:* 19.

H.M.S. *Princess Royal:* 118, 119.

H.M.S. *Shearwater:* 15, 16, 500.

H.M.S. *Suffolk:* 116.

H.M.S. *Talbot:* 114-116.

Appendices: escorte pour le 1er cont., dispositions prises, 126; bateaux de guerre, 147; nombre suffisant de, 150-152; dispositions, 153.

Marine royale australienne: 49, 150.

Marine royale canadienne: mise en activité de service, 13; réserve volontaire, 13, 20, 499; établissements de la marine relevant de l'amirauté, 14; achat de deux sous-marins, 14; garde des postes de sans-fil, 20; déboursés navals 1915-1916, 184; responsabilité totale du Canada, 499.

H.M.C.S. *Niobe:* 14, 16, 19, 78, 107, 113, 114, 116.

H.M.C.S. *Rainbow:* 13, 15, 19.

C.G.S. *Canada :* 14, 110.

C.G.S. *Margaret:* 14.

Sous-marins C.C. 1 et C.C. 2: 14.

Appendices: forces navales mises en activité de service, 24; le Niobe *et le* Rainbow *au service de la Marine royale, 25; achat de sous-marins, C.C.1 et C.C.2, 26, 27; notes sur la Marine royale canadienne, 30; estimations navales, 248; frais au compte du Canada, 731, 732.*

Marshall, lieut.-col. W. R.: 301, 526; commande, le 15e bataillon, 599.

Martin, brig.-gen. H.: 392.

Masques à gaz: 236-238, 240, 317, 318, 323, 324, 331, 453, 506, 563, 592. *App. 327.*

Mathieson, lieut. D. M.: 301.

Maunsell, lieut.-col. G. S.: 40.

Meighen, lieut.-col. F. S.: 357, 517.

Melville, major W. W.: 428.

Mercer, brig-gen. M. S.: biographie, 71; nommé commandant d'une brigade, 70, 72; commandant, camp Bustard, 136; contre-attaque, le 23 avril, 293-298; collaboration avec les Français, 310; rendez-vous avec le lieut.-col. Gordon-Hall, 375; contre-attaque de Hull, 381, 382; Festubert, 539, 544, 545; Givenchy, 563. *App. 8, 111.*

Mersereau, major C. J.: 356.

Mésopotamie : 472.

Messagers: 298, 326, 399, 461.

Messines: 207, 222, 586; défenses en face de, 584; attitude de l'ennemi, 589; pose de mines, 590.

Mesures et plans de défense: livre de guerre, 2; Canada, 5, 6, 15, 16-23, 43, 46, 61, 176, 500; R.C.R., Bermudes, 78; gardes territoriales, 123; Grande-Bretagne, 147, 148; Ste-Lucie, 179; Fleurbaix, 199, 201; Ypres, 228-230, 264, 271, 273, 274, 278, 296, 304, 331, 332, 343, 365, 367, 416, 465; Festubert, 551; Givenchy, 557-559, 575-577; front de Messines, 587-589, 593. *Appendices: note sur les plans de défense nationale et le livre de guerre, 2; mobilisation de troupes en C.-B., 33; unités de la milice appelées en activité de service, 34; garde territoriale, 166; principes de défense, 1re div. can., 270; 2e ligne G.Q.G., Fleurbaix, 271; plan de défense, Ypres, 330a; défenses, Givenchy, 800; défenses, front de Messines, 827-832; dispositions de l'art., front de Messines, 835.*

Metcalfe, lieut. G. A.: 569.

Mewburn, maj: gén. hon. S. C.: *App. 8.*

Meynell, major G.: 541, 599.

Milice canadienne *(voir aussi* Index, partie II, page 641): défenses d'avant-guerre, 3; concentration à Petawawa, 4; appel de la, 5, 6; état de la, en cas de guerre, 8; achèvement de l'instruction de 30 jours, 17; appelée en C.-B., 18; en service de garde, ordres à la, 20; télégramme aux commandants d'unités, 24; dans les raids fénians, 30; 1er contingent non restreint à la, 30-31; unités "utilitaires" à Valcartier, 53; instruction de la, 56; recrutement pour le C.E.C., 57; méthode, 58; enrôlement dans le C.E.C., 59; assermentation des officiers, 60; statut des unités du C.E.C. dans la, 61; rang dans le C.E.C., 62; solde, 63; cours d'état-major, 72; représentation dans le C.E.C., 76; 77; musiques, 82; défense territoriale et gardes, 177; unités du C.E.C. temporairement incorporées dans la, 479.

Appendices: augmentation et direction de l'O.M.F.C., 8; zones divisionnaires et districts militaires, 9; en activité de service, 2. 34, 82, 717a; raids fénians, 52; composition de bataillons du C.E.C. à Valcartier, 83, 85; unités du C.E.C. incorporées dans la, 717.

Millerand, A.: visite de, 595.

Mines: sur mer, 48, 168, 472; soupçonnées dans le S.-Laurent, 110.

Mines et pose de mines: cote 60, 233, 234, 239, 241; Givenchy, 561, 568-572, 574, 575; Ploegsteert et Messines, 590, 591. *App. 275, 834.*

Ministre de la Milice et de la Défense: *voir* Hughes, maj.-gén. hon. sir Sam.

Mitchell, lieut.-col. C. H.: 267, 354, 379.

Mitchell, lieut.-col. J. H.: 267, 565.

Mobilisation: plan pour le contingent outremer, 4, 172; plan mis de côté, 5; milice pour la défense locale, 16-19; 1er contingent, 24, 25, 30-37, 74, 80, 83, 86, 94, 95; 2e contingent, 121, 177, 472-479, 481, 483; régiments de la R.G. à cheval, 177-178; résultats obtenus au cours de la première année de guerre, 610.

Appendices: 1er contingent, 10, 11, 50, 56, 60, 96; la milice, C.-B., 33; raids fénians, 52; épreuve, Toronto, 236; après le 2e cont., 241,

733; 2e contingent et après, 734, 735.
Moltke, von: 247.
Monro, lieut.-gén. sir Charles C.: 504, 523.
Monténégrins, réservistes: transport, 69.
Mordacq, col.: 299, 308, 363. *App. 707.*
Morison, capit. F.: 526.
Morley, capit. A. W.: 327.
Morrison, lieut.-col. E. W. B.: 32, 73, 464, 565; commande l'artillerie de la 1re div. can. puis de la 2e div. eau., 598. *App. 8, 111.*
Morrison, capit. L. S.: 330.
Mortiers de tranchées: expérience avec, 204; ennemis, à Ypres, 327, 329, 351; à Festubert, 508, 530-531, 538, 544, 545; ennemis, à Givenchy, 571; à Ploegsteert, 593, 594.
Morton, capit. C. E. H.: 285.
Moulton-Barrett, major E. M.: 368.
Mousqueterie *(voir aussi* Tir embusqué): 97-100, 143-145, 146, 482, 486, 496-498, 600, 602. *App. 44, 60, 719.*
Munitions *(voir aussi* Bombes, Dépenses, Obus, Munitions d'armes portatives): comité des obus, 125, 184; Imperial Munitions Board (Canada), 127; ouvriers en munitions pour l'Angleterre, 182; 184; M. Lloyd George accélère la production, 243; dépense de, 482, 483; armes portatives, 482, 484; grenades et bombes, 203, 505; manque de, 546, 554, 562, 576, 578, 586; avec le 1er contingent, 108, 187; 124; production au Canada, 126, 243, 482; 146; contrats accordés et annulés, 184; distribution limitée en campagne, 212-215, 243, 539, 545-547, 553, 562, 564-567, 573, 576, 578, 586, 593; production en Grande-Bretagne, 243, 249, 303; stocks restreints au Canada, 479-481, 499, 510; à Festubert, 538, 545-547, 553; à Givenchy, 562, 564-567, 573, 576, 578; 582.
Munitions d'armes portatives: 99, 159, 186, 195, 209, 213-214, 279, 287, 305, 328, 329, 332, 338, 339, 344, 345, 360, 375, 395, 397, 404, 446, 482, 483, 586. *App. 718.*
Murdie, lieut. R. M.: 541.
Murphy, lieut: col. G. P.: 83. *App. 111.*
Murray, lieut.-gén. sir Archibald: opinion sur la 2e div. can., 603.
Murray, lieut.-col. J. A. S.: 143.
Musgrove, capit. G.: 526.
Musiques: avec le 1er cont., 82; 119, 234; avec la 2e div. can., 476.
MacAdam, pelle: 88.
McBain, lieut.-col. hon. W.: 38.
McBride, sir Richard: 14, 15, 148.
MacBrien, lieut.-col. J. H.: 135, 267, 379.
McCarthy, lieut.-col. hon. J. M.: 40.
McCombe, major Gault: 318.
McCuaig, major D. R.: 251, 277; occupe de nouveau la ligne originale, 286; 329.
McCullough, Dr W. J. S.: 84.
Macdonald, maj.-gén. D. A.: 5. *App. 111.*
MacDonald, capit. H. F.: 279.
Macdonald, infirmière-major M. C.: 77.
Macdonell, lieut.-col. A. C.: 546, 547. *App. 8, 111.*
Macdonell, lieut.-col. A. H.: 267, 296, 337.
MacDougall, brig.-gén. J. C.: en commandement des troupes canadiennes en Angleterre, 491; fonctions déterminées, 492, 493; rapports avec le gén. Carson, 494.
McGill, université: hôpital général, 180; 478; brevets dans l'armée britannique, 180; personnel du C.E.O.C.. 607. *App. 244.*
McKillip, capit. T. H.: 468.
Maclaren, lieut.-col. C. H.: 565, 598.
McLeod, major H.: 358.
McLeod, lieut. N. G. M.: 327.
McNaughton, major A. G. L.: 268.
Macphail, capit. A.: 434.
McRae, lieut.-col. A. D.: *App. 111, 257.*

N

Nasmith, lieut.-col. G. G.: 41.
Navigation (*voir aussi* Transport maritime) fermeture de la, 18, 177; aérienne, 20; règles relatives au convoi, 109-111, 114; 116-121, 475, 487-489, 604-605. *App. 136, 137.*
Navires de guerre : *voir* Croiseurs, Contre-torpilleurs, Sous-marins.
Neill, lieut.-col. W. J.: 95. *App. 111.*
Neutralité: 14, 15, 22, 59, 69, 113, 124, 168, 186, 487-488, 608-609. *App. 20, 21, 28, 77.*
Neuve Chapelle: bataille de, 207, 208-213; pertes, 215; 218, 225. 243, 409, 507, 508.
Nieppe: 193, 583, 594.
Niobe, H.M.C.S.: 14; complément de son effectif, 16; rejoint la patrouille de l'Atlantique, 16: 19, 78, 107, 113, 114, 116. *App. 25, 30, 731, 732.*
Niven, lieut. H. W.: 449.
Norsworthy, major E. C.: rallie des Algériens, 276; 277.
Northwood, capit. G. W.: 401.
Norton, capit. E. F.: 598.
Nosworthy, capit. J.: 429.
Nourriture *(voir aussi* Rations): 42, 47, 48, 83, 137, 185, 311, 376, 472, 484, 485, 499, 610.
Nouveau-Brunswick: 28; don à la mère patrie, 47; statistique, 56, 57; 2e div. can., 473.
Nouvelle-Écose: don à la mère patrie, 47; statis-

tique. 56, 57; 2e div. can., 473. *App. 30.*

Nouvelle-Zélande, le contingent de la: 48-50, 150.

O

Obus *(voir aussi* Munitions) : 15, 125-128, 213-215; approvisionnement très limité, 243; la production augmente sous Lloyd George, 243; 249, 454, 469, 482, 536.

Obusiers: *voir* Canons et obusiers.

Odlum, lieut.-col. V. W.: 288,, 301, 339, 376, 396, 397, 399, 540, 542; commande le 7e bat., 599.

Officiers: 47, 58, 60; grade, ancienneté, solde, 62-64; 80, 98, 105; réductions d'effectif, Salisbury, 155; canadiens dans les autres forces de l'Empire, 155, 180; 172, 484, 490, 493; avancement à partir des rangs, 505; gaspillage dans la 1re div. can., 599; excédent, 163, 165, 605-607.

Appendices: contingents, 45; ancienneté relative, 89; grade dans le C.E.C., 90; rayés des listes, 1er cont., 198; envoi, outre-mer, de lieutenants seulement, 846; fournis par le C.E.O.C. de McGill, 848.

Offres de service, unités et individus: 8, 9, 10.

O'Grady, lieut. G. F. de C.: 327.

Ontario: vaccin antityphoïde, 32, 84; don à la mère patrie, 47; statistique, 56, 57; 2e div. can., 473.

Opérations ennemies: 19, 21, 22, 112, 113, 119, 147, 168, 139, 200, 208, 212; *Ypres,* 233. 235, 238, 239, 241, 254, 258, 262, 270, 274-276, 280, 287, 290, 300, 305, 306, 317, 318, 322, 324-328, 332, 335, 339, 341-346, 349-351, 357-360, 362, 363, 366, 368, 370, 372, 374, 376, 383-394, 397, 398. 400, 401, 406, 410, 416, 434, 435, 436, 437, 444-450 455, 458; *sur mer:* 488, 489; *Festubert,* 507, 508, 513, 514, 517, 518, 527, 537, 539, 542, 543, 545, 546; *Givenchy,* 563, 570-572, *574; front de Messines,* 587, 590.

Orchard (canadien) : 514, 515, 517, 518, 521, 522, 525-528, 530. 533, 534, 535, 536, 538, 545, 551, 552, 555, 559.

Ordre de bataille: 1re div. can., *App. 226;* français, *App. 313;* allemand, *App. 706b;* britannique, *App. 708;* 1re div. can., *App.842*; 2e div. can., *App. 843.*

Organisation *(voir aussi* Effectifs): 1er contingent, 24, 37, 53, 70-78, 97; 2e contingent, 121, 473-475, 485; 140; bat. d'infanterie, 163; batteries de campagne, 165; dépôt d'instruction. 173; brig. de caval. can., 175; groupes: de brigades, 192; div. can. d'instruction, 492; 503, 600, 603; difficultés venant de l'augmentation de bataillons complets, 605.

Appendices: effectif par armes, 1er cont., 48; composition de bataillons provisoires, 83; composition de bataillons et de brigades d'inf., 1er cont., 85; art., 1er cont., 95; brigade d'automitrailleuses, 102; 1re div. can., 118, 119; 2e cont., 156-160, 710; le C.E.C., 254, *717.*

Ormond, lient.-col. D. M.: 281, 326, 339, 340.

Otter, maj.-gén. sir William: 176. *App. 111, 235.*

Outil de tranchées: 88, 161, 283, 324, 497. *App. 107, 218, 219.*

Owen, S.-M.C., C. 571.

P

Pacifique-Canadien, chemin de fer du: 185.

Page, lieut. L. F.: 397.

Papen, capit. Franz von: 22.

Parlement: 2; session spéciale, 7, 43-48, 127, 128; direction des troupes can., 33, 102, 103; prêts pour des buts de guerre, 128, 607; session du printemps, 183-187; deux députés démissionnent, 187; plan relatif à l'envoi de troupes, 188.

Appendices: note sur la défense, 2; Hansard, citations et renvois, 5-8, 12, 58, 68-79, 116, 121, 182, 183, 204, 207, 221-223, 247, 248, 250, 252, 252a, 254, 259, 588, 589, 712, 721, 725, 795; le fusil Ross, 111; rapports, 67, 112, 113, 208, 249, 251; droit de vote des soldats, 253; papiers de session, *731.*

Passchendaele : 221, 233, 389, 391, 392, 393, 443.

Patricia, S.A.R. la princesse: 80, 101.

Pearson, cap. suppl. A. G.: 446.

Peck, major C. W.: 526.

Peerless, sergent H. N.: 338.

Pensions: 64-66, 498, 499.

Perley, hon. G. H.: 2, 141, 148, 153, 602. *App. 8, 111.*

Permissions: 86, 152, 153, 202, 249.

Perry, commissaire A. B.: 13. *App. 111.*

Perry, capit. K. M.: 591.

Personnel de camp : Valcartier, 52-53.

Pertes: *plaine de Salisbury,* 155, 156; *Neuve Chapelle,* 215; *Ypres,* 224, 241, 249, 255, 281, 283-286, 298, 302, 305, 313, 326, 328, 329, 332, 336, 356, 385, 404, 412, 422, 442, 449, 459, 466, 469, 486, 503, 504, 505; *Festubert,* 509, 513, 518, 519, 527, 529, 532, 537, 554; *Givenchy,* 569, 571, 573, 578, 598, 599. *App. 703a, 706c, 851.*

Philpot, S.-M.R., D.: 375.

Photographies: 20, 515, 516.

Pigeons: 20, 592.

Pilckem: 222, 247, 257, 270, 272, 274, 275, 291,

292, 293-296, 306, 308, 309, 316, 320, 323, 363, 364, 365, 391, 407, 410, 424, 432, 434, 444.

Pinces coupantes: 204.

Pionniers *(voir aussi* Index, partie II, page 654): 501, 502.

Pistolets: 89, 90, 160, 204, 468.

Plaine de Salisbury: déplacement vers la, 132; terrain, 135; répartition des camps, 136; approvisionnement d'eau, 136; commodité des bains, 137; cuisine, 137; vivres et cantines, 137, 138; boissons alcooliques, 138, 153; instruction, 143-147; camps, 143, 146, 149, 151-154, 156; température, 149; baraquements, 151; augmentation de la ration, 151; discipline, 153; organisations de bienfaisance, 153, 154; changements dans l'effectif, 154; pertes, 155, 156; santé, 156; cantonnements, 156, 157; 492, 493, 495, 497, 597.

Plans:

Alliés: 204-206, 407, 507.

Britanniques: Neuve Chapelle, 207, 208, 217, 218; crête d'Aubers, 242, 508-512; Ypres, 294, 305, 308, 309, 314, 315, 347, 366, 374, 378, 380, 381, 385, 386, 392-395, 400, 403, 407, 408, 417-425, 429-431, 434, 435, 458; Festubert, 515, 516, 519, 521, 523, 524, 533, 534, 545, 549; Givenchy, 558-561, 562, 571, 577.

Appendices: correspondance entre sir John French et le gén. Joffre, 279-283, 304, 305, 613, 689-692, 704; intentions de sir John French, 611, 686.

Français: 205, 206, 217; Ypres, 240, 242, 263, 272, 291, 295, 298, 305-307, 310, 315, 365, 366, 391, 407, 417-421, 424, 425, 430-431, 434, 435, 548, 506, 507, 511, 563.

Appendices: correspondance entre sir John French et le gén. Joffre, 279-283, 304, 305, 613, 689-692, 704; lettres de liaison, 693, 697.

Canadiens: 5, 16; Neuve Chapelle, 218; Ypres, 225, 228, 239, 240, 263, 272, 273, 277, 278, 281, 285, 291, 292, 295, 299, 303, 307, 309, 310, 326, 327, 336-338, 340, 342, 343, 346-354, 360, 361, 365, 367, 369, 370, 375, 378, 381, 382, 393, 394, 396-401, 403, 427; Festubert, 523-526, 528-531, 534. 536, 539-541, 543, 546, 547, 550, 552; Givenchy, 559, 560, 563, 605.

Ennemis: 4, 204; Ypres, 239, 244-248, 274-276, 300, 305, 306, 314-316, 330, 360, 384, 387-389, 436, 437, 444, 447, 452, 456, 457, 459, 468, 506.

Appendices: emploi des gaz, 320-322, 326-328; Histoire allemande officielle, 706; récits régimentaires, 706d, 782c.

Plans alliés: *voir* Plans.

Ploegsteert: 193, 226, 439, 511, 581, 582, 584-587, 593, 594.

Plumer, gén. sir Herbert: 224, 227, 271; s'entretient avec le gén. Alderson, 295; envoie la 13e brig. au gén. Alderson, 306; place la réserve de corps d'armée sous les ordres du gén. Snow, 345; ordonne une puissante contre-attaque pour reprendre S.-Julien, à 18 h. 30, le 24 avril, 366, 378; 403; 411; 422; prend le commandement des troupes à la bataille d'Ypres, 424; formation du groupe Plumer, 425; appui des Français, le 29 avril, 431; retraite, 435; 437; Ploegsteert, 583; 594. *App. 699a, 707.*

Plymouth: 120, 130, 132, 133, 138, 487.

Poelcappelle: 217, 221, 227, 229, 230, 246, 247, 252, 264, 287, 325, 341, 394.

Police: 12, 13, 86, 133, 139, 176. *App.* 36.

Police fédérale: 12, 17.

Polygon Wood: 223, 245, 441.

Ponts: Valcartier, 99, 222; canal d'Yser, 227, 231, 242, 256, 262, 293, 316, 404, 415, 424, 428; Haanebeek, 229; Lekkerboterbeek, 275, 277, 306; Festubert, 513, 541, 542. *App. 333.*

Poole, col. A.J.: 381.

Poperinghe: 224, 233, 250, 271, 294, 302, 307, 308, 334, 361, 421, 441, 467, 468.

Potijze, 230, 231, 237, 268, 294, 300, 319, 320, 334, 345, 346, 348, 354, 355, 362, 366, 372, 376-379, 381, 394, 404, 408, 409, 420, 421, 447, 467.

Power, major R. E.: 305.

Powley, major B.: 542.

Pragnell, major G. S. T.: 2.65.

Premier contingent: préparatifs éloignés, 5; plan de mobilisation mis de côté, 5; offre pour entamer les négociations, 8; acceptation, 8, 23; autorisation, 24; règles d'engagement, 24; cavalerie engagée à titre d'infanterie, 26; élaborations et changements, 28; recrutement, 29; contingents inégaux, 30; précédent de 1866, 31; engagements non restreints à la milice, 31; solde et indemnités, 31, 63, 64; inoculation, 32; consentement de l'épouse, 32; contingents d'artillerie, 32; mode de recrutement, 33; uniforme et équipement, 35; progrès du recrutement, 35, 36.

Valcartier:

Déplacements à, 35, 53; artillerie, 36; commandement, 47; col. Williams, comm. du camp, 52; premiers arrivages, 53; contributions des unités de la milice, 54; statistique, 55-57; aptitudes, réputation et expérience du personnel, 58; origines raciales, 59; assermentation, 60; ancienneté des officiers, 62; avantages particuliers, 65; organisation de l'infanterie, 70-72; organisation de l'artillerie,

73; armement de l'artille, 73, 89-90; organisation du génie, 74; services, 75, 76; décision d'envoyer tous les volontaires, 79; officiers non détachés, 80; unités spéciales, 80; musiques, 83; rations et cuisine, 83; santé, 85; discipline, 85; équipement, habillement et approvisionnements, 86-89; services des magasins militaires, 89; fusils-mitrailleurs, 90; fusils, 91; véhicules, 91; chevaux, 94-97; instruction, 97; personnel enseignant, 99; mousqueterie, 99; inspections, 100, 101; le gén. Alderson désigné pour commander, en Angleterre, 103; obtention de transports, 104; équipement de camp, 108; message du gouverneur général, 110.

La traversée:

Embarquement, 37, 107-109; le col. Williams chargé du voyage, 109; divulgation prématurée de l'embarquement, 111; Allemands induits en erreur, 111; escorte, 112-115; rassemblement dans le bassin de Gaspé, 114; organisation des transports en mer, 115, 119; la traversée, 116-118; changement de destination, Southampton à Plymouth, 120.

La plaine de Salisbury:

Le gén. Alderson prend le commandement, 132; difficultés au débarquement, 132; pertes de chevaux, 133; vers la plaine de Salisbury, 133; éléments d'avant-garde, 134; répartition dans les camps, 136; bains, 137, 152; cantines, 138; statut et direction, 139-143; plans frustrés pour la dissolution, 139; instruction, 143-147; inspections, 147; inspections par S.M. le roi, 148, 166; deux messages du roi, 148, 166-67; l'envoi en Égypte est proposé, 150; huttes, 151; congés, 152; discipline, 153; changement dans l'effectif, 154; santé, 156; cantonne ment, 156; armement de l'artillerie, 158; manque d'une brig. d'obusiers, 158; le fusil Ross, 159; fusils-mitrailleurs, 159; brodequins, 160; équipement Web et Oliver, 161; véhicules, 161.

Appendices: augmentation et direction de l'O.M.F.C., 8; rapports sur le recrutement progressif, 61; premiers arrivages, Valcartier, 82; composition de bataillons provisoires, le 22 août, 83; effectifs d'unités du C.E.C. à différentes dates, 84; composition de bataillons et brigades provisoires le 3 sept., 85; statistique fournie à la Ch. des communes, le 12 mai 1916, 86; solde et indemnités, 91; licenciements, 94; unités de la zone des étapes, 96; coût de l'habillement, de l'équipement et des articles indispensables, 106; plan primitif d'embarquement, 122; détail des transports, troupes et cargaisons transportées, 132; détail des unités dans les transports, 133; note sur les transports, 134; escorte navale suffisante, 152; mesures d'ordre naval pour la protection du convoi, 153; officiers et hommes de troupes rayés des listes, oct. 1914 à fév. 1915, 198, 199; emplacements des unités, 22 déc. 1914, 201.

Première division canadienne: formation, 162. *(Voir aussi* Index, partie II, page 645).

Price, S.-M.C., C. B.: 254.

Price, lieut.-col. sir William: 40, 105, 106. *App. 128, 131.*

Prince Rupert: 18; des troupes se rendent à, 19.

Prisonniers de guerre : 12, 17, 238, 269, 282, 329, 338, 339, 344, 360, 389, 400, 589, 590. *App. 77, 235.*

Projecteurs: 513, 592.

Publicité et propagande *(voir aussi* Journaux): 170, 171, 172, 239.

Pulteney, lieut.-gén. sir William P.: 191, 583, 594.

Putz, général: 226, 291, 294, 307, 366, 419, 424, 426, 431, 432, 434. *App. 707.*

Q

Quartiers *(voir aussi* Caserne, Cantonnement, Bivouacs, Camps, Baraquements) : 34, 177, 472, 474, 484-486, 495, 499.

Québec, province de: don à la mère patrie, 47; statistique, 56, 57; juges de paix, 60; 2e div. can. 473.

Queen's University: 179, 502.

Quiquandon, général: 226, 245, 291, 407, 432, 434. *App. 313, 707.*

R

Rae, major W.: 281, 519, 526.

Raids: en provenance probable des É.-U., 22, 123; par le P.P.C.L.I., 440; par 7e div., 568.

Rainbow, H.M.C.S.: se prépare à prendre la mer, 13, 14; déplacements hâtifs, 15, 16; au large de Prince Rupert, 19. *App. 25, 29, 30, 731, 732.*

Ranger, capit. E.: 318.

Rapports: 33, 39; Fleurbaix, 194, 200; Ypres, 236, 260, 264, 271, 273, 277, 282, 299, 302, 305, 317, 325, 331, 335, 342, 345, 352, 385, 388, 391, 392, 395, 406, 415, 420, 423, 460; Festubert, 548; Givenchy, 570, 573, 575; Ploegsteert, 590.

Appendices: par sir Edward Goschen, 21; au sujet de l'embarquement du 1er contingent, 130, 131; par sir John French, 263, 299, 702, 705, 784a; états de campagne, 268; sur les tranchées, Ypres, 334; par le gén. Smith-Dorrien, 685; sur K.5, 792; activité de la 1re div. can., juillet 1915, 833; sur l'explosion de mines, Ploegsteert, 834.

Rations *(voir aussi* Nourriture *et* Fourrage) 83; à bord, 105, 117, 132; plaine de Salisbury, 137,

138, 151; 183, 194; dans les tranchées, 195, 196, 200, 209, 212, 269, 304, 317, 369; de réserve, 202, 209, 212; 417, 467, 499.

Appendices: échelle de, Valcartier, 103; estimations pour le C.E.C., 247; composition d'urgence ou de réserve, 273.

Rattray, lieut.-col. J. G.: 599.

Ravages: en officiers et hommes de troupe, 167, 469, 504, 599.

Rawlinson, lieut. gén. sir Henry S.: 198, 556, 559, 560, 565, 570, 573, 576.

Reconnaissance: 157; Neuve Chapelle, 209; Ypres, 233, 250, 256, 268, 269, 281-283, 288, 301, 311, 326, 361, 370, 413, 429; Festubert, 517, 521, 526, 528, 535, 536, 539-541, 551; Givenchy, 564, 566.

Récréation: 82, 117, 118, 153, 154, 232, 249, 250.

Recrutement: 1er contingent, 5, 11, 25, 26, 29, 30, 34-37, 47, 54; 140, 154; 2e contingent, 177, 472-474, 476, 479, 484, 494, 500, 607, 610.

Appendices: débats, Chambre des communes, 12, 712; par tous les officiers, 47; télégrammes relatifs au, 58a; rapports progressifs, 61; supplémentaire, pour le 1er contingent, 66; en Angleterre, 197; 22e bat., C.E.C, 711; bataillons du C.E.C., 715; rapport sur l'infanterie, unités de pionniers et du C.M.R. jusqu'au 15 sept. 1915, exclusif au 1er contingent, 734; unités d'artillerie, exclusives au 1er contingent, 735.

Récupération: organisation d'une compagnie de, 592.

Reine, S.M. la: accompagne le roi à une inspection, 148.

Renforts: quantité nécessaire de, 28, 70, 79, 121, 163, 164. 166, 188, 214, 474, 475, 480; organisation de dépôt, 173; 209, 211. 354; pour la 1re et la 2e div. can., 485, 492, 501-505; insuffisamment instruits, 503, 553; 577; mode inefficace, 599; difficultés résultant de l'envoi de bataillons complets outre-mer, 606: lient. seulement envoyés en France, 606; besoins approximatifs, juin 1915, 607.

Appendices: tous à Valcartier pour aller outre-mer, 98; correspondance au sujet de l'envoi outre-mer, 722-722F, 846, 847.

Rennie, lient.-col. R.: 342, 544, 545, 568, 599.

Renseignements: 236, 238, 240, 241, 246, 247, 257, 262, 263, 267, 270, 289, 460, 461, 533. *App. 142, 833.*

Réseau de fil de fer: *voir* Fil barbelé.

Réserve des volontaires de la marine royale: 13, 15, 16, 500.

Réserve des volontaires de la marine royale canadienne: 13, 19, 499.

Réservistes: 12, 49, 66, 68, 69.

Retranchement *(voir aussi* Tranchées) : 144, 145, 211, 218; *Ypres,* 254, 257, 258, 274-276, 278, 280-286, 289, 301-306, 313, 317, 319-322, 343, 349, 356, 3.64, 366-368, 374, 375, 383, 385, 386, 390, 393, 394, 402, 403, 415, 417, 424, 427-429, 430, 432- 33, 442, 464; *Festubert,* 508-509, 520, 523, 526, 527, 529-533, 541-543, 546, 549-551; *Givenchy,* 558, 561, 567-568, 571; *Ploegsteert* et *Messines,* 587-589.

Revolvers: *voir* Pistolets.

Revues: *voir* Inspections.

Riddell, brig.-gen. J. F.: 380, 404, 408; tué, 414.

Ridgewell, S.-M.R., S. A.: 257.

Roberts, feld-maréchal comte: 147; funérailles, 149. *App. 111, 194.*

Robertson, capit. N. R.: 541.

Robertson, lieut.-gén. sir William R.: 420. *App. 8.*

Roi, S.M. le: 10; messages, 23, 49; serment d'allégeance, 60, 61; inspecte le 1er contingent, 148; message au contingent, 148; 2e inspection et autre message, 166; message de félicitations, 373; message au gouv. gén., 457; reçoit sir Robert Borden, 594; inspecte la 2e div. can., 604.

Appendices: augmentation et direction de l'O.M.F.C., 8; message à la 2e div. can., 844.

Romer, col. C. F.: 196, 343, 524, 539; au 3e corps d'armée, 597.

Ross, col. hon. sir Charles: 158. *App. 111.*

Ross, lieut. J. G.: 286.

Routes: Valcartier, 41, 43; plaine de Salisbury, 147, 151, 152; Fleurbaix, 199-201; Ypres, 220, 226, 227, 245, 251, 269, 278, 286; 295, 379, 380, 392, 408, 413, 434, 466; Festubert, 513, 537; Ploegsteert, 584. *(Voir aussi* La Quinque Rue *et* Rue d'Ouvert.)

Roy, général: 226. *App. 313.*

Royal Edward, H.M.T.: torpillé et coulé, 590.

Royal Flying Corps: Canadiens dans le, 81-82; activité au Canada, 181.

Royale gendarmerie à cheval du Nord-Ouest: effectif augmenté, 12; 46, 90.

Rue d'Ouvert: 512, 515, 522, 526. 530, 535, 539, 544, 549, 552, 559, 560, 564, 575.

Russell, hon. major T. A.: 92. 93. *App. 210.*

Russie et Russes: enrôlement de, 59, 60, 66, 69; achats au Canada, 88, 124, 125; armées, 206; pression allemande sur, 242, 459, 507, 582; victoire, Galicie, 218. *App. commande de fusils Ross, 111 (pages 86, 92).*

Ruttan, lieut. col. H. M.: 70.

S

Sacs: 161, 187, 193, 496, 497, 519, 605. *App. 728.*

Sacs à terre: 194-196. 230, 236, 248, 317, 441, 527, 529, 557.

S.-A.G.: bureau à la base, section canadienne, 173.

S.-Éloi: 207, 214, 222, 223, 226, 440, 441.

Ste-Lucie: batterie canadienne à, 179, 184.

S.-Jean: 221, 227, 253, 256, 261, 266, 267, 277, 280, 285, 292, 294, 304, 321, 335, 337, 372, 380, 402-404, 423, 426, 467, 468.

S.-Julien: 221, 227, 228; importance tactique de; 229, 331, 332; 230, 232, 237, 251; garnison en position de combat, 253; 254, 255, 259-268, 272, 275-278, 282, 285, 286-288, 291, 292; position à, le 23 avril, 300-302; attaques ennemies repoussées, 303; 304, 312, 314, 316-320; début de la bataille de, 322-325; renforcé, 330; 333-340; assaut ennemi sur, 341; la garnison est écrasée, 342; intentions de la 3e B.I.C., 343; 344-348, 350-352, 354-358; rumeur qu'il était encore occupé, mais évacué, 359; 360-361, 364, 365; intention de reprendre, 366; occupation ennemie de, 369, 384; encore occupé, rapportent les Canadiens, à 20 h. 45, le 24 avril, 369; 374, 375, 378-381, 383-392, 394-396, 398, 403, 408-410, 413-416, 424, 436, 458, 468.

S.-Nazaire: 168, 189.

Salonique: 205, 472.

Sandilands, capit. H. R.: 144.

Santé: à Valcartier, 83-85; plaine de Salisbury, 150, 151, 156, 157, 190; 1re div. can., 194, 195, 215-216; 331, 476.

Saskatchewan: don à la mère patrie, 47; statistique, 56, 57; 2e div. can., 473.

Scherschmidt, lieut. H. B.: 353.

Scott, major (chanoine) F. G.: 468.

Scott, sergent L.: 446.

Serimger, capit. F. A. C.: mérite la V.C., 404. *App. 673.*

Sections de mines: 203.

Seely, brig.-gén. très hon. J. E. B.: 175, 492, 494, 506, 547-551. *App. 111.*

Sellerie : *voir* Harnais.

Serbes: 59; enrôlement des, 60; réservistes, 68.

Serment d'allégeance (*voir aussi* Assermentatien) : 60, 61.

Service d'arraisonnement: 6, 14, 179.

Services de la solde: 172, 173. *App. 230.*

Service dentaire: besoins, 34; formation du Corps dentaire can., 476. *App. 715a. (Voir aussi* Index. partie II, page 645).

Service de santé *(voir aussi* Index, partie II, page 654) : aptitudes physiques requises, 25; 29; inoculation, 32, 83, 84; 53, 68, 75-76; infirmières, 77; 79; vaccination, 84; hôpitaux de camps, 85; santé des troupes, Valcartier, 85; 136; santé des troupes, plaine de Salisbury, 155, 156, 157; 170; des universités fournissent des unités, 179; hôpitaux généraux et permanents, 179; médecins can. dans le service de santé britannique, 181; 183; routine de tranchées, 195; 197, 215; gelure des tranchées, 216; service de santé à Ypres, 404, 467, 468; soins dentaires, 476; contingent pour la 2e div. can., 476; 477; véhicules, 2e div. can., 484; unités en Angleterre, 486; 490, 502, 505, 578, 605; les étudiants en médecine de dernière année sont libérés du C.E.C., 607.

App.: examen des volontaires, 58a, 88; service à Ypres, 703; à Festubert, 797; à Givenchy, 822.

Service du matériel *(voir aussi* Index, partie II, page 645): 42, 53, 79, 89, 143, 160, 216, 468.

Service naval, ministère du : 13, 109, 110, 182, 489, 499.

Service secret allemand: 21-23. *App. 36.*

Service vétérinaire: 53; organisation du, 77; 79, 94-97; hôpitaux sur la plaine de Salisbury, 136; 170; 174; médecins vétérinaires dans le service vétérinaire britannique, 182; 478. *App. 97. (Voir aussi* Index, partie II, p. 655).

Sharpe, lieut. W. F.: 81.

Shaw, major A. C.: 518.

Sherwood, lieut.-col. A. P.: 13. *App. 36, 111, 235.*

Shorncliffe : 475, 489-497, 505, 600, 602-605.

Sims, lieut.-col. F. Manley: 171. *App. 229.*

Sims, lieut. T. C.: 571.

Simson, lieut.-col. W. A.: 467.

Smith, major G. J. L.: 569, 572; tué, 573.

Smith, capit. R. S.: 526.

Smith, brig.-gén. W. E. B.: 441.

Smith-Dorrien, gén. sir Horace: commande la 2e armée, 191; 207; 208; la 1re div. can. tombe sous ses ordres, 219; opinion sur le Saillant, 234; voit le nuage de gaz, 270; juge que la situation est grave, 290; la 50e div. (Northumbrian) tombe sous ses ordres, 307; ordonne la contre-attaque par la 13e brig. 309; 365, 410; appréciation de la situation, 417-420; 421, 422; remet le commandement, à Ypres, 424; direction du combat, 458; opinion sur les Canadiens à Ypres, 470. *App. lettre au gén. Alderson, 683; lettre au gén. Robertson, 685.*

Snow, maj.-gén. T. D'O.: conduit la réserve de corps d'armée, 345; renforce les Canadiens, 346; ordonne à la 3e B.I.C. d'agir avec vigueur, 346; 355, 360, 362, 366, 368; met le 5e corps au courant de la situation, 370; 371; ordres au col. Wallace, 372; disposition de la réserve du corps d'armée, 377, 398, 399, 382, 392, 393, 404, 405, 416; recommande le P.P.C.L.I., 449.

Solde et indemnités: à la réunion au Q.G. des

unités, 31; indemnité de première mise, 63; tarifs, 63-65, 479; délégation de solde, 63; dispositions financières, 128, 498; subsistance, deuxième contingent, 485.

Appendices: pour le C.E.C., 91, 92; services de la solde, 280.

Sous-marins *(voir aussi* Marine royale canadienne): achat de deux, par le gouvernement de la Colombie-Britannique, 14; 18-19, 49; allemands, au large de Culver et Cherbourg, 119-120; 124, 168, 169; six réunis à Montréal, 185; 189, 472, 475, 489, 542, 590.

Appendices: achat de deux, 26, 27; note sur, 30; note sur la construction, au Canada, 256.

Southampton: 132, 134, 168, 440.

Stairs, lieut. G. W.: 259.

Statut: 24, 27, 61, 62, 139, 479, 492.

Appendices: augmentation et direction de l'O.M.F.C., 8; légalité du, d'après l'Army Act, 41; conditions d'engagement, 46; débats, Chambre des communes, 79, 254; grade des officiers, 89, 90; ordre en conseil, 717.

Steele, maj.-gén. S. B.: inspecteur général pour l'ouest du Canada, 179; commande la 2e div. can. 490-492; commandant en chef des troupes, Shorncliffe, 600. *App. 243.*

Steenstraat: 223, 226, 245, 247, 262, 271, 274, 291, 299, 307, 309, 314, 365, 407, 424, 432.

Steenvoorde: 219, 236, 237, 294, 307.

Stephenson, lieut.-col. E. W. R.: 261.

Strange, lieut.-col. F.: 135, 143.

Streight, capit. J. E. L.: 285, 342.

Strickland, brig.-gén. E. P.: 410, 412.

Subsistance *(voir aussi* Rations *et* Cantonnement) : 31-32, 138, 141, 484, 485, 494.

Sutherland, major D. M.: 298.

Swift, lieut.-col. A. E.: 599. *App. 111.*

T

Teck, S.A.R., la princesse Alexandra de: 603.

Teck, S.A.R., lieut.-col. le prince Alexandre de: 595.

Télégraphie *(voir aussi* Censure) : 10, 30, 31, 33, 34, 43, 74. *App. 14.*

Téléphonie: 6, 10, 30, 31, 43, 74, 147, 201, 209, 244, 256, 260, 304, 317, 319, 327, 342, 343, 346, 349, 352, 371, 398, 415, 461, 462, 468, 533, 562, 579, 591. *App. 14.*

Témoin oculaire: 171.

Température: *à Valcartier,* 100, 112; au cours du voyage en Angleterre, 116, 118-120; *à la plaine de Salisbury,* 144-146, 148-150, 153, 157, 167; durant les traversées en France, 168, 169, 190, 604; *Fleurbaix,* 211-212, 214-216; *Ypres,* 246-249, 250-252, 279, 409, 424, 432, 453-454; *Festubert,* 507, 516, 519, 538; *Givenchy, 564; Ploegsteert,* 603.

Tenaille, major D. J.: 531, 541.

Tentes: *voir* Équipement de camps *et* Camps. Terre-Neuve, le contingent de: 49, 50, 117, 136, 175.

Terres fédérales: 66.

Territoire du Yukon: 56, 57.

Territoires du Nord-Ouest: 56, 57.

Territoriaux: 59, 134, 136, 156, 223, 357, 390.

Thacker, brig.-gén. H. C.: 490, 598, 603.

Thacker, lieut.-col. P. E.: 135, 491.

Tidy, capit. F. O. W.: 544, 589.

Times Book Club: 154.

Timmis, lieut. R. S.: 548.

Tir embusqué: 196, 199, 201, 204, 214, 330, 344, 536, 547-548, 581, 589. *App. 277.*

Tirpitz, amiral von: 112.

Tomlinson, capit. F. W.: 277, 286.

Topographie: Valcartier, 39-40; plaine de Salisbury, 135, 136; Fleurbaix, 198; Ypres, 220-223, 226-227, 460; Festubert, 512, 515, 516; Givenchy, 556, 557, 560-562; Ploegsteert, Messines, 584.

Toronto, université de: 179, 181, 502.

Tranchées (*voir aussi* Retranchement) : 39, 193, 194, 195-196; Fleurbaix, 198-201, 214, 216; Ypres, 225, 227-232, 235-238, 242, 243, 252-253, 255-256, 258-259, 262, 266, 272, 274, 277, 299, 328, 343, 344, 352, 356, 357, 375, 389-392, 397-400, 405, 410, 416, 421, 440, 441, 442, 450, 456; *Festubert*, 510, 513-514, 517-520, 521, 528-529, 531-532, 535, 536, 537, 543, 545, 546, 550, 553, 554; *Givenchy*, 557, 559-561, 566, 567, 569, 570, 574, 579; *Ploegsteert*, 584, 585, 587, 602.

Appendices: réparation des, 317; rapport sur l'état des, Ypres, 334; à K.5, Festubert, 792; rapport sur les défenses de 2e ligne, Givenchy, 800; défenses, Ploegsteert, 826-832.

Transmissions (*voir aussi* Feux): 74, 164, 461, 477, 483, 497, 591, 592. (Pour les unités *voir* Index, partie II, page 655).

Transport: 46, 47, 128, 129.

Transport de chevaux: 1er contingent, 33, 86, 91-94, 106-108, 132-134, 161, 162, 188; milice à Valcartier, 53; à Ypres, 227, 228, 235, 322; 2e contingent, 481, 484, 485, 497; fourni par le gouv. britannique, 499; à Festubert, 513, 537.

Appendices: pour le 1er cont., 106, 133, 134; inconvénients du modèle canadien, 210, 213, 214, 217, 218, 221.

Transport ferroviaire: à Valcartier, 34, 35, 36, 96; Angleterre, 133-134, 152, 168; France, 191; coût du, 499.

Appendices: à Valcartier, 59, 62, 62a, 63; An-

gleterre, 228; coût du, 181, 183, 247, 849.

Transport maritime (*voir aussi* Transports):5, 11, 14, 15, 16, 17, 18, 46, 117, 118, 127.

Transport maritime ennemi: jours de grâce, 11; dans le port de New-York, 113; à Newport News, 487.

Transport motorisé; 1er contingent, 86, 91-94; livraison, 106; venant des É.-U., 124; en Angleterre, 133, 161, 165; achat de, 162, 188; en France, 197, 227, 291, 300, 308, 430, 467; pour la 2e div. can., 483, 484; 499, 583.

Appendices: acheté pour le 1er contingent, 106; envoi par mer, 131, 133, 134; rapports sur le, plaine de Salisbury, 210, 211, 212; remplacement du, 221; achat de, 720.

Transport par mer (*voir aussi* Embarquement *et* Débarquement): réservistes britanniques et alliés, 68; R.C.R. aux Bermudes, 78; P.P.C.L.I., 80; escorte navale, 113-120; convoi du 1er contingent, 115-120; 128, 129; 1re div. à S.-Nazaire, 152; 182, 183; 2e contingent, 485-490; partage des responsabilités entre les départements naval et militaire, 489; 499; 2e div. can., 604.

Appendices: pour le 1er contingent, 64, 65, 143, 187; escorte navale pour le 1er contingent, 145, 151, 152; coût du, 181-183, 247, 849; unités de la 2e div. en Angleterre et en France, 723; département naval responsable du, 724; du C.E.C. moins le 1er contingent jusqu'au 15 sept. 1915, 734, 735.

Transports: 69; pour le 1er contingent, 104; tarifs de nolisement et réclamations pour la refonte des navires à être ajustés par l'Amirauté, 105; embarquement des chevaux, 106; espace à bord, 106; équipement supplémentaire exigé, 106; rechargement nécessaire, 106; ordres cachetés, 109, 110, 111; 112; rassemblement dans le bassin de Gaspé, 114, 115; départ pour l'Angleterre 116-119; arrivée à Plymouth, 120, 130; pour le retour au Canada, 128, 132, 133; convoi du contingent australien, 150; vers la France, 168, 169, 189; pour les renforts, 475; pour le 2e contingent, 485-489; coulage de, 590; vers la France, 604.

Adriatic: 487. *Alaunia* : 115, 119, 120. *Andania*: 115. *Arcadian*: 115. *Athenia*: 115. *Bermudian*: 115. *Canada*: 78, 115. *Cardiganshire*: 440. *Caribbean*: 115. *Cassandra*: 115. *City of Benares*: 168. *Corinthian*: 115. *Corsican*: 487. *Florizel*: 117. *Franconia*: 109, 115, 117, 132. *Grampian*: 115, 487, 488. *Ivernia*: 115. *Lakonia*: 115. *Lapland*: 115. *Laurentic*: 115, 118. *Manhattan*: 107, 109, 133. *Manitou*: 115. *Megantic*: 115. *Missanabie*: 487, 488. *Monmouth*: 115, 118, *Montezuma*: 115. *Montreal*: 115, 119, 120. *Northland*: 487, 488. *Orduna*: 487. *Queen*: 604. *Royal Edward*: 115, 117, 132. *Royal George*: 115, 118, 590. *Ruthenia*: 115. *Saxonia*: 115. *Scandinavian*: 115. *Scotian*: 115. *Sicilian*: 115. *Tunisian*: 115. *Tyrolia*: 115. *Virginian* : 115. *Zeeland* : 115.

Appendices: le ministère de la milice fournit l'équipement, 123; rapports et comptes rendus sur les, 128-134, 723.

Travail, ministère du: 182.

Trésorerie de l'armée canadienne: *voir* Services de la solde.

Troupes ferroviaires: 122.

Appendices: offre et acceptation de cheminots, 162, 164, 165.

Trousdale, commander C. W.: 125.

T.S.F.: 5-7, 15, 17-20, 22, III, 118, 119, 147, 591. *App. 13.*

Tunnel, creusage de: *voir* Mines et pose de mines.

Turco Farm: occupée par le 3/Middlesex, 298; occupée par le 2/D.C.L.I., 312, 321, 322, 364, 403, 404, 411, 423, 427; droite des Français, 430; 432; attaque aux gaz à, 436; 438, 449, 469.

Turnbull, lieut.-col. J.: 377, 391, 394, 399.

Turner, major-gén. R. E. W., V.C.: commande une brigade, 70, 72; biographie, 71; commandant, West Down South Camp, 136; à Neuve Chapelle, 218; appréhension à Ypres, 250; 267; reçoit les 2e et 3e bataillons, 271; reçoit les l0e et 16e bataillons, 272; contre-attaque, 273, 274; fait appel au col. Geddes, 277; Kitchener's Wood, 278; les 2e et 3e bataillons se rapportent au, 283; déplacement du 3e bat., 285; remercie la 2e B.I.C., 289; contre-attaque, 1re B.I.C., 296; bataillons britanniques envoyés au, 300; discute la situation à S.-Julien, le matin du 23 avril, 302; extension de la ligne, le 23 avril, 304; retourne le 10e bat. à la 2e B.I.C., 325; renforce la garnison de S.-Julien, 330; 331; ordonne la contre-attaque, le 24 avril, 332; rapporte que la ligne est rompue, à 7 h. 50 le 24 avril, 333; appréciation de la situation, à 10 h. le 24 avril, 336, 337; rencontre le gén. Bush, 337; ordonne le retrait du 2e bat., 342; ligne à défendre, 343; met de côté les ordres du gén. Snow, 346, 347; 350, 354; tient la ligne G.Q.G., 355; marche vers Fortuin, 360; dispose de la brig. Y. & D., 361; 362, 364; appréciation de la situation, le soir du 24 avril, 369; interview avec le gén. Alderson, 370, 375; Q.G. détruit, 404; 417; attaque du 18 mai, Festubert, 517; 520; le groupe Alderson, 525; attaque du 20 mai, 526; 549; Givenchy, 563; nommé au commandement de la 2e div. can., 598; prend le commandement de la div., 601. *App. 8, 111.*

Turquie: 122, 205.

Tuson, lieut.-col. H. D.: commande une brigade mixte, 294, 295; 422, 423.

Tuxford, lient.-col. G. S.: envoie de l'aide au 8e

bat., 328; 352, 356, 369, 399, 401, 540, 557, 599.

U

Unités de la zone des étapes *(voir aussi* Index, partie II): 28, 70; organisation des, 76-78; transports pour, 104, 169, 170; 121, 165; pour le 2e contingent, 179, 471, 477, 484.

Université Laval: contingent du C.E.O.C., 607.

Universités: fournissent des unités médicales, 179, 502; brevets accordés par, 180; compagnies d'universités, 501, 607; étudiants en médecine, 607.

Appendices: McGill offre le personnel d'un hôpital général, 244; voyage et effectif de compagnies, 734; contingent de McGill, C.E.O.C., 848; effectif mensuel, de compagnies, 854.

V

Vaccination: 83, 84, 85, 96, 97.

Varsovie: chute de, 590.

Véhicules *(voir aussi* Chars blindés, Bicyclettes, Transport de chevaux, Transport motorisé): obtention de, pour le 1er contingent, 91-94; 162; parc temporaire pour, à Amesbury, 133; pour la 2e div. can., 483.

Victoria Cross: capit. F. Fisher, 259; s.-m. de comp. F. W. Hall. 327; lieut. E. D. Bellew, 338, 339; capit. F. A. C. Scrimger, 404; lieut. F. W. Campbell, 572.

Vigilant, bateau à vapeur: 179.

Villiers, capit. P. F.: 599.

Vimy: 207; 225, 238, 242, 507, 509, 546.

Vincent, soldat H.: 572, 573.

Violaines: 208, 512, 515, 533, 539, 557-560, 562, 576.

Visiteurs: *Valcartier:* S.A.R. le duc de Connaught, 100, 101; S.A.R. la duchesse de Connaught et la princesse Patricia, 101; sir R. L. Borden, 101; membres du Cabinet, 101; civils, 101; *plaine de Salisbury:* le roi, 149, 166; la reine, 148; le comte Roberts, 148; le comte Kitchener, 148; M. Geo. Perley, 148; sir R. McBride, 148; *Shorncliffe:* sir R. L. Borden, 602; le lieut.-gén. sir A. Murray, 603; le maj.-gén. Sam Hughes, 603, 604; M. R. B. Bennett, 603; la princesse Alexandra de Teck, 604; M. Winston Churchill, 604; M. Bonar Law, 604; le roi, 604; le comte Kitchener, 604; *France:* sir R. L. Borden, 594; attaché militaire d'Italie, 594; le prince Arthur de Connaught, 594; le prince Alexandre de Teck, 595; le maj.-gén. Sam Hughes, 595; sir Max Aitken, 594; M. R. B. Bennett, 594; le comte Kitchener, 595; M. Millerand, 595; le brig.-gen. J. W. Carson, 595.

Vlamertinghe: 232, 233, 242, 250, 252, 254, 271, 294, 295, 308, 310, 316, 334, 358, 361, 362, 391, 403, 413, 415, 423, 429, 433, 434, 438, 441, 467, 468.

Volontaires: 9, 14, 15, 16, 19, 24-27, 29-32, 34-36, 51, 53, 54, 55, 58-60, 64, 66, 67, 70, 74, 75, 76, 78, 79, 83, 102, 154, 165, 181-182, 474, 479, 501, 502-503, 506.

Appendices: statut légal des, 41; conditions d'engagement, 44, 46; instructions à l'intention des, 51; nombre des appelés, 52; à être engagés dans la milice, 53; consentement de l'épouse, 55; paroles du ministre de la milice, 57; solde, rassemblement et aptitude physique des, 58a; au camp de Valcartier, 59; offres de, 87; remarque sur les, 196.

W

Wallace, lieut.-col. W. B.: 346, 347, 368. 371, 372, 382, 416. *(Pour* Wallace, le détachement, *voir* Index, partie III, p. 660).

Wallemolen: 341, 388.

Wanless-O'Gowan, brig- gén. R.: 306, 309, 310, 311, 313, 321, 334.

War Contingent Association: 154.

War Office: 58, 102-104, 112, 119-120, 121, 122, 126, 135, 139, 141-144, 146, 159, 163-164, 169, 174. 178, 181-182, 184, 471, 486-489, 495-496, 498. 554, 607. *App. 8, 49, 111.*

Ward, col. W. R.: 173.

Warden, capit. J. W.: 255.

Wardrop, lieut.-col. A. E.: 535.

Watson, lieut.-col. D.: 283, 342, 344; commandant de la 5e B.I.C., 602. *App. 8, 111.*

Webb, lieut. R. H.: 467.

Wemyss, contre-amiral R. E.: 110-115, 120. *App. 152.*

White, capit. D. A.: 296.

Wieltje: 222, 227. 228. 230, 231, 255, 256, 261, 262, 265, 266-270, 272, 293, 294, 305, 312, 335, 342. 343, 344, 353, 354. 358, 374-376, 378-381, 394, 397, 398, 402, 404, 405, 408, 414-417, 427, 444, 447, 468, 469.

Wilkinson, capit. G. L.: 569.

Wilkinson, maj.-gén. P. S.: 495, 600.

Williams, col, V. A. S.: 5; commandant du camp Valcartier, 52; 109, 132, 149.

Williamson, capit. G. M.: 341.

Willis-O'Connor, capit. H.: 342.

Wilson, maj.-gén. H. F. M.: 438.

Wilson, maj.-gén. H. H.: 140.

Wood, col. T. B.: 142; à la 2e div. can., Angleterre, 597.

Wright, major G. B.: 412; tué, 536.

Wright, capit. H. F.: 267.

Y

Y.M.C.A.: sur la plaine de Salisbury, 153, 1.66.

Ypres: 207, 217-219; description du Saillant, 220-222; le secteur canadien, 224-227; plan de défense, 228-230; conditions et dispositions, 231; les opérations de la cote 60 (Hill 60), 233; avertissement de l'attaque aux gaz, 234-242; bombardement de la ville, 241-248, 250; munitions destinées à l'artillerie, 243; dispositions de l'artillerie, le 22 avril 244; dispositions et plans ennemis, 244-247; *la bataille de la crête de Gravenstafel:* prélude, 248-250; les débuts: l'ennemi emploie les gaz, le 22 avril, 251; action immédiate, 252, 255; apprêts pour faire sauter les ponts du canal, 256, 257; action de l'A.C.C., 257, 263, 267-269; le flanc canadien découvert, 260; le saillant en danger, 261-263; l'importance de Locality C, 266, 267, 287; réserves devenues disponibles, 270, 276, 277, 289, 305; contre-attaque de nuit par la 3e B.I.C. 22/23 avril, 272, 278-281; opérations ennemies, 274-276; les tranchées établies à Kitchener's Wood, 282-286; la situation générale et la ligne de conduite adoptée par les Français, 290, 306; le détachement Geddes, 292, 305, 309, 310, 320; la contre-attaque de la 1re B.I.C., le matin du 23 avril, 295-300; la situation à S.-Julien, 300-303; 307; dispositions de l'artillerie, 308; l'attaque britannique, l'après-midi, le 23 avril, 309-313; le plan allemand pour, le 24 avril, 314-316; *la bataille de S. Julien:* dispositions préliminaires, 317-322; les débuts, 322-325; la 2e attaque aux gaz, 323, 331; le sommet débordé. 328-330; la situation de la 3e B.I.C., 331-332; les renforts, 333-345, 359; repli de la droite et du centre de la 3e B.I.C., 339; importante concentration de troupes ennemies, 341; nous perdons S.-Julien, 342; repli jusqu'à la ligne G.Q.G., 342-345; décision du gén. commandant la 27e div., 345-347; la 2e B.I.C. tient bon, 348-353; la 2e B.I.C. demande des renforts, 353-356; une attaque allemande repoussée, 357-359; opérations dans les secteurs français et belges, 363; ordres relatifs à l'attaque de Hull, 331; dispositions prises afin de rétablir le front de la 3e, B.I.C., 370; 39 bataillons allemands font face au front canadien, 372; situation la nuit venue, 374; l'attaque de Hull, le 25 avril, 378-388; l'ennemi attaque à la crête de Gravenstafel, 388-398; retrait, de la crête de Gravenstafel, 398-402; rajustement et resserrement du front canadien, 403; plan d'attaque des Alliés, le 26 avril, 407; l'attaque, 409-417; plan d'attaque des Alliés, le 27 avril, 419; l'attaque 421-423; regroupement sous les ordres du gén. Plumer, 424; conférence, sir John French et le gén. Foch, 424; préparatifs de repli, 429; attaque alliée manquée, le 30 avril, 432; attaque ennemie, le 2 mai, 435; repli sur une nouvelle ligne de front, nuit du 3 au 4 mai, 437; P.P.C.L.I. au Saillant, 440; l'ennemi s'empare de la cote 60, 444: *la bataille de la crête de Frezenberg:* le 8 mai, 401-405; *les batailles d'Ypres :* examen rétrospectif, 451-470, 581, 582; les pertes, 469; réorganisation, 504; l'A.C.C. reste au Saillant, 511; l'ennemi déplace des troupes de, 522.

Ypres-Comines, canal: 244-246.

Yser, canal: 220, 221; dispositions au, 223, 224, 228, 242, 254, 257, 261, 263, 271, 295, 299, 321, 415, 423, 427, 431, 438; ponts au-dessus du, 227-228, 242, 262; 245, 247, 255; ponts préparés en vue de la destruction, 257; l'ennemi traverse à Het Sas et Steenstraat, 274; 290, 292, 293, 297, 303-309, 311, 314, 316; ligne établie au, 320, 364; 334, 344, 362, 388, 404, 407; batteries en action le long du, 409, 444, 450; 412, 413, 419, 424, 429, 430, 432; construction d'un nouveau pont, 434; 435, 438, 462.

Z

Zeppelins: le P.P.C.L.I. bombardé par, 441; au-dessus des lignes canadiennes, 590.

Zones divisionnaires et districts militaires: *App. 9.*

PARTIE II – FORMATIONS ET UNITÉS CANADIENNES

MILICE ACTIVE

Permanente–
Cavalerie–
The Royal Canadian Dragoons–*voir page 644.*
Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians)–*voir page 644.*
Artillerie–
Royal Canadian *Horse – voir page 642.*
Royal Canadian Garrison – en activité de service, 6; requise pour la défense territoriale, 79; musique à Valcartier, 83; détachement de Sainte-Lucie, 179.
Infanterie–
The Royal Canadian Regiment–*voir page 648.*
Corps des magasins militaires – à Valcartier, 53, 88-89.
École de mousqueterie – tir à la cible, 99.
Non-permanente–
Cavalerie–
1st Hussars–fournit un escadron de cav. à la 2e div. can., 477.
19th Alberta Dragoons–*voir* Escadron de cavalerie divisionnaire, *page 644.*
30th Regiment British Columbia Horse–les volontaires sont démobilisés, 19.
34th Fort Garry Horse.–*App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734.*
Artillerie–
5th Regt.–*App. effectif au départ pour l'Angleterre, 735.*
6th Brigade, Field (Montréal)–offre ses services, 9.
13th Winnipeg Battery–autorisée à recruter, 37.
25th Battery (Lethbridge)–autorisée à recruter, 37.
Cobourg Heavy Battery–à Québec, 19; à Vancouver, 19, 74.
Corps of Guides–235; à Valcartier, 75.
Officers Training Corps–brevets temporaires offerts, 189; 607.
Infanterie–
The Governor General's Foot Guards–le ministre de la Milice en fait l'inspection, le 4 août 1914, 10.
2nd Regiment (Queen's Own Rifles of Canada)–équipement du, 35.
5th Regiment (Royal Highlanders of Canada)–équipé sur les lieux, 35.
48th Regiment (Highlanders)–équipé sur les lieux, 35.
72nd Regiment (Seaforth Highlanders of Canada)–offre ses services, 9.
Volontaires locaux-Grand Forks, C.-B., 54; Humboldt, Sask., 54; Kootenay, C.-B., 54; Ottawa, Ont., 54.
Intendance–
Compagnie n° 5, Intend.–personnel d'un dépôt de remonte temporairement fourni par, 96.
Service de santé–
Hôpital d'évacuation n° 2–devient le poste d'évacuation no 1, C.E.C., 85.
Ambulance de camp. n° V–Camp de Valcartier, 85.
Ambulance de camp. n° VII–augmente le personnel de l'hôpital militaire, Québec, 85.
Ambulance de camp. n° IX–appelée en activité de service, 85.
Corps hydrologique de l'armée canadienne–autorisé, 82; démobilisé, 82.
Corps des vétérinaires–
Section n° 10–dirige un hôpital, Valcartier, 97.
Service de la poste–
Détachement n° 4–en service à Valcartier, 76.

CORPS EXPÉDITIONNAIRE CANADIEN

A

Alderson, le groupe–formation, 523; 524; 530; 533; cesse d'exister, 533, 535.
Artillerie–
Divisionnaire–
1re–158; au secteur de Fleurbaix, 201; sous les ordres de la 8e div. (brit.), 214; la 118e brig. (obusiers) rallie l', 217; dotation en munitions limitée, 243; Ypres, 263; la 1re B.I.C. contre-attaque, 295; 319; 367; appuie l'attaque de Hull, 379, 386, 387; 408; 409; 431; 432; 433; 436; sous les ordres de la 4e div. (brit.), 438; Ploegsteert et Ypres, mai 1915, 439, 511; 464; 523; Festubert, 535; artillerie détachée à, 538; Givenchy, 560, 564; Ploegsteert, 583, 586; brigade d'artillerie royale can. à cheval, détachée, 594; 595; 598; *App. effectif au départ pour. l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; comman-*

dement, 842; traversée en France, 855.

Colonne de munitions–232; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; commandement, 842; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

2e–479; organisation, 481, 490; Angleterre, 495; commandement, 598; 599; des brigades rallient la, 603; *App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 735; commandement, 843.*

Colonne de munitions–497; *App. Dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 735; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

Brigade, A.R.C.C.–

28; à Valcartier, 51, 78; musique, 82; salue feu le comte Roberts, 149; fait partie de la brig. de cav. can., 175; réorganisée, 175; rallie la 1re div. can., 594; *App. Effectif au départ pour l'Angleterre, 133, 735; établissement, Angleterre, 201; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

Brigades de campagne–

1re–233; à Ypres, appuie l'attaque des Français, 308; 320; appuie l'attaque des Français, 363; appuie l'attaque des Britanniques, 408; appuie les Français, 408, 409; Festubert, 537, 538, 539; cisaillement, 544; Givenchy, 561; cisaillement, 564, 565; Ploegsteert, 583, 586, 594; commandement, 598; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; effectif, mai 1915, 739; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

2e–214; Ypres, 225, 254, 268, 287, 289, 317, 320, 349, 355; appuie l'attaque de Hull, 383, 386; tire sur Locality C, 397; appuie l'attaque des Britanniques, 408, 409, 413; Festubert, 537, 538, 543; cisaillement, 544; Givenchy, 561, 562; cisaillement, 564, 565; Ploegsteert, 583, 586; commandement, 598; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; effectif, mai 1915, 739; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

3e–déplacements, 214, 217; Ypres, 225, 258, 267, 285, 319, 323, 337; appuie l'attaque de Hull, 383, 386, 387; appuie l'attaque des Britanniques, 408, 409, 413; Festubert, 538; Givenchy, 561; cisaillement, 564, 565; Ploegsteert, 584, 586; *App. Effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; effectif, mai 1915, 739; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

4e–480, 481; Angleterre, 487, 496; *App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 735; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

5e–480; Angleterre, 487; France, 604; *App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

6e–en Angleterre à titre de renfort, 480, 492; absorbée, 505; *App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l'Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

6e (obus.)–formée en Angleterre, 481; France, 604; *App. dates de départ, 723.*

7e–481; Angleterre, 487; France, 604; *App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 735; état 'mensuel des effectifs, 854.*

8e (obus.)–formée, désignée la 6e, 604; *App. dates de départ, 723.*

Réserve–absorbe la 6e brig., A.C.C., 505; 604; *App. établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 853.*

Colonnes de munitions–

1re–*App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; traversée en France, 855.*

2e–254; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; traversée en France, 855.*

3e–*App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; traversée en France, 855.*

4e–*App. dates de départ, 723; effectifs au départ pour l'Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

5e–*App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l'Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

6e–*App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l'Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

7e–*App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l'Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

9e–*App. effectif au départ pour l'Angleterre, 735.*

Batteries, A.R.C.C.–

Batterie "A", 28; 593: *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201.*

Batterie “B”, 28; 593; *App. effectif au départ pour l’Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201.*

Batterie de campagne–

1re–Ypres, 308, 408, 439, 450; *App. effectif au départ pour l’Angleterre, 133; effectif de guerre, 226; commandement, 842; traversée en France, 855.*

2e–Ypres, 244, 296, 298, 309, 358, 408, 439, 450; *App. effectif au départ pour l’Angleterre, 133; effectif de guerre, 226; commandement, 842; traversée en France, 855.*

3e–Ypres, 244, 296, 309, 408, 439, 450; *App. effectif au départ pour l’Angleterre, 133; effectif de guerre, 226; commandement, 842; traversée en France, 855.*

4e–Ypres. 308, 408, 439, 450; Givenchy, 569; *App. effectif au départ pour l’Angleterre, 133; effectif de guerre, 226; commandement, 842; traversée en France, 855.*

5e–Ypres, 225, 244, 258, 358, 376, 408, 439, 450; *App. effectif au départ pour l’Angleterre, 133; effectif de guerre, 226; commandement, 842; traversée en France, 855.*

6e–Ypres, 258, 287, 353, 355, 357, 358, 376, 408, 439, 450; Givenchy, 569; *App. effectif au départ pour l’Angleterre, 133; effectif de guerre, 226; commandement, 842; traversée en France, 855.*

7e–Ypres, 258, 269, 287, 349, 355, 408, 439; Ploegsteert, 599; *App. effectif au départ pour l’Angleterre, 133; effectif de guerre, 226; commandement, 842; traversée en France, 855.*

8e–Ypres, 244, 258, 267, 320, 355, 408, 439; *App. effectif ait départ pour l’Angleterre, 133; effectif de guerre, 226; commandement, 842; traversée en France, 855.*

9e–Ypres, 258, 267, 280, 292, 319, 337, 408, 439, 450; *App. effectif au départ pour l’Angleterre, 133; effectif de guerre, 226; commandement, 842; traversée en France, 855.*

10e–Ypres, 225, 253, 258, 260, 268, 276, 288, 292, 296, 309, 320, 337, 363, 408, 439; *App. effectif de guerre, 226; commandement, 842; traversée en France, 855.*

11e–Ypres, 225, 244, 258, 267, 292, 308, 311, 320, 337, 408, 439; *App. effectif de guerre, 226; commandement, 842; traversée en France, 855.*

12e–Ypres; 251, 258, 267, 280, 292, 311, 319, 337, 408, 439, 450; *App. effectif de guerre, 226; commandement, 842; traversée en France, 855.*

13e–481; *App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l’Angleterre, 735; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

14e–481; *App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l’Angleterre, 735; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

15e–481; *App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l’Angleterre, 735; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

16e–481; *App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l’Angleterre, 735; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

17e–481; *App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l’Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

18e–481; *App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l’Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

19e–481; *App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l’Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

20e–481; *App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l’Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

21e–481; *App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l’Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

22e–481; *App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l’Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

23e–481; *App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l’Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

24e–481; *App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l’Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

25e–481; *App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l’Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

26e–481; *App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l’Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

27e–481; *App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l’Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

28e–481; *App. dates de départ, 723; effectif au départ pour l’Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

29e–502; *App. effectif au départ pour l’Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

30e–502; *App. effectif au départ pour l’Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

31e–502; *App. effectif au départ pour l’Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

32e–502; *App. effectif au départ pour l’Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

33e–502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

34e–502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

35e–502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

36e–502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

37e–502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

38e–502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

39e–502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

40e–502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

Batteries lourdes–

1re–envoyée au Corps hindou, 244; détachée à la 51e div., 523; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; commandement, 842; pertes ait combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

2e–*App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.*

Dépôts–

N° 1–App. effectif au départ pour l'Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.

N° 2–App. effectif au départ pour l'Angleterre, 735; état mensuel des effectifs, 854.

Batteries de siège–

1re–App. *effectif au départ pour l'Angleterre, 735.*

2e–*App. effectif au départ pour l'Angleterre, 735.*

Batteries, dépôt de brigade–165; 174.

Draft, Boorman's–*App. effectif au départ pour l'Angleterre, 735.*

B

Bains divisionnaires–592.

Bureau de la solde et des archives–173; *App. établissement, Angleterre, 201.*

C

Cavalerie–

Brigade, *voir aussi* Détachement Seely, page 645; formation, composition et commandement, 175; à Maresfield Park, 176; en France avec le détachement Seely, 506; nommée de nouveau brigade de cavalerie canadienne, 594; en réserve de la 1re div. can., 596; *App. commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

Régiments–

Royal Canadian Dragoons–à Valcartier, 52, 72, 78; au camp de Pond Farm, 136; au cantonnement, 157; 175; en France, 506; Festubert, 537, 546; attaques, 548, 550; Givenchy, 558, 567, 568, 573, 575; Ploegsteert, 599; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133, 734; établissement, Angleterre, 201; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians)–à Valcartier, 52, 78; au camp de Pond Farm, 136; au cantonnement, 157, 175; en France, 506; Festubert, 537, 542; dans les lignes, 546, 547; attaques, 548, 549; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133, 734; établissement, Angleterre, 201; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

Escadrons divisionnaires–

1er–approvisionné par le 19th Alta. Dragoons, 26, 54; au camp Bustard, 136, 159; Ypres, 272, 380, 466; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

2e–organisé, 477; 502; *App. dates d'embarquement, 723; établissement, Angleterre, 727.*

Dépôt–sorti du 6e bataillon, 164; à Canterbury, 493; *App. établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 853.*

Dépôt de remonte–96; 502; *App. état mensuel des effectifs, 853, 854.*

Escadron de remonte–*App*, *établissement, Angleterre, 727.*

Elliott's Horse–155; *App. note relative à, 196.*

Compagnies de cyclistes—

1re div.–75; 165; 370; 466; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

2e div.–477; *App. dates de départ, 728; établissement, Angleterre, 727; état mensuel des ef-*

fectifs, 854.

Réserve–*App. établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 853.*

Dépôt–*App. état mensuel des effectifs, 854.*

Compagnie de récupération, 1re div.–592.

Corps d'armée–605.

Corps d'aviation–81.

Corps dentaire–formation et établissement, 476*; App. effectif, 715a; état mensuel des effectifs, 853.*

Corps des magasins militaires, *voir* Dépôt des magasins militaires.

Corps des vétérinaires, *voir* Service vétérinaire.

D

Dépôt de base, général–173.

Dépôt des magasins militaires–493; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; 727; état mensuel des effectifs, 853.*

Dépôt d'instruction–167; 173; 174; 475; 492.

Détachement Seely–en France, 506; Festubert, 547, 548, 549, 550; Givenchy, 558; relève la 2e B.I.C., 576; relevé par la 20e brigade, 581; 583; 584; dans les lignes, Ploegsteert, 585; brig. d'A.R.C.C. détachée, 594; nommé brigade de cavalerie canadienne, 594.

Divisions–

1re–communications, 142; formation, 162, 163; inspection par S.M. le roi, 166, 167; embarquement, 168; débarquement à S.-Nazaire, 189; dans le 3e corps de la 2e armée, 191; détachée en vue de l'instruction, 192; relève la 7e div. (britannique) à Fleurbaix, 197, 198; commandement séparé sous la 1re armée, 204, 207; fonction à Neuve Chapelle, 208, 211, 212, 213; relevée par la 8e div. (britannique), 214; 215; la 118e brigade (obusiers) se joint à, 217; 218; 219; 224; sous le commandement du 5e corps d'armée de la 2e armée, relève la 11e div. (française) à Ypres, 225; front de bandière, 226, 227; plan de défense, 228; renforce les défenses, 231, 232; avertissements de gaz, 236; 242; nouvelle d'une attaque aux gaz, 257; front primitif intact, 263, 265; renforts à la, 271; la 3e B:I:C. désignée pour contre-attaquer, 272, 273; le détachement Geddes sous les ordres de la, 292, 293; la 1re B.I.C. désignée pour contre-attaquer, 295, 300, 302; la 13e brig. d'inf. désignée pour contre-attaquer, 309, 310; la 150e brig. à la disposition de, 322; 333; 334; 335; deux bataillons de la brig. Y. & D. à la disposition de, 337; désignée pour renforcer la ligne, 343; message du gén. Currie, 355; 362; batteries en vue d'appuyer les Français, 363; 364; ordre de contre-attaquer, 366; ordre du 5e corps, 370, 371; 372; messages de félicitations, S.M. le roi et le commandant en chef, 373; ordre d'opérations en vue de la contre-attaque par le gén. Hull, 378; 381, 382; 386; 392; 393; 397; front de plus de 5 milles, 403; 405; la 2e B.I.C. à la 28e div., 405; la div. Lahore à l'attaque, 407, 408; la 149e brig. à l'attaque, 413; 426; 427; les 54e et 55e compagnies du génie, détachées, 429; 430; 432; 438; commandement remis à la 4e div. (brit.), 438; 441; 444; 449; message de félicitations du gouverneur général à la, 456; 461; pertes, moral, 469; 475; renforts pour la, 475; 476; 491; 503; en réserve de la 1re armée, 504; le détachement Seely se joint à la, 506; 511; 514; relève la 7e div. (brit.), dans la ligne à Festubert, 520; dans le groupe Alderson, 523; administrée par le Corps hindou, 524; 533; sous le commandement immédiat de la 1re armée, 534; pièces couvrant. 535; doit attaquer, 539, 540; 549; 552; 553; pertes, 554; relevée par la 7e div. (brit.) et la 51e (Highland), 555; dans la ligne à Givenchy, sous les ordres du 4e corps d'armée, 556; 558; plans d'attaque, 559, 560, 561; pose de mines, 568; 573; 574; 575; pertes, 578; réarmée avec le Lee-Enfield, 579, 581; 582; sous les ordres du 3e corps de la 2e armée, relève la 12e div. (brit.) et la 48e (brit.) à Ploegsteert, 583; 584; 589; posage de mines, 590; 591; 592, 593; l'A.R.C.C. rallie la, 593; dans les lignes, passe du 3e au 2e corps d'armée, 595; 597; 599; effectif, 600; 602; *App. établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; effectif, mai 1915, 739; commandements et états-majors, 842; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

2e–offre et acceptation de, 471; mobilisation et instruction sur les lieux, 472; 474; organisation et effectif, 475, 476, 477, 478; artillerie, 479; équipement et véhicules, 482; logement et subsistance, 484; en Angleterre, 485; commandements et états-majors, 489, 490; instruction à Shorncliffe, Angleterre, 496, 497, 498; officiers détachés à la 1re div. can. en vue de l'instruction, 591; A. & Q.M.G. adjoint de la 1re div. can. aide aux préparatifs, 597; commandements, 597, 598, 599, 600, 601, 602; manoeuvres, 603; inspection par S.M. le roi, 604; en France, 604; 605, 606; 607; effectif, 610; *App. mobilisation, 715; dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; commandements et états-majors, 843; état mensuel des effectifs, 853.*

3e–501; 607.

4e–501.

Divisions d'instruction:

Bramshott–542.

Shorncliffe–494; 505; 601; 602; *App. empla-*

cement à, 727.

E

Échelon, 3e, G.Q.G., section–173.

F

Fusiliers montés:
Brigades*:*
1re–502; *App. établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 853, 854.*
2e–502; *App. établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 853, 854.*
Régiments*:*
1er–177; 502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 853, 854.*
2e–177; 502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 863, 854.*
3e–177; 502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 853, 854.*
4e–177; 502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 853, 854.*
5e–178; 502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 853, 854.*
6e–178; 502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 853, 854.*
7e–178; l'escadron "A" complète l'escadron de cavalerie de la 2e div. can., 477; forme le dépôt, 502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*
8e–178; 502*; App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*
9e–178; 502*; App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*
10e–178; 502*; App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*
11e–178; 502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*
12e–178; 502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*
13e–178; 502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*
Dépôt–formé des escadrons "B" et "C", 7e régiment du C.M.R., 502.

G

Génie–
Divisionnaire–
1er–146; 203; 599; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*
2e–477; 602; *App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*
Compagnies de campagne–
1re–Ypres, 257, 271, 301, 415, 428, 438; Festubert, 527, 543, 544; Givenchy, 567; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; commandement, 842; traversée en France, 855.*
2e–Ypres, 256, 257, 262, 271, 301, 318, 353, 428, 434, 438; Festubert, 546, 550; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; commandement, 842; traversée en France, 855.*
3e–165; Ypres, 254, 256, 261, 278, 318, 344, 383, 412, 434, 438; Festubert, 536, 546; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; commandement, 842; traversée en France, 855.*
4e–*App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*
5e–*App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*
6e–*App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*
Dépôt–173, 174; 477, 478; 502; *App. état mensuel des effectifs, 853, 854.*

I

Infanterie, brigades d'–
1re–formation, 70, 71; 72; au camp Bustard, 136; 146; 152; sous la tente, 156; 174; avec la 6e div. (brit.) pour l'instruction, Armentières, 192; revue par les chefs d'armée et de corps d'armée, 193; dans les lignes, Fleurbaix, 197; Neuve Chapelle, 212; cantonnement, 214, 215; creuse des tranchées de communications,

218; en réserve de la 2e armée, Ypres, 233; sous les ordres de la 5e div. (brit.), Cote 60, 233, 242; 250; à la disposition du 5e corps d'armée, 270, 271; deux bataillons à la 3e B.I.C., 273; doit contre-attaquer, 295, 296; contre-attaque lancée, 298, 290, 305, 309, 310, 311, 312; 321; 362; 375; 376; à Wieltje, 381; 392; 396; 404; 415; 423; 427; creuse un nouveau front, 429; 433; 436; 438; 450; 463; pertes, 469; réserve de div., Festubert, 522; 530; relève la 3e B.I.C. dans les lignes, 536; 539; 543; attaque, 544; 545; relevée par la 153e brig., 555; Givenchy, 558, 563, 568; attaque, 568, 569, 575; relève la 36e et la 37e brigades, Ploegsteert, 583; 585; occupe des cratères de mines, 591; relève la 149e brig. et le détachement Seely, 595; 596; 600;

App, effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.

2e–formation, 70; 72; à West Down South, 136; 146; aux baraquements de Lark Hill, 152, 156; changement dans les bataillons de, 164; 174; avec la 4e div. (brit.), pour l'instruction, Ploegsteert, 192; inspectée par le C. en C., 193; dans les lignes à Fleurbaix, 197; 212; cantonnement, 214, 215; creuse des tranchées de communication, 218; dans les lignes, Ypres, 224, 225; 232; avertissements de gaz, 236, 240; 245; 255; 256; couverte par les 7e et 8e batteries, 258; la 3e B.I.C. demande de l'appui, 260; 265; le 10e bat. à la 3e B.I.C., 265; 267; 268; 272; bombardiers en contre-attaque, 279; 287; envoie le 7e bat. à la 3e B.I.C., 288; 294; renforts, 300; 317; l'ennemi attaque à l'aide des gaz, 323; on signale que la gauche est enfoncée, 326; 327; front intact, 331; 334; 335; 336; 338; 342; 346; se tient prête, 348, 349, 351, 355, 356, 357, 365, 368, 370, 371, 372, 374; 376; 8/D.L.I., avec la, 377; étend la ligne, 381; 386; renforts promis, 391; 393; tranchées bombardées, 394; 395; messages de, 397; retraite, 398, 403; placée sous les ordres de la 28e div. (brit.), 405; doit appuyer la gauche de la 11e brig., 416, 423; remplace la 3e B.I.C. le long du canal, 431, 433; 436; 438; 463; pertes, 469; relève la 21e brigade, Festubert, 521; doit attaquer, 524, 525; attaque sur K.5, 528, 529, 530, 531, 532; 535; rég. de caval. détachés, 536, 537; batterie de mortiers de tranchée avec, 538; attaque sur K.5, 540, 541, 542; doit consolider, 543; 549; relève la 141e brigade, Givenchy, 557; relevée par la 3e B.I.C., 562; en réserve du corps d'armée, 563, 568; relève la 1re B.I.C., 575; relevée par le dét. Seely et relève la droite de la 7e div. (brit.), 576; 578; relevée par la 3e B.I.C., 581; relève la 144e brigade, Ploegsteert, 583; 585; 595; 596; 599; 600;

App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.

3e–provisoire, 70, 71; renumérotée, 72; West Down South, 136; 146; pour la défense de la côte du sud et de l'est, 148; aux baraquements de Lark Hill, 152; 156; avec la 6e div. (brit.) pour l'instruction, Armentières, 192; inspectée par le C. en C., 193; dans les lignes, Fleurbaix, 197; Neuve Chapelle, 209, 212; cantonnements, 214, 215; 218; creuse des tranchées de communication, 219; dans les lignes, Ypres, 224, 225, 232; avertissements de gaz, 237; 240; 245; 250; commande au 14e bataillon de se déplacer vers S.-Julien, 254; doit aider les Français, 258; demande de l'appui à la 2e B.I.C., 260; encore sur la ligne primitive, 262; 16e bat. à la disposition de, 264; demande de l'appui à la 2e B.I.C., 265; la 2e B.I.C. ordonne au 10e bat. de se rendre à, 265; 267; rapportée en retraite, par erreur, 268, 270; 2e et 3e bat. sous les ordres de, 272; 10e et 16e bat. désignés pour contre-attaquer, 272; 275; contre-attaque lancée, 279; demande de l'aide à la 2e B.I.C., 288; 293; le 2/E. Kent doit se relier à la gauche, 293; 295; 296; renforts, 300; front de bandière, 6,000 verges, 304; 305; 310; 317; 319; 322; l'ennemi attaque à l'aide de gaz, 324, 327, 331, 334; demande de l'appui, 335; disposition et situation, 335, 336; contre-attaque proposée, 336; 337, 338; retraite, 339, 340, 341, 342, 343, 345, 347, 348, 350, 351; doit contre-attaquer, 352, 353; contre-attaque annulée, 354, 355; 357; relève envisagée, 361; 364; relèves annulées, 367; 370; 374; tranchées à creuser à travers la brèche, 375; 382; 383; 385; 392; Q.G. au feu, 404; 408; 417; crête de S.-Jean, 417; 423; 427; appuie les Français, 431; 433; 436; 438; 456; 463; 465; pertes, 469; sous les ordres de la 7e div. (brit.), Festubert, 516; attaque, 516, 517; 521; doit capturer l'Orchard, sous les ordres de la 1re div. eau., 524, 525; capture l'Orchard, 527; 529; 531; relevée par la Ire B.I.C., 536; batterie de mortiers de tranchée avec la, 538; relève le détachement Seely dans les lignes, 549, 556; relevée par la 153e brigade, 555; en réserve de corps d'armée, Givenchy, 558; relève la 2e B.I.C., 562; relevée par la 1re B.I.C., 563; 568; relève la 2e B.I.C., 581; relevée par la 20e brigade, 7e div. (brit.), 581; 583; 584; en réserve de, div., Ploegsteert, 585; prête au combat, 590; occupe des cratères de mines, 591; disposition et relèves, 595, 596; changement de commandement, 598; 599; 600; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; commandement,*

842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.

4e–(1er contingent), provisoire, 71; renumérotée, 72; camp de Pond Farm, 136; 151; se rend aux baraquements de Sling Plantation, 152; 156; disparaît comme formation, 174; personnel requis pour la 1re div. can., 475; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201.*

4e–(2e div. can.), composition, 475; en Angleterre, 487; commandement, 490; baraquements, West Sandling, 496; 600; commandement, 601; en France, transport enfoncé, 604; *App. mobilisation, 715; dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

5e–composition, 475; en Angleterre, 487; commandement, 490; baraquements, East Sandling, 496; 600; commandement, 601; 602; en France, 604; *App. mobilisation, 715; dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

6e–composition, 475; en Angleterre, 487; commandement, 490; sous la tente, Dibgate, 496; 600; commandement, 601; en France, 605; *App. mobilisation, 715; dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

Royal Canadian Regiment–en activité de service, 6; effectif augmenté, 17; volontaires pour les Bermudes, 78; relève le 2/Lincoln Regt., Bermudes, 78, 79, 492; 501; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 853.*

Princess Patricia's Canadian Light Infantry–organisation, 80; cornemuseurs, 82; ré-armé avec le L.E., 91; 174; rallie la 80e brigade, 27e div., 175; dans les lignes au sud de S: Éloi, 440; dans les lignes, Ypres, 441; le commandant mortellement blessé, 441; 442; 443; au combat, crête de Frezenberg, 445, 446; relève, 449; pertes, 449, 469; 474; 607; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852, 854; traversée en France, 855.*

1er (Ontario)–doit contre-attaquer, Ypres, 295; creuse des tranchées-abris, 296; en contre-attaque, 298, 299; 312; 321; se retire, 322; disposition, effectif, 362; 369; 385; 412; disposition, 415; 423; creuse une ligne de front nouvelle à Canadian Farm, 428; effet de l'avance, 456; sous les ordres de la 2e B.I.C., en réserve, Festubert, 532; étend le front, 536; 547; relevé par le 2e bat., 552; Givenchy, 563; doit attaquer, 567, 568; à l'attaque, 569, 570, 571; le lieut. F. W. Campbell gagne la V.C., 572; Ploegsteert, commandement, 599; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; relèves, Fleurbaix, 303; effectif, mai 1915, 739; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

2e (Eastern Ontario)–disponible pour la cote 60, 233; déplacements, Ypres, 271; se rapporte à la 3e B.I.C., en vue d'aider à la contre-attaque, 283; attaque; étend la ligne vers S.-Julien, 283; 285; 292; 295; 300; 303; 310; 319; 330; 341; l'ennemi attaque 342; 343; à la ligne G.Q.G., 344; arrête l'avance, 359; 362; 369; 375; 381; 383; à Vlamertinghe, 415; 423; détachement de couverture au nord de Canadian Farm, 428; ténacité du, 456; relève le 1er bat., dans les lignes, Festubert, 552; dans les lignes, Givenchy, 563, 568, 572; Ploegsteert, commandement, 599, 602; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; relèves, Fleurbaix, 303; effectif, mai 1915, 739; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

3e (Toronto Regiment) – déplacements, Ypres, 271; se rapporte à la 3e B.I.C., 283; deux compagnies ferment la brèche à S.-Julien, 285; 292; 295; 303; 310; 319; 100 hommes envoyés à S.-Julien, 330; 341; l'ennemi attaque, 342, 343, 344, 345; arrête l'avance, 359; 362; 369; 375; 381; 383; dans la ligne G.Q.G., 415; 423; creuse une nouvelle ligne de front à Canadian Farm, 428; ténacité du, 456; en réserve, Festubert, 527; attaque, 544; relevé par le 4e bataillon, 551; en appui, Givenchy, 563; 567, 568; s'assemble en vue de l'attaque, 571; attaque, 572, 573, 574, 575; Ploegsteert, rencontre une patrouille ennemie, 589; commandement, 599; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; relèves, Fleurbaix, 303; effectif, mai 1915, 739; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

4e–disponible pour la cote 60, 233; doit contre-attaquer, Ypres, 295; creuse des tranchées-abris, 296; en contre-attaque, 298, 299; le commandant tué, 313, 321; se retire, 322; disposition, 334; effectif, 362; 365; 366; 378; dans le groupe de Hull, 381; 385; 412; disposition, 415; 423; 428; effet de l'avance, 456; Festubert, 544; relève le 3e bat. dans les lignes, 551; dans les lignes, Givenchy, 563; 567; occupe un cratère de mine, Ploegsteert,

591; *App, effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; relèves, Fleurbaix, 303; effectif, mai 1915, 739; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

5e (Western Cavalry)–dans les lignes, Ypres, 232; 236; 255; 265; disposition, 287; 317; la comp. D renforce le 8e bat., 326; la comp. C renforce le 8e bat., 327; 349; 350; 351; 355; 377; 378; 390; 395; tient les tranchées primitives, 397; retraite ordonnée, 398, 399; 401; retraite, 402; conserve la ligne, 456; en réserve, Festubert, 531; 537; attaque sur K 5, 540, 541; relevé par le détachement Seely, 546; Givenchy, 557; Ploegsteert, commandement, 599; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; relèves, Fleurbaix, 303; effectif, mai 1915, 739; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

6e–musique, 82; désigné dépôt de cavalerie, 164, 174; remplacé par le 10e bat. dans la 2e B.I.C., 164; renforts venant du, 167; 475; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; effectif, mai 1915, 739.*

7e (1st British Columbia)–musique, 82; 162; en appui, Ypres, 232; déplacements et dispositions, 255; transporte des munitions à la 10e batterie, 259; comp. A. 261; ordre de se rendre à Locality C, comp. A. détachée au 8e bat., 266; 273; à Locality C, 287; dans les lignes, dans le voisinage de Keerselaere, à la disposition de la 3e B.I.C., 288; commandant mortellement blessé, 301; 302; 303; 319; 325; 326; 328; 329; 335; l'ennemi attaque, 338; le lieut. E. D. Bellew gagne la V.C., 339; la comp. A à Locality C, 339; à Fortuin, 346; la comp. A est repoussée, 353; 358; avance, 375, 376; 392; 396; 397; 399; retraite, 402; ténacité du, 456; en réserve, Festubert, 531; renforce le 10e bat., 531; à l'attaque, K.5, 540, 541; 542; relevé par le détachement Seely, 546; dans les lignes, Givenchy, 558; Ploegsteert, commandement, 599; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; relèves, Fleurbaix, 303; effectif, mai 1915, 739; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

8e (90th Rifles)–relevé par le 2/E. Kent; dans les lignes, Ypres, 232; 236; lourdement bombardé, 255; 266; 287; précautions contre les gaz, 317; l'ennemi attaque à l'aide de gaz, 323, 324; le 10e bat. l'appuie, 326; comp. D, 5e bat., l'appuie, 326; le sergent-major de compagnie F. W. Hall gagne la V.C., 327; 340; 341; brèche sur la gauche, 349; 350; 351; situation, 352, 353; 355; 356, 357; 2/N. Fus. le renforce dans les lignes, 368; hommes des 7e et 10e bataillons avec, 375; le 8/D.L.I. relève deux compagnies, 376, 377; 390; 395; tient les tranchées primitives; lourdement attaqué, 397, 399, 400; retraite, 402; conserve la ligne, 456; dans les lignes, Festubert, 521; 529; relevé par le 1er bat. et le 2e K.E.H., 537; pertes, 537; 546; 548; dans les lignes, Givenchy, 558, 561; Ploegsteert, commandement, 599; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; relèves, Fleurbaix, 303; effectif, mai 1915, 739; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

9e–musique, 82; renforts venant du, 167, 174, 475; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201, 727; état mensuel des effectifs, 853.*

10e–musique, 83; remplace le 6e bat. dans la 2e BIC., 164; en réserve, Ypres, 232; dans les lignes, 236; on lui ordonne d'avancer, 255; dans la ligne G.Q.G., 256, 263; doit se déplacer à un moment d'avis, 264; doit se rapporter à la 3e B.I.C., 265, 272; doit contre-attaquer, 273, 278; contre-attaque sur Kitchener's Wood, 279, 281; le commandant est mortellement blessé, 281; ligne établie, 282; effectif de tranchées, 283; patrouille le bois. 284; 289; couvre un détachement de démolition, 303; 319; appuie le 8e bat., 325; doit capturer Locality C, 326; 329; à la ligne G.Q.G., 330, 339; à Fortuin, 356; avance, 375, 376; 392; 396; 397; 399; retraite, 402; à Kitchener's Wood, 456; dans les lignes, Festubert, 521; 526; à l'attaque, K.5, 528, 529, 530, 532; 546; 548; dans les lignes, Givenchy, 557; Ploegsteert, commandement, 599; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; relèves, Fleurbaix, 303; effectif, mai 1916, 739; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

11e–musique, 82; 164; renforts venant du, 167; 174; 475; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201, 727; état mensuel des effectifs, 853.*

12e–musique, 82; 164; renforts venant du, 167; 174; 475; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201, 727; état mensuel des effectifs, 853.*

13e (Royal Highlanders of Canada)–cornemuseurs, 82; 174; Neuve Chapelle, 212; dans les lignes, Ypres, 232; attaque aux gaz, 252, 253; le caporal F. Fisher gagne la V.C., 259; 260; 273; une comp. du 2/E. Kent le ren-

force, 278, 286; abandonne la redoute, 301; 302; placée en une nouvelle ligne, 318; hors d'atteinte de la 3e brig., A.C.C., 319; 325; effectue un retrait sous pression, 328; 333; disposition, 338; 341; 343; 344; en arrière de la ligne G.Q.G,. 348; 369; 383; sur la crête S.-Jean, 417; effet de ténacité, 456; en appui, Festubert, 526; relève le 16e bat., 527; 530; 537; 552; en réserve, Givenchy, 562; occupe des cratères de mine, Ploegsteert, 591; commandement, 599; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; relèves, Fleurbaix, 303; effectif, mai 1915, 739; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

14e (Royal Montreal Regiment)–musique, 82; 174; Neuve Chapelle, 212; en appui, Ypres, 232; 253; se déplace vers S.-Julien, 254; 259; comp. en lignes, Hampshire Farm, 261, 264; 266; 273; 302; disposition, 304; 310; 312; garnison de S.-Julien, 318; 320; 328; 329; 338; la comp. B combat jusqu'à la fin, 341; 343; 344; en arrière de la ligne G.Q.G., 348; 369; 383; le capit. F. A. C. Scrimger gagne la V.C., 404; sur la crête S.-Jean, 417; 427; ténacité du, 457; à l'attaque, Festubert, 517, 518, 520; en réserve, 526; dans les lignes, 551; 552; dans les lignes, Givenchy, 562; Ploegsteert, commandement, 599; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; relèves, Fleurbaix, 303; effectif, mai 1915, 739; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

15e (48th Highlanders)–cornemuseurs, 82; 174; Neuve Chapelle, 212; dans les lignes, Ypres, 232; obus à gaz causent des souffrances, 249; 253; 259; 278; 286; 288; 301; 302; 303; 318; front hors d'atteinte de la 3e brigade, A.C.C., 319; l'ennemi attaque à l'aide des gaz, 323-330; pertes, 332; quelques-uns restent sur la droite de la brig., 338; la comp. B combat jusqu'à la fin, 341; 343; 344; en arrière de la ligne G.Q.G., 348; 352; 369; 383; 390; sur la crête S.-Jean, 417; ténacité du, 456, 457; Festubert, 521; fil non coupé, 526; attaque, 527; 552; Givenchy, 562; Ploegsteert, commandement, 599; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; relèves, Fleurbaix, 303; effectif, mai 1915, 739; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

16e (The Canadian Scottish)–cornemuseurs, 82; 174; Neuve Chapelle, 212; en réserve, Ypres, 232; 234; 254; 257; 262; à la disposition de la 3e B.I.C., 263, 271, 272; doit contre-attaquer, 273, 278; contre-attaque sur Kitchener's Wood, 279, 281, 282; ligne établie, 282; effectif de tranchées, 283; patrouille à travers le bois 284; couvre le détachement de démolition, 303; 319; retrait, 330; 332; 343; dans la ligne G.Q.G., 344; 369; 383; sur la crête S.-Jean, 417; à Kitchener's Wood, 456; à l'attaque, Festubert, 517, 519, 520; 521; 526; attaque et capture l'Orchard, 527; relevé par le 13e bat., 527; relève le 2/K.E.H., 550, 552; dans les lignes, Givenchy, 562; 598; Ploegsteert, commandement, 599; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; relèves, Fleurbaix, 303; effectif, mai 1915, 739; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*

17e–en vue d'accommoder un excédent d'infanterie, 80; camp de Pond Farm, 136; à titre de renfort, 167; 174; 475; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201, 727; état mensuel des effectifs, 853.*

18e (autorisé mais non organisé)–en vue d'accommoder un excédent d'infanterie, 80.

18e (Western Ontario)–177; 473; 475; 604; *App. mobilisation, 715; dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

19e (Central Ontario)–177; 473; 475; 605; *App. mobilisation, 715; dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

20e (Central Ontario)–177; 473; 475; *App. mobilisation, 715; dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

21e (Eastern Ontario)–177; 473; 475; *App. mobilisation, 715; dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

22e (Canadien-Français)–177; 473; 475; *App, note relative au, 711; mobilisation, 715; dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

23e (Montreal)–177; 473; 474; 475; 492; 505; 606; *App. mobilisation, 715; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 853, 854.*

24e (Victoria Rifles)–177; 473; 474; 475; *App.*

mobilisation, 715; dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.

25e (Nova Scotia Rifles)–177; 473; 475; *App. mobilisation, 715; dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

26e (New Brunswick)–177; 473; 475; *App. mobilisation, 715; dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

27e (City of Winnipeg)–177; 473; 475; *App. mobilisation, 715; dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

28e (North West)–177; 473; 475; *App. mobilisation, 715; dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

29e (Vancouver)–177; 473; 475; *App. mobilisation, 715; dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

30e (British Columbia)–177; 473; 475; 492; 505; 606; *App. mobilisation, 715; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 853, 854.*

31e (Alberta)–177; 473; 475; *App. mobilisation, 715; dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

32e–177; 474; 475; 493; 505; 606; *App. mobilisation, 715; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 853, 854.*

33e–178; 500; *App. mobilisation, 715; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

34e–178; 500; *App. mobilisation, 715; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

35e–178; 500; *App. mobilisation, 715; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

36e–178; 500; 600; *App. mobilisation, 715; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 853, 854.*

37e–178; 500; *App. mobilisation, 715; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

38e (Ottawa)–178; 500; relève le R.C.R. aux Bermudes, 501; 607; *App. mobilisation, 715; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

39e–178; 500; 600; *App. mobilisation, 715; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 853, 854.*

40e (Nova Scotia)–178; 490; *App. mobilisation, 715; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

41e (Canadien-Français)–178; 474; 500; *App. mobilisation, 715; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

42e (Royal Highlanders of Canada)–178; 500; 600; *App. mobilisation, 715; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 853, 854.*

43e (Cameron Highlanders of Canada)–178; 500; 600; *App. mobilisation, 715; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 853, 854.*

44e–178; 500; *App. mobilisation, 715; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

45e (Manitoba)–178; 500; *App. mobilisation 715; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

46e (South Saskatchewan)–178; 500; *App. mobilisation, 715; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

47e (British Columbia)–178, 500; *App. mobilisation, 715; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

48e–178; 500; 600; *App. mobilisation, 715; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 853, 854.*

49e (Edmonton)–178; 500; 600; *App. mobilisation, 715; établissement, Angleterre, 727; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 853, 854.*

50e (Calgary)–178; 500; *App. mobilisation, 715; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

51e (Edmonton)–178; 500; *App. mobilisation, 715; effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

52e (New Ontario)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

53e–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

54e (Kootenay)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

55e (New Brunswick and P.E.I.)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

56e (Calgary)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

57e (Canadien-Français)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

58e–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; éatt mensuel des effectifs, 854.*

59e–500; *App. effectif au départ pour l'An-. gleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

60e (Victoria Rifles of Canada)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

61e (Winnipeg)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

62e (British Columbia)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

63e (Edmonton)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

64e–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

65e (Saskatchewan)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

66e–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

67e (Western Scots)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

68e (Regina)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

69e (Canadien-Français)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

70e–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

71e–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

72e (Seaforth Highlanders of Canada)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

73e (Royal Highlanders of Canada)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

74e–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

75e (Mississauga)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

76e–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

77e (Ottawa)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

78e (Winnipeg Grenadiers)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

79e (Manitoba)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

80e–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

81e–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

82e (Calgary)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

83e (Queen's Own Rifles of Canada)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

84e–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

85e (Nova Scotia Highlanders)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

86e (Machine Gun)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

87e (Canadian Grenadier Guards)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

88e (Victoria Fusiliers)–*App. état mensuel des effectifs, 854.*

89e (Alberta)–*App. état mensuel des effectifs, 854.*

90e (Winnipeg Rifles)–*App. état mensuel des effectifs, 854.*

91e (Elgin)–*App. état mensuel des effectifs, 854.*

92e (48th Highlanders)–500; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel*

des effectifs, 854.

Compagnies d'universités–607; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

Dépôts de base–

1er–173.

2e–478; *App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727.*

Intendance–

1er parc de munitions div.–76; 93; 169; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226.*

2e parc de munitions div.–478; *App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 854.*

1re colonne d'approv. div.–76; 93; 133; 136; 157; 165; 169; 467; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226.*

2e colonne d'approv. div.– 478; 487; *App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 854.*

1er train div.–75; 467; 593; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; commandement, 842; traversée en France, 855.*

2e train div.–496; *App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*

Boulangerie de camp. n° 1–169.

Boulangerie de camp. n° 2–478; *App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 854.*

Boucherie de camp. n° 1–169.

Boucherie de camp. n° 2 478*; App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 854.*

Unités d'approvisionnement de dépôts–

N° 1, 2, 3 et 4–169; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201.*

N° 5, 6, 7, 8 et 9–478; *App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 854.*

1er atelier d'ambulance motorisée–formé, 166; personnel britannique pour, 166; *App. effectif de guerre, 226; établissement, 703.*

2e atelier d'ambulance motorisée–*App. établissement, Angleterre, 727.*

Détachement d'approvisionnement ferroviaire n° 1–76; 169; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201.*

Détachement d'approvisionnement ferroviaire n° 2–478; *App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 854.*

1er parc de réserve–76; 169; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201.*

2e parc de réserve–478; 496; *App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 854.*

Dépôt–173-174; 502; *App. état mensuel des effectifs, 853, 854.*

M

Mitrailleuses–

Brigade d'automitrailleuses n° 1 (plus tard, 1re brig. can. de M.M.)–orgapisation, 81; véhicules pour, 93; plaine de Salisbury par la route, 133; défense de Londres, 148; à Ashford, 176; détachée à la brig. montée du S.-E. pour la défense, 176; 478; 493; en France; 581; rallie la 1re div. can., Ploegsteert, 583; 588;

App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.

Batterie de mitr. Borden–478; 604; *App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 854.*

Batterie de mitr. Eaton–478; *App. établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 853, 854.*

Batterie de mitr. Yukon–478; *App. établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 854.*

86e bataillon de mitrailleuses–*App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

Détachement Houghton–155; *App. note sur le, 196.*

P

Pionniers, 1er bataillon de–502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

Police militaire–86; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133.*

S

Service de la poste–76, 502; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133.*

Service de santé–

Dépôt avancé, matériel–

N° 1–170; *App. établissement, Angleterre, 201, 727; état mensuel des effectifs, 853.*

N° 2–170.
Dépôt de base, approvisionnement–170; *App. établissement, Angleterre, 727.*
Postes d'évacuation–
1er–76; 85; 170; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; traversée en France, 855.*
2e–478; *App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 853, 854.*
3e–502; *App. état mensuel des effectifs, 853, 854.*
Dépôt–174; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201, 727; état mensuel des effectifs, 853.*
Ambulances de campagne–
No 1–76; 599; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; notes, relatives à, 703, 797, 822; commandement, 842; traversée en France, 855.*
No 2–76; 599; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; notes relatives à, 703, 797, 822; commandement, 842; traversée en France, 855.*
No 3–76; 599; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; notes relatives à, 703, 797, 822; commandement, 842; traversée en France, 855.*
No 4–App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.
No 5–496; *App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*
No 6–496; *App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*
Dépôts d'ambulances de campagne–
N° 1–*App. état mensuel des effectifs, 854.*
N° 2–*App. état mensuel des effectifs, 854.*
Hôpitaux–
De camp N° 1–85.
De camp N° 2–85.
De convalescents:
Bromley–*App. établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 853.*
Monks Horton–*App. établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 853.*
Généraux:
N° 1–76; 170; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; traversée en France, 855.*
N° 2–76; 170; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; traversée en France, 855.*
N° 3–478; *App. dates de départ, 723; état mensuel des effectifs, 853, 854.*
N° 4–502; *App. établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs. 853, 854.*
N° 5–502; *App. état mensuel des effectifs, 853, 854.*
Particuliers:
Duchesse de Connaught, Croix-rouge–502; *App. établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 853, 854.*
Moore Barracks–*App. établissement, Angleterre, 727.*
Permanents:
N° 1–76; 85; 170; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; traversée en France, 855.*
N° 2–76; 170; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; traversée en France, 855.*
N° 3–478; *App. établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 853, 854.*
N° 4–502; *App. établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 853, 854.*
N° 5–502; *App. établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 853, 854.*
N° 6–*App. état mensuel des effectifs, 854.*
Laboratoire mobile*:*
N° 5–170.
Sections sanitaires*:*
N° 1–165; 168; *App. effectif de guerre, 226; établissement, 703.*
N° 2–478; *App. dates de départ, 723; état mensuel des effectifs, 854.*
Service des magasins militaires, *voir* Dépôts des mag. mil.
Service vétérinaire–
Dépôt de base, approvisionnement, 170–*App. établissement, Angleterre, 201.*
Corps–*App. état mensuel des effectifs, 853.*
Hôpital n° 1–136; 170; *App. établissement, Angleterre, 727.*
Sections*:*
Mobile n° 1–170; *App. établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226.*
Mobile n° 2–478; *App. dates de départ, 723.*
Mobile–*App. état mensuel des effectifs, 854.*
N° 1–*App. établissement, Angleterre, 201.*
N° 2–174; *App. établissement, Angleterre, 201.*
N° 4–est désignée section n° 2, 174.

T

Transmissions–
Compagnies–
1re Div.–74; 147; Ypres, 460, 461, 462; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 133; établissement, Angleterre, 201; effectif de guerre, 226; commandement, 842; pertes au combat, 851; état mensuel des effectifs, 852; traversée en France, 855.*
2e Div.–*App. dates de départ, 723; établissement, Angleterre, 727; commandement, 843; état mensuel des effectifs, 854.*
Dépôt–502.
Troupes ferroviaires–
Corps de construction de chemin de fer outre-mer–122; *App. établissement, Angleterre, 727; état mensuel des effectifs, 853, 854.*

U

Universités, compagnies des–607; *App. effectif au départ pour l'Angleterre, 734; état mensuel des effectifs, 854.*

PARTIE III–FORMATIONS ET UNITÉS DE L'ARMÉE BRITANNIQUE

A

Armées–

Première–la 1re div. can. rallie la, 198; la 1re div. eau. devient une unité séparée sous le commandement de la, 204; front, 207; devait attaquer à Neuve Chapelle, 207, 208, 209; attaque, 211, 212, 213; la 1re div. can. quitte la, 218; front, 225; la 1re div. can. rejoint la, 439; la 1re div. can. en réserve, 504; attaque à la crête d'Aubers, 507; dispositions en vue de l'attaque, à Festubert, 511; ordonne le déplacement de la 3e B.I.C., 517; formation du groupe Alderson, 523; rôle assigné au groupe Alderson, 524; la 51e div. sous les ordres du Corps hindou, 533; plans, 534; conférence, 539; la 1re div. can. propose de remettre l'attaque, 539; abandonne l'offensive générale, 545; 546; offensive locale, 549; 550; conférence et réorganisation, 552; front, à Givenchy, 556; doit attaquer, 558; remise de l'attaque, 563; dépense approximative de munitions, 564; inquiétude au sujet de l'échec de l'attaque, 577; la 1re div. can. reçoit l'ordre de quitter, 581; nouvelle répartition, 595. *App. 708.*

Deuxième–le laboratoire mobile canadien n° 5 détaché à la, 170; la 1re div. can. en réserve, 191; front, 207; doit effectuer des démonstrations, 208; extension du front, 217; la 1re div. can. rejoint la, 218; front, 225; 233; informée que l'ennemi prépare une attaque, 237; 239; Q.G. à Hazebrouck, 270; 306; renforts, 307; 403; ordonne l'attaque, 408; 412; appréciation, 420, 464; la 1re div. can. se joint à la, 583; nouvelle répartition et réorganisation, 595. *App. 708.*

Artillerie–

Divisionnaire–

2e–523.

4e–439.

7e–523.

12e–583.

27e–311; 356; 379; 387; 396; 409.

28e–2e batterie d'artillerie lourde de Londres et la batterie d'artillerie lourde du North Midland détachées à la, 244; opérations de la 149e batterie à Kitchener's Wood, 280; 309; 311; 320; 356; 379; 383; 387; 396; 409.

51e (Highland)–523.

55e (West Lancashire)–603.

Lahore–409.

Artillerie lourde de réserve–

Groupe n° 1–560; 564.

Brigades de campagne–

8e brig. d'obusiers–409; 551. 22e brig.–538. 35e brig.–538. 36e brig. 537; 538; 551. 37e brig. d'obusiers–538. 45e brig.–217. 118e brig. d'obusiers–rallie la 1re div. can. 217; relève l'artillerie française, 225; 269; appuie les Français, 364; ouvre le feu sur Kitchener's Wood, 383; 409; 438; 538; 539; à Givenchy, 561; Ploegsteert, 583; 586; 593. 146e brig.–280; 383.

Brigades de garnison lourdes–7e–523; 538. 13e–139.

Brigades de garnison de siège–12e–523; 535; 561.

Brigades, A.R.C.–1re–537. 14e–537.

Contre avions–

Section–n° 9–439.

Batteries de campagne–

47e–548. 75e–280; 309. A/81e (obus.)–593. 96e–442. 149e–280; 320. 365e–309. 458e–rallie la 1re div. can., 217; au combat, 269; 296; 383; 439; 548. 459e–rallie la 1re div. can., 217; retraite, retour au combat, 269; 296; tire sur le front canadien, 309; 383; 439; 548.

Batteries de garnison (lourdes)–

1er North Midland–244; 439. 2e London–détachée à l'artillerie de la 28e div., 244; canons recapturés, 281; canons détruits, 285; munitions détruites, 303; 439. 31e–439. 122e–311. 123e–311.

Batteries de garnison (de montagne)

N° 3–538; no 7–531.

Batteries de l'A.R.C.–

A–535. C–214. F–535. G–214. K–214. Q–535. T–535. U–535.

Batteries de mortiers de tranchées–

N° 2–538. N° 6–538. 14e–593. 36e–593.

B

Barter's Force–511.

C

Cavalerie–

Corps–294; sous les ordres de la 2e armée, 308; 314; 334; 362; à la disposition des Français, 366.

Corps hindou–en réserve du G.Q.G., 511.
Divisions–
1re–disposition, 294; sous les ordres de la 2e armée, 308, 334, 406; 407.
2e–à la disposition du général Alderson, 334; 335; 406; 429.
3e–334, 406; 588.
Brigades–
1re–411.
3e–335; 431; 436.
Montée du sud-est – brigade d'automitrailleuses détachée à la, pour la défense territoriale, 176.
Régiments–
2e King Edward's Horse – rallie la brigade de cavalerie canadienne, 175; constitution du, 175; se rend en France, 506; détaché à la 2e B.I.C., 537; 546; relevé, 550; *App. 234; 842*.
4e Hussars–436.
5e Lancers–436.
Corps d'armée–
1er–plan du, 208; la 1re div. can. dans la zone arrière du, 504; attaque à la crête d'Aubers, 508; doit attaquer à Festubert, 511; objectif, 511; 515; la 3e B.I.C., prend part à l'attaque, 516; 520; 523; reconstitution, 534, 535; 539; 547; réorganisation, 552; Givenchy, 556; plans, 558.
2e–208; creusage de sapes, 233; la 1re B.I.C. dans le, 233; 294; front, 334; 440; mutation de la 1re div. can., du 3e corps au, 595.
3e–la 1re div. can. en réserve du, 191, 192; ordonne au Génie canadien de fabriquer des grenades, 505; la 1re div. can. rallie le, 581; 583; avis annonçant une attaque allemande, 590; mutation de la 1re div. can. au 2e corps, 595, 597.
4e–la 1re div. can. rallie le, 198; objectif, Neuve Chapelle, 208, 209; doit continuer l'offensive, 212; la 3e brigade A.C.C. rejoint la 1re div. can., 214; 218; attaque à la crête d'Aubers, 508; Festubert, 511; 535; réorganisation, 552; la 1re div. can. doit rallier le, 552; 555; Givenchy, 556; doit attaquer, 558; 560; 562; 564; progrès, 570; 577.
5e–la 1re div. can. fera partie du, 219; occupe la ligne à Ypres, 223; 229; avertissement de l'attaque aux gaz, 235, 236; attaque possible sur, 237; mémoires sur l'offensive allemande, 241, 242; 244; 257; rapport mal fondé sur la chute de S.-Julien, 262; envoie des renforts à la 1re div. can., 271; réserve, 294, 308, 334; en réserve sous les ordres du général Snow, 345, 346, 362; l'artillerie canadienne doit appuyer les Français, 363; ordre à la 1re div. can., 366, 370; la 28e div. proteste, 372; 377; renforts promis, 391; la 11e brigade à la disposition du, 403; 404; collaboration à l'attaque de la div. Lahore, 408; 409; ordre d'opération, 412; brigade mixte, 422, 461; 465.
Hindou–plan, à Neuve Chapelle, 208, 209; 219; 1re batterie canadienne lourde, avec, 244; 308; attaque à la crête d'Aubers, 508; Festubert, 511, 513, 517, 520; administre la 1re div. can., 524; Festubert, 524, 525, 530, 533; la 51e div. sous les ordres du, 533; 549; composition, 552; 556.
Corps des vétérinaires–
Canadiens devenus officiers dans le, 182.

D

Divisions–*
1re–attaque à la crête d'Aubers, 508; relève la 58e division française; dans la Barter's Force, 511; dans le 1er corps, 534, 552; 557.
2e–attaque à la crête d'Aubers, 508; Festubert, 511, 513, 514, 515, 517; doit être relevée, 520, 524; dans le ter corps, 534, 552.
4e–groupe de la 2e B.I.C. à la, aux fins d'instruction, 192, 193; 308; 391; 403; 438; 449; 457.
5e–233; 1re B.I.C. détachée à, 233, 241; 242; troupes allemandes en face de la, 244; signale que les Allemands ont dépassé S.-Julien, 262; 294; 311; 314; front, 334; 342; messages alarmants, 392; 394.
6e–groupe de la 1re et de la 3e B.I.C. à la, aux fins d'instruction, 192, 193, 198; doit relever la 1re div. can., 214.
7e–relevée par la 1re div. can., 197; continuation de l'attaque sur Neuve Chapelle, 212; 215; 217; retirée, 218; attaque à la crête d'Aubers, 508; Festubert, 511, 513, 514, 515; la 3e B.I.C. détachée à, 516, 517, 519; doit être relevée, 520, 521; dans le 1er corps, 534; dans le 4e corps, 552; 555; Givenchy, 556, 558; plans, 559, 560; 562; 565; coups de main de nuit, 568; attaque, 571, 573, 574, 575; 576; relève la 1re div. can., 581.
8e–198; attaque Neuve Chapelle, 209, 212; relève la 1re div. can., 214; 215; défend le front du 4e corps, 218; attaque à la crête d'Aubers, 508; 552.
12e–583; 584; 590; 593.
27e–le P.P.C.L.I. rejoint la 80e brigade de la, 175; relève la 17e division française, 223; 230; 236; 237; troupes allemandes en face de la, 244; 288; 294; attaque par deux bataillons de la, 309; 314; front, 333; 342; 345; 346;

*Pour l'ordre de bataille des divisions britanniques, *voir* Appendice 708.

347; 355; 360; 366; 370, 378; 379; 387; 392; 407; nouvelle ligne proposée, 430; 433; retraite, 437; 440; 441; 448.

28e–relève la 39e division française, 223; sur le flanc droit de la 1re div. can. 226; avertissement de l'attaque aux gaz, 235; 236; 237; 240; 242; 243; troupes allemandes en face de la, 245; 261; le 2/E. York à la disposition de la 1re div. can. 271, 272; 274; 292; 314; front, 333; 342; 346; 365; 366; 367; demande le retour de deux bataillons, 370; 371; 378; 379; 387; front attaqué, 392; 394; 396; 398; front, 403; la 2e B.I.C. sous les ordres de la, 405; 407; emploi d'artillerie, 413; résistance opiniâtre, 416; nouvelle ligne proposée, 430, 433; retraite, 437; combat désespérément, 448; sur la gauche de la 1re div. can., 596.

29e–162; 175; 207.

37e–589.

46e (North Midland)–212; 223.

47e (London)–Festubert, 511, 521, 529, 534, 535, 539, 540, 543, 547, 550, 551; front, 552; relevée par la 1re div. can. à Givenchy, 557.

48e (South Midland)–583; 584.

49e–552.

50e (Northumbrian)–294; 307; 322; 361; 366; 379; 391; 429; 457; 463; 585; 596.

51e (Highland)–en réserve du G.Q.G., 511; 520; dans le groupe Alderson, 523; 524; 533; dans le Corps hindou, 533; 535; dans le 4e corps, 552; 555; 556; 559; 560; 570; 573; 575.

Lahore–49; 215; doit se tenir prête à se déplacer, 308; en mouvement, 391; Ypres, 403, 407, 408, 409; attaque, 409, 411, 413, 415, 417, 420, 421, 422; 423, 426, 427, 429, 431, 433; 457; 458; attaque à la crête d'Aubers, 508; 552.

Meerut–Neuve Chapelle, 209; 215; attaque à la crête d'Aubers, 508; 511; 552.

F

Flying Corps, Royal–service établi au Canada, 181; Canadiens dans le, 181.

Escadrille n° 1, 465.

Escadrille n° 6, 465.

G

Geddes, le détachement,–formé sous le commandement de la 1re div. can., 292; 295; 304; 305; attaque faite par deux bataillons, 309; consolide le front, 320; 321; 333; relève envisagée, 361; front, 364; relève annulée, 367; 404; 408; 414; commandant tué, 426.

Génie–

Compagnies de campagne–

54e–429. 55e–429.

Compagnies de siège–

Anglesey–401.

Compagnies de sapeurs-mineurs–

171e–593. 174e–590; 593. 176e–568.

Sapeurs et mineurs de la division Lahore–429.

Pionniers Sikh–429.

H

Hull, le groupe de,–formé sous le commandement de la 1re div. can., 367; doit attaquer, 378, 379, 380, 381, 382; attaque, 383, 384, 385, 387.

I

Infanterie, brigades d'–

4e (Gardes)–Festubert, 517, 520, 521, 525.

6e–Festubert, 513; 521.

10e–308; en réserve, à Ypres, 334; sous les ordres de la 1re div. can., 361; dans le groupe de Hull, 366, 367; doit attaquer, 378, 379, 381; à l'attaque, 384; pertes, 385, 386; 391; 392; 396; 397; front, 404, 408, 412, 414, 415, 417, 420, 427, 431, 433; 437; retrait, 438; 449; 463.

11e–308; 391; en réserve, à Ypres, 394, 403; 405; dans les lignes, 406, 416; la 2e B.I.C. détachée à la, 423; en réserve, 437.

12e–dans les lignes, sous les ordres de la 1re div. can., Ypres, 433, 437, 438; 450.

13e–cote 60 (Hill 60), 233, 294; en réserve, à Ypres, 305, 306; sous les ordres de la 1re div. can., 309; 310; à l'attaque, 311, 312, 313, 321; 322; 334; 335; 337; 364; 365; 378; front, 403, 420, 427, 428, 429; en réserve, 433, 437; à l'attaque, 444; 463.

16e–214.

20e–555; Givenchy, 558, 563; 581.

21e–relevée par la 2e B.I.C., à Festubert, 521; Givenchy, 570.

36e–relevée par la 1re B.I.C., à Ploegsteert, 584.

37e–relevée par la 1re B.I.C., à Ploegsteert, 584.

80e–175; Ypres, 440; 441, 445; 447.

83e–Ypres, 274; 292; 365; 369; attaque ennemie, 447.

84e–Ypres, 346, 365; 369; 371; 372; 382; 389; attaque ennemie, 447; 449.

85e–Ypres, 232; 265; 288; 292; 346; 350; 355; 367; 368; 372; 377; 386; 389; 400; 416; 437; contre-attaque, 447, 448; Ploegsteert, 596.

88e–175.

140e–Festubert, 535.

141e–Givenchy, 557.
144e–relevée par la 2e B.I.C., à Ploegsteert, 583.
149e (1/Northumberland)–334; en réserve, à Ypres, 361; à la disposition de la 1re div. can., 366; 377; 379, 381; 404; doit attaquer, 408; 415; 427; 433; 463; Ploegsteert, 596.
150e (1/York and Durham)–à la disposition de la 1re div. can., 308; en réserve, à Ypres, 322, 334, 335, 336; deux bataillons à la disposition de la 3e B.I.C., en vue de contre-attaquer, 337; 343; 344; 347; 352; 353; contre-attaque contremandée, 355; 361, 362; 365; au groupe de Hull, 366, 367; 370; 375; doit contre-attaquer, 378; 381, 382; attaque, 383; 396; 463.
151e (1/Durham Light Infantry)–324; en réserve, à Ypres, 362, 366, 372, 377, 379, 393, 394; à la disposition de la 1re div. can., 366; 398; 399; 403; 463.
153e–Festubert, 525; 555.
Hindoue–
Ferozepore–Ypres, attaque, 410, 420, 422; 431.
Jullundur–Ypres, attaque, 410, 412, 420; 431.
Sirhind–Ypres, attaque, 412, 420; 424; 432; 433; 434.
Infanterie, régiments d'–
Grenadier Guards, 1er bat., 574; 575.
–2e bat., 517; 518; 519, 520.
Coldstream Guards, 3e bat., 521.
Scots Guards, 2e bat., 514.
Irish Guards, 1er bat., 517.
Argyll and Sutherland Highlanders (Princess Louise's), 1er bat., 448.
–7e bat., 381; 385; 415; 436.
–9e bat., 448.
Border, 2e bat. du régiment, 562.
Buffs, *voir* East Kent.
Cheshire, 2e bat., 368; 376; 378; 395; 445.
Dublin Fusiliers, Royal, 2e bat., 381; 385.
Duke of Cornwall's Light Infantry, 2e bat., 294; 301; 309; 310; 312; 320; 333; 362; 422.
Duke of Wellington's (West Riding), *voir* West Riding.
Durham Light Infantry, 5e bat., 322; 335; 337; 343; 354; 369; 382; 386; 405.
–6e bat., 372; 391; 393; 394.
–7e bat., 372; 391; 393; 394.
–8e bat., 367; 372; 376; 377; 390; 394, 395; 397; 400; 401; 416.
–9e bat., 372; 391; 393.
East Kent, 2e bat., 232; 261; 266; 274; 277; 278; 286; 289; 292; 293; 300; 304; 310; 318; 319; 320; 328; 329; 344; 369; 383; 427; 437.
East Surrey, 2e bat., 288; 389; 447.
East Yorkshire, 2e bat., 271; 310; 312; 321; 447; 563.
–4e bat., 322; 335; 344; 347; 357; 359; 360.
Gordon Highlanders, 1/6e bat., 561.
Hampshire, 1er bat., 406; 416.
Irish Fusiliers, Royal, 1er bat., 381; 384; 385; 386.
Irish, Royal, 1er bat., 334; 346; 347; 348; 357; 358; 359; 360; 366; 378.
Irish Rifles, Royal, 2e bat., 444.
Kent, *voir* East Kent *et* Royal West Kent.
King's (Liverpool), 4e bat., 422.
King's Own Royal (Lancaster), 2e bat., 369; 447.
–5e bat., 261, 262; 292; 293; 305; 309; 310; 320; 321; 422; 447.
King's Own Scottish Borderers, 2e bat., 311; 312; 321; 322; 429; 444.
King's Own Yorkshire Light Infantry, 1er bat., 369; 448.
–2e bat., 311; 321; 322; 365; 366; 369; 378; 404; 444.
King's Royal Rifle Corps, 3e bat., 448, 449.
–4e bat., 442; 449.
King's Shropshire Light Infantry, 2e bat., 294; 324; 345; 377; 391; 416; 443; 448.
Lancaster, *voir* King's Own Royal.
Lincolnshire, 2e bat., 79.
Liverpool, *voir* King's Liverpool.
London, 3e bat. (Royal Fusiliers), 367; 369; 390; 401; 402; 447.
–4e bat. (Royal Fusiliers), 420.
–6e bat. (Rifles), 530.
–1/8e bat. (Post Office Rifles), 535, 537.
–9e bat. (Queen Victoria's Rifles), 311; 322; 365; 366; 369; 378; 404.
–12e bat. (The Rangers), 333; 346; 347; 356; 359; 371; 376; 377; 378; 382; 405; 447.
–1/23e bat. (County of London), 547.
–1/24e bat. (The Queen's), 547.
Middlesex (Duke of Cambridge's Own), 3e bat., 261; 289; 292; 293; 295; 298; 305; 310; 312; 321; 335; 447.
–8e bat., 378; 401.
Monmouthshire, 1er bat., 368; 378.
–3e bat., 368; 447; 448.
Northumberland Fusiliers, 2e bat., 368; 378; 448.
–4e bat., 385; 391; 414.
–5e bat., 391; 413.
–6e bat., 391; 414.

–7e bat., 385; 386; 414.
Queen's Own Royal West Kent, *voir* Royal West Kent.
Rifle Brigade (Prince Consort's Own), 4e bat., 294; 310; 322; 333; 363; 403; 427; 442; 445; 446; 448.
Royal Scots (The Royal Regiment), 9e bat., 294; 301; 303; 309; 310; 312; 320; 333.
Royal Warwickshire, 1er bat., 381; 385.
Royal West Kent, 1er bat., 311; 312; 321; 322; 444.
Seaforth Highlanders (Ross-shire Buffs, The Duke of Albany's), 2e bat., 381; 385.
Suffolk, 1er bat., 333; 346; 347; 356; 357; 359; 368; 371; 376; 377; 378; 382; 386; 395; 402; 405.
Surrey, East, *voir* East Surrey.
Warwickshire, Royal, *voir* Royal Warwickshire.
Welch, 1er bat., 391.
West Riding, 2e bat., 311; 422.
Wiltshire (Duke of Edinburgh's Own), 2e bat., 519; 570.
York and Lancaster, 1er bat., 274; 289; 292; 294; 305; 309; 310; 312; 320; 422; 447.
Yorkshire, 2e bat., 570.
–4e bat., 322; 335; 343; 347; 354; 357; 359; 360; 369.
–5e bat., 322; 335; 344; 369; 382; 386; 405.
Yorkshire, East, *voir* East Yorkshire.
Hindous–
1/1er Gurkhas, 420; 435.
1/4e Gurkhas, 420; 422; 435.
9e Bhopals, 420.

N

Nicholson, le groupe–la 1re brigade de l'A.C.C. dans le, 561, 565.

P

Plumer, le groupe–formation, 424; 425; 426; 427; 429; 431; 432; 462.

S

Service de santé–
Médecins canadiens destinés au, 81.

T

Tuson, la brigade–294, 422.

W

Wallace, le détachement–(le 1/Suffolk et le 12/London), 371; sous les ordres de la 1re div. can., dans le groupe de Hull, 382; position du, 416.